

Philippa Gregory

REINES *de* SANG



Philippa Gregory

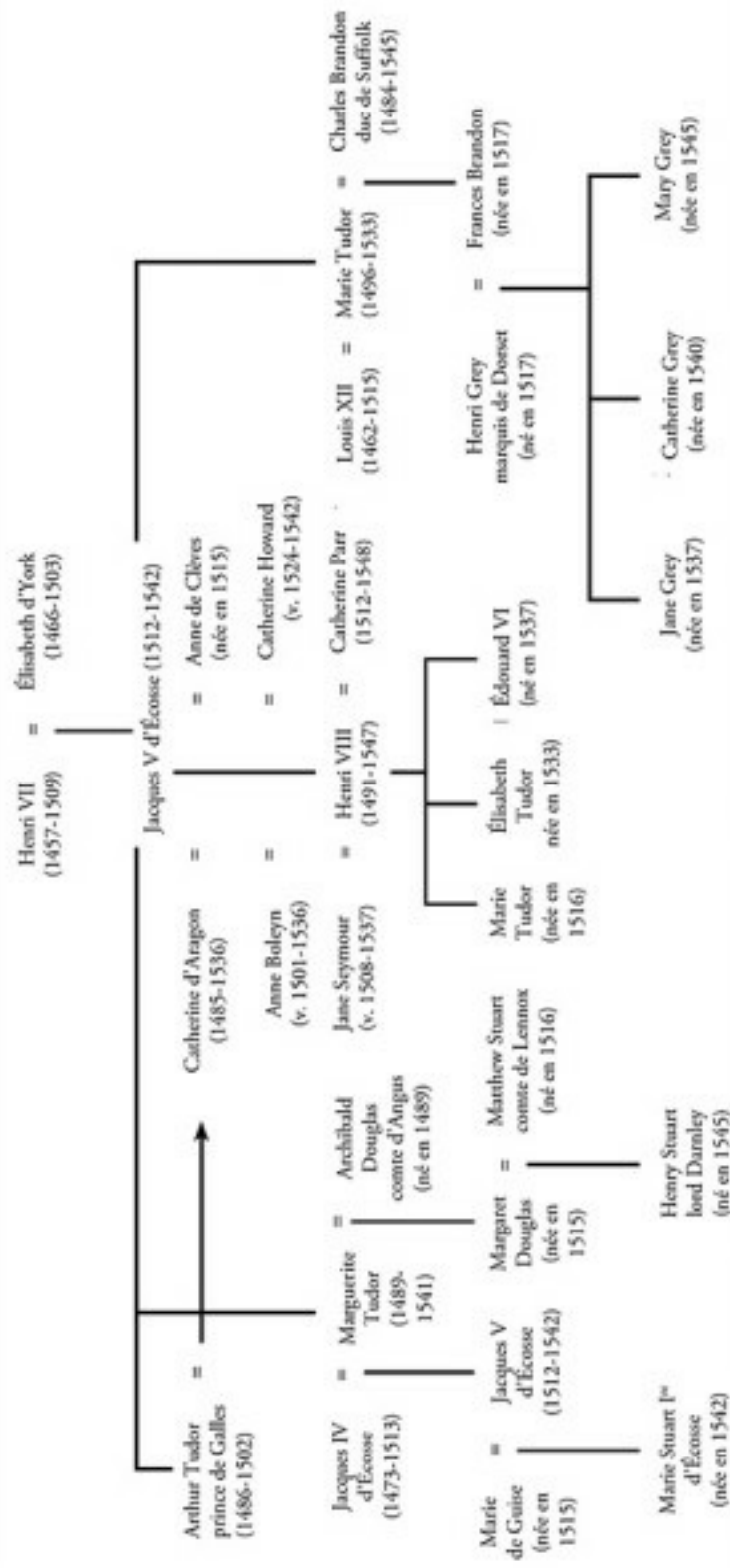
REINES DE SANG

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Mathias Lefort

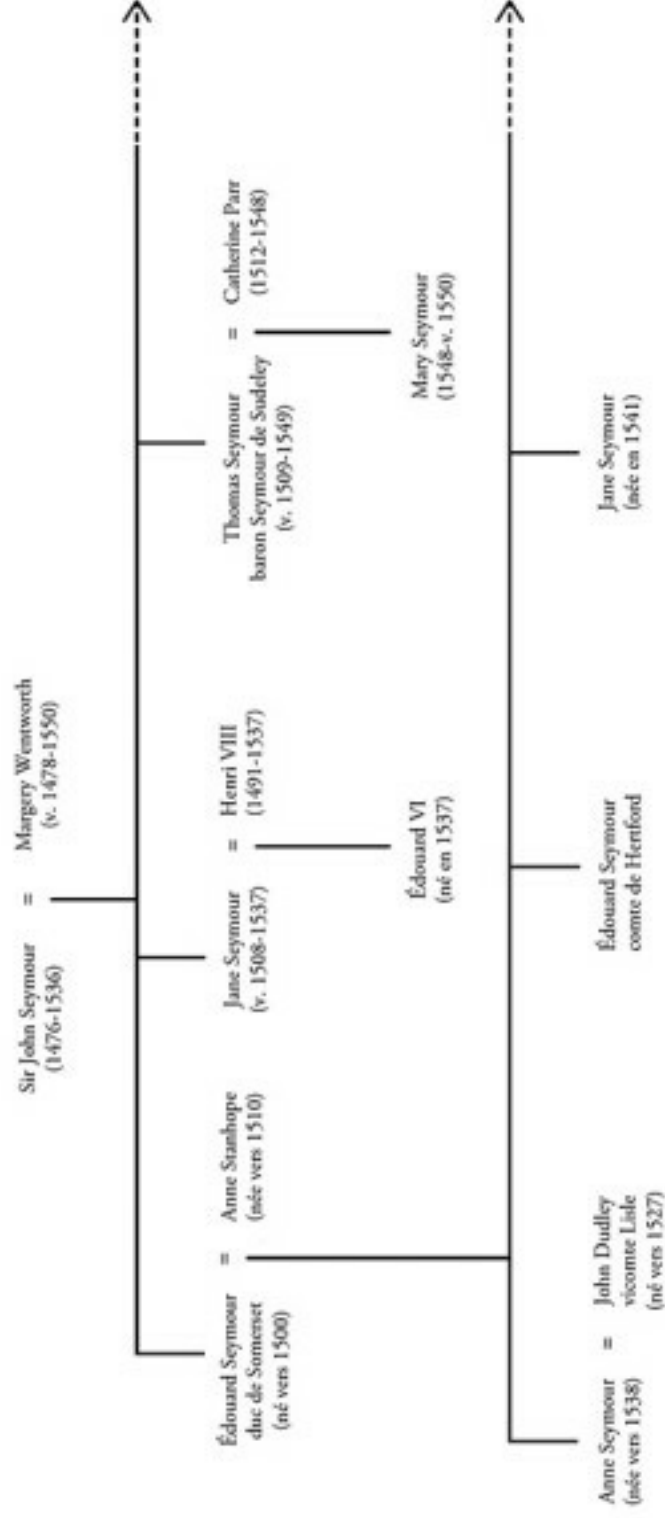
Milady

À ma sœur

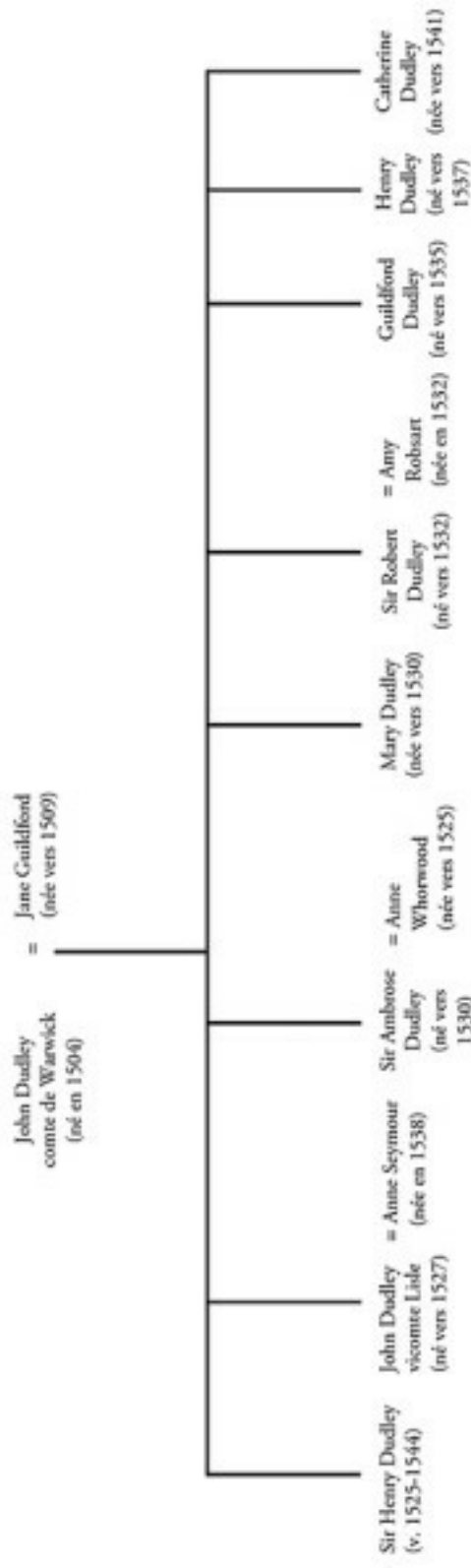
Maisons Tudor et Stuart en 1550



Famille Seymour en 1550



Famille Dudley en 1550



LIVRE I

Jane

Printemps 1550,

Bradgate House, Groby, Leicestershire

J'aime mon père car je sais qu'il est éternel, tout comme je le suis. Nous avons été choisis par le Seigneur et nous suivons Ses voies sans jamais nous en détourner. Nous ne cherchons pas à amadouer Dieu par quelque acte pieux ni quelque messe dans l'espoir de gagner notre place au paradis. Nous ne mangeons pas de pain en prétendant qu'il s'agit de chair, ni ne buvons du vin qui serait du sang. Nous savons pertinemment qu'il ne s'agit que d'un mensonge destiné aux ignorants, et d'un piège pour les sots au service du pape. Nous brandissons fièrement cette vérité et nous sommes toujours plus nombreux à savoir que nous avons déjà tous été sauvés. Nous n'avons pas peur, car nous vivrons l'éternité.

Certes, père se complaît dans ce monde matériel, ce qui est un péché. J'aurais souhaité qu'il me laisse lui ouvrir les yeux sur cette offense, mais il me rit au nez et s'exclame : « Laisse-moi, Jane. Va donc écrire une lettre à nos amis les réformateurs suisses. Je leur en dois une depuis trop longtemps. Tu n'as qu'à l'écrire pour moi. »

Il ne devrait pas éviter le débat théologique, mais sa seule faute est d'être trop distrait. Je sais que son âme et son cœur tout entiers sont au service de la véritable religion. Je ne dois pas non plus oublier qu'il est mon père, et que je dois obéissance à mes parents, quelle que soit mon opinion d'eux. Seul le Seigneur, qui voit tout, pourra les juger. D'ailleurs, Dieu a vu mon père et a choisi de lui pardonner ; mon père a été sauvé par sa foi.

Je crains cependant que ma mère ne puisse pas échapper aux flammes de l'enfer, et ma sœur Catherine, qui est de trois ans ma cadette et n'a que neuf ans, ne découvrira sans doute jamais rien de bon après la mort. Elle est incroyablement nigaude. Si j'étais suffisamment sotte pour croire en de telles

inepties, je penserais même qu'elle est habitée par le Malin. Elle est une cause perdue. Ma plus jeune sœur, Mary, a été touchée par le péché originel et semble ne pas pouvoir s'en dépêtrer. Elle demeure étrangement petite. Elle ressemble à une ravissante version miniature de Catherine, aussi minuscule qu'une poupée. Mère n'aurait pas hésité à l'envoyer dès sa naissance loin de notre foyer pour qu'elle soit élevée par d'autres, afin de nous épargner la honte de son existence, mais père, dans un élan de compassion pour sa dernière fille frappée par le sort, a insisté pour qu'elle reste auprès de nous. Elle n'est point idiote – elle apprend bien ses leçons et possède une solide intelligence pour une si petite personne – mais la grâce de Dieu ne l'a jamais effleurée. Contrairement à père et moi, elle ne fait pas partie des élus. Une créature dans son genre, maintenue si basse par la main du diable, devrait prier pour son âme avec une ferveur décuplée. Elle n'a que cinq ans, toutefois, et est peut-être encore trop jeune pour renoncer aux plaisirs terrestres. Pour ma part, j'étudiais déjà le latin à l'âge de quatre ans, et Notre-Seigneur avait mon âge actuel lorsqu'il est allé au temple pour prêcher auprès des maîtres. Il est impératif de marcher sur les pas de Dieu dès le berceau, au risque de ne jamais trouver Sa voie.

J'étudie depuis que je suis enfant. Je dois très certainement être la jeune personne la plus instruite de tout le royaume – élevée selon les préceptes de la religion réformée, favorite de cette grande érudite et reine qu'était Catherine Parr. Aucun homme dans toute l'Europe, sans doute, n'en sait autant que moi, et probablement aucune autre femme au monde. Je ne considère pas ma cousine, la princesse Élisabeth, comme une véritable disciple, car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, et rien ne laisse présager que la pauvre soit de ceux-ci. Ses sujets d'étude, d'ailleurs, sont concentrés sur le profane. Elle veut paraître intelligente afin de plaire à ses tuteurs et être admirée de tous. Je dois moi-même prendre garde à ne pas pécher par orgueil, même si aux dires plutôt grossiers de ma mère, mon principal souci devrait être de ne pas devenir la risée de tous. Lorsque je tente de lui démontrer qu'elle est une pécheresse, cependant, elle me prend par l'oreille et menace de m'administrer une rossée. Je subirais volontiers le bâton au nom de ma foi, comme la sainte Anne Askew, mais j'estime qu'il plaît plus à Dieu de me voir présenter mes excuses, faire la révérence et prendre place à table. Qui plus est, nous aurons droit ce soir à de la tarte aux poires avec de la crème brûlée, dont je raffole.

Il est difficile d'éclairer qui que ce soit à Bradgate, qui est une vaste demeure détournée du divin. C'est une immense bâtisse de brique, aussi rouge que Hampton Court, dont la seule porterie atteint déjà les proportions dudit palais et qui se situe au beau milieu de l'imposante forêt de Charnwood. Nous méritons ce prestige royal, car ma mère est fille de la princesse Marie, qui fut reine de France et sœur favorite du roi Henri VIII. Elle est donc héritière du trône d'Angleterre après le roi actuel, Édouard, et ses deux sœurs aînées, nos cousines, les princesses Marie et Élisabeth, qui se suivent dans l'ordre de succession. Cela fait de nous la famille la plus influente de toute l'Angleterre, et nous ne l'oublions jamais. Nous employons de nombreux domestiques, plus de trois cents, pour nous servir tous les cinq ; nous possédons des écuries remplies de magnifiques chevaux, ainsi que toutes les terres qui entourent le manoir : bois, champs, fermes, villages, rivières et lacs au cœur même de l'Angleterre. Nous avons notre propre ours, que nous gardons enfermé dans sa cage près des écuries et que nous faisons combattre dans notre fosse ; nous disposons aussi d'une arène pour les combats de coqs. Notre demeure est l'une des plus imposantes des Middle Lands. Nous avons une grand-salle avec une tribune pour les musiciens à une extrémité et une estrade royale à l'autre. La plus belle région d'Angleterre est nôtre. On m'a inculqué la certitude que ces terres nous appartiennent autant que nous appartenons à l'Angleterre.

Bien entendu, entre mère et le trône se tiennent les trois enfants royaux : Édouard, le roi actuel – qui n'a que douze ans comme moi et règne donc avec l'assistance du lord président – et ses deux sœurs aînées, les princesses Marie et Élisabeth. Certains omettent de les compter dans la succession pour la bonne raison qu'elles ont été déclarées illégitimes et ont été reniées par leur propre père. Elles ne feraient même plus partie de la famille royale sans la charité chrétienne de ma préceptrice Catherine Parr, qui les a fait admettre à la Cour et a insisté pour qu'elles soient reconnues. Pis encore, la princesse Marie – *que Dieu lui pardonne* – est une papiste convaincue, une hérétique. Je lui dois le respect en tant que cousine, mais il m'est tout à fait insupportable de me trouver chez elle, car elle respecte à la lettre toute la liturgie, comme si elle vivait dans un couvent et non dans un royaume protestant, puisque toute l'Angleterre a adopté la religion réformée sous le règne du roi Édouard.

Je ne dirai rien sur la princesse Élisabeth. Je ne parle jamais d'elle. Je l'ai

déjà bien assez vue lorsque nous vivions toutes les deux auprès de la reine Catherine et de son jeune époux, Thomas Seymour. La seule chose que je pourrais déclarer est qu'elle devrait avoir honte et qu'il lui faudra répondre de ses actes devant Dieu. Car je l'ai vue. J'étais là lorsqu'elle s'est offerte à toutes ces attentions malsaines, tous ces gestes irrévérencieux et toutes ces flatteries malséantes de la part du mari de sa propre belle-mère. Elle a conduit Thomas Seymour – un grand homme – sur la voie de l'imprudence et cela l'a mené à sa perte. Elle est coupable de luxure et d'adultère – par le cœur, sinon par la chair. Elle est tout aussi coupable de la mort de ce brave homme que si elle l'avait accusé d'un crime de lèse-majesté, et c'est elle qui lui a valu d'être exécuté. Elle l'a sciemment poussé à se considérer comme son amant et époux, et elle lui a fait miroiter un avenir en tant que prince consort. Elle ne lui a peut-être pas promis de vive voix, mais cela ne lui était pas nécessaire, car j'ai bien vu de quelle manière elle se comportait avec lui, et je sais parfaitement ce qu'elle lui a fait faire.

Qu'à cela ne tienne, je ne juge pas. Je ne jugerai personne. Je ne juge jamais, car seul le Seigneur en a le pouvoir. Je me dois de rester humble tout en conservant un œil averti, et il me faut faire preuve de compassion, car je ne suis pas à l'abri du péché. Je doute cependant que Dieu lui accorde la moindre attention lorsqu'elle brûlera dans les flammes de l'enfer et essaiera de se repentir bien tard d'un tel manque de chasteté, de loyauté et de modestie. Dieu et moi la plaindrons, mais nous la laisserons à son châtiment éternel.

Quoi qu'il en soit, étant donné que les princesses Marie et Élisabeth ont toutes deux été déclarées illégitimes, et qu'elles feraient de si piétres souveraines, ces demi-sœurs du roi Édouard sont *de facto* plus éloignées de la Couronne que la fille de la reine Marie, sœur favorite du roi Henri, à savoir ma mère.

C'est d'ailleurs pour cela qu'il est primordial pour elle d'étudier la religion réformée et de cesser de vivre dans les richesses de ce bas monde. Elle devrait éviter de boire et manger à outrance, elle devrait danser uniquement avec les dames les plus chastes de sa maisonnée, et cesser de chevaucher partout et à toute heure sur le dos de son énorme monture, à chasser tout ce qui se présente, tel un guerrier sanguinaire. Les bois luxuriants qui entourent notre propriété résonnent des cors tandis que les rabatteurs mènent le gibier à découvert. Les chiens meurent dans la fosse, les

génisses sont tuées derrière les cuisines. J'ai bien peur que ma mère ne pèche par luxure – tous les Tudors sont atteints par ce mal –, je la sais orgueilleuse – tous les Tudors naissent tyrans –, et il est clair pour tout le monde qu'elle est extravagante et adore les mondanités.

Je devrais la réprimander, mais quand j'annonce à mon précepteur que je rassemble mon courage pour dire à ma mère qu'elle est coupable, à tout le moins, d'orgueil, de colère, de gourmandise, de luxure et d'avarice, il me répond non sans inquiétude : « Lady Jane, vraiment, je ne saurais vous le conseiller. » Je sais qu'il la craint, comme tout le monde. Même père en a peur. Cela prouve d'ailleurs qu'elle est coupable d'une ambition par trop masculine, en plus de tout le reste.

J'aurais tout aussi peur d'elle que le reste de ces pauvres âmes tremblantes si je n'avais pas été ainsi portée par ma foi. Elle me soutient véritablement. Ce n'est en rien facile lorsque l'on respecte la religion réformée. Le courage est chose aisée pour les papistes ; n'importe lequel d'entre eux possède des dizaines d'objets pour lui inspirer du courage : les icônes dans les églises, les vitraux, les nonnes, les curés, le chœur, l'encens, l'arôme enivrant du vin qui selon eux a le goût cuivré du sang. Tout cela est incroyablement vaniteux et vide de sens. Je sais que ma religion me porte car je m'agenouille sur la pierre dure et froide d'une modeste chapelle, et j'entends Dieu qui s'adresse à moi d'une voix douce et aimante. J'étudie la Bible seule, personne ne me la lit, et j'entends alors la parole du Seigneur. Je prie pour trouver la sagesse et lorsque je parle, je sais que je suis fidèle à Ses enseignements. Je suis Son humble servante et je délivre Son message. C'est pour cela qu'il n'est pas du tout acceptable de laisser mère s'écrier : « Pour l'amour de Dieu, disparaïs de ma vue, avec ta triste mine, et va donc chasser avant que ce soit moi qui te chasse de cette bibliothèque ! »

Intolérable ! Je prie Dieu pour qu'Il lui pardonne, comme je lui pardonne. Je sais toutefois qu'Il n'oubliera pas l'offense qui m'est faite, à moi, Son humble servante ; et je ne l'oublierai pas non plus. Je vais chercher un cheval aux écuries, mais je ne vais pas chasser. Au lieu de cela, je chevauche avec ma sœur Catherine, un palefrenier sur nos talons. Nous pourrions fort bien galoper toute la journée, et cela dans n'importe quelle direction, sans atteindre jamais les limites de nos terres. Nous traversons au petit galop les prairies et passons en bordure des champs où l'avoine pousse en une opulence verdoyante ; nous franchissons les rivières à gué et laissons nos

montures s'abreuver de cette eau claire. Nous appartenons à la famille royale d'Angleterre et nous menons une vie heureuse dans ces magnifiques contrées du royaume, bénies par l'héritage d'une noble lignée.

Aujourd'hui, pour une raison qui m'échappe, mère est tout sourires et j'ai été priée de revêtir ma nouvelle robe en velours pourpre, qui est arrivée de Londres la semaine dernière, avec un riche capuchon noir et des manches longues : nous recevons des invités de marque pour le dîner. Je demande à notre lord-chambellan qui est attendu et il m'annonce qu'il s'agit de l'ancien lord protecteur, Édouard Seymour, le duc de Somerset. Il a été enfermé à la Tour de Londres pour trahison, mais il a été relâché et réintégré au sein du Conseil privé. Nous vivons une époque dangereuse.

— Son fils l'accompagnera, ajoute le chambellan en osant m'adresser un clin d'œil.

Me prend-il pour une jeune fille frivole que cette nouvelle devrait faire bondir de joie ?

— Oh, comme c'est excitant ! s'extasie ma frivole de sœur.

Je laisse échapper un soupir indulgent et annonce que je vais lire dans ma chambre en attendant l'heure de m'habiller pour le dîner. Je ferme la porte pour bien signifier à Catherine que je ne souhaite pas être dérangée.

Elle ne saisit pas la subtilité.

Après un bref instant, j'entends quelqu'un frapper contre la boiserie travaillée de la porte de mes appartements privés, et je vois ma sœur passer sa tête blonde par l'ouverture.

— Oh ! tu étudiais ? s'étonne-t-elle comme si ce n'était pas ma seule et unique occupation.

— Tout à fait. C'était mon intention lorsque je me suis retranchée derrière cette porte close.

Elle ne perçoit pas non plus le sarcasme.

— À ton avis, pour quelle raison le duc de Somerset vient-il chez nous ? demande-t-elle en entrant sans y avoir été invitée.

Mary lui emboîte le pas, comme s'il s'agissait d'une chambre d'apparat à la Cour, à laquelle n'importe qui peut accéder pourvu qu'il soit convenablement vêtu.

— Comptes-tu faire entrer ce singe répugnant dans ma chambre ? m'indigné-je en voyant l'animal se tenir sur l'épaule de Catherine.

— Bien évidemment, me rétorque-t-elle d'un air offusqué. Mr Nozzle ne me quitte jamais, sauf lorsque je vais rendre visite à notre pauvre ours. Il a peur de l'ours.

— Je ne veux pas qu'il vienne ici et salisse tous mes documents de travail.

— Il se tiendra sage. Il restera sur mes genoux. Mr Nozzle est un bon singe.

— Fais-le sortir.

— Non.

— Fais-le sortir, c'est un ordre.

— Je refuse.

— Je suis l'aînée et il s'agit de ma chambre...

— Je suis la plus belle et ceci est une visite de courtoisie...

Nous nous fustigeons mutuellement du regard, puis elle me montre la chaîne en argent qui retient le petit singe par le cou.

— Jane, s'il te plaît ! Je le garderai tout près de moi, promet-elle.

— Oh, laisse-moi le prendre sur mes genoux ! s'exclame Mary.

Je me retrouve donc seule face à mes deux sœurs bien décidées à m'imposer la présence d'un singe qui n'a rien à faire ici.

— Allez-vous-en, toutes les deux ! ordonné-je avec agacement.

Catherine, cependant, se penche et soulève Mary pour la placer sur une chaise. La petite chose, pareille à une poupée, lève un visage souriant vers moi avec tout le charme du monde.

— Tiens-toi droite, lui rappelle Catherine.

Notre cadette ramène les épaules en arrière pour maintenir une posture parfaite.

— Non ! me récrié-je. Allez-vous-en !

— Je m'en irai dès que tu auras répondu à une question, décrète Catherine.

Elle me regarde avec un sourire radieux, contente de faire à sa guise, comme toujours. Elle possède une beauté sans pareille et une capacité de raisonnement proche de celle de Mr Nozzle.

— Très bien, cédé-je à contrecœur. Pose ta question, puis va-t'en.

Elle prend une grande respiration.

— Pour quelle raison, selon toi, le duc de Somerset nous rend-il visite ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Eh bien, moi, si. Comment se fait-il que tu ne le saches pas, toi qui es censée être si sublimement intelligente ?

— Je n'ai aucune envie de le savoir, rétorqué-je simplement.

— Je peux te le dire. Toi, tu ne connais que les choses dans les livres.

— « Les choses dans les livres. » (Je répète les mots d'une jeune ignorante.) Tu as raison, je sais ces « choses dans les livres », mais si je m'intéressais aux mondanités, j'irais trouver père, qui me dirait la vérité. Je n'irais pas écouter les conversations de nos parents, ni prêter l'oreille aux rumeurs que colportent les serviteurs.

Ma sœur se laisse tomber sur mon grand lit comme si elle prévoyait de rester jusqu'à l'heure du dîner, puis elle se cale contre le coussin comme si elle s'attendait aussi à dormir là. Le singe se met à l'aise à côté d'elle et passe une petite main chétive dans ses poils soyeux.

— Est-ce qu'il a des puces ?

— Oh, oui, répond Catherine d'un air détaché. Mais il n'a pas de poux.

— Fais-le tout de suite descendre de mon lit !

Elle le soulève et le pose sur ses genoux.

— Tu vas voir, c'est incroyablement excitant. On vient pour te fiancer ! déclare-t-elle. Ah ! Je savais que cela te surprendrait.

Je suis si peu surprise que je parviens à garder le doigt sur la page, là où j'ai arrêté ma lecture.

— Où as-tu entendu pareille chose ?

— Tout le monde le sait, dit-elle. (Ce qui signifie que, comme je le pensais, il s'agit de rumeurs provenant des serviteurs.) Oh, tu as tant de chance ! Je pense que Ned Seymour est le jeune homme le plus séduisant au monde.

— Certes, mais tu te pâmes devant tout ce qui porte des hauts-de-chausses.

— Il a des yeux si doux.

— Il doit bien avoir des yeux, mais ils ne peuvent pas être doux. Il est possible d'avoir le regard perçant, mais des yeux ne peuvent exprimer la douceur.

— Et un si charmant sourire.

— Je suppose qu'il a la capacité de sourire, comme tout le monde, mais je n'y ai jamais prêté attention.

— Et il monte avec tant d'élégance, et il s'habille de si belle manière, et il

est le fils de l'homme le plus puissant d'Angleterre. Aucune famille n'est plus influente que les Seymour. Aucune n'est plus riche. Ils sont même plus proches du trône que nous.

Je pense, mais je n'en dis rien, que la grandeur de cette famille n'a pas été d'un grand secours à Thomas Seymour, qui a été décapité pas plus tard que l'année dernière à cause d'Élisabeth, et que pas même son frère aîné n'a pu le sauver. À la suite de cela, ce fut au tour du frère, le lord protecteur lui-même, de tomber en disgrâce ; il s'échine à présent à recouvrer sa place à la Cour.

— Le superbe fils du lord protecteur, soupire Catherine.

Comme à son habitude, elle se perd en rêveries.

— Son père n'est plus le lord protecteur ; cette fonction a été abolie, précisé-je. Le Conseil est à présent mené par le lord président, John Dudley. Si tu souhaites une union avec une famille qui a le vent en poupe, alors cherche du côté des Dudley.

— Il est toujours l'oncle du roi, et Ned est toujours le comte de Hertford.

— « Édouard Seymour », rectifié-je.

— « Édouard » ou « Ned », quelle différence ?

— Et tout le monde dit que je vais lui être promise ? demandé-je.

— Oui. Et quand tu seras mariée, tu devras à nouveau partir. Tu me manqueras grandement. Même si tu ne sais que me répéter combien je suis stupide, je préfère de loin lorsque tu es ici. Tu m'as beaucoup manqué lorsque tu es allée vivre auprès de la reine Catherine. Je dois bien avouer que j'ai été heureuse d'apprendre qu'elle était morte – même si j'étais fortement désolée pour elle, bien entendu – parce que je pensais que tu reviendrais pour toujours.

— Ne t'en va pas, Jane, se met soudain à supplier Mary sans bien comprendre ce qui se passe.

Quand bien même la Bible nous apprend qu'un fidèle doit, par amour de l'Évangile, accepter de quitter maison, frères, sœurs, mère et père, je dois avouer que cela me touche.

— Si ma destinée est de jouer un plus grand rôle en ce monde, alors il me faudra partir, déclaré-je. Notre cousin le roi Édouard règne sur une Cour divine, et plaise à Dieu que j'en fasse partie, car il me serait ainsi possible d'être un modèle pour ceux qui reconnaîtraient en moi la vérité. Alors, quand ton tour viendra, je te montrerai ce qu'il faut savoir, et tu feras comme je te le dirai. Pour autant, tu me manqueras, et Mary aussi, si je dois vous quitter.

— Est-ce que Mr Nozzle te manquera ? s'enquiert Catherine avec espoir en glissant du lit tout en me tendant son animal de compagnie, dont la petite tête triste n'est plus qu'à un cheveu de la mienne.

— Non, réponds-je en repoussant délicatement ses mains.

— Quand mon tour sera venu, j'espère que mon mari sera aussi beau que Ned Seymour, enchaîne-t-elle. Cela ne me dérangerait pas non plus de devenir la comtesse de Hertford.

Je me rends alors compte que cela va sans doute bientôt être mon nouveau nom et mon nouveau titre. À la mort de son père, qui plus est, Ned deviendra le duc de Somerset et je serai duchesse.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dis-je, en songeant aux feuilles de fraisier qui ornent le diadème d'une duchesse, ainsi qu'à la douceur inégalable de l'hermine autour de mon cou.

— Pour toi autant que pour moi, ajouté-je.

— Amen, répond Catherine sur un ton rêveur. (Elle songe apparemment encore au sourire de Ned Seymour.) Oh ! Amen.

— Je doute fortement que Dieu fasse de toi une duchesse, tempéré-je.

Elle me dévisage en écarquillant ses beaux yeux bleus, ses joues, aussi pâles que les miennes, se teintant de rose.

— Oh, prie pour que ce soit le cas, m'implore-t-elle avec une confiance aveugle. Tu peux faire que j'épouse un duc, si tu pries pour moi, Jane. Tu es si pieuse que tu peux me faire épouser un duc à coup sûr, si tu en fais la requête à Dieu. Demande-Lui de m'en trouver un beau.

Force est d'admettre que Catherine a raison : Ned Seymour est aussi charmant que tous les hommes de sa famille. Il me rappelle son oncle Thomas – le mari de ma préceptrice Catherine Parr, avant qu'Élisabeth détruise leur bonheur. Il était l'homme le plus charitable qu'il m'ait été donné de rencontrer. Ned a les cheveux châtons et les yeux marron. Je n'avais jamais remarqué auparavant que des yeux pouvaient être doux, mais je dois avouer que ma sœur avait raison. Qui plus est, son sourire est fort plaisant et chaleureux. J'espère que Ned ne nourrit aucune pensée déplacée derrière cet éclat pétillant. Il a vécu à la Cour en tant que compagnon auprès de mon cousin le roi, et nous nous connaissons donc déjà. Nous avons chevauché, nous avons appris à danser, et nous avons même étudié ensemble. Il pense, comme moi – et comme tout le monde –, que tous les jeunes gens intelligents

sont protestants. Je le considère comme un ami, si tant est que l'on puisse considérer quiconque comme un ami dans l'arène impitoyable qu'est une Cour royale. Il prône activement la religion réformée, ce qui nous rapproche encore, et derrière cette apparente légèreté se cache un esprit sérieux et appliqué. Mon cousin le roi Édouard partage cette gravité et ce goût de l'érudition, et nous aimons beaucoup lire ensemble. Ned Seymour, toutefois, est celui qui ne manque jamais de nous faire rire. Il ne se montre jamais grivois – mon cousin le roi n'accepterait jamais de sots à sa Cour – mais il sait se révéler fin, et il possède une élégance indéniable ; il a ce charme des Seymour qui lui permet de se lier d'amitié avec tous ceux qu'il rencontre. Il est ce genre de garçon à qui l'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on le croise. Oui, c'est tout à fait lui.

Je suis assise à table avec les dames de compagnie de ma mère tandis qu'il est entouré des gens de son père. Nos parents sont réunis à la table d'honneur, sur l'estrade qui surplombe toute la grand-salle. Ils nous observent de leur promontoire. En voyant la façon qu'a ma mère de dresser trop fièrement le menton, je me dis que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Je suis certaine qu'elle, en particulier, ne sera jamais élue ; lorsque je deviendrai duchesse, mon rang sera supérieur au sien, et elle ne pourra plus jamais proférer de jurons en ma présence.

Lorsque les tables ont été débarrassées, les musiciens se mettent à jouer et je reçois l'ordre d'aller danser avec les dames de l'entourage de ma mère ainsi qu'avec ma sœur Catherine. Celle-ci, bien évidemment, ne perd pas l'occasion de faire voler ses jupes et de les soulever trop haut, de sorte que tous peuvent admirer ses jolies pantoufles et l'éclat opalin de ses chevilles. Elle ne cesse de lancer des sourires en direction de la table d'honneur, où Ned se tient derrière la chaise de son père. Que Dieu lui pardonne, Ned nous décoche même un clin d'œil. Je pense qu'il nous adresse à toutes les deux ce geste, et non à Catherine seulement. Je suis ravie qu'il nous regarde danser – même si ce clin d'œil me déçoit de sa part.

Lorsque arrive l'heure de la danse en couple, mère me donne l'ordre de le prendre comme cavalier. Chacun s'émerveille de voir que nous allons si bien ensemble, quand bien même Ned me dépasse d'une bonne tête. Je suis, pour ma part, très petite et pâle ; toutes les femmes de la famille Grey sont plutôt frêles. Je me réjouis toutefois d'être délicate et non corpulente comme la

princesse Élisabeth.

— Vous dansez magnifiquement bien, me complimente Ned lorsque nous revenons l'un auprès de l'autre et attendons qu'un autre couple termine ses pas. Savez-vous pour quelle raison mon père et moi sommes ici ?

Nous sommes contraints de nous séparer pour le prochain mouvement de la danse et cela me donne un peu de temps pour réfléchir à une réponse digne.

— Non, et vous ?

Je ne trouve rien d'autre à dire.

Il me prend par la main alors que nous remontons l'allée de danseurs, puis nous nous plaçons l'un en face de l'autre et formons une arche avec nos bras. Il m'adresse un sourire alors que les couples suivants baissent la tête et passent sous nos mains jointes.

— Nos familles souhaitent que nous nous mariions, déclare-t-il avec entrain. La chose est entendue. Nous allons devenir mari et femme.

Nous devons nous éloigner l'un de l'autre pour laisser le prochain couple venir se placer à l'autre bout de l'allée, et il a tout le loisir de lire la réponse sur mon visage. Je sens le rouge me monter aux joues et tente de recouvrer mon sang-froid afin d'éviter de passer pour une jeune fille en pâmoison.

— C'est à mon père de m'annoncer une telle chose, rétorqué-je abruptement.

— Serez-vous heureuse lorsqu'il le fera ?

Je baisse le regard afin qu'il ne puisse pas deviner le fond de ma pensée. Je déplore la façon dont mes yeux marron doivent briller à l'instant.

— Je me dois, en accord avec la parole de Dieu, d'obéir à mon père, éludé-je.

— Serez-vous heureuse de lui obéir et de m'épouser ?

— Tout à fait.

Mes parents pensent manifestement que je suis la dernière personne à consulter, car je ne suis convoquée dans les appartements de ma mère que le lendemain, alors qu'Édouard et son père se préparent à partir et que leurs chevaux les attendent déjà devant les portes d'entrée ouvertes, par lesquelles entre le parfum de la campagne anglaise au printemps, en même temps que les chants guillerets des oiseaux à la saison des amours.

J'entends les serviteurs transporter les sacoches de selle dans le vestibule

en bas tandis que je m'agenouille devant mes parents et que ma mère adresse un signe de tête à un domestique pour qu'il referme la porte.

— Tu as été promise à Édouard Seymour, déclare ma mère sans préambule. Promise, mais tu n'es pas officiellement fiancée. Avant cela, il nous faut voir si son père saura recouvrer sa place au Conseil et travailler main dans la main avec John Dudley. C'est Dudley, l'homme qui compte, dorénavant, et nous devons nous assurer que Seymour le comprend et l'accepte.

— À moins que l'autre occasion ne se présente, précise mon père en adressant à ma mère un regard de connivence.

— Non, il ne fait aucun doute qu'il épousera une princesse étrangère, réplique ma mère.

Je devine immédiatement qu'ils parlent du roi Édouard, qui a annoncé officiellement qu'il s'unirait à une princesse étrangère avec une dot royale. Je n'ai quant à moi jamais songé qu'il agirait autrement, même si certaines personnes disent que je ferais une reine parfaite, que je serais un guide spirituel et un modèle de la religion protestante, et que j'accélérerais la réforme dans un pays qui, encore aujourd'hui, ne met pas tout son cœur à cet ouvrage. Je garde la tête baissée sans un mot.

— Ils formeraient pourtant un couple si parfait, plaide mon père. Ils sont tous les deux très instruits et très pieux. Notre Jane, qui plus est, serait l'héritière parfaite de l'œuvre de Catherine Parr. Nous avons élevé notre fille et la lui avons confiée pour cela.

Je peux sentir sur moi le regard insistant de ma mère, mais je ne lève pas les yeux vers elle.

— Elle transformerait la Cour en couvent ! s'exclame-t-elle par dérision.

— La lumière du monde, contre mon père avec sérieux.

— Je doute que cela arrive un jour. Quoi qu'il en soit, lady Jane, considère-toi comme promise en mariage à Édouard Seymour tant que nous n'en décidons pas autrement.

Mon père me prend délicatement par le bras et m'incite à me relever.

— Tu seras duchesse, ou mieux encore, me promet-il. Ne veux-tu pas savoir ce qui serait mieux encore ? Que dirais-tu de monter sur le trône d'Angleterre ?

— Mon attention est portée vers le royaume des cieux, réponds-je en secouant la tête tout en restant indifférente au grossier renâclement

sarcastique de ma mère.

Printemps 1553, Suffolk Place, Londres

Il est aussi bien que je n'aie pas fondé de trop grand espoir dans cette union avec le beau Ned Seymour, car l'ambition de son père connaît une fin abrupte : il est reconnu coupable d'un complot contre la personne de John Dudley et exécuté en tant que traître. La famille Seymour se voit une nouvelle fois ruinée. L'arrogante veuve de feu le duc de Somerset, Anne Stanhope, connue pour avoir un jour eu le front de réclamer la préséance sur la reine douairière Catherine Parr, est faite prisonnière à la Tour de Londres. Ned ne paraît plus à la Cour. J'ai eu de la chance d'échapper à cette union avec un jeune homme qui – malgré ses yeux doux – est à présent considéré comme le fils tombé en disgrâce d'un traître.

Il est aussi bien que je n'aie pas orienté mes prières vers les ambitions de mon père, même s'il m'est difficile d'oublier que tous les religieux réformés, tous les protestants et tous les saints d'Angleterre veulent me voir mariée au roi afin de pouvoir diriger le royaume des pèlerins jusqu'à la demeure du Seigneur. Mon cousin le roi Édouard ne tient pas ce discours – il maintient qu'il épousera une princesse étrangère –, mais il est clair qu'il ne considérera pas une princesse papiste. De toutes les protestantes, je suis la plus apte, la plus dévouée à la religion que nous partageons, en plus d'être une amie d'enfance et la fille d'une princesse du sang.

En outre, mon père a ordonné que j'apprenne la rhétorique – un art royal –, et j'ai de moi-même choisi d'étudier l'arabe et l'hébreu en plus du latin et du grec. Si l'honneur m'échoit un jour de porter la couronne, je serai prête. J'ai vécu auprès de Catherine Parr : je sais qu'une femme peut être à la fois reine et érudite. Je suis, en réalité, mieux préparée qu'elle ne l'était. Je ne ferai toutefois pas l'erreur impie de convoiter le trône.

Les demi-sœurs du roi ne suivent aucunement mon exemple pour ce qui est de l'instruction, ou de la religion, à mon grand regret. Elles mettent tout en œuvre pour maintenir leur position à la Cour et leur place aux yeux du monde, mais pas à ceux du Seigneur. Aucune de mes deux royales cousines ne marche comme moi dans la lumière. La princesse Marie est une papiste

convaincue, et Dieu seul sait ce en quoi Élisabeth croit. L'autre héritière présomptive en ligne directe, Marie I^{re} d'Écosse, est aussi catholique et a été élevée dans une opulence sacrilège à la Cour du roi de France ; quant à Margaret Douglas, fille de ma grand-tante Marguerite, mariée à un Écossais et isolée de tous dans le Yorkshire, elle est aussi soupçonnée d'être une papiste.

La princesse Marie, cependant, est la plus proche du trône et nous devons lui témoigner tout notre respect, quoi que nous puissions penser de sa foi. Ma propre mère et la femme de John Dudley font partie du cortège royal de la princesse Marie lorsqu'elle revient à Londres en grande pompe, comme pour rappeler à tout le monde qu'elle est l'héritière du trône et qu'elles sont les meilleures amies du monde.

Moi seule, au sein de notre famille, refuse de revêtir mes plus riches habits brodés pour participer à cette farce. Je ne vais pas commencer aujourd'hui à parader dans mes plus beaux atours. Malgré tout, la princesse Marie me fait envoyer des robes comme dans l'espoir d'acheter mon amour, mais je dis à sa dame de compagnie, Anne Wharton, qu'il me serait trop insupportable de voir la vaniteuse princesse Élisabeth obtenir le moindre éloge pour être habillée plus modestement que moi. Je ne porterai jamais que les plus austères vêtements. Il n'y aura qu'une théologienne dans la famille royale d'Angleterre, qu'une héritière à la reine réformatrice Catherine Parr, qu'une femme pour conduire l'Église anglicane, et ce sera moi. On ne me prendra pas à être accoutrée de plus riche manière qu'Élisabeth, et je ne disputerai jamais aucune place dans le cortège d'une catholique.

Ma cousine me refuse depuis lors son affection. Je pense toutefois qu'elle en avait peu pour moi depuis que j'avais insulté l'ostensoir en cristal contenant les hosties, posé sur l'autel de sa chapelle. J'ai en effet un jour demandé à sa dame de compagnie de m'expliquer pour quelle raison elle se prosternait devant cette chose. Mon but était avant tout de lui faire ouvrir les yeux sur sa foi et de l'engager dans un débat où elle finirait par me dire qu'en tant que catholique, elle croyait que le pain était en réalité la chair de Jésus-Christ. Je lui aurais ensuite démontré que ce n'est que du pain et que le Christ Lui-même voulait simplement faire comprendre à ses disciples qu'Il partageait avec eux, durant la Cène, de la nourriture tout en les invitant à prier pour Lui. Son propos n'était pas d'affirmer qu'il s'agissait de Son corps. Il ne s'agissait que d'une métaphore. Il n'est point besoin d'être très sagace pour le

comprendre.

Je pensais que la discussion serait fort stimulante et aurait même pu conduire la pauvre brebis à recouvrer le droit chemin de la foi, mais malheureusement, j'ai eu beau savoir exactement ce que je voulais faire entendre, je n'avais pas anticipé la réponse qui m'a été apportée. La pauvre femme a complètement évité le sujet et m'a répondu qu'elle s'inclinait devant notre Père à tous – *une réponse absolument inepte*.

— Comment cela se peut-il ? ai-je demandé, quelque peu décontenancée. Comment cela peut-il être notre Père à tous, quand Il provient de chez le boulanger ?

Ma parade n'a pas eu l'effet escompté, et Dieu me pardonne de ne pas avoir su faire entendre mon argument en le formulant à trois reprises comme le préconise l'art de la rhétorique. Je suis bien plus convaincante seule dans ma chambre que je ne l'ai été ce jour-là dans la chapelle de Beaulieu. Ce doit être parce que le diable protège ses suppôts et qu'Anne Wharton porte sa marque.

Je suis retournée dans ma chambre pour répéter cet échange devant mon miroir. J'y ai vu mon pâle visage, mes cheveux couleur bronze, mes traits lisses et ces discrètes petites taches de rousseur sur mon nez qui, je le crains, gâchent quelque peu ma délicate beauté. Ma peau est aussi blanche que de la porcelaine sans ces taches qui ressortent en été comme les graines de saule saupoudrant la terre. Je me suis estimée hautement persuasive lors de ce débat imaginaire : aussi éblouissante qu'un ange menant dans la lumière l'âme d'Anne Wharton. Dans la réalité cependant, la pauvre femme n'a pas voulu se laisser convaincre.

Je me rends compte qu'il n'est point aisé de convertir autrui – *les gens sont si bêtes*. Il est difficile de guider les pécheurs vers le droit chemin. Je me suis exercée seule et je me suis montrée aussi éloquente qu'un pasteur, mais Anne Wharton a profité de ce moment pour aller trouver la princesse Marie et lui répéter mes propos. Cette dernière me considère depuis comme l'ennemie de sa foi, ce qui est fort regrettable, car elle s'était jusqu'alors toujours montrée aimable et généreuse envers moi. Elle me méprise depuis à cause de mes croyances, qu'elle estime fausses. *Ma foi sans égale, fausse ? Je vais devoir trouver la force de lui pardonner cela aussi*.

Je sais cependant qu'elle n'aura ni pardonné, ni oublié, et je suis embarrassée de devoir suivre ma mère dans le cortège de la princesse Marie,

mais je sais aussi que la princesse Élisabeth se trouve dans une situation pire que la mienne. Elle n'est même plus la bienvenue à la Cour depuis ce scandale avec Thomas Seymour. Si j'étais elle, je me sentirais terriblement honteuse. Nul n'ignore qu'elle le laissait la courtiser, et Thomas Seymour a admis après le décès de son épouse qu'il prévoyait de s'unir à Élisabeth afin de s'emparer de la Couronne. *Que Dieu préserve l'Angleterre de l'outrance d'une telle femme ! Et qu'Il préserve l'Angleterre d'une reine catholique comme Marie ! Que Dieu protège l'Angleterre si Édouard venait à mourir sans héritier mâle et que le pays devait choisir entre la papiste, la frivole, la princesse française ou ma mère !*

La princesse Marie ne reste pas longtemps. La Cour de son frère n'est pas des plus joyeuses. Mon cousin le roi Édouard a attrapé une vilaine toux et j'entends sa respiration rauque lorsque je suis assise à côté de lui pendant que je lui lis Platon – un de nos philosophes préférés. Il se fatigue vite et doit souvent se reposer. Je devine bien que mon père cache son sourire en me voyant lire du grec au roi d'Angleterre, mais personne ne se soucie d'autre chose que de la pauvre santé du souverain.

Édouard recouvre suffisamment de forces pour assister à l'ouverture du Parlement, mais il doit ensuite s'aliter. Les conseillers et les avocats entrent dans sa chambre et en sortent, et la rumeur court que le roi organise sa succession et élabore son testament. J'ai un certain mal à le croire. Le souverain n'a que quinze ans – nous avons le même âge. Je ne peux croire qu'il écrive son testament ; il est trop jeune pour se préparer à mourir. Assurément, l'été venu, Édouard quittera Londres et vaincra sa toux grâce au soleil et au bon air. Il lui suffirait sans doute de venir à Bradgate se reposer tranquillement dans les jardins, se promener au bord de la rivière ou en barque sur nos vastes et somptueux lacs pour recouvrer des forces. Son testament pourra être rangé avec tous les autres documents importants du Conseil et on oubliera jusqu'à son existence. Le roi se mariera ensuite, puis aura un fils, et toutes les conjectures quant à l'héritier qui obtiendra le soutien du plus grand nombre n'auront plus lieu d'être. Édouard épousera l'éminente princesse d'un royaume européen et recevra une dot importante. L'heure venue, je deviendrai amie avec cette reine et bénéficierai d'une place de choix à la Cour, probablement en tant que duchesse. Je vais peut-être tout de même épouser Ned Seymour, malgré la disgrâce de son père. Peut-être parviendra-t-il à récupérer son titre ; je pourrais devenir une duchesse à

l'érudition reconnue à travers tout le royaume, et tenir le flambeau de la véritable foi face aux hérétiques.

Printemps 1553, palais de Greenwich

La Cour rejoint Greenwich, le palais préféré de tous, en aval de la Tamise, loin du bruit et des odeurs de Londres. Les quais flamboyants, baignés deux fois par jour par les mouvements de marée, resplendissent sous le soleil comme les rives de l'au-delà. Il s'agirait d'une représentation parfaite du royaume des cieux, si ce n'était l'absence presque totale du divin en ce lieu. Père et moi sommes placés dans le canot d'apparat, mais Édouard reste allongé sur des coussins, enveloppé dans des peaux épaisses comme s'il grelottait de froid, et il tressaille, puis détourne la tête lorsque la salve d'honneur est tirée par les soldats en haut de la tour et par les bateaux à quai.

— Il va bientôt se rétablir, n'est-ce pas ? demandé-je tout bas à mon père. Il semble très souffrant, mais il guérira au cours de l'été, à n'en pas douter ?

— Il a rédigé un testament, répond mon père avec une mine grave. (J'entends pourtant sa voix trembler d'excitation.) Il a nommé son successeur.

— Le trône ne doit-il pas revenir à l'aîné en succession directe ?

— Bien entendu, et il s'agirait donc de la princesse Marie, mais comment pourrait-elle être reine alors qu'elle a juré obéissance à l'évêque de Rome ? Comment pourrait-elle être intronisée alors qu'elle épousera un papiste étranger qu'elle placera à la tête de notre royaume ? Non, le roi a fait ce qu'il fallait : il a obéi à la volonté de Dieu et l'a écartée de la succession – comme son père l'a fait avant lui.

— Le roi a-t-il le pouvoir de nommer son successeur ? demandé-je. Est-ce autorisé par la loi ?

— Si le trône lui appartient, alors il a tous les droits de choisir à qui le léguer, répond mon père d'une voix discrète afin que le jeune garçon tremblotant sous ses couvertures ne puisse pas nous entendre.

Il s'adresse pourtant à moi avec une certaine sévérité pour me montrer qu'il n'acceptera aucune contestation. L'argument qu'il me présente a été assené à la Cour avec la plus grande insistance.

— La Couronne est la propriété du souverain, au même titre que nos terres ou nos titres. Tout homme doit avoir la liberté de transmettre ses biens

à qui il l'entend, et tout homme a la possibilité de choisir son héritier. Henri VIII a pu choisir, lui. De surcroît, un jeune homme comme Édouard, élevé dans la religion réformée et n'ayant jamais eu les catholiques dans son cœur, ne va pas remettre la Couronne à un serviteur de Rome. Cela lui est intolérable – et John Dudley s'assurera qu'une telle chose n'arrive pas.

— Qui montera sur le trône, dans ce cas ? interrogé-je, pensant avoir une petite idée de la réponse.

— Le roi, avec l'appui de ses conseillers, penche pour une personne avec un fort lien de parenté et appartenant à la religion réformée ; quelqu'un qui a toutes les chances d'avoir un fils pour lui succéder.

— Il faut que les Tudors aient un héritier mâle ?

Mon père acquiesce. Les Tudors semblent touchés par une malédiction qui les empêche d'avoir les fils qui leur permettraient de faire perdurer la lignée. De ses six épouses, Henri VIII n'a eu qu'un fils : Édouard. Sa sœur aînée, Marguerite, n'a eu qu'un fils aussi : Jacques. Ce dernier a eu une fille : la reine Marie I^{re} d'Écosse, qui vit en France et est fiancée au dauphin. Marguerite a eu avec un lord écossais une fille qui est à la fois catholique et probablement illégitime : ma cousine Margaret Douglas, dont le fils, Henry Stuart, ne compte donc pas comme un héritier potentiel. Le roi Henri a aussi inclus dans la succession la lignée de sa sœur favorite, la reine Marie, qui était ma grand-mère ; en outre, la fille de cette dernière, ma mère, est toujours en vie. Mère n'a eu que trois filles et il est impensable qu'elle enfante de nouveau. La princesse Élisabeth n'est encore promise à personne – *qui voudrait de la bâtarde royale dont la parenté est pour le moins incertaine et dont la dot est si insignifiante ?* La princesse Marie a été promise à la plupart des souverains d'Europe qui l'ont tous rejetée. D'évidence, il ne faut pas s'attendre à un héritier mâle chez les Tudors dans un avenir proche.

— Mais aucune de nous toutes n'attend d'enfant, dis-je en ayant à l'esprit les cousines du roi dont je fais partie. S'ils veulent que le trône revienne à un Tudor mâle, ils seront bien en peine d'en dénicher un. Nous sommes cinq héritières présomptives et pas une de nous n'est mariée, ni même fiancée.

— C'est pour cela qu'il faut vous trouver un mari, déclare-t-il promptement.

— « Un mari » ?

— Au plus vite.

— Pour moi ?

- Pour vous toutes.
- La princesse Marie et Élisabeth aussi ?
- Non, pas elles. Toi, Catherine et Mary.

Printemps 1553, palais de Greenwich

Catherine n'essaie aucunement de m'aider à nous défaire de ce projet si soudain. Mère lui ordonne de l'accompagner pour une rapide visite à la Cour, et ma sœur reste pantoise devant le faste des chambres, le nombre des serviteurs, le raffinement de la nourriture et la beauté de ses robes. Elle habille Mr Nozzle d'un petit veston vert, couleur des Tudors, et achète grâce à ses appointements un chaton blanc comme la neige avec un petit ruban autour du cou. Elle le nomme « Ruban », bien évidemment, et l'emmène partout dans la poche de sa cape. Son seul regret est d'être loin de nos chevaux et de notre ours. Elle nourrissait l'espoir de pouvoir gentiment dompter la bête afin d'en faire un ours jongleur plutôt qu'un ours tueur. Elle n'est pas horrifiée, comme n'importe quelle jeune vierge devrait l'être, à l'idée du mariage ; elle est absolument ravie.

— Je vais bientôt me marier ? s'extasie-t-elle. Oh ! Dieu soit loué ! Merci, mon Dieu ! Enfin ! À qui ? À qui vais-je être épousée ?

— « Qui vais-je épouser », rectifié-je froidement.

— Oh, quelle importance ? À qui vais-je être mariée ? Dis-le-moi !

— À Henry Herbert, annoncé-je. Le fils du comte de Pembroke.

Elle devient soudain plus rouge qu'une pivoine.

— Oh ! Il est si beau ! s'exclame-t-elle dans un soupir. Et ce n'est pas un vieux barbon – il a notre âge.

Elle tient un joli petit oiseau sur son doigt et elle l'approche de son visage pour lui déposer un baiser sur le bec.

— Je vais me marier ! lui dit-elle. À un beau jeune lord !

L'oiseau piaille comme s'il la comprenait et elle le place sur son épaule. Il relève la queue pour maintenir son équilibre, puis penche la tête sur le côté pour poser sur moi un regard aussi brillant que celui de ma sœur.

— Oui, confirmé-je sur un ton détaché. Il a un physique avenant.

— Et il est très pieux, ajoute-t-elle à ma seule intention. Il est le neveu de Catherine Parr. Tu dois hautement l'apprécier.

— C'est le cas.

— Comme nous allons être heureux ! se réjouit-elle en sautillant gracieusement, comme s'il lui fallait esquisser un pas de danse pour exprimer son allégresse. (Le petit oiseau bat rapidement des ailes pour se maintenir en place.) Et je vais être comtesse !

— Oui, acquiescé-je sèchement. Et son père sera irrémédiablement allié à notre père et à John Dudley, le duc de Northumberland.

Elle ne pense aucunement à cet aspect ; les trois hommes les plus puissants du pays, les trois meneurs de la foi réformée, se liant par le mariage de leurs enfants afin de se prémunir contre toute trahison. Ils se font si peu confiance, et ils croient si peu en cette religion qui est la leur, qu'ils se sentent obligés de mettre en gage leur progéniture afin de sceller un accord, tel Abraham menant Isaac en haut de la montagne avec du bois et un couteau pour offrir son fils à Dieu.

— Ah, et toi, qui vas-tu épouser ? me demande Catherine en interrompant sa danse allègre. Qui ont-ils choisi pour toi ? Se sont-ils décidés pour Seymour ? (Elle laisse échapper un cri de surprise.) Oh ! Pas le roi ? S'il te plaît, dis-moi que tu ne vas pas épouser le roi et devenir la reine Jane ?

Je secoue la tête tout en lançant un coup d'œil en direction de la porte.

— Tais-toi. Tout cela a été manigancé à cause de l'état de santé fragile du souverain. Ils ont dans l'idée d'assurer à ce dernier qu'une de nous aura un descendant mâle afin qu'il puisse le désigner comme successeur. Ils veulent que nous nous mariions sans tarder, que nous mettions au monde un garçon et que nous présentions l'enfant au roi afin qu'il le reconnaisse comme son héritier.

— Je pourrais devenir la mère du prochain roi d'Angleterre ? s'extasie-t-elle. Moi ? Pas toi ? Si je mets au monde un garçon avant toi ?

— C'est une possibilité.

Elle joint les mains et laisse échapper un éclat de rire euphorique.

— Dis-moi, alors, qui tu vas épouser.

— Guilford Dudley, réponds-je abruptement.

Ma sœur cesse de gesticuler.

— Ah ! Pas Ned Seymour, finalement. Ils ont changé d'avis ? Ils préfèrent te marier au jeune Dudley ?

— Oui.

— Celui qui est grand et a les cheveux blonds ?

— Oui, bien entendu.

— Celui qui ne quitte jamais les jupons de sa mère ?

— Oui, Guilford.

— C'est bien décevant, compatit-elle. Ce mariage n'est pas à ton avantage. L'avant-dernier fils d'un nouveau duc ? Ce n'est pas lui qui te permettra de porter le diadème ducal !

Je ressens à cet instant une forte envie de gifler cette petite effrontée.

— La question n'est pas de savoir ce que je pourrai tirer de cette union, rétorqué-je avec calme. La volonté de père est de s'allier au lord président du Conseil. Il est déterminé à voir nos mariages conclus et consommés afin de pouvoir montrer au roi les héritiers du trône, élevés dans la religion réformée. Même notre petite Mary va être fiancée, à Arthur Grey, le fils du baron de Wilton.

— Le baron au visage balafré ? Celui qui est si laid ?

— Oui.

— Mais Mary n'a que huit ans ! Arthur, lui, doit en avoir vingt !

— Il en a dix-sept, précisé-je avec gravité. Quoi qu'il en soit, Mary est bien trop jeune pour se marier, et elle est trop petite. Si elle ne grandit pas un peu, comment pourra-t-elle enfanter ? Je crains que cela ne lui soit impossible à cause de cette torsion de l'échine. Tout cela est parfaitement saugrenu. Elle est trop petite, tu es trop jeune, et j'ai été promise devant Dieu à Ned Seymour. Nos parents ont engagé notre parole. Je ne vois pas comment il nous serait possible d'honorer l'une ou l'autre de ces unions. Je ne peux croire que cela soit la volonté de Dieu. Il faut que tu te joignes à moi pour faire entendre raison à père et mère.

— Pas moi ! s'écrie-t-elle avec empressement. Je refuse de tenir tête à mère. Si tu permets que je prenne Mr Nozzle avec moi, alors je veux bien rester auprès de toi pendant que tu essaies de plaider ta cause, mais je ne peux pas l'affronter seule.

— Je fais cela pour qu'ils ne t'obligent pas à épouser un inconnu ! m'indigné-je. Pour qu'ils ne te marient pas alors que tu n'es encore qu'une enfant.

— Oh, mais je veux bien épouser Herbert, rétorque-t-elle. Je ne suis pas trop jeune. Je ne m'oppose pas à ce mariage. Tu peux bien refuser le tien, si le cœur t'en dit, mais je suis pour ma part heureuse ainsi.

— Aucune de nous n'épousera qui que ce soit, décrété-je.

Le silence se fait et Catherine m'oppose une moue chagrine.

— Oh, Jane, ne va pas tout gâcher ! Je t'en prie ! m'implore-t-elle en me prenant les mains tandis que l'oiseau sur son épaule pépie avec exaltation.

— Je vais prier pour trouver une réponse. Il faut que je m'en remette au Seigneur.

— Et si Dieu est d'accord avec toi ? se lamente-t-elle. Quand se décidera-t-Il donc à vouloir notre bonheur, pour une fois ?

— S'il me conforte dans mon idée, alors il me faudra aller dire à père que je nourris quelques inquiétudes quant à son projet.

Il ne me reçoit pas seule, et c'est en soi la confirmation que je ne serai pas écoutée. Père redoute mon éloquence. « Oh, par pitié, faites-la taire, pour changer », ne cesse de répéter ma mère.

J'entre dans la chambre d'apparat tel Daniel dans la fosse aux lions. Le roi Édouard n'est pas avec sa Cour. Il est enfermé dans sa chambre privée, voire dans les pièces au-delà – la salle de travail et la chambre à coucher. Ici, la Cour se comporte comme si tout allait bien. Le marquis de Northampton, William Parr, et son épouse Élisabeth m'adressent un petit hochement de tête accompagné d'un curieux sourire, comme s'ils savaient tout sur tout le monde – ce qui est sans doute vrai. J'esquisse une courte révérence, mon malaise grandissant.

Mon père et ma mère jouent aux cartes avec sir William Cavendish et sa femme, Elizabeth, une bonne amie de ma mère que nous appelons tante Bess. Ils ont pris place autour d'une table située près des fenêtres en saillie afin d'être à l'écart de l'agitation de la Cour. Mes parents lèvent les yeux sur moi lorsque je fends la foule dans leur direction. Je m'aperçois aussi que les courtisans s'écartent de mon chemin. La nouvelle de mes fiançailles avec le fils du lord président s'est déjà répandue et je suis devenue quelqu'un d'important. Les Dudley sont respectés de tous. Leur renommée est peut-être toute récente, mais il ne fait aucun doute qu'ils savent comment accéder au pouvoir et s'y accrocher.

— Deux, annonce ma mère en abattant une carte tout en effectuant machinalement un geste de bénédiction de sa main libre lorsque je lui fais une révérence.

Tante Bess m'adresse un sourire chaleureux. Je suis l'une de ses favorites et elle sait fort bien qu'une jeune femme doit être son propre guide pour trouver sa place dans ce monde.

— J'ai une reine, déclare mon père en montrant sa main.

— Peut-être les reines comptent-elles, après tout, s'esclaffe ma mère avant de se tourner vers moi avec un air plutôt amène. Qu'y a-t-il, Jane ? Tu es venue jouer avec nous ? Que dirais-tu de miser ton collier ?

— Allons, cessons ces taquineries, s'empresse d'intervenir mon père avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche pour rétorquer que jouer de l'argent est un péché. Qu'y a-t-il, mon enfant ? Que veux-tu ?

— J'aimerais m'entretenir avec vous, dis-je en posant les yeux sur ma mère. En privé.

— Tu peux nous parler ici, décrète-t-elle. Approche.

Sir William et son épouse, avec beaucoup de tact, se lèvent et se mettent légèrement à l'écart, lady Cavendish tenant toujours ses cartes en main afin de pouvoir reprendre la partie au plus vite. Mon père indique aux musiciens de se mettre à jouer, et quelques dames de la Cour se rassemblent pour attendre les hommes qui, sans hésiter, vont les saluer et les invitent à danser. Avec la musique et les bruits de la foule, je peux discrètement annoncer à mes parents :

— Père, mère, il m'est impossible d'épouser Guilford Dudley. J'ai prié Dieu pour obtenir une réponse, et je l'ai obtenue.

— Et pourquoi cela ? demande ma mère.

Elle est si absorbée par la partie en cours qu'elle lance un coup d'œil à ses cartes et glisse quelques pièces au centre de la table. Lady Bess secoue la tête comme pour lui signifier de me prêter une plus grande attention.

— J'ai déjà pris un engagement, dis-je avec fermeté.

— Balivernes ! rétorque mon père en levant le regard vers moi.

— Je ne suis pas de cet avis, insisté-je. Nous étions convenus que j'épouse Ned Seymour. Nous avons donné notre parole.

— Mais rien n'a été signé, fait remarquer ma mère avant de se tourner vers son époux. Je relance d'une couronne. Je t'avais bien dit qu'elle le prendrait ainsi.

— Une promesse orale engage autant qu'un contrat écrit, observé-je à l'intention de mon père dont la parole, en tant que protestant, a autant de valeur qu'un serment. Nous avons conclu un accord. Vous avez conclu cet accord. Ned m'a parlé, suivant le conseil de son père ; j'ai consenti.

— As-tu promis ? demande ma mère avec un soudain regain d'intérêt pour le sujet. Lui as-tu donné ta parole ? As-tu dit « oui » ?

— Je lui ai dit « tout à fait ».

Ma mère éclate d'un rire tonitruant et mon père se lève de sa chaise, me prend la main pour la placer dans le creux de son bras, et m'emmène à l'écart de son épouse et des danseurs.

— Il faut que tu comprennes, commence-t-il avec douceur, qu'il était question de tes fiançailles et que nous avons accepté l'éventualité que le mariage ait lieu. Nous savions cependant tous qu'il fallait au préalable que Seymour regagne sa place à la Cour. Aucune de mes filles ne se mariera si l'union n'est pas dans l'intérêt de notre famille.

» Tout est différent, à présent. Seymour est mort, sa femme est toujours enfermée pour trahison et son fils a été privé de son héritage. Nous n'avons plus aucun intérêt à nous lier à cette famille. Regarde autour de toi. Tu verras tout de suite, intelligente comme tu es, que cette Cour est menée par John Dudley. Le roi ne fera pas de vieux os. C'est tragique, mais nous devons accepter cette vérité. Il léguera la Couronne à la première de ses cousines protestante qui mettra au monde un garçon pour lui succéder. L'une d'entre vous aura un fils et deviendra reine régente jusqu'à la majorité du prince, qui prendra sa place sur le trône. Comprends-tu ?

— Et qu'en est-il d'Élisabeth ? demandé-je sans savoir quelle mouche me pique de la mettre en avant. Elle aussi est protestante, et elle est une des princesses héritières.

— Non, pas elle. Il n'est nullement question qu'elle se marie dans l'immédiat, et, de toute manière, il est impensable qu'elle choisisse elle-même son époux – pas après cette affaire avec Thomas Seymour. Je pense qu'elle a prouvé à tous qu'elle est loin d'être une honnête vierge. (Mon père ose un petit ricanement.) C'est un garçon qu'il faut aux Tudors ; nous n'avons que faire d'une fille. Le roi – que Dieu le bénisse – espère vivre assez longtemps pour voir son héritier être baptisé dans une église réformée. Nous ne nous attendions pas à cela, nous n'y étions pas préparés, mais notre souverain est malade et désire que la question soit réglée au plus tôt. Tu peux bien faire cela pour lui ? Ce serait un acte de charité chrétienne que d'apaiser sa conscience troublée. Épouse Guilford Dudley, enfante, et ainsi le roi saura qu'il laisse derrière lui deux jeunes gens élevés dans la religion protestante, conseillés par deux pères expérimentés, et veillant sur un enfant qui montera sur le trône le moment venu. Vois-tu ?

— Va-t-il si mal ? m'enquiers-je avec incrédulité.

— L'important est qu'il souhaite savoir qui lui succédera s'il meurt avant de pouvoir se marier et d'avoir un garçon.

— Mon enfant serait désigné comme l'héritier de la Couronne ?

— Si le roi n'a pas de descendant mâle.

Cela me semble tellement inconcevable !

— Mais j'ai donné ma parole, m'obstiné-je. Vous avez donné la vôtre à Ned Seymour.

— Oublie donc cela, me conseille-t-il avec désinvolture. Édouard Seymour n'est plus et son fils Ned a été remis aux bons soins d'un tuteur qui a tout pouvoir sur lui. Je ne veux plus entendre parler de cela. Tu dois te montrer obéissante, Jane, ou nous devons t'obliger à le devenir.

Ma mère, lasse de devoir attendre, s'approche à grands pas tandis que je rassemble mon courage.

— J'en suis fort navrée, objecté-je, mais j'ai beaucoup prié pour obtenir la solution à tout cela et je pense qu'il m'est impossible d'épouser quiconque sans avoir été délivrée de ma promesse faite à l'ancien comte de Hertford. Je vous ai donné ma parole et vous avez donné la vôtre aux Seymour. Nous n'avons pas échangé nos vœux, mais Dieu voit et entend tout. Je ne peux tout simplement pas faire comme si je n'avais rien dit.

Je suis si choquée de tenir ainsi tête à mes parents que je sens mes larmes menacer de couler. Je regarde tour à tour mon bien-aimé père, indécis, et ma mère, intransigeante.

— Tu ne peux pas t'opposer à notre volonté, déclare-t-elle simplement. Nous sommes tes parents, et nous ne te laissons pas le choix.

Mai 1553, Durham House, Londres

Elle a raison, bien entendu. Comme pour souligner l'importance de la famille Dudley, il me faut demeurer dans son grand palais à Londres, Durham House, où mon mariage aura lieu. Il est prévu que les cérémonies se déroulent en même temps et nous serons trois mariées : moi, ma sœur Catherine et la fille des Dudley, qui s'appelle aussi Catherine et épousera Henry Hastings, le fils âgé de dix-huit ans du comte de Huntingdon. Ma sœur cadette, Mary, sera fiancée devant témoins, mais son union attendra encore quelques années. Tout le monde semble fort content de cela, même si tous doivent bien voir, comme moi, qu'il ne s'agit que d'un moyen fort commode

de sceller une alliance entre les trois plus grands hommes d'Angleterre par l'union de leurs enfants. Je me demande si je suis la seule à prier Dieu afin de comprendre pourquoi ces messieurs ont tant besoin de garanties de la part des uns des autres. *Quels dangers craignent-ils donc pour en arriver à prendre des précautions aussi radicales ? Pour quelle raison, du reste, faut-il précipiter l'union de six personnes en une seule cérémonie ?* Ma sœur Catherine pense que cela jouera en sa faveur étant donné qu'elle est sans contester la plus belle de nous trois. Elle ne songe à rien d'autre.

Des vêtements nous arrivent quotidiennement de la garde-robe du roi, ainsi que des bijoux provenant du trésor royal, prêtés pour l'occasion, tandis que des pierres précieuses nous sont offertes. Mon cousin le roi est trop souffrant pour assister aux cérémonies, mais il nous fait apporter des rouleaux d'étoffe noir et argenté à motifs de rose, du tissu violet et blanc, des soies d'or et d'autres d'argent, un passement pour mon chaperon serti de treize diamants et de dix-sept perles parfaites, ainsi qu'un corset cousu d'or. La cour réservée aux joutes est repeinte et décorée de toutes sortes de drapeaux pour accueillir un tournoi. Tous à Londres, pourvu qu'ils aient le moindre titre, viendront au banquet que les cuisiniers préparent des jours durant. Des dizaines de plats seront au menu et le vin coulera à la place de l'eau dans la fontaine de la cour centrale pour abreuver les centaines de convives dans leurs plus beaux atours. Je serai le centre de toute l'attention, en tant qu'héritière Tudor, dans ma robe digne d'une grande princesse, au bras d'un Dudley.

— C'est le paradis, s'extasie Catherine en portant une écharpe de soie violette à ses joues rosies.

— Absolument pas, réponds-je, et c'est un blasphème que de dire cela.

— C'est encore mieux que Pâques, se réjouit Mary en avalant une pâtisserie à pleine bouchée.

— Ce n'est pas ton mariage. Tu vas être promise, mais tu ne vas pas te marier. Tu n'as donc aucune excuse pour justifier ta gourmandise ; et veux-tu bien te tenir droite ? lui remontré-je.

Elle obéit sagement tandis que Catherine tourne joyeusement sur elle-même en faisant voltiger des pans d'étoffe argentée. Nous attendons le tailleur, car nous venons de recevoir d'autres rouleaux de velours et de soie envoyés par le valet de la garde-robe du roi. Catherine n'a pas attendu longtemps avant de s'emparer d'un morceau d'excellente dentelle afin de

s'en recouvrir le visage tel un voile.

— Et il n'y a aucune excuse pour la vanité non plus, ajouté-je d'un ton aigre.

— Je sens déjà que je tombe amoureuse de lui, dit-elle avec un regard pétillant. Il est venu hier m'offrir une chaîne en or et il m'a pris la main avant de partir. Qu'est-ce que cela signifie, d'après toi ?

— Mère aussi m'a pris la main, rétorqué-je en montrant les marques à mon poignet. Elle affirme que c'est par amour.

— C'est l'amour maternel, précise Catherine.

Mary regarde mes marques avec gravité. Notre mère, nos nourrices, notre gouvernante et notre père ont tous levé la main sur nous à un moment ou à un autre. Seul mon précepteur, John Aylmer, a eu autorité sur moi mais n'en a jamais usé par la force ; je lui avoue parfois que c'est de là que vient mon amour pour les études.

— C'est ce qui pouvait nous arriver de mieux, déclare Mary comme on le lui a appris. Cela nous permet d'avoir une chance de prétendre au trône.

— Ce n'est certainement pas ce qu'il y a de mieux pour toi, affirmé-je. Tu ne peux pas donner naissance au prochain roi d'Angleterre.

— Je suis une fille comme les autres, affirme-t-elle en rougissant légèrement. J'ai un cœur aussi grand que le tien et je sais que je finirai par grandir.

Le courage à toute épreuve de ma sœur cadette parvient toujours à me désarçonner. Je lui ouvre mes bras et la serre contre moi.

— Quoi qu'il en soit, on ne peut désobéir, dis-je en me penchant vers elle.

— Tu ne l'aimes donc pas ? Même pas un peu ? demande doucement Catherine.

— Je l'aimerai lorsque nous serons mariés, réponds-je froidement. Il faudra bien que je l'aime alors, car j'en aurai fait la promesse solennelle devant Dieu.

Mes sœurs sont déçues par la cérémonie : elles avaient espéré que l'office se ferait en latin, dans une liturgie pompeuse pleine de serments incompréhensibles noyés dans une musique assourdissante, un tableau décadent de faste ornemental, arrosé d'eau bénite, dans les vapeurs âcres de l'encens. Au lieu de tout cela, la cérémonie se tient dans la digne sobriété de ma religion et je suis heureuse que les Dudley soient une famille pieuse

convertie à la religion réformée depuis l'instant où le roi a apporté la Bible à son peuple et que les pasteurs ont répandu la véritable parole de Dieu. La pureté dans laquelle se déroule ce mariage est un reproche à peine voilé à la princesse papiste Marie, qui se garde bien de venir – que ce soit pour la cérémonie ou pour les deux jours de festivités extravagantes qui s'ensuivent. Notre cousine Margaret Douglas n'a pas non plus été conviée. Elle est en Écosse, en visite auprès de l'illustre inconnu qu'elle appelle son père. Comme c'est John Dudley lui-même qui lui a accordé l'autorisation de quitter le royaume, je suppose qu'il ne tenait pas à ce qu'elle soit présente.

Je ne suis pas habillée aussi sobrement que je l'aurais souhaité : je porte le violet de la royauté, et un brocart d'or orné de diamants et de perles. Mes cheveux ont été détachés et ils tombent jusque sous ma taille. C'est la dernière fois que je les porterai ainsi en tant que jeune fille. Je suis de loin la mariée la plus somptueuse, et Catherine, avec ses cheveux blonds et sa robe argentée, est de loin la mariée la plus belle. Je n'éprouve aucune jalousie de la voir heureuse d'être si resplendissante en ce jour. Si elle avait un peu de bon sens, elle comprendrait que cela n'est qu'artifice.

Un bal et des joutes sont organisés ; deux mascarades sont données : l'une est jouée par des hommes, l'autre par des femmes ; des musiciens et des baladins se succèdent. Les Dudley invitent toute leur maisonnée à participer aux festivités, et ils ouvrent grandes les portes de leur demeure afin que tout le monde puisse venir admirer notre grandeur. Les réjouissances n'en finissent plus et ne sont ternies que par un incident culinaire : un des plats était, semble-t-il, avarié et plusieurs convives sont tombés malades, vidant leurs boyaux d'une manière ou d'une autre. Beaucoup parmi ceux ayant trop bu et trop mangé le premier jour se font excuser pour le second. Lady Dudley, ma nouvelle belle-mère, est absolument mortifiée de devoir passer la moitié de la journée alitée à cause de douleurs à l'estomac. Je ne vois pas cela comme un signe divin, car Dieu ne se prononce que par sa sainte parole et non grâce aux étoiles, aux fortes chaleurs ou aux tempêtes. Je considère cependant qu'il s'agit là d'une sorte de remontrance envers mes parents, car n'est-ce pas ironique que ce mariage ait rendu malades les convives tout comme il me rend intérieurement malade ?

Nous formons une troupe tout à fait inattendue. Le fiancé de ma toute petite sœur Mary, Arthur Grey de Wilton, fait deux fois sa taille. C'est déjà un jeune homme et il se croit l'égal de son père ainsi que son ami. Il est bien

trop vieux pour courtiser Mary ; elle apparaît pour sa part bien trop jeune pour être sa femme. Elle est, bien évidemment, bien trop menue pour avoir un mari et perdre sa virginité, et je crois qu'elle ne sera jamais en mesure d'être une véritable épouse pour aucun homme, ni d'enfanter, à cause de sa déformation. Arthur Grey doit, bien évidemment, la détester en son for intérieur. Loué soit Dieu qu'ils n'aient pas à vivre ensemble avant encore quelques années et que Mary reste à la maison avec mère. Je suppose qu'on trouvera un moyen d'annuler le mariage avant qu'il lui faille s'installer avec son époux.

Ma nouvelle belle-sœur, Catherine Dudley, est une petite sotte. Elle a été mariée à Henry Hastings, qui est un courtisan très érudit. Il sourit nonchalamment devant sa petite femme dansant bêtement, mais il déchantera bientôt. Le mari de ma sœur, lord Henry Herbert, le jeune fils du comte de Pembroke, n'adresse pas le moindre mot à qui que ce soit durant les deux jours entiers. Il est aussi blême qu'un cadavre et est si malade qu'il a bien de la peine à tenir debout. Il se dit qu'on l'a tiré de son lit de mort alors qu'il affirmait être incapable de marcher jusqu'à l'autel. Il n'a que quinze ans. J'espère qu'il ne fera pas de ma sœur une veuve avant qu'elle ait été une femme. Leur mariage ne peut à l'évidence pas être consommé tant qu'elle est aussi jeune et qu'il est aussi fébrile, et elle se voit donc épargner le chemin de croix que l'on m'impose. Ces trois unions qui ne seront pas consommées ne font qu'empirer les choses pour moi, car je serai la seule qui, en plus d'être mariée, devra devenir femme.

— Je ne comprends pas pourquoi tu fais une tête pareille, s'étonne mon idiote de sœur Catherine. Tu savais bien, pourtant, que tu allais devoir te marier, et tu n'ignoris pas tout ce que cela implique. Il en irait de même pour moi si mon époux n'était pas si indisposé.

— Et pour moi, intervient Mary.

— Non, ce ne serait pas le cas pour toi, la contredis-je.

— Et pourquoi pas ? s'obstine-t-elle.

Je n'ai pas la force de débattre avec elle, alors je me tourne vers Catherine.

— Toi, tu es trop jeune, dis-je.

— Je ne le suis pas, conteste-t-elle. Et, toi non plus. (Elle arrange rapidement le voile que je porte à présent sur la tête pour indiquer que je suis une femme mariée.) Allez, tu vas être la première à connaître sa nuit de

noces. Quelle chance tu as !

Je me sens injustement contrainte lorsque ma mère et ma nouvelle belle-mère, accompagnées de toute leur suite, viennent me chercher pour m'emmener dans la chambre nuptiale, puis qu'elles observent les dames me déshabiller, et enfin me laissent brutalement seule avec mon nouveau mari.

Ce n'est pas qu'il soit repoussant, cela non : c'est un très beau jeune homme avec des cheveux blonds, un visage agréable et rayonnant, et des yeux bleu vif. Il est bien plus grand que moi. Le haut de mon crâne ne lui arrive même pas à l'épaule, et il me faut plier la nuque afin de le regarder dans les yeux ; malgré tout, il reste quelqu'un d'agile – un bon danseur, tous en conviennent. En outre, il monte à cheval, chasse et participe aux joutes aussi bien que n'importe qui. Il a été élevé au sein d'une famille pieuse et il est érudit. Si nous n'étions pas mariés, je n'aurais rien à déclarer sur lui hormis qu'il cherche toujours l'approbation de sa mère avant de faire quoi que ce soit – ce grand bébé regarde sa maman avant d'ouvrir la bouche, avant de s'asseoir ou de se lever.

Je ne l'ai pas choisi – je ne l'aurais jamais choisi – et j'ai bien peur de n'être pas, aux yeux de Dieu, libre de l'épouser ; mais puisque nous sommes mariés, je ne peux absolument rien dire contre lui. Une femme qui aime le Seigneur doit obéissance à son époux. Il a été placé au-dessus de moi, tout comme Adam au-dessus d'Ève. Ainsi, je vais devoir lui obéir, peu importe ce que je pense de son discernement.

Notre nuit de noces est tout aussi embarrassante et douloureuse que ce à quoi je m'étais attendue. Je pense cependant qu'il en aurait été de même si j'avais épousé Édouard Seymour, même si je suppose qu'il aurait été plus confiant que Guilford et ne m'aurait pas donné l'impression d'être la dernière des idiots en raison de mon ignorance sur le sujet. La difficulté vient du fait qu'aucun de mes ouvrages ne traite des choses de l'amour en dehors de son aspect le plus abstrait. Aucun de mes ouvrages ne mentionne la douleur en dehors de celle du péché de chair. Aucun ne m'avait permis de comprendre que le pire dans tout cela est l'horreur de se trouver sous un inconnu qui se démène tant bien que mal dans un dessein obscur – sans qu'aucun de nous ne sache vraiment comment il convient de s'y prendre –, puis de se voir rejeter la faute pour cet échec cuisant. Je n'avais même pas conscience que quelque chose n'allait pas, excepté que dans un premier temps, c'était douloureux, puis franchement répugnant. Guilford n'éprouve aucune sorte de désir ni

d'affection, et moi non plus. J'attends qu'il s'endorme, puis je me lève et vais prier pour avoir la force d'endurer cela, tout comme il me faut supporter tout le reste dans cette vallée des pleurs, sur ce chemin qu'Il a tracé pour moi.

L'heure vient enfin pour les invités de prendre congé, et Catherine s'en va rejoindre son nouveau foyer au château de Baynard afin de ramener son blafard époux à sa convalescence et s'occuper de lui telle une mère de substitution, étant donné que sa véritable mère est morte. Mes parents regagnent Suffolk Place avec la petite Mary, mais je dois quant à moi rester dans une demeure que je ne connais pas, avec des serviteurs qui s'affairent à nettoyer et ranger après ces deux journées de festivités, avec une belle-mère cloîtrée dans ses appartements, et un nouveau mari grincheux et taiseux étant donné que sa mère n'est pas là pour lui souffler quoi dire ou quoi faire.

Le lendemain matin, je reçois la permission de retourner auprès de ma famille à Suffolk Place. Je me languis des prairies de Bradgate sous le soleil d'été, mais il me faut demeurer à Londres.

— Mère dit que vous pouvez rentrer, si vous le souhaitez, m'annonce mon jeune époux sur un ton désobligeant. Mais elle ordonne que j'aille dîner avec vous après-demain et que je passe la nuit chez vous.

— Tous mes livres se trouvent là-bas, dis-je en guise d'excuse. Je dois rentrer pour étudier.

— Ma mère l'autorise.

Je ne lui demande pas s'il me faudra revenir bientôt. J'estime préférable de ne pas le savoir. Peut-être aurai-je droit de rester chez mes parents à Londres jusqu'à l'été. Puis, si le roi part en déplacement avec sa Cour, peut-être John Dudley et ses fils les accompagneront-ils sans leurs épouses, et il me sera possible d'aller à Bradgate. L'idée de pouvoir retourner là-bas, de pouvoir chevaucher dans les bois, voir arriver le temps des moissons, me promener sous la pleine lune de juin et faire un tour de barque sur le lac est la seule chose qui me permet de supporter les premiers jours de mon mariage. Cela et les livres, bien entendu, car j'ai encore la possibilité d'en ouvrir un et de me réfugier dans un monde secret, rien qu'à moi.

Mon envie de retourner à Bradgate et de trouver refuge auprès de ma mère afin d'échapper à un foyer encore moins accueillant que le sien me fait comprendre, pour la première fois, ce que Dieu a voulu dire à Ève : « J'augmenterai la souffrance de tes grossesses. C'est dans la douleur que tu

mettras des enfants au monde. Tes désirs se porteront vers ton mari, mais il te gouvernera. » Être une femme est une épreuve, assurément, et Ève nous montre qu'être une épouse est pire encore.

Lady Dudley et ma mère conviennent que je peux demeurer avec mes parents à Suffolk Place tant que je rends régulièrement visite à ma famille par alliance et que je dîne souvent avec elle. Les premières semaines de mon union se déroulent ainsi, mais lady Dudley revient sur cet arrangement un soir en venant me trouver dans notre chambre privée avant le repas alors que Guilford et moi sommes assis dans un silence pesant.

— Vous allez devoir faire venir votre garde-robe et vos affaires, Jane. Vous resterez ce soir et les jours suivants. Vous allez vivre ici, désormais.

Je me lève et lui adresse une révérence.

— Il était pourtant prévu que je retourne chez moi, observé-je. Ma mère attend ma venue ce soir.

— La situation a changé, répond ma belle-mère. Mon mari m'a écrit pour me dire que vous deviez rester ici, avec nous. Il est important que nous soyons prêts.

Guilford, qui s'est levé d'un bond à la seconde où il a aperçu sa mère, s'agenouille devant elle. Elle pose la main sur ses cheveux bouclés en signe de bénédiction.

— Nous devons nous préparer ? demande-t-il sur un ton exalté. Son état a-t-il empiré ?

— L'état de qui ? m'étonné-je en regardant tour à tour le fils et la mère.

Cette dernière secoue la tête d'un air exaspéré face à mon ignorance.

— Laissez-nous, dit-elle à l'intention de ses dames de compagnie. Asseyez-vous, Jane. Guilford, mon gentil garçon, viens te placer près de moi.

Il obéit et se campe derrière sa mère, tel Mr Nozzle se cramponnant à l'épaule de Catherine, puis il me dévisage tandis que lady Dudley déclare :

— Le roi, que Dieu le bénisse, est au plus mal. Saviez-vous au moins qu'il était souffrant ?

— Bien entendu. Je lui rends souvent visite.

— Son état a empiré. Ses médecins affirment qu'il ne vivra pas jusqu'à l'automne.

— « Pas jusqu'à l'automne » ? répété-je incrédule.

Comment cela se peut-il ? Je pensais qu'il vivrait suffisamment longtemps pour se marier et voir naître son héritier. J'étais loin de

m'imaginer que les médecins étaient si pessimistes.

— Dieu sauve Sa Majesté, murmuré-je, hébétée. Je ne savais pas. Comment cela se peut-il ? Je le croyais simplement...

— Cela n'a aucune importance, m'interrompt-elle. Ce qui compte le plus est le contenu de son testament.

Ce qui compte le plus, en réalité, est le salut de son âme, mais il m'est impossible de lui rétorquer cela.

— Il l'a fait changer, poursuit lady Dudley d'un air quelque peu triomphant. Et le Conseil au grand complet a ratifié ces changements. (Elle lève les yeux sur Guilford, qui lui sourit avec admiration.) Ton père s'est chargé de les faire approuver. Il est prêt à toutes les éventualités.

Elle tourne de nouveau la tête vers moi.

— Le roi a écarté ses demi-sœurs de la succession, annonce-t-elle soudain.

Je pousse un petit cri de surprise et me lève brusquement, car j'ai besoin d'être fermement campée sur mes pieds pour trouver le courage de demander des explications à ma belle-mère.

— C'est impossible, dis-je prudemment.

Je sais que Marie est la princesse héritière ; quoi que je puisse penser de sa foi, je ne peux pas lui enlever cela. Les héritiers ne peuvent pas être nommés au hasard. La Couronne n'est pas un bien que l'on peut transmettre à qui l'on veut. Mon cousin le roi le sait bien, et le pays aussi. Malgré ce qu'affirme mon père, le souverain n'est absolument pas en droit de choisir qui lui succédera. Il n'existe pas d'héritier mâle chez les Tudors, et le roi ne peut pas préférer une cousine aux autres.

— Cela a été rendu possible, maintient lady Dudley, et elles l'apprendront à la mort du roi.

J'ai soudain peur que cette conversation ne relève de la conspiration. Parler ainsi du trépas du souverain et comploter contre les princesses ne peut être considéré autrement que comme une trahison.

— Je pense que je ferais mieux de rentrer chez moi, dis-je.

— Vous resterez ici, déclare lady Dudley dans un éclat de voix. Ce n'est pas le moment d'aller courir rejoindre les jupons de votre mère.

Je lance un regard dédaigneux à Guilford, qui n'a aucun besoin de courir rejoindre les jupons de sa mère étant donné qu'il ne les quitte jamais.

— Il faut que vous demeuriez ici afin que mon époux puisse vous

emmener à la Tour de Londres, clarifie-t-elle.

L'effroi me saisit soudain. Le dernier homme que son mari a emmené à la Tour s'est retrouvé avec la tête sur le billot. Il s'agissait d'Édouard Seymour.

— Mais non, petite sotte, s'exclame-t-elle avec agacement. Il faudra vous rendre à la Tour de Londres au moment de la mort du roi. Il faudra que l'on vous voie là-bas. Mon époux veut pouvoir garantir votre sécurité.

Tout cela est trop insensé et trop saugrenu pour être envisageable. Je sais que mes parents n'accepteraient jamais que je sois emmenée à la Tour de Londres par John Dudley.

— Je vais rentrer chez moi, affirmé-je avant de me diriger vers la porte.

Je refuse de prendre part à tout cela. Mon canot est prêt, mes dames d'honneur m'attendent dans la galerie. Personne ne pourra m'empêcher de retourner voir ma mère pour lui expliquer que les Dudley sont devenus fous, et qu'ils pensent être en droit de changer l'ordre de succession et de me conduire à la Tour de Londres.

— Arrête-la, intime lady Dudley à son fils.

Guilford me rattrape, puis me saisit par le poignet et je me tourne brusquement vers lui.

— Lâchez-moi tout de suite ! dis-je d'un ton sec.

Il tressaille brusquement, comme si le chat de Catherine venait de le griffer au visage. Je saisis ma chance et m'enfuis à toutes jambes. Je traverse le palais en courant et la passerelle tremble sous mes foulées.

— Levez les amarres ! ordonné-je à bout de souffle avant de rire joyeusement, car je suis de nouveau libre.

Juin 1553, Suffolk Place, Londres

Je m'aperçois que ma mère est dans une colère noire avant même d'entrer dans la pièce ni d'avoir une chance de lui expliquer que j'ai été maltraitée par lady Dudley. Elle fait les cent pas dans toute sa chambre privée tandis que mon père l'observe en silence, assis à la table, les mains jointes par le bout des doigts, l'expression indéchiffrable. Mère fait volte-face au moment où je pénètre dans la pièce et contemple mon visage blême.

— Ils t'ont tout expliqué, il semblerait.

— Lady Dudley m'a tout expliqué, répliqué-je calmement. Toutefois, je ne parviens pas à comprendre. Je suis partie sans tarder, père.

— Dis-lui ! ordonne ma mère à l'intention de mon père. Dis-lui ce que John Dudley a fait et ce que vous avez tous accepté !

— Il est apparu clairement au roi et à nous tous qu'il ne vivra pas suffisamment longtemps pour avoir d'enfant, déclare gravement mon père. Ses médecins ne pensent pas qu'il vivra suffisamment longtemps pour voir la naissance de ton fils.

— Étant donné que les princesses Marie et Élisabeth ont été écartées de la succession, cela fait de moi l'héritière légitime, proclame ma mère haut et fort.

— Les médecins disent qu'il lui reste quelques semaines, moins de quelques mois.

— Dieu du ciel ! Si peu de temps ? soufflé-je.

— Je devrais monter sur le trône dans quelques semaines, moins de quelques mois, criaille ma mère.

— Mais le souverain voulait à tout prix qu'un roi lui succède aussi vite que possible, reprend mon père sans écouter le grognement de frustration de son épouse. Il a donc décidé, pour le bien du royaume, de transmettre la Couronne à la génération suivante, c'est-à-dire à toi et tes sœurs, pour qu'elle revienne immédiatement ensuite à un héritier mâle : ton fils.

— Mais vous aviez dit...

— Aussi t'a-t-il nommée reine, et ton fils sera prince héritier. Le roi ne peut pas laisser le trône à un garçon qui n'est pas encore né, alors il a choisi de te le céder à toi.

— Et tous les membres du Conseil, ton père inclus, ont ratifié cela ! s'indigne ma mère. Ils ont accepté que je sois écartée, que je sois exclue ! Et ils pensent que je vais me laisser faire ? Ils se permettent d'aller voir le roi et de signer officiellement un acte qui bafoue mes droits ?

— Je ne vois pas ce que nous aurions pu faire d'autre, explique patiemment mon père. J'ai plaidé ta cause du mieux que j'ai pu, mais c'est Édouard lui-même qui a tenu à ce qu'un roi accède au trône au plus tôt.

— Et ainsi, le prochain souverain sera le petit-fils de John Dudley ! tempête ma mère. C'est uniquement pour cela qu'il a forcé le Conseil à se ranger à l'avis du roi ! John Dudley avait prévu cela depuis le début : Jane montant sur le trône à ma place, Guilford à ses côtés, et voilà que tous ses frères deviennent ducs ! Tandis que moi, la fille de la reine de France, la nièce du roi d'Angleterre, je dois être ignorée. Et je dois en outre l'accepter !

Mon père soutient calmement le regard de ma mère.

— Personne ne remet en cause tes droits de succession au trône, c'est d'ailleurs pour cela qu'Édouard a consenti à nommer Jane. Tu ne fais que transmettre ce droit à ta fille, et tu deviendras Ma lady, la mère de la reine, la deuxième dame la plus importante du royaume.

— Je vais devoir Lui demander ce que je dois faire, dis-je à mon père. Une telle chose ne peut être juste. Le roi a des sœurs.

— Son Altesse Lui a demandé ce qu'elle devait faire, nous Lui avons tous demandé, rétorque-t-il. Dieu lui a répondu que c'était la seule manière d'avoir de nouveau un roi Tudor.

— Et ce sera à moi de l'engendrer ? m'enquiers-je en songeant aux tentatives douloureusement maladroites de Guilford. Ce sera à moi de concevoir l'héritier de la famille Tudor, un héritier mâle, quand cinq autres femmes n'ont pas réussi à le faire ?

— Si Dieu en a décidé ainsi, me rappelle mon père. Qui plus est, tu seras à la tête de l'Église d'Angleterre. Pense un peu à cela, Jane. Pense à cela.

Je me retire pour aller prier. Ma sœur cadette, Mary, me découvre agenouillée dans la chapelle, le regard rivé sur le mur derrière l'autel dépouillé de tous ses ornements. Tout autour de nous, tels des fantômes, se trouvent, sur les murs blanchis à la chaux, les vagues contours des tableaux de saints, des fresques aux couleurs autrefois vives peintes ici pour inspirer la foi chez ceux qui utilisaient cette chapelle dans les premiers temps. Ils avaient besoin de ces représentations, car ils ne possédaient aucune bible et n'avaient pas le droit de s'adresser directement à Dieu. Je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauver le royaume et l'empêcher de sombrer de nouveau dans ces temps d'obscurantisme, enchaîné à un pape lointain et représenté par une reine prêchant des balivernes à un peuple incapable de reconnaître la vérité.

— La duchesse de Northumberland, ta belle-mère, te fait mander, me murmure Mary pendant que je prie. Elle a envoyé une de ses dames d'honneur afin de dire à mère qu'elle t'intime de revenir sur-le-champ. Elle affirme que tu t'es montrée désobéissante et que cela risque de causer notre perte à tous si tu n'es pas là lorsqu'ils auront besoin de toi.

Je lève les yeux vers elle et reste obstinément en place.

— Je ne partirai pas.

— Mère a répondu cela, et déclaré que tu pouvais très bien demeurer ici. Alors, lady Dudley a dit que, dans ce cas, elle garderait Guilford chez elle, et que tout le monde verrait combien tu es une épouse désobéissante qui éconduit son mari.

Je regarde Mary d'un air résigné.

— Il me faut obéir à mon époux, observé-je sur le ton de la défaite. J'ai juré d'être sa femme.

— C'est ce que mère a dit, répond Mary avec de grands yeux.

— Elle insiste pour que je retourne là-bas ?

— Tu n'as pas le choix, confirme ma sœur. Mère dit que c'est sa volonté.

Je me lève alors avec l'impression d'être tout autant à bout de forces que mon cousin le roi, luttant contre la mort tandis que tout le monde prépare sa succession.

— J'irai, dans ce cas, cédé-je. Dieu seul sait ce qu'il se passera.

Dans le canot qui me ramène chez les Dudley, je sens mes entrailles se nouer. J'aperçois mon grand époux qui se tient sur l'appontement et qui s'incline légèrement devant moi lorsque l'embarcation approche dans le clapot. Dès que la passerelle est installée et que les rameurs ont stabilisé l'esquif en tirant sur les amarres, Guilford me tend la main afin de m'aider à débarquer. Je lève les yeux en direction des fenêtres vides du palais, qui ont l'air de scruter l'horizon en toute direction, comme si elles étaient à ma recherche et me montraient leur mécontentement.

— Oui, c'est mon père qui m'envoie vous chercher, dit mon époux. Il nous regarde du palais. Il veut s'entretenir avec vous dans son cabinet dès à présent.

— Je ne me sens pas bien, réponds-je. Je suis malade.

— Vous ne vous en tirerez pas ainsi, rétorque-t-il sans la moindre once de compassion. Il est rentré de Westminster dès qu'il a appris que vous aviez quitté Suffolk Place au mépris de sa volonté, au mépris de la requête de ma mère, au mépris de mes ordres.

— Je suis véritablement malade, insisté-je. Je vais devoir me retirer dans mes appartements. Je ne dois voir personne. Veuillez demander à votre père de me pardonner. Dites-lui qu'il faut que je m'alite.

— Je le dirai à mère, décide-t-il, mais elle viendra sans doute vous trouver pour vous sortir du lit. (Il hésite un instant, tel un enfant triste plein de

commisération pour l'un de ses camarades.) Vous ne pouvez pas vous enfermer dans votre chambre, savez-vous ? Les clés ne sont pas sur les portes. Si vous vous alitez, elle viendra vous chercher par la peau du cou.

— Elle ne peut pas lever la main sur moi, rétorqué-je avec un sourire sombre.

— À la vérité, si.

Il tourne alors les talons et me laisse ainsi, dans le jardin, seulement escortée par mes dames d'honneur, jusqu'à ce que l'une d'entre elles vienne à ma hauteur et me prenne par le bras pour m'aider à regagner ma chambre.

À peine quelques instants plus tard, comme l'avait prédit Guilford, lady Dudley fait son apparition et entre sans s'annoncer, puis elle se penche sur moi, une certaine ferveur dans le regard.

— Avez-vous des nausées le matin avant de vous rendre à la chapelle ? me demande-t-elle.

— Oui, admetts-je en essayant de me redresser dans le lit.

À mon grand étonnement, elle pose la main sur mon épaule pour m'inciter à me recoucher.

— Non, non, restez allongée. Reposez-vous. Vous arrive-t-il d'avoir des vertiges ?

— Oui.

— Votre poitrine est-elle plus sensible ?

Je trouve tout cet interrogatoire fort gênant de la part d'une belle-mère qui ne m'a jusqu'alors prêté aucun intérêt particulier, et je ne parviens pas à répondre autrement qu'en rougissant.

— Quand doivent arriver vos prochaines menstruations ?

Je ne réussis jamais à le savoir. Parfois, elles viennent en retard, et parfois elles ne se manifestent pas du tout.

— Il me semble que ce doit être cette semaine, ou peut-être était-ce la semaine dernière ?

Elle esquisse une sorte de grimace qui tord ses traits sévères et je comprends qu'elle est émue.

— Il faut vous reposer, dit-elle avec une soudaine amabilité tout en me prenant la main. Reposez-vous, très chère.

J'entends du bruit dans la cour sur laquelle donne ma fenêtre : des cavaliers arrivent, appelant valets et hommes d'armes à grands cris. Ce vacarme me fait mal à la tête et je détourne le regard de la lumière trop vive

qui passe par la fenêtre.

— Vous pourriez aller au manoir de Chelsea pour plus de tranquillité, propose lady Dudley. Vous aimez cet endroit, n'est-ce pas ?

J'ai vécu au manoir avec la reine Catherine juste après la mort du roi, lorsqu'elle rédigeait son livre. C'est l'endroit que je préfère au monde.

— J'adore ce manoir, admetts-je. Mais il me semblait que votre mari avait ordonné que je reste ici ?

— Oh, non. Non. Vous pouvez aller vous reposer là-bas pendant que nous attendons des nouvelles, dit-elle. Guilford vous rendra visite et mon époux vous tiendra informée. Vos dames de compagnie peuvent venir avec vous.

Elle me sourit tout en tapotant amicalement ma main si froide. Elle ne s'est jamais montrée aussi gentille avec moi.

— Vous serez au calme, là-bas, et vous mangerez bien. J'ai eu treize enfants, me confie-t-elle, je sais de quoi je parle.

Cette vieille sorcière me croit-elle enceinte ? S'imaginer-t-elle que je porte son petit-fils ? Quoi qu'elle pense, je ne vais certainement pas m'opposer à elle alors qu'elle me permet d'aller vivre à Chelsea sans Guilford.

— Je vais donner l'ordre de faire préparer vos appartements au vieux manoir, déclare lady Dudley. Vous prendrez notre canot dès qu'il sera prêt à partir. Voyez comme je prends soin de vous ! En attendant, reposez-vous.

Je baisse les paupières et lorsque je les soulève de nouveau, elle a disparu.

Juillet 1553, vieux manoir, Chelsea

J'ai bien du mal à me faire à l'idée que mon amie, ma préceptrice et celle qui était comme ma seconde mère, la reine Catherine, n'est pas ici, à Chelsea, avec moi. Chaque fois que je lève les yeux de la page que je suis en train de lire, je m'attends à la voir à sa table, plongée en pleine lecture ou prenant des notes.

Ce manoir était sa demeure, et j'étais sa pupille préférée, une jeune demoiselle qu'elle façonnait à son image, comme sa propre fille. Nous marchions ensemble dans les jardins, nous jouions dans le verger, nous restions assises au bord de la rivière et chaque jour, sans exception, nous étudions dans les somptueuses pièces qui donnent sur les jardins et la rivière au-delà. Si la foule et l'ébullition de la Cour lui manquaient, elle n'en a jamais montré le moindre signe. Au contraire, dirais-je, elle vivait ici comme

elle l'avait toujours souhaité : en tant qu'érudite, retirée d'un monde en proie au péché, comblée par l'amour qu'elle portait à son époux, enfin libre de dévouer tout son temps à l'étude et à la prière. Ce fut de cette bibliothèque qu'elle fit expédier son manuscrit aux imprimeurs. C'est ici même qu'elle invita tous les plus grands savants à venir prier avec elle. Aujourd'hui, j'ai l'étrange sensation qu'elle est partie se promener dans les jardins, ou qu'elle longe la galerie, et qu'elle va apparaître d'un instant à l'autre ; cela me reconforte grandement. La vie qu'elle a décidé de mener ici est celle que je veux connaître, faite de savoir et de tranquillité.

Je profite de ce moment de calme pour lire tout ce que je peux trouver sur les nains, car je commence à penser que ma sœur Mary n'est pas simplement chétive, ni courte sur pattes, ni longue à grandir. Ce ne sont là que des excuses avancées par mon père afin de la garder avec nous à la maison. Je crains qu'elle ne grandisse pas davantage, et je me demande pour quelle raison. Je ne trouve presque rien chez les philosophes grecs, mais j'apprends qu'il existait, dans l'Égypte antique, des dieux et des nobles nains. J'écris à ma sœur pour le lui apprendre, mais je ne mentionne pas le comportement des nains dans la Rome antique – car ce ne sont pas des choses que l'on dévoile à une si jeune femme qui, de surcroît, est la fille d'une héritière du trône. D'ailleurs, je m'étonne de trouver ce genre d'ouvrages dans la bibliothèque de Catherine Parr.

Je vis quasiment seule ici, en dehors de mes dames de compagnie. Guilford me rend visite tous les deux jours et il me rapporte ce qu'il sait – ce qui n'est jamais beaucoup – avant de s'en retourner à la Cour qui épie avec un intérêt égoïste l'état de santé de mon pauvre cousin, le roi mourant. Parfois, mon époux dîne avec moi, mais il retourne la plupart du temps chez ses parents et passe la nuit là-bas. Quand mes suivantes me demandent s'il me manque – car il est bel homme et nous sommes de jeunes mariés –, je leur adresse un petit sourire et leur réponds : « Pas particulièrement. » Je ne vais jamais jusqu'à leur avouer que c'est un grand soulagement pour moi que de ne pas subir sa présence étouffante dans mon lit, ni la chaleur suante de sa peau sous mes épaisses couvertures, ni son corps pesant sur mon matelas. Il doit pourtant bien me rejoindre dans le lit, et je ne dois pas m'opposer à cela, car nous sommes tenus d'accomplir notre devoir conjugal, dicté par l'Église et la volonté de nos parents. Je ne réussis cependant pas à comprendre comment une femme peut faire cela par plaisir et envie.

Je me souviens toutefois que la reine Catherine semblait plus heureuse les matins où l'on voyait Thomas Seymour quitter ses appartements jambes nues. Je sais aussi que ma mère apprécie grandement les moments passés avec mon père, et lady Dudley est indiscutablement et grotesquement en adoration devant mon beau-père. Peut-être est-ce une chose que j'apprendrai avec le temps, quand je serai plus grande et plus forte. Peut-être que pour connaître le plaisir de la chair il est nécessaire d'avoir beaucoup de chair. Si je n'avais pas tant de nausées et de fièvre, peut-être cela serait-il plus supportable, mais je ne parviens pas à m'imaginer suffisamment grasse et robuste pour apprécier les manières maladroites de Guilford, ou bien ses petits ricanements lorsqu'il me donne des claques sur les fesses.

C'est la seule fois que les livres me font défaut. Certains écrits grecs traitent de la procréation, mais uniquement en rapport avec les phases lunaires. J'ai trouvé des gravures absolument terrifiantes de nouveau-nés extraits de leur mère morte, ainsi qu'une ribambelle de récits théologiques sur la conception de Notre-Seigneur par le Saint-Esprit avec une vierge – en plus de quelques essais sur le bien-fondé d'une telle croyance. Personne, toutefois, ne semble avoir écrit la moindre ligne sur ce que vit réellement une femme. On dirait que toute la gent féminine et moi-même n'existons qu'en tant que symbole. Aucun auteur ne relate l'étrange mélange de souffrance et de honte que Guilford et moi avons subi sans un mot, dans une gêne terrifiante. Aucun auteur n'explique comment un enfant naît d'un si douloureux accouplement. Je pense que personne ne le sait vraiment et je ne peux bien évidemment le demander à quiconque.

Guilford discute un peu avec moi au matin. Il me raconte que l'état du roi a été annoncé au Parlement et que l'on prie pour lui dans toutes les églises. Les princesses Marie et Élisabeth ont été invitées à la Cour et attendent toutes deux dans leurs manoirs de recevoir des nouvelles.

— Viendront-elles ? m'enquiers-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répond mon époux. Mon père le sait.

— Que va-t-il se passer ? m'inquiète-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mon père le sait.

— Pouvez-vous lui poser la question ?

— Non, dit-il dans un drôle de froncement de sourcils. Demandez-vous à votre père ce qu'il compte faire ?

Je secoue la tête pour toute réponse.

— Il s’entretient avec John et Ambrose ou Robert, reprend-il en parlant de ses frères. Ils discutent de tout cela entre eux et ils savent ce qui se passe, mais ils sont bien plus âgés que moi ; ils ont une expérience de la Cour et des combats. Ils sont donc à même de le conseiller et il les écoute. Moi, je ne suis...

— Dites-moi ?

— Qu’un appât destiné à vous attraper, déclare-t-il d’une voix glaciale, comme si l’insulte portait sur nous deux. Je ne suis qu’une mouche bien grasse pour appâter une truite bien bête.

Je réfléchis un instant, hésitante, puis décide de ne pas tenir compte de sa grossièreté, ni de la tristesse dans sa voix.

— Mais comment saurons-nous ce que nous devons faire ?

— Quelqu’un nous le dira, répond-il. Lorsqu’on aura besoin de nous, on enverra quelqu’un récupérer la mouche gobée et la truite sortie de l’eau.

C’est la première fois que je le vois comme un jeune homme – il n’a pas encore vingt ans – contraint d’obéir à sa famille, comme je suis obligée de me soumettre à la mienne. C’est la première fois que je perçois son angoisse concernant ce qui a été décidé pour nous ; la première fois que je me dis que nous sommes dans le même bateau. Notre avenir est lié : nous allons vivre ensemble, et ensemble il nous faut affronter ce qui suivra. Alors, je lui adresse un sourire timide.

— Il ne nous reste plus qu’à attendre ?

Je suis surprise de le voir poser les doigts sur les miens, comme s’il partageait le sentiment d’oppression qui m’étouffe, un peu à l’image de ce que doit ressentir l’ours que nous avons à Bradgate et qui attend la venue des chiens.

— Il ne nous reste plus qu’à attendre, confirme-t-il.

C’est Mary Sidney, la sœur aînée de Guilford, qui arrive à Chelsea un après-midi, vêtue d’une cape et le visage caché sous une capuche, comme une héroïne des poèmes qu’elle aime tant, ses yeux bleu foncé brillants d’une lueur d’excitation, son frêle corps frémissant.

— Il faut que tu viennes ! me murmure-t-elle alors que nous ne sommes que toutes les deux dans ma chambre privée, à l’exception de mes dames de compagnie, assises près de la fenêtre afin de profiter des derniers rayons du soleil pour finir leur lecture.

— Est-ce ton père qui t’envoie me chercher ?

— Oui ! répond-elle avec ardeur. Il faut que tu viennes sans perdre un instant.

— Je ne vais pas très bien, dis-je. Je suis tout le temps malade, comme si l’on m’empoisonnait.

— Personne ne t’empoisonne, voyons. Il faut que tu viennes tout de suite. Je reste immobile, hésitante.

— Mes vêtements, mes livres...

— Viens, ce n’est que pour une courte visite. Tu n’auras besoin de rien. Viens, maintenant.

— Ainsi ? Sans rien ?

— Oui ! Allez !

Mes dames de compagnie m’apportent mon manteau et mon chapeau. Je n’ai pas le temps de changer de robe. J’attrape une peau de bête afin de me couvrir le temps du trajet en canot et me préserver du vent mordant qui souffle sur la rivière plongée dans les ténèbres.

— Dépêche-toi ! m’exhorte Mary Sidney. Allez !

La barge des Dudley nous attend, mais les drapeaux du duc et le pavillon ont été roulés et ficelés. Nous montons à bord sans échanger un mot et levons les amarres dans le plus grand silence, puis les rameurs se mettent au travail et l’embarcation avance rapidement, sans un bruit. Au premier abord, j’ai l’impression qu’ils se sont trompés et vont du mauvais côté, car ils remontent le fleuve vers l’ouest et nous éloignent donc de la ville. *Je ne comprends pas. Si l’état de mon cousin a empiré, nous devons aller à son chevet directement au palais de Greenwich, qui se trouve en aval.* La marée montante, cependant, nous pousse et les rames plongent dans l’eau à un rythme soutenu. Cela crée un mouvement d’à-coups qui nous secoue d’avant en arrière, Mary et moi, assises côte à côte sous la tente. Je m’agrippe le ventre lorsque je sens la peur ou la nausée m’envahir, ou bien les deux en même temps.

— Où allons-nous ? demandé-je.

— À Syon, répond-elle.

Je laisse échapper un petit hoquet de surprise, car c’est à l’ancienne abbaye de Syon que Catherine Howard a été détenue avant d’être emmenée à la Tour de Londres pour y être décapitée.

— C’est la propriété de mon père, à présent, me rassure Mary avec impatience. (Elle a sans doute décelé mon angoisse.) Il veut simplement nous

retrouver là-bas.

— Pour quoi faire ?

— Je n'en sais rien, dit-elle en secouant la tête.

Elle se réinstalle confortablement sur la banquette, ramène les mains sous sa cape et regarde, par-dessus la tête des rameurs, les rives boisées qui défilent à toute allure dans ce décor obscurci. Nous dépassons des marais peuplés de hérons qui battent lourdement des ailes afin de s'envoler jusqu'au refuge de la cime des arbres ; nous longeons des prairies humides où le bétail piétine péniblement dans la terre boueuse et nous épie d'un œil suspicieux, comme si nous étions coupables d'avoir troublé cette eau dont il s'abreuve ; nous franchissons des bois épais dont les arbres se penchent au-dessus de l'onde comme pour admirer leur propre reflet, touchant la surface du fleuve du bout de leurs branches, leur feuillage vert se confondant avec l'herbe foisonnante. Les derniers rayons du soleil perdent leur éclat et Mary resserre la peau de bête autour de mes épaules, tandis qu'un fin croissant de lune se lève dans notre dos, éclairant d'une pâle lumière blanche la rivière, tel un feu follet nous guidant à notre perte.

— Ne sais-tu vraiment pas pourquoi on t'a envoyée me chercher ? demandé-je tout bas à Mary comme si le ciel du soir tombant risquait de nous entendre.

Elle secoue la tête et j'ai l'impression qu'elle non plus n'ose pas perturber le silence. C'est alors qu'une chouette ulule, et je vois le rapace en vol, aussi blanc qu'un fantôme, ses grandes ailes déployées. Il passe d'arbre en arbre, puis résonne une nouvelle fois son appel sépulcral.

De nombreuses heures s'égrènent avant que Mary s'exclame finalement :

— Là !

J'aperçois les lumières de Syon.

Juillet 1553, Syon, Isleworth

Les rameurs accostent avec précision et diligence, puis installent la passerelle et s'inclinent devant nous tandis que nous débarquons. Des serviteurs nous attendent avec des torches et nous éclairent le passage tout le long de l'allée* qui mène à l'imposante bâtisse. Mon beau-père a fait aménager l'ancienne abbaye pour en faire une demeure privée, mais il a conservé de l'édifice des pans entiers de murs ainsi que le remplage des

splendides fenêtres, formant une silhouette lugubre et pâle dans la lumière nocturne. Je pourrais presque entendre les chants et les plains-chants des nonnes vibrant encore dans le squelette de leur maison.

Nous dépassons ces vieilles pierres comme si elles ne représentaient rien : des ossements sur un champ de bataille depuis longtemps oublié. Nous ne prêtons pas plus d'attention aux statues mises à bas, à la flèche d'or délaissée dans l'herbe, au bloc de pierre taillé en forme de branche de lierre, ni au couvercle de tombeau. Mary Sidney ne jette pas le moindre regard de côté, et moi non plus, tandis que nous piétons les restes d'une religion révolue ; puis nous grimpons une volée de marches, entrons par de grandes portes et nous enfonçons toujours plus loin dans le cœur de cette bâtisse, jusqu'à atteindre une longue galerie sombre aux murs couverts de panneaux en bois – peut-être l'ancienne pièce où la mère supérieure s'asseyait en compagnie de ses sœurs. Les lieux sont désormais vides et résonnent bruyamment de nos pas. Des braises refroidissent dans le gigantesque âtre en pierre et la seule lumière provient des flammes vacillantes d'un candélabre en fer posé à côté d'un fauteuil robuste. Le bois est décoloré par endroits, là où les idoles et les tableaux pieux ont été arrachés – à juste titre, d'ailleurs, car : « Maudit soit l'homme qui fait une image taillée ou une image en fonte, abomination de l'Éternel » ; cela transforme cependant une pièce sinistre en un lieu parfaitement macabre.

Je me tourne vers Mary pour m'enquérir :

— Où sont-ils donc tous ? Pourquoi sommes-nous venues ici ?

— Je n'en sais rien, répond-elle.

Je comprends cette fois qu'elle me ment.

Elle se dirige vers une porte et l'ouvre pour écouter. Nous pouvons entendre les bruits de casseroles et d'ustensiles dans les cuisines au loin, ainsi que des voix, mais les grandes pièces qui succèdent à cette vaste salle sont plongées dans le silence. Mary referme la porte et se tourne vers moi comme si elle se demandait quoi faire de moi. Je resserre la cape autour de ma maigre silhouette et lui rends son regard.

— Tu as les yeux écarquillés, dit-elle de but en blanc. N'aie pas peur. Il faut te montrer courageuse.

— Je n'ai pas peur, prétends-je

— On dirait une biche acculée.

Ma foi devrait autant me reconforter maintenant que lorsque je suis bien

en sécurité à Bradgate, dans mon lit. Je sais que le Seigneur est avec moi.

— « Éternel, mon Dieu ! J'ai crié vers toi, et tu m'as guérie », dis-je à voix basse.

— Oh ! Pour l'amour de Dieu, proteste Mary. Ce n'est qu'un dîner avec ton beau-père.

Elle déplace un tabouret près de l'impressionnante cheminée et je l'imites après une courte hésitation. Nous restons assises comme deux commères, Mary jetant du petit bois et une bûche dans le feu. L'âtre ne nous renvoie aucune chaleur, mais dispense une lumière qui chasse les ténèbres jusque dans les coins de la pièce.

— Est-ce à propos du roi ? demandé-je dans un murmure.

— Oui, admet-elle.

— M'a-t-il nommée pour lui succéder sur le trône ?

Elle pince les lèvres comme pour ne pas risquer de divulguer un secret.

— Le moment est-il... proche ?

Elle hoche la tête, incapable d'énoncer une vérité aussi abominable, puis nous demeurons assises en silence jusqu'à ce que la porte s'ouvre et qu'un serviteur dans la livrée des Dudley entre.

— Sa Grâce souhaiterait vous rencontrer dans la grand-salle, dit-il.

Mary et moi le suivons. Il nous fait descendre par un escalier, puis il ouvre une double porte, et nous pénétrons dans une pièce généreusement illuminée. Je suis immédiatement éblouie par toutes ces bougies et par la lumière des flammes ; la salle est remplie de tous les notables du royaume et de leur cortège interminable d'écornifleurs. Les trésors et les bijoux sur chaque chapeau, ainsi que les épaisses chaînes en or tombant sur bon nombre de torses bombés de fierté, forment une gerbe d'éclats brûlants. Je peux compter sur les doigts d'une main les personnes qui me sont familières. Le mari souffreteux de ma sœur Catherine n'est pas présent, mais j'aperçois son père, William Herbert, en compagnie de son beau-frère, William Parr, marquis de Northampton. Francis Hastings et Henry FitzAlan discutent en petit comité mais se taisent en nous voyant. Nous entrons dans la pièce soudain silencieuse et mon beau-père, John Dudley, adresse un signe de tête à Mary comme pour la remercier. Puis, les uns après les autres, tous les hommes présents ôtent leur couvre-chef et me regardent sans rien dire. J'observe tout cela en m'attendant presque à voir le roi apparaître derrière moi, ou peut-être la princesse Marie. C'est alors que John Dudley lui-même,

le duc de Northumberland, l'homme le plus important au sein du Conseil, retire son chapeau incrusté de perles et s'incline bien bas devant moi.

— Le roi est mort, déclare-t-il. Que Dieu sauve son âme immortelle. Il vous a désignée comme son héritière. Vous êtes la reine. Que Dieu bénisse et protège Sa Majesté.

Je le dévisage avec stupéfaction et songe alors bêtement que je dois être en train de rêver. Tout cela, ce long trajet en canot, cette arrivée dans une demeure déserte, l'âtre vide et à présent ces hommes influents qui me regardent comme si j'étais censée savoir quoi faire alors qu'ils posent sur ma tête une couronne usurpée, ne peut être qu'un songe.

— Quoi ? demandé-je, médusée. Quoi ?

— Vous êtes reine, répète John Dudley avant de regarder tout autour de lui. Que Dieu protège la reine !

— Que Dieu protège la reine ! s'exclament-ils tous avec force et conviction, comme si ce cri avait le pouvoir de rendre les choses réelles.

— Quoi ? m'écrié-je encore.

J'ai le sentiment que je vais bientôt me réveiller et que tout cela me paraîtra bien absurde. Je serai dans mon lit à Chelsea, et peut-être oserai-je raconter à Guilford ce terrible cauchemar pour qu'il me rie au nez.

— Allez chercher ma femme, ordonne tout bas John Dudley au serviteur qui attend à la porte.

Nous patientons dans un silence embarrassant. Personne ne me regarde dans les yeux, mais tous m'épient. Je ne cesse de me demander ce qu'ils veulent que je fasse, et je murmure une simple prière :

— Dieu le père, dites-moi ce que je dois faire. Envoyez-moi un signe.

Ma belle-mère arrive à cet instant, accompagnée de ma mère. Cela devrait me réconforter, mais voir ces deux rivales unies avec une telle détermination ne fait qu'empirer la situation. Élisabeth Parr entre à leur suite, le visage fermé mais radieux, et va se camper derrière son mari, le marquis de Northampton.

Ma mère s'approche et serre mes mains glacées sans aucune douceur.

— Jane, le roi mon cousin est mort, annonce-t-elle d'une voix forte.

Sans doute cherche-t-elle à rappeler à toute l'assemblée son appartenance à la famille royale.

— Édouard est mort ?

— Oui, et il a fait de vous la nouvelle reine.

Elle ne peut s'empêcher d'ajouter :

— Puisque vous êtes de mon sang.

— Pauvre Édouard ! Oh ! Édouard ! me lamenté-je. Est-il parti en paix ? Est-ce la maladie qui l'a emporté ? A-t-il pu voir un pasteur avant de s'éteindre ?

— Cela n'a aucune importance, répond ma belle-mère sans perdre une seule seconde à penser à l'âme de mon regretté cousin. Il vous a nommée reine.

— C'est impossible, dis-je simplement en la dévisageant.

— Vous êtes la reine, insiste ma mère. Avant de pousser son dernier soupir, il a transmis la Couronne à notre lignée. Vous héritez par mes droits.

— Qu'en est-il de la princesse Marie ?

— Son propre père l'a désignée illégitime dans son testament ; quand bien même, nous ne laisserons jamais une papiste monter sur le trône, intervient lady Dudley. Jamais.

— Et la princesse Élisabeth ? avancé-je dans un souffle.

Cette fois, aucune des deux ne daigne répondre. Je ne mentionne même pas Marie I^{re} d'Écosse, même si sa prétention au trône a tout autant de valeur que la nôtre.

— Je ne peux pas faire cela, avoué-je tout bas à lady Dudley tout en épiant la foule d'hommes du coin de l'œil. J'en suis incapable.

— Vous le devez.

Un à un, les conseillers mettent un genou à terre jusqu'à ce que toute l'assemblée soit plus basse que moi, et j'ai l'impression d'être assaillie par une armée de lutins pas plus grands que ma sœur Mary.

— Ne faites pas cela ! me récrié-je lamentablement. Messieurs, je vous en supplie, ne faites pas cela.

Je sens mes larmes courir librement : pour mon regretté cousin, parti si jeune, et pour moi, seule dans cette effroyable pièce au milieu de ces hommes terrifiants à genoux, et de ces femmes qui ne me sont d'aucun soutien.

— S'il vous plaît, je ne peux pas faire cela.

Tous se rapprochent sans décoller le genou du sol, sourds à mes suppliques, indifférents à mon refus. C'est une scène de cauchemar qui se joue sous mes yeux. Puis ils se relèvent tous, et s'approchent pour s'incliner devant moi et déposer un baiser sur ma main. Ma seule envie est de rétracter mon bras pour éviter ces marques d'allégeance, mais ma mère a passé un bras

autour de ma taille et m'empêche de bouger, tandis que lady Dudley me maintient la main tendue afin que cette curieuse et éminente foule puisse presser ses lèvres charnues sur mon poing serré. Je suis saisie de sanglots étranglés et mes larmes coulent à flots, mais personne ne fait de commentaires.

— Je ne peux pas, gémis-je. C'est la princesse Marie qui doit devenir reine, ce n'est pas moi.

Je me débats avec autant d'acharnement que s'ils avaient décidé de me faire monter sur l'échafaud. J'ai déjà porté un camouflet à ma cousine Marie en insultant sa foi et je n'ose pas recommencer. *Usurper le trône est un acte de haute trahison puni par la mort. Je n'ose pas prendre un tel risque. Je refuse de le faire.*

Les portes de la grand-salle s'ouvrent alors et mon père entre en même temps que Guilford.

— Père ! m'exclamé-je sans retenue comme s'il s'agissait de mon sauveur. Dites-leur que je ne peux pas devenir reine !

Il s'approche de moi et j'éprouve tout le soulagement d'un enfant qu'on vient secourir. Je sais qu'il pourra me tirer de ce cauchemar et faire entendre raison à tous ces gens. Je le vois cependant s'incliner profondément devant moi, chose qu'il n'avait jamais faite auparavant, puis il déclare avec froideur et inflexibilité :

— Jane, vous avez été nommée reine par feu notre bien-aimé roi. Vous transmettre la Couronne était son droit le plus strict, et il est de votre devoir de vous plier à sa dernière volonté. C'est votre devoir sacré.

Je laisse échapper un petit cri de détresse.

— Non ! Non, non ! Père ! Non !

Ma mère resserre les mains sur mes épaules et me secoue discrètement.

— Cesse, siffle-t-elle à voix basse. Tu es née pour cela. Tu devrais être heureuse.

— Comment le pourrais-je ? rétorqué-je entre deux sanglots. Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Je lance des regards apeurés autour de moi, cherchant parmi ces visages graves quelqu'un qui pourrait me comprendre et me soutenir. Guilford s'approche et me prend la main.

— Soyez courageuse, me conseille-t-il. C'est une incroyable occasion pour nous. C'est absolument magnifique. Je suis fier de vous.

Je le dévisage d'un air interloqué, comme s'il me parlait russe. *Que veut-il dire, au juste ? Je ne comprends rien.* Il m'adresse son sourire de petit enfant sage, puis me lâche la main et s'en va rejoindre sa mère. Personne ne prête attention à mes protestations, personne ne veut entendre mon refus de monter sur le trône. *Ils vont me couronner, avec ou sans mon consentement. Je suis comme un lièvre pris la patte dans un collet : j'ai beau me débattre et hurler, rien ne pourra plus me sauver.*

Juillet 1553, Tour de Londres

Je porte une nouvelle robe de velours verte et brodée de fils d'or qu'on a dû faire faire à ma taille en secret, dans l'attente de ce jour précis. Lorsqu'on serre fermement mon corset, j'ai l'impression que c'est un nœud coulant que l'on me passe autour du cou. Je comprends alors clairement que tout cela n'est pas la dernière volonté d'un cousin sur son lit de mort, mais qu'il s'agit d'un plan méticuleusement échafaudé de longue date ; le tailleur connaît mon tour de taille depuis des mois. Mon beau-père, John Dudley, à la tête du Conseil, a certainement veillé à la confection de cette robe, tout comme au déroulement de ce couronnement, tandis que mon père a donné son accord et que tous les autres conseillers ont suivi. Ce n'est qu'ensuite que mon pauvre cousin Édouard, à bout de forces, a approuvé cette décision en la faisant sienne et en leur ordonnant de se retourner contre sa demi-sœur Marie, l'héritière présomptive.

Ma mère a consenti à laisser lui échapper la Couronne pour me la transmettre directement. Sa fierté lui a sans doute grandement compliqué la tâche. Tous ont eu plusieurs mois pour s'arranger avec leur conscience – si tant est qu'ils en aient jamais eu une. Pour ma part, je dois surmonter mes peurs en seulement quelques jours, grâce à Dieu, et accepter ce devoir sacré qui m'échoit. Aujourd'hui, je dois enfiler cette nouvelle robe verte brodée d'or, embarquer sur le canot d'apparat, m'asseoir sur le trône installé sous le dais doré, et me laisser guider jusqu'à la Tour, le pavillon royal flottant au vent, afin de me préparer au couronnement.

Je ne suis jusqu'à présent montée dans le canot d'apparat qu'en tant qu'invitée de mon cousin, mais voilà que c'est moi qui prends place sur le trône et sens le vent mordant soufflant sur le fleuve, frappant ce promontoire de plein fouet. Lorsque nous arrivons à hauteur du quai, je vois des centaines

de gens, massés sur la berge ainsi que dans la Tour, les yeux rivés sur moi, et c'est avec une honte indicible que je débarque et approche de la tour des Lions tel un imposteur. Je suis étrangement soulagée de la présence de Guilford à mes côtés, ainsi, je ne suis pas seule dans cette folie. Il me prend par la main et marche avec moi, puis fait un pas en arrière afin de me laisser entrer avant lui, avec autant de grâce que si nous dansions le soir de notre mariage. Je suis heureuse d'avoir le dais au-dessus de ma tête, comme si cela suffisait à me cacher au regard de Dieu tandis que je poursuis sur le chemin de la trahison. Ma mère, qui vient tout de suite derrière moi, tient ma traîne et la tire à droite ou à gauche à l'image d'une laboureuse avec un cheval peu obéissant, claquant les rênes pour l'obliger à avancer et tirer le poids de la herse plantée dans une terre trop dense.

Alors que nous pénétrons dans le bâtiment, je m'aperçois qu'une foule immense est réunie là afin de m'acclamer. Je repère ma sœur Catherine parmi un groupe de dames, et elle me regarde droit dans les yeux, dépassée, comme moi, par les événements.

— Oh, Jane, s'exclame-t-elle.

— Tu dois l'appeler « Votre Majesté », la rappelle à l'ordre mère avant de secouer ma traîne comme les rênes d'une monture.

Catherine s'incline avec obéissance, mais lève ses prunelles bleues sur moi d'un air abasourdi lorsque je m'éloigne. Elle se joint au cortège, suivie de son mari au teint blême. Nous rejoignons les appartements royaux et je suis gênée de pénétrer aussi grossièrement dans l'intimité d'Édouard, passant la chapelle royale pour terminer dans la chambre à coucher du roi. *Je ne sais pas comment je peux supporter de me trouver ici ; je ne vais tout de même pas dormir là ? Comment pourrais-je dormir dans le lit du roi ?* Tout ce qui lui appartenait a été enlevé à la hâte, comme si cela faisait des mois qu'il avait disparu et non quatre jours. Pourtant, j'ai encore l'impression qu'il pourrait surgir à tout moment et que je risque de mourir du déshonneur d'avoir eu l'audace de m'asseoir à sa place.

Ce ne sont toutefois plus les appartements d'Édouard ; je dois me les accaparer. C'est alors que dans l'embarrassante immobilité de mon cortège, les portes s'ouvrent en grand, et qu'entrent les valets de la garde-robe, apportant de grosses malles remplies de robes et de bijoux provenant de la garde-robe et du trésor royaux. Tous les splendides vêtements portés par Catherine Parr sont là. Je me la rappelle dans ces habits. Les capes d'Anne de

Clèves, les perles des Seymour, les arcelets d'Anne Boleyn, les pièces cousues d'or à l'espagnole de la toute première reine, morte avant ma naissance. Les seules robes qui me vont sont les beaux atours ayant appartenu à Catherine Howard, décapitée pour trahison alors qu'elle n'avait que quelques années de plus que moi, mariée de force comme moi et nommée reine avant d'avoir appris à devenir femme.

— Magnifiques chaussures, s'exclame Guilford en me montrant les broderies et les diamants sertis aux pointes.

— Je ne mettrai pas les chaussures d'une morte, déclaré-je en frémissant.

— Dans ce cas, retirons les diamants que je puisse les porter, plaisante-t-il en fouillant avidement les coffres tel un chien avec ses jouets.

Sa mère lui sourit avec complaisance tandis qu'il coiffe sa tête blonde d'un chapeau orné de pierres précieuses, puis jette une cape de velours sur ses épaules.

Catherine me regarde avec de grands yeux.

— Tout va bien ? s'enquiert-elle.

— Laissez cela, dis-je à Guilford sur un ton agacé. Je ne vais pas porter de vieilles fourrures et des bijoux d'un autre temps.

— Pourquoi cela ? s'étonne-t-il. Tout cela appartient à la Couronne. Pourquoi ne pas en faire usage ? Qui est mieux placé que nous pour en profiter ?

— Oui, tout va bien, réponds-je à Catherine d'une voix mal assurée. Et toi ?

— Ils disent que je suis l'héritière présomptive, déclare-t-elle faiblement. Ils disent que je te succéderai.

Je ne peux m'empêcher de partir d'un bref éclat de rire.

— C'est toi qui monteras sur le trône si je meurs ?

Son visage est comme celui d'une poupée, lisse mais parfaitement inexpressif.

— J'espère bien que non, dit-elle timidement. Pour toi comme pour moi.

Elle fourre alors la main dans la poche de sa cape.

— Est-ce que tu as gardé Ruban là-dedans ? demandé-je.

— Je n'en ai pas eu le droit, répond-elle en secouant la tête.

William Paulet, l'ancien marquis de Winchester, s'avance avec un coffret en cuir aux coins renforcés d'or et fermé par un morillon en or ; je l'observe avec suspicion, comme s'il tenait une fiole de poison.

— J'ai pensé que vous aimeriez essayer la couronne, déclare-t-il en m'offrant un sourire édenté. Essayez-la !

— Je n'en veux point ! m'écrié-je avec un soudain dégoût. (Il s'agit de la couronne d'Édouard et il ne fait aucun doute pour moi qu'elle appartient désormais à la princesse Marie.) Non, je ne veux point de cela !

— Je veux bien l'essayer, moi, intervient subitement Guilford. Donnez-

la-moi, je vais la mettre.

— Nous en ferons une à votre taille, rétorque le marquis. Celle-ci est trop petite pour vous. Elle était portée par Anne Boleyn lors de son couronnement.

Comment un tel objet peut-il être autre chose qu'une malédiction ? La dernière reine à l'avoir arboré est morte à peine trois ans plus tard. Je prends Guilford par le bras, et l'écarte du coffret ouvert et de la couronne en or sertie de tant de bijoux.

— Vous ne pouvez pas être couronné roi, lui dis-je dans un murmure, à part si le Parlement le demande et que j'y consente. Vous n'avez pas été désigné comme héritier par Édouard. C'est moi qui l'ai été. Si je dois être reine, alors vous serez mon époux et non pas le roi.

— Guilford sera roi consort, intervient sa mère en approchant dans notre dos. Il sera couronné roi à vos côtés.

— Non, m'exclamé-je.

J'ai la sensation, au plus profond de mes entrailles, que cela est pire encore que mon usurpation. Au moins, moi, je suis une Tudor. Au moins, moi, j'appartiens à la famille royale. Ma lignée, au moins, a été nommée par le roi Henri dans son Acte de Succession. Guilford n'est que le petit-fils d'un collecteur d'impôts exécuté pour trahison. Il ne peut s'emparer du trône ; cette éventualité est ridicule. C'est une insulte à la famille royale.

— Mon cousin le roi m'a nommée en vertu du sang hérité de ma mère. Si vous couronnez Guilford, il deviendra évident que votre dessein n'est pas de perpétuer la lignée royale, mais que vous n'aspirez qu'à satisfaire vos ambitions personnelles. Mon cousin était un monarque de droit divin, et j'hérite de lui en personne. Je suis une Tudor et la reine. Guilford, lui, n'est qu'un Dudley.

— Sachez que la famille Dudley est la plus importante de tout le royaume ! Sachez que mon époux est celui qui fait les rois ! tonne lady Dudley en se tournant brusquement vers moi. Nous avons fait de vous une reine et vous ferez de notre Guilford un roi.

— Nullement ! C'est mon héritage qui a été transmis à Jane ! s'indigne ma mère en élevant la voix tout en venant se camper à mes côtés. C'est à Jane de monter sur le trône, ce n'est pas à votre fils.

— Regardez un peu ce que vous avez causé ! me reproche Guilford à voix basse, avec colère. Vous n'êtes qu'une idiote ! Je suis votre époux ! Pourquoi ne feriez-vous pas de moi le roi ? Vous m'êtes dévouée et vous

avez juré de m'obéir, alors comment voudriez-vous que je sois moins qu'un roi si vous êtes reine ? Regardez ce que vous avez fait ! Vous avez contrarié ma mère.

— Je n'ai pas mon mot à dire dans cette histoire ! J'ai prié Dieu, Guilford. Il a choisi cette destinée pour moi. Je n'en veux pas, mais je vois bien qu'Il m'a placée là pour tester ma foi. Ce n'est pas vous qu'Il a mis sur le trône. Il n'a pas choisi cette destinée pour vous. Vous n'êtes pas le monarque. Je le suis.

Mon époux est vert de rage, mais ne trouve pas les mots pour me répondre.

— Femme désobéissante ! siffle-t-il. Contre nature ! C'est en soi une trahison, sans parler de tout le reste !

— Ne prononce pas ce mot ! l'admoneste vivement sa mère alors qu'il tourne les talons et quitte la pièce en trombe.

Elle lui lance un regard noir et s'élance à sa poursuite. Je reste là, tremblante de colère et de désarroi, le coffret contenant la couronne d'Anne Boleyn posé sur la table devant moi, ma sœur me regardant avec de grands yeux.

Le marquis de Winchester, qui est à l'origine de cette situation, avec sa stupide promesse d'une couronne à la taille de Guilford, se tourne vers mon oncle Henry FitzAlan, comte d'Arundel, et William Herbert, le beau-père de Catherine, puis hausse les sourcils comme pour demander comment le pays pourra être gouverné par une famille divisée par un tel conflit.

— Je pensais que tout cela avait été décidé, dit-il sur un ton pragmatique.

— Cela est effectivement décidé, s'empresse de répondre le beau-père de Catherine.

Ce dernier ne souhaite créer aucune difficulté, car il est aussi impliqué dans ce complot. Son fils, à côté de lui, hoche la tête comme s'il entendait quoi que ce soit à tout cela.

— Cela n'a aucunement été décidé par moi, intervient-je.

Je sens soudain la main de Dieu se poser sur moi et je sais tout à coup ce que je dois faire. Je ne suis point idiote et je sais ce qui est juste. Je ne suis plus submergée par la peur ; je vois enfin le chemin qu'il me faut emprunter.

— J'accepterai de monter sur le trône, puisque c'est la volonté du Seigneur, et puisque je suis à même de Le servir de cette manière, reprends-je. Mais Guilford ne partage aucunement cette destinée. C'est à moi que

revient la couronne du roi Édouard, que Dieu le garde, et Guilford, en tant qu'époux, siégera à mes côtés.

Je sens plus que je ne le vois que Catherine s'est rapprochée de moi, comme pour m'apporter son soutien en tant qu'héritière et sœur de sang royal ; nous avons été légitimement nommées. Nous ne sommes ni des marionnettes, ni des pions. Mon mari ne sera jamais couronné roi ; celui de Catherine ne le sera jamais non plus.

— Il doit pourtant bien avoir un titre, fait remarquer le beau-père de Catherine pensivement. Un titre royal. Après tout...

Il laisse sa phrase en suspens, mais nous savons tous parfaitement ce qu'il aurait pu dire : « Après tout, le duc de Northumberland n'aurait jamais fait tout cela dans le seul dessein de placer la fille de Henry Grey sur le trône. » *Qui se soucie de moi, finalement ? En quoi mon accession au trône bénéficierait-elle aux Dudley ? Guilford doit obtenir un titre, au moins, en compensation de son sacrifice ; sa famille n'y renoncera pas. « Tu n'emmuseras point le bœuf, quand il foulera le grain », et les Dudley ont un très grand appétit.*

— Je le ferai duc, proposé-je. C'est un titre royal. Il sera duc de Clarence.

Le dernier à avoir porté ce titre a été exécuté par noyade dans une barrique de malvoisie ici même à cause de son ambition démesurée. Je me fiche bien qu'ils fassent la comparaison.

Je dors avec Catherine dans la couche royale, une de mes dames d'honneur sur le lit gigogne à côté, et les draps soyeux ont été chauffés pour moi avec une bassinoire en or. Le matelas a été percé à la lame au cas où un assassin se cacherait dessous. Guilford ne vient pas me rendre visite, et, au matin, mes douleurs abdominales ont empiré et le sang sur les draps m'apprend que mes menstruations sont enfin revenues.

Catherine bondit hors du lit et tire la couverture d'un coup sec.

— C'est dégoûtant ! s'écrie-t-elle. Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? Ne savais-tu donc pas que cela devait arriver ?

— Non, réponds-je. Ce n'est pas toujours régulier. Comment aurais-je pu deviner quand cela allait se produire ?

— Tu n'aurais pas pu choisir pire moment et pire endroit.

— Ce n'est pas comme si je l'avais sciemment voulu !

Ce genre de chose, évidemment, n'est jamais arrivé dans la chambre à

coucher du roi, car aucune souveraine n'a jamais dormi dans cette pièce, dans ce lit. Toutes les reines ont jusque-là occupé les appartements qui leur sont consacrés. Catherine et moi devons donc rassembler en boule les draps souillés pour les faire emporter à la laverie par un valet du linge à la mine répugnée. La honte est insoutenable. Il nous faut faire venir des jupons propres et une bassine d'eau pour que je me lave ; des servantes apportent des jarres d'eau chaude et des serviettes parfumées. Je me sens si déshonorée que lorsque vient enfin l'heure de nous rendre à la chapelle, j'enfouis mon visage dans mes mains et prie Dieu de me laisser me vider de mon sang afin de me libérer de ce devoir terrible qu'Il m'a imposé.

Dès que j'ai rejoint la chambre d'apparat et que j'ai pris place sur le trône, je reçois un message de ma belle-mère. Une de ses dames d'honneur s'approche, me fait une profonde révérence – comme il se doit face au monarque –, puis se redresse et m'apprend que Sa Grâce la duchesse de Northumberland ne paraîtra pas à la Cour ce matin, car elle et son fils, lord Guilford, s'en retournent à leur demeure de Syon.

— Parce que je refuse de le faire roi ? questionné-je sans détour.

La dame de compagnie est saisie par ma franchise.

— Lord Guilford estime qu'être duc ne suffit pas et que s'il n'est pas roi, alors, d'évidence, il ne peut être l'époux de la reine.

— Ainsi, il choisit de me quitter ? demandé-je incrédule.

La femme rougit face à cette rebuffade, effectue une nouvelle révérence mais maintient cette position, les yeux rivés au sol.

Je sens de nouveau m'envahir cette ardente détermination qui, je le sais à présent, est le signe que Dieu m'habite et m'a choisie pour accomplir son œuvre. Il me donne de la force, Il me permet de voir clairement les choses. Je me tourne vers mon oncle, Henry FitzAlan, comte d'Arundel, qui se tient à mes côtés.

— Je vous prie d'aller trouver mon mari et de lui annoncer que sa reine lui ordonne de rester à la Cour, déclaré-je en grinçant des dents. Et dites à Sa Grâce la mère de mon époux qu'il lui faut demeurer aussi. Ni l'un ni l'autre n'ont le droit de quitter la Cour sans ma permission, et ils le savent.

Il s'incline devant moi et s'éloigne. Je me tourne vers les autres courtisans ; certains d'entre eux dissimulent leur sourire. Je sais que je vais bientôt subir une cuisante humiliation à cause de ce sang qui risque de tacher ma robe si je ne me rends pas immédiatement à la garde-robe. Je lance donc

un regard à Catherine, qui me dévisage d'un air interdit, ne sachant manifestement pas quoi faire.

— Je ne me sens pas bien, dis-je. Je vais me retirer dans mes appartements.

Tous posent le genou à terre lorsque je me lève pour quitter la pièce, suivie de mes dames d'honneur. La douleur dans mon ventre m'empêche presque d'avancer et j'adopte une démarche fort ridicule, serrant les cuisses pour essayer de contenir le flux ; j'arrive tant bien que mal jusqu'à la chambre royale, et ce n'est qu'une fois seule derrière les portes fermées que je laisse couler des larmes de douleur et de colère.

Je n'avais jamais autant saigné, et je ne m'étais jamais sentie aussi malade.

— Quelqu'un m'empoisonne, soufflé-je à l'intention de ma suivante alors qu'elle emporte les serviettes imbibées de sang et la bassine remplie d'eau teintée de pourpre. Il se passe quelque chose de très mauvais.

Elle me regarde, bouche bée, ignorant comment réagir. Elle s'est retrouvée du jour au lendemain au service de la reine d'Angleterre, qui lui annonce qu'on tente de l'assassiner. Personne ne saurait comment réagir.

Juillet 1553, Tour de Londres

La situation ne fait qu'empirer. Mon beau-frère, le diablement beau Robert Dudley, a échoué à arrêter la princesse Marie – ou lady Marie, comme il convient de l'appeler désormais. Il tient les routes du Norfolk avec une troupe de cavaliers afin de s'assurer que personne ne cherche à lui venir en aide, mais il n'a pas réussi à la capturer.

La moitié de la Cour affirme qu'elle ira rejoindre l'Espagne et qu'il faut l'en empêcher à tout prix, sans quoi elle reviendra à la tête d'une armée papiste, ce qui causerait notre perte à tous et plongerait l'Angleterre dans le chaos. L'autre moitié soutient qu'il faut la laisser partir en exil pour toujours et que plus personne ne sera alors à même de mener une rébellion contre moi. Au lieu de cela, elle choisit la seule chose pire encore pour nous, la seule chose que personne n'avait anticipée de la part d'une femme : elle fait flotter son étendard sur sa demeure de Kenninghall, écrit au Conseil privé en affirmant être la reine légitime, et promet à ses membres le pardon pour cette trahison s'ils la proclament reine dès à présent.

Il s'agit de la pire chose pour la cause sacrée de la réforme. Je sais que Dieu ne veut pas qu'elle accède au trône, et que les promesses de cette papiste de faire cohabiter nos différentes fois, sans essayer d'imposer la sienne aux bons chrétiens d'Angleterre qui ont si récemment trouvé la lumière, ne sont que l'œuvre du diable cherchant à défaire tout ce en quoi Catherine Parr croyait, tout ce qu'Édouard a accompli et tout ce que je tente d'achever. La princesse Marie n'a pas le droit de rendre le pays à Rome et de gâcher cette chance qui nous est offerte de fonder un royaume de saints. Je suis tenue par le Seigneur de m'opposer à elle et j'insiste pour que quelqu'un lève une armée afin d'aller la capturer. S'il est besoin de l'enfermer à la Tour de Londres pour trahison, alors je le ferai. Elle a eu tout le temps d'essayer de mieux comprendre la parole de Dieu ; elle a étudié avec Catherine Parr, comme moi, mais elle a choisi de persister dans son erreur. Si nous parvenons à l'arrêter et si le Conseil demande qu'elle soit exécutée pour trahison envers la Couronne, envers moi, alors qu'il en soit ainsi. *Je trouverai le courage de la condamner à mort, et tous les hérétiques avec elle. Je ne serai pas le talon d'Achille de la glorieuse armée divine. J'ai été appelée, et j'ai été élue – je subirai n'importe quelle souffrance comme un véritable soldat de Jésus-Christ, car je refuse de manquer à mon devoir sacré.*

Je passe plusieurs heures agenouillée dans mes appartements, mes sœurs Catherine et Mary à mes côtés, à prier pour qu'Il me montre la voie. Catherine n'est pas en communion avec les saints ; je devine qu'elle est sur le point de s'endormir et je lui donne un coup de coude dans les côtes. Elle se réveille en sursaut en lançant un audible : « Amen. » Cela n'a pas d'importance. Je dois me montrer dévouée et juste. Catherine est une de mes dames d'honneur ainsi que ma sœur. *Elle peut bien dormir, comme saint Pierre pendant l'angoisse de Jésus, cela ne m'empêchera pas de cheminer vers la sainteté.*

En réponse à la revendication du trône par la princesse Marie, le Conseil me proclame reine, et tous les lords lieutenants sont envoyés dans leur comté afin de propager la nouvelle que le roi est mort et qu'il m'a désignée pour lui succéder. Des proclamations sont affichées partout dans Londres et les pasteurs transmettent la nouvelle à leur paroisse.

— Est-ce que des voix s'élèvent ? demandé-je nerveusement à mon père.

— Non, pas une, me rassure-t-il. Personne ne veut voir les Espagnols envahir nos terres et nul ne veut se soumettre une nouvelle fois au pape.

— La princesse Marie doit pourtant bien avoir des partisans dans le royaume, dis-je avec angoisse.

— Lady Marie, me corrige-t-il. On pourrait le penser, mais personne n'a choisi de prendre ouvertement son parti. Certes, ce pays est encore infesté de papistes, mais ils ne se prononcent pas en sa faveur. John Dudley tire les ficelles depuis si longtemps qu'il s'était préparé à cela. Tout va bien tant que les Espagnols ne s'en mêlent pas.

— Nous devons lever une armée, déclaré-je sans avoir aucune idée de la façon dont il faut s'y prendre.

— C'est ce que nous faisons, me répond-il. Je la mènerai moi-même.

— Non, m'exclamé-je. Je vous en conjure, père. Je ne peux pas faire cela sans vous. Ne me laissez pas avec les Dudley, avec Guilford et ses abominables parents. Ne me laissez pas ici avec pour seul soutien mère et mes deux sœurs, sans personne pour intervenir en ma faveur auprès du Conseil. Mère refuse de dire quoi que ce soit contre lady Dudley, Catherine est plus utile lorsqu'elle se tait et Mary est trop petite. J'ai besoin de quelqu'un avec moi.

Il réfléchit un instant.

— Je sais que ta mère préférerait que je n'aille pas combattre ta cousine Marie, et je ne suis pas un soldat...

— C'est à John Dudley d'y aller ! m'écrié-je. Tout cela est son idée, son plan. En plus de cela, c'est lui qui a écrasé la rébellion de Kett il y a seulement quatre ans. C'est à lui de prendre la tête de l'armée.

— Allons, ne te mets pas ainsi en colère, me remontre-t-il aimablement.

J'ai les joues cramoisies et j'ai élevé la voix. Il se tourne vers mes dames de compagnie et adresse un signe de tête à ma mère comme pour lui signifier de venir me calmer.

— Je ne suis pas en colère, m'empressé-je de dire. (Il est de mon devoir de rassurer tout le monde, à tout moment.) J'ai simplement besoin d'être entourée de ma famille. Guilford l'est, lui : ses frères sont à son service, sa mère le seconde, son père a fait tout cela pour lui. Comment se fait-il que la Cour soit envahie par les Dudley et que vous deviez partir alors que je n'aurai plus que mère, Catherine et Mary avec moi ?

— Je resterai, ne t'en fais donc pas. Dieu est avec nous et tu seras reine. Les troupes de John Dudley captureront la princesse, même si elle atteint le château de Framlingham et fait flotter son étendard royal en haut des tours.

— « Lady », le corrigé-je. « Lady Marie ». Et ce n'est pas son étendard royal, c'est le mien.

John Dudley organise un grand dîner pour fêter son départ de Londres, au cours duquel il fait étal d'une fierté bien peu chrétienne et d'une terreur impie. Son discours n'a rien d'héroïque. J'ai lu suffisamment d'ouvrages d'histoire pour savoir qu'un homme sur le point de prendre la tête d'une armée afin de défendre sa foi et sa reine doit se montrer conquérant. Plutôt que de souligner la légitimité de notre cause et d'affirmer l'inéluctabilité de sa victoire, il rappelle à tous qu'il risque sa vie et sa réputation ; il inspire un climat d'angoisse plutôt que de fausse assurance.

Guilford et moi sommes assis côte à côte, mon siège couvert d'un dais et installé plus haut que les autres, tandis que son père menace le Conseil de le trahir sans hésiter si ses membres tentent quoi que ce soit contre lui. Ce n'est pas le genre de discours qu'aurait tenu César avant de partir en campagne sous les acclamations de la foule, et je le fais remarquer à Guilford.

— On ne peut pas dire que l'auditoire soit composé de loyaux tribuns romains, rétorque-t-il sur un ton cinglant. Pas un seul d'entre eux n'est digne de confiance. Ils changeraient tous de camp sans hésiter s'ils sentaient le vent tourner.

Je suis sur le point de lui expliquer qu'il a tort, mais son père se tourne brusquement dans notre direction, fait l'un de ses gestes théâtraux, puis parle de moi. Il explique à tous que je suis reine par leur volonté, placée sur le trône par leur ingéniosité plutôt que par mon ambition. Guilford et moi nous regardons, interdits, comme un couple de jeunes hiboux dans son nid. *Qu'en est-il de mon destin sacré ? Qu'en est-il du droit qu'avait mon cousin de nommer son successeur ? Qu'en est-il du droit de succession de ma mère, entériné par le testament du bon roi Henri, et cédé en ma faveur ? Le père de Guilford fait passer mon accession au trône pour un complot plutôt que pour un acte divin ; s'il s'agit d'un complot, d'ailleurs, cela s'appelle une usurpation.*

John Dudley fait route vers le nord-est pour le Suffolk tandis que ceux d'entre nous qui demeurent à Londres se plongent dans les affaires d'État. Cela ressemble toutefois plus à une mascarade qu'à un véritable règne, tant que nous ne savons pas si lady Marie est capturée. Guilford ne me reparle pas

de son titre, mais il dîne tous les soirs sans moi de grande chère, siégeant tel un roi sous un dais doré, faisant servir cinquante plats dont il fait bénéficier l'importante Cour qu'il s'est constituée afin de se donner une impression de grandeur. Parfois, j'ai la folle impression qu'il tente d'usurper la Couronne que j'ai moi-même usurpée, comme un complot à l'intérieur du complot, un péché caché dans un autre. Lui et sa Cour de canailles boivent sans mesure et chahutent. Je peux entendre les éclats de voix et les chants grivois tandis que je partage un repas frugal dans mes appartements avec mes dames de compagnie. Cette attitude est déjà suffisamment grave, puisque la gourmandise constitue un piège sournois éloignant du salut éternel, mais le pire est que mon époux reçoit des nouvelles de son père et de son frère avant moi.

C'est son frère, lord Robert, qui lève des troupes dans le Norfolk pour s'opposer à lady Marie ; c'est son père, John Dudley, qui marche sur elle de Londres jusqu'à Framlingham. Tout naturellement, c'est à la Cour de Guilford que tous les hommes se présentent en échangeant des nouvelles ; la mienne est composée de femmes et nous sommes exclues sans le moindre scrupule. Ce n'est pas que les messages ne me parviennent pas : ils finissent par m'arriver, car tout le monde sait qu'il est impératif de rapporter tout au monarque, mais seulement après avoir été délivrés aux hommes. *La Cour d'une reine, bien entendu, est le lieu privilégié des dames, mais comment puis-je être reine régnante si je ne suis pas entourée par les conseillers ?*

C'est pour moi un problème auquel je n'avais pas songé. Je pensais qu'une fois acceptée l'idée de monter sur le trône d'Angleterre, j'obtiendrais automatiquement les pouvoirs du roi d'Angleterre. Je comprends à présent que prendre le trône en tant que reine est une chose bien différente. Les hommes ont mis le genou à terre et juré loyauté, mais ce n'est pas la même loyauté que pour un souverain mâle. Qui plus est – en toute vérité – je suis une bien frêle et bien petite créature, et même si le Seigneur veille sur moi, je ne suis guère impressionnante.

Ces hommes, de surcroît, sont sans foi. Le soir même du départ de John Dudley, j'entends dire que William Paulet, marquis de Winchester, cet idiot qui n'a pas hésité à offrir une couronne à Guilford, a quitté sa demeure de Londres sans ma permission, et que William Herbert, le beau-père de Catherine, essaie d'en faire autant. Je ne tolérerai pas ce manquement à la volonté de Dieu, et c'est pourquoi je fais immédiatement quérir le marquis

pour lui intimer de revenir à son poste.

Je convoque le Conseil privé pour lui annoncer mon intention de faire boucler les portes de la Tour chaque soir à la tombée de la nuit, et j'exige que tous les membres du Conseil soient à l'intérieur. J'ordonne aussi que toutes les dames me rejoignent, y compris mes sœurs, ma mère et ma belle-mère, en plus de mon époux. Ils m'ont placée sur le trône dans la Tour, et ils devront rester avec moi, dans cette Tour et près de ce trône. Ce n'est qu'en étant unis, sous l'égide de tous les saints du paradis, que nous triompherons tandis que John Dudley se jette à l'assaut de lady Marie comme les flammes de l'enfer.

William Herbert reparaît sans un bruit à la Cour avant minuit. Je veille tard, en compagnie de ma mère et de ma belle-mère. Même Guilford se tient à nos côtés, pour une fois sobre. Le fils de Herbert, toujours pâle et souffrant, entre dans la chambre d'apparat derrière son père, directement suivi par ma sœur Catherine.

— Vous devez demeurer à la Cour, monsieur, commencé-je sur un ton froid. Nous avons besoin de vous, au cas où nous aurions des nouvelles. Il nous faut pouvoir réunir le Conseil à tout instant.

Il s'incline devant moi, mais ne répond rien. Il n'a rien à dire pour sa défense.

— Et je souhaite la présence de ma sœur à mes côtés, ajouté-je. Je vous interdis de me l'enlever sans ma permission.

Je ne peux m'empêcher de regarder en direction de ma mère pour voir si elle approuve. Elle hoche la tête ; même lady Dudley m'adresse un signe d'approbation. Tout le monde comprend que nous devons rester unis.

— Personne ne doit quitter la Cour, déclare Guilford comme si je ne venais déjà pas de l'énoncer clairement. Ceci est un ordre de mon père.

Nous devons travailler main dans la main. Nous ne pouvons pas laisser nos rangs se déliter. Nous sommes les soldats de Dieu, et nous devons marcher au pas. Aussi le Conseil se réunit-il et nous tombons d'accord sur le fait qu'il nous faut écrire à lord Richard Rich, qui m'a juré allégeance mais qui a soudainement disparu, afin de le rappeler à l'ordre et à sa promesse de loyauté. Les comtés de Norfolk vacillent, et c'est tout l'Est qui flanche. La crainte est que les équipages des bateaux à quai prennent le parti de Marie. La réunion se termine et la lettre est envoyée, mais plus tard dans la matinée, Catherine entre dans mes appartements et tire sur ma manche alors que je suis

en train d'écrire, ce qui me fait tacher le papier.

— Regarde ce que tu m'as fait faire ! m'écrié-je. Que veux-tu ?

— Nous partons, déclare-t-elle dans un petit murmure. Il faut que j'y aille tout de suite. Mon beau-père l'ordonne. (Elle désigne son petit singe, niché dans le creux de son bras.) Je dois mettre Mr Nozzle dans sa cage. Il faut que je l'emmène.

— Tu ne peux pas partir. Je le lui ai dit. Je le leur ai dit à tous. Tu étais là, tu l'as entendu. Il faut que vous restiez, tous.

— Je sais que tu leur as dit, répond-elle. C'est pour cette raison que je viens te trouver.

Je la regarde. Pour la première fois de notre vie, je la regarde et ne la considère plus comme une sœur cadette légèrement irritante, une partie indissociable du tableau de Bradgate gravé dans ma mémoire, telle une pâle rose que j'aperçois chaque jour en passant dans le jardin. Aujourd'hui, je la vois comme une véritable femme, aussi réelle que je le suis, et qui souffre autant que moi. J'observe son visage blême, ses grands yeux expressifs dans lesquels se lit la pression qu'elle endure. Ce n'est cependant pas de la compassion que je ressens, mais j'éprouve une grande irritation.

— Qu'as-tu, à la fin ? Pourquoi cette mine si triste ?

— Ils partent tous avec nous, répond-elle d'une voix étranglée. Une bonne partie, en tout cas. Les membres de ton Conseil – le Conseil privé – viennent avec nous au château de Baynard. Ils ont accepté de se rencontrer là-bas avec mon beau-père, William Herbert. Ils t'abandonnent pour se rallier à lui. Je suis désolée, Jane. Je ne peux les arrêter... (Elle hausse les épaules d'un air impuissant, car il est évident qu'elle ne peut rien pour empêcher ces hommes puissants de faire comme bon leur semble.) Je leur ai bien dit qu'ils ne devraient pas...

— Je leur ai pourtant donné l'ordre de rester ! Que pensent-ils aller faire à Baynard ?

— Je crains qu'ils n'aient décidé de proclamer lady Marie reine.

— Quoi ? m'indigné-je, abasourdie.

— Je dois partir aussi, dit-elle en me regardant dans les yeux.

Elle n'a évidemment pas d'autre choix que d'obéir à son jeune époux et à son père si influent.

— Non, tu ne peux pas.

— Ne peut-on pas demander conseil ?

— Demander à qui ? Demander quoi ? lancé-je à cette petite sotte.

— Ce que nous devons faire. Ne pourrions-nous pas faire parvenir un message à Roger Ascham ?

— Le pédagogue ? Que crois-tu qu'il pourra faire, à présent que mon Conseil privé s'enfuit avec ton beau-père pour soutenir une reine papiste ?

— Je n'en sais rien, gémit-elle lamentablement.

Elle n'en sait bien sûr rien. Elle ne sait jamais rien.

— Père doit les rappeler à l'ordre, reprend-elle dans un souffle. Père doit prévenir les conseillers qu'ils ne doivent pas se retourner contre toi et se rendre au château de Baynard. Je ne le peux pas.

— Dans ce cas, demande-lui de le leur dire ! Fais-le venir ici, tout de suite !

— Il refuse. Je lui ai déjà demandé. Mère aussi refuse.

Nous restons silencieuses un instant, plus sœurs que jamais, unies dans la peur de ce qui vient, tandis que je me rends soudain compte que ce qui est juste n'est pas toujours ce qui survient, que les saints ne font pas toujours route main dans la main vers le paradis, que le sacré ne triomphe pas toujours et que nous n'avons, nous deux, pas plus d'autorité que n'en détient la petite Mary. Le singe, Mr Nozzle, attrape le mouchoir dans la poche de Catherine et le lui met dans la main.

— Qu'en est-il de moi ? m'enquiers-je.

Je remarque alors les larmes au coin de ses yeux.

— Ne pourrais-tu pas venir ? suggère-t-elle. Pourquoi ne pas venir au château de Baynard avec le reste d'entre nous ? (Elle ravale un sanglot.) Tu pourrais demander pardon à lady Marie, lui dire que tout cela était une erreur. Tu pourrais venir avec moi.

— Ne sois pas si stupide, la tancé-je vertement.

— Et si nous lui expliquions toutes les deux ? Et si je prenais ta défense pour confirmer que tu ne voulais pas, qu'ils t'ont forcée ?

Je la vois serrer les doigts sur la veste de son singe, comme pour me dire que lui aussi pourrait apporter son témoignage.

— C'est impossible.

— Oui, c'est ce que je pensais, conclut-elle en secouant tristement la tête. Elle me tend alors son mouchoir mouillé et s'en va sans rien ajouter.

Je regarde tout autour de moi et observe seulement à cet instant que certaines de mes dames de compagnie manquent à l'appel. Je m'aperçois

alors que je ne les ai pas vues depuis l'heure de la prière, ce matin. Mes appartements se vident ; la Cour m'abandonne.

— Personne ne doit quitter ces lieux, déclaré-je avec fureur.

Je vois alors toutes les têtes se redresser vivement, comme si chacune de mes dames avait eu dans l'idée de fuir la Tour de Londres dès que j'aurais eu le dos tourné. *Si peu de loyauté, si peu de foi.* J'ai le sentiment que les femmes sont particulièrement promptes au déshonneur. Je les exècre pour cela, mais je ne peux rien faire contre elles, dans l'état actuel des choses. Je ne comprends pas comment elles parviennent à se supporter et continuer à prier. *Dieu les punira pour cette infidélité envers moi, Sa fille. La meule de Dieu est tardive à moudre, mais elle n'en moud que plus fin, comme finiront par l'apprendre ces grandes dames et leurs maris malhonnêtes.*

Le dîner se déroule comme à l'accoutumée. Guilford est assis à côté de moi, son siège placé plus bas que le mien, qui est recouvert du dais royal. Je balaie la salle du regard : j'entends les mouches voler et personne ne semble avoir beaucoup d'appétit. Désespérée, je pourrais presque me laisser aller à hausser les épaules. *Ils voulaient tous cela, alors pourquoi le regrettent-ils à présent ? Ne savent-ils donc pas que ce monde est une vallée des pleurs et que nous sommes tous de pauvres pécheurs ?*

La grande porte au fond de la salle s'ouvre et mon père avance d'un pas raide, comme si ses genoux le faisaient souffrir. Je lève les yeux vers lui, mais il ne me sourit pas. Il s'approche de moi ; le silence se fait plus pesant encore et tous les regards sont sur lui.

Il s'arrête devant moi et remue les lèvres sans parvenir à prononcer un seul mot. Je ne l'avais jamais vu agir ainsi et j'ai l'affreuse sensation que quelque chose de terrible est sur le point de se passer.

— Père ! m'exclamé-je.

C'est alors qu'il lève brusquement le bras et saisit le dais au-dessus de ma tête, puis tire si violemment dessus que les poteaux soutenant la tenture tombent au sol dans un raffut tonitruant, tels des arbres abattus, et que le tissu se déchire.

— Père ! m'exclamé-je.

— Cette place n'est pas la vôtre, déclare-t-il en se tournant brusquement face à moi. Vous devez vous soumettre au destin.

— Que dites-vous ?

— Abandonnez le manteau royal et retournez-vous-en à une vie plus humble.

— Que dites-vous ? répété-je dans le simple dessein de gagner du temps.

Je devine que nous avons perdu et qu'il a choisi cet étrange comportement – celui d'un comédien plus que d'un père parlant à sa fille bien-aimée – afin que l'on puisse affirmer qu'il a lui-même déposé le dais royal. Peut-être, aussi, les mots lui font-ils défaut ; ce n'est pas mon cas ; les mots ne me manquent jamais.

— Je l'abandonnerai bien plus volontiers que je ne l'ai accepté, dis-je. C'est par obéissance envers vous et mère que j'ai commis un péché aussi impardonnable.

Il semble abasourdi, comme si ces paroles avaient été proférées par le dais en lambeaux, ou par ce fruste de Guilford, qui reste bouche bée à côté de moi.

— Vous devez renoncer à la Couronne, reformule mon père comme si je tentais de m'y opposer.

Puis, il quitte la pièce sans me laisser une chance de répondre, et sans s'incliner devant moi.

Je me lève du trône et m'éloigne de ce dais mis à bas pour aller rejoindre mes appartements, suivie par mes dames de compagnie. Je vois que l'une d'entre elles s'arrête pour échanger quelques mots avec le serviteur de mon père.

— Prions, ordonné-je à l'instant où les portes se referment.

— Sauf votre respect, intervient l'une des dames à l'arrière, votre père nous fait dire que nous pouvons nous en aller, à présent. Puis-je me préparer à rentrer chez moi ?

Dans la quiétude de mes appartements déserts, je peux entendre les acclamations monter de derrière les portes de la Tour. Les édiles de la ville ont ordonné que le vin coule dans toutes les fontaines, et tous les imbéciles, toutes les canailles des environs, sont soûls et hurlent à tue-tête : « Que Dieu protège la reine ! » Je pars à la recherche de mon père, car lui seul pourra me dire quoi faire. Peut-être me ramènera-t-il à Bradgate.

Je ne le trouve d'abord nulle part. Il n'est ni dans la salle du trône, ni dans la chambre d'apparat, ni dans la chambre privée. Il n'est pas non plus dans les appartements de mon époux, qui sont silencieux, pour changer. Même

Guilford semble avoir perdu sa langue, jouant calmement aux cartes avec quelques compagnons restés là. Ils se lèvent à mon entrée et je demande à mon mari s'il a vu mon père récemment, mais il me répond que non.

Je ne prends pas le temps de lui demander pourquoi il est si pâle et tendu, pourquoi ses francs camarades sont soudain aussi discrets, car mon seul objectif est de retrouver mon père. Il n'est pas à la Tour blanche, et je sors donc pour aller rejoindre la chapelle de Saint-Pierre, au cas où il aurait décidé de s'isoler pour prier devant le petit autel, mais je n'ai pas plus de chance. Marcher jusqu'aux écuries me prend un long instant et j'entends, alors que j'approche du bâtiment, les cloches de Saint-Paul retentir furieusement. Ce n'est pas l'annonce de l'heure, il s'agit de grandes volées assourdissantes répétées encore et encore, reprises par d'autres églises de la ville, créant ainsi un vacarme de tous les diables, comme si toutes les cloches de Londres sonnaient en même temps. Au-delà des murs de la Tour, j'entends des cris et des clameurs. Les corbeaux s'envolent à toute vitesse des arbres de la forteresse et de toutes leurs cachettes sur les remparts, puis décrivent des cercles dans le ciel, tel un nuage de l'apocalypse, au son du glas des églises. Je me plaque les mains sur les oreilles afin d'atténuer ce tumulte incessant et ma soudaine terreur de si lugubres croassements. Je m'entends dire avec colère : « Pourquoi donc sonnent-elles ainsi ? » Mais je ne le sais que trop bien.

Je cours jusqu'aux écuries comme une fille du peuple, me couvrant toujours les oreilles, mes jupes crottées, et j'aperçois mon père, un pied sur le montoir, se hisser en selle. Je viens à la hauteur du cheval et pose la main sur les rênes.

— Que se passe-t-il, père ? dois-je hurler pour me faire entendre.

Les portes s'ouvrent à la volée et une poignée de garçons d'écurie s'enfuient à toutes jambes sans prendre le temps de refermer.

— Que se passe-t-il donc, pour l'amour de Dieu ? insisté-je.

— Nous avons perdu, répond-il en se penchant sur sa selle pour poser la main sur ma tête comme en signe d'adieu. Ma pauvre enfant. L'aventure fut grandiose ; mais nous avons perdu.

Je ne comprends toujours pas ce qu'il cherche à me dire. Je crois que je ne comprends plus rien. Je n'entends plus rien, et c'est bien là le problème : je n'entends pas ce qu'il cherche à me dire. Les cloches sonnent trop fort, les corbeaux font trop de bruit, j'ai du mal à comprendre son propos.

— Qu'avons-nous perdu ? Je savais que nous nous retirions. Je savais qu'elle défendait Framlingham. La bataille a-t-elle eu lieu ? Les troupes de John Dudley ont-elles été vaincues ?

— Il n'y a pas eu de combat. Elle a gagné sans engager ses troupes. Londres l'a proclamée reine, déclare-t-il. Malgré tout ce que j'ai fait pour toi. C'est pour cela que les cloches sonnent.

Je lâche les rênes et recule, hébétée. Mon père en profite pour lancer son cheval au trot en direction des portes béantes. Je cours après lui.

— Que faites-vous ? crié-je désespérément. Père ! Où allez-vous ?

— Je ne peux rien faire seul, dit-il comme si cela expliquait tout.

— Où allez-vous ?

— Je vais apporter mon soutien à la reine Marie, puis j'implorerai son pardon.

Je cours aussi vite que je le peux derrière mon père qui s'en va, mais je ne suis pas assez rapide et je me fais déjà distancer. Les portes de la Tour sont ouvertes et je vois, au-delà, le peuple qui danse dans les rues, se prenant dans les bras, lançant des pièces en l'air, ainsi que des gens partout aux fenêtres relayant la nouvelle à ceux qui sont massés dans les rues, tandis que les cloches de centaines d'églises résonnent bruyamment à l'unisson au-dessus de Londres.

— Père, attendez ! Attendez-moi ! Que dois-je faire ?

— Je te sauverai, me promet-il.

Puis il lance sa monture au petit galop pour franchir les portes et s'enfoncer à travers la foule avant que quiconque reconnaisse le père de celle qui fut reine pendant moins de deux semaines.

Je reste bêtement immobile à le regarder s'éloigner. *Il me sauvera, et je dois puiser du réconfort dans cette certitude. Il est parti pour me sauver. Nous avons essuyé un douloureux revers, mais mon père s'en est allé réparer notre erreur. Je dois attendre son retour ; il me dira quoi faire.* Tout ce complot se termine enfin, et cela me laisse la sensation d'un rêve, si bien que je manque d'en rire, d'aller prier afin de demander à Dieu la signification de ce fol et si étrange cauchemar. Tout est fini, je le crains. À moins que ce ne soit qu'un revers de fortune et que la situation bascule de nouveau en notre faveur.

Mon père me sauvera comme il l'a promis. John Dudley élaborera un

nouveau plan. Je ferais quant à moi bien de retourner dans mes appartements afin de m'assurer que plus personne ne s'en aille, car il ne faudrait pas donner l'image d'une débandade. Nous ne voulons pas ressembler aux Laodicéens, peuple condamné parce qu'il était indifférent, ni glacial ni bouillant ; nous ne voulons pas faire honte au Seigneur par notre attitude face à Ses ennemis. Je dois montrer à tous que j'ai tout autant foi en mon père sur terre qu'en celui aux cieux.

Je commence à croire qu'ils m'ont faite prince des Sots, un fou en costume grotesque, alors que je pensais être la véritable reine : mon sceptre et mon fardeau étaient lourds. Je pense à présent que je me suis tournée en ridicule et que tous se sont bien ri de moi.

Je mourrais de honte si tel était le cas, car la seule chose que je ne puisse point supporter est le ridicule. Il me faut donc rester cloîtrée dans mes appartements et ordonner à mes dames de compagnie de ne pas en sortir, puis à la Cour de Guilford de demeurer auprès de lui. Le dais royal a été arraché par mon propre père et je ne demande pas qu'on le remette en place. Le trône est remisé sans un mot, le grand sceau a disparu, les clés de la Tour ne sont plus à leur place et mes appartements sont vides.

C'est alors que je comprends avoir été bien trop lente à décider de garder mes dames de compagnie avec moi. Cela me rappelle les étés à Bradgate, et ce jour où je m'aperçois que les hirondelles tournent de plus en plus vite dans le ciel au-dessus des tourelles, puis ont soudain disparu sans que je sache quand, exactement. À l'instar de ces hirondelles, mes dames ont abandonné les lieux. Je n'avais même pas anticipé qu'elles partiraient, et je ne les ai pas vues s'en aller. Même ma mère a disparu, aussi vite qu'un martinet d'Assam. Elle est partie sans rien me dire, emmenant Mary. J'ai une plus piètre opinion d'elle alors que de Catherine, car ce roseau ployé a eu la décence de venir m'annoncer son départ. Les seules femmes encore présentes entre ces murs sont les épouses des petites gens, les suivantes et l'épouse du gouverneur de la Tour qui vit ici, ainsi que ma belle-mère, lady Dudley. Elle a été abandonnée là, et ressemble à une baleine échouée sur une plage glacée, tremblante et désespérée. Elle est assise sur un tabouret, les mains vides, sans même une bible à lire ni un vêtement à reprendre ; une femme désœuvrée, ses espoirs décimés.

— Avez-vous des nouvelles de votre mari ? lui demandé-je.

— Il s'est rendu, répond-elle la gorge nouée par le chagrin. À Cambridge. Il a déposé les armes devant ceux qui étaient fiers de s'incliner devant lui la veille encore.

Je hoche brièvement la tête, comme si tout cela avait le moindre sens pour moi, comme si j'entendais ses propos alors que tout cela dépasse largement mon entendement. Je n'ai jamais rien lu pour me préparer à un tel renversement de situation. Je ne pense pas qu'un tel bouleversement ait déjà eu lieu – pas d'après tous les manuels d'histoire que j'ai pu consulter. *Une si radicale défaite sans même livrer bataille ! Aucune perte ? Une imposante armée a été levée et a marché sur l'ennemi, seulement pour s'éparpiller au petit matin ? Cela ressemble plus à un conte saugrenu qu'à de l'histoire.*

— Bien, je vais rentrer chez moi, décrété-je.

J'adopte un ton ferme, mais je nourris secrètement l'espoir que lady Dudley me donnera l'ordre de rejoindre sa demeure de Londres, ou m'intimera de rester là en attendant que mon père vienne me sauver.

— Vous ne pouvez pas faire cela, rétorque-t-elle. On a verrouillé les portes de la Tour. Pensez-vous que je demeurerais ici avec vous s'il m'était possible de partir ? Vous avez été reine, mais vous êtes désormais prisonnière. Vous avez fait fermer les portes afin d'empêcher vos gens de désertir, mais elles sont aujourd'hui closes pour vous empêcher de vous échapper. Vous ne reverrez plus votre demeure. Je m'en remets à Dieu pour qu'il me laisse retrouver mon foyer.

— C'est à moi, que vous devez vous en remettre pour cela ! rétorqué-je avec colère avant de tourner les talons et de sortir pour aller rejoindre la chambre d'apparat de Guilford.

Celle-ci est presque déserte et je m'arrête sur le pas de la porte, une odeur de viande cuite avariée me retournant l'estomac. Quelques hommes sont réunis près du feu, à l'autre bout de la pièce, tandis que des serviteurs ramassent les coupes et les assiettes sales. Guilford est seul, assis dans son haut fauteuil, les poteaux supportant le dais, étendard de son orgueil, penchant pitoyablement sur les côtés. Il ressemble à un bouffon jouant le rôle du roi, sans aucune Cour à ses pieds.

— Tout le monde est parti, lui annoncé-je alors qu'il se lève et s'incline devant moi.

— Allons-nous partir, nous aussi ? me demande-t-il. Ma mère a-t-elle dit que nous pouvions partir ?

— Elle affirme que les portes ont été verrouillées afin de nous empêcher de sortir et qu'on a capturé votre père.

— J'aurais dû le prévenir, dit-il d'un air déconfit. J'aurais dû partir avec lui. Ah, si seulement j'avais conduit l'armée aux côtés de mon père !

— Vous êtes soûl, le brocardé-je, et vous ne savez rien.

Il hoche la tête, comme si ma remarque était particulièrement sensée.

— Vous avez raison, confirme-t-il. Vous avez raison sur ces deux points : je suis soûl, et je ne sais rien. (Il part d'un petit gloussement.) Vous pouvez être certaine que la moitié de la population de Londres sera soûle ce soir, et personne ne saura rien. Surtout, nul ne saura rien de nous, les Dudley.

Guilford ne dessoûle pas pendant plusieurs jours et reste confiné dans ses nouveaux appartements de la tour Beauchamp, sans sa Cour, sans ses amis, et avec seulement deux serviteurs pour le tirer du lit au matin et l'y porter le soir. Il n'est pas autorisé à sortir de ses quartiers et je suppose donc qu'il est prisonnier jusqu'à ce que lady Marie lui accorde son pardon. Sa mère demeure dans mes appartements, mais elle ne dit pas un mot ; elle est de bien piètre compagnie.

Je passe quant à moi tout mon temps à étudier. Je n'ai, de toute manière, rien d'autre à faire ; je n'ai pas le droit de quitter la Tour de Londres – les portes demeurent fermées – mais je peux aller où bon me semble entre ces murs. Je peux traverser la pelouse pour me rendre à la chapelle, aux salles d'archives, dans les jardins, aux écuries. J'aime me promener à la tombée de la nuit sur les remparts entre les tours qui surplombent le fleuve. La fraîcheur de l'air calme mon estomac. Je saigne toujours, et je suis toujours malade. Quelque chose m'empoisonne. Je ne pense pas que mon état s'améliorera tant que père ne m'aura pas ramenée à Bradgate. Depuis quelques nuits, je rêve que je suis de retour dans ma chambre là-bas, mes fenêtres donnant sur le lac, mais je me réveille toujours dans le vacarme de la ville, dans la lumière terne de l'aube, et je me rends compte que je suis toujours à des lieues de chez moi.

Du bruit monte soudain de la tour Byward et je me penche par-dessus les créneaux pour voir ce qui se passe. Les portes s'ouvrent et j'aperçois une poignée de prisonniers entrer, menés par un garde. J'entends le brouhaha de la foule à l'extérieur, étouffé par les portes qui se referment brutalement au son métallique du loquet. Je ne parviens à voir que le visage du prisonnier en tête, qui n'est autre que John Dudley, marchant la tête bien haute. Je

reconnais alors ses fils dans la file de captifs. *Dieu merci, mon père ne se trouve pas parmi eux. Les Dudley ont tous été mis aux arrêts, mais mon père est libre. Il doit avoir réussi à obtenir une audience auprès de notre cousine la princesse Marie afin de lui expliquer comment toute cette histoire s'est déroulée, puis lui demander de me faire libérer.* Je remercie le ciel que seuls les Dudley soient tenus responsables de tout cela. Ce complot était le leur, et chacun le sait. Ils ont fait preuve durant des années d'une ambition sans bornes, mais ils vont désormais être déçus, et ils ne l'auront pas volé.

Les prisonniers sont séparés. Mon beau-père est emmené à la tour Saint-Thomas, à côté de la porte Henri-III, tandis que ses fils sont conduits à la tour Beauchamp afin de partager les appartements de Guilford. Je les regarde descendre les marches, puis baisser la tête pour passer sous la porte basse, et je ne ressens absolument rien – nulle compassion, ni peur pour eux. John Dudley tente un instant de se débattre afin de pouvoir rester avec ses fils, et je vois que le plus jeune d'entre eux, Henry, ne peut retenir ses larmes. Je suppose que Guilford sera heureux de retrouver ses frères, mais il verra bien assez vite qu'être soûl et ne rien savoir ne le sauvera pas, maintenant que son père a été arrêté.

J'estime l'heure venue de retourner à mes appartements, mais je m'aperçois, à mon retour, que mes vêtements et mes livres ont été emportés. J'apprends alors que je vais désormais devoir vivre dans la demeure de Mr Nathaniel Partridge, le gentilhomme geôlier de la Tour. C'est une jolie bâtisse qui donne sur l'intérieur des remparts, sur les jardins et la Tour blanche. Mes appartements sont de bonne taille et confortables. J'ai encore trois dames d'honneur et une servante. Cela m'importe peu.

— Les apparences n'ont aucune espèce d'importance, déclaré-je à Mrs Partridge, l'épouse du geôlier. Tant que j'ai accès à mes ouvrages, que je peux étudier et prier, je n'ai besoin de rien d'autre.

Elle esquisse une légère révérence, loin de celles qu'elle s'employait à me faire avant l'arrivée des Dudley en tant que prisonniers. Je trouve cela exaspérant, mais je songe ensuite que ce ne sont rien d'autre que des apparences, et j'oublie bien vite ces broutilles.

— Laissez-moi, dis-je calmement. Je vais écrire un peu.

J'ai dans l'idée de relater les événements de ces derniers jours selon mon point de vue, puis d'envoyer ce compte-rendu à ma cousine la princesse Marie. Il me semble important de lui expliquer que je ne suis pas responsable

de ce qui s'est passé et que si les dernières volontés de mon défunt cousin le roi ne sont pas respectées, alors je me soumettrai volontiers à son bon vouloir, puisqu'elle est la légitime héritière, et la future reine. Dieu sait que nous avons connu bien des changements au sein de la famille Tudor. Sa propre mère a été répudiée, déchue de son titre, son mariage annulé. Marie elle-même a reçu et perdu le titre de princesse deux fois au cours de sa vie. Elle devrait donc savoir mieux que quiconque que mon titre peut m'être ôté aussi aisément qu'il m'a été attribué contre mon gré, et que j'aurai la conscience tranquille.

Le lendemain, j'entends du bruit sous la fenêtre de ma chambre à coucher. Je vais me presser contre la vitre et parviens à voir le jeune Henry Hastings, le faible mari de Catherine Dudley, qui semble quitter la tour Beauchamp, où les fils Dudley sont retenus prisonniers. Il rit aux éclats et serre la main d'un autre homme qui, d'évidence, lui a apporté l'ordre de libération. Le gouverneur de la Tour, sir John Gage, se tient à l'écart, son chapeau en main. Visiblement, le jeune Henry a recouvré sa place parmi les grands de ce monde et n'est plus accusé de trahison comme ses beaux-frères. Il va de soi que la princesse Marie se montre clémentine envers ses amis, et Henry est affilié à son ancienne gouvernante, Margaret Pole, morte à cet endroit même où ces messieurs se donnent de grandes tapes sur l'épaule. Henry doit être soulagé de quitter cette Tour qui a tant porté malheur à sa famille. Je le regarde s'éloigner d'une démarche légère en direction des portes, et c'est alors que je vois un autre homme entrer.

Ils se croisent sans même s'adresser le moindre signe, et je suppose donc qu'ils ne se connaissent pas, mais je comprends que Henry Hastings se gardera bien de faire le moindre signe à quiconque pourrait être amené à la Tour. À l'instar de mon époux qui est soûl et ne sait rien, chacun proclame aujourd'hui ne rien savoir et ne connaître personne. Tous ceux qui ont un jour côtoyé les Dudley chercheront à montrer qu'ils ne savent rien et qu'ils ne reconnaissent personne. Henry Hastings sera un inconnu pour tous ceux qui franchiront les portes de la Tour dans ce sens : même son propre père croupit entre ces murs, ignoré de tous. Il est dangereux de connaître qui que ce soit. Voilà donc que Henry quitte les lieux sans un regard pour celui qui y pénètre, s'écartant même légèrement de son chemin et détournant le regard pour ne pas croiser celui du nouveau prisonnier.

Je souris devant cette mascarade affligeante tandis que j'observe le jeune homme s'éloigner, puis je reporte mon attention sur le nouveau venu. Je ne le reconnais d'abord pas, car il a la tête baissée et le pas lourd. Il ressemble à tous ceux qui sont amenés ici : comme privés d'air, réduits à l'état de nains, comme ils l'étaient lorsqu'ils se sont agenouillés devant moi.

Qui est donc ce nouveau captif avançant avec des boulets aux pieds ? Lequel de mes conseillers autoproclamés est-ce là, contraint d'affronter le mal qu'il a accompli ? Je ne vois que le haut et l'arrière de son crâne, mais j'ai la certitude absolue de le connaître. Je décèle quelque chose de familier dans ses épaules affaissées, dans sa démarche empesée. Je pousse un cri soudain et me mets à tambouriner contre les épais carreaux, me blessant la main tandis que je cogne l'armature de plomb. Je hurle, mais il ne m'entend pas. Cet homme brisé est le seul en qui je puisse encore avoir confiance.

— Père ! Père ! Mon père !

Je demande la permission de loger mon père dans mes appartements. C'est une requête tout à fait irréfléchie, car il n'est point un invité de marque dans un palais royal, et je ne suis plus la souveraine qui peut se permettre d'attribuer des chambres à qui bon lui semble. Je suis assignée à résidence et mon père est enfermé dans les geôles. Je comprends alors que tout a changé – *absolument tout*. Non seulement il ne pourra pas vivre avec moi, mais je n'ai pas le droit de le voir. Je demande alors à rencontrer ma mère.

— Elle n'est même plus à Londres, m'apprend le gentilhomme geôlier avec un certain embarras. Je suis navré de vous l'apprendre, Votre... (Il hésite soudain quant au titre à me donner.) Quoi qu'il en soit, elle n'est plus là.

— Où est-elle ? insisté-je. Est-elle rentrée à Bradgate ?

— Elle n'est pas non plus chez vous, dit-il en choisissant précautionneusement ses mots. Elle est allée trouver la reine pour implorer son pardon.

Je suis si soulagée que je suis au bord des larmes. *Bien entendu ! Mère est allée voir la reine pour faire libérer père. Dieu soit loué !*

— Elle enverra quelqu'un me chercher, ainsi que mon père. Nous rentrerons ensuite à Bradgate.

— Je ne vous souhaite rien de moins.

— Où est la reine ?

Il semble soudain mal à l'aise, comme s'il pensait préférable que je ne le sache pas.

— Elle arrive, déclare-t-il alors. Elle fait route vers Londres par petites étapes, en prenant tout son temps.

— Je désirerais la voir, moi aussi, avancé-je avec aplomb.

Il s'agit de ma cousine, après tout. J'étais même sa favorite, à une époque. Elle savait que je ne partageais pas sa foi, mais cela ne l'empêchait pas de m'offrir de jolies robes. Je regrette à présent de ne pas m'être montrée plus tolérante envers ses croyances erronées. Nous restons néanmoins parentes, et il faut que je m'entretienne avec elle. Il serait préférable que je lui explique tout de vive voix. J'ai rédigé une lettre, mais peut-être devrais-je lui présenter mes excuses en personne.

Mr Partridge baisse les yeux et scrute le bout de ses chaussures, puis s'obstine à ne pas croiser mon regard.

— Je dirai que vous avez demandé une audience auprès de Sa Majesté la reine, répond-il. Mais on m'a donné pour consigne de ne pas vous laisser sortir de la Tour.

— Oui, jusqu'à ce que la reine envoie quelqu'un me chercher, précisé-je.

— Tout à fait, conclut-il avec une assurance bien loin de la mienne.

Mon assurance qui, elle, est déjà factice.

Août 1553, Tour de Londres

J'observe tout ce qui se passe de ma fenêtre, tel un enfant seul au monde, mais je ne vois jamais mon père. J'assiste cependant à la mise aux arrêts de bon nombre d'autres membres de mon Conseil si éphémère. Puis, les jours passant, je les vois ressortir un à un, libérés. La reine est bien évidemment quelqu'un de magnanime, car elle n'a aucune raison de ne pas l'être : elle a étouffé une rébellion fort malavisée et a été acclamée par le peuple, gagnant ainsi une faveur qu'elle ne mérite pas en tant qu'hérétique. Elle devrait, de fait, remercier ses ennemis plutôt que les punir, car ils ont rallié tout le pays à sa cause. Elle les oblige à s'acquitter d'une forte amende et tous paient de bon cœur.

Je songe à l'ironie de la chose et me dis qu'elle n'a pas vraiment d'autre choix que de se montrer clément, car si elle faisait exécuter tous les conseillers qui se sont agenouillés devant moi, elle n'aurait plus de Conseil

privé. Tous les nobles d'Angleterre m'ont proclamée reine ; elle n'a pas d'autre issue que de les libérer. Alors, plutôt que de faire tomber les têtes, elle choisit de remplir ses coffres, tout comme son père et son grand-père avaient l'habitude de le faire avant elle. Elle enchaîne les puissants à son trône en leur prenant leur fortune et les propriétés qu'ils ont acquises.

— Votre père a été libéré, m'annonce ma dame de compagnie un matin après la prière.

— Que dites-vous ? Comment l'avez-vous appris ?

— Il a quitté la Tour dans la nuit. C'est la jeune servante des Partridge qui me l'a annoncé.

— Il s'est échappé ? bégayé-je.

Je ne comprends rien à ce qui a pu se passer.

— Non. Il a été relâché, mais il a préféré s'en aller discrètement avant l'ouverture des portes à l'aube. La petite a pensé que vous aimeriez savoir qu'il va bien. Elle est protestante, comme vous. Cela la rendait fière d'apporter à votre père un bock de bière de la taverne et une tourte de chez le marchand. Elle estime que c'est un immense honneur que d'avoir pu servir un homme ayant risqué sa vie pour la religion réformée.

Je hoche légèrement la tête, telle une marionnette avec un ressort en guise de cou. Je vais ensuite rejoindre la partie de mes appartements que je dédie à la prière et à l'étude de la Bible, puis je m'agenouille et remercie Dieu d'avoir épargné mon père, d'avoir commandé la mansuétude de la reine et d'avoir donné cette force de persuasion à cette grande femme qu'est ma mère. Elle a dû gager son existence terrestre et celle dans l'au-delà afin d'obtenir le pardon de la souveraine pour son mari. Je dois lui rendre grâce d'être aussi persuasive et d'être au service de mon père. Celui-ci est sain et sauf, et c'est là tout ce qui importe. Je dois me réjouir de cela. Je ne cherche pas à comprendre pourquoi il n'est pas venu me trouver avant de partir, ni pourquoi je n'ai pas été relâchée en même temps que lui. Je sais que mes parents, qui m'ont élevée dans l'obéissance, m'ordonneront de les rejoindre dès qu'ils estimeront le moment venu. Je sais que nous serons un jour réunis, et je sais que nous retournerons chez nous, à Bradgate. Personne ne pourra nous en empêcher, et nul ne pourra me refuser d'aller revoir ma petite chambre, le jardin de fleurs, les prairies et les forêts, la bibliothèque et ses centaines de livres. Seul Dieu sait, dans Son infinie bonté, combien je serai heureuse de retrouver tout cela.

L'été se fait plus chaud. Ma chambre à coucher est froide et humide durant la nuit, mais l'air s'y révèle étouffant dès le début de l'après-midi. On m'autorise à aller marcher dans le jardin à l'intérieur des murs, juste devant la demeure des Partridge, et la maîtresse de maison m'accompagne parfois pour une promenade sur les remparts qui surplombent le fleuve. Au crépuscule, une brise fraîche vient du large et charrie les embruns, ce qui m'apporte toujours une sensation de légèreté, comme si j'étais un goéland prêt à déployer ses ailes pour s'envoler rejoindre ses compagnons. La ville semble calme, ce qui me surprend. J'étais persuadée que le peuple, mené par sa foi, ne pourrait jamais accepter une papiste sur le trône, qu'il se serait soulevé contre elle, mais il semblerait que la princesse Marie, soutenue par la puissante Espagne et guidée par le Malin, ait réussi le tour de force que mes conseillers juraient impossible : couronner une papiste à la tête d'un royaume protestant, sans que personne ne trouve rien à redire.

Je passe mes après-midi à étudier et mes soirées à écrire. Je ne me plains aucunement de cette petite maison, du jardin devant, les portes faisant face à la pelouse et à la Tour blanche qui domine tout ce décor. Je suis tout à fait capable de vivre seule, telle une moniale dans sa cellule. Je travaille à une nouvelle traduction des psaumes, ainsi qu'à ma lettre à la reine afin de proclamer mon innocence. Il me paraît important de lui démontrer que si elle a choisi de relâcher tous mes conseillers sauf ceux de la première heure –

John Dudley et ses fils –, alors elle peut bien me libérer aussi. Elle a pardonné à ma mère, dont le lignage est la cause de mon accession au trône, et qui est en tout état de cause plus légitime que moi pour porter la Couronne ; la princesse Marie a aussi relâché lady Dudley, ma belle-mère, alors que celle-ci a tant insisté pour que j'essaie la couronne qui m'a été présentée. Pourquoi ne pas me libérer, alors ? Ne pas le faire serait tout à fait aberrant.

— Ta belle-mère est allée voir la reine Marie, me révèle ma sœur Catherine à voix basse lors d'une de ses rares visites.

Elle est venue m'apporter du linge propre ainsi qu'un remède pour ces douleurs au ventre et ces saignements qui n'en finissent pas. Mr Nozzle, le singe de ma sœur, en équilibre sur l'épaule de sa maîtresse, enfouit son petit visage noir entre ses mains.

— La duchesse Dudley a demandé une audience avec la reine Marie,

mais celle-ci a catégoriquement refusé.

— Non ?

Cela pique tout autant ma curiosité qu'une rumeur stupéfiante aux oreilles d'une catin attendant sur les quais le retour des pêcheurs. Cette nouvelle éveille en moi une satisfaction parfaitement immorale, un sentiment de fierté familiale.

— Vraiment ? reprends-je, incrédule. Sait-elle que la reine a accepté de recevoir mère ?

— Oui. Néanmoins, mère est de sang royal et est une favorite de notre cousine la reine, répond-elle avec un sourire malicieux. Les Dudley sont-ils de sang royal ?

— Non. Bien sûr que non ; mais ils ont un duché.

— Plus pour longtemps, m'apprend Catherine en secouant la tête. Je pense qu'on va saisir à John Dudley toute sa fortune et son titre.

— Pourquoi cela ? La souveraine n'a-t-elle pas pardonné à tant d'autres ?

— Il a commis un acte terrible. Tu sais de quoi je parle...

Elle plonge son regard dans le mien avec un air entendu, les yeux écarquillés, comme si je devais être capable, moi qui suis tellement plus savante qu'elle, de deviner ce qu'elle tait. Elle lève ensuite le doigt devant Mr Nozzle, qui le saisit de ses petites mains pour puiser dans ce geste un peu de réconfort.

Je la dévisage avec un masque d'impassibilité, et je vois des larmes se former au coin de ses yeux.

— Jane ! Tu sais bien, enfin !

— Je te promets que je ne vois pas ce que tu cherches à me dire, et me regarder avec des yeux ronds ne m'aide en rien à deviner ce que tu penses.

— Il a commis un crime de lèse-majesté, lâche-t-elle dans un souffle. Il a tenté de placer une reine illégitime sur le trône. Il a trahi la Couronne, le royaume et Dieu. Tout le monde est d'avis qu'il doit être exécuté pour cela. Il ne s'est pas contenté de transmettre des documents ni d'écrire des lettres, comme père. Lui, il ne s'est pas arrêté aux mots ; il a perpétré ce crime. Il a levé une armée afin de défaire la reine, et ses fils ont pris les armes contre Sa Majesté pour usurper la Couronne. Ils vont tous être exécutés. Il ne peut en être autrement.

Je continue de la dévisager, les traits figés.

— Exécutés ? Les fils de John Dudley ?

L'idée de voir ces cinq beaux jeunes hommes être décapités me semble impossible. Il est impensable que leur père, un homme aussi rusé et calculateur, ne puisse pas se tirer d'affaire par la négociation. Ses enfants ont trop de valeur, et il est trop malin. Aucun d'eux ne sera exécuté.

— Toi aussi, Jane, ajoute lentement ma sœur, comme si elle expliquait une notion obscure à notre petite sœur Mary. Tu le sais bien, n'est-ce pas ? Ils ont usurpé la Couronne pour te la remettre. Les Dudley vont mourir pour avoir proclamé une fausse reine, mais c'est toi qui es montée sur le trône. Tous pensent que tu devrais aussi être exécutée.

Je dévisage froidement ma sœur, la seule à avoir osé proférer un si terrible mensonge.

— Oh, non. Ils ne peuvent pas m'exécuter, affirmé-je.

Je suis abasourdie qu'elle ait pu émettre une telle hypothèse.

— Je pense comme toi ! s'exclame-t-elle avec sincérité. (Mr Nozzle hoche la tête d'un air grave.) Je ne crois vraiment pas qu'ils puissent faire une chose pareille. C'est impossible, n'est-ce pas ? Pourtant, Jane, ils affirment qu'ils le feront.

Catherine est une idiote, je le sais depuis toujours. Je ne prends même pas la peine d'en discuter avec elle, car après tout, à quoi bon lui citer des textes et des notions qu'elle n'a tout simplement pas les capacités d'appréhender ? Je ferais tout aussi bien de parler à son singe ou à son chaton. Je sais que je n'ai rien fait de plus qu'obéir à mon père et ma mère, puis à mon époux et ses parents. Cela n'a rien d'une trahison. Ce n'est pas un crime de lèse-majesté : c'est un devoir sacré, car : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne. »

La reine Marie, qui a étudié auprès de la reine Catherine Parr – avec Catherine, Élisabeth et moi, toutes les quatre plongées dans nos lectures pendant si longtemps –, comprendra cela aussi bien que moi. Mes jours se prolongeront pour la simple raison que j'ai honoré mon père et ma mère. Il serait absolument contradictoire de me condamner à mort pour avoir obéi à mes parents. Cela serait remettre en cause la vérité contenue dans la Bible, ce qui est tout bonnement impossible.

Je termine mon plaidoyer à la souveraine et, lorsque je suis entièrement satisfaite de ma lettre d'un point de vue rhétorique, syntaxique et esthétique, je la fais envoyer. Je suppose qu'en la lisant, la reine se rangera à mon avis et

me fera libérer. J'ai bien insisté sur le fait que je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle Mary Sidney m'avait emmenée à Syon, et que la pauvre non plus, sans doute. Je ne désirais nullement la Couronne, et cela n'a pas changé. Je me suis laissé convaincre par l'argument légal et sacré, puis j'ai fait du mieux que j'ai pu. Je ne vois pas ce que quiconque aurait pu me demander de plus. Je n'avais pas d'autre choix que d'obéir à mes parents et me plier à la logique de leurs arguments. Sur le moment, cela m'a paru le bon choix, mais personne ne peut me blâmer d'avoir cru que le dessein de Dieu serait mieux mené par une reine qui étudie Sa parole et suit Sa voie plutôt que d'accepter le joug de Rome. Je n'ai pas écrit cela, bien évidemment, car je sais que la reine ne serait pas d'accord avec moi, et un argument juste n'est pas toujours facile à entendre, même s'il est imparable.

Je m'étends aussi sur le fait que des personnes plus âgées et censées être plus sages que moi m'ont incitée – forcée, même – à monter sur le trône. « La faute que l'on m'impute n'est pas de mon fait », ai-je écrit de la plus habile des manières possible, étant donné que toute ma Cour et tous mes conseillers sont aujourd'hui ceux de la reine Marie. Je n'hésite nullement à blâmer John Dudley, son épouse et son fils ; j'insiste même sur le fait que je suis tombée malade, sans doute empoisonnée, dès l'instant où j'ai été contrainte de vivre chez eux.

Dans l'attente d'une réponse, je continue d'étudier et de traduire les psaumes. Je fais venir d'autres livres, car j'ai besoin de consulter les textes fondamentaux pour mon travail, mais je dois faire face à une frustration indicible en apprenant que certains tomes me resteront interdits dans la mesure où le pape a ordonné leur censure, si bien que personne n'est autorisé à me les apporter. *Comment ose-t-il interdire des commentaires de la Bible écrits par des auteurs au fait de la parole divine ?* C'est ainsi que le Malin parvient à s'immiscer dans l'esprit des hommes et des femmes. C'est ainsi que la religion soutient la tyrannie. Je ne suis donc pas surprise lorsqu'on m'annonce que je n'ai pas accès aux textes nécessaires. Il me faut alors citer ces sources de mémoire et ajouter une note afin de ne pas oublier de procéder aux vérifications lorsque je serai libre et de retour à Bradgate, où j'aurai accès à tous les ouvrages que je voudrai.

J'essaie de ne pas me laisser distraire par le vacarme qui provient de la ville : les acclamations, les trompettes et les cloches qui sonnent furieusement. Je taille ma plume et tourne la page de la grammaire grecque

que je suis occupée à étudier. Je peux à présent entendre les apprentis et les femmes crier leur joie. Je décide de ne pas aller sur les remparts pour voir de quoi il s'agit ; je peux le deviner sans peine, et je ne souhaite pas vraiment assister à l'arrivée de ma cousine, franchissant les portes de la Tour sous les vivats de la foule, puis ordonnant la libération de ses favoris. Je me contente d'espérer qu'elle me relâchera bientôt.

Je comprends que les coupables doivent être jugés et exécutés avant que la reine m'accorde son pardon, mais j'aurais souhaité que l'on m'épargne la vue de ces faux prêtres et la présence de l'antéchrist lui-même en la personne du vieux Stephen Gardiner, l'ennemi de la réforme, le persécuteur de la reine Catherine Parr, entrant dans la chapelle royale pour officier devant les traîtres repentis. Je prends mon coussin pour me protéger les genoux et je m'éloigne vers la fenêtre, puis pose le front contre la pierre froide et prie pour mon âme immortelle, tandis que cet affreux vieillard délivre un sermon, présente l'hostie et, plus généralement, procède à de la sorcellerie et des rites païens dans cette chapelle où je m'adressais à Dieu directement jusque si récemment, sans tous ces comédiens en bure jouant leur scène devant l'autel, balançant l'encensoir et aspergeant tout à qui mieux mieux.

Tout le monde ne pense pas comme moi. Mon beau-père, John Dudley, renie sa foi, se confesse, et accepte en toute humilité de recevoir son bout de pain et sa lampée de vin tout en affirmant qu'il s'agit du corps et du sang du Christ, afin de plaire à la souveraine et échanger pour quelques misérables années de plus sur terre toute une éternité au paradis. Le pain du boulanger et le fruit de la vigne, élevés par ces hérétiques comme s'il s'agissait réellement de Son corps et de Son sang. Leur foi n'est pas comparable à la nôtre – eux se complaisent dans les superstitions et la magie. Il a renoncé à la vie éternelle pour cette pathétique tentative de se racheter une existence.

On le fait sortir, ainsi que sir John Gates, qui était à son service, et sir Thomas Palmer, pas plus coupable qu'une centaine d'autres nobles, puis on les emmène à Tower Hill et les décapite comme de vulgaires criminels.

Cela me choque profondément. Je ne pleure pas la mort de John Dudley, car je n'ai aucune raison de porter son deuil. Mon beau-père, dans les derniers instants, est devenu papiste et a ainsi connu une fin tragique tout en trahissant la véritable religion réformée qui était celle de mon cousin le roi, et la mienne ; cela constitue une trahison bien pire encore que celle qu'il a

avouée. Il a cru bon de renoncer à la vie éternelle pour obtenir quelques jours de plus dans ce monde de péchés, et ce fut là un très mauvais choix, comme celui auquel il m'a pliée.

— Moi qui suis si jeune, déclaré-je à ma sœur Catherine lorsqu'elle vient me rendre visite sans y avoir été invitée, je ne pourrais jamais renier ma foi par amour pour l'existence ! Sa vie, si douce, lui était cependant bien chère, et il n'aspirait qu'à la prolonger, dira-t-on...

— Non, je ne dirais pas cela...

— ... quitte à renoncer à son âme, à l'évidence...

— Non point...

— Il n'avait cure de l'ampleur du sacrifice. La raison l'emporte ; car celui qui aurait vécu privé de liberté, pour continuer à vivre...

— Je ne dirais rien de tout cela ! proteste-t-elle. (Elle semble chercher désespérément un moyen de formuler sa pensée.) Je comprends toutefois parfaitement pour quelle raison un époux et le père de si beaux enfants refuserait d'abandonner sa famille et serait prêt à faire tout ce qu'il faut afin de rester en vie.

— Notre-Seigneur dit que quiconque Le reniera devant les hommes, Il le reniera aussi devant son Père qui est dans les cieux, réponds-je laconiquement.

— Mais quand la reine t'accordera son pardon, il te faudra bien prier avec elle, me met-elle en garde. Je le fais déjà, moi. Je reste assise derrière elle et je copie tous ses gestes. Sincèrement, Jane, cela ne fait aucune différence à mes yeux. Debout, à genoux, assis, le signe de croix – quelle importance ? Tu ne comptes tout de même pas t'opposer publiquement à la messe ? Assure-moi que tu feras bien tout ce qu'on te demande, que tu te prosterneras lors de l'élévation...

— Des sottises. Ces élévations dont tu parles dorénavant ne sont que sottises, déclaré-je.

Catherine se plaque les mains sur le visage et me regarde d'un air grave entre ses doigts écartés.

— Jane..., souffle-t-elle.

— Quoi ?

— Tu finiras par perdre ta tête, si tu ne tiens pas ta langue.

— Je ne renierai jamais le Seigneur Dieu, dis-je avec emphase.

— Jane..., répète-t-elle.

— Quoi ?

— Je ne veux pas te perdre.

Mon attention est détournée de notre discussion par une masse qui remue dans la poche de sa cape.

— Qu'est-ce que tu caches là-dedans ?

— C'est Ruban, mon chat. Je l'ai amené avec moi. J'ai pensé que tu aimerais le garder pour avoir un peu de compagnie.

Elle extirpe alors de sa poche le chaton blanc aux yeux bleus, qui ouvre la gueule dans un bâillement et montre sa petite langue rose ainsi que ses minuscules dents pointues, ses pattes pendant mollement dans le vide.

— Je ne veux pas d'un chaton, dis-je.

Elle affecte une expression de désarroi proprement ridicule.

— Il pourrait te tenir compagnie. Je suis sûre qu'il n'est en rien hérétique.

— Ne sois pas bête.

Novembre 1553, Tour de Londres

La reine, dans sa prétendue bonté, déclare que tous les prisonniers ayant refusé de se plier à ses hérésies pour suivre le Seigneur ressuscité devront marcher ainsi qu'Il l'a fait devant le peuple. Je sais que c'est elle et non moi que cette mascarade couvre de honte. Je n'ai pas peur de faire face à ces accusations de trahison. À dire vrai, j'en suis heureuse, car cela me permettra de me défendre, tel un Daniel venu pour le jugement. Je suis prête. Je dois être jugée en même temps que la poignée de captifs restants, au Guildhall, afin que l'humiliation soit la plus publique possible. Elle ne se rend pas compte, cependant, que cela revêt pour moi les apparences d'une épreuve divine. Je suis honorée d'être emmenée de la Tour de Londres jusqu'au Guildhall afin d'affronter mon jugement. Je n'ai pas plus honte que Jésus lorsqu'il a porté Sa croix. Elle pense que ce sera pour moi un supplice, une humiliante parade sous les huées de la foule, mais ce sera mon martyre et j'en suis satisfaite.

Les rues sur tout le trajet sont gardées par des hommes en armes, et notre convoi de prisonniers est mené par le bourreau, suivi de l'archevêque Thomas Cranmer, le fidèle serviteur de Dieu qui nous a transmis le livre de prières en anglais et qui a traduit les psaumes avec ma chère reine Catherine. Il a été enfermé à la Tour car il s'est opposé à la volonté de la souveraine

papiste de réinstaurer la messe. Il fut mon précepteur avec la reine Catherine, et je le connais bien ; je sais que s'il marche dans les pas du bourreau, c'est que le Seigneur marche au-devant. Je suis fière de suivre un homme tel que lui. Je le suivrais jusqu'aux portes du paradis.

Malheureusement, ce n'est pas moi qui viens ensuite, car je suis précédée de mon époux, Guilford, que la peur laisse livide ; je suis, quant à moi, escortée par deux de mes dames d'honneur. Derrière moi se trouvent deux autres Dudley : Ambrose et Henry. Eux, au moins, gardent la tête haute et conservent une attitude digne.

Je porte une robe noire, un capuchon noir orné de jais, ainsi qu'une cape noire à fourrure. J'ai dans les mains un livre de prières ouvert, que je lis tout en marchant. À dire vrai, je suis incapable de déchiffrer les trop petits caractères imprimés secoués par chacun de mes pas, mais cela n'a aucune importance : je connais les prières par cœur. Mon but n'est pas de lire, je veux seulement montrer que je le lis, afin que tous puissent constater que je n'écoute que la parole de Dieu telle qu'elle a été rapportée par Son fils et transmise dans Son Testament, traduit par la reine Catherine et moi-même. Je ne prête pas l'oreille aux grommellements du prêtre durant l'interminable office en latin qui m'accueille au Guildhall. Je suis purifiée par ma foi, et non par les signes de croix, les pirouettes, les soutanes et la fumée d'encens qui s'élève dans la pièce avant l'entrée des juges. Ces derniers se signent, murmurent un « amen » et font tout ce qu'ils peuvent pour souligner que ce procès est celui de l'Église anglicane par l'Église catholique romaine, celui de la vérité par le mensonge, de la foi par l'hérésie, de l'agneau par le mouton, de notre congrégation par la leur.

Le procès n'est rien d'autre qu'un long discours incohérent tenu par des hommes sachant parfaitement comment les événements se sont déroulés mais n'osant le dire, à l'encontre de personnes qui le savent tout aussi bien mais dont le sort dépend entièrement de leur aptitude à le nier. Tout le monde ment. Je ne suis pas autorisée à me défendre, je ne peux que faire des aveux. Je n'ai pas le loisir d'expliquer le pouvoir de la parole de Dieu.

Les juges, qui sont aussi coupables que les accusés, condamnent tous les hommes à être traînés jusqu'à l'échafaud, où ils seront pendus, puis éviscérés, et enfin démembrés. Cette peine réservée aux hautes trahisons est tout à fait similaire à une crucifixion. L'exécution aura lieu sur Tower Hill,

qu'ils feraient bien de rebaptiser Calvaire. J'écoute le verdict sans même trembler, car je n'arrive pas à croire qu'il a bien été délivré. *Le plus cher ami de la reine Catherine, son maître à penser, jugé coupable d'hérésie et éviscéré ? Ce fut Thomas Cranmer en personne qui donna l'extrême-onction au roi Henri sur son lit de mort. Il a écrit le Livre de la prière commune. Comment peut-on le traiter d'hérétique ? Comment la fille de son amie peut-elle le faire éviscérer ?*

Le sort qui m'attend est pire encore et tout aussi ridicule. On me condamne à mort par décapitation, comme les traîtres, ou par le bûcher, comme les hérétiques. Mon exécution aura lieu à la Tour de Londres. J'écoute, impassible, tous les mensonges qu'ils profèrent et les vies qu'ils menacent. Anne Askew, une dame de la petite noblesse, a été brûlée à Smithfield pour avoir défendu notre religion. *Croient-ils que le Rédempteur, qui l'a soutenue jusqu'à la fin, m'abandonnera ? Croient-ils que je n'oserai pas souffrir l'état de martyr qu'elle a connu ? Je l'ose sans hésitation ; mais eux le feront-ils ?*

Je garde la foi et pense qu'ils vont prononcer les sentences mais se contenteront de repousser leur exécution jusqu'à ce que le temps passe et que tous oublient, à la suite de quoi ils nous relâcheront : Thomas Cranmer, les fils Dudley et moi. La condamnation à mort est une menace brandie pour dissuader ceux qui auraient dans l'idée de résister à l'oppression. *Je ne connaîtrai pas cette fin tragique. J'attendrai, j'étudierai, sans redouter la mort. Le temps s'égrènera et viendra le jour de mon retour à la liberté, et je m'assiérai à mon bureau à Bradgate, devant la fenêtre ouverte par laquelle entrent le chant des oiseaux perchés dans les arbres ainsi que l'odeur du foin transportée par un vent estival ; viendra le temps de retrouver Catherine et Mary, et de jouer à cligne-musette dans les bois.*

— Je n'ai pas peur, annoncé-je à Catherine.

— Alors, tu es folle !

Je prends ses mains dans les miennes pour l'empêcher de jouer nerveusement avec sa robe et de bercer le panier empli de fruits qu'elle tient sur ses genoux tel un enfant, tel le neveu que je ne lui donnerai jamais.

— Je n'ai pas peur parce que je sais que cette vie n'est qu'une vallée des pleurs qu'il nous faut traverser, déclaré-je vaillamment. « Heureux ceux qui placent en Toi leur appui ! Ils trouvent dans leur cœur des chemins tout

tracés. Lorsqu'ils traversent la vallée de Baca, ils la transforment en un lieu plein de sources, et la pluie la couvre aussi de bénédictions. »

— Que dis-tu ? s'exclame-t-elle avec incompréhension. Que racontes-tu donc encore ?

Je la guide vers la fenêtre et l'incite à s'asseoir avec moi.

— Je suis prête, déclaré-je. Je ferai mon devoir.

— Implore le pardon de la reine ! s'écrite-t-elle, hors de propos. Tous les autres l'ont fait. Tu n'as nul besoin de renier ta foi, il te suffit de dire que tu te repens pour ta participation dans la rébellion. Elle a lu ta lettre. Elle sait que tu n'étais pas responsable. Écris-lui encore pour reconnaître tes torts ; tu feras annuler ton mariage, tu assisteras à la messe, et tu pourras ensuite retourner à une vie paisible à Bradgate, où je rentrerai avec toi et où nous pourrions être heureuses.

Je déclame alors ces quelques vers :

*Ne t'étonne donc point,
De l'infortune qui me frappe,
Car les caprices du destin
Bien souvent nous échappent.*

Ma sœur laisse échapper un petit cri de surprise.

— Mais que veux-tu dire, à la fin ? Je ne comprends rien !

— Il s'agit d'un poème que j'ai composé.

Elle entortille ses doigts, prise d'angoisse et je tente de lui prendre les mains pour la rassurer, mais elle se lève d'un bond et se dirige vers la porte.

— Je crois que tu es devenue folle ! s'exclame-t-elle. Tu es folle de refuser de vivre !

— Mon esprit est tourné vers le royaume des cieux, réponds-je posément.

— Que nenni, rétorque-t-elle avec toute la clairvoyance d'une sœur. Tu penses qu'elle te pardonnera sans que tu aies à t'excuser. Tu penses que tu réussiras là où John Dudley a échoué. Tu penses que tu pourras brandir ta foi et que tous t'admireront pour cela, comme Roger Ascham, le pédagogue, et cet homme ridicule en Suisse.

Cette attaque inattendue me pique au vif. Je suis furieuse de cette insulte envers mon maître spirituel, Henri Bullinger.

— Tu es jalouse ! riposté-je. Tu parles de grands hommes, mais tu n'as

jamais été capable de comprendre leurs enseignements.

— De quoi serais-je jalouse ? réplique-t-elle en élevant la voix.

Elle désigne d'un ample geste du bras les pièces adjacentes, basses de plafond, les fenêtres donnant sur les jardins intérieurs et les tours au-delà.

— De cela ? Tu es prisonnière, condamnée à mort, ton époux est en prison et doit subir le même sort. Je n'ai rien à t'envier ! Je veux vivre. Je veux me marier et avoir des enfants. Je veux porter de jolies robes et danser ! Je veux jouir de la vie. Je sais que toi aussi. Personne n'a sincèrement envie de mourir pour sa religion à seulement seize ans ; en Angleterre, de surcroît ! Quand ta propre cousine est sur le trône. Elle te pardonnera ! Elle a offert son pardon à père. Tu n'as qu'à faire appel à sa clémence pour pouvoir rentrer à Bradgate couler des jours heureux ! Pense à ta chambre, à tes livres. Pense au chemin de la rivière, où nous allons nous promener à cheval.

Je me détourne d'elle comme de la tentation. Tout cela m'est plus aisé si je la considère comme une tentation matérielle, une créature à tête de gargouille, et non plus comme ma sœur avec ses cheveux d'ange, ses envies si élémentaires et ses espoirs si naïfs.

— Non, décidé-je. « Celui qui est préoccupé de sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de Moi et de l'Évangile la sauvera. »

Catherine laisse échapper un petit gémissement plaintif, puis frappe à la porte pour qu'on la laisse sortir. Personne ne lui a appris l'art de la rhétorique, tandis qu'on me l'a enseigné dès mon plus jeune âge. Elle est éduquée, mais n'est pas érudite. Il est fort peu probable que ma si simple petite sœur parvienne un jour à me convaincre de quoi que ce soit. Je suis toutefois émue par ses larmes. Je l'aurais bien consolée, si je l'avais pu, mais je ne fais que répondre à l'appel. Alors, sans me tourner vers elle, je lui dis :

— « Je suis venu opposer le fils à son père, et la fille à sa belle-mère. »

— « Sa mère », répond-elle d'une voix étouffée par la manche dont elle se sert pour sécher ses larmes.

Je suis si surprise que je la prends par les épaules et l'oblige à me faire face.

— Qu'as-tu dit ?

— « Sa mère », répète-t-elle. Tu fais erreur : c'est le fils contre son père et la fille contre sa mère, pas sa belle-mère. Tu t'es trompée à cause de ta haine pour lady Dudley, et cela montre parfaitement ce que tu es, Jane. Ce n'est pas la parole de Dieu, il s'agit simplement d'une manière pour toi de

t'opposer aux Dudley. Tu espères que la reine te pardonnera sans te contraindre à changer ta foi ; ainsi, John Dudley, qui est mort après s'être converti, passera pour un hérétique et un lâche, tandis que ton courage sera loué.

Sa simplicité d'esprit m'exaspère au plus haut point, et je fulmine.

— C'est un véritable martyr que de subir ta stupidité ! Tu ne comprends rien. Je suis abasourdie de constater que tu connais les Saintes Écritures, mais tu t'en sers à mauvais escient, afin d'ébranler mon assurance. Va-t'en, à présent, et ne reviens plus.

Elle se tourne vivement vers moi et je vois brûler dans ses yeux bleus le brasier du tempérament des Tudors. Catherine est quelqu'un de fier, tout comme moi.

— Tu ne mérites pas l'amour que je te porte, dit-elle avec une logique bien particulière. Je te l'exprime tout de même quand tu le mérites le moins, et ce parce que je sais la fragilité de ta situation, quand bien même elle t'échappe entièrement, du fait de ta suprême intelligence.

Février 1554, Tour de Londres

J'étais certaine que la reine me ferait libérer pour Noël, mais l'Épiphanie est déjà passée. Tout le royaume a dû, pour célébrer la naissance du divin enfant, subir une messe en latin. J'ai, quant à moi, loué Notre-Seigneur à la manière d'une véritable croyante, par la prière et le recueillement plutôt que par l'acceptation du païen, par l'idolâtrie fallacieuse, l'excès de boisson et de nourriture. Je crois d'ailleurs que je n'ai jamais connu Noël plus pieux : j'ai consacré toute la journée à la prière, à la réflexion sur la naissance de notre Sauveur et à la lecture de la Bible. Nul cadeau, nul festin, ce qui est pour moi le plus beau des Noëls, car je n'ai jamais pu jouir d'une si simple et si pure solitude par le passé. *Comme je suis heureuse d'être seule et de pouvoir jeûner.*

— Comme cela est triste ! se lamente Catherine lorsqu'elle me rend visite tandis qu'elle séjourne dans notre demeure de Londres. (Elle arrive les bras chargés de cadeaux de la part de père et mère, et m'apporte un nouveau capuchon qu'elle a choisi dans sa propre garde-robe.) Jane, ne pourrais-tu pas au moins mettre une branche de houx, ou une bûche dans l'âtre ?

Elle laisse s'envoler un petit rouge-gorge apprivoisé qu'elle a amené, et

l'oiseau va se poser sur le linteau avant de se mettre à piailler, comme s'il s'offusquait de ce manquement à la tradition païenne.

Je ne prends même pas la peine de répondre à ma sœur ; je me contente de la regarder longuement avec dédain. Puis, je vois sa lèvre se mettre à trembler et elle déclare d'une petite voix :

— Comme tu dois te sentir seule !

— Pas le moins du monde, rétorqué-je en mentant.

— Nous devons bien te manquer, Mary et moi, même si tu ne peux certainement pas dire la même chose pour mère.

— J'étudie, répliqué-je.

Les livres, cependant, ne remplacent pas la conversation, même celle bien futile avec des jeunes filles trop ignorantes.

— Eh bien, tu me manques, à moi, déclare-t-elle franchement avant de se jeter dans mes bras et d'enfouir son visage mouillé de larmes dans le creux de mon cou.

Elle éclate alors en sanglots tout près de mon oreille, mais je ne la repousse pas. Je la serre même davantage avant de lui avouer :

— Tu me manques aussi.

À quoi servirait que je me mette à pleurer avec elle ? Du reste, je vis une existence recluse, digne d'un véritable disciple du Seigneur. Je ne dois avoir besoin de rien. Tant que j'ai ma bible, je n'ai besoin de rien d'autre. Je serre toutefois ma sœur contre moi, comme s'il s'agissait d'un chiot : cela m'apporte un grand réconfort, malgré l'insignifiance de la chose.

— J'ai un secret à te confier, m'annonce-t-elle en pressant sa joue moite contre mon oreille.

— Je t'écoute.

Nous ne sommes pas seules, mais ma dame de compagnie est assise un peu à l'écart, près de la fenêtre afin de bénéficier d'un peu de lumière pour coudre. Cette dernière pensera certainement, en voyant Catherine m'étreindre ainsi, que nous ne faisons que pleurer l'une contre l'autre.

— Père lève une armée, dit-elle.

J'ai l'impression que ses mots m'échappent, sa voix comme étouffée. Je prends garde à ne pas montrer ma réaction.

— Pour me sauver ?

Je fais comme si je m'effondrais en larmes contre ma sœur, bien qu'il me faille déployer des ressources de maîtrise pour m'empêcher de bondir et de

crier de joie. J'ai toujours su que mon père ne me laisserait pas finir mes jours dans cette prison. J'ai toujours su que si mère ne parvenait pas à convaincre la reine Marie de me libérer, alors père me délivrerait par la force. J'ai toujours su que mes parents n'accepteraient jamais de m'abandonner à mon sort. Je suis leur fille aînée, et l'héritière présomptive de la Couronne d'Angleterre. Ce n'est pas comme si j'étais une sombre inconnue que l'on oublie en un rien de temps.

— N'est-ce pas fort dangereux ? m'inquiété-je.

— Oh, je ne le pense pas, répond Catherine dans un murmure. Plus personne ne veut de la reine Marie sur le trône ; plus à présent qu'elle a décidé d'épouser le prince d'Espagne.

Cette annonce m'étourdit, car j'ignorais tout de cette histoire.

— Elle va se marier ?

— Oui, avec Philippe d'Espagne.

— Il se prépare donc un soulèvement. On la destituera et me couronnera à sa place !

— Je le crois, dit vaguement Catherine. Je pense que c'est ce qui a été décidé.

— Ce n'est pas pour proclamer Élisabeth, tout de même ? interrogé-je avec une soudaine méfiance.

— Certainement pas ! s'exclame-t-elle. Élisabeth est devenue papiste. Elle a demandé à la reine de lui faire envoyer des crucifix et des calices pour sa propre chapelle, et elle a forcé son chapelain à porter un surplis et une chape.

Même une tête de linotte comme Catherine arrive à comprendre ces signes.

— Es-tu certaine que père vient pour moi ?

— Indubitablement, répond-elle avec assurance.

Nous nous écartons l'une de l'autre, et je vois ses yeux brillants et ses joues rosies de larmes.

— Reprends l'oiseau avant de partir, lui dis-je. Tu sais que je ne les aime pas.

Attendre d'être sauvée, et savoir que mon père sur terre et celui dans les cieux n'ont pas oublié leur fille dévouée, me donne l'impression d'être sur le point de vivre une aventure. Cela éclaire mes journées, et instille de la ferveur

et de l'espoir dans mes prières là où il n'y avait plus que du repentir et l'imploration de Son pardon. Je savais, et je l'ai toujours su avec certitude, que le peuple d'Angleterre, après avoir reçu la liberté de lire, de penser et de prier directement le Sauveur, refuserait de redevenir l'esclave de la pensée et de la parole de l'Église de Rome. J'ai toujours su qu'il se soulèverait contre l'antéchrist dès lors qu'il aurait compris que sa religion est en péril. Ce n'était qu'une question de temps, une question de foi. Je dois attendre et rester patiente, comme Il l'a été.

Qui plus est, j'aurais très bien pu expliquer à la reine Marie que celui qu'elle prendrait pour mari tenterait d'usurper la Couronne, car il m'est arrivé la même chose. C'est exactement ce qu'a essayé de faire Guilford dès l'instant où l'on m'a proclamée reine. Notre cousine en France, Marie Stuart, du haut de ses onze ans, verra bien assez tôt que son promis tentera d'accaparer aussi sa Couronne d'Écosse dès qu'elle sera en âge de régner. Dieu a placé les hommes au-dessus des femmes, et ceux-ci chercheront toujours à reprendre cette place, même si la femme en question est reine et doit être au-dessus de tout le monde. La reine Marie a beau être suffisamment âgée pour être ma mère, je me devrais sans doute de l'avertir que tous les hommes sont pareils : s'ils prennent pour épouse une femme de plus haut rang, ils en éprouveront toujours quelque jalousie et tenteront de se hisser au-dessus d'elle. C'est pour cette raison précise que le trône d'Angleterre n'a jamais été occupé par une reine régnante – les femmes occupant seulement la régence en l'absence de roi. C'est pour cette raison qu'aucune duchesse ne siège au Conseil privé. Si un homme gagne un titre, il lui appartient pleinement ; mais si une femme en gagne un, il appartient à son mari. C'est pour cela que la souveraine a fait exécuter John Dudley et m'a épargnée. Elle a lu ma lettre et a compris que j'ai hérité de la Couronne, mais qu'il a réclamé le trône pour son fils. Elle a compris sans mal que j'avais agi avec honneur, et que Guilford n'avait été mû que par l'avidité. J'aurais pu la prévenir que l'époux qu'elle choisirait allait s'emparer de son sceptre et que le peuple d'Angleterre n'accepterait jamais d'être gouverné par un roi d'Espagne. Cela fait moins de huit mois qu'elle est montée sur le trône, mais elle s'est déjà discréditée. J'ai de la peine pour elle, mais n'éprouve aucun regret de voir mon père soulever une armée contre elle.

Ainsi soit-il ; que périssent tous les hérétiques.

J'attends la venue de l'armée qui doit me délivrer, mais je ne la vois point. Alors, je guette la venue de Catherine pour qu'elle m'explique ce qu'il s'est passé, mais elle ne paraît pas non plus. Du jour au lendemain, on m'ôte le privilège des promenades dans les jardins ou sur les toits de la tour, mais personne ne m'en donne le motif. Les journées sont sombres, un épais brouillard montant du fleuve et de lourds nuages pesant dans le ciel. Je n'ai de toute manière nulle envie de me promener dans les jardins, comme je l'explique à Mrs Partridge. Plus rien ne pousse en cette période, les arbres sont dépouillés de leur feuillage et la pelouse elle-même n'est plus qu'une mare de boue. Il n'est donc point besoin de m'interdire quoi que ce soit, car c'est l'hiver qui me prive et non la volonté de la reine. Mrs Partridge pince les lèvres, mais ne répond rien.

J'entends éclater des cris et des coups de feu quelque part dans la cité de Londres et je devine aisément qu'il s'agit de mon père venu me sauver, à la tête d'une armée. Mes livres sont rangés sur la table, mes papiers ficelés : je suis prête à partir.

— Que se passe-t-il ? demandé-je calmement à Mrs Partridge.

Elle fait un signe de croix, comme s'il s'agissait là d'une habitude pour se préserver du malheur.

— Que Dieu vous pardonne ! m'exclamé-je face à ce signe d'hérésie. Que croyez-vous faire avec ce geste ridicule ? Pensez-vous que cela aide de quelque manière ? Pourquoi ne pas frapper dans vos mains pour éloigner le Malin, tant que vous y êtes ?

— Je prie pour vous, répond-elle simplement en me regardant droit dans les yeux avant de quitter mes appartements.

— Que se passe-t-il ? répété-je dans un éclat de voix.

Mais elle referme déjà la porte derrière elle.

Jeudi 8 février 1554, Tour de Londres

Je reçois la visite de John Feckenham, dont l'idolâtrie se perçoit clairement dans sa robe de laine beige attachée à la ceinture par un cordon de cuir et complétée d'une capuche blanche qu'il repousse pour découvrir son visage rouge et carré. *Un moine bénédictin qui, sciemment, vient me rendre visite. Pauvre fou !*

Il reprend sa respiration après cette longue série de marches qui mène à

mes appartements.

— L'ascension est ardue, dit-il entre deux courtes respirations avant de baisser la tête pour franchir la porte. Lady Dudley, je suis venu m'entretenir avec vous, si vous le permettez.

Il parle avec un accent prononcé, comme un boucher ou un fermier, bien loin des notes chantantes de mes précepteurs instruits à Cambridge. Cela me fait sourire d'imaginer un véritable berger prêcher.

— Je n'ai nul besoin d'être guidée par un homme aveugle perdu dans les ténèbres, répliqué-je calmement.

— J'ai de bien fâcheuses nouvelles pour vous.

Il semble effectivement courber les épaules sous le poids de ce qu'il porte, et je songe alors à mon père, à la tête de son armée, en chemin pour Londres ; l'effroi me saisit. J'espère de tout mon cœur que rien d'affreux n'est arrivé. Si tel était le cas, toutefois, on n'aurait certainement pas envoyé un prêtre inconnu, un hérétique, pour m'annoncer la chose. Serait-on allés jusqu'à trouver le plus gras des porcs du pape, avec son accent de paysan, dans le dessein de m'humilier ?

— Qui vous a dit de me faire part de ces nouvelles ? demandé-je. Qui a fait peser sur vous, qui avez déjà bien assez à porter, une si lourde tâche ?

Il laisse échapper un long soupir, comme s'il était aussi triste qu'essoufflé.

— Je ne suis point venu pour procéder avec vous à une joute verbale, déclare-t-il. Le Conseil m'a chargé de vous apprendre la nouvelle et la reine en personne m'a ordonné de vous libérer des superstitions qui vous maintiennent dans l'ignorance.

— Me libérer des superstitions qui me maintiennent dans l'ignorance ? interrogé-je sur un ton glacial.

— Oui.

— Combien de temps avons-nous ? m'enquiers-je dans un rire forcé.

— Peu de temps, répond-il simplement. On a confirmé votre sentence. J'en suis sincèrement navré. Vous serez décapitée demain. Nous n'avons que très peu de temps, lady Dudley.

J'ai l'impression que ces mots me tuent sur le coup. Je ne peux plus respirer et mon ventre, qui ne me laisse jamais de répit, se glace brusquement. J'ai même l'impression que mon cœur a cessé de battre.

— Comment ? Qu'avez-vous dit ?

— Je suis sincèrement désolé, mon enfant, déclare-t-il avec douceur.

Je pose les yeux sur son visage rond et rouge.

— Que dites-vous ?

— Vous et votre époux, Guilford Dudley, devez être exécutés demain.

Je peux déceler des larmes dans ses yeux. Ce sont celles-ci, d'ailleurs, en plus de son malaise manifeste, de sa figure cramoisie et de son souffle rauque, qui me convainquent plus que les mots.

— Quand, avez-vous dit ? Quand ?

— Demain, répète-t-il doucement. Puis-je m'entretenir avec vous au sujet de votre âme immortelle ?

— Je crains qu'il ne soit trop tard pour cela, dis-je.

Mes pensées sont confuses, quelque chose bourdonne à mes oreilles et je m'aperçois que c'est le rapide tambourinement de mon cœur.

— J'ai bien peur de ne pas avoir le temps de faire tout ce qu'il me reste à faire, reprends-je. Je ne pensais pas...

Non, je ne pensais pas que la reine ma cousine irait jusque-là ; mais je m'aperçois à présent que sa fausse religion l'a conduite à la folie, comme beaucoup d'autres.

— Je pourrais demander que l'on m'octroie plus de temps afin de sauver votre âme, suggère-t-il avec espoir. Il me faudrait toutefois affirmer que nous avons discuté ensemble, que vous m'avez écouté et qu'il est permis d'espérer que vous vous repentiez.

— Très bien, accepté-je. D'accord.

Même une journée supplémentaire pourrait permettre à mon père de venir me délivrer. Il faut que je reste en vie afin de lui laisser le temps d'arriver jusqu'à moi. Il se rapproche chaque jour un peu plus ; je le sens. Il n'échouera pas ; je ne dois pas échouer non plus. Il est sans doute, à cet instant même, en train de livrer bataille au sud de la Tamise. Je dois être encore vivante lorsqu'il la franchira.

Vendredi 9 février 1554, Tour de Londres

John Feckenham arrive à l'aube, comme il me l'a promis, une boîte contenant ses fétiches sous le bras : pain, vin, calice, étole, cierges et encens, ainsi que tout le nécessaire pour duper les plus faibles d'esprit à la manière d'un charlatan faisant des tours d'adresse devant des enfants un peu simples.

Je pose un regard dépité sur sa malle, puis sur son visage convaincu.

— Je ne me convertirai jamais dans le dessein d'échapper à la décapitation, déclaré-je. C'est le sort de mon âme qui importe.

— À mes yeux aussi, dit-il avec douceur. La reine nous a octroyé trois jours pour débattre du divin.

— J'ai toujours beaucoup aimé étudier et débattre.

— Dans ce cas, commençons. Expliquez-moi ce que vous comprenez dans ces paroles sacrées : « Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. »

Je me retiens de lui rire au nez.

— Ne pensez-vous pas que ce passage a été pour moi, au fil des années, le sujet de nombreux débats ?

— J'en suis conscient, répond-il avec calme. Je sais que l'on vous a trompée, ma pauvre sœur.

— Je ne suis pas votre sœur, rétorqué-je. Je n'ai que deux sœurs. Je pense que je le saurais, si j'avais eu un frère.

J'entends un garde ouvrir les portes de la tour des Lions, puis les bruits de pas de plusieurs hommes la franchissant. J'entends quelqu'un vociférer l'ordre d'arrêter, puis attribuer une cellule à ce qui semble être de nouveaux captifs. Je sais que John Feckenham doit lire la surprise sur mon visage.

— J'aimerais voir ce qui...

Il ne bouge pas de sa chaise, et je suppose qu'il sait parfaitement qui sont ces nouveaux venus. Je me précipite jusqu'à la fenêtre pour voir de qui il s'agit. C'est alors que j'aperçois mon père, mon pauvre père, au milieu d'une poignée d'hommes, désarmés, leurs bannières déchirées, leurs chevaux emmenés. La défaite est manifeste.

— Mon père a de nouveau été fait prisonnier ? demandé-je en me tournant vers Feckenham. Vous êtes venu donner vos bons conseils, mais vous n'avez pas daigné m'annoncer cela ? La seule chose que j'ignorais et qu'il me fallait savoir ?

— Il a une nouvelle fois trahi la Couronne, répond-il sans ambages. Lui et sir Thomas Wyatt ont essayé d'entrer dans Londres à la tête d'une armée.

— Pour me sauver ! tonné-je dans un accès de colère. Qui pourrait bien lui en vouloir de tenter de sauver sa fille, qu'il chérit plus que tout ? J'ai toujours été sa préférée, car je suis aussi pieuse et éduquée que lui. Comment un homme tel que lui pourrait-il laisser sa fille mourir sans essayer de la

secourir ? Personne ne peut le blâmer.

Nous restons silencieux l'espace de quelques instants. Je le fustige du regard, rouge de fureur, des larmes aux yeux, tandis qu'il m'observe avec amertume, tel un boucher que l'on vient de duper sur le prix de sa marchandise. Il baisse la tête et je vois son teint rougeaud se propager sur toute sa figure.

— Ce n'est pas pour vous sauver qu'il a participé à cette rébellion, dit-il avec tact, et ces mots résonnent en moi comme le glas dans mon cœur. Ce n'est pas pour vous, ma chère. Les insurgés souhaitaient placer la princesse Élisabeth sur le trône, mais c'est précisément à cause de ce complot que votre sentence a été confirmée. Je suis navré, mon enfant.

— Il a levé une armée pour Élisabeth ?

Je n'en crois pas mes oreilles. J'ai clairement expliqué à mon père quel genre de personne était Élisabeth. *Pour quelle raison aurait-il cherché à placer sur le trône quelqu'un qui traite sa religion de manière si frivole et qui est aussi inconstant qu'une journée d'automne ?*

— C'est exact.

— Mais pourquoi m'exécuter, moi, alors que c'est pour Élisabeth que mon père a trahi la Couronne ? demandé-je dans un souffle médusé, car malgré mon grand esprit, le raisonnement m'échappe. Cela n'a aucun sens. Ce n'est pas logique.

Le sourire triste de John Feckenham confirme mon impression.

— Les conseillers espagnols de la reine veulent montrer qu'aucun traître ne survivra s'il se soulève contre eux.

Il s'aperçoit de son erreur et se reprend :

— Contre Sa Majesté.

Je m'en fiche bien. Je ne pense qu'à mon père.

— Il ne venait pas pour me délivrer ? Il n'a jamais cherché à me libérer ? Il a fait cela pour Élisabeth, depuis le début – pas pour moi ?

Feckenham comprend toute l'ironie de la situation.

— Vous auriez été relâchée, je n'en doute pas.

Il remarque ma mine déconfite et les larmes de colère qui menacent de couler.

— Mais nous ne pouvons rien savoir avec certitude tant que les prisonniers n'auront pas avoué. Souhaitez-vous que nous priions votre Père aux cieux, qui vous aime ? Vous pouvez toujours compter sur Lui.

— Oui, accepté-je, défaite.

Nous nous agenouillons côte à côte et récitons le *Pater Noster*, cette prière que Jésus nous a apprise Lui-même et qui nous dit que Dieu est « Notre Père ». J'ai un Père au ciel, quand bien même j'ai perdu celui que j'avais sur terre. Frère Feckenham prie en latin tandis que je le fais en anglais. Je ne doute pas un instant que ma prière est entendue, au même titre que la sienne.

Samedi 10 février 1554, Tour de Londres

Mon père est accusé de trahison et sera jugé pour sa participation au soulèvement contre la reine, un vaste complot qui avait de bonnes chances de réussir. Le but était de déposer Marie en faveur d'Élisabeth, puis de lui faire épouser Édouard de Courtenay, notre cousin de la famille Plantagenêt, qui partage notre sang et notre foi. Élisabeth nie avoir eu connaissance de tout cela, bien évidemment. Pour une femme si éclairée, elle fait fort bien l'ignorante lorsque cela l'arrange. Ce complot pousse cependant notre cousine Marie à la plus grande méfiance envers toutes les héritières présomptives – Élisabeth, moi, Catherine et même la petite Mary, Margaret Douglas et Marie I^{re} d'Écosse, actuellement en France. N'importe laquelle d'entre nous pourrait être proclamée reine d'Angleterre à sa place ; nous pouvons toutes prétendre à la Couronne aussi bien qu'elle ; nous sommes toutes suspectes.

Je vis dans une angoisse si permanente que j'accueille avec un immense soulagement la venue de John Feckenham, qui m'offre un sourire timide, son visage toujours aussi rougeaud, ses sourcils blonds froncés comme s'il craignait de ne pas être le bienvenu.

— Vous pouvez entrer, lui dis-je avec un certain degré d'ingratitude.

J'inspire longuement et délivre mon discours déjà tout préparé.

— Étant donné que ces quelques jours supplémentaires sur terre m'ont été octroyés afin de discuter avec vous, bien que je ne me plains nullement de mon si funeste sort, qui est en vérité une bénédiction du Seigneur plus grande encore que tout ce qu'il a pu me témoigner jusqu'à présent.

— Vous aviez préparé cela, devine-t-il en comprenant bien le sens de ce préambule à notre débat du jour.

Il pose ses livres sur la table et s'installe confortablement sur une chaise,

comme s'il savait déjà que tenter de récupérer mon âme sera une tâche ardue pour un hérétique tel que lui.

Dimanche 11 février 1554, Tour de Londres

Mère et Catherine sont autorisées à rendre visite à père ; Catherine laisse mes parents passer du temps ensemble – comme à leur habitude – et monte me voir.

Elle ne trouve rien à me raconter, et je n'ai rien à lui dire. Nous demeurons donc assises dans un silence inconfortable. Elle verse quelques larmes et étouffe ses sanglots grâce aux manches de sa robe. Il m'est impossible d'étudier, d'écrire ou de prier tant qu'elle reste là, en face de moi, à m'observer avec ce regard larmoyant. Je ne parviens même pas à réfléchir clairement. Je me retrouve étouffée sous le poids de ses regrets, de ses peurs et de ses peines. C'est comme être coincée dans une baratte – je sens d'ailleurs l'aigreur du babeurre me submerger. Je n'ai aucune envie de gâcher ma dernière journée de cette manière. Je souhaite écrire le compte-rendu de mes conversations avec John Feckenham afin de démontrer comment j'ai triomphé de ses arguments fallacieux ; je voudrais avoir le temps de préparer le discours que je délivrerai avant de poser la tête sur le billot ; et je voudrais pouvoir raisonner – je n'ai aucune envie de ressentir.

Nous entendons au-dehors les chariots apportant le bois qui servira à construire l'échafaud sur la pelouse devant la Tour blanche, ainsi que les ouvriers se hélant pour obtenir un outil. Chaque fois qu'une planche tombe sur les pavés, que la scie mord le bois ou qu'un marteau cogne un clou, Catherine tressaille, son beau visage pâle comme la mort, ses yeux aussi sombres que de l'encre.

— Je vais mourir pour ma foi, déclaré-je brusquement.

— Tu vas mourir parce que père s'est soulevé contre la Couronne, rétorque Catherine avec colère. Ce n'était même pas pour te sauver !

— Peut-être est-ce ce que tout le monde affirme, réponds-je avec calme, mais la reine a tourné le dos à ceux qui sont sur le véritable chemin qui mène à Dieu, a trahi sa promesse de laisser chacun libre de choisir sa religion en son âme et conscience, et plie le royaume tout entier aux ordres de l'évêque de Rome et des hidalgos d'Espagne. Elle s'est donc retournée contre moi à cause de ma foi, et c'est pour cela que je vais mourir.

— Je refuse de t’entendre parler de trahison, s’exclame Catherine en se plaquant les mains sur les oreilles.

— Tu refuses d’entendre quoi que ce soit.

— Père nous a tout fait perdre, dit-elle. Il a gâché nos vies.

— Ce ne sont que des biens matériels, rétorqué-je. Cela ne signifie rien pour moi.

— Bradgate ! Bradgate signifie beaucoup pour toi ! Alors, pourquoi dis-tu une chose pareille ? Il s’agit de notre demeure !

— Tu devrais plutôt te préoccuper d’avoir une place dans la demeure de Dieu, au paradis.

— Jane, me supplie-t-elle. Dis-moi une parole gentille, parle-moi comme une sœur avant qu’il nous faille nous quitter à jamais !

— Je ne peux pas, réponds-je simplement. Je dois rester concentrée sur la voie qui s’ouvre devant moi et les joies qui m’attendent.

— Rendras-tu visite à Guilford avant son exécution ? Il a demandé à te voir. Seras-tu réunie avec ton époux une dernière fois ? Il souhaite te faire ses adieux.

Je secoue vivement la tête devant cet élan d’affection morbide.

— Je ne peux pas ! Je ne le peux pas ! Je ne verrai personne d’autre que frère Feckenham.

— Un moine bénédictin ? se récrie-t-elle. Pour quelle raison accepterais-tu de le voir lui et pas Guilford ?

— Parce que frère Feckenham sait que je suis une martyre, répliqué-je. Parmi vous tous, seuls lui et la reine comprennent que je vais mourir pour ma foi. C’est pour cela que je ne recevrai personne d’autre que lui ; et c’est pour cela qu’il marchera avec moi jusqu’à l’échafaud.

— Assez de ces inepties. Rends-toi à l’évidence que la religion est accessoire dans cette histoire ; cela n’a rien à voir avec ta foi, il est seulement question de la haute trahison de père. Si tu veux bien reconnaître cela, alors tu n’auras pas à mourir !

— C’est pour cela que je refuse de parler avec toi ou avec Guilford, tonné-je avec une colère bien peu vertueuse. Je refuse d’entendre qui que ce soit soutenir que ce n’est qu’une sombre histoire d’insurrection manquée par un homme condamné à voir sa fille décapitée comme un vulgaire pion. Oui, père aurait dû venir me délivrer, mais il a préféré lever une armée pour soutenir quelqu’un d’autre, ce qui en fin de compte mène à ma mort !

Je suis à bout de souffle, consumée par la rage et la tristesse, et je m'aperçois que j'ai crié contre ma sœur. Je sens qu'il me faut lutter pour recouvrer calme et sérénité. *C'est pour cette raison que je ne dois pas débattre de choses de ce monde avec ceux qui ignorent celles de Dieu. C'est pour cette raison que je ne peux pas supporter sa visite, ni celle de qui que ce soit. C'est pour cette raison qu'il me faut réfléchir et non ressentir.*

Elle me dévisage, bouche bée, les yeux écarquillés.

— Il a détruit nos vies, souffle-t-elle.

— Je refuse de mourir en songeant à cela, rétorqué-je avec rage. Je suis une martyre protestante, je ne suis pas la victime d'un accident politique. Je ne mourrai jamais, mon père ne mourra pas non plus. Nous nous retrouverons au ciel.

J'écris à mon père. J'ai toujours su qu'il ne mourrait jamais, et à présent que je suis prête pour mon dernier voyage, je pars avec la certitude de le rejoindre là-haut.

Votre Grâce trouvera du réconfort dans la prière. Et bien qu'il ait plu à Dieu de rappeler en sa demeure deux de vos enfants, mon époux et moi-même, j'implore humblement Votre Grâce de ne point penser que vous ne les reverrez plus ; car croyez bien que nous avons, en quittant ce monde, gagné la vie éternelle. Je prierai humblement pour votre salut du royaume des cieux, comme je vous ai honoré ici-bas.

Lundi 12 février 1554, Tour de Londres

Deux de mes dames d'honneur, Mrs Ellen et Elizabeth Tylney, se tiennent à mes côtés devant la fenêtre tandis que nous attendons de recevoir la nouvelle de la mort de celui qui fut mon époux durant huit mois et demi. Elles m'en éloignent en me prenant délicatement par les bras et les épaules, comme un enfant qui ne devrait pas affronter la cruelle réalité du monde. Le lieutenant de la Tour, John Brydges, se tient devant la porte, le visage impassible, s'efforçant de ne rien laisser paraître.

— Je peux fort bien assister à cela, décrété-je en résistant à mes dames de compagnie. La mort ne me fait pas peur.

Je veux qu'elles comprennent que même engagée dans cette vallée de l'ombre de la mort, je ne nourris absolument aucune crainte. Je veux qu'elles le voient de leurs yeux.

Dieu veille sur moi, mais cela ne m'empêche pas d'être affreusement choquée en voyant le tombereau passer sous ma fenêtre au retour de Tower Hill, ses roues grinçant de manière lugubre. Je savais que Guilford allait être décapité, mais je n'avais pas pris conscience du fait que son corps reviendrait raccourci par rapport à mon souvenir. Cette tête qui lui manque est tombée dans un panier qui repose à côté de sa dépouille sanglante. C'est une vision désolante, comme celle de ces splendides animaux après qu'ils sont passés sous le hachoir du boucher pour être tranchés, démembrés. Dans ce chariot se trouve le seul homme à jamais avoir partagé ma couche, celui qui aura été pour moi une si grande menace, une puissance à craindre ; le voilà à présent, découpé, tel un livre interdit dont on aurait arraché des chapitres. Son corps est sans tête, et c'est proprement incongru. On a plongé son joli visage dans un panier repeint avec son sang. Je n'avais pas anticipé toute l'horreur de la chose. J'ai toujours songé à la mort comme à un lointain rivage de lumière, je ne l'avais jamais envisagée comme le résultat de l'acte barbare d'un boucher, laissant une carcasse raide et froide, à peine reconnaissable, gisant sur les planches crasseuses d'une charrette.

— Guilford, soufflé-je comme pour me rappeler qu'il s'agit bien de lui, et non d'un épouvantail morbide.

Le bourreau, vêtu d'une longue tunique noire avec une haute capuche étirant grotesquement sa face dissimulée, marche d'un pas lourd derrière le tombereau. L'attelage est tiré jusqu'à la chapelle, mais l'exécuteur des hautes œuvres va se poster près de l'échafaud fraîchement installé sur la pelouse de la tour, puis croise les mains sur le manche de sa hache et baisse la tête. Je me rends alors compte qu'il n'est pas là pour escorter la dépouille de Guilford, mais pour une tout autre raison : il est venu pour me décapiter. Je me croyais jusqu'alors prête, mais je sens brusquement mon cœur s'emballer. *Mon heure est venue. Bien que cela soit par trop injuste – et même illogique et contradictoire –, je vais être raccourcie à mon tour, étêtée, décollée.*

Je m'interromps et vais écrire dans le livre de prières un mot pour John Brydges. J'écris longuement, perdue dans l'instant, et je suis alors moi-même. Les écrits restent. Je récite alors en pensée : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. » Je crois

que je comprends ce que cela signifie : mon corps périra, mais mes paroles demeureront, pourvu qu'elles soient écrites. La vue de la dépouille malmenée de Guilford m'a ébranlée, mais je me raccroche encore à ce qui ne peut mourir. Ma préceptrice, Catherine Parr, l'avait bien compris, et elle a affronté la mort sans crainte. Je dois faire de même.

« Eu égard à votre souhait de voir une si humble femme que moi écrire dans un si illustre ouvrage, mon bon maître lieutenant », commencé-je à écrire.

J'ai toujours beaucoup aimé la formule « eu égard à » qui, à mon sens, est empreinte d'une profonde dignité. Je rédige ensuite un paragraphe, puis un dernier, avant de signer, après quoi frère Feckenham lève les yeux sur moi et déclare d'une voix aimable :

— Vous n'avez plus le temps d'écrire. L'heure est venue.

Je suis prête. Je n'ai pas d'autre choix. Je n'ai plus rien à écrire. J'ai retranscrit le contenu de mes discussions avec frère Feckenham, j'ai composé une lettre à la reine, à mon père, à Catherine, et je viens de terminer un mot d'adieu pour parachever mon œuvre ici-bas. Je suis vêtue de ma robe noire et je tiens mon livre de prières ouvert devant moi.

— Je suis prête, dis-je.

Je ne manque pas de remarquer la panique sous-jacente, qui me donne envie de hurler : « Attendez ! Encore un petit moment ! J'ai encore quelque chose à faire ! Un instant, une seconde, un souffle de plus... »

John Feckenham ouvre la marche et je lui emboîte le pas, mon livre de prières – en anglais – ouvert devant moi. J'essaie de le lire tout en descendant l'étroit escalier, en traversant le petit jardin, en franchissant le portillon, puis en progressant vers l'échafaud dressé sur la pelouse. Je ne parviens pas à voir les mots imprimés, car personne ne peut lire en marchant, mais là encore, le but est simplement de montrer que j'avance vers la mort précédée de mon livre de prières. La reine Catherine Parr a traduit ces prières du latin, et je me dirige vers l'autel de mon sacrifice en brandissant cette preuve que ma foi est juste. Ce livre est l'œuvre de Catherine Parr et moi-même. Je suis prête à mourir pour le défendre, et je m'éteindrai en le gardant près de moi.

Mes dames, qui avancent dans mon sillage, geignent et sanglotent sans honte. J'espère que tout le monde verra que ce n'est pas mon cas, que c'est en priant que j'accueille la mort, toujours fidèle à la Parole de Dieu, toujours fidèle au Seigneur, certaine de gagner la vie éternelle. Nous nous hissons

chacun à notre tour sur l'échafaud et nous regroupons au centre. Peu de gens sont venus assister à mon martyre. Cela me surprend, d'ailleurs, mais je m'adresse à eux.

J'avais peur que ma voix ne tremble, mais ce n'est nullement le cas. J'implore la miséricorde et je leur dis à tous, sans équivoque, que je serai sauvée par la grâce de Dieu et non par les prières d'un prêtre, ni en assistant à la messe et en donnant au denier. Je leur demande de prier pour moi tant que je suis en vie, car je souhaite leur faire comprendre que je n'aurai nul besoin de leurs prières après ma mort, puisque je me rendrai tout droit au paradis. « Pas de purgatoire », ai-je envie d'ajouter, mais tout le monde m'aura comprise.

Je fais la lecture du *Miserere* en anglais, car Dieu comprend parfaitement l'anglais et que ce n'est que pure superstition de croire qu'il faut s'adresser à lui uniquement en latin. John Feckenham le déclame en même temps que moi en latin, et je m'aperçois combien cette langue est belle, surtout aujourd'hui, alors qu'elle s'entremêle à l'anglais, dans l'air humide, ponctuée par le cri des mouettes survolant la Tamise. Je songe au fait que je n'ai que seize ans et que je ne reverrai plus jamais le fleuve. Je n'arrive pas à concevoir que je ne reverrai plus non plus les collines de Bradgate, ni les chemins sous les arbres que Catherine et moi empruntions, ni mon vieux poney gambadant dans la prairie, ni le pauvre vieil ours enfermé dans sa fosse. La prière dure étrangement longtemps, un temps qui s'étire à l'infini ; je suis d'ailleurs surprise lorsque nous arrivons à son terme et qu'il me faut remettre mes effets : mes gants et mon mouchoir, ainsi que mon livre de prières. Mes dames d'honneur doivent me préparer à cet acte d'ultime décorum royal. Elles m'enlèvent mon capuchon, noir et brodé de jais, ainsi que mon col. Brusquement, le temps rattrape sa course et s'enfuit, me laissant avec tant de choses à dire, à voir avant d'en finir. Je sais que je devrais proférer quelques ultimes paroles, me rappeler certains souvenirs. Tout se passe trop vite, à présent.

Je m'agenouille, et j'entends la voix calme de frère Feckenham. On a déjà placé le bandeau devant mes yeux avant que j'aie pu contempler une dernière fois les mouettes. J'aurais voulu regarder encore les nuages, avoir le ciel pour ultime vision de ce monde, mais voilà que subitement, je ne vois plus que la blancheur aveuglante du bandeau sur mes yeux en plein jour.

— Que dois-je faire ? Où dois-je aller ? m'écrié-je, prise de panique.

C'est alors que quelqu'un me prend les mains et me les place sur le billot. Ce morceau de bois dur et anguleux me fait comprendre que mon sort est scellé. Je suis bel et bien dans un monde matériel. Ce bloc est la chose la plus matérielle que je toucherai de mon existence. Je me rends alors compte que c'est aussi la dernière chose que je toucherai de ma vie. Je m'y agrippe, et je sens les veines du bois. Il me faut à présent poser la tête dessus. Je remarque que le bandeau est imbibé de mes larmes qui s'échappent doucement de mes paupières closes en une coulée brûlante. Je pleure toutes les larmes de mon corps, mais au moins personne ne peut les voir, et quoi qu'il advienne, je sais que ce ne sera pas la fin ; car je suis éternelle.

** Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (NdT)

LIVRE II

Catherine

Printemps 1554, château de Baynard, Londres

Voici, ma chère sœur Catherine, un livre qui, bien que la couverture ne soit point cousue d'or, recèle des trésors bien plus précieux que des bijoux. Il s'agit, ma bien-aimée sœur, du livre des lois du Seigneur : Son Testament et Sa Dernière Volonté, qu'Il nous a transmis à nous, pauvres hères, et qui te montrera le chemin de la joie et de la vie éternelles, pourvu qu'avec application tu en fasses la lecture, et qu'avec ferveur tu en suives les enseignements.

Avec lui, apprends à vivre, et apprends à mourir. Grâce à lui, tu gagneras bien plus que tout ce que tu aurais reçu en héritage de notre malheureux père. Il t'apportera des richesses que nul envieux ne pourra t'enlever, que nul brigand ne pourra te dérober et que nulle teigne ne pourra détruire.

Alors, à l'heure de ma mort, réjouis-toi comme moi de savoir que je serai affranchie de la corruption et ressusciterai incorruptible, car en quittant cette existence mortelle, je trouve le bonheur éternel.

Adieu, ma chère sœur. Ne place ta confiance qu'en Dieu, car Lui seul en est digne.

*Ta sœur, avec amour,
Jane Duddley*

Je lis avec une incrédulité grandissante ce sermon, le seul adieu qui me restera de ma sœur aînée. Je le relis, mais avec colère, cette fois. Je ne sais vraiment pas ce qu'elle s'imaginait que j'allais pouvoir faire de cette pitoyable lettre. Je ne comprends pas quel réconfort elle s'attendait à m'offrir

avec cela. Je dois avouer que si j'avais été à sa place, sur le point de mourir, j'aurais écrit un ultime adieu bien différent à ma sœur cadette. *Quelle lettre affreuse ! Quelle sorte de consolation est-ce là ?* Je la relis encore et encore, malgré mes yeux gonflés de larmes qui m'empêchent de vraiment déchiffrer son écriture pourtant si nette. *Aucune rature, aucune tache.* Elle n'a pas pleuré en la rédigeant, comme je pleure en la lisant. Ce ne sont pas des mots écrits avec la passion du désespoir, la nécessité d'adresser un dernier adieu à sa jeune sœur qui l'aime et l'admire tant. Elle n'a pas ressenti le besoin de me dire combien elle m'aime, combien elle pense à moi, combien elle a le cœur brisé à la pensée que nous n'aurons jamais la chance de grandir ensemble. Nous ne serons jamais deux demoiselles à la Cour, gloussant des faveurs de leurs soupirants ; nous ne serons jamais de vieilles dames faisant la lecture à leurs enfants. Ces paragraphes joliment tournés ont été pensés et écrits par un esprit bien structuré, sans aucune hésitation ; et ils ne parlent que de Dieu. *Dieu ! Comme toujours.*

Après maintes lectures, je sais bien sûr exactement ce que je vais devoir faire de cette missive. Pas question de la jeter au feu dans un geste de colère et de chagrin, comme j'en ai eu envie de prime abord. Je vais faire ce qu'elle souhaitait que je fasse. Elle n'avait même pas besoin de m'en donner l'instruction ; elle savait parfaitement que je comprendrais. Elle n'avait pas besoin de rompre avec son saint détachement du monde matériel en m'expliquant la marche à suivre. Je sais ce qu'elle voulait sans qu'elle ait eu à me le dire : je dois faire parvenir cette lettre, cette correspondance froide et dénuée de tout sentiment familial, à ses soi-disant bons amis en Suisse, qui l'imprimeront et la publieront pour l'envoyer aux quatre coins du monde protestant. Ensuite, tous pourront louer la qualité de ce dernier message de ferveur religieuse, la sainteté de cette belle âme qu'était Jane Grey, la beauté de cet ultime conseil à sa jeune sœur, et affirmer que la foi de l'auteure l'aura conduite tout droit au paradis. *Quelle chance nous avons eue d'avoir connu Jane Grey !*

Ensuite, tous l'admireront et citeront cette satanée lettre, jusqu'à la fin des temps. Ils la publieront en Angleterre, en Allemagne et en Suisse pour montrer la magistrale érudition de Jane Grey, fournir la preuve qu'elle était une jeune femme exceptionnelle dont le souvenir survivra longtemps encore et dont la vie sera un modèle de vertu pour les générations à venir. Si jamais quelqu'un songe un seul instant à moi, il me considérera comme une

destinataire bien stupide et frivole pour une si importante dernière lettre d'une martyre. Si Marie-Madeleine était arrivée devant le tombeau ouvert le matin de Pâques et n'avait pas aperçu le jardinier qui était en réalité le Christ ressuscité, elle aurait gâché le miracle pour tous et à jamais ; et moi, je suis elle : celle qu'on ne voit pas tant le miracle est grand, et qui pourtant ne joue son rôle qu'avec médiocrité. Si Marie-Madeleine avait trébuché sur un caillou et s'était mise à sauter à cloche-pied tout en s'agrippant le pied de douleur, j'aurais été elle. Tout le monde se souviendra de sainte Jane, mais personne ne songera à moi, l'idiote de sœur qui a eu le toupet de recevoir cette épître édifiante. Personne ne se dira que j'avais besoin de recevoir une dernière lettre, une véritable lettre, quelque chose de personnel – et que je le méritais. Personne, non plus, ne songera à notre sœur Mary, qui n'a quant à elle même pas eu droit à un infect sermon.

Si Jane n'était pas morte, je serais très en colère contre elle. « *Apprends à mourir* » ! *Quel horrible adieu à une sœur qui n'a jamais éprouvé que de l'amour pour elle* ! Si elle était encore en vie, j'irais la trouver sur-le-champ à la Tour de Londres, je lui arracherais son satané capuchon noir et je lui tirerais les cheveux pour avoir écrit à sa cadette une lettre aussi dépourvue de sentiment, pour m'avoir écrit à moi – à moi ! – de me réjouir d'avoir perdu tout notre argent et toutes nos terres, d'être heureuse d'avoir une bible plutôt que des bijoux. Comme si un vieux livre pouvait remplacer la perte de notre cher foyer – Bradgate pour une bible ! Qui se réjouirait de cela ? Comme si je n'aimais pas les bijoux et les belles choses, que je ne les chérissais pas plus que tout au monde ! Comme si elle ne le savait pas parfaitement. Comme si elle ne m'avait pas raillée un millier de fois pour ma futilité et ma vanité !

C'est alors que je me souviens, comme une vague glacée s'écrasant dans mes entrailles, que son capuchon lui a déjà été enlevé, qu'elle a été décapitée et que si je tentais de la tirer par les cheveux, sa tête se balancerait telle une pelote de laine au bout de mon bras. Je m'aperçois alors que je me suis mise à pleurer et je me couvre la bouche pour étouffer mes sanglots déchirants.

C'est épuisée que je trouve le sommeil sous mes draps, dans le silence qui règne sur toute la maison. Mon époux, Henry, n'est pas venu me rejoindre. Je suppose d'ailleurs qu'il ne viendra jamais partager ma couche. Je pense même qu'on lui a interdit de me rendre visite. Nous n'avons pas été laissés seuls depuis le retour triomphal à Londres de la reine Marie. Je suppose que les Herbert font tout pour annuler le mariage afin de libérer leur fils du

terrible déshonneur d'avoir pour épouse la sœur d'une femme exécutée pour trahison. Ils auront écrit leur confession et juré qu'ils connaissent à peine la famille Grey. C'était une union parfaite il y a encore neuf mois – j'étais alors un excellent parti, mais je suis devenue une gêne. Je ne quitte mes appartements qu'à l'heure du dîner, et je reste assise à la table des dames la tête baissée tout en espérant que personne ne m'adressera la parole, car je ne sais même plus quel est mon nom : *Suis-je encore Catherine Herbert, ou suis-je redevenue Catherine Grey ?* J'ignore qui je suis censée être, ou ce que je suis censée dire ; il est bien plus prudent de me taire.

Je prierais bien pour mon père, mais je ne sais pas quelles prières sont autorisées. Je sais que nous ne pouvons plus prier en anglais et qu'il est formellement interdit de dévier du missel. Je parle suffisamment bien le latin – je ne suis pas complètement ignorante – mais je trouve étrange de prier dans une langue que la plupart des gens ne comprennent pas. Le prêtre tourne le dos à sa paroisse et célèbre la messe comme s'il s'agissait d'un secret entre lui et Dieu ; tout cela est très étrange pour moi, qui ai vu toute ma vie le pain et le vin se prendre autour de la table de communion, devant les marches du chœur. Tous marmonnent les mots appropriés en réponse, mais aucun n'est sûr de ce qu'ils signifient. Personne ne sait ce qui est sacré, ce qui est juste, et personne ne sait qui je suis – pas même moi.

On procède au jugement de mon père, qui est reconnu coupable une nouvelle fois. Je suis certaine que la reine lui accordera son pardon, étant donné qu'elle l'a déjà fait par le passé et pour le même tort. Pourquoi en irait-il autrement ? Si sa trahison était pardonnable naguère, elle ne peut être considérée comme bien pire aujourd'hui. Je ne peux pas aller trouver mère afin de lui demander si elle compte plaider la cause de père comme elle l'a déjà fait, car je reste cloîtrée à l'intérieur des murs du château de Baynard. J'ignore même si j'ai le droit d'en sortir – j'en doute.

Personne ne viendra me demander si je souhaite me rendre quelque part ; personne ne m'invite jamais à aller faire un tour en canot ou une promenade où que ce soit. Personne ne me propose jamais d'aller faire une balade à cheval. Personne ne m'adresse la parole en dehors des serviteurs. Je ne sais même pas si les gardes aux portes les ouvriraient pour me laisser passer si j'en manifestais le désir. Pour autant que je sache, je suis retenue prisonnière dans la demeure de mon époux. Pour autant que je sache, je suis assignée à résidence, accusée de trahison, moi aussi. Personne ne me dit quoi que ce

soit.

D'ailleurs, personne ne va nulle part. Personne ne sort, à part mon beau-père, qui enfle sa plus belle veste et s'empresse d'aller rejoindre les jurés afin de juger ceux qui, quelques semaines auparavant encore, étaient ses alliés. Ces derniers se voient accusés de trahison et sont pendus les uns après les autres, sur chaque place publique de la cité. Élisabeth elle-même – la demi-sœur, l'héritière présomptive et, d'après ce que je sais, celle de ce complot qui s'en tire le mieux – est soupçonnée de trahison ; je dois avouer que je me fiche bien qu'ils la décapitent. Ils ont bien exécuté Jane, qui n'a jamais eu de prétentions au trône, alors je ne vois pas ce qui les retiendrait de réserver à Élisabeth le même sort, elle qui a toujours jalousement désiré la Couronne – elle qui est une véritable peste, si vaniteuse, et au sujet de laquelle les rumeurs sont légion.

Je ne peux même pas voir ma petite sœur Mary, qui est avec ma mère à Suffolk Place, notre demeure de Londres. Je ne vois personne en dehors de mon beau-père et de mon prétendu époux lors du dîner et à la chapelle, où je me rends quatre fois par jour pour prier, répétant ces formules étranges à la lumière des rares bougies. Ils ne s'adressent jamais à moi, mais mon beau-père semble toujours surpris de me voir, comme s'il oubliait constamment qui j'étais.

Je veille à ne jamais lui donner une raison de se plaindre de moi. Je suis aussi dévote qu'une nonne enfermée au couvent – une nonne très réticente. *Ce n'est pas ma faute !* J'ai été élevée dans la religion réformée et j'ai appris le latin pour mon éducation, non pour marmonner quelques phrases devant le prêtre. Je connais la grammaire, mais je ne connais pas les prières par cœur. Les psaumes et les bénédictions demeurent pour moi aussi obscurs que s'ils étaient en hébreu. Je garde la tête baissée et profère quelques paroles aux sonorités pieuses. Je suis le mouvement du troupeau et fais le signe de croix en même temps que tout le monde. Si je n'avais pas été aussi triste, je serais déjà morte d'ennui. Quand on m'annonce avec douceur, juste avant l'office de matines, que mon père a été décapité en compagnie des autres traîtres, je me sens plus exténuée que malheureuse, et je ne sais pas quelle prière adresser pour lui. Je suppose que si la reine Marie occupe le trône, il doit être allé au purgatoire. Il faudrait sans doute faire dire une messe pour le salut de son âme, mais j'ignore qui pourrait s'en charger alors que toutes les abbayes sont encore fermées, et même si cela changerait quoi que ce soit, Jane ayant

toujours assuré que le purgatoire était une invention.

Tout ce que je ressens, c'est le poids terrible des événements, et tout ce qui m'inquiète est de savoir quand je pourrai sortir d'ici et si je connaîtrai de nouveau la joie. Je pense que cela signifie, comme Jane l'affirmait, que je suis totalement dépourvue des dons du Saint-Esprit. J'ai l'envie, à cet instant, de lui dire qu'elle a raison, que je suis une nigaude qui ne s'intéresse qu'aux choses de ce monde, mais que je suis accablée par un inexplicable chagrin ; puis je me souviens que je n'aurai plus la chance de lui dire quoi que ce soit – plus jamais –, et je me rappelle pourquoi je suis si triste.

À mon grand étonnement, c'est ma mère – l'ange le plus improbable du monde – qui délivre un véritable miracle. Elle est demeurée à la Cour, suppliant la reine de nous épargner, nous les innocentes victimes de l'ambition de père, nous trois qui lui survivons, et de nous pardonner son offense. Mère est à l'affût de la bonne disposition de la souveraine comme un prédateur l'est de sa proie, qu'elle parvient finalement à capturer. À présent que Jane n'est plus, qu'elle ne peut plus être malgré elle au centre d'une quelconque rébellion, et à présent que père est mort et enterré, la reine consent à nous rendre une de nos propriétés : Beaumanor, non loin du domaine de Bradgate, ainsi que tout le magnifique domaine de Loughborough qui regorge de gibier ; tout cela nous permet de recouvrer notre existence aisée d'autrefois.

— Qu'en est-il de l'ours ? demandé-je à ma mère lorsqu'elle m'apprend cette extraordinaire nouvelle.

— Quel ours ?

— Celui que nous avons à Bradgate. Je souhaitais le dompter. Le ferons-nous venir à Beaumanor ?

— Pour l'amour de Dieu, mon enfant ! Nous avons échappé de peu à l'échafaud et tu me parles d'un malheureux ours ? Nous l'avons perdu en même temps que Bradgate, avec les chiens et les chevaux. Ils seront tous gracieusement offerts à quiconque obtiendra les faveurs de la reine. Ma vie est détruite, je suis une veuve éplorée, et tu oses me parler d'un fichu ours ?

Jane aurait eu l'audace de lui tenir tête et d'insister pour que notre ours nous soit rendu, mais j'en suis proprement incapable. Je ne suis pas douée avec les mots, et je ne peux pas expliquer à mère que selon moi, cet ours, au même titre que Mr Nozzle et que n'importe quel être vivant, mérite d'être

pris en considération, est digne de l'amour que nous avons à donner. J'aimerais lui faire comprendre que je suis, moi aussi, éplorée, mais je ne trouve pas les paroles qu'il faut et, de toute manière, cela ne l'intéresse pas.

— Retourne chez les Herbert, me dit-elle d'un ton sec. Va récupérer toutes tes affaires.

Printemps 1554, Beaumanor, Leicestershire

J'ai le sentiment que nous sommes enfin en sécurité après avoir échappé de justesse à la faux qui aurait dû nous trancher le cou à toutes les trois. Mary, mère et moi, ainsi que Mr Nozzle, Ruban le chat, les chevaux et les chiens – mais pas l'ours –, sommes en sécurité chez nous, près de notre ancien domaine – suffisamment, du moins, pour apercevoir les hautes cheminées de cette demeure qui nous manque si cruellement. Nous sommes toutes trois en vie, toutefois, et nous sommes à nouveau réunies. Nous ne cessons de nous chamailler, et cela nous rappelle que nous sommes libres de parler et d'entendre sans craindre le pire.

Nous avons de la chance – bien plus que beaucoup d'autres. Père ne rentrera jamais et je ne reverrai plus ma sœur. On a enterré sa dépouille morcelée dans la crypte de la chapelle et notre cousine Élisabeth est accueillie à la Tour en tant que prisonnière pour sa supposée participation à la rébellion menée par Thomas Wyatt et mon père. Seule la reine peut dire si sa demi-sœur sera un jour libérée ou si davantage de sang Tudor arrosera la pelouse de la Tour, mais elle refuse de se prononcer. Je n'entrerai jamais plus dans cette forteresse de malheur si je peux l'empêcher. *Jamais !*

Je suis heureuse de me trouver à bonne distance de Londres, mais j'aurais préféré que nous puissions retourner à Bradgate House. Les appartements de Jane me manquent, tout comme sa grande bibliothèque, et Mr Nozzle s'ennuie de ma chambre et de son petit lit dans l'encorbellement de la fenêtre. Notre pauvre ours me manque aussi. C'est toutefois un grand soulagement que d'être loin du silence glacial qui pèse sur la demeure des Herbert. J'apprends un jour que mon mariage a finalement été annulé et peut enfin être oublié comme s'il n'avait jamais eu lieu. Mary, mère et moi vivons ensemble, les trois seules survivantes d'une famille de cinq personnes, et Adrian Stokes, notre maître d'écuries, nous rejoint à Beaumanor. C'est lui qui découpe la viande lors du repas, qui veille sur mère, et qui s'occupe tendrement de Mary

et moi.

Au moins puis-je m'asseoir sous l'arbre où Jane et moi avions l'habitude d'aller lire, et écouter le chant du rossignol perché dans les hautes branches, le crépuscule venu, tandis que mère peut galoper et chasser à l'envi, comme si rien de tout cela ne s'était jamais produit, comme si elle n'avait pas perdu son époux et sa fille, comme si je n'avais jamais eu de sœur aînée.

Je songe à ce qu'a écrit Jane dans sa lettre et je me dis qu'elle serait irritée de voir que cet « héritage de notre malheureux père » nous a été en grande partie restitué. Je prendrais un malin plaisir à lui demander ce qui vaut le plus, à présent, entre un vieux livre et des centaines d'arpents de terre. Je me rends alors compte, comme cela m'arrive si brusquement chaque jour, que je ne pourrai jamais lui dire qu'elle avait tort et que les propriétés auront toujours plus de valeur qu'une vieille bible. Je ne pourrai jamais plus lui dire quoi que ce soit.

Mary n'a presque pas grandi durant tous ces mois passés à Londres. Elle est toujours très petite, et très belle. Elle a appris à se tenir droite, rectifiant sa légère malformation à l'échine, et ses épaules, au moins, sont alignées ; elle se déplace et danse avec une grâce miniature. L'idée me vient qu'elle a peut-être cessé de grandir à cause du chagrin et qu'elle ne vieillira plus, à l'instar de Jane, finalement. J'ai l'impression que mes deux sœurs sont prisonnières du temps, l'une en tant que femme, l'autre en tant qu'enfant. Je n'en dis cependant rien à Mary, qui n'a encore que neuf ans, ni à mère, qui n'a jamais hésité à noyer, à chaque portée de ses chiens, ceux qui montraient le moindre signe de faiblesse.

Été 1554, Beaumanor, Leicestershire

Avant le milieu de l'été, mère réussit un autre tour de force : nous faire accepter, Mary et moi, à la Cour. Nous serons toutes les trois les dames de compagnie de la reine qui a fait exécuter ma sœur et mon père. Nous sommes accueillies à la Cour en tant que membres de la famille royale et pas une de nous, pas même la petite Mary, n'émet le moindre doute à l'idée d'être là. Je décide moi-même de ne pas y penser, sans quoi je sombrerais dans la folie. Mère montre chaque jour toute la fidélité et toute la tendresse qu'elle a pour notre cousine bien-aimée la reine et donne du « très chère cousine » à tout bout de champ afin de s'assurer que personne n'oublie que nous appartenons

à la famille royale, sans pour autant nourrir de prétention aucune à accéder au trône.

Personne, non plus, n'oublie l'existence des autres cousines : Élisabeth, l'enfant illégitime, à présent assignée à résidence à Woodstock ; Marie Stuart, l'étrangère exilée en France et fiancée au dauphin ; et Margaret Douglas, épouse d'un comte et favorite de la souveraine, bien au-delà de nous en vertu de son fervent attachement à l'Église de Rome.

L'entrée des cousines au dîner est toujours un moment digne d'une mascarade dans un climat des plus tendus. Élisabeth devrait être présente, juste derrière sa demi-sœur, car elle est l'héritière présomptive selon l'Acte de Succession du roi Henri, que la reine Marie ne peut en aucun cas changer. Elle s'est entretenue avec des juristes pour savoir s'il existait un moyen de déshériter sa demi-sœur, mais ils lui ont affirmé que le Parlement ne ratifierait jamais une telle mesure. Pourquoi ces messieurs du Parlement décident-ils qu'il est acceptable de tuer Jane, mais qu'il n'est pas recevable de déshériter Élisabeth, seul leur petit comité mystérieux le sait. Toujours est-il que cette dernière est assignée à résidence et qu'elle ne reparaitra peut-être plus jamais à la Cour.

C'est donc seule que la reine prend la tête de ce cortège, sa silhouette trapue soulignée par de splendides atours et son visage carré aussi marqué par la sympathie que par l'inquiétude. Mais voilà qu'ensuite vient ma mère, avec ses parures inestimables, toujours vêtue d'une robe de brocart verte – qui ferait entendre de manière tonitruante « *À Tudor** » au plus sourd des loyalistes. Elle est héritière du trône après Élisabeth et, cette dernière étant absente, mère talonne la reine. Personne n'ose entrer dans le cortège tant que les trois premières places ne sont pas attribuées. Car voilà que vient, avec un empressement malséant, lady Margaret Douglas, autrefois reconnue enfant illégitime de Marguerite Tudor, reine consort d'Écosse, et de son mari bigame. Je dis « autrefois reconnue », car elle est à présent légitime sur ordre de la reine Marie et du pape. Les faits importent peu, contrairement à ce qui se raconte. Alors, puisqu'elle est légitime et qu'elle est la fille de Marguerite Tudor, reine consort d'Écosse – et sœur aînée d'Henri VIII –, elle devrait avoir la préséance sur ma mère, enfant légitime de Marie Tudor, reine de France – et sœur cadette d'Henri VIII. Dans son testament, toutefois, le roi a nommé notre branche cadette pour lui succéder, et cela a été confirmé par le roi Édouard. Qui peut dire, donc, qui devrait véritablement hériter de la

Couronne ? Qui peut dire qui doit venir directement après la reine ? Certainement pas moi, ni aucune des personnes qui attendent de pouvoir prendre leur place dans le cortège.

Cela tourne à la lutte silencieuse. La légitime lady Margaret s'interpose avec rudesse entre ma mère et moi, et je me recule avec une déférence feinte, empreinte de bonnes manières. Margaret est la favorite de la souveraine, dévouée au pape, et proclame avec ardeur sa loyauté envers sa cousine depuis que celle-ci est reine. C'est une femme trapue, avec d'épais cheveux grisonnants plaqués sous un bonnet à l'ancienne. Au cours de sa vie, elle a connu les faveurs du roi et est tombée en disgrâce à plusieurs reprises, passant son temps à faire des séjours à la Tour de Londres ; elle est donc habituée à devoir jouer des coudes pour gagner sa place. À côté d'elle, j'ai des airs de ravissante fille, voire petite-fille. J'ai les cheveux blonds, une silhouette délicate, j'ai treize ans, et je suis la véritable et légitime petite-fille de la reine Tudor de France, dont la beauté inspire les poètes. Je fais un pas en arrière en laissant échapper un léger soupir tolérant, dans une attitude bien plus altière qu'elle, qui pousse et grogne tel un paysan en sabots.

Ma mère et elle sont au coude à coude, prête à en venir aux mains, et la scène est aussi drôle qu'une partie de lutte sur la place du village – et cela recommence chaque soir. La reine Marie regarde par-dessus son épaule et esquisse un sourire, puis adresse un mot à l'une ou à l'autre, et l'ordre est ainsi rétabli. Nous pouvons prendre place.

Mary, la plus petite demoiselle de compagnie du monde, avance à mes côtés et nous sommes comme un couple de danseurs. Nous sommes si belles toutes les deux que personne ne remarque sa petitesse. On se rit d'elle et on la cajole, puis on déclare à ma mère qu'elle ferait mieux de nourrir sa progéniture et de lui donner de la bonne viande afin de l'aider à grandir. Personne ne pense qu'elle peut avoir un problème, et ma mère se garde bien de dire quoi que ce soit. À présent que sa plus éminente fille lui a été enlevée, elle n'ira certainement pas déprécier les deux qu'il lui reste. Je vois bien que Mary observe de temps à autre Thomasina, la naine de la Cour, comme un chaton vindicatif face à un petit chat. Thomasina, une adulte de quatre pieds de haut, est d'une fierté renversante et ignore totalement Mary.

La première fois que je croise à la Cour les Herbert, père et fils, c'est comme si nous ne nous connaissions pas. Mon mariage a été annulé et n'a donc jamais eu lieu, et aucun d'eux ne m'adresse le moindre mot. Le comte

de Pembroke s'incline devant moi comme s'il avait du mal à se souvenir de moi ; son fils Henry courbe l'échine avec une pâle déception. Je demeure indifférente à ces deux cuistres.

Je me fiche d'eux comme d'une guigne, je me fiche de tout ce qui se passe à la Cour. Je suis redevenue une jeune femme de la famille royale. Mon rang a été rétabli et j'ai bien du mal à croire qu'un jour je fus la sœur de Jane, car personne ne prononce plus jamais son nom. Je n'ai pas eu de père, ni de sœur aînée. La petite Mary et moi sommes les loyales demoiselles de compagnie de la reine Marie, et mère la suit où qu'elle aille en sa qualité de favorite et d'aînée à la Cour. Je possède mes propres quartiers dans les appartements de la reine, tandis que Mary dort avec les autres demoiselles de compagnie. Nous sommes officiellement présentées comme les cousines de la souveraine, et cela nous vaut de nouvelles amitiés et connaissances.

Je fais la rencontre de Jane Seymour, la sœur de Ned Seymour, ce si beau garçon à qui mon aînée fut un jour promise. Elle me fait immédiatement bonne impression. Elle est intelligente et érudite comme ma sœur ; elle écrit même des poèmes en rimes, mais se montre par ailleurs enjouée et amusante. Je comprends immédiatement qu'elle ferait une amie parfaite : elle est aussi belle que moi et aussi instruite que Jane, qu'elle me dit regretter de ne pas avoir eue pour belle-sœur. C'est la seule personne à la Cour qui accepte de parler d'elle. Nous partageons le poids de sa disparition, et nous pouvons ainsi nous lier d'amitié.

Nous sommes d'accord sur tout, et arborons silencieusement une attitude désapprobatrice quand la reine accepte la proposition de mariage d'un homme de onze ans son cadet et de loin plus agréable à l'œil qu'elle, le divinement beau prince Philippe d'Espagne, qui arrive à la Cour d'Angleterre accompagné d'un grand nombre de ses ténébreux compagnons, éveillant ainsi l'envie chez toutes les jouvencelles désireuses de s'attirer leurs faveurs.

Ils sont tous incroyablement riches ! On ne pourra reprocher à aucune jeune fille de tenter d'apprendre discrètement quelques mots d'espagnol et de prier pour qu'un de ces gentilshommes, n'importe lequel, jette son dévolu sur elle. Ils portent tous des capes sombres brodées d'or et d'argent – et pas simplement de fils dorés ou argentés. Ils ont des cordelettes et des chaînes en or qui leur tombent sur les épaules et qu'ils rabattent autour de leur cou à la manière d'un foulard. Leurs chapeaux sont sertis de perles, ils portent des rubis comme d'autres ont des grenats et ils ont tous sur la poitrine une

énorme croix d'hérétique, cachée sous le col ou arborée fièrement. Je ne peux m'empêcher de sourire en imaginant Jane frémir devant cet étalage intolérable de richesses et de sacrilège dans un seul acte de vanité. Je sens la blessure se rouvrir quand me revient en mémoire sa façon d'écarquiller les yeux d'un air horrifié, les lèvres plissées en une moue de dédain.

Les dames de compagnie de la reine Marie parlent entre elles, à voix basse, de ces nobles étrangers qu'elles aimeraient épouser et suivre jusqu'en Espagne pour couler là-bas des jours heureux. Je songe au fait que je partage le même rêve. *Dieu sait comme cela me fait envie. Au diable ce qui est saint et ce qui est juste ; moi, je veux danser et porter de véritables fortunes à chaque doigt. Je veux être aimée, je veux me sentir vivante, percevoir la vie palpiter en chaque instant, chaque jour, car j'ai vu avec quelle facilité et quelle rapidité tout cela peut prendre fin. « Apprends à mourir ! » J'ai appris ; et tout ce que je veux, c'est vivre.* Jane Seymour dit que mon cœur bat aussi fort que le sien, que nous sommes toutes deux des femmes ayant besoin de profiter pleinement de l'existence, sans en perdre une miette. Nous sommes jeunes et nous voulons tout avoir sans attendre. Elle prétend que c'est ainsi que vit toute jeune et belle femme. Nous ne sommes en rien comme la reine, qui a près de quarante ans et traîne la patte comme une vieille jument laissée trop longtemps au pâturage.

La reine épouse le prince Philippe d'Espagne à Winchester et fait pâle figure. Elle est terriblement nerveuse, ce qui fait ressortir sur son visage carré le froncement de sourcils caractéristique de l'irascibilité constante de son père. Elle pose comme il avait l'habitude de le faire pour ses horribles portraits, les pieds écartés sous ses lourdes jupes, telle une poule belliqueuse. *Grand Dieu ! Quelle vieille mule !* Je sais que ce n'est pas sa faute : je ne suis pas idiote au point de croire qu'une femme est responsable de n'être pas jeune et belle – même si je préfère de loin la jeunesse et la beauté dont je bénéficie moi-même. Elle apparaît néanmoins, pour le jour de son mariage, aussi à son avantage qu'elle peut l'être. Elle a choisi une jolie robe dorée, avec des manches serties de diamants. Ensuite vient le moment pour tous de retenir notre souffle et de voir si elle pourra donner à l'Angleterre un fils.

Été 1555, palais de Hampton Court

Malgré une grossesse épuisante au cours d'un été suffocant, la reine

Marie fait preuve de bonté d'âme et trouve la force de pardonner à sa demi-sœur ; elle cède par ailleurs aux demandes de son époux, le prince Philippe, de libérer Élisabeth de sa prison au palais de Woodstock. Ma cousine fait son retour à la Cour dans un habit modeste, un simple chaperon couvrant ses cheveux roux, arborant le noir et blanc du protestantisme, avec une attitude de parfaite future tante célibataire pleine d'enthousiasme.

Son arrivée ne fait qu'amplifier la lutte pour la première place au sein du cortège royal. Pourtant, Élisabeth doit bien se rendre compte qu'elle ne pourra pas, malgré sa préséance sur nous toutes, espérer être nommée héritière au trône. Sa présence souligne le contentieux religieux qui divise le royaume, et tout le monde sait qu'Élisabeth est l'héritière protestante, comme l'était ma sœur.

Quand la Cour s'en va rejoindre Oatlands, ma mère retourne à Beaumanor et, sans en avertir ni Mary ni moi, décide de mettre fin à son deuil et d'épouser son maître d'écuries, Adrian Stokes, qui est à notre service, et s'est occupé de nos chevaux et de nos chiens d'aussi loin que je me souviens. Mary émet la théorie que mère n'avait plus de quoi payer ses gages, mais qu'elle ne supportait pas de se passer de lui pour l'entretien de ses chevaux ; je crois quant à moi qu'elle est soulagée de pouvoir abandonner le nom de Grey, qui figure sur tous les pamphlets réformistes imprimés clandestinement, et qui est connu de tout le peuple chrétien. En épousant Adrian Stokes, elle se défait du nom synonyme de la trahison de son défunt mari, et de sa protestante de fille ; elle est ainsi libre d'imiter tout le monde et de faire comme s'ils n'avaient jamais existé.

Tout va pour le mieux pour elle : elle devient Mrs Stokes – même si je sais qu'elle exigera toujours qu'on l'appelle lady Frances et qu'on lui fasse la révérence. Je reste quant à moi lady Catherine Grey et Mary est toujours lady Mary ; nous n'avons aucun moyen de changer de nom, sauf par le mariage. Nous ne pouvons cacher le fait que nous sommes, avec Élisabeth, Marie Stuart et Margaret Douglas, les dernières des Tudors, toutes possibles héritières au trône et toutes présentes à la Cour dans l'attente angoissante de l'accouchement de la souveraine. L'une d'entre nous est certaine de lui succéder, sauf si la reine Marie met au monde un enfant en bonne santé – chose que sa propre mère n'a pas réussi plus d'une fois.

Été 1555, palais d'Oatlands, Surrey

Dieu sait, contrairement à moi, pourquoi rien ne va jamais comme il le faudrait pour les Tudors. La reine Marie ne donne pas naissance à un fils, comme elle l'espérait. Elle s'enferme dans ses appartements avec un ventre bien rond, et nous, ses demoiselles d'honneur, nous succédons à son chevet pour lui tenir compagnie et coudre des vêtements pour son futur enfant. Puis, quand nous ressortons de la chambre à coucher, nous affectons un air navré et expliquons à ces beaux gentilshommes de la Cour du prince Philippe d'Espagne que nous ne pouvons en aucun cas partager les détails de la vie intime d'une femme. J'insiste personnellement sur le fait qu'une vierge comme moi – et non une épouse abandonnée, une femme dont le mariage a été récemment annulé – ne saurait dire comment se porte la reine étant donné que tout cela demeure un mystère pour qui ne connaît rien à l'amour. Nous procédons à ce petit jeu – avec une satisfaction jubilatoire – du septième mois jusqu'à la fin du neuvième, puis poursuivons – notre satisfaction quelque peu ternie – jusqu'au dixième. Il apparaît alors que ces choses sont véritablement un mystère pour nous toutes – y compris les dames et les sages-femmes. Nous dissimulons du mieux que nous le pouvons la peur qui nous étreint chaque jour un peu plus et nous annonçons que la reine s'est trompée dans ses calculs, mais qu'elle devrait accoucher d'un jour à l'autre. Je juge cependant moi-même ce mensonge peu crédible.

Durant cette longue attente, Élisabeth se comporte de façon absolument obscène. Elle prête un intérêt flatteur aux lords, se montre obséquieusement charmante avec les dames de la Cour, dramatiquement inquiète au sujet de l'état de santé de sa demi-sœur bien-aimée, et se lance avec le mari de celle-ci dans un jeu de séduction digne d'une nonne excommuniée. Philippe d'Espagne, lui, considère certainement qu'il pourra pérenniser son alliance avec l'Angleterre grâce à Élisabeth au cas où son épouse, malheureusement âgée, viendrait à mourir en couches.

Je demande à ma mère de m'expliquer quel est le problème avec la reine Marie et pourquoi elle ne parvient pas à mettre au monde son bébé comme n'importe quelle femme, sur quoi elle me rétorque d'un ton cinglant que de toutes les petites sottes de la terre, je devrais être la dernière à m'inquiéter de savoir cela, étant donné que chaque jour qui passe sans la venue de l'enfant la rapproche un peu plus de la Couronne, elle qui est l'héritière légitime, et que

ma situation s'améliore d'autant. Lorsque je glisse dans un souffle médusé le prénom d'Élisabeth, elle me fustige du regard et s'exclame : « Tu ne sais donc pas qu'elle a été déclarée illégitime par son propre père ? », avant de me frapper le bout des doigts avec sa cravache. Sachant qu'il est inutile d'attendre d'elle un conseil maternel, je n'ajoute rien.

Un mois passe encore, puis le ventre de la reine dégonfle soudain, comme un vieux mouton au ventre ballonné qui se rétablit malgré tout, et personne ne mentionne l'incident lorsqu'elle sort de sa chambre à coucher pour rejoindre sa Cour comme si rien ne s'était passé.

C'est une douleur insupportable pour elle, bien sûr, car elle est éperdument amoureuse du roi Philippe, qui se montre aussi poli et patient qu'un homme peut l'être avec une épouse âgée qui s'imaginait enceinte et lui a causé une telle humiliation ; en vérité, cela est fort embarrassant pour toute l'Angleterre, car nous vantions tous la grande fertilité de notre reine et nous, demoiselles de la Cour, nous targuions de notre propre importance dans cette histoire. Quant à Élisabeth, elle dégouline de compassion pour sa demi-sœur mais se présente pour le dîner juste derrière elle, comme si les attentions de Philippe étaient la preuve qu'elle est l'héritière ; tout le monde semble alors oublier la légitimité de ma mère, et mon importance à la Cour.

Dans ces circonstances – absurdes et imprévisibles, à l'image de tous ces gens dont la stupidité ne connaît aucune limite –, je m'aperçois que j'ai malencontreusement hérité de l'ambition de ma mère. Je pensais n'avoir que mépris et indifférence pour la course au trône, étant donné où cela nous a conduits par le passé, mais je ne peux m'empêcher d'éprouver de la colère contre quiconque suggère que je ne suis pas l'héritière, et je commence moi aussi à jouer des coudes pour la préséance.

Mon ambition n'est pas réellement de porter la couronne – je n'ai aucune intention de prendre la place de la reine Marie – mais je veux être considérée comme son héritière. À mon sens, d'ailleurs, personne d'autre n'en est digne. L'idée de voir Élisabeth monter sur le trône me dérange profondément, et je ne suis pas la seule. *Elle est si indigne de cette fonction !* Tout en elle le montre, de sa tignasse roussâtre – loin de ma chevelure d'or – jusqu'à son teint cireux qui rappelle celui d'un Espagnol. Non, elle ne peut pas devenir reine d'Angleterre. J'aurais volontiers cédé ma place au prince héritier qui aurait été par la même occasion infant d'Espagne, né d'une union légitime entre deux monarques, mais je refuse de le faire pour la bâtarde de mon

grand-oncle – d’autant plus que personne ne peut affirmer qu’elle est même de lui. *Sa mère a été jugée coupable d’adultère avec cinq hommes différents ! Il se pourrait donc qu’Élisabeth soit la fille du joueur de luth du roi. Qui sait ?*

Durant cette période de morne regret et de lamentation sur l’absence d’un nouveau prince de Galles dans le couffin royal, et de résignation à ne pas en voir naître un de sitôt, je ne suis pas la seule à défendre mes droits. Deux personnes semblent soudain me porter un intérêt tout particulier – deux hommes. Le premier n’est autre que mon ancien époux, lord Henry Herbert, qui tourne sans cesse la tête vers moi pour m’adresser un demi-sourire discret lorsque je le croise avec toutes les dames de compagnie. Ce n’est pas un sourire que je lui offre en retour : je le regarde un peu à la manière de Jane lorsqu’elle lisait quelque chose qui ne lui paraissait pas tout à fait juste – une sorte de haussement de sourcils sceptique et un regard en biais. Je trouve cela plutôt charmant et je remets ma sœur Mary à sa place lorsqu’elle prétend que j’observe Henry Herbert d’un air niais, comme si je rêvais au temps où nous étions encore mariés.

Je lui rétorque qu’une personne de sa taille, dont la tête arrive à peine à mon corset, n’a aucune leçon à donner sur l’apparence d’autrui.

— Tu n’es pas plus grande que la naine de la reine, lâché-je avec hargne. Si quelqu’un a l’air niais, ce n’est pas moi.

— Je ne suis pas une naine, rétorque-t-elle fermement. Je suis petite de naissance, mais de haute naissance. Je n’ai rien en commun avec Thomasina. Tout le monde le dit.

Comment faire face à autant de dignité dans si peu de stature ?

— Ah, bon ? Et qui sont ces gens qui le disent ?

— Moi, répond-elle avec majesté, et je suis la seule qui importe.

Elle n’a jamais fait grand cas de sa petitesse et du fait qu’elle ne grandit plus depuis longtemps. Jane lui a un jour appris que dans certaines contrées païennes, les nains étaient des êtres vénérés autant que des dieux, et cela l’a rendue incroyablement fière. Elle possède une très haute opinion d’elle pour une demoiselle si proche du sol. Quelle chose étrange que j’aie eu pour sœurs une jeune femme n’ayant éprouvé aucun attrait pour les plaisirs de ce monde et une autre n’ayant pas l’envergure pour les désirer, alors que j’aspire, moi qui suis grande et belle, à ces choses plus que quiconque dans tout le royaume.

— Je suppose que tu souhaites l'épouser de nouveau, devine Mary avec beaucoup de lucidité. J'aurais cru que tu aurais tiré un trait à jamais sur les Herbert, après la façon dont ils t'ont traitée.

Je lui réponds que pas du tout. Pas du tout ! Nous n'avons jamais été mariés. Pas du tout ! De la même façon, elle non plus n'a jamais été promise à qui que ce soit. Mon mariage a été annulé et oublié, et je ne comprends absolument pas pour quelle raison il m'adresse ces sourires charmeurs. Pourquoi ne m'a-t-il pas gardée pour épouse, s'il m'aimait tant ? Il aurait tout aussi bien pu choisir de suivre son cœur et de s'opposer à la volonté de ses parents. Il a commis l'erreur de me laisser filer, cependant, et maintenant que je suis redevenue le centre de l'attention de la Cour, je suis ravie de constater qu'il en conçoit quelques remords.

L'identité de l'autre gentilhomme – un aristocrate, en vérité – à m'accorder un soudain intérêt est plus surprenante : il s'agit de l'ambassadeur d'Espagne, le comte de Feria.

Je ne suis point idiote et je doute qu'il soit tombé sous mon charme délicat, même s'il se montre aimable, et me dit que je ressemble à une statue d'albâtre tant ma peau est lisse et pâle, et que j'ai les cheveux d'un ange. Il m'affirme que l'Espagne se mettrait à genoux devant ma beauté, car je ressemble aux messagers de Dieu représentés sur les vitraux, ma beauté nimbée de lumière. Je tire beaucoup de plaisir à entendre ces compliments, bien entendu, mais je sais pertinemment que ce n'est pas mon physique – le plus avantageux de toute la Cour – qui éveille son intérêt. C'est évidemment ma proximité avec la Couronne, mon lien de parenté avec la reine. Si l'ambassadeur d'Espagne me porte cet intérêt, d'ailleurs, n'est-ce pas le signe que le roi d'Espagne – le roi consort d'Angleterre lui-même – m'accorde son attention ? Certes, il se doit de rester discret, et c'est sans doute pour cela qu'il se montre si ouvertement, mais faussement, provoquant dans sa relation avec Élisabeth. *Suis-je en réalité soutenue par les papistes pour l'accession au trône, comme Jane l'était par les protestants ? Les Espagnols espèrent-ils me proclamer reine à la mort de Marie, puis me faire épouser Philippe afin qu'il puisse régner grâce à moi ?*

Je me garde d'interroger l'ambassadeur, car je suis bien trop intelligente pour cela. Je comprends parfaitement comment sont menés ces jeux de pouvoir. D'ailleurs, le comte de Feria ne déclare rien ouvertement, à part que le roi d'Espagne m'admire, puis il me demande si j'ai une attirance pour son

pays. Il cherche ensuite à savoir si je suis une fervente réformiste, comme ma pauvre sœur, ou si je penche en faveur de la véritable foi.

Je baisse les yeux avec humilité et esquisse un sourire timide, puis je réponds qu'on ne peut être qu'en admiration devant Philippe II d'Espagne. Je prends garde à ne point faire d'hérésie ni de polémique, mais je me fais la promesse solennelle de n'être jamais la marionnette de quiconque. Plus personne ne me donnera d'ordres. Si quiconque cherche à me faire monter sur le trône, comme ce fut le cas pour ma sœur, il s'apercevra que je régnerai comme je l'entends ; si l'on me fait porter la couronne, elle restera sur ma tête, et ma tête restera sur mes épaules. Personne ne me fera accepter d'être reine si c'est pour risquer d'être déposée de gré ou de force. Personne ne me leurrera pour que je fasse valoir mes droits. Je demeurerai sage garante de mes propres intérêts et je ne prendrai pas de risques au nom de ma foi. Si Dieu veut me voir accéder au trône d'Angleterre, alors Il devra se débrouiller Lui-même pour m'y placer.

Je continue de prêter une oreille attentive à l'ambassadeur lorsqu'il passe de la simple flatterie au complot. Si les Espagnols parviennent à convaincre la reine Marie de me désigner comme l'héritière de la Couronne, et qu'ils m'apportent leur soutien, je ne peux que réussir.

— En dépit des croyances de votre sœur, êtes-vous fidèle à l'Église romaine ? insiste le comte de Feria sur un ton aussi sucré que la succulente marmelade sur mon assiette.

Je garde la tête baissée mais lui jette un regard par en dessous tandis qu'il me demande de renier ma défunte sœur et tout ce en quoi elle croyait.

— Je respecte bien évidemment la religion de la reine, réponds-je sans honte. J'ai dû apprendre la liturgie dans son ensemble, et les prières en latin, étant donné que j'ai été élevée dans une famille protestante qui ne priait qu'en anglais, mais je suis heureuse d'avoir étudié et découvert la vérité.

J'hésite un instant avant d'ajouter :

— Je ne suis pas une hérétique.

Je ne lui dirai jamais le contraire. Ma cousine la reine qui a accédé au trône de si clément manière, nous assurant que chacun aurait la liberté de trouver Dieu de la façon qui lui conviendrait, a fait exécuter ma sœur parce qu'elle ne partageait pas sa foi, et a depuis fait venir l'Inquisition pour torturer tous les autres et faire en sorte que ceux qui partagent les croyances de Jane soient brûlés jusqu'au dernier. *Pas moi ! Je ne me laisserai pas jeter*

en prison pour un différend sur la forme. Je ne serai pas décapitée pour avoir manqué de faire une courbette devant l'hostie, de tremper les doigts dans le bénitier ou d'accomplir toutes ces petites choses qui sont aujourd'hui question de vie ou de mort alors qu'elles n'existaient pas hier. Les autels sont dorénavant cachés derrière un jubé afin que les secrets du prêtre ne nous soient jamais révélés. À présent, toutes les niches contiennent une statue, et au pied de chacune d'elles se trouve un cierge. De nos jours, on respecte certaines fêtes saintes durant lesquelles personne ne travaille, et des périodes de jeûne durant lesquelles on ne peut rien manger d'autre que du poisson. J'ai dû apprendre toutes sortes de pratiques afin de ne pas passer pour une protestante et taire le fait que je suis la sœur d'une dangereuse martyre de la religion réformée. Je m'accroupis, baisse la tête et hume l'encens pour montrer toute ma piété. Personne ne pourra m'accuser d'hérésie parce que j'aurais tourné le dos à l'autel dissimulé ou que je n'aurais pas fait le bon geste au bon moment.

Je suis bien résolue à faire tout ce que l'on attendra de moi. Je vais amasser des fortunes grâce à cette souveraine dévote, puis elle choisira pour moi un bel homme que j'épouserai et à qui je donnerai de merveilleux enfants. Je deviendrai ensuite l'héritière papiste au trône d'Angleterre, mère d'un petit prince héritier catholique, car je ne doute pas un instant qu'elle me désignerait alors pour lui succéder. Ceci est ma destinée, et je ferai tout ce qui est possible pour m'assurer qu'elle s'accomplisse, sans jamais prendre aucun risque. C'est pourquoi je souris à l'ambassadeur de son époux, qui me demande clairement si je désire être reine, et je fais en sorte qu'il comprenne que personne n'en est plus digne que moi.

Sauf que Margaret Douglas, bien sûr, est certaine qu'elle devrait être la prochaine ; la petite Marie Stuart, reine d'Écosse vivant dans les plus beaux palais de France, est elle aussi persuadée d'être l'héritière légitime, et elle a une armée française pour la soutenir. Élisabeth aussi croit cela, même si elle est la moins à même de succéder à sa demi-sœur, car jugée inapte en vertu de la loi, de sa religion, de son tempérament et de son ascendance.

Élisabeth la Mécontente paraît à la Cour et s'isole dans les recoins du palais pour soupirer tristement, le cœur irrémédiablement brisé de voir le clergé emprisonné et les martyrs envoyés au bûcher à Smithfield. Elle est toujours habillée de manière austère, comme si elle n'aimait pas les beaux vêtements et les bijoux étincelants. Elle est un paon en robe noire. Elle assiste

à la messe, mais se tient les côtes, comme si elle souffrait trop de devoir s'agenouiller devant l'hostie. Parfois, elle parvient à s'évanouir et doit être transportée hors de la chapelle, montrant ainsi à tous ceux qui attendent au-dehors qu'elle souffre pour l'Église anglicane et que sa demi-sœur fait preuve d'une cruauté sans égale envers elle. Ensuite, la petite peste se rétablit en un rien de temps, et il n'est pas rare qu'on la voie, quelques heures plus tard, se promener dans les jardins au bras du roi Philippe, qui scrute son visage mélancolique et doit s'approcher d'elle pour entendre ce qu'elle lui susurre.

J'ai le sentiment qu'Élisabeth mise tout sur l'avenir et attend l'heure où la reine Marie, qui est chaque jour plus fragile et plus éteinte, rendra l'âme ; elle espère sûrement qu'ensuite, le roi Philippe la prendra pour épouse et fera d'elle la prochaine reine d'Angleterre. Tandis que l'ambassadeur me courtise, le monarque courtise Élisabeth, et je vois bien que sa modestie est tout aussi feinte que la mienne, car nous ne perdons pas notre objectif de vue : la Couronne.

Elle et moi nous croisons quotidiennement au service de la reine, et nous nous inclinons l'une devant l'autre avec une politesse calculée, puis nous nous embrassons comme deux cousines, et je sais pertinemment qu'elle pense comme moi : « Je suis mieux placée que toi pour accéder au trône ! Que t'a-t-on promis ? » Je sais aussi qu'elle se dit, comme moi : « Si je suis reine un jour, gare à toi ! »

Hiver 1558, palais de Whitehall, Londres

Voilà pourquoi je suis si abasourdie lorsque, quand tout me désigne pour lui succéder, quand j'ai pour moi le soutien officieux des Espagnols, quand je démontre avec autant de zèle ma foi pour l'Église de Rome, à l'heure où l'état de santé et de fatigue de la reine Marie atteint un point fatidique, elle décide de désigner Élisabeth comme héritière. *Élisabeth !* Au dernier moment, sur son lit de mort. La moitié du royaume acclame bêtement la princesse protestante, qui entre à Londres et monte sur le trône comme si elle était l'héritière légitime de sang royal, au lieu d'une bâtarde à la chance indécente.

Après tous mes efforts pour me faire passer pour une fervente papiste, la reine Marie m'a trahie, a trahi sa religion pourtant défendue haut et fort, qui a conduit tant de personnes au trépas. Elle ne mentionne même pas l'autre

héritière sincèrement papiste, sa cousine Marie Stuart, reine d'Écosse, qui est à présent mariée à François II de France et qui a le front de s'autoproclamer reine d'Angleterre, comme si les deux derniers rois n'avaient pas placé ma branche avant la sienne dans l'ordre de succession. La reine Marie ne mentionne même pas Margaret Douglas, malgré sa promesse d'en faire son héritière. Elle nous a toutes bernées et a choisi Élisabeth. *Élisabeth, sa pire ennemie !*

— Pourquoi la reine ne vous a-t-elle pas désignée, vous ? demandé-je à ma mère, mon courroux me poussant avec elle à l'honnêteté et à la franchise. Pourquoi ne m'a-t-elle pas désignée ?

Ma mère a le visage assombri par une fureur incontrôlable. Elle devra dorénavant être la cousine serviable et la gentille dame de compagnie d'Élisabeth, et elle ne s'attend pas à ce qu'une femme suffisamment jeune pour être sa fille, et qui a toutes les raisons de la haïr, se montre envers elle d'une grande générosité. Ma mère, qui a épousé son maître d'écuries afin de prouver à la reine Marie qu'elle n'avait nullement l'intention de s'unir à un homme apte à monter sur le trône, et qui n'a pas de fils pour reprendre la Couronne, se retrouve à présent dépourvue d'un nom important et d'héritier potentiel, car Adrian Stokes n'est personne et tous les enfants qu'elle a eus de lui sont morts. Elle s'est rabaissée pour plaire à la reine Marie, mais elle se rend à présent compte qu'elle a simplement laissé le champ libre à Élisabeth.

— Veux-tu bien faire sortir ce fichu rat d'ici ? tempête-t-elle.

J'ai un nouveau chiot, une très belle femelle dogue que j'ai appelée Jo et qui me suit partout. Je la prends dans mes bras et la fais sortir de la pièce. Elle geint et gratte à la porte un instant, puis se résigne à aller s'installer, le cœur lourd, sur le plancher de l'antichambre en attendant mon retour.

— La reine Marie a toujours eu l'esprit de famille, dit ma mère avec une pointe de colère. Envers et contre tout. Elle a accédé au trône par la volonté de son père et elle a eu le sentiment qu'elle ne devait pas trahir sa décision. Il a reconnu Élisabeth comme son enfant et l'a désignée elle pour succéder à sa demi-sœur. Sa volonté était que la Couronne nous revienne après Élisabeth dans le cas où elle n'aurait pas de descendant, et c'est cela qu'a confirmé la reine par sa dernière volonté. (Elle inspire profondément et je la vois tenter de maîtriser sa fureur, au prix d'un si grand effort que je crains de la voir s'évanouir.) Dans le respect de la tradition, comme dans celui de l'Acte de Succession d'Henri, que Dieu le bénisse.

— Et moi, alors ? me lamenté-je. (J’ai l’impression que je n’ai jamais cessé de poser cette question.) Que vais-je faire ?

— Tu devras te montrer patiente.

Elle me répond cela comme si je n’avais pas déjà dix-huit ans et que je ne mourais pas d’envie de vivre ma vie, de profiter des banquets, de danser à chaque occasion, de porter les plus beaux vêtements de la garde-robe, de me faire courtoiser par tous les jeunes protestants qui se présenteraient soudain à ma nouvelle Cour, qui abandonnerait sans tarder le latin pour lire la Bible en anglais et n’être tenue qu’à deux prières par jour.

— Mais je ne peux plus attendre, gémis-je. J’attends depuis que père a fait de Jane la reine. Je ne fais rien d’autre qu’attendre que quelque chose m’arrive, dans l’espoir que cette fois, ce sera quelque chose de bien. Jane Seymour dit que...

— J’en ai plus qu’assez d’entendre ce que Jane Seymour a à dire, m’interrompt ma mère avec rudesse. Vas-tu encore rester chez ces gens ce mois-ci ? N’en ont-ils pas assez de toi ?

— Non, ils n’en ont pas assez ; et oui, je resterai à Hanworth, si vous ne requérez pas ma présence à la Cour, rétorqué-je comme pour la mettre au défi de me priver de la compagnie de mes amis. Ce n’est pas comme si nous allions crouler sous les faveurs d’Élisabeth et qu’il nous fallait nous présenter à la Cour au plus tôt afin de profiter de ses largesses. Je ne vois pas pour quelle raison je devrais aller assister au retour de tous ses partisans, sortis du trou où ils se terraient. Je ne vois pas pour quelle raison il me faudrait la regarder sagement passer ses journées à essayer tous les habits de la garde-robe qui aurait dû être la mienne.

— Ce n’est pas une histoire de robes ; les robes n’ont aucune importance, déclare ma mère.

Une fois de plus, elle a tort.

Printemps 1559, palais de Hanworth, Middlesex

Plutôt que de contempler Élisabeth s’enorgueillir de ces trésors et de ce trône qui furent autrefois ceux de ma sœur et qui auraient dû me revenir, je décide de rejoindre Jane Seymour et sa mère, lady Anne Seymour, dans leur charmante demeure à la campagne. J’emmène mon singe, Mr Nozzle, Ruban, le chat, et Jo, mon nouveau chiot. Ils sont adorés de tous à Hanworth et

personne ne me demande de les enfermer dans des cages. Je suis sûre que nul à la Cour n'a remarqué mon absence, excepté sans doute Henry Herbert, dont les regards appuyés me font comprendre qu'il regrette amèrement la façon dont les choses se sont passées entre nous. Mon autre ancien admirateur, l'ambassadeur d'Espagne, se fait très discret et attend certainement de voir comment son roi – en sécurité dans son propre royaume – parviendra à s'entendre avec la nouvelle reine, et si elle acceptera de le prendre pour époux comme elle l'a promis.

Je doute que Sa Majesté elle-même ait remarqué mon absence. Bien sûr, ce doit être exaltant de voir tous ces Espagnols déguerpir dès la disparition de la maussade reine Marie, au profit de jeunes courtisans réformistes fort galants. Élisabeth, au cœur de tout cela, enivrée par ce nouveau sentiment de sécurité et de pouvoir, ne s'éloigne jamais de Robert Dudley, le beau-frère de ma sœur Jane, comme s'ils étaient deux tourtereaux à qui l'on venait de remettre les clés de leur propre palais. Ils se tiendraient presque par la main, tant ils sont soulagés de ce triomphe. C'est en effet un retournement de situation miraculeux de passer, du jour au lendemain, des geôles de la Tour aux appartements royaux. Ils ont sans doute cru tous les deux qu'ils allaient finir la tête sur le billot, mais ils se retrouvent à présent à la poser sur les oreillers les plus confortables qui soient, recouverts de tissu brodé à la perfection. La mère d'Élisabeth a été décapitée, tout comme le père de Robert. Tous les deux ont gravé leur nom dans la pierre des geôles de la Tour de Londres, comptant les jours en attendant celui de leur jugement. Comme ce doit être grisant de sortir de l'ombre de cette forteresse dans la lumière divine qui brille sur la Couronne. Ma sœur, elle, a fait le chemin inverse : des appartements royaux, elle a fini sur l'échafaud. Ce fut d'ailleurs par la faute du père de Robert que ma sœur fut emprisonnée ; son exécution, elle, fut la conséquence directe de la rébellion pour déposer Marie en faveur d'Élisabeth. Je n'oublie pas un instant tout cela tandis que j'observe leur triomphe : le triomphe d'usurpateurs. Je me demande comment ils ne sont pas encore morts de honte.

Personne, toutefois, ne me prête attention, et j'essaie de songer le moins possible à tout cela. La Cour d'Élisabeth se compose d'une foule d'exilés revenus de Suisse et d'Allemagne, ou d'autres pays où il était possible d'échapper à l'Inquisition. Toutes les routes à partir de Zurich doivent vibrer sous les sabots de centaines de chevaux. Notre grande amie lady Bess

Cavendish, une veuve qui a épousé en secondes noces un autre homme riche, par ailleurs luthérienne convaincue, fait son retour à la Cour pour le plus grand plaisir de tous et témoigne un soutien indéfectible à Élisabeth. La duchesse de Suffolk, notre jeune et splendide belle-grand-mère Catherine Brandon, met fin à son exil, et revient à Londres accompagnée de son mari roturier et de deux adorables petits enfants. Il n'est pas une seule âme qui ne souhaite reparaître à la Cour et bénéficier des faveurs de la reine ; tous sont soudain les plus grands amis et les plus fervents admirateurs de cette fille qui était encore récemment la plus ignorée de toute l'Angleterre. La gouvernante de la reine, Kat Ashley, recouvre sa place à ses côtés après avoir passé quelque temps à la prison de la Fleet pour trahison. Élisabeth n'est plus, désormais, la sœur adultérine et méprisée de la reine Marie ; elle est la princesse protestante qui a ramené l'Angleterre à la réforme ; elle est l'héroïne de tous les réformateurs, comme si ma sœur Jane n'avait jamais existé, et comme si je n'existais pas moi-même alors que je suis protestante depuis toujours et de sang royal.

Tout le monde se fiche que je sois la sœur d'une reine, qui certes ne régna que neuf jours, mais qui fut proclamée par ceux-là mêmes qui se joignent avec avidité à cette nouvelle Cour. Élisabeth ne fait preuve d'aucun esprit de famille : son père la terrifiait, la présence de son demi-frère, le roi Édouard – qui aimait tant Jane –, la mettait mal à l'aise, et elle considérait sa demi-sœur, la reine Marie, comme son ennemie. Tandis que j'étais élevée par une mère qui chaque jour nous rappelait nos liens avec la famille royale, Élisabeth a vécu seule à la mort de sa mère, son père trop occupé à épouser d'autres femmes. Cela ne me surprend donc nullement de recevoir de sa part un accueil si froid, et je me permets de lever fièrement le menton, de hausser les sourcils et de m'adresser à elle comme si j'étais presque son égale. La surpasser de si illustre manière par la grâce et par la beauté reste, en ces temps de gloire pour elle, mon seul sentiment de victoire. Elle se montre incroyablement vaniteuse et cherche désespérément à être considérée comme la plus belle femme de la Cour, du royaume, et du monde. Elle ne peut compter sans moi, cependant, et je suis fine là où elle est boursouflée ; mes yeux sont étincelants tandis que les siens semblent fatigués ; j'ai le cœur léger alors qu'elle doit endosser chaque jour plus de responsabilités, craindre toujours plus pour l'avenir, elle qui n'a fait que survivre depuis toutes ces années ; et je suis une belle blonde au teint clair tandis qu'elle, il faut bien

l'avouer, a le cheveu presque orange et la peau mate. J'ai le don de la rendre folle rien qu'en traversant une pièce, et je ne m'en prive pas.

Heureusement pour moi, elle est trop occupée à s'inquiéter de soutenir les protestants en Écosse, de faire imposer notre religion en Angleterre et de batailler pour se faire désigner gouverneur suprême de l'Église d'Angleterre – *Comme si une femme pouvait détenir un tel titre !* – pour se soucier de mes petits actes de rébellion. Heureusement pour moi, j'ai la possibilité d'aller me réfugier à Hanworth, car ma mère me réprimande sans cesse et me traite d'inconsciente de tourmenter ainsi une jeune femme si angoissée qui vient tout juste d'hériter des pouvoirs suprêmes ; à mon sens, pourtant, ces pouvoirs appartiennent à Jane, et donc à moi, tandis qu'Élisabeth n'est que la progéniture à l'ambition trop dévorante d'un joueur de luth et d'une putain.

Elle promet qu'elle désignera son héritier, mais elle n'en fait rien. Elle devrait me désigner, moi, mais elle n'ose se prononcer. Tant qu'elle ne se décidera pas à faire son devoir de reine – en se mariant pour mettre au monde un héritier, ou en en choisissant un –, elle n'obtiendra aucun respect de ma part, et je suis certaine que cela restera réciproque.

— Comme tu as raison, s'exclame Jane Seymour.

Elle tourne ensuite la tête pour tousser dans sa manche, et je vois tout son corps trembler sous la force d'un spasme, mais elle ramène les yeux sur moi avec un sourire, un voile fiévreux brouillant son regard.

— Tu as raison, reprend-elle. Tout le monde sait qu'elle n'est pas l'héritière légitime, et qu'elle n'est même pas une enfant légitime, mais personne n'osera se ranger derrière toi. Tous les protestants pensent qu'Élisabeth est leur meilleure option et même les papistes n'ont pas l'indécence de soutenir Marie I^{re} d'Écosse, étant donné qu'elle est à moitié française.

Mr Nozzle est sur mes genoux et je chatouille son petit ventre rebondi tandis qu'il ferme les paupières pour mieux en profiter. Il bâille de temps à autre – à moins qu'il ne s'esclaffe silencieusement.

— Si j'avais été mariée...

Je ne termine pas ma phrase, car je songe alors au complot des Dudley, à toutes les batailles et les intrigues menées pour Jane. *Où serais-je à présent si j'avais eu le soutien d'une famille puissante pour manigancer dans mon intérêt ? Où serais-je avec l'aide de mon père ? Si j'avais eu un mari, peut-être son père aurait-il compris ce que nous aurions pu devenir.*

— Oh, c'est certain, mais les Herbert ne tenteront jamais rien contre Élisabeth.

— Je ne pense pas un seul instant à Henry Herbert, m'efforcé-je de lui faire croire.

Elle me dévisage d'un drôle d'air, puis éclate d'un rire qui se mue en quinte de toux.

— Bien entendu, dit-elle lorsqu'elle recouvre son souffle. Mais tu restes l'héritière présomptive, et son père ne perd pas cela de vue ! Regarde comme il se montre désormais courtois envers toi !

— Je me fiche éperdument de cela ! rétorqué-je avec un geste brusque de la tête.

Puis je redresse Mr Nozzle sur son petit derrière, et il nous regarde subitement avec sérieux.

— Il faut pourtant bien que tu te maries, insiste Jane. Ne compte pas sur Élisabeth pour te trouver un bon parti : elle refuse que qui que ce soit d'autre qu'elle soit courtoisé. Elle nous ferait toutes nonnes si elle le pouvait. Ta mère a-t-elle prévu quelque chose pour toi, puisque la reine Marie ne t'a pas désignée pour succéder à Élisabeth, et puisque cette dernière refuse de prendre une décision ?

— Elle espère qu'Élisabeth changera d'avis et que nous obtiendrons sa faveur, dis-je. Je pourrais prétendre à un meilleur parti si seulement la reine voulait bien reconnaître notre lien de parenté, mais elle ne songe manifestement qu'à elle. Je suis tombée aux oubliettes. Je n'ai même pas la place qui me revient dans les chambres royales. Je ne fais pas partie de ses favorites. C'est à croire que je suis une étrangère, vouée à attendre d'être en présence de la reine au milieu de la chambre d'apparat, comme une vulgaire roturière qui aurait demandé une audience, alors que je suis sa cousine et que ma place est à ses côtés. La reine Marie ne nous aurait jamais traitées de la sorte.

— C'est de la simple jalousie, tempère Jane en secouant lentement la tête.

C'est à cet instant que la porte de sa chambre privée s'ouvre et que son séduisant frère, Ned, passe la tête dans l'entrebâillement. Voyant que nous ne sommes que toutes les deux, il entre simplement.

— Quelles mouches prévoyez-vous encore de prendre dans vos toiles, petites araignées ? demande-t-il en se laissant choir sur un tabouret entre nos deux fauteuils, près de la cheminée.

Je me redresse machinalement, le dos bien droit, et lève le menton pour offrir mon visage à une meilleure lumière, puis tourne la tête pour présenter mon profil le plus avantageux. Je suis en adoration devant Édouard Seymour depuis qu'il a été fiancé à ma sœur Jane, à qui j'avais même dit à l'époque que son promis était le plus bel homme du monde, et qu'il avait un regard doux ; elle n'avait rien voulu entendre, cependant. Je le vois presque tous les jours, à présent, et il me taquine avec l'aisance d'un franc camarade. Je le considère toujours, cela étant, comme le plus bel homme du monde.

— Nous parlons de mariage, lui répond Jane en me jetant un regard de défi malicieux.

— Pas du nôtre, m'empressé-je d'ajouter. Je n'ai nullement l'intention de me marier.

— Ah ! Quelle cruauté ! s'exclame Ned en m'adressant un clin d'œil. De nombreux cœurs seront brisés si vous demeurez vierge toute votre vie.

Je glousse tout en rougissant, sans toutefois trouver quoi répondre.

— Oh, si, elle se mariera ! s'écrie Jane. Elle épousera un homme d'une illustre famille. Mais qui ? Qu'en penses-tu, Ned ?

— Un prince espagnol ? avance-t-il. L'ambassadeur n'est-il pas l'un de vos grands admirateurs ? Ou peut-être un noble français ? Une femme comme lady Catherine Grey, si proche du trône, et si belle, peut bien avoir le mari qu'elle veut.

— Allons ! dis-je en essayant de paraître modeste alors que cette conversation tout à fait inconvenante m'enchantait au plus haut point. C'est à mes amis et à ma famille d'en décider.

— Oh, non, pas un Espagnol ! Elle ne veut pas aller vivre en Espagne, déclare Jane avec désinvolture. Je ne la laisserai pas partir. Non, c'est un jeune et bel Anglais, qu'il lui faut.

— Je n'en connais pas un seul, affirme Ned. Pas un n'est assez beau. Je ne saurais même pas vers qui me tourner. Tous mes amis sont aussi laids que des cochons, et quant à moi... (il marque une pause et me regarde droit dans les yeux) suis-je un assez bon parti ? Je connais beaucoup de gens influents.

Je sens déjà mes joues s'enflammer.

— Je... Je...

— Quelle question ! s'exclame Jane en s'éclaircissant la voix pour empêcher sa toux. Suggères-tu de la prendre en mariage, Ned ? Prends garde, car je peux en être témoin !

— Si personne d'autre ne convient..., sous-entend-il en laissant traîner son regard de braise sur mon cou et mes lèvres.

Je croirais presque qu'il va se pencher vers moi pour m'embrasser.

— Ce n'est qu'une plaisanterie, parvins-je à dire dans un murmure.

— Seulement si vous la trouvez à votre goût, réplique-t-il.

— Bien sûr qu'elle la trouve à son goût ! intervient Jane. Quelle jeune femme n'aime pas plaisanter sur l'amour ?

— Voulez-vous que je vous écrive un poème ? me demande-t-il.

Ned est un fabuleux poète ; s'il devait écrire un poème sur moi, cela ferait ma renommée de par le monde. Je me sens sur le point de défaillir, tant la chaleur qui me brûle les joues est insupportable. Mon cœur bat si fort que cela m'assourdit. Je n'arrive pas à détourner le regard de ces yeux pleins de tendresse et de sympathie, tandis qu'il les garde rivés sur mes lèvres comme dans l'intention de m'offrir un baiser.

— Êtes-vous allé chasser ? m'enquiers-je à brûle-pourpoint. Comment était le cheval ?

« *Comment était le cheval ?* » J'étais jusque-là mal à l'aise, mais je suis dorénavant mortifiée. J'ai l'impression d'être incapable de dire quoi que ce soit de sensé, comme si ma bouche cherchait à trahir ce que je ressens pour cet homme, pour lui faire comprendre que je ne peux penser à rien d'autre lorsqu'il est près de moi. Jane m'adresse un regard interloqué et Ned part d'un bref éclat de rire, comme s'il comprenait tout à fait la sottise qui me prend soudain. Puis, lentement, il se lève de son tabouret.

— Le cheval s'est montré très obligeant, répond-il en souriant. Il trotte parfaitement bien, et il galopait même quand je lui en donnais l'ordre. Un fort bon cheval, en somme. Qui plus est, il est capable de s'arrêter lorsque l'on tire sur les rênes, ce qui est fort appréciable.

— Je vois, me contenté-je de dire en ravalant ma fierté tandis que Jane nous dévisage tous les deux avec une soudaine intensité.

— Je reviendrai vous chercher à l'heure du dîner, déclare Ned.

Il est debout, si grand et si beau, avec ses cheveux châtain foncé, et ses yeux bruns ; sa musculature svelte est soulignée par ses hauts-de-chausses et ses bottes d'équitation. Il ajuste son veston en tirant dessus, puis s'incline devant sa sœur et moi, et quitte la pièce.

— Doux Jésus ! Tu l'aimes ! s'extasie Jane avec tant d'enthousiasme qu'elle est saisie d'une nouvelle quinte de toux.

Mr Nozzle descend de mes genoux et se dirige vers la porte, comme s'il comptait suivre Ned.

— Petite surnoise ! reprend mon amie. Pendant tout ce temps, je croyais que tu songeais à Herbert alors que tu aimes mon frère ; et tu ne me l'as jamais dit ! « Comment était le cheval ? » Ciel ! « Comment était le cheval ? »

Je suis sur le point de pleurer de rire et de honte.

— Oh, tais-toi ! Ne prononce pas un mot de plus !

— Mais à quoi donc pensais-tu ?

— Je ne pensais plus à rien ! avoué-je. Je ne faisais que le regarder. Je ne pouvais songer à rien d'autre en le regardant.

— Ma foi, dit-elle en se plaquant la main sur le cœur tout en cherchant son souffle, il me semble que cela répond à notre question. Tu épouseras Ned, et je deviendrai ta belle-sœur. Nous, les Seymour, sommes une des meilleures familles d'Angleterre ; ton propre père avait choisi Ned pour épouser ta sœur Jane. Aujourd'hui, c'est toi qui peux l'épouser. Comme nous serons tous heureux ! Je serai pour ma part la tante du petit héritier du trône. Personne ne peut nier ton rang lorsque tu es la mère d'un enfant pour moitié Tudor et pour moitié Seymour ! Je suppose qu'Élisabeth deviendra sa marraine et le désignera comme son héritier en attendant de mettre au monde son propre fils.

— Élisabeth serait folle de rage si nous nous mariions, déclaré-je avec joie.

— Absolument, mais elle n'aurait ensuite plus d'autre choix que de t'accepter au sein de ses chambres privées en tant que demoiselle d'honneur. Qu'elle le veuille ou non, cela fera doublement de toi sa cousine. Elle sera contrainte de nommer ton fils héritier du trône ; tout le monde insisterait pour qu'il en soit ainsi. Réfléchis donc ! Mon neveu, roi d'Angleterre !

— « Lady Hertford », dis-je à voix haute comme pour en apprécier la musique, comme si je portais une étoffe à mon visage pour juger si elle me va au teint.

— Ce nom te sied, affirme Jane.

Tout cela commence comme une simple plaisanterie. Jane et moi avons réfléchi des centaines de fois aux prétendants que nous voudrions l'une pour l'autre depuis toutes ces années que nous sommes amies, mais tandis que Ned

continue de chevaucher avec nous, de se promener dans les jardins à nos côtés, de nous escorter pour le dîner et de parier sur nos parties de cartes le soir, il conserve avec moi ce ton galant qui ne cesse de me faire glousser et rougir, jusqu'à ce que je parvienne enfin, peu à peu, à trouver les mots pour lui répondre. La plaisanterie cesse petit à petit et Ned se met à me courtiser ouvertement. Je comprends alors que je suis, pour la première et la dernière fois, véritablement amoureuse.

Tout le monde le voit. Jane n'est pas la seule à remarquer que nous formons un beau couple : nous sommes tous deux de taille, de beauté et de naissance égales. Toute la maisonnée fait en sorte que nous nous retrouvions toujours seuls tous les deux, et nous jette dans les bras l'un de l'autre.

— Monsieur est aux écuries, me dit un des valets alors que je franchis le seuil du palais pour aller faire une promenade à cheval.

— Lady Catherine marche dans les jardins avec sa chienne, lui apprend-on lorsqu'il descend de selle après être allé faire une course pour sa mère.

« Ces demoiselles sont dans la bibliothèque » ; « les jeunes dames font de la couture dans la chambre privée » ; « Sa Seigneurie est allée prier » ; « Sa Seigneurie sera de retour à midi »... Tous complotent pour pousser Ned vers moi, et moi vers lui, si bien que nous passons le plus clair de nos journées ensemble. Quand je le vois, je sens mon cœur faire un bond gigantesque, comme si c'était la première fois que je posais les yeux sur lui, et quand il s'en va, je prie toujours pour qu'il ne me quitte jamais.

— L'aimes-tu sincèrement ? me demande Jane dans un murmure alangui alors que nous sommes censées nous endormir.

Nous sommes allongées dans son immense lit de bois, les rideaux du baldaquin tirés, ma chienne, mon chat et mon singe confortablement installés avec nous.

— Je ne saurais le dire, réponds-je prudemment.

— Alors, c'est le cas, affirme-t-elle avec satisfaction, car il n'est rien de plus simple que de dire que l'on n'aime pas.

— Je serais incapable d'expliquer ce que je ressens.

— Alors, tu l'aimes.

Bien évidemment, la mère de Ned et Jane, lady Anne Seymour, voit parfaitement ce qui se trame et elle fait venir ses deux enfants un matin, dans sa chapelle privée. Je ne suis pas invitée à les accompagner. Je nourris la

certitude qu'elle va leur interdire à tous les deux de me revoir. Nous allons être séparés, je le sens. Je serai renvoyée chez moi, humiliée. Lady Seymour me fera remarquer combien il est inapproprié de me laisser courtoiser par l'ancien fiancé de ma sœur, la sainte lady Jane. C'est une femme redoutable, qui a une très haute opinion d'elle-même. Son mariage en secondes noces était désavantageux pour elle, mais son premier mari était l'homme le plus influent de toute l'Angleterre après le roi, et elle se targuait d'être l'épouse du lord protecteur. Elle dira à son fils, son héritier, qu'elle a déjà prévu de le marier à quelqu'un de très important et qu'il n'a donc pas la liberté de me courtoiser.

— C'est cela, me confirme Jane en accourant de la chapelle pour me rejoindre dans la chambre que nous partageons. (Elle a le souffle court et se plaque une main sur le cœur.) Je suis venue aussi vite que j'ai pu ; je savais que tu serais impatiente de savoir ce qu'elle a déclaré.

Je soulève Ruban, mon chat, de la chaise afin de laisser Jane s'asseoir ; puis il me faut attendre qu'elle recouvre son souffle et reprenne quelques couleurs.

— Elle a dit à Ned qu'il ne devait pas montrer d'attachement pour toi, reprend-elle dès qu'elle le peut. Elle a ajouté qu'il n'était pas celui qu'il te fallait, et que tu n'étais pas celle qu'il lui fallait.

— Miséricorde ! me lamenté-je avant de me laisser tomber sur le lit tout en prenant les mains de Jane dans les miennes. Je le savais ! Elle me hait ! Qu'a-t-il répondu ? Renoncera-t-il à moi ?

— Il a été merveilleux ! s'exclame Jane. Il est resté d'un calme absolu et a pris la parole avec une assurance digne d'un lord. Il ne semblait aucunement inquiet. Je n'aurais jamais pensé qu'il puisse tenir tête à mère de la sorte. Il a dit que deux jeunes gens pouvaient fort bien apprécier la compagnie l'un de l'autre et qu'il ne voyait pas pour quelle raison il lui faudrait t'éviter, que ce soit ici ou à la Cour. Mère a insisté en répétant qu'il ne devait pas te montrer un trop grand attachement, et il a rétorqué que, d'évidence, la reine ne voyait pas d'un mauvais œil l'amitié que vous vous portez, puisqu'elle n'a jamais rien déclaré à ce sujet alors qu'elle sait que vous êtes tous deux ici.

— Il a dit cela ? m'étonné-je, abasourdie par une telle assurance.

— Tout à fait, et le plus calmement du monde, avec ça.

— Et qu'a dit ta mère ensuite ? demandé-je timidement.

— Elle a paru surprise et a affirmé qu'elle n'avait rien contre toi, ni contre notre amitié, mais que Sa Majesté a très probablement des projets pour vous deux et que ce ne sera certainement pas de vous marier l'un à l'autre. Elle a fait remarquer que la reine refusera à coup sûr que sa cousine se rapproche encore du trône en épousant un Seymour.

— Oh, Élisabeth se fiche de cela ! affirmé-je. Elle n'a aucun projet pour moi ; elle s'en réjouit, d'ailleurs. Ma vie lui importe si peu.

— Et c'est exactement ce qu'a répondu Ned ! annonce fièrement Jane. Et il a ajouté que, étant donné que vous n'étiez point engagés, il était tout à fait acceptable que vous vous voyiez à l'envi. Ensuite il s'est incliné devant mère et est parti, comme cela.

— « Comme cela » ? répété-je avec émotion.

— Tu sais comment il fait : il s'incline et il tourne les talons.

Il se déplace tel un danseur, d'un pas leste mais avec les épaules bien droites, comme un homme à ne pas sous-estimer. Je vois parfaitement.

Été 1559, palais de Greenwich

Lorsque vient le moment de quitter les Seymour, je mets Mr Nozzle, Ruban et Jo dans leurs petits paniers de transport, puis je retourne à la Cour afin de servir la reine, et de vivre avec ma mère et Mary, dans des appartements plus petits que ceux que nous avons sous le règne de Marie I^{re}, garnis avec un luxe modeste par le garde-meuble, puisque nous ne sommes plus favorites. Ma mère m'oblige à garder Mr Nozzle dans une cage et se plaint que Ruban griffe les tapisseries usées. Je ne dis pas un mot au sujet de Ned, qui ne paraît pas à la Cour comme il l'avait promis. Je suis certaine qu'il est contraint par sa mère de rester à Hanworth. Si mon rang avait été reconnu par Élisabeth – en tant que cousine et héritière –, lady Seymour s'empresserait d'encourager notre union. En l'état, toutefois, elle craint ce qui pourrait se passer, avec ma cousine sur le trône. Élisabeth n'éprouve aucun respect ni amour pour la famille, et elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour prouver aux papistes qu'elle n'a pas besoin d'un héritier protestant.

Mère est malade et doit parfois s'absenter. Mary l'accompagne à Richmond. Les bousculades pour la préséance ont cessé : mère a perdu toute pugnacité.

La seule personne à m'accorder ses faveurs est l'ambassadeur d'Espagne,

le comte de Feria, qui se montre si charmant, si plein d'admiration et si aimable que je ne peux m'empêcher de me confier à lui. Je lui dis que je pense ne jamais être heureuse en Angleterre tant qu'Élisabeth sera au pouvoir, et il me répond – de si jolie manière – que je ferais mieux d'aller vivre en Espagne avec lui et la comtesse, qu'il se fera une joie de me présenter à toutes les grandes familles et à tous les plus beaux jeunes nobles rentrés au pays en même temps que le roi Philippe. Il m'apprend qu'un nouveau traité a été signé entre l'Angleterre et la France, et que la jeune Marie Stuart a été dupée par la famille royale de France afin d'obtenir la paix. La pauvre enfant ne pourra plus jamais prétendre au trône d'Angleterre, car elle en a été écartée. Je suis donc la seule héritière de la Couronne d'Angleterre.

Je ris de cette proposition, car comment pourrais-je décider d'aller vivre en Espagne ? Je promets cependant à l'ambassadeur de toujours écouter ses conseils, puis je lui assure qu'il est mon unique ami et que je n'épouserai personne sans l'avoir consulté au préalable ; je ne vais cependant pas jusqu'à risquer de lui avouer que j'ai déjà arrêté mon choix.

Été 1559, palais de Sans-Pareil, Surrey

L'absence de Ned à la Cour se prolonge, et j'entends dire que sa santé est fragile, qu'il reste auprès de sa mère afin de reprendre des forces. C'est une famille sujette à la maladie. Je ne crois pas avoir vu mon amie Jane en bonne santé depuis que nous nous connaissons, mais cela ne l'a jamais empêchée de venir à la Cour. Il me semble que rien ne leur ferait plus de bien que de se joindre au cortège et de voyager avec la Cour, pour passer leurs journées à chevaucher au grand air. Je ne vois pas de meilleur remède. Je crains toutefois que sa mère ne garde Ned près d'elle afin de le tenir loin de moi, et cela me paraît incroyablement injuste, car je n'ai rien fait pour mériter cela. Tout est la faute d'Élisabeth, dont l'acharnement à mon encontre éloigne de moi toute la Cour.

Elle me persécute de dizaines de manières, même les plus insignifiantes. J'ai droit à des appartements indignes de ma situation ; j'ai la préséance lors des apparitions publiques, mais je ne bénéficie d'aucune faveur en privé. Je ne suis pas invitée à aller choisir de somptueux vêtements dans la garde-robe royale, et elle ne m'offre jamais rien. Les dames de compagnie reçoivent un

petit pécule, et accumulent des richesses sous forme de cadeaux et de faveurs, mais la reine ne me donne jamais rien et personne ne veut me payer pour lui être présenté, étant donné qu'elle ne me parle pas non plus.

Je tire une légère satisfaction dans le fait que, lors des déplacements de la Cour, Élisabeth se doit de procurer des robes à toutes ses dames, et c'est moi, bien sûr, qui les porte le mieux. Son grand soupirant, le maître de cavalerie Robert Dudley, doit tout faire pour oublier que je fus un jour sa belle-sœur, mais il ne peut nier que j'ai l'air grandiose sur le dos de ma fière monture de chasse. Élisabeth me nie ses faveurs, mais elle ne peut cacher que je suis la plus belle femme de sa Cour : incomparable lorsque je danse, superbe lorsque je chevauche. Ma belle-grand-mère, qui autrefois était d'une beauté époustouflante, à l'époque où elle était la jeune épouse de mon grand-père Charles Brandon, dépose un baiser sur mon front et me dit que je suis la plus jolie de toutes, comme elle le fut en son temps. Nous voyageons pendant plusieurs semaines avant de nous installer au palais de Sans-Pareil, qui est un véritable château de conte de fées dans un paysage fabuleux. Henry FitzAlan, le comte d'Arundel, est le propriétaire de cette demeure et, en tant que veuf, continue d'accomplir son devoir envers la famille de sa première femme, ma tante ; c'est pourquoi il me place au centre de tous les divertissements qu'il a préparés pour la Cour. Quand Ned Seymour et Jane nous rejoignent enfin, ils me trouvent au premier plan du bal masqué, en tête de la partie de chasse sur mon nouveau cheval, et en première ligne de toutes les occupations estivales.

Le rythme quotidien de la Cour ramène Ned à mes côtés lors des prières et des petits déjeuners, de la chasse comme du dîner, des danses ainsi que des parties de cartes. Chaque jour, la Cour prévoit et organise de nouveaux divertissements. Mon oncle Arundel a préparé des pièces de théâtre et des mascarades, des bals et des déjeuners dans les jardins, des courses et des tournois. Robert Dudley est omniprésent, apportant partout sa touche de pompe et proposant sans cesse d'autres distractions. Il tient le devant de la scène et personne ne parvient à le quitter des yeux. Voilà un homme de retour au sommet de sa fortune et de sa gloire de jadis, de nouveau coqueluche de la Cour, et le succès se lit dans l'éclat de son regard. La reine Élisabeth est ouvertement, ostensiblement, impudiquement éprise de lui. Elle ne peut s'empêcher de poser les yeux sur lui ; et lorsqu'elle le fait, son visage s'illumine. Elle est comme transportée à l'autre bout de la pièce, dans ses bras. Je les vois bien se chercher du regard et ne plus tenir compte de

personne d'autre. Je me dis aussi que je suis la seule à parfaitement les comprendre. Je sais ce que ressent Élisabeth, car j'éprouve la même chose.

Dans la chambre du Conseil au sein du palais, les lords conseillers, et particulièrement les plus âgés, se réunissent pendant que la Cour s'amuse. Les affaires urgentes se multiplient et des messagers du Parlement arrivent tous les jours pour prier la reine d'épouser le cousin de Philippe d'Espagne, ou le dauphin de France – quelqu'un, peu importe qui, en mesure d'être pour l'Angleterre un allié puissant et de lui donner un fils héritier. Élisabeth, toutefois, se promène à cheval toute la journée avec le beau Robert Dudley et danse avec lui toute la nuit ; n'importe quelle femme à la Cour pourrait prévenir le Conseil que la souveraine ne l'écoute pas. Elle admet cependant, quoique à regret, qu'il lui faut se marier, que la sécurité du pays dépend d'un puissant roi consort venu d'ailleurs et que l'avenir du royaume doit être assuré par un héritier ; tout en disant cela, néanmoins, elle suit du regard Robert Dudley, qui volette à travers la pièce, de jolie fille en belle dame pour toujours, irrémédiablement, revenir auprès d'elle.

Tout le monde observe leur comportement et la Cour, grisée par l'attitude de cette femme qui ne se cache absolument pas d'aimer éperdument un homme marié, allège ses mœurs, tous contant fleurette et échangeant même quelques baisers volés. Les vieux bonshommes et les conseillers, qui sont toujours si sévères et si rigides, ainsi que les vieilles femmes trop à cheval sur la pudeur et toujours affairées à critiquer les convenances à l'aune du passé, sont magistralement ignorés par la reine d'Angleterre, qui s'en va chevaucher aux côtés de cet homme que beaucoup prétendent être son amant, tous deux s'en revenant main dans la main à l'abri des regards.

Personne ne fait attention à moi, ni à Ned. Nous nous retrouvons au chevet de Jane lorsqu'elle est trop mal pour sortir du lit. Je vais m'occuper d'elle, et il rend visite à sa sœur, en bon frère. Tandis qu'elle somnole, bien installée contre ses coussins, et qu'elle nous regarde avec un sourire absent, nous restons assis près de la fenêtre et nous tenons la main tout en conversant à voix basse. Nous nous rejoignons discrètement dans l'ombre d'une tenture ou dans l'embrasure d'une porte et échangeons quelques mots, puis il dépose un léger baiser sur ma main, dans mon cou ou sur la manche de ma robe. Lorsqu'il me croise dans la galerie, il effleure mes doigts ; lorsqu'il prend son luth et entonne une chanson d'amour, ses yeux se portent d'abord sur moi, comme pour me dire : « Je te dédie ces mots. » Au soir, nous jouons

ensemble aux cartes, avec Jane et ma tante Bess, à présent lady St Loe, et nous nous mettons ensemble lors des danses en couple. Tout le monde sait que Ned Seymour danse avec lady Catherine. Personne d'autre, d'ailleurs, ne me demande de lui accorder une danse, et aucune demoiselle ne cherche à attirer l'attention de Ned. Même les dames plus âgées de la Cour – sa mère, la mienne et leurs amies aux yeux perçants – sont bien forcées d'admettre que nous formons un beau couple, étant tous deux si grands et si beaux, et étant liés à la famille royale d'un côté comme de l'autre.

Ce que personne ne remarque, cependant, c'est qu'à la fin de la danse, nous allons nous réfugier dans un coin de la grand-salle, et qu'il pose alors la main à ma taille, puis me tient face à lui comme si la musique continuait et qu'il était encore temps de me presser contre lui.

— Catherine, tu es l'élue de mon cœur, me dit-il tout bas. Je suis fou de toi.

Sa caresse me fait tourner la tête et j'ai l'impression que je vais m'évanouir, mais il me retient. Je le laisse placer la main sous mon menton et me relever la tête pour m'offrir un baiser. Ses lèvres sont chaudes et empressées, et il sent bon le linge frais et la fleur d'oranger. Il enfouit sa figure au creux de mon cou et se met ensuite à mordiller le lobe de mon oreille. Je m'accroche à lui afin de sentir son corps contre le mien, la fermeté de ses biceps, toute la largeur de son torse puissant, ses cuisses musclées contre les miennes.

— Il faut que l'on se marie, décrète-t-il. Ce n'est plus une plaisanterie, à présent.

Je ne peux acquiescer, car sa bouche est sur la mienne. Il écarte son visage du mien un instant et je plaque ma main sur sa nuque pour le ramener à moi et poursuivre notre baiser.

— Veux-tu m'épouser ? demande-t-il juste avant que ses lèvres touchent les miennes.

Été 1559, palais de Hampton Court

Álvaro de la Quadra, le nouvel ambassadeur d'Espagne, remonte prestement l'allée du jardin dans ma direction, sa soutane d'évêque flottant derrière lui, et me rapporte directement ce qu'il a appris, comme si nous étions amis et complices.

— Dieu merci, je vous trouve enfin ! Le roi de France est mort ! déclare-t-il.

— Votre Excellence, l'accueillié-je.

Je ne suis pas du tout aussi à l'aise avec lui que je l'étais avec le comte de Feria. Il semble partir du principe que nous avons passé un accord, comme s'il avait hérité de moi par son prédécesseur, comme s'il s'agissait d'une alliance plus que d'une confiance mutuelle.

— Que Dieu le bénisse, ajouté-je. Il me semblait qu'il avait simplement été blessé au cours d'un tournoi.

Je longe un chemin de gravier menant à l'*allée** d'ifs, Jane s'accrochant à mon bras. Ned doit nous retrouver là-bas, par pur hasard.

— Non ! Non, il est mort. Mort ! s'exclame l'ambassadeur en me prenant les deux mains sans se soucier de Jane. Les médecins l'ont veillé à son chevet en vain. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir, mais plus rien ne pouvait le sauver. Il n'est plus, que Dieu le garde et veille sur son âme. Son fils, le jeune François, est roi et votre cousine Marie sera reine, ajoute-t-il.

Puis il poursuit à voix basse :

— Songez à ce que cela signifie pour vous !

Je réfléchis. Je n'avais pas la moindre idée que le roi de France était si sérieusement blessé. Les blessures sont fréquentes lors des tournois, mais quel joueur tuerait son roi ? La Cour de France doit être en ébullition pour la passation de pouvoir entre le défunt père et son fils, François II. Cela ajoute une couronne sur la tête de ma cousine Marie Stuart ; elle qui était déjà reine d'Écosse va aussi devenir reine de France. Son importance a doublé, triplé, quintuplé. Elle est dorénavant la souveraine d'un immense pays qui a des ambitions d'expansion. À présent, le roi de France en personne soutiendra sa femme lorsqu'elle réclamera le trône d'Angleterre, avec une armée au grand complet pour appuyer sa légitimité. Tous les papistes du royaume préféreront se tourner vers Marie la catholique plutôt que vers Élisabeth la protestante. Nombre de personnes diront qu'elle a toujours été l'héritière légitime. Elle est la petite-fille de Marguerite Tudor, la sœur d'Henri VIII qui fut reine d'Écosse par son mariage avec Jacques IV d'Écosse. Née de deux parents de sang royal, Marie Stuart est indéniablement légitime, contrairement à Élisabeth, et elle aura, par-dessus tout, l'appui de la puissante armée française.

— Reine de France et d'Écosse, observé-je d'un air pensif.

Cette femme, qui n'est pas de plus haute naissance que moi, qui n'a pas été désignée dans le testament d'Henri VIII comme je l'ai été, se retrouve reine de deux pays avant ses vingt et un ans.

— L'ordre des choses est de nouveau bousculé, me murmure l'ambassadeur.

Il me prend le bras et m'emmène à l'écart. Jane m'adresse un signe avant de me laisser en cette illustre compagnie.

— Je ne vois pas en quoi, dis-je. Mais je ferais bien de retourner au palais avec Jane Seymour.

— Les nouveaux parents de la prochaine reine de France, la famille de Guise, insisteront pour qu'elle retourne sur le trône d'Écosse afin de contrecarrer la réforme de l'Église, et ils la pousseront aussi à réclamer la Couronne. Ils n'auront aucun scrupule à rompre le traité de paix avec l'Angleterre, contrairement au précédent roi ; ils veulent gouverner l'Écosse afin de pouvoir envahir l'Angleterre par le nord et le sud en même temps.

Cet homme, assurément, ne me dit rien qui vaille, et sa manière douceuse de composer ses arguments, une trame après l'autre, m'évoque la sournoiserie et le danger.

— Cette histoire ne me concerne en rien, Votre Excellence. Je ne comprends pas pour quelle raison vous accourez pour m'en faire part.

Il m'adresse un sourire, comme s'il anticipait ma joie d'entendre ce qu'il a à m'annoncer.

— Je vous ferai prévenir quand nous viendrons pour vous, me glisse-t-il dans un murmure. Nos partisans viendront vous chercher.

— Que dites-vous ? m'étonné-je, sincèrement prise au dépourvu. Quels partisans ?

Il me sourit d'un air entendu, comme si nous fomentions tout cela depuis longtemps et que mon heure était enfin arrivée.

— Nous vous délivrerons, ajoute-t-il, du poids de votre existence ici.

Dieu merci, Ned apparaît à cet instant au détour d'une allée, puis sursaute en voyant l'ambassadeur et hésite à reculer précipitamment. Je saisis cette chance au vol et déclare bien fort :

— Ah ! voici le frère de mon amie Jane Seymour qui vient pour m'escorter jusqu'à elle. Veuillez me pardonner, Votre Excellence.

Je m'empresse de rejoindre Ned, qui me prend ouvertement par la main, puis attend à peine que l'ambassadeur s'incline et s'éloigne avant de me

serrer contre lui pour m’embrasser.

— Je ne sais pas à quoi ils pensent, Ned, m’exclamé-je d’un air affolé. Il a dit qu’ils me délivreraient du poids de mon existence. Vont-ils me tuer ?

— Non, ils prévoient de t’enlever afin de te marier à l’héritier du roi d’Espagne, répond-il avec raideur. En le voyant discuter ainsi avec toi, j’ai cru qu’il essayait de te convaincre de partir avec lui sur-le-champ. J’ai entendu parler de ce plan par quelqu’un qui revient tout juste de Madrid. Il n’est question que de cela dans toute l’Europe. Ils veulent placer sur le trône d’Angleterre un nouvel allié de l’Espagne, quelqu’un de confiance. Le roi de France est mort et les Espagnols refusent que la nouvelle reine de France monte sur le trône d’Angleterre. Ils ne veulent pas que la France étende davantage ses frontières. Ils te soutiendront dans ton opposition à Marie I^{re} d’Écosse et forceront Élisabeth à te désigner comme l’héritière de la Couronne.

— Je ne peux rien faire à ce sujet, gémis-je dans un murmure apeuré. C’est à Élisabeth de choisir qui elle souhaite désigner pour lui succéder. Je ne saurais la forcer. Et je ne saurais pas non plus me déclarer l’ennemie de la France ! Ils ne peuvent pas me présenter comme telle ! Je ne peux être la favorite espagnole pour la succession au trône d’Angleterre, en concurrence avec ma cousine la reine de France. Pourquoi ne le comprennent-ils pas ? Pourquoi ne voient-ils pas que je ne peux rien faire ?

— Non, dit-il sombrement en secouant la tête. C’est pire que cela encore. Ils savent qu’ils ne pourront pas persuader Élisabeth de te désigner pour lui succéder, et ils ne pensent pas qu’elle soit en mesure de protéger le royaume d’une invasion française au nom de Marie. Ils refusent qu’une reine de France s’empare de la Couronne d’Angleterre, et c’est pourquoi ils prévoient de t’enlever, de te proclamer héritière légitime, puis d’envahir le pays afin de te placer sur le trône.

Je laisse échapper un petit cri de terreur.

— Ned ! Ils ne peuvent pas me faire faire une telle chose !

— Si seulement ta mère consentait à parler à Élisabeth ! Si seulement Élisabeth acceptait de te désigner comme héritière. Si seulement nous pouvions nous marier, je te protégerais de tout cela.

— Je ne veux pas épouser un Espagnol ! bafouillé-je. Je ne veux pas ! Je refuse ! Je ne veux épouser que toi.

Je m’accroche désespérément à lui, et je suis immédiatement apaisée par

la force de ses bras, la douceur de ses baisers et la chaleur de son souffle me caressant le cou.

— Oh, Ned ! soufflé-je. Nous ne pouvons plus attendre. Cela change absolument tout. Ne laisse pas les Espagnols m’emmener. Je veux devenir ta femme. Je refuse qu’on me place sur le trône de force comme ce fut le cas pour ma sœur Jane. Je refuse de mourir comme elle sans avoir connu l’amour.

— Je ne laisserai jamais cela arriver, promet-il. Ils sont tous plus surnois les uns que les autres : la reine et l’ambassadeur d’Espagne ; ta mère et la mienne. Tous, ils ne pensent qu’à la Couronne, ils ne songent jamais à nous. Nous sommes nés pour être ensemble, il faut que nous soyons ensemble.

Je me laisse aller au creux de ses bras ; je n’ai plus la force de me soucier des conséquences. *Je veux vivre, être aimée, devenir sa femme.* Ned laisse échapper un petit grognement de plaisir et se baisse avec moi pour nous installer sous une tonnelle. Je me presse davantage contre lui et tandis qu’il se démène avec son pantalon, je soulève mes jupes telle une catin de Southwark. *Je me fiche de tout cela ! Je ne veux pas penser à tout cela ! Je ne veux pas mourir jeune et seule. Je ne veux pas vivre un seul instant de plus loin de lui.* Il m’attire à lui, et la vive et fugace douleur chargée de désir me tire un petit cri, suivi d’un second cette fois arraché par une vague de plaisir. Je soupire ensuite, le visage plaqué sur son épaule, totalement emportée par cette sensation qui me rend aveugle et sourde à tout ce qui nous entoure, en dehors de nos gémissements étouffés qui meurent dans un long souffle avant de laisser place au silence.

Nous n’avons qu’un bref instant pour profiter des bras l’un de l’autre. Dès que je me rappelle où nous sommes et ce que nous faisons, je m’écarte précipitamment de lui, lui dépose un baiser à la hâte, puis retourne dans ma chambre en courant. Je change de robe aussi vite que je le peux, encourage mes dames à se dépêcher de lacer mes manches, puis de serrer mon corsage ; je fustige celle qui attache le chaperon sur mes cheveux blonds ébouriffés, et je m’en vais ensuite rejoindre les appartements d’Élisabeth d’un pas preste afin de me fondre dans la foule de ses suivantes en espérant que personne ne remarque mon retard.

La reine balaie toute la pièce de son regard noir, pareil à celui d’un faucon pèlerin à la recherche d’une proie, et le braque sur moi en voyant mes joues rougies par l’effort, puis plisse les yeux.

— Ah ! Lady Catherine, dit-elle alors qu'elle ne m'a pas adressé directement la parole depuis plusieurs mois.

J'effectue une brève révérence et ravale mes craintes. *Je suis une Tudor et la bien-aimée d'un grand homme, à qui je suis fiancée ; la reine ne peut pas en dire autant.*

— Il semblerait que la ponctualité ne soit point à vos yeux une priorité, me raille-t-elle. Vous nous avez aussi manqué à la messe.

Toutes les dames reculent, par peur de devenir la cible de la mauvaise humeur de leur souveraine, formant ainsi une véritable allée de robes entre la reine et moi, tandis que tous les regards se rivent sur ma personne. Je remarque sir William Cecil, l'air las, agacé par cette distraction inutile. Le plus proche conseiller d'Élisabeth voit sa patience mise à rude épreuve chaque fois qu'elle s'acharne sur une de ses dames alors que le royaume requiert tant son attention. J'aperçois aussi Robert Dudley, qui m'observe comme si nous ne nous étions jamais rencontrés. Je repère ma tante, Bess St Loe, qui me fustige du regard comme pour me mettre en garde de mieux me conduire, et je discerne le visage de ma sœur Mary, parmi les demoiselles de compagnie, et sa grimace devant cette humiliation qui m'est infligée.

Infidèles, tous autant qu'ils sont ! Ma sœur fut reine et je n'ai que cinq minutes de retard à la Cour parce que j'étais avec l'homme qui m'aime, un être bon, qui me défendra toujours contre les ennemis du royaume, et ils me toisent tous comme si j'étais une pupille désobéissante qui mérite d'être rabrouée par cette bâtarde usurpatrice.

Je me mords la langue et effectue une nouvelle révérence.

— Mes plus plates excuses, Votre Majesté, dis-je de ma voix la plus douce.

— Maniganciez-vous dans quelque recoin du palais avec l'ambassadeur d'Espagne ? demande-t-elle.

William Cecil hausse les sourcils devant un tel manque de discrétion. De la Quadra, l'ambassadeur en question, au fond de la salle, s'incline bien bas sans rien laisser paraître, comme pour s'en défendre.

— Ce n'était nullement le cas, réponds-je calmement.

— Avec l'ambassadeur de France, alors ? interroge-t-elle. Nous entendons dire de toutes parts que la vie dans cette Cour vous déplaît, et j'avoue ne pas savoir ce qu'il me faut faire pour vous contenter. (Elle jubile de jouer ainsi avec moi, sa proie du jour.) En outre, je ne vois pas pour quelle

raison il me faudrait faire quoi que ce soit pour vous contenter, dans la mesure où ce fut votre sœur qui usurpa mon trône.

C'est cette dernière attaque à propos de Jane qui me fait perdre mon calme. Je sens une colère sourde s'emparer de moi, aussi violente et brute que la vague de plaisir que j'ai connue un peu plus tôt. *Je ne laisserai pas cette mule rousse arrivée au pouvoir par accident insulter ma sœur.*

— Il n'est point besoin de vous mettre en peine pour moi, rétorqué-je. Du reste, je ne suis que légèrement en retard.

Elle aurait pu choisir de clore le sujet, car elle a bien d'autres problèmes que cet écart de ma part, mais je la vois soulever ses sourcils orange dans une mine outrée.

— Pour une fois, je vous l'accorde, vous n'avez pas tort : je ne suis nullement tenue de vous faire profiter de mes faveurs, rétorque-t-elle durement. Quelle fière dame d'honneur vous faites là ! Qu'apportez-vous à ma Cour ? Vous arrivez en retard et vous montrez grossière, votre mère est malade et toujours absente, et votre sœur n'en est qu'une moitié. De vous trois, pas une n'est à la hauteur pour me servir en tant que demoiselle de compagnie – ou de nain de Cour pour l'une d'entre vous.

Ma fureur redouble lorsqu'elle s'en prend aussi cruellement à ma petite sœur.

— Je vous en prie, ne faites donc rien pour moi. Vous êtes bien trop occupée à faire tant pour les Dudley ! Tant de largesses pour un seul homme, il ne peut plus vous en rester beaucoup, lancé-je d'une voix forte.

Ce camouflet fait apparaître le rouge sur ses joues autrement blêmes et elle écarquille les yeux d'horreur.

Bess St Loe pousse un petit cri d'effroi et Robert Dudley me lance un regard de reproche. Mary se plaque les mains sur la bouche et ouvre de grands yeux. Élisabeth demeure coite, mais je vois la main avec laquelle elle tient son éventail trembler d'une rage qu'elle fait tout pour contenir. Elle ne lève pas le regard sur Robert Dudley quand elle entend cette insulte envers eux deux, mais elle se tourne vers William Cecil, qui penche la tête comme pour lui murmurer à l'oreille. Il n'en a nul besoin, cependant, car elle sait parfaitement qu'en réagissant avec colère, elle confirme la véracité de mon attaque aussi sûrement que si elle avait avoué son union illicite devant les portes de Saint-Paul ; tout le monde saurait que ce que j'ai dit est vrai. Cecil lui conseille alors tout bas d'ignorer cet accès de fureur et de tourner

l'esclandre en plaisanterie.

Elle déploie donc ses lèvres fardées et force un rire tonitruant qui ressemble à un croassement strident.

— Vous êtes amusante, lady Catherine, dit-elle.

Puis elle se lève de son trône et traverse la chambre d'apparat pour aller parler à quelqu'un d'autre, un personnage sans importance, comme pour fuir devant moi et mon juste mépris.

Je sens Ned approcher avant même de le voir, et je me tourne vers lui. Ses yeux brillent d'une grande fierté.

— *Vivat ! s'exclame-t-il. Vivat regina !*

Mon insulte envers la reine Élisabeth me vaut une terrible disgrâce. Aucune dame de compagnie n'ose être vue en ma présence et l'ambassadeur d'Espagne s'incline devant moi lorsque nous sommes en public, mais m'évite en privé. Plus personne d'autre que Ned, mon bien-aimé Ned, ne m'adresse la parole. Tant qu'il m'aime, je me fiche d'être ignorée par tous les autres.

Élisabeth est de très mauvaise humeur, l'esprit tourmenté par la menace de voir notre cousine Marie I^{re} d'Écosse monter sur le trône de la puissante France et se servir de son armée colossale pour réclamer la Couronne d'Angleterre. Nul n'ose plus l'approcher, et seul Robert Dudley parvient encore à l'apaiser.

— Fais attention à toi, me met en garde Mary avec la sagesse d'une femme faisant deux fois sa taille. Tu ne peux pas te permettre d'offenser la reine. Une seule dame à la Cour peut lui parler avec franchise et la réprimander.

— Ferais-tu allusion à la grandiloquente protestation de Kat Ashley ?

Mary m'offre son sourire si prompt.

— Seigneur, comme j'aurais aimé que tu assistes à cela, répond-elle. C'était bien plus réjouissant qu'un bal masqué. Kat Ashley à genoux, implorant la reine de cesser ses constantes frivolités avec Robert Dudley, lui assurant que cela nuit à sa réputation, lui rappelant qu'il est un homme marié et qu'elle ne devrait pas passer tant de temps à son bras, puis Élisabeth répondant que si elle aime sir Robert, personne ne peut empêcher cela !

— Qu'avez-vous dit ensuite, avec toutes les autres dames ? demandé-je.

Cet échange a eu lieu dans la chambre à coucher d'Élisabeth, pendant qu'on l'habillait. Kat Ashley, son ancienne gouvernante, est la seule femme

suffisamment courageuse pour lui déclarer que tout le pays la voit comme une véritable traînée, et considère Robert Dudley comme un époux infidèle et ambitieux. Ma sœur a eu beaucoup de chance d'assister à cette scène. Elle tenait alors les lacets dorés de la reine, prête à lacer ses chaussures, lorsque Kat Ashley s'est agenouillée pour implorer Élisabeth de ne point agir comme une catin.

— Nous n'avons rien dit du tout. Nous n'avons pas le courage et la témérité de Kat Ashley, se défend Mary. Je ne suis pas imprudente et colérique comme tu l'es. Crois-tu que j'irais dire à la reine d'Angleterre de cesser de courir après l'homme qu'elle aime ? Crois-tu que je m'opposerais à elle comme tu l'as fait ?

— Elle n'est point libre de l'aimer, rétorqué-je d'un ton pincé. Et lui non plus. Voilà toute la différence entre sa situation et la mienne. Elle est reine et doit se marier pour le bien du royaume, tandis que Robert Dudley est un homme pris. Ned et moi, en revanche, sommes tous deux jeunes, libres et nobles.

— As-tu déjà parlé de mariage avec Ned ? s'étonne Mary.

Je m'agenouille devant elle afin de placer mon visage à hauteur du sien.

— Oh, Mary ! Oui, acquiescé-je dans un murmure. Je te promets que nous en parlons.

Octobre 1559, palais de Hampton Court

Ned se dresse bien plus haut que moi, sur le dos de son splendide cheval, vêtu de velours bleu foncé, son veston brodé de fils d'un bleu plus sombre encore, son chapeau de velours ceint d'un ruban bleu marine. Je me tiens devant sa monture, Mr Nozzle en équilibre sur mon épaule, et je lève la tête vers lui.

— Comment est le cheval ? m'enquiers-je en plaisantant de ma nervosité initiale face à lui.

Nous partons d'un rire franc et je songe au fait que quelques mois seulement se sont écoulés depuis cette époque, et que nous sommes à présent comblés de bonheur.

Il s'en va pour un ancien couvent, la chartreuse de Sheen, afin de demander à ma mère la permission de me prendre en mariage.

— N'oublie pas de bien lui signaler qu'Élisabeth ne peut pas s'y opposer,

lui déclaré-je. Et n'oublie pas non plus de lui rappeler que je suis suffisamment âgée pour savoir ce que je veux.

— Je le lui dirai, m'assure-t-il. Ta mère n'aura aucune raison de refuser. C'était ce qu'elle et ton père voulaient pour ta sœur. S'ils me considéraient comme un assez bon parti pour Jane, alors il doit en être de même pour toi. Nos deux familles ont connu la gloire et les revers de fortune. Aujourd'hui, tu n'as pas de dot significative et la reine ne t'octroie aucune faveur. Cela, toutefois, n'a aucune importance à mes yeux.

— Je ne devrais pas connaître un tel sort, observé-je avec amertume. J'ai de l'importance aux yeux de certains. L'ambassadeur d'Espagne affirme que je suis la seule à pouvoir succéder à Élisabeth. Quoi qu'il en soit, ma fortune est en train de changer. La reine est si furieuse contre notre cousine Margaret Douglas, qui a envoyé son fils Henry assister en France au couronnement, qu'elle se montrera prompte à me pardonner mon écart.

Ned me sourit, et je sens mon cœur s'envoler.

— Peu importe qui Élisabeth aime ou déteste, nous sommes de sang royal et elle devrait donc nous accorder sa permission. Tu es sa cousine en plus d'être une Tudor, et je suis quant à moi un Seymour. Elle ne peut s'opposer à ce mariage.

Le trajet jusqu'à Sheen devrait lui prendre une heure. Je vérifie anxieusement sa selle, la sangle, les étrivières, à la manière d'une épouse inquiète.

— Sois prudent sur le chemin ! le prié-je alors que je sais fort bien qu'il sera accompagné de cavaliers en livrée.

Il ne court aucun danger. De nombreuses menaces planent au-dessus de la tête d'Élisabeth, mais le reste de la famille royale est adoré par tout le royaume. Tout le monde se souvient que la reine Jeanne, morte de manière si tragique en mettant au monde le roi Édouard, était une véritable Anglaise et une Seymour. Nous, les Grey, sommes chéris dans toutes les mémoires grâce à la reine Jane. Les gens du peuple en parlent comme d'une sainte. Seule Élisabeth se plaît à affirmer que ma sœur n'a jamais été couronnée. Seule Élisabeth se plaît à croire qu'elle est la dernière Tudor.

— Je serai de retour dans deux jours, dit Ned. Et d'ici à un mois, tu seras ma femme.

Je lui fais signe de la main, sans prendre garde à qui pourrait me voir demeurer là à assister à son départ. Je ne doute pas de ce qu'il me dit, et je ne

doute pas que ma mère lui donnera son accord sans hésiter. Elle l'a toujours beaucoup apprécié, et les Seymour sont une grande famille. La mère de Ned a consenti au mariage à contrecœur à la seule condition que ma mère en parle à Élisabeth. Rien ne fera obstacle à notre union.

Octobre 1559, chartreuse de Sheen

Mère est malade : sa rate la fait souffrir – ce qui n'a rien d'étonnant chez une femme d'aussi mauvais caractère. Dès qu'elle apprend la raison de la visite de Ned, toutefois, elle me rappelle avec Mary auprès d'elle à Sheen, afin de s'entretenir avec nous, son mari et mon futur époux. Elle dit que si je veux épouser Ned, je dois venir le lui demander moi-même. Elle me reçoit dans sa chambre d'apparat, digne de la princesse qu'elle est. Mary entre derrière moi, comme une dame d'honneur miniature.

C'est une véritable cérémonie de fiançailles. Je dis à ma mère : « J'accepte de vouer un amour éternel à mon lord Hertford. » Puis elle se lève de son fauteuil, s'approche de moi, me sourit, prend ma main pour la poser dans celle de Ned, et déclare qu'elle serait heureuse de me voir mariée et fonder un foyer.

Adrian Stokes, qui se tient en retrait par déférence, car il est roturier, nous fait part à son tour de ses conseils avisés. Nous sommes tous d'accord sur le fait qu'il nous faudra être prudents avec la reine Élisabeth. Elle n'a eu d'yeux, au cours de l'été, que pour Robert Dudley et n'a donc pas eu de temps à consacrer à qui que ce soit, mais si je lui demande la permission d'épouser le cousin de son regretté demi-frère le roi Édouard, elle m'accordera toute son attention et ne me quittera plus des yeux. Elle tient, comme tous les bâtards, jalousement à son importance et, comme tous les usurpateurs, virulemment à son pouvoir. Nous ne devons jamais, au grand jamais, laisser paraître que nous savons être mieux nés et plus légitimes qu'elle pour régner. Il nous faudra espérer qu'elle ne s'arrête pas sur le fait que sa cousine Catherine, une héritière de la lignée des Tudors, souhaite épouser Ned, un Seymour ayant des liens avec la Couronne.

Nous nous mettons d'accord pour que ma mère écrive à la reine Élisabeth afin de lui demander d'accepter ce mariage, puis qu'elle se rende à la Cour afin de convaincre ma cousine. Nous rédigeons donc à cinq une courte missive.

Le comte de Hertford m'a dit son attachement pour ma fille, lady Catherine, et je m'en remets humblement à Votre Majesté pour se montrer bonne envers elle en accordant la bénédiction royale à cette union.

Je demande ensuite ce qu'il se passera si Élisabeth refuse, car elle est suffisamment mesquine pour le faire, et Ned me prend la main pour me faire une promesse.

— Si elle ne consent pas à notre hyménée, nous nous marierons en secret, au diable son refus !

C'est Mary qui écrit les ébauches de cette lettre, que ma mère devra ensuite recopier de sa plus belle écriture, mais elle doit s'aliter avant d'avoir pu le faire, puis elle m'apprend qu'elle ne pourra pas se rendre à la Cour tant qu'elle sera dans cet état, toute gonflée et malade, car elle refuse d'aller trouver Élisabeth tant qu'elle est ainsi. Il nous faut donc attendre qu'elle se remette.

— Que fait-on, à présent ? interrogé-je Ned.

— Je vais retourner à la Cour et me préparer pour le moment où le pli arrivera, dit-il. Je compte de nombreux amis ; ma famille a de l'influence. Je pourrais demander à certaines personnes d'intervenir en notre faveur auprès de la reine. Nous avons obtenu la permission de ta mère et de la mienne. Nous n'avons besoin de rien d'autre.

Automne 1559, château de Windsor

Ned et moi regagnons la Cour chacun de notre côté afin que personne ne sache que nous préparions quelque chose, puis nous faisons face à une soudaine hésitation. Il nous paraît impossible de nous immiscer entre la reine et Robert Dudley, qui ne cessent de se susurrer à l'oreille, afin qu'elle se penche sur notre demande. De nombreuses personnes attendent déjà qu'elle leur octroie un instant : des ambassadeurs venus soumettre à la reine la proposition de mariage de leur souverain, ou encore William Cecil, les bras encombrés de lettres patentes à lui faire signer, cherchant désespérément à la convaincre de soutenir les lords protestants d'Écosse qui ont décidé de prendre les armes contre la régence française. Élisabeth doit être nommée

gouverneur suprême de l'Église, malgré son sexe. Je songe à ce que ma sœur aurait fait de cette occasion de sauver l'âme de ce royaume, et de sauver l'Écosse de la menace catholique ; j'en conçois une profonde amertume. Quoi qu'il en soit, la souveraine n'a pas une seconde à accorder à Ned et moi, et nous ne trouvons pas de moment propice pour lui soumettre notre requête.

Toutes sortes de rumeurs se murmurent à la Cour. Élisabeth est si inquiète à propos des Français et des Écossais qu'elle refuse de laisser Robert Dudley s'éloigner ; cela ne l'empêche pourtant pas, dans le même temps, de se montrer intéressée par sir William Pickering et de parler constamment de l'archiduc Ferdinand comme si elle avait l'intention de l'épouser. Il semblerait que tout un chacun ait trouvé son partenaire idéal – des merles dans les pommiers aux branches lourdes de fruits jusqu'à la reine dans les appartements royaux. Ned et moi ne sommes qu'un des nombreux couples à s'embrasser à la dérobée derrière rideaux et tentures.

Les lords protestants d'Écosse se soulèvent contre leur régente, Marie de Guise, dans le dessein de la renverser. Ils en appellent au soutien d'Élisabeth, qui bien entendu n'ose pas prendre de décision. Si Jane avait encore été reine d'Angleterre, elle aurait dépêché une armée afin de pourfendre les hérétiques, mais malgré les efforts incessants de William Cecil, dans ses fonctions au sein du Conseil privé comme dans celles de conseiller personnel, Élisabeth n'ose guère envoyer plus qu'une maigre flotte afin d'appuyer la rébellion écossaise.

Tandis que chacun cherche à déterminer si cela suffit ou si la reine devrait diligenter plus d'hommes, Ned et moi nous sauvons en douce pour filer notre parfait amour à l'abri des regards indiscrets d'Élisabeth et ses conseillers. Seules sa sœur Jane et ma cadette Mary savent ce que nous faisons, et elles nous aident autant qu'elles le peuvent : Jane m'invite dans ses appartements lorsque Ned s'y trouve déjà ; Mary fait le guet lorsque nous nous retrouvons sur l'appontement au bord de la Tamise ou bien sous le feuillage d'automne des bois de Hampton Court. Nous chevauchons ensemble, derrière la reine et son amant, dans cette pluie de feuilles dorées. Nous marchons dans leurs pas, respectant une distance raisonnable entre nous, ma chienne Jo sur nos talons, tandis qu'ils avancent bras dessus, bras dessous en échangeant tout bas. Élisabeth se raccroche à Robert Dudley durant cette nouvelle crise. Elle n'ose manifestement pas remplir le devoir qu'elle a envers ce peuple qui partage ses croyances. Manifestement, elle ne trouve qu'en Robert Dudley

l'assurance nécessaire pour s'opposer à l'avis de William Cecil. Pour ma part, je m'en moque complètement. Je suis amoureuse et je n'attends que cet alignement des astres dans ce ciel d'automne, ce moment béni où la reine Élisabeth sera de bonne humeur et ma mère suffisamment bien portante pour venir lui demander de consentir à notre mariage.

Le seul à soupçonner ce qui se passe entre Ned et moi est sans doute William Cecil, le solide conseiller de la reine, et je suppose qu'il doit voir cela d'un bon œil. C'est un homme qui parle peu mais à qui rien n'échappe. Il m'adresse de temps à autre un petit sourire ou échange avec moi quelque politesse lorsqu'il me croise dans la galerie ou lorsque nos chevaux avancent au même pas lors des sorties de la Cour. Il est un fervent défenseur de la religion réformée et il sait qu'ayant été élevée dans la même croyance que ma sœur Jane, je n'en changerai jamais. Son épouse, Mildred, une érudite protestante, aimait beaucoup Jane et je pense que William Cecil cherche en moi l'ombre de mon aînée. Sa foi inflexible lui donne la force de se battre au sein du Conseil privé et auprès de la reine afin de venir en aide aux lords protestants d'Écosse et de délivrer ce royaume du joug de Rome. Je sais qu'il penche en ma faveur pour l'avenir protestant de la Couronne, et il soumet mon nom aux conseillers de la reine, sinon à elle. Il n'accepterait jamais que ce soit ma cousine Margaret Douglas, qui est à moitié papiste et de toute manière tombée en disgrâce, et encore moins Marie, reine de France, dont la famille, les Guise, persécute ceux de notre foi avec la plus extrême cruauté.

Novembre 1559, palais de Whitehall, Londres

Jane Seymour est avec moi au moment où un messenger arrive, dépêché par mon beau-père, Adrian Stokes, pour me dire que ma mère est très malade et qu'elle n'a sans doute plus que quelques jours à vivre, que Mary et moi devons immédiatement venir à son chevet. C'est Jane qui me tient fermement la main tandis que je ne peux empêcher quelques larmes de couler en pensant que je vais à présent devoir m'habiller de noir et prendre le deuil, là-bas dans cette morne chartreuse, où je resterai pendant que tout le monde profite du faste des fêtes de Noël.

— Il faut que tu préviennes ta sœur, conseille Jane.

Mary loge dans le dortoir des demoiselles et je m'en vais la trouver. Elles se lèvent toujours le plus tard possible et j'entends le tumulte qu'elles

provoquent même à travers la lourde porte de bois. La maîtresse des demoiselles d'honneur devrait les surveiller de plus près, car les jeunes filles sont censées apprendre les mœurs de la Cour, non s'agiter ainsi telle une bande de vauriens, se flanquant des coups d'oreiller comme elles le font à l'instant, si j'en juge par les cris perçants et les éclats de rire.

Je frappe à la porte et entre. Mary est en train de bondir sur son lit en arrosant ses camarades à l'aide de la cruche pour sa toilette, tandis qu'une de ses compagnes menace quant à elle de jeter son bol plein d'une bouillie froide à la figure de quiconque s'approcherait. Elles se poursuivent toutes à travers la pièce, sautant par-dessus les lits, tirant les rideaux des baldaquins et implorant à grands cris la mansuétude de celles dont elles sont la proie. Tout cela semble fort amusant. Si je n'étais pas si âgée, si mature, et bientôt mariée, je serais presque tentée de me joindre à elles. Cela étant, je suis là pour une triste affaire.

— Mary ! hélé-je ma sœur d'une voix suffisamment forte pour couvrir le vacarme.

Puis je lui fais signe de me rejoindre à l'entrée de la pièce. Elle saute du lit et avance vers moi, les joues rosies, ses yeux foncés brillants de joie. Elle est si petite, à peine plus grande qu'une enfant, et j'ai bien du mal à croire qu'elle a déjà quatorze ans. Elle aurait dû être promise en mariage depuis longtemps, mais elle n'aura bientôt plus de mère pour lui trouver un mari. De toute manière, je ne vois pas qui voudrait l'épouser. Elle est de sang royal, mais cela n'est qu'une gêne à la Cour d'Élisabeth.

Je pose la main sur son épaule et me penche pour lui parler à voix basse.

— Viens avec moi, Mary. J'ai une mauvaise nouvelle.

Elle enfle une cape par-dessus sa chemise de nuit et me suit dans la galerie à l'extérieur de la chambre des demoiselles. Les cris de joie sont étouffés lorsque Jane referme la porte avant d'aller se tenir un peu à l'écart.

Je me rends alors compte que je ne sais pas comment lui annoncer la nouvelle. J'ai devant moi une jeune fille qui a perdu sa famille avant de devenir femme : sa sœur et son père lui ont été enlevés par le bourreau, et sa mère est aujourd'hui sur le point de rendre l'âme.

— Mary, je suis vraiment désolée. Je suis venue te dire que notre mère est mourante. Adrian Stokes m'a écrit pour me prévenir. Nous devons retourner à Sheen dès maintenant.

Elle ne répond rien et je me penche davantage afin de pouvoir la regarder

dans les yeux.

— Mary, savais-tu qu'elle était malade ?

— Bien évidemment, acquiesce-t-elle. Je suis petite, je ne suis pas idiote.

— Je suis ta sœur et je veillerai sur toi, lui dis-je, mal à l'aise. Nous n'avons plus que l'une l'autre comme famille.

— Et je veillerai aussi sur toi, ma sœur, me promet-elle avec beaucoup de dignité, comme si elle avait suffisamment d'influence pour me protéger d'une quelconque manière. Nous ne devons pas être séparées.

Sa gentillesse naïve me pousse à lui déposer un baiser sur le front.

— Je vais bientôt me marier, lui déclaré-je. Quand j'aurai mon propre foyer, tu viendras vivre avec nous, Mary.

— Jusqu'à ce que je me marie à mon tour, répond-elle avec un sourire, comme si elle croyait à ce miracle.

Hiver 1559-1560, chartreuse de Sheen

Élisabeth accorde enfin à ma famille la reconnaissance qu'elle mérite. Elle rend hommage à ma mère dans la mort comme elle n'aurait jamais osé le faire de son vivant. Elle lui offre un sublime enterrement – des funérailles royales à l'abbaye de Westminster, avec un grand cortège funèbre, la Cour au grand complet vêtue de noir – et fait faire des armes sur lesquelles sont gravés le nom de ma mère et son titre royal. Mary et moi, habillées de velours noir, menons le deuil. Alors que le cercueil est exposé, le héraut d'armes annonce d'une voix puissante qu'il a plu à Dieu de rappeler à ses côtés « la noble et vénérable princesse lady Frances, ancienne duchesse de Suffolk ». Si elle ne l'avait pas déjà été, mère serait morte de bonheur d'entendre sa descendance et son titre reconnus officiellement par le héraut de la reine en personne.

John Jewel, l'ami de tous les anciens guides spirituels de ma sœur Jane, délivre l'oraison dans un style résolument protestant, et je pense que cela lui aurait plu de voir sa mère inhumée selon les principes de la foi pour laquelle elle a donné sa vie. Il est très étrange et douloureux de songer à ma défunte sœur, autrefois reine, décapitée à la Tour de Londres, puis jetée dans la crypte de la chapelle, tandis que notre mère va reposer ici après avoir reçu un hommage aussi grandiose, des bannières brodées de ses armoiries flottant au-dessus du cortège funèbre.

Les dames de la Cour sont toutes en noir, leurs gants de cuir offerts par la reine, derrière le cercueil recouvert de drapés noir et or pour signifier l'importance de la défunte.

— J'aimais beaucoup votre mère, me dit Bess St Loe en me prenant la main. Elle me manquera cruellement. C'était une grande dame. Vous pouvez compter sur mon amitié, Catherine. Je ne pourrai jamais la remplacer, mais mon affection vous est acquise en sa mémoire.

L'espace d'un instant, face à la tristesse de cette femme, je suis sur le point de pleurer la disparition d'une mère ; les Tudors, toutefois, n'ont jamais vraiment de parents : la mère est une maîtresse dont il faut craindre le courroux, et l'enfant est l'héritier dont il faut redouter l'échec. Je n'ai nul besoin que Bess St Loe m'affirme que ma mère était une grande dame, et personne n'oserait dire qu'elle était une bonne mère, mais c'est une consolation de voir que la Cour reconnaît enfin la royauté de ma mère, et donc la mienne.

Cela ne s'arrête pas là.

Élisabeth choisit cet instant pour nous rendre notre titre de princesses du sang. Dans la mort, notre mère a accompli le dessein de toute une vie : nous faire reconnaître par Élisabeth comme ses cousines, de sang royal, et nous restituer notre titre de princesses, donc nous replacer en lice et en tête pour la succession. *Mère, que Dieu lui pardonne, aurait estimé que le prix était bien maigre et que l'enjeu valait largement le sacrifice.* Jane est morte pour avoir fait valoir les droits de notre mère ; à présent, ils nous sont rendus, à nous ses sœurs, le jour de l'enterrement de notre mère.

Mary et moi menons dignement le deuil, la tête droite et le cou aussi raide que si nous portions déjà nos diadèmes. Je regarde par-dessus mon épaule afin de m'assurer qu'elle fait honneur à notre nouveau statut, puis je lui adresse un bref sourire. Elle se tient droite, les épaules bien carrées, et elle ressemble à une reine miniature. Nous nous retirons à la chartreuse de Sheen après la cérémonie, et je brûle d'impatience de rentrer à la Cour afin de voir si Élisabeth me témoignera enfin le respect qui m'est dû en tant que cousine, si elle m'allouera de meilleurs appartements au palais et m'autorisera la préséance sur toutes les dames lors des dîners. Je serai dans son ombre chaque soir jusqu'à la fin de ses jours, et à sa mort, j'émergerai dans la lumière et prendrai la place qui me revient sur le trône. Je vais enfin pouvoir m'entretenir avec elle – privilège de cousine – au sujet de mon mariage.

— Je me marierai dès lors que notre deuil prendra fin, déclaré-je avec enthousiasme à Adrian Stokes, notre beau-père. Nous devrions demander la permission de Sa Majesté à présent, pendant que la Cour est encore en deuil et qu'Élisabeth est dans un élan de générosité.

Il semble extrêmement las et sincèrement attristé par la disparition de son épouse, car contrairement à nous, les deux filles qui lui ont survécu, il aimait vraiment lady Frances.

— Je suis navré, répond-il avec raideur. J'ai parlé à lord Hertford après les funérailles, et c'est à lui de porter cela à l'attention de la reine, à présent que votre mère nous a quittés.

Jo, ma chienne, est couchée sur mes genoux, tout contre Ruban, mon petit chat, et je caresse tranquillement ses oreilles soyeuses.

— Ah, fort bien. Qu'a dit Ned ? m'enquiers-je, sûre de moi. Souhaite-t-il attendre mon retour à la Cour après ma période de deuil, ou va-t-il profiter de mon absence pour s'entretenir avec la reine ?

Adrian Stokes secoue la tête sans détourner le regard.

— Je suis navré, répond-il avec un certain malaise. Je suis vraiment navré, Catherine. Je sais que ta mère aussi aurait été désolée. Je ne pense pas qu'il ira voir la reine. À la vérité, c'est ce qu'il m'a avoué. Sans ta mère pour intervenir auprès de la souveraine, la sienne s'est rétractée et ne consent dorénavant plus à cette union. Lady Seymour ne veut pas parler à la reine sans l'appui de ta mère, et son fils non plus. Pour dire les choses simplement : ni la mère ni le fils n'ont le courage d'aller trouver Élisabeth.

— Elle vient pourtant de me reconnaître comme princesse du sang ! m'exclamé-je, estomaquée par ce qu'il m'apprend. Elle m'a reconnue comme membre de la famille royale ! Je n'ai jamais auparavant autant bénéficié de sa faveur !

— C'est là que le bât blesse. À présent que tu es reconnue comme princesse, elle sera d'autant plus attentive au rang de ton promis, et elle refusera que tu épouses quiconque pourrait lui-même prétendre au trône.

— À Hertford ! m'emporté-je. C'est à Hertford qu'elle devrait me marier ! Vous devriez d'ailleurs intercéder en ma faveur sur ce point !

— Tu sais bien que je n'ai aucune influence à la Cour, Catherine, dit-il d'un air peiné. Je ne suis qu'un roturier sans grande fortune. Je sais toutefois que la reine ne voudra pas que tu épouses un lord trop proche de la Couronne, et elle refusera aussi que tu sois mariée tant qu'elle-même ne l'est pas, car la

légitimité au trône de ton enfant serait plus grande que la sienne. Je comprends bien le raisonnement des Seymour : la souveraine ne voudra jamais courir le risque de compter dans le royaume un fils né d'un père Seymour et d'une mère Tudor tant qu'elle-même n'a pas un mari et un fils. Ils ne veulent surtout pas offenser la reine.

— Aucun de vous ne la comprend ! tempêté-je. Elle ne réfléchit pas ainsi. Elle ne prévoit pas les choses comme vous le sous-entendez ! Tout ce qui lui importe, c'est de continuer à être le centre du monde et de garder Robert Dudley auprès d'elle.

— Au contraire, je pense qu'elle prévoit tout dans les moindres détails, dit-il comme une mise en garde. Je crois qu'elle te fait surveiller de près, et qu'elle fera tout pour éviter la venue d'un héritier plus légitime qu'elle.

— Élisabeth ne me fait aucunement surveiller ! affirmé-je.

— William Cecil, si, rétorque-t-il en haussant les épaules lorsqu'il se rend compte de ma stupéfaction. Il surveille tout le monde.

— Seriez-vous en train de me dire qu'elle ne consentira jamais à mon mariage tant qu'elle ne sera pas mariée et qu'elle n'aura pas donné naissance à un fils pour lui succéder ?

— C'est presque certain, confirme-t-il. Sans cela, elle risque de devoir remettre ses pouvoirs à votre fils.

— Mais cela pourrait prendre des années !

— J'en ai conscience, mais j'ai la certitude qu'elle anéantira toute menace.

— À cause d'elle, ma vie est fichue, déclaré-je d'un air affligé.

Adrian Stokes fronce ses sourcils couleur sable, se demandant à quoi je fais allusion.

— J'ose espérer qu'elle ne l'est pas véritablement, que vous n'avez pas mis en péril votre existence et votre vertu.

Je repense à ce soir-là, sous la tonnelle, à cette vive douleur et cette joie infinie, à cet instant où je me suis laissée aller contre l'épaule de Ned en lui promettant dans un murmure d'être à lui tout entière.

— Nous sommes fiancés ! m'écrié-je.

— La tradition veut que la reine donne son consentement, me rappelle-t-il avec douceur. C'était la loi, et la souveraine pourrait très bien la rétablir. Quoi qu'il en soit, les Seymour disent qu'ils ne demanderont pas à Sa Majesté de permettre ce mariage.

— Qu'en est-il de la lettre écrite par ma mère, dans laquelle elle demande à la reine d'autoriser notre union ? Je pourrais la remettre moi-même à Élisabeth, puisque personne d'autre n'en a le courage. Nous pourrions dire que nous l'avons trouvée dans les papiers de ma défunte mère et qu'il s'agit de sa dernière volonté.

— Ah ! Cette lettre, dit-il d'un air sombre. C'est ainsi que j'ai compris que l'on te surveillait. La missive qu'a rédigée ta mère a disparu de son cabinet. Quelqu'un gardait un œil sur elle et a volé la lettre. Il faut, pour ta propre sécurité, que tu oublies cette affaire, Catherine.

— Voler un pli destiné à la reine ? C'est impensable ! Comment a-t-on osé fouiller dans nos papiers et nous détrousser de la sorte ? Qui a pu faire une telle chose ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais pas non plus pourquoi, mais toujours est-il que la lettre a disparu et que nous ne la retrouverons jamais. Je pense que tu n'as plus d'autre choix que de chasser lord Hertford de tes pensées et de ton cœur.

— Je ne peux pas l'oublier ! me récrié-je. Je l'aime. Je lui ai donné ma parole ! Nous sommes promis l'un à l'autre !

— Je suis navré, continue-t-il de répéter.

Après quelques instants, il ajoute quelque chose de bien pire encore :

— Lui aussi est désolé. J'ai bien vu qu'il regrettait, que cela le faisait souffrir de savoir qu'il ne pourra plus jamais te revoir.

— Plus jamais me revoir ? m'étonné-je dans un souffle. A-t-il vraiment dit cela ?

— Oui.

L'humeur à Sheen est silencieuse et triste. Mr Nozzle tremble lorsque des courants d'air glacés passent par les interstices des portes de guingois, et Ruban refuse désormais de sortir pour se dégourdir les pattes ou pour se soulager, ce qui m'oblige à nettoyer derrière lui. Jo, ma petite chienne, gémit dès l'instant où je quitte la pièce, comme pour me faire comprendre qu'elle aussi se sent seule.

J'ai au moins la satisfaction de ne pas avoir manqué un joyeux Noël à la Cour. Jane m'écrit pour me dire que l'atmosphère est aussi morose qu'à l'époque où la reine Marie était sur le trône, car Élisabeth se ronge les sangs, incapable de décider s'il faut ou non envoyer des troupes anglaises aider les

lords protestants d'Écosse, alors que la réponse est évidente. Elle devrait soutenir la réforme en Écosse, car ce serait un véritable acte de bravoure que d'apporter l'Évangile à un peuple qui en serait privé sans son intervention. Élisabeth, toutefois, refuse de faire ce qui est juste et craint la régente d'Écosse, Marie de Guise, la mère de Marie I^{re} d'Écosse, nouvelle reine de France. Les Français envahiront le pays afin de venir en aide à leur parente contre les lords protestants d'Écosse, et une fois sur place, pourquoi s'empêcheraient-ils de faire route vers le sud afin de renverser Élisabeth ? Ma sœur Jane n'aurait pas hésité un seul instant à envoyer une sainte armée afin de secourir les lords vertueux cherchant à déposer une régente catholique. N'importe quel monarque anglais suffisamment fort agirait ainsi, mais Élisabeth n'a aucune ferveur et ne veut pas faire éclater une guerre de religion. Le pire pour elle est que William Cecil, protestant aussi convaincu que n'importe qui dans ma famille, a déclaré que si la reine refusait d'écouter son avis et d'aider notre religion à s'imposer en Écosse, il s'abstiendrait désormais de lui offrir son conseil, et il a quitté la Cour pour s'en retourner auprès de sa femme, Mildred.

— Élisabeth sera perdue, sans lui, dis-je à Mary après lui avoir lu cette nouvelle.

Nous sommes enfermées dans la chambre privée de notre mère, une pluie glaciale frappant sur les carreaux des fenêtres.

— Il se pourrait qu'elle perde la Couronne, si les Français décident d'envahir l'Angleterre, ajouté-je.

— Oh, il est certain qu'ils nous envahiront, ne crois-tu pas ? Si elle leur déclare la guerre en Écosse, ils franchiront les mers étroites qui nous séparent au sud et viendront du nord en même temps.

J'acquiesce tout en plissant les yeux pour tenter de déchiffrer l'écriture ratatinée de mon amie Jane.

— D'ailleurs, Élisabeth n'a pas d'armée, renchéris-je, ni de quoi en former une. Tant qu'elle n'envoie pas Ned à Édimbourg ! Est-ce écrit « Hertford », juste là ?

— Non, répond Mary. Il est écrit Howard. C'est son cousin Thomas Howard qu'Élisabeth dépêche à Édimbourg. Ned ne craint rien.

Je croise soudain les mains, comme si je m'apprêtais à m'agenouiller pour prier devant la fenêtre.

— Oh, Seigneur Dieu, si seulement je pouvais rentrer à la Cour pour être

avec lui ! Si seulement je pouvais le voir !

— Si les Français envahissent l'Angleterre, ce sera pour placer Marie I^{re} d'Écosse sur le trône, pas toi, prévient Mary.

— Je n'ai aucune envie de monter sur le trône ! rétorqué-je avec colère. Pourquoi personne n'est capable de comprendre cela ? Tout ce que je veux, c'est Ned.

Printemps 1560, palais de Whitehall, Londres

J'ai dit que je n'avais aucune envie de monter sur le trône, mais je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine ambition pour la Couronne dès mon retour à Whitehall, à une Cour qui m'accueille comme un hôte prestigieux, ce qui aurait dû être le cas depuis toujours. William Cecil, principal conseiller d'Élisabeth, a remporté la victoire sur la question du soutien de l'Angleterre aux lords protestants d'Écosse. Il est de nouveau à son poste, œuvrant pour faire expédier une armée chez nos voisins afin de défendre les droits de nos coreligionnaires – sachant fort bien que je suis la véritable héritière de la religion réformée. Il s'incline révérencieusement devant moi et échange toujours avec moi quelques paroles amicales, comme si j'étais subitement devenue digne d'intérêt, comme s'il se disait que le moment allait bientôt venir où il deviendrait mon conseiller, après celui d'Élisabeth.

Je suis la favorite de tout le palais. Je suis une princesse bien-aimée et non plus une indésirable. Je ne suis plus une cousine méprisée, mais incarne désormais l'héritière reconnue du trône. J'ai l'impression de me trouver dans une réalité que je connais bien, mais qui me semble entièrement changée. Les rapports ont été complètement bouleversés, comme s'il s'agissait du deuxième acte d'une mascarade, les comédiens ayant évolué sous leur masque, et les personnages devant être interprétés sur un autre mode.

Ma cousine Margaret Douglas s'est attiré les foudres de la reine. Un serviteur de Matthew Stuart, son mari, a été surpris à raconter à l'ambassadeur de France qu'elle était la plus proche parente de notre cousine Marie, reine de France et d'Écosse, et que son époux, en tant que comte de Lennox, était l'héritier du trône d'Écosse. Cela est un fait indiscutable, mais le dernier des idiots aurait pu la prévenir que de tels propos seraient immédiatement rapportés à la reine et mettraient le feu aux poudres. Margaret

aurait dû se contenter de miser sur ses atouts : être quelconque et vieille. Peut-être, alors, Élisabeth lui aurait-elle pardonné d'être de sang royal. La Cour s'amuse beaucoup de voir William Cecil devoir fouiller dans les archives afin de prouver que Margaret Douglas, fille de la sœur d'Henri VIII, est en réalité illégitime et ne peut donc prétendre, tout comme son beau garçon Henry Stuart, à la Couronne d'Angleterre. La reine tente de faire à notre cousine une réputation pire encore que la sienne, elle qui est pourtant la fille d'une catin décapitée pour avoir trompé son époux avec cinq hommes différents !

Je remercie le Ciel que mes origines ne soient point discutables. Je descends en ligne directe de la sœur favorite du roi Henri, Marie d'Angleterre, qui a épousé en secondes noces son plus grand ami, Charles Brandon, avec qui elle a eu trois enfants, dont ma mère, Frances Brandon, et la respectabilité de celle-ci n'a jamais été contestée ni contestable, à l'instar de son mauvais caractère. À présent que j'ai de nouveau une place de choix à la Cour, tout le monde semble s'apercevoir de la ressemblance frappante entre moi et ma sublime grand-mère. Tous murmurent que j'ai hérité de la beauté de la princesse Tudor et s'extasient devant la clarté de mon teint.

Robert Dudley, qui va et vient comme il l'entend au sein des chambres privées, et entre comme dans un moulin à l'intérieur de la chambre à coucher de la reine, en sa qualité avouée de plus fidèle ami de Sa Majesté, me traite à présent comme une véritable cousine. Nos familles sont étroitement liées – il fut le beau-frère de ma sœur Jane, et donc mon beau-frère à moi aussi –, il est aussi le prétendant privilégié de la souveraine, et il est heureux, aujourd'hui, de se rappeler notre proximité. J'ai soudain beaucoup d'amis alors que je vivais auparavant au milieu d'inconnus. Je pourrais presque me croire aimée et adulée. Je me prends à imiter ma mère dans sa façon de répéter sans cesse « ma cousine la reine », et Mary pouffe en se couvrant la bouche.

Mon retour triomphal à la Cour et la découverte de ces nouvelles connaissances, ainsi même que des faveurs de la reine, ne compensent cependant pas la perte de Ned. Ce jeune homme qui m'a promis librement son amour inconditionnel, de son plein gré, et qui a demandé l'approbation de sa mère et la permission de la mienne, me croise à présent sans me voir, comme si j'étais un fantôme, et lorsque nous nous retrouvons par hasard face à face, il s'incline devant moi comme si nous étions des inconnus.

La première fois qu'il regarde dans ma direction en m'ignorant, ma

douleur est telle que je crains de m'évanouir. C'est Mary qui me retient par le coude, alors que sa tête ne m'arrive pas aux épaules. Elle me pince si fort le bras que j'en garde une marque, et elle me glisse à voix basse :

— Tête droite ! Menton levé !

Je pose les yeux sur elle, hébétée, et elle m'adresse un grand sourire avant d'ajouter :

— Les talons vers le bas ! On garde la position !

Ce sont là les paroles de père lorsqu'il nous apprenait à monter à cheval, et cela me remet les idées en place. Je continue de marcher, la main appuyée sur son épaule, et je peine à mettre un pied devant l'autre. Nous nous rendons ensemble à la chapelle, ma sœur me soutenant comme si j'étais souffrante, et une fois agenouillée derrière la reine, je baisse la tête et demande à Dieu de me délivrer de ma souffrance.

J'ai tant de peine et de rancune à l'idée que Ned ait renié son amour pour moi dans le seul dessein d'éviter la colère d'une souveraine contrariée par tout plaisir qui n'est pas le sien. Élisabeth se permet de garder son amant près d'elle, alors que je ne peux même pas adresser la parole à l'homme que j'aime. Je la regarde demander à Robert Dudley de l'aider à descendre de selle, ou de danser avec elle, sa tête presque posée sur son épaule, ou bien encore l'inviter dans la chambre privée, où ils restent tous les deux. Son égoïsme, son incapacité à envisager le bonheur d'autrui et à penser à moi, lui vaut toute ma haine. Je la tiens pour unique responsable de l'éloignement de l'homme que j'aime, et du fait que je finirai par mourir vieille fille, solitaire, pendant qu'elle profite au grand jour d'une liaison honteuse et adultère.

Elle affirme aujourd'hui publiquement qu'elle épousera l'archiduc Ferdinand de Habsbourg dès qu'il arrivera en Angleterre – et elle promet de fonder une alliance avec l'Espagne afin de garantir la sécurité du royaume – mais tout le monde voit bien qu'il s'agit d'un mensonge et que dans l'éventualité où elle prendrait un mari, celui-ci serait cocu avant même d'avoir accosté à Greenwich.

Les Espagnols ont bien compris cela, depuis tout ce temps. Le nouvel ambassadeur est outré, et sa Cour montre son déplaisir. William Cecil est fort occupé à tenter de sauver notre amitié avec la grande puissance d'Espagne afin de contrebalancer l'importante menace de la France. L'ambassadeur espagnol, Álvaro de la Quadra, se retrouve à côté de moi un soir où nous nous rendons jusqu'à une jetée éclairée pour embarquer sur le fleuve afin

d'écouter de la poésie, et il m'affirme que l'archiduc a eu vent de ma beauté et préférerait cent fois m'épouser que d'avoir à faire tout le vain et humiliant effort de courtiser Élisabeth. Je pourrais donc devenir un jour la reine d'Angleterre, au bras de l'archiduc, soutenue par toute l'armée d'Espagne. Je pourrais, entre-temps, être une archiduchesse fortunée bénéficiant d'une place très convoitée à la Cour d'Angleterre, au centre des ambitions papistes.

— Oh, vraiment, je ne sais pas, réponds-je dans un murmure.

Je suis mortifiée de l'entendre me parler si ouvertement d'une telle chose. *Dieu merci, personne n'est à proximité pour nous voir ensemble à part un des hommes de William Cecil qui passait dans les parages.*

— Votre Excellence, c'est trop d'honneur que vous me faites, ajouté-je. Je ne peux en aucun cas vous écouter me proposer cela sans la permission de ma cousine la reine.

— Rien ne sert de lui parler de cela, s'empresse-t-il de me dire. C'est en toute confiance que je viens vous tenir ces propos, afin que vous sachiez ce qu'il en est, et ce qu'il pourrait en être, si vous le vouliez.

— Assurément, je ne veux rien, déclaré-je.

C'est la stricte vérité. Je ne désire plus le trône. Je veux simplement être une épouse, et non une reine vierge au caractère de cochon. Je veux un mari – et nul autre que Ned. Je ne pourrais jamais supporter qu'un autre homme que lui pose les mains sur moi. Même si je connais de vieux jours, et si j'atteins mes cinquante ans, je ne voudrai jamais personne d'autre que lui. Nous nous croisons dans la galerie, au dîner, sur le chemin de la chapelle, sans échanger le moindre mot. Je sais qu'il m'aime toujours, car je le vois tourner la tête vers moi dans la chapelle, quand j'ai les mains sur le visage et que je peux l'observer discrètement entre mes doigts écartés. Il me regarde avec une souffrance poignante que je n'ai nullement la liberté d'apaiser.

— Il t'aime tout autant qu'avant, je te le jure, me dit Jane avec tristesse. Il dépérit, Catherine. Mère lui a formellement interdit de t'adresser la parole et lui a rappelé combien la reine serait furieuse d'apprendre la vérité. Cela me chagrine que vous ne puissiez être ensemble. Je lui dis toujours que sa maladie est bien pire que la mienne, et que son remède est tout à côté. C'est toi, Catherine, le remède qu'il lui faut.

— Ah, si seulement ta mère acceptait de parler à Élisabeth ! me lamenté-je.

— Elle n'ose pas, repart-elle d'un air chagrin. Elle m'a appris que les

membres du Conseil privé ont suggéré à Élisabeth qu'il lui fallait te marier par sécurité. Avec cette armée levée pour combattre les Français en Écosse, ils sont terrifiés à l'idée que tu puisses te soulever contre elle, ou même quitter le pays. Ils craignent que les Espagnols ne t'emmènent. Ils veulent te marier à un roturier pour te faire disparaître, toi et tes droits au trône.

— Je n'irais jamais en Espagne ! me récrié-je affolée. Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Où pourrais-je bien aller ? Le seul homme au monde à qui je voudrais me marier est ici. Je n'ai aucune envie d'épouser l'archiduc, ni qui que ce soit d'autre ! Et pourquoi devrais-je épouser un roturier ? Pourquoi une telle insulte ?

Qu'ils souhaitent me contraindre à une union avec un homme de basse naissance afin de pouvoir dormir sur leurs deux oreilles m'est intolérable, mais j'ai encore plus peur lorsque l'on me rapporte que les lords écossais ont suggéré que je sois mariée à mon cousin le comte d'Arran, un prétendant éconduit par Élisabeth qui pourrait hériter de la Couronne d'Écosse, pour que l'Angleterre place une reine protestante à la tête de la rébellion. Ils pourraient ainsi la fédérer et bouter les Français. Ils me marieraient au comte d'Arran et me feraient reine d'Écosse.

— Que dois-je faire ? demandé-je à Jane. Sont-ils tous devenus fous ? Ne cesseront-ils donc jamais de vouloir me marier à des hommes tous plus affreux les uns que les autres ? M'a-t-elle reconnue en tant que princesse dans le seul dessein de me gager lors d'une alliance ? Il faut que tu ailles dire à Ned que s'il ne vient pas me sauver, quelqu'un finira par m'enlever.

Mais Ned ne vient pas à ma rescousse – il ne le peut pas ; sa mère le lui a interdit et ce n'est pas une femme à laquelle on désobéit. Il se contente de m'épier du coin de l'œil, d'un air languissant, avant de s'éloigner. Robert Dudley ne lève pas le petit doigt pour moi. Il ne pense qu'à lui-même et à Élisabeth. Il reste constamment auprès d'elle en ces temps menaçants, et je pense qu'elle deviendrait folle, sans lui. Le seul à venir me parler est bien évidemment William Cecil, celui qui sait et voit tout. Il s'incline bien bas devant moi au sortir du Conseil privé et m'offre son bras afin de me faire traverser la galerie en direction des appartements de la reine. À notre arrivée devant les portes, je tente de retirer ma main de son bras, mais il le resserre pour m'en empêcher et nous entrons donc ensemble dans la salle d'apparat. En voyant la mine de dédain affectée par Élisabeth, je comprends que les deux compères ont décidé qu'il était temps de veiller sur moi de plus près et

que, dans cette optique, ils ont conçu une farce dont je suis comédienne malgré moi.

— Ah ! Ma chère cousine Catherine. Ma bien-aimée cousine, s'exclame la reine en se détournant de Robert Dudley comme si j'étais d'un plus grand intérêt pour elle.

J'effectue une révérence aussi peu profonde que je l'ose.

— Cousine Élisabeth, Votre Majesté, dis-je en accord avec la familiarité qu'elle semble aujourd'hui avoir adoptée à mon égard.

— Venez vous asseoir avec moi, reprend-elle en indiquant un tabouret près de son fauteuil. Je ne vous ai pratiquement pas vue de la journée.

Elle parvenait très bien jusque-là à souffrir de ne point me voir et n'avait jamais auparavant ressenti le besoin de m'inviter à m'asseoir près d'elle.

Je lance un regard en coin à Ned, qui assiste à ces simagrées, et je le vois se raidir, puis baisser les yeux, comme s'il n'osait pas même me sourire. Il craint le courroux d'Élisabeth, et je suis comme une souris prise entre les griffes d'une grosse chatte rousse.

— Oh, mais quel charmant petit chien ! s'émerveille la reine.

Je baisse les yeux sur Jo, qui se tasse contre ma jambe comme si elle craignait que je ne suive l'étiquette et que je ne l'offre à cette souveraine qui la regarde sans le moindre semblant d'amour.

— J'aime Catherine comme si elle était ma fille, déclare Élisabeth en levant les yeux au-dessus de moi.

Même une aussi prodigieuse menteuse qu'elle n'a pas le front de rencontrer mon regard en prononçant ces paroles. Toutes les personnes présentes accueillent cette annonce sans rien laisser paraître, mais je vois le regard de l'ambassadeur espagnol s'éclairer.

— Oui, elle est comme une fille pour moi, répète la reine d'une voix forte.

Puis, comme si elle se rendait compte de ce qu'elle vient de dire, elle ajoute d'une voix plus discrète :

— Votre mère doit beaucoup vous manquer.

— En effet, Votre Majesté, confirmé-je en m'inclinant de façon appropriée. C'était une mère très dévouée envers ma sœur Mary et moi.

— Ah, oui, Mary, dit Élisabeth d'un air absent.

Ma petite sœur vient se placer un pas devant les demoiselles d'honneur en entendant la reine prononcer son prénom, et cette dernière lui fait un signe de

tête lorsqu'elle la voit s'incliner. Apparemment, ma cadette n'aura pas droit au même traitement de faveur que moi.

— Vous devez venir me trouver si vous vous sentez seule ou malheureuse, me souffle la reine en se penchant vers moi. Je sais ce que l'on ressent lorsque l'on est une femme sans mère. Je sais aussi ce que cela fait d'être isolée à la Cour.

J'aurais bien plus de facilité à jouer mon rôle dans cette mascarade si je savais précisément ce que je suis censée faire. La reine pose une main empesée de bagues sur mon épaule, et ses doigts sont glacés. Je me demande à qui peut bien profiter cette mise en scène. *Pas à moi, cela va de soi.*

— Je ne suis nullement isolée, tant que je bénéficie de votre faveur, réponds-je sur un ton hésitant tout en épiant une réaction qui ne vient pas.

— Je vous l'accorde volontiers, car vous m'êtes très chère, dit-elle en pressant légèrement mon épaule. Vous êtes, après tout, ma plus proche parente.

Voilà donc la raison de ces faux-semblants ! Elle a finalement accepté de me désigner comme son héritière. Je lui succéderai au trône. Elle l'a finalement fait, et elle ne pourra plus le défaire. Je lève les yeux sur William Cecil, qui m'observe. Il a entendu ce qui vient d'être dit ; forcément, puisque c'est lui qui a dû écrire les répliques et imaginer toute l'intrigue.

— Puis-je, alors, vous soumettre une requête ? demandé-je à la reine en plantant mon regard dans ses yeux d'obsidienne.

Je n'y décèle aucune tendresse. C'est une négociation qui a lieu, comme entre deux poissonnières jaugeant le prix d'une morue.

— Faites donc ! consent-elle avec un sourire faux. Je vous l'accorderai. Voyez comme je suis généreuse avec une cousine loyale et dévouée !

— Je le ferai, lui promets-je.

J'en fais aussi le serment à Ned, secrètement.

Robert Dudley me fait un baisemain avec un petit sourire, entre favoris. Puis William Cecil remonte avec moi la galerie et me donne des nouvelles de la guerre en Écosse, comme si j'avais besoin de savoir cela. Je comprends alors qu'il m'enseigne l'art de la politique tel qu'il l'a appris en l'espace de quatre règnes. Il veut me faire prendre conscience du fait qu'il va me falloir jouer mon rôle d'héritière protestante d'une reine protestante. Il est crucial de savoir que la Couronne agit sur le conseil des lords, qui eux-mêmes partagent

les opinions du Parlement. Je dois comprendre que la présence d'Élisabeth sur le trône n'est pas une chose acquise – la moitié du royaume reste encore à convaincre du bien-fondé de la nouvelle religion, les grandes puissances européennes sont nos ennemies de toujours et le pape appelle à une guerre sainte contre nous. En tant qu'héritière, j'attise la convoitise de beaucoup, qui chercheront à conspirer, à me promettre monts et merveilles. Il faudra que j'en informe le conseiller de Sa Majesté. Je ne devrai jamais mettre en péril Élisabeth. Je dois faire ma part en garantissant une succession protestante à un royaume réformé.

Les gens s'inclinent profondément sur mon passage, et on attribue à Mary et moi davantage de demoiselles d'honneur. J'ai soudain grand besoin d'une aide pour porter mes gants. Mary doit quitter la franche camaraderie tolérée dans la chambre des demoiselles pour venir vivre avec moi dans des appartements plus luxueux, où nous logeons entourées de demoiselles de compagnie, ce qui nous permet de fonder notre propre Cour au sein de la Cour royale. Nous sommes toutes les deux traitées comme des princesses. J'habille Mr Nozzle en livrée vert Tudor, et Jo et Ruban d'un collier tressé de soie verte. Ruban arbore aussi une petite clochette en argent martelé et dort sur un coussin de velours vert.

Où que j'aille, on murmure dans mon sillage avec curiosité et admiration. De splendides robes de velours et étoffes dorées me sont livrées de la garde-robe. Ma fulgurante ascension à la Cour est pour moi source de nombreuses interrogations, mais je ne trouve personne de confiance à qui poser mes questions. *Se pourrait-il qu'Élisabeth ait décidé d'attendre que Robert Dudley soit libre de se marier de nouveau et qu'elle ait choisi de me désigner comme héritière dans le seul dessein de gagner du temps ?* L'épouse Dudley pourrait mourir de maladie, ou bien de vieillesse, et la reine serait enfin libre de se marier avec lui. Elle pourrait aussi user de son pouvoir de gouverneur suprême de l'Église afin d'annuler l'union de son amant afin de l'épouser en toute légalité. Personne ne pourrait se plaindre d'un tel comportement puisqu'elle a offert au royaume un légitime héritier protestant : moi.

Si tel était le cas, alors ne serait-il pas judicieux de me laisser prendre pour époux l'homme de mon choix, un membre de la noblesse anglaise, proche du trône et loyal réformiste ? Une union entre Ned et moi représenterait-elle soudain aux yeux d'Élisabeth une aubaine du fait que nous sommes tous deux de sang royal, de confession réformée et certainement féconds ? Si

je venais à mettre au monde un petit prince, Tudor et légitime, ne serait-ce pas là une belle occasion pour Élisabeth de ne plus suivre que son cœur ? Mettra-t-elle un terme à toutes les discussions en adoptant mon enfant afin de procurer à l'Angleterre cette rareté que représente un prince héritier Tudor en bonne santé ? Oserai-je demander à la reine, en lui rappelant cette requête qu'elle m'a accordée d'avance, de pouvoir épouser Ned ? Oserai-je faire venir Ned dans mes nouveaux appartements et lui parler de cela devant tout le monde ?

Élisabeth continue de me faire profiter de sa grande générosité devant la Cour. Je préside à la table des dames au dîner, tandis que Mary se trouve à l'autre extrémité, son siège rehaussé d'un coussin. Je suis la seule autorisée à porter l'éventail de la reine au soir, ou ses gants lorsque nous marchons ensemble jusqu'aux écuries. Je reçois un nouveau cheval, et j'ai un beau rapace au poing lorsque nous nous adonnons à la fauconnerie. Je joue aux cartes avec la souveraine et je m'agenouille juste derrière elle pour prier dans la chapelle. Il est évident que l'on me prépare à lui succéder. L'ambassadeur d'Espagne ne m'approche plus avec des projets de manigances, mais il s'incline très respectueusement devant moi. Robert Dudley m'adresse sans cesse ses petits sourires charmeurs. Ned croise mon regard de l'autre bout de la salle et je sais qu'il veut être avec moi. *Puisque je suis libre de demander tout ce que je désire à ma cousine la reine, quel mal peut-il y avoir à vouloir sa permission d'épouser un noble anglais avec qui je pourrai la servir au mieux jusqu'à la fin de ses jours ?*

— J'ai une surprise pour toi, me dit Jane. Viens avec moi dans ma chambre.

Il reste encore une heure avant le dîner et les autres dames de la chambre assistent Sa Majesté, surveillant les demoiselles qui lacent sa robe, portant chacune un de ses accessoires : son chaperon cousu d'or, sa boîte à bijoux, son éventail. Elles attendent leur moment de gloire dans ce rituel d'habillage de la divine reine, pour que celle-ci puisse ensuite aller dîner et folâtrer avec quiconque aura la bonne fortune de susciter son fragile intérêt. Un soir sur trois, mon tour vient de la servir, et un soir sur quatre, ma sœur Mary a l'honneur de lui tendre ses bijoux. Parfois, il arrive que mon amie Jane soit suffisamment en forme pour pouvoir lui tenir son capuchon, mais nous sommes cette fois toutes les deux libres de nos obligations.

Nous sommes comme deux jeunes filles pressées d'échapper à la malveillance d'une affreuse marâtre. Nous quittons en douce la chambre des demoiselles et Jane ouvre la porte de ses appartements. Nous franchissons le seuil, et c'est alors que je vois un homme : *Ned* !

Je me fige subitement, et je sais que je reste bouche bée, incapable de croire qu'il puisse vraiment s'agir de lui, attendant ici mon arrivée ; j'ai l'impression qu'il sort d'un rêve éveillé.

— Ned ? m'étonné-je, sous le choc.

Il traverse la pièce d'un pas rapide et me prend dans ses bras.

— Mon amour, dit-il. Pardonne-moi, mon amour. Je ne pouvais plus supporter d'être séparé de toi un seul instant de plus.

Je n'hésite nullement, ne laisse pas une seconde ma fierté ni ma colère m'envahir, et je me jette à son cou, attirant son visage contre le mien, amenant mes lèvres sur les siennes dans un baiser d'abord gauche, puis ardent. Le goût de ses lèvres et son odeur si familière me font trembler. J'ai la subite envie de pleurer et de rire en même temps.

— Ned, parviens-je simplement à répondre.

Notre baiser semble durer une éternité et j'entends, de façon presque inconsciente, le bruit de la porte qui se referme derrière Jane lorsqu'elle nous laisse profiter de notre amour. Je sais, au fond de moi, que je devrais être furieuse et exiger de plates excuses de la part de Ned, mais je ne fais que m'accrocher désespérément à lui. Je refuse de le laisser partir, car je ne supporterais pas de le voir s'éloigner de nouveau. Je suis incapable de réfléchir clairement, de formuler la moindre pensée cohérente, car je ne suis plus que désir.

Lorsqu'il me relâche légèrement, je suis prise d'un soudain vertige et je me laisse aller à la langueur entre ses bras. J'ai la sensation d'avoir passé tant de temps à essayer de rester forte et courageuse que je me délecte à présent de pouvoir me reposer sur l'homme que j'aime. Il m'aide à m'installer dans l'encorbellement de la fenêtre. J'ai envie de m'allonger là, contre lui, de sentir son poids sur moi et sa cuisse contre ma jambe ; nous demeurons cependant assis côte à côte, son bras placé autour de ma taille comme si je lui étais si précieuse qu'il n'avait pas le cœur de me lâcher un seul instant.

— Tu es revenu pour moi, m'émerveillé-je. Tu es bien revenu pour moi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas seulement... Tu es bien revenu pour moi ?

— Évidemment, répond-il. Tu es l'amour de ma vie, mon unique amour.

— Je ne supportais pas de te voir chaque jour sans pouvoir te toucher...

— Moi non plus ! Je t'observais sans cesse à la chapelle.

— Je le sais, intervient-je. Je t'épiais et j'ai vu que tu me regardais. J'ai tant espéré... Tant prié...

— Prié pour quoi ?

— Pour ceci.

Il me prend la main et la porte à ses lèvres.

— Tu l'as. Tu m'as, moi. Nous ne serons plus jamais séparés.

— Mais ta mère...

— Je lui expliquerai tout. Elle ne m'empêchera pas d'être à toi.

— Mais la reine...

— Nous nous marierons, décrète-t-il.

Je sens mon cœur faire un bond dans ma poitrine face à cette résolution sur son visage. J'ai envie qu'il m'embrasse encore.

— Je lui demanderai...

— Elle t'a accordé sa faveur ; elle a fait en sorte que tout le monde le sache. Ce n'est plus simplement sa volonté. Cecil lui a conseillé de te garder près d'elle. C'est pour cela qu'elle se montre si généreuse. Elle est terrifiée à l'idée que tu sois mariée par les Écossais ou les Espagnols, qui t'emmèneraient.

— Grand Dieu, soufflé-je. Ne les laisse pas nous séparer.

— Jamais. Nous ne solliciterons donc la permission de personne ; ainsi, personne ne pourra refuser. Nous nous marierons et nous ne l'annoncerons qu'ensuite à la reine. Nous ne le révélerons que lorsque cela sera fait. Que pourrait-elle bien faire, alors ? Personne ne pourra plus rien y changer.

— Elle pourra être furieuse, contré-je.

La Cour a appris à se méfier de la colère des Tudors. La reine Marie avait l'habitude de tomber dans un profond désespoir, mais Élisabeth se met dans une rage folle. Le seul homme à pouvoir alors la raisonner est Robert Dudley ; le seul homme à pouvoir la conseiller est William Cecil. Elle fait taire tous les autres en hurlant.

Ned, mon amour et mon futur époux, hausse les épaules comme s'il ne craignait pas l'ire de la reine.

— Elle sera furieuse, mais cela finira par passer. Nous avons vu sa colère contre Kat Ashley ; nous avons été témoins de son courroux contre Cecil jusqu'à ce qu'il décide de quitter la Cour. Il est revenu, toutefois, et elle a

écouté son conseil. Il en ira de même pour nous. Elle sera furieuse, nous partirons, puis elle nous pardonnera et nous rendra notre place à la Cour, le tout en seulement quelques mois. Il est, de plus, dans son intérêt de nous voir mariés, car cela fera disparaître une menace. Cecil lui fera entendre raison sur ce point, et Robert Dudley lui dira de ne point séparer deux amants.

— Je veux me sentir en sécurité, déclaré-je en me blottissant contre lui. Je veux être en sécurité auprès de toi. Oh, Ned ! j’ai tant rêvé de cela.

— J’ai moi aussi rêvé d’être avec toi, murmure-t-il. Je t’ai écrit un poème.

— Vraiment ?

— Je le garde sur moi, dit-il en tapotant sa poche. Je l’ai écrit quand tu portais le deuil et que je te voyais, avec tes cheveux d’or et ta peau d’albâtre. Tu ressemblais à un portrait, à une sculpture drapée de velours, et j’étais certain de ne plus jamais pouvoir te toucher. Je nous voyais comme Troïlus et Cressida, aussi tragiquement séparés.

— Lis-le-moi ! demandé-je doucement.

Cette romance que nous vivons est un délice absolu.

*Troïlus disait : « De noir vêtue,
D’un seul regard, tu m’as vaincu. »
Je dis de toi, de noir drapée,
Que d’un regard, tu m’as frappé.*

Je laisse échapper un soupir langoureux.

— Puis-je le garder ?

Nul ne m’avait jamais écrit de poème auparavant, et personne non plus n’en a composé pour ma sœur Jane, elle qui était pourtant si érudite et qui fut reine. Les gens lui écrivaient des sermons, mais il n’est point d’hommage plus vibrant qu’un poème, un poème d’amour de la part d’un homme. Mieux encore, il s’agit là d’un poème d’amour écrit par un véritable poète, renommé. Un sermon n’est rien, comparé à cela. Ned dépose son œuvre au creux de ma main, et je la serre contre mon cœur.

Été 1560, palais de Greenwich

Je profite fiévreusement de cette vie qui m’est offerte. C’est cela, être jeune et beau, et vivre pleinement, sans être obsédé par un sinistre credo qui

vous apprend comment mourir et ne vous enseigne jamais comment se réjouir de vivre. C'était cela que j'espérais trouver en sortant de la Tour de Londres, tandis que j'abandonnais à son triste sort cette sœur à la tête bientôt tranchée et au corps vite enseveli dans une crypte sordide. C'était ainsi que je voulais mener mon existence. Aujourd'hui, me voilà, savourant ces instants bénis et bien plus merveilleux que tout ce que j'ai pu imaginer.

Ned et moi continuons de nous croiser dans le palais sans échanger un mot, le regard baissé, mais il m'adresse des clins d'œil pendant la prière et me serre d'une manière proprement exquise lorsqu'il m'aide à descendre de cheval. À présent, quand les mouvements de la danse nous ramènent l'un à l'autre, je sens que sa caresse est chaude et ferme ; quand le mouvement suivant nous place l'un face à l'autre, il se presse tant que je peux percevoir son souffle brûlant contre ma joue tandis qu'il glisse la main jusqu'à ma hanche avec assurance et qu'il m'attire contre lui. Nous vivons un amour secret, alors que nous étions encore si récemment secrètement séparés, et lorsque, aujourd'hui, je me détourne de lui en prétendant ne pas le voir, je dois me retenir de rire – j'en oublie que je devais autrefois me retenir de pleurer.

La Cour s'adonne à toutes sortes de plaisirs durant l'été, et rien ne semble plus avoir d'importance. On dirait que la pompeuse étiquette n'est plus de mise et que toutes les barrières ont été renversées. C'en est fini d'apprendre à mourir ; plus de fin tragique en perspective ; plus de craintes de l'avenir, ni d'angoisse quant à la succession, ni quant à la descendance de la reine, ni quant à l'imminence d'une guerre. Il ne reste plus que le soleil radieux chauffant nos beaux habits et illuminant nos glorieuses journées. La morne austérité adoptée à la Cour de la reine Marie est oubliée comme l'herbe coupée est éparpillée par le vent. La suspicion malsaine omniprésente à la Cour du roi Édouard a disparu. Tous les hommes qui complotaient contre la Couronne et les uns contre les autres sont morts, et nous, leurs enfants, n'aspirons qu'à vivre pour les délices qui nous sont offertes. Nous avons appris à vivre.

William Cecil est parti pour Édimbourg afin de négocier la paix entre les lords écossais et la régente française. Le contingent si timidement dépêché par Élisabeth a suffi à ramener la paix. En l'absence de son conseiller, toutefois, elle se montre imprudente, comme si elle estimait que, Cecil n'étant pas là pour la surveiller, personne d'autre ne pouvait voir son comportement.

Robert Dudley et elle agissent comme des amants sans plus se cacher. Il entre dans sa chambre à coucher comme s'il était son époux, il se rit parfois d'elle, la prend dans ses bras, et on lui obéit comme s'il était le roi consort.

Nous allons chevaucher tous les jours, les chiens courant au-devant de nous. Robert Dudley présente à sa maîtresse une série de chevaux tous plus fougueux et plus majestueux les uns que les autres, puis ils s'en vont tous les deux au triple galop sans prévenir, au mépris de tout danger. Ils sèment la Cour pour s'en aller à travers bois, ne reparaissant que lorsqu'il est l'heure de dîner sous les tentes dressées au milieu d'une clairière par les serviteurs au cours de la journée, que les plats sont fumants et que le vin coule à flots. Ils disparaissent au vu et au su de tous, puis s'en reviennent impudemment, le visage lumineux d'un plaisir tu. Le reste de la Cour chevauche quelque temps derrière les chiens, puis laisse les chevaux s'abreuver à la rivière, ou descend de selle afin d'aller se prélasser à l'ombre, ou bien encore cherche un endroit calme et tranquille afin de batifoler en toute discrétion.

Le soleil est brûlant, mais la clairière est rafraîchie par le feuillage foisonnant des chênes et des hêtres ; les oiseaux ne cessent de chanter, comme s'ils avaient décidé d'accompagner les musiciens de leur promontoire dissimulé dans les arbres. L'odeur du feu de bois et de la viande grillée se mêle à celle de l'herbe et des fleurs écrasées là où les serviteurs ont étendu tapis, draps et coussins pour que nous puissions nous y étendre et boire du bon vin en contant des histoires ou en déclamant de la poésie. Nous entonnons parfois en chœur des chants traditionnels, et Ned nous fait de temps à autre l'honneur de réciter quelque'une de ses œuvres, mais ne déclame jamais *De noir vêtue*, qu'il a écrit pour moi seulement.

Nous formons une Cour de jeunes gens de toute beauté. Les dames et les gentlemen plus âgés ne supportent pas ces sorties qui se poursuivent tout le jour durant, jusqu'au crépuscule, tandis que nous rentrons par deux en nous glissant des promesses à l'oreille. Ils nous rebattent constamment les oreilles avec l'importance de ce que William Cecil tente d'accomplir à Édimbourg, et avec le fait que tout sera réduit à néant si Élisabeth ne donne pas naissance à un fils pour lui succéder. Le soulagement de la reine à la suite de la fin de la guerre en Écosse la rend ivre de joie, et elle se complaît dans son triomphe. Elle croit qu'avoir gagné une guerre la rend invincible. Elle fait fi de toute discrétion et pense que tout est amour. Même lorsque le Conseil privé la prévient qu'il doit faire trancher dans tout le pays la langue de ceux qui la

proclament la putain de Robert Dudley, elle se lève le lendemain et, encore à moitié nue, se penche par la fenêtre afin d'exiger de son amant qu'il la rejoigne sans tarder.

Toute la Cour sait que leurs chambres communiquent et ne sont séparées que par une porte. Ils peuvent bien gagner chacun leur couche le soir venu, nous sommes tous persuadés que le valet de Robert Dudley garde l'entrée toute la nuit parce que la reine d'Angleterre a déverrouillé la fameuse porte qui sépare leurs appartements et a rejoint son amant dans son lit. Même les gens du peuple, qui ne devraient jamais avoir vent de ce qui se passe à la Cour, disent que la reine Élisabeth s'est amourachée de son beau maître de cavalerie, et beaucoup soutiennent qu'ils se sont mariés en secret et que la pauvre épouse Dudley, quel que soit son nom, verra son mariage être révoqué par la reine, comme son père Henri faisait annuler ses propres unions pour pouvoir épouser d'autres femmes.

La nouvelle nous parvient alors que la régente d'Écosse, Marie de Guise, est morte et que la mainmise des Français sur ce royaume s'effondre puisqu'elle n'est plus là pour la maintenir. Cecil rentre à Londres en ayant signé un traité de paix très favorable ; mais Robert Dudley affirme qu'il ne s'agit là que d'un bout de papier sans intérêt, gagné au prix d'une trop longue chevauchée, de Newcastle à Édimbourg, aller et retour. Élisabeth demande donc plus que le traité rapporté par Cecil : elle exige une compensation de plusieurs milliers de livres, la rétrocession de Calais, et l'interdiction à Marie, la reine de France, d'utiliser les armoiries royales sur son service de table – des exigences sérieuses, et d'autres tout à fait insignifiantes. Robert et elle, tels la reine et son époux, se tiennent côte à côte devant la Cour entière et accueillent le retour de William Cecil par toutes sortes de récriminations.

L'échec de la domination française en Écosse n'est pas reçu comme une victoire triomphale, comme cela aurait dû être le cas, et William Cecil, l'auteur de ce traité, se heurte à l'ingratitude d'Élisabeth et ne peut cacher sa fureur de la voir écouter l'avis de Robert Dudley plutôt que le sien. La Cour est alors divisée en deux camps, ceux qui soutiennent Robert Dudley et le considèrent comme une figure emblématique de ce règne – en tant que possible époux de la reine et futur roi consort –, et ceux qui estiment que William Cecil mérite le respect, tout comme les autres lords de la Cour, et que Robert Dudley n'est autre qu'un parvenu issu d'une famille de traîtres.

Élisabeth, après avoir si affectueusement déclaré m'aimer comme une

filles, après avoir promis d'être pour moi comme une mère et de m'adopter officiellement, et qui a fait de moi son héritière, m'oublie soudain quand éclate cette nouvelle crise, cette rivalité entre celui qui a été un père pour elle et celui qui est son amant. Furieux, les deux hommes ne s'adressent même plus la parole. La Cour voit déjà William Cecil quitter le service de la reine, et Robert Dudley achever de ternir la réputation d'Élisabeth. Dans tous les couloirs se murmurent les rumeurs de complots visant à assassiner Dudley ; la souveraine doit faire face à une opposition sur tous les fronts. Elle n'ose pas contempler la possibilité que le pays puisse choisir lui-même l'héritier au trône. Si les Écossais ont eu le droit de rejeter leur reine Marie, pourquoi les Anglais devraient-ils accepter de subir Élisabeth ? Prise dans cette angoisse causée par son amant, par son devenir et par la fonction même de monarque, elle n'a pas un instant à m'accorder, à moi ni à aucune autre femme.

— Moi, j'aime qu'on m'oublie, déclare ma sœur Mary. Je suppose que je dois être habituée à cela, étant si souvent trop basse pour être remarquée. En passant inaperçue, tu es libre de faire comme bon te semble.

— Et que voudrais-tu donc faire, facétieuse petite créature ? demandé-je avec complaisance tout en me penchant afin de pouvoir scruter son joli visage. Aurais-tu quelque idée derrière la tête ? Serais-tu aussi frivole que le reste de la Cour ? Es-tu amoureuse, Mary ?

Mon amie Jane se met à rire de manière fort moqueuse, comme si elle estimait que personne ne pourrait jamais aimer ma sœur.

— Tu peux bien avoir mon prétendant, dit-elle.

Notre vieil oncle, Henry FitzAlan, le comte d'Arundel, s'est mis en tête de la courtoiser. Il a déjà survécu à bon nombre d'épouses, dont la première n'était autre que ma tante Catherine Grey. Il est aujourd'hui de nouveau libre de se remarier. C'est un homme très riche et très déterminé à placer un héritier de sang royal dans un berceau d'or et de rubis, puis de l'habiller de soies et de velours.

— Je n'ai aucun besoin que tu me renvoies tes prétendants déçus, rétorque Mary en balayant d'un petit geste altier l'idée d'une union avec ce noble à la fortune colossale. J'ai un admirateur.

Je n'en suis point surprise. Mary possède tout le charme des Tudors et elle est douce de nature – une qualité appréciée par tous les hommes. Elle ferait une bien meilleure épouse que Jane Seymour, dont la santé est pour le moins fragile et imprévisible. Mary, en dépit de sa taille, est un véritable petit

joyau. Devant un chevalier en armure, elle pourrait admirer dans le plastron son charmant minois, la ligne pure de son cou et de ses épaules. Si on la plaçait sur un coussin derrière une haute table à côté de moi et qu'on ne voyait dépasser que notre tête, un homme à qui l'on demanderait son avis serait bien en peine de dire qui de nous deux est la plus belle. Ce n'est que lorsqu'elle se tient debout qu'on s'aperçoit de ce qui l'afflige, qu'on constate qu'elle est une demi-portion. Quand elle est assise bien haut sur le dos d'un cheval, il me semble qu'elle est même plus jolie que moi. Elle se tient parfaitement droite et a déjà ses menstruations ; peut-être est-il temps pour elle d'avoir un prétendant ; elle pourrait même se marier.

— Presque toutes les demoiselles de la Cour entretiennent des liaisons. Je ne suis en rien différente, affirme Mary. Pourquoi en irait-il autrement pour moi ?

— Oh ! Qui peut bien te courtiser ? pouffe Jane.

— Cela ne te regarde pas, rétorque mon extraordinaire sœur. Je vis mes propres histoires, comme le fait Catherine, mais je ne te laisserai jamais t'en mêler comme tu le fais avec elle.

— Je ne m'en mêle aucunement, je la conseille, se défend Jane avec orgueil. Je suis sa grande amie.

— Eh bien, ne t'avise pas de me conseiller ! réplique Mary. J'ai moi aussi un grand ami, qui vous dépasse largement toutes les deux.

Automne 1560, château de Windsor

J'aime tant le château de Windsor, les chevauchées jusqu'aux prairies humides en bord de rivière, le splendide et immense domaine boisé, peuplé de biches avançant discrètement dans un léger bruissement de feuilles, et la forteresse elle-même, surplombant majestueusement le petit village. Nous allons fêter l'anniversaire d'Élisabeth comme s'il s'agissait d'une fête sacrée aussi importante que la Nativité. Robert Dudley, en tant que maître de cavalerie, nomme un maître de cérémonie et le charge d'engager des musiciens et des chanteurs, des danseurs et des saltimbanques – jongleurs et magiciens. Des poètes viendront rendre hommage à l'incommensurable beauté de la reine ; des évêques prieront pour que son règne soit long et glorieux. Les festivités s'étaleront sur plusieurs jours, simplement pour célébrer la naissance d'une femme dont la mère est morte sur l'échafaud,

accusée d'adultère, et dont le père ne l'a pas reconnue durant la majeure partie de sa vie. Je pourrais presque me gausser ouvertement de voir Élisabeth exiger que l'on fête sa naissance alors que les plus anciens se souviennent encore que cet événement reste parmi les plus décevants du règne d'Henri VIII et que la pauvre fille fut ignorée de tous pendant de nombreuses années.

Robert Dudley est omniprésent – roi de la Cour et maître d'ouvrage du bonheur de la reine. William Cecil est claquemuré dans un silence lourd de ressentiment. Son traité durement acquis avec la France est accepté, mais cela ne lui vaut aucun honneur ; cette victoire diplomatique est traitée avec le plus grand détachement. Cecil estime qu'Élisabeth est seule coupable de son incapacité à reconnaître le désastre que représente sa liaison avec Robert Dudley.

Le maître de cérémonie crée une splendide danse que toutes les demoiselles de la Cour doivent apprendre. Chacune de nous représentera une vertu : je serai le « Devoir » et Jane incarnera l'« Honneur ». Elle est suffisamment bien portante pour prendre part à la danse. La rougeur de son visage s'est quelque peu estompée et la lueur fiévreuse a pour l'heure quitté son regard. Mary sera la « Victoire » et sera placée tout en haut d'une tour, ses petits pieds dissimulés pour ne laisser paraître que sa beauté. Le capitaine des portiers de la reine, l'officier en charge de la protection de toute la Cour, est un homme aussi grand et large qu'une montagne, plus imposant que quiconque, et on fait appel à lui pour hisser Mary au sommet de la tour. Il s'incline galamment devant ma sœur, qui ressemble à une fée face à un géant. C'est un spectacle en soi. Elle tend sa petite menotte, et lui la porte à ses lèvres, puis pose les mains à la taille de Mary, ses doigts en faisant tout le tour, et la soulève dans les airs. Tout le monde applaudit devant tant de grâce, et quelqu'un suggère que Mr Thomas Keyes, le capitaine des portiers en question, délègue son devoir à un sous-officier afin de pouvoir prendre part au bal. Mr Keyes s'incline en souriant, fort élégant en livrée Tudor, et Mary, sa petite main disparaissant entre les gros doigts de son serviteur, glousse tout en effectuant une révérence, la figure radieuse.

Ned symbolise la « Confiance » et a pour partenaire Frances Mewtas, qui joue la version féminine de la confiance – quoi que cela veuille dire –, « Crédulité » peut-être. J'aimerais que nous puissions échanger nos rôles, mais je ne peux aucunement demander cela sans révéler le faible que j'ai

pour Ned, qui ne songe pas à suggérer à sa partenaire qu'il serait sans doute préférable d'incarner le « Devoir ». Il semble d'ailleurs fort apprécier sa compagnie. Il reste avec elle après leur danse et quand nous sortons tous pour profiter du coucher de soleil, il la garde à son bras et lui verse une coupe de petite bière.

Le bal masqué se déroule sans anicroche. Élisabeth, installée sur son trône, sourit en nous voyant tous danser pour elle, même si elle préférerait à mon avis pouvoir virevolter elle-même dans les bras de Robert Dudley. Pour ma part, j'aimerais mieux danser avec Ned que de simplement le regarder. Frances Mewtas est fardée, j'en ai la certitude. Elle est absolument grotesque, pressée contre lui comme un escargot contre un mur. Je le fustige du regard afin de lui faire savoir ma désapprobation et il m'observe d'un air interdit, comme s'il ne comprenait pas que je puisse voir d'un mauvais œil qu'il se laisse ainsi accaparer par une demoiselle en admiration devant lui. Il est si jeune et si beau, il possède un sourire si charmant et des yeux si brillants, et moi, je ne supporte pas de le voir au bras d'une femme aussi quelconque que Frances. Je pensais qu'elle aurait décelé le désir de son partenaire d'être auprès de moi. Elle doit bien s'apercevoir que le bal masqué n'en serait que plus grandiose si Ned et moi dansions ensemble.

Je dois, quant à moi, rester à côté du trône d'Élisabeth dès le moment où l'ambassadeur d'Espagne, de la Quadra, et d'autres diplomates viennent offrir leurs cadeaux à la reine. Je dois montrer que nous sommes les meilleures amies du monde et que nous nous entendons à merveille. Je suis publiquement considérée comme l'héritière d'Élisabeth, et le traité obtenu par William Cecil prouve que Marie I^{re} d'Écosse a renoncé à ses droits à la Couronne d'Angleterre. Élisabeth prend soin de bien se tourner vers moi pour me sourire, et de faire signe à ma petite sœur Mary. Ma proximité et mon affection débordante pour la souveraine sont orchestrées, au même titre que les danses. Je suis là pour démontrer que la reine d'Écosse n'a aucune légitimité à prétendre au trône d'Angleterre, car c'est moi qui succéderai à Élisabeth, c'est moi qu'elle nommera au prochain rendez-vous du Parlement.

De la Quadra s'incline profondément et s'approche pour parler à la reine, mais je ne me préoccupe nullement de ces affaires politiques ; j'observe Ned, qui marche au bras de Frances Mewtas, au milieu de la foule, puis se dirige avec elle jusqu'au fond de la salle, où la lumière des bougies se meut en ombres propices aux batifolages à l'abri des alcôves. Je ne le vois bientôt

plus, et je n'ai pas le droit de partir à sa recherche. C'est une épreuve difficile pour moi. C'est alors que j'entends, comme de loin, la reine annoncer à l'ambassadeur d'Espagne que l'épouse de Robert Dudley est morte des suites d'un ulcère.

Je suis tant abasourdie par cette nouvelle que j'en oublie de scruter le fond de la salle à la recherche de Ned pour tourner la tête vers Élisabeth. *Vient-elle vraiment d'annoncer le décès de lady Dudley ?*

— Elle est comme morte, précise-t-elle. La pauvre femme.

De la Quadra semble tout aussi éberlué que moi et seules les bonnes manières l'empêchent visiblement de s'écrier : « ¿Qué? ¿Qué? »

Pour quelle raison Élisabeth a-t-elle annoncé une telle chose à l'ambassadeur ? Comment est-il possible d'être morte un instant et de n'être plus que « comme morte » le suivant ? Cette femme est-elle totalement dépourvue de respect et de bienséance ? Ne se rend-elle pas compte qu'il est loin d'être convenable pour une amante d'évoquer la mort d'une épouse délaissée comme si cela n'avait pas de réel intérêt ? Et de faire l'amalgame entre « morte » et « mourante », avec ça ! Si cette femme est morte, d'ailleurs, pourquoi Robert Dudley n'est-il pas retourné chez lui pour porter le deuil et organiser les funérailles de son épouse ? Si elle n'est « que » mourante, en revanche, pourquoi son mari est-il occupé à danser pour l'anniversaire de la reine au lieu de courir à son chevet ?

J'ai tellement hâte d'aller retrouver Ned pour lui raconter cela. Lorsque tous les convives ont offert leur cadeau à la souveraine, le bal est déclaré ouvert et toute la Cour se met à danser tandis que je dois rester plantée près du dais, derrière Élisabeth, qui susurre à présent à l'oreille de son amant. Je ne sais pas de quoi ils peuvent parler, mais à la façon dont il lui sourit en gardant les yeux rivés sur ses lèvres, je pense qu'il ne s'agit pas de lit de mort et d'ulcère.

Je ne vois Ned nulle part parmi les danseurs, et il n'est pas non plus avec les hommes qui regardent les femmes danser. Il ne traverse pas la salle d'un pas lent et discret afin de se rapprocher de moi. Je ne l'aperçois nulle part, et je n'aperçois pas non plus Frances Mewtas.

Je suis coincée là avec Élisabeth, et Ned ne vient pas à moi. Je ne le vois plus de la soirée, malgré l'heure tardive à laquelle la Cour se retire. Élisabeth danse et boit à sa propre santé, puis décide enfin de mettre un terme aux festivités, et nous rejoignons ses appartements, mais Ned ne compte pas

parmi les hommes qui s'inclinent devant elle. Je vois Frances Mewtas s'empresse de rejoindre à la dernière minute le cortège de la reine, jaillissant d'une galerie, le visage empourpré.

Je me glisse dans mon lit en pleurs, frappée par la douleur et la colère. Je ne pensais pas pouvoir à nouveau ressentir une si vive souffrance. C'est encore bien pire que la première fois, car Ned m'a aujourd'hui abandonnée alors que je lui avais fait une promesse solennelle et que je croyais sincèrement que nous étions comme mariés.

Je ne cesse de me retourner dans mes draps brûlants et la demoiselle qui dort à mes côtés marmonne d'une voix ensommeillée :

— Êtes-vous malade, lady Catherine ? Souhaitez-vous que je vous apporte quelque chose ?

Je m'efforce de rester allongée sans bouger, mais j'entends ce cœur brisé qui cogne dans ma poitrine. J'entends aussi l'horloge sonner toutes les heures de minuit à 5 heures du matin, et ce n'est qu'ensuite, alors que le jour se lève déjà et que les serviteurs s'activent pour ranimer les feux dans l'âtre, que le sommeil me gagne.

À l'heure de la prière, Élisabeth a la mine aussi tirée que moi, mais je ne vois pas pourquoi elle aurait mal dormi, étant donné que de son côté tout va pour le mieux. Tous ses espoirs sont comblés. Sa rivale est morte ou mourante, son anniversaire est célébré dans tout le royaume comme si elle était une reine adulée, Robert Dudley se trouve à ses côtés, souriant et détendu comme un jeune époux au lendemain de ses noces. Pourtant, Élisabeth le tient à distance. Elle fait mander William Cecil et marche en sa compagnie, la tête penchée vers lui pour mieux entendre son conseil chuchoté. Il l'enjoint à braver ce qui vient tandis qu'elle tremble et s'appuie sur lui. Il se passe quelque chose de grave, mais je suis trop absorbée à chercher Ned du regard pour prêter attention à la reine et à ses subites sautes d'humeur.

La Cour suit William Cecil et Élisabeth, qu'il ne faut manifestement surtout pas déranger, jusqu'à ce que le conseiller s'incline devant elle et recule d'un pas, sa place immédiatement prise par un courtisan venu demander une faveur. William Cecil se retrouve, quant à lui, aux côtés de l'ambassadeur d'Espagne ; Mary et moi marchons derrière eux, à une allure parfaite pour les petites jambes de ma sœur. Je lui prends la main.

— Je ne suis pas une enfant, s'offusque-t-elle en se libérant.

— Je n'en doute pas un instant, rétorqué-je. J'ai seulement besoin d'un peu de réconfort. Je suis très malheureuse.

— Chut ! m'interrompt-elle abruptement.

Elle est occupée à épier la conversation de l'ambassadeur et du conseiller, et ne s'en cache nullement. Je parviens à percevoir quelques mots prononcés par Cecil malgré la mélodie constante de la rivière. Il se plaint d'Élisabeth – chose qu'il ne fait jamais, au grand jamais – et affirme à l'ambassadeur d'Espagne qu'il va quitter la Cour, qu'il ne peut plus supporter cette situation un instant de plus. Je pince le bras de Mary.

— Écoute donc ce que dit Cecil ! m'exclamé-je discrètement. L'entends-tu ? Il ne peut pas de nouveau se retirer de la Cour !

Mary me lâche la main et s'approche des deux hommes tandis que je reste en retrait. Personne ne la remarque jamais. William Cecil devrait d'ailleurs l'employer comme espionne : elle a le don de se faufiler dans la foule comme si elle n'était rien d'autre qu'une mendiante, et personne ne la repère. Elle demeure donc dans leur sillage pendant quelques instants, passant inaperçue, puis ralentit jusqu'à ce que je l'aie rattrapée. Elle a les yeux grands ouverts, comme si elle venait de voir un fantôme.

— Il a dit que la reine et sir Robert ont prévu d’assassiner Amy Dudley, à la suite de quoi sir Robert épousera Élisabeth, s’empresse-t-elle de me raconter à voix basse. Cecil l’a dit lui-même ! Je l’ai entendu. Il affirme que les amants répètent à qui veut l’entendre que l’épouse Dudley a un ulcère, et qu’ils se marieront après son décès, mais que le royaume ne l’acceptera jamais.

— Il n’a pas pu raconter cela à de la Quadra ! m’étonné-je avec la même consternation que je vois sur le visage de Mary. Divulguer un tel secret à l’ambassadeur d’Espagne ? Alors qu’il sait que tout ce qu’il dira sera répété à la Cour de Philippe II ? Pourquoi Cecil ferait-il une chose pareille ?

— Il l’a pourtant fait. Je n’aurais pas pu inventer cela.

— Cela n’a aucun sens, m’exclamé-je.

— C’est ce que j’ai entendu !

— Mon Dieu. Vont-ils vraiment faire assassiner Amy Dudley ? Ne devrions-nous pas empêcher cela ?

— À qui pourrions-nous rapporter ce que nous avons entendu ? Comment pourrions-nous empêcher cela ? Si Cecil en personne est informé de ces manigances mais ne fait rien, comment le pourrions-nous ?

— Mais la reine ne peut pas simplement faire assassiner quelqu’un, pas même une rivale. Cela ne peut pas se produire.

— Cecil assure que Sa Majesté court à sa perte, en faisant cela. Il dit que le royaume se soulèverait contre elle plutôt que de laisser une meurtrière sur le trône. C’est pour cela qu’il a décidé de rentrer chez lui.

Je ne comprends rien à tout cela. *Cecil irait-il jusqu’à abandonner Élisabeth ? La reine qu’il a lui-même intronisée ? La laisserait-il commettre ce crime qui lui coûterait son âme et son royaume ? S’il faisait cela – ce qui semble plus que probable –, viendra-t-il me trouver afin de me propose de la remplacer sur le trône ?*

— Il a déclaré qu’il ne supportait plus de la conseiller alors que Robert Dudley lui chuchote à l’autre oreille ; il a dit que le royaume ne tolérera jamais d’être gouverné par un roi consort portant le nom de Dudley.

— Ça, je veux bien le croire, répliqué-je avec amertume en songeant à notre sœur Jane – elle qui a catégoriquement refusé d’octroyer ce titre à son époux, Guilford, le frère de Robert, à cause de la trahison de leur grand-père. Personne n’acceptera plus jamais de voir un Dudley s’approcher de la Couronne.

— Mais aller raconter cela à l’ambassadeur d’Espagne ? se récrie Mary avec épouvante. Il a avoué à de la Quadra que les caisses étaient vides, que le royaume était au bord de la faillite. Je jure l’avoir entendu dire que la reine et Robert Dudley allaient assassiner lady Dudley. Il l’a dit ! Je le jure, Catherine ! (Elle secoue la tête dans un geste quelque peu saccadé, comme pour tenter de se réveiller d’un terrible cauchemar.) Je n’en croyais pas mes oreilles. Cecil dénonçant la reine... aux Espagnols ?

— Cela n’a aucun sens. (C’est alors que je repense à Ned et que mon chagrin reprend le dessus.) Plus rien n’a de sens, ajouté-je avec désespoir. Et cette Cour ne vit que pour le mensonge.

Manifestement, Mary a bien entendu, car on ne peut que remarquer la nervosité permanente d’Élisabeth. Elle évite Robert Dudley et passe le plus de temps possible dans sa chambre à coucher, derrière ses portes closes, cloîtrée avec ses dames de compagnie. Lui qui avait l’habitude d’aller et venir librement dans ses appartements s’en voit privé d’accès, comme tout le monde, par les gardes qui sont postés en permanence devant la porte de la chambre de la reine. Elle annonce publiquement qu’elle se sent mal, mais elle tourne en rond dans ses appartements comme une femme préoccupée plus qu’indisposée. Elle se montre aussi nerveuse qu’un chat enfermé et passe toute la journée du dimanche à faire les cent pas. Elle se couche tôt en se plaignant d’un mal de tête, mais je pense que c’est sa conscience qui la taraude. Quand bien même seulement la moitié de ce qu’a déclaré William Cecil serait faux, il reste certain qu’elle a dû ordonner le meurtre d’une innocente. Cela relève à mon sens de l’inconcevable ; mais je me rappelle alors que sa mère n’était autre qu’Anne Boleyn, qui, dit-on, a empoisonné toutes ses rivales. *Se peut-il qu’Élisabeth imite sa mère ? S’abaisserait-elle à assassiner celles qui se trouvent sur son chemin ?*

Le lendemain, je prends mon service auprès de la reine et dois encore consacrer ma journée à m’occuper d’elle. Elle me semble bien pâle et épuisée, comme moi. Je ne peux pas aller voir Ned ; je dois me cantonner aux appartements d’Élisabeth puisque personne n’est autorisé à en sortir sans sa permission. Frances Mewtas ne paraît pas à la Cour de la journée et pour autant que je sache, Ned et elle prennent du bon temps ensemble – à l’abri des regards indiscrets. Cela me cause tant de douleur que j’ai bien du mal à tenir debout, même appuyée contre le mur. Je croise les mains, les serre

énergiquement, et je garde les yeux baissés tandis qu'Élisabeth arpente sa chambre privée, vingt pas dans un sens jusqu'à une fenêtre, puis vingt dans l'autre jusqu'à une autre fenêtre. Robert Dudley entre dans la pièce et elle lui annonce qu'elle ne désire pas monter ; elle ne veut pas sortir se promener ce matin, ni même cet après-midi, et il faut donc desseller les chevaux puis les laisser au champ, car la Cour restera à l'intérieur aujourd'hui.

Il ne lui en demande pas la raison et c'est en soi, pour moi, la confirmation qu'il sait parfaitement ce qui la tourmente, qu'il partage même son sentiment de culpabilité. Il se contente de s'incliner devant la souveraine, puis fait porter un message aux écuries. Il se tourne vers un valet, et je vois son regard s'attarder un instant sur un homme qui se tient derrière moi, dans l'encadrement de la porte. Il s'agit d'un de ses serviteurs, qui s'approche, la mine grave, et pose le genou à terre devant son maître.

Je suis placée derrière la reine et je tremble de la tête aux pieds, comme si j'anticipais la terrible nouvelle. Élisabeth et Robert Dudley se trouvent côte à côte devant l'homme agenouillé, et leurs mains se frôlent. J'ai la certitude qu'elle voudrait le toucher. Le serviteur tend un pli à son maître et lui dit, d'une voix si discrète que seuls les deux amants et moi pouvons entendre, qu'il est navré d'apporter une si triste nouvelle : lady Dudley n'est plus.

La reine pâlit. J'ai l'impression qu'elle va devenir transparente et tourner de l'œil d'un instant à l'autre. Elle reste figée, aussi raide que son géant de capitaine des portiers. Elle demeure silencieuse et je me sens à mon tour sur le point de défaillir. *Je n'aurais jamais cru qu'elle oserait faire une telle chose. Je n'aurais jamais cru que Robert Dudley irait jusque-là.*

La souveraine vacille, comme si ses genoux avaient flanché, et je m'avance pour la soutenir par le bras.

— Votre Majesté ? lui soufflé-je discrètement. Voulez-vous que je vous fasse porter une coupe de petite bière ?

Elle se tourne vers moi sans vraiment me voir, mais son regard à la fois vide et suspicieux me fait frémir. Je me dis alors que j'ai devant moi une meurtrière. *Que Dieu me préserve de son regard assassin.* Je contemple la pièce et aperçois Ned, qui est entré à la suite du serviteur de Robert Dudley. Il observe aussi les deux fameux amants, puis m'offre un pâle sourire, l'air quelque peu perplexe. Je me détourne de lui. Je ne peux pas lui raconter ce que je sais. Encore une fois, au pire moment qui soit, il n'a pas été là pour moi.

Robert approche les lèvres de l'oreille d'Élisabeth et lui murmure quelque chose. Elle hoche la tête et fait volte-face avec raideur, puis elle rejoint la salle du trône et pose la main sur le dais afin de conserver son équilibre. Je m'attends à ce que Robert Dudley s'incline avant de se tourner face à la Cour afin de faire l'annonce du décès de son épouse, mais il ne dit rien. La reine reste silencieuse, elle aussi. Ils échangent un regard complice sous l'œil attentif de William Cecil, qui les observe en silence du fond de la salle. J'ai l'affreux sentiment d'assister à un acte tragique écrit à l'avance mais dont j'ignore encore tout.

Je ne sais pas vraiment comment nous parvenons au bout de cette journée, mais elle se termine sans l'annonce de la mort de lady Dudley. Le déjeuner et le dîner sont servis ; la Cour joue et écoute de la musique ; au soir, des baladins s'adonnent à des facéties pour le plus grand plaisir de tous ceux qui ne soupçonnent rien. Élisabeth déambule parmi ses sujets comme une marionnette mue par la seule volonté d'un autre. Son visage est impassible et elle ne prononce pas un mot. Je la suis de près. J'ai l'impression que le monde vient de s'écrouler et que j'ai perdu le seul homme en qui je pouvais avoir confiance.

Ce n'est que le lendemain, soit trois jours entiers après qu'Élisabeth a parlé à l'ambassadeur d'Espagne de la mort d'Amy Dudley des suites d'un ulcère, que la nouvelle est officiellement annoncée. Élisabeth est assise sur son trône dans la chapelle, auréolée dans ce lieu sacré par les bannières de l'ordre de la Jarretière accrochées aux murs, et dit d'une voix suffisamment forte pour que tous entendent qu'elle est au regret de nous apprendre la mort d'Amy Dudley. Les rares personnes qui pensaient encore que celle-ci avait simplement le cœur brisé d'avoir été abandonnée par son mari, ou qu'elle souffrait d'une santé fragile, sont prises d'un hoquet de stupeur. Seules Mary et moi, ainsi que, sans doute, William Cecil et l'ambassadeur espagnol, devons nous demander pourquoi l'annonce a autant tardé.

Élisabeth échange un regard avec son conseiller et leur discrète connivence me fait comprendre qu'ils ont tout méticuleusement préparé. La reine penche la tête pour écouter ce que son amant lui murmure, et son visage reste de marbre, après quoi Dudley s'incline devant elle, recule d'un pas et s'éloigne de la souveraine, la tête baissée, comme s'il portait le deuil de cette épouse qu'il a sciemment abandonnée.

— Veuillez recevoir toutes nos condoléances, lance Élisabeth sur un ton

altier. La Cour prendra le deuil pour lady Dudley.

Elle indique d'un petit geste de la main que la Cour peut reprendre ses bavardages, et les discussions chuchotées éclatent instantanément, plus avec engouement qu'avec tristesse. Peu de gens connaissaient Amy Dudley : Robert, comme tout bon courtisan bénéficiant des faveurs royales, a toujours fait en sorte que son épouse ne paraisse jamais à la Cour. Il est désormais libre, soudainement et étonnamment libre. Certains vont le voir pour lui présenter leurs sincères félicitations quant à cette chance incroyable, sous couvert de condoléances. Quelle aubaine qu'une épouse délaissée meure ainsi ! Tout le monde le considère comme le roi consort, désormais, et l'on s'attend à ce que le mariage royal ait bientôt lieu. Ned s'approche, et je vois derrière lui Cecil, Robert et Élisabeth qui s'entretiennent en petit comité, comme s'ils complotaient. Dudley semble écœuré, tandis que les deux autres paraissent fermement déterminés.

— Quelle aubaine pour Dudley ! s'exclame Ned. Leur union ne fait plus aucun doute, dorénavant.

— Comme ils ont de la chance, rétorqué-je.

Il ne saisit pas le sarcasme.

— C'est étrange que la reine ait déclaré la mort d'Amy Dudley avant que sir Robert l'annonce à la Cour, commente Jane en se joignant à nous. Tu l'as entendue, n'est-ce pas, Catherine ? Elle a dit que lady Dudley souffrait d'un ulcère, mais c'est en tombant dans l'escalier qu'elle meurt ?

— Est-ce vraiment le cas ?

— La version de Cecil est bien différente, intervient Mary si doucement que nous devons tous les trois nous pencher pour l'entendre.

— Qu'a-t-il dit ? s'enquiert Jane auprès de son frère.

— Oh, il n'a pas pu l'entendre, observé-je sèchement, il était trop occupé à marcher bras dessus, bras dessous avec Frances Mewtas pour se joindre à nous. Il n'avait d'yeux que pour elle. J'étais seule avec Mary, Ned n'ayant pas daigné venir auprès de moi.

Jane me dévisage, puis pose les yeux sur son frère.

— Catherine, dit-elle, les Mewtas sont des amis de la famille depuis des lustres. La mère de Frances était au service de la reine Jeanne Seymour. Nous la considérons tous les deux comme une bonne amie.

— Oh, ça, je n'en doute pas, rétorqué-je en serrant les poings. Mais comment expliques-tu que Ned ait dansé avec elle, puis qu'il soit allé se

promener avec elle, puis qu'ils aient disparu tous les deux pendant le restant de la soirée alors que j'avais besoin de lui ? J'avais terriblement besoin qu'il soit là pour moi !

— Je n'ai pas disparu avec elle ! s'insurge Ned. J'ai dansé avec elle parce que le maître de cérémonie me l'a ordonné. Tu en as fait autant avec ton partenaire.

— Sauf que je ne suis pas partie me promener à son bras ensuite, en lui servant à boire, avant de passer la soirée du lendemain cachée quelque part avec lui. Je ne lui ai pas couru après en me ridiculisant, et en te ridiculisant moi aussi par la même occasion. (Ma colère me fait perdre toute logique.) Dieu seul sait ce qu'il se passe ici ; je crois que la Cour est devenue folle, et tu n'étais pas là pour moi. Je n'ai pas trahi mes promesses, et mon honneur est sauf.

Je le vois devenir livide, et il me lance un regard noir.

— Le mien aussi. C'est une grave injustice, madame.

C'est à cause de ce « madame », comme si j'étais vieille et aigrie, que je m'en prends directement à lui.

— Comment as-tu pu me faire une chose pareille, Ned ? Après tout ce que tu m'as dit ? Après toutes ces promesses ? Moi, je ne pouvais pas m'éloigner du trône, de la reine, et je t'ai cherché partout du regard... Mais tu n'étais nulle part, alors que j'étais coincée là jusqu'à la fin des festivités.

J'entends ma voix trembler, ce qui est fort embarrassant, puis je me mets à pleurer à chaudes larmes, au beau milieu de la Cour, à la vue de tous.

Mary est immédiatement auprès de moi et elle me passe le bras autour de la taille, nous deux face aux Seymour, comme deux familles belligérantes.

— Accuse-moi ! s'exclame-t-il avec une fureur qui le fait blêmir. Accuse-moi tant que tu voudras. Je ne suis en rien coupable, et tu devrais avoir confiance en un homme prêt à tout risquer pour toi.

— Tu ne risques rien ! m'indigné-je. C'est moi qui ai dû éconduire un prétendant espagnol, et refuser une proposition des Écossais, et qui me retrouve prisonnière ici, auprès de la reine, à promettre de n'épouser personne ! Dieu seul sait ce dont elle est capable, jusqu'où elle irait, et jusqu'où elle est déjà allée, pour se débarrasser d'une rivale. J'ai fait tout cela pour toi ; toi, tu n'as absolument rien fait pour moi. Tu n'es qu'un menteur !

— C'est faux, s'exclame vivement Jane. Retire ce que tu viens de dire, Catherine.

— C'est un menteur, si Catherine le dit ! s'interpose Mary avec une loyauté indéfectible.

— Va demander à Frances ce qu'il lui a raconté ! m'écrié-je en mettant Jane au défi. Frances Mewtas, ta si grande amie. Va donc lui demander quels mensonges il lui sert – pense-t-elle devenir ta belle-sœur ? Moi, je ne le serai jamais.

Je tourne brusquement les talons et m'empresse de rejoindre les appartements des demoiselles, esquissant une brève révérence devant le trône avant de quitter la pièce. Il me faudra dire que je ne me sentais pas bien afin d'expliquer mon départ précipité sans l'autorisation de la reine. *Je vais aller directement me coucher. J'ai besoin d'aller me coucher, et de pleurer toutes les larmes de mon corps.*

Ma petite sœur, Mary, raconte à tout le monde que je suis malade à cause d'un plat de pommes mal cuites et que le meilleur remède est que je reste enfermée, seule. Elle vient me voir dans ma chambre privée, attenante aux appartements des demoiselles, et elle est suivie d'une servante apportant une assiette de viande des cuisines, avec un peu de pain.

— Je n'ai pas faim, déclaré-je en levant la tête de l'oreiller.

— Je sais, dit-elle. Tout cela est pour moi seule, mais tu peux en avoir un peu, si tu veux.

Elle se hisse alors sur une chaise placée près du lit et me tend un verre de vin coupé à l'eau.

— Tes fiançailles avec Ned sont-elles rompues ? demande-t-elle ensuite. Il erre à la Cour avec une tête digne d'un croupion de dindon.

— Ne sois pas aussi vulgaire, la sermonné-je gentiment tout en goûtant le vin. Mère t'aurait fait tâter de sa canne.

— Et notre sœur Jane aurait fermé les yeux en priant pour avoir assez de patience, renchérit-elle en ricanant. Mais qu'y puis-je, s'il ressemble à cela ? Je ne peux tout de même pas mentir !

Elle coupe un morceau de michette et me le donne.

— Il courtise Frances Mewtas, affirmé-je tout en grignotant mon bout de pain. J'en suis certaine. Je crois que j'ai le cœur brisé.

Mary hausse ses sourcils parfaitement dessinés.

— Tu n'aurais pas pu l'épouser, de toute manière, dit-elle. Tu n'en aurais jamais obtenu la permission. Par ailleurs, nous avons reçu de terribles

nouvelles d'Oxford. Il semblerait que lady Dudley n'ait jamais été malade. Elle a chuté dans l'escalier et s'est brisé le cou. Pis encore, une enquête va être menée !

— Elle n'était pas malade ? Mais tout le monde affirmait... Et la reine a dit...

— Elle a fait une chute dans l'escalier et s'est rompu le cou, répète Mary.

— Doux Jésus ! Mais que changera une enquête ?

— Nous saurons peut-être ce qui s'est réellement passé. Il se murmure qu'elle ne serait pas simplement tombée, mais que quelqu'un l'aurait poussée ! s'exclame ma sœur, la bouche pleine de viande et de pain. Sir Robert doit donc quitter la Cour et porter le deuil ailleurs, seul. Il va rejoindre sa demeure de Kew et Élisabeth tourne en rond dans ses appartements, comme une louve affamée. Elle ne peut pas aller le voir ; elle ne peut même pas lui écrire. On le soupçonne d'avoir assassiné son épouse, et la reine ne peut être liée à cela. Elle ne sort plus du tout et reste enfermée dans ses quartiers. La Cour dîne sans elle. Personne ne sait quoi faire. Robert Dudley, lui, est en très mauvaise posture. Tout le monde dit qu'il a tué sa femme pour pouvoir épouser Élisabeth, et certains affirment même qu'elle le savait.

Je suis absolument ravie à l'idée qu'Élisabeth ait perdu Robert Dudley comme j'ai perdu Ned.

— Oui, elle le savait ! Elle savait, à tout le moins, qu'Amy Dudley allait mourir. Qui donc affirme que la reine est mêlée à cette histoire ?

— L'ambassadeur d'Espagne en personne ! Qui lui-même le tient de Cecil, me rappelle-t-elle. Il l'a dit à tout le monde. Elle ne pourra plus jamais revoir Robert Dudley. Tous assurent qu'elle savait ce qu'il prévoyait de faire. S'il est reconnu coupable de meurtre, il sera exécuté, ce qui n'est que justice.

— On ne décollera jamais Robert Dudley ! affirmé-je avec amertume. Elle ne laissera jamais cela arriver. Pas à lui. Pas à son favori.

— Peu importe qui il est, s'il a assassiné son épouse, repart Mary. Pas même Élisabeth n'est au-dessus des lois. Si le comté d'Oxford, à la suite de l'enquête, reconnaît Dudley coupable de meurtre, elle ne pourra pas lui accorder son pardon. Et puis, ce n'est pas comme s'il était le premier de sa famille à être décapité. (Elle lit sur mon visage que je repense à notre sœur, qui a signé ses dernières lettres « Jane Duddley », et elle lève la main comme pour m'empêcher d'y songer.) Je ne parlais pas d'elle. Je ne l'ai jamais

considérée comme une Dudley.

Je secoue la tête en revoyant si parfaitement notre sœur, mariée à Guilford Dudley, cet enfant gâté.

— Des scélérats, tous autant qu'ils sont, craché-je avec colère. Mais Robert était le meilleur d'entre eux.

Ned et moi demeurons une fois de plus loin l'un de l'autre. Je pensais qu'il serait venu me voir sans tarder pour me demander pardon, mais je me trompais. Je suis si triste sans lui. Je ne peux toutefois pas m'abaisser à lui présenter mes excuses alors que je ne suis pas en tort. Je l'imagine se promener au bras de Frances Mewtas et danser avec elle, et ces images ravivent sans cesse ma jalousie et mon chagrin. Je suis bien décidée à le punir de son infidélité, mais j'ai l'impression que je suis la seule à souffrir de cette situation.

La Cour est d'humeur sombre, et il plane un certain malaise sur le château, comme si personne n'était heureux à mesure que les jours raccourcissent, que les feuilles jaunissent, et que l'été qui semblait devoir durer à jamais s'éloigne de nous un peu plus chaque soir. Le bleu du ciel pâlit et les nuages noircissent tandis qu'une bise impitoyable se lève et souffle sur la Tamise.

Élisabeth est perdue sans Robert Dudley, qui doit toujours se tenir à l'écart de la Cour, endeuillé et terré dans sa belle demeure de Kew, humilié. Il attend, comme nous tous, les conclusions du *coroner* d'Abingdon et le verdict des juges. Il pourrait encore recouvrer sa place à la Cour – il est un Dudley, après tout, et ces gens-là s'en sortent toujours, à part en cas de décapitation –, mais il ne pourra jamais épouser Élisabeth après cette histoire. Quand bien même les accusations seraient levées et la mort de son épouse serait jugée accidentelle, tout le monde estimerait qu'il a soudoyé les juges. La vérité importe peu, ici ; c'est la réputation de Robert Dudley qui est jugée dans cette affaire, et elle sera enterrée avec sa femme. Finies, les manigances pour obtenir la main de la reine. Même lui doit bien se rendre compte qu'il ne sera plus jamais considéré comme un digne conseiller ni comme un courtisan par le peuple, le Conseil privé et la reine elle-même. Le crime qu'il a perpétré dans l'espoir d'accéder au trône plus rapidement l'en aura finalement éloigné à jamais.

William Cecil est discrètement victorieux en l'absence de son vieil

ennemi. Il parvient à se montrer à la fois chagriné et vainqueur : la souveraine est à présent obligée d'épouser un prince protestant et tout le monde affirme que l'infâme Robert Dudley a tué sa femme. Élisabeth, tant éprise du beau sir Robert, est aussi éplorée qu'une veuve en son absence. Sa détermination à rester sur le trône, toutefois, lui permet de tenir fermement bon. Elle ne prononce pas un mot à propos de Dudley et son visage pincé ainsi que son oreille sont constamment tournés vers William Cecil. Elle fait tout ce qu'il lui dit, et plus personne ne doute qu'elle finira bientôt par épouser celui qu'il lui désignera, maintenant que sa tentative de se marier par amour a échoué, n'entraînant que mort et disgrâce.

J'ai de nouveau la faveur de ma cousine la reine, mais ce n'est pas un cadeau très joyeux. Élisabeth souffre, tant son bien-aimé lui manque, tandis que, juste derrière elle, je soupire de tristesse d'avoir perdu Ned. J'aurais presque envie de dire à ma cousine combien je la comprends, que je vis la même chose qu'elle, mais je me souviens alors que c'est sa faute si Ned et moi ne pouvons être ensemble. Nous n'avons commis aucun péché et nous avons parfaitement le droit de nous marier. Elle est entièrement responsable de mon malheur. Il lui suffirait d'un mot pour ramener à moi l'unique amour de ma vie, mais elle ne le prononcera jamais, car elle exige que tout le monde soit aussi seul et misérable qu'elle.

Octobre 1560, château de Windsor

Le temps s'est considérablement rafraîchi, et la saison n'est plus aux promenades sur le fleuve. La Cour va bientôt rentrer à Londres. La mort d'Amy Dudley est reconnue comme accidentelle. Sir Robert, son mois de deuil achevé, son honneur rétabli autant que faire se peut, est de nouveau admis à la Cour. Élisabeth, que tous ses sujets observent ainsi que son amant, qu'ils considèrent encore comme un meurtrier, l'accueille sans effusion, et c'est avec la mine inhabituellement sombre que Dudley nous rejoint.

Ils ne peuvent qu'être ensemble, c'est plus fort qu'eux – et tout le monde le voit bien – mais il ne sera plus jamais question de mariage entre eux : William Cecil s'en est assuré. C'est lui qui a répandu la rumeur selon laquelle sir Robert aurait assassiné son épouse, et c'est lui qui a fait passer le mot à la Cour que le peuple n'accepterait jamais d'avoir un Dudley sur le trône. Peu importe que ces deux assertions soient fondées ou non : toute la chrétienté les

tient pour vraies, et Élisabeth et Robert courbent l'échine sous le poids de leur honte partagée.

Ma cousine, Margaret Douglas – *si laide, si vieille et si catholique, la pauvre* – est convoquée à la Cour en ces temps bien tristes. Elle ne vient point pour recevoir quelque honneur, mais pour être surveillée. Élisabeth, n'ayant pas réussi à obtenir la vérité de la part des conseillers fanatiques de sa cousine – un espion renégat, un devin et un traître de prêtre –, a décidé de la garder à l'œil à la Cour. On sait que Margaret est entrée en contact avec la jeune reine française d'Écosse, mais on ignore ce qu'elle lui a proposé.

Soudain, la guerre pour la préséance éclate derechef, lorsque cette femme, une papiste reconnue qui devrait faire preuve d'une sincère humilité en raison de la disgrâce dans laquelle elle est tombée, tente de me passer devant, moi qui suis l'héritière protestante. Je suis si malheureuse d'avoir perdu Ned que je n'ai pas suffisamment de hargne pour jouer des coudes. C'est un véritable soulagement pour moi lorsque Margaret est autorisée à retourner chez elle, dans le comté de York, en n'étant pas moins suspecte, ni moins catholique, ni moins vieille, ni moins laide, bien sûr.

Je décide d'écrire à Ned afin de lui faire savoir qu'au retour de la Cour à Londres, et à la reprise de la routine citadine, je souhaite ne point le revoir. Je sais que cela est vain, car nous ne pouvons pas éviter de nous croiser quotidiennement étant donné que nous sommes au service de la même reine et fréquentons la même Cour.

« Mais je ne veux pas que tu m'invites à danser, ni que tu m'aides à descendre de cheval, ni que tu m'escortes à la chapelle ni que tu me prêtes d'intérêt d'une quelconque manière », écris-je avec colère. Une larme tombe sur le papier et je l'absorbe avec ma manche pour que Ned ne sache pas que j'ai pleuré en rédigeant ce message. « Je te souhaite tout le bonheur possible avec Frances. Pour ma part, je ne me marierai jamais. L'amour m'a trop profondément déçue. »

Je trouve cette missive très digne et j'y joins le poème qu'il a un jour composé pour moi. Je ne l'oublierai jamais. J'en connais chaque vers. Je l'ai gardé avec moi, dans une pochette en tissu, contre mon cœur, comme s'il s'agissait d'une amulette contre le désespoir. Je pense cependant qu'il est préférable que je le lui rende, afin qu'il sache que je le libère de toutes les promesses d'amour qu'il m'a faites, ainsi que de nos fiançailles, de l'obligation d'être mon Troïlus. Je remets le pli à un page, que je charge de se

rendre à la demeure de Ned à Londres, sur Cannon Row, en lui précisant de ne pas attendre de réponse. Il ne peut y en avoir aucune.

Le jour suivant, au retour de la prière, Jane Seymour s'approche de moi avec une lettre portant le sceau du comte de Hertford.

— Mon frère m'a demandé de te remettre ceci, dit-elle avec une certaine gêne. Un messenger me l'a apporté ce matin, à l'aube. Je pense que Ned est resté éveillé toute la nuit afin de t'écrire. Il m'a sommée de te donner cette lettre sans attendre. Je t'en prie, Catherine, soyons de nouveau amies. Je t'en prie, lis ceci.

— Qu'est-ce donc ? s'enquiert ma sœur Mary en levant un regard brillant de curiosité sur la missive.

— Je n'en sais rien, réponds-je.

Je sens toutefois que je rougis à cause de l'excitation. *Ce doit être une lettre d'amour. Ned cherche à me courtiser de nouveau. Aucun homme ne veille toute une nuit pour écrire à une femme, et envoyer le tout à l'aube dans la plus grande urgence, simplement pour accepter son rejet. Il doit m'aimer encore ! Il doit vouloir me reconquérir ! Il doit vouloir essayer de me convaincre !*

— Est-ce de la part de Ned ? insiste Mary en tirant sur mon bras pour voir le sceau. Oh !

— « Oh ! » toi-même, rétorqué-je.

Je m'écarte du chemin pour ne pas gêner ceux qui suivent la reine en direction de la grand-salle pour le petit déjeuner.

— Il ne faut pas que tu sois en retard, me prévient Mary. Elle est plus hargneuse qu'une teigne, ce matin.

— Ne nous attends pas, intervient Jane. Si quelqu'un pose une question, dis que je suis malade et que Catherine a dû me raccompagner jusqu'à ma chambre.

Ma sœur hausse le regard au ciel avec une grande impertinence, puis se joint aux dames tandis que mon amie et moi empruntons la porte des jardins pour nous réfugier dans la cour déserte, où j'ouvre le pli.

— Qu'a-t-il écrit ? s'enquiert Jane d'une voix étouffée par la manche qu'elle garde devant sa bouche afin de s'empêcher de tousser dans l'air humide qui monte de la Tamise.

Je lève les yeux sur Jane, mais je ne la distingue pas tant ils sont embués de larmes.

— Il dit qu’il souhaite m’épouser à la première occasion, répons-je dans un murmure. Dès que la Cour sera rentrée à Londres. Il dit que nous ne devons pas attendre plus longtemps, qu’il refuse d’écouter les mises en garde de William Cecil ou de qui que ce soit. Il dit que Robert Dudley lui a conseillé de s’en remettre à la patience, mais que celui-ci n’a pas suivi son propre conseil et a couru à sa perte. Ned dit qu’il ne veut plus s’en remettre à rien ni personne. (Je fonds en larmes et prends Jane par les mains.) Oh, Jane ! Il va m’épouser !

Automne 1560, palais de Whitehall, Londres

Le Conseil privé se réunit avec la reine, accompagnée de deux dames d’honneur pour se tenir de part et d’autre de son siège, mais ma présence n’est pas requise. Je file en douce de la chambre d’apparat et grimpe l’escalier qui mène aux appartements des demoiselles d’honneur. Jane m’attend là et nous entrons dans sa chambre privée, attenante à la pièce principale.

Elle est aux petits soins avec moi, prenant mon capuchon, me brossant ensuite les cheveux, puis replaçant ma coiffe.

— Ce n’était qu’une querelle d’amoureux, me dit-elle, rien de plus. Je remercie le ciel que vous vous soyez réconciliés.

Je souris avec aisance, comme si rien de tout cela n’avait d’importance, au bout du compte.

— La lettre qu’il m’a écrite était si prodigieusement belle.

— C’est un poète, me fait-elle remarquer. Il met son cœur dans ce qu’il écrit. Frances Mewtas ne représente rien pour lui.

— Il n’aurait jamais dû lui prendre la main après leur danse, observé-je.

— Il le sait.

— Et le lendemain, était-il avec elle ?

— Il ne l’a même pas croisée. Il jouait aux cartes avec des écuyers. Il me l’a promis, et je l’ai vu de mes propres yeux. C’était ta jalousie qui s’exprimait.

— Je ne suis pas jalouse ! m’offusqué-je.

— Vraiment ? s’étonne Jane en me dévisageant tout en penchant la tête sur le côté.

Je m’esclaffe, mais sans beaucoup de joie.

— Oh, Jane ! C'est cet endroit : tout n'est que mensonge. Et la difficulté de ne pas savoir ce qui va m'arriver, ni si nous allons finir par obtenir la permission de nous marier, ou si nous allons même avoir l'occasion de nous en ouvrir à la reine ! Et maintenant, voilà qu'Élisabeth et Robert sont à jamais séparés. Il est de retour à la Cour, mais il ne peut pas être avec elle, car tout le monde le hait d'avoir assassiné son épouse, et Élisabeth n'ose même plus lui parler... Comment pourrait-elle de nouveau être heureuse ? Nous n'aurons jamais l'occasion de solliciter sa bénédiction ! La reine ne voudra plus jamais que quiconque soit heureux, maintenant qu'elle a perdu à tout jamais l'amour de sa vie.

Pour toute réponse, Jane va ouvrir la porte et fait un geste de la main. Ned entre alors dans la pièce, et je me lève d'un bond.

— Ned, m'étonné-je avec hésitation.

Il ne m'étreint cette fois pas dans ses bras, et ne me soulève pas avec passion. Il s'incline de façon très formelle, puis déclare comme s'il lisait un discours préparé très à l'avance :

— Catherine, cela fait longtemps maintenant que je te dis mes sentiments à ton égard, et j'aimerais que tu saches qu'il n'est point dans mon intention de te décevoir. Aussi voudrais-je, si tu y consens, t'épouser.

Il prend ma main dans la sienne tandis que je me sens trembler. Il fouille ensuite dans sa poche et en sort une bague qu'il me passe à la main gauche. C'est une bague de fiançailles, un diamant étincelant serti dans un anneau formant une pointe sur ma phalange, dirigée droit vers son cœur comme pour lui transmettre tout mon amour.

— Qu'en dis-tu ? interroge-t-il dans un souffle. M'acceptes-tu ? Acceptes-tu ma demande ?

— Je vous accepte tous les deux, sans hésiter. Oui, je consens à t'épouser, déclaré-je solennellement.

— Veux-tu bien être le témoin de notre engagement ? demande-t-il à sa sœur.

— Avec joie ! s'exclame-t-elle en nous regardant tous les deux en souriant.

— Moi, Édouard Seymour, fais le vœu de te prendre, Catherine Grey, comme future épouse, prête-t-il serment. Et comme preuve d'engagement, reçois cette bague et cette bourse d'or, ainsi que ma promesse sacrée.

Comme je n'ai jamais assisté à des fiançailles, je ne sais pas ce qu'il

convient de faire et je lève un regard démuni sur mon beau promis.

— Tu dois répéter ces mots, dit-il.

— Moi, Catherine Grey, fais le vœu de te prendre, Édouard Seymour, comme futur époux, juré-je moi aussi. Et comme preuve de mon engagement, je reçois cette bague et cette bourse d'or, ainsi que ta promesse sacrée.

— Je suis témoin de l'engagement pris, déclare alors Jane.

Édouard dépose une petite bourse dans le creux de ma main comme symbole de sa fortune qu'il fait mienne, puis met les doigts sous mon menton et me relève la tête pour m'offrir un doux baiser tandis que je sais, dans mon cœur, que je ne serai plus jamais seule ni malheureuse.

— Quand allons-nous nous marier devant un prêtre ? demandé-je tout bas.

C'est encore une fois Jane qui propose un plan.

— La prochaine fois que la reine ira chasser, nous pourrions nous rendre chez toi, dit-elle à son frère. Je me charge de trouver un prêtre.

— Un pasteur, précise Ned.

Je songe au fait que ma sœur Jane n'aurait jamais accepté que je me marie devant un prêtre de la vieille religion, et cela me fait sourire.

— Bien entendu ! dis-je. Mais il ne faut pas que ce soit quelqu'un qui nous connaisse.

— Un inconnu, alors, accepte Jane, pour qu'il n'aille pas raconter à tout le monde que vous êtes mariés. Je vous servirai de témoin, mais il en faut un autre. Ta sœur, peut-être ?

— Non, refusé-je, car la reine sera furieuse lorsque nous lui avouerons tout, et je ne veux pas que Mary en subisse les conséquences. Je viendrai avec ma demoiselle d'honneur.

— Bientôt, promet Ned. Dès que Sa Majesté ira chasser. Nous sommes déjà mariés aux yeux de Dieu, cependant. Nous sommes d'ores et déjà mari et femme. Ces fiançailles sont aussi sacrées qu'une union en bonne et due forme.

— Je vais attendre dans la chambre des demoiselles, déclare Jane en souriant. Personne ne viendra vous déranger.

Elle quitte la pièce et ferme la porte, puis Ned va la verrouiller et revient avec la clé, qu'il me remet.

— Je suis ton prisonnier, dit-il. Tu peux faire de moi ce que tu veux.

J'hésite un instant, mais je sens vibrer mon désir, et j'entends mon sang

bouillonner dans mes veines.

— Je suis ton promis, ajoute-t-il d'un air joueur. Tu peux véritablement faire de moi ce que tu veux.

J'attrape alors le nœud qui ferme le col de sa chemise et tire dessus.

— Alors, je veux que tu enlèves ça, décidé-je.

— Tu veux que je me mette nu ?

Je suis fiévreuse et impatiente de voir ses épaules nues, son torse, le cordon de ses chausses. Je meurs d'envie de voir ses cuisses, ses fesses bien fermes. Une intense chaleur envahit mon visage lorsqu'il pose les mains sur mes joues pour m'embrasser.

— Je remercie le ciel que tu aies autant envie de moi que j'ai envie de toi, dit-il avant d'enlever précipitamment sa chemise.

J'ai le souffle brièvement coupé en découvrant ses pectoraux superbement dessinés, puis je m'approche de lui, et pose mon visage empourpré sur sa peau nue et brûlante.

Il baisse ensuite ses chausses, sous lesquelles il ne porte rien.

— Que veux-tu de moi ? demande-t-il tout bas.

— Étends-toi, réponds-je.

Il s'exécute, entièrement nu, sans aucune honte, et je me place au-dessus de lui, prenant le temps de savourer la sensation de mon corps glissant sur le sien.

Novembre 1560, palais de Whitehall, Londres

Nous devons ensuite patienter, et ce temps d'attente est à la fois exquis et insoutenable. Chaque matin, j'espère qu'Élisabeth annoncera son souhait de se rendre à Hampton Court, ou au château de Windsor pour aller chasser, ou bien à New Hall ou Beaulieu – je me moque bien de savoir où elle préfère aller pour assouvir ses petits plaisirs personnels, tant qu'elle choisit de partir ! Chaque jour, pourtant, Ned se tient à un bout de la chambre d'apparat tandis que je reste à l'autre, et nous devons nous contenter d'un geste poli de la tête, comme si nous n'étions que de vagues connaissances, car nous n'osons pas nous adresser la parole jusqu'au moment où, le soir venu, le flot de la danse nous ramène dans les bras l'un de l'autre ; et désormais, malgré notre désir plus ardent que jamais, nous sommes davantage effrayés et ne prenons plus le risque de nous faufiler derrière les tentures pour nous parler en cachette.

C'est pour moi une joie incommensurable de le voir et de passer un instant, même le plus bref, avec lui. Quel moment atrocement merveilleux que de se lever et de constater que la journée est belle et lumineuse, que l'air est frais, propice à la chasse ! Élisabeth voudra certainement en profiter. Puis, quand elle n'en fait rien, c'est une délicieuse torture de pouvoir danser ensemble et échanger un baiser à la dérobée, sans oser davantage. Il me fait la cour, plein de passion, et je connais à présent le bonheur de ses caresses. Notre désir ne peut être assouvi, notre amour ne peut être comblé, et il n'existe rien au monde de plus doux que de me retrouver dans ses bras, à part de savoir que j'aurai tout le loisir d'y être plus tard... mais pas maintenant.

William Cecil vient s'asseoir à côté de moi un soir juste avant le dîner, tandis que nous attendons dans la chambre d'apparat que la reine ait terminé l'infiniment long rituel d'habillage.

— Dieu, que vous êtes belle, me complimente-t-il. L'ambassadeur d'Espagne vous fera certainement une nouvelle proposition de mariage. Je ne vous ai jamais vue plus resplendissante.

Je baisse les yeux d'un air modeste. Je ne suis point dupe. Je sais qu'il est mon ami, mais je sais aussi que son allégeance va en premier à sa foi, puis à l'Angleterre, puis à la reine, et seulement ensuite aux autres. Je l'ai vu triompher des Français à Édimbourg, et je l'ai vu vaincre Robert Dudley à la Cour ; je ne commettrai jamais l'erreur de le sous-estimer. Dieu et William Cecil seuls savent jusqu'où il est prêt à aller pour maintenir une reine protestante sur le trône.

— Ah ! Monsieur. Vous savez pourtant bien que je ne souhaite en aucun cas quitter l'Angleterre pour quelque pays que ce soit, rétorqué-je. Mon cœur appartient à l'Angleterre.

— Votre cœur est-il constant, toutefois ? plaisante-t-il à la manière d'un oncle bienveillant à l'endroit de sa douce nièce.

— Il n'a jamais changé de cap, et ne le fera jamais.

— Fort bien. C'est un charmant jeune homme, et vous êtes parfaits l'un pour l'autre, déclare-t-il avec un sourire entendu.

Je réprime un hoquet de surprise. Ce conseiller si discret, qui semble déambuler à la Cour sans s'apercevoir des galantes manigances des jeunes gens, incapable de songer à autre chose qu'aux affaires de l'État, a remarqué ce que seules Jane et Mary savent.

— Je suis peut-être vieux, mais je ne suis pas encore tout à fait aveugle,

reprend-il avec douceur. Vous êtes son héritière, toutefois, et vous devez donc obtenir sa permission pour vous marier, comme vous le savez sans doute.

Trop tard, pensé-je gaiement.

— Oui, je le sais, acquiescé-je poliment. Auriez-vous l'amabilité de lui en toucher un mot de notre part, sir William ? Croyez-vous que je doive lui en parler sans tarder ?

— Chaque chose en son temps, répond-il comme s'il avait oublié l'impatience du désir et de la jeunesse. Elle comprend enfin, après tout ce temps, qu'il lui faut se marier pour le bien du royaume, qu'il faut une union qui soit aussi une alliance et non une affaire personnelle. Une fois fiancée, elle acceptera plus facilement l'idée de votre mariage, ainsi que de celui de toute autre demoiselle de la Cour.

— Il n'est point aisé, pour nous toutes, d'attendre qu'elle soit prête quand la chose est si longue, dis-je.

Il m'adresse un petit sourire de connivence.

— Il n'est aisé pour personne d'être au service d'une reine si lente à accepter ses devoirs, affirme-t-il. Elle le fera, néanmoins, et épousera l'homme qui conviendra, tout comme vous.

— Elle ne pourra plus choisir d'épouser Robert Dudley, à présent.

Son sourire affable ne me permet aucunement de déchiffrer ce qu'il pense.

— Vous avez raison, dit-il avec un semblant d'affliction. Aujourd'hui, Dieu merci, il le voit aussi bien que nous tous. La reine épousera donc un prince d'Espagne, de France, de Suède ou d'Allemagne, puis vous et moi, ainsi que toute l'Angleterre, pourrons dormir sur nos deux oreilles, comme le lièvre dort quand il sait les chasseurs loin de son gîte.

— La Cour s'en ira-t-elle bientôt chasser ? demandé-je par association d'idées.

— Oui, me répond-il. Au palais d'Eltham, demain.

— Ah. Il me faudra solliciter la permission de rester, dis-je. Je souffre d'un affreux mal de dent.

Il acquiesce sans hésiter. En dépit de toute sa clairvoyance, il a oublié qu'une demoiselle ne renonce pas à une journée au grand air pour un simple mal de dent. Il est trop vieux pour voir que ce n'est pas une dent qui me fait souffrir, mais que je suis tourmentée par mon désir brûlant.

— J'en informerai Sa Majesté, me propose-t-il aimablement. Protégez-vous des courants d'air.

Décembre 1560, Cannon Row, Londres

Jane et moi longeons la rive en trébuchant et en nous empêchant mutuellement de glisser dans la boue. Nous avons pensé que la route la plus rapide pour rejoindre la demeure de Ned sur Cannon Row à partir du palais serait de suivre le lit du fleuve, étant donné que la marée est basse et que personne n'est là pour nous voir faire. Le chemin, toutefois, est jonché de déchets et j'ai les chaussures crottées de boue. Quand nous arrivons enfin devant le muret entourant la demeure de Ned et l'escalier menant au portail d'accès à la rivière, Jane se tient le flanc, essoufflée. Nous ne sommes que toutes les deux et nous n'avons jamais, jusqu'à présent, marché dans Londres sans gardes, dames d'honneur ni demoiselles de compagnie. Je trouve toute cette aventure palpitante, et Jane est extatique. Nous avons choisi de ne pas demander à ma demoiselle d'honneur de nous accompagner. Nous avons laissé ma sœur Mary quitter le palais avec la Cour afin d'aller chasser, sans lui dire ce que nous préparions. Nous avons jugé plus prudent de garder cela pour nous.

Ned nous attend derrière le portail, épiant notre arrivée entre les barreaux, et il l'ouvre lui-même, puis m'aide à gravir les marches, qui sont couvertes d'algues.

— Mon amour, m'accueille-t-il. Mon épouse ! (Il se tourne vers Jane, qui nous a rejoints.) Où est le pasteur ? Je pensais qu'il serait avec vous.

— Je lui ai dit de nous retrouver ici. Il n'est pas encore là ?

— Non ! J'attends depuis l'aube. Je l'aurais entendu, s'il était arrivé plus tôt que prévu.

— Il faut que je sois rentrée au palais pour l'heure du dîner, préviens-je. Mon absence serait immédiatement remarquée.

— Allez à l'intérieur, nous dit Jane. Moi, je vais aller vous trouver quelqu'un.

— Mais comment feras-tu ? m'inquiète-je alors que Ned place la main dans le creux de mon dos pour m'emmener chez lui.

— J'irai dans les églises, ou à la croix de Saint-Paul, s'il le faut, répond-elle dans un petit rire sarcastique. Je ferai au plus vite.

Ned a préparé son intérieur pour la cérémonie de mariage. De nombreux plats couvrent une petite table dans un coin de la pièce, avec des pichets de vin rouge, de petite bière et même d'eau, ainsi que des coupes en verre de Venise. Il a donné congé pour la journée à tous ses serviteurs. Son lit est fait et je remarque que les draps richement brodés sont retournés de façon fort engageante.

— Il va sans doute falloir attendre le retour de Jane, dit Ned en suivant la direction de mon regard.

— Suppose que le pasteur et elle arrivent.

Ned s'esclaffe gaiement.

— Fort bien. Prendras-tu un peu de vin, comtesse ?

Mon sourire se fait éclatant lorsque j'entends mon nouveau titre, et je me souviens du moment où j'ai demandé à ma sœur Jane de prier pour que j'épouse un duc. Elle a dû le faire pour moi, et Dieu a dû l'écouter, car je vais aujourd'hui me marier avec le fils d'un duc qui pourrait bien voir son titre lui être rendu par la reine. Cela ferait de moi une duchesse royale.

— Je veux bien, monsieur mon époux.

Il nous sert une coupe chacun, puis nous allons nous installer dans l'encorbellement de la fenêtre, et observons les rives de la Tamise alors que la marée monte déjà et le vol incessant des mouettes. Il me tient contre lui, mon dos contre son torse, et m'enlace tendrement ; je ne me suis jamais auparavant sentie aussi bien, aussi en sécurité.

— Je n'ai jamais été aussi heureux, déclare-t-il. C'est comme si chaque instant avec toi était un cadeau de Dieu.

— C'est aussi ce que je ressens. Je t'aime depuis que je suis petite, alors que tu devais épouser ma sœur Jane.

— Que Dieu la bénisse ! Je vais me racheter, promet-il. Tu ne seras plus jamais seule, et tu n'auras plus jamais peur.

— Je serai ta femme, dis-je. Je ne pourrai jamais être seule ni avoir peur, si nous ne formons qu'un.

Il tire alors quelque chose de sa poche.

— Je t'ai fait faire cette bague. Je l'ai dessinée moi-même juste après nos fiançailles pour que l'orfèvre puisse la fabriquer.

Je pousse un petit cri d'émerveillement lorsqu'il ouvre la main pour me montrer ce présent fabuleux. Le bijou est exquis. C'est un anneau en or avec un fermoir secret qui permet de révéler cinq maillons formant une discrète

alliance.

— Et je t’ai composé un poème, ajoute-t-il.

Je suis aux anges. J’admire cette bague, époustouflée par la finesse de cette création et la façon dont les maillons dévoilent le plus beau secret sous la bonne lumière.

*L’anneau, fait de cinq cercles par l’artiste assemblés,
Comme les esprits fidèles, confiants en leur lien sacré
Que seule la funeste mort à tout jamais brise
Le temps l’attestera ; cette alliance le symbolise.*

— « Un lien sacré », répété-je.

— Je t’en fais la promesse, dit-il. Rien ne le brisera.

La porte s’ouvre brusquement et Jane entre, les joues roses, essoufflée, accompagnée d’un homme au visage rougeaud, avec une barbe et des cheveux roux, vêtu d’une robe noire à col de fourrure tel l’un de ces réformateurs suisses.

— Voilà, déclare Jane en nous désignant, Ned et moi, d’un geste de la main.

Il émet un petit rire en voyant nos mains jointes et le lit déjà tout prêt, puis s’incline devant nous deux. Ned tient le livre de prières ouvert et pose sur la page l’alliance – symbole de notre lien sacré. Le pasteur prononce les engagements et nous les répétons ; je suis troublée de constater que cela n’a absolument rien à voir avec mon premier mariage à Durham House, avec un inconnu, ma sœur Jane s’unissant juste avant moi à Guilford Dudley bien malgré elle, le tout suivi de deux jours de célébrations. Je distingue à peine ce que marmonne le pasteur avec son accent étrange, et je m’entends à peine accepter l’engagement. La cérémonie ne dure qu’un bref instant, puis Jane chasse l’homme de la chambre et j’entends des pièces tinter lorsqu’elle le paie. Elle revient quelques secondes plus tard.

— Je bois à votre santé, déclare-t-elle. À mon frère et à son épouse. Que Dieu vous bénisse !

— Que Dieu nous bénisse tous, dit Ned en me regardant avec affection tourner l’alliance à mon doigt. Elle est à ta taille, rassure-moi ?

— Elle est parfaite, affirmé-je.

— Imaginez les enfants que vous aurez ! s’exclame Jane. Si beaux et si

proches du trône ! À moitié Tudor et à moitié Seymour. Pour peu que vous ayez un fils, il pourrait devenir roi d'Angleterre !

— Pour peu que nous en ayons un. Mais comment ferions-nous cela ? interroge Ned avec une pointe de sarcasme.

— Oh, tu n'as pas besoin de m'indiquer la porte, je vous laisse bien volontiers ! rétorque Jane en riant. Je m'en vais lire un livre, jouer du virginal, écrire un poème ou que sais-je encore ? Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous rappelle toutefois qu'il nous faut être rentrées pour le dîner. L'absence de Catherine ne passerait pas inaperçue.

Elle quitte la pièce et ferme la porte derrière elle. Mon époux et moi nous retrouvons donc seuls. Il prend la coupe de vin que je tiens dans la main et la pose sur la table.

— Puis-je ? demande-t-il galamment.

Nous avançons tous les deux en direction du lit dans une sorte de danse étrange et belle, puis il défait délicatement les attaches de mon bustier pour que je puisse l'ôter. Il entreprend ensuite de dénouer son veston et nous nous retrouvons tous les deux dans nos modestes chemises blanches. Ned enlève ensuite les rubans retenant mes jupes à ma taille, et celles-ci tombent au sol.

Il m'offre un sourire timide et commence à délacer, puis à baisser ses hauts-de-chausses. Il attrape finalement le bas de sa chemise et la soulève pour enlever le dernier vêtement à préserver sa nudité, puis apparaît devant moi dans toute sa splendeur masculine. Il entend mon petit soupir d'admiration et rit, avant de m'aider à ôter ma chemise. Je fais mine de me retourner et de me couvrir la poitrine avec les bras, mais il me prend par la main et m'emmène vers le lit. Il s'installe d'abord et m'incite à me glisser sous les draps, si frais que cela me fait frissonner. Ned se place alors au-dessus de moi, et j'oublie instantanément le froid, la cérémonie de mariage et la venue du pasteur. Je ne pense plus qu'à Ned, et je ne ressens plus que mon bonheur de jouir, pour la première fois de ma vie, de la chaleur de son corps nu sur le mien, de son souffle dans mon cou, de ses jambes caressant les miennes.

Nous faisons l'amour, somnolons, puis nous réveillons tout pétillants d'un désir renouvelé et apparemment insatiable. Je suis ivre de plaisir, et je n'entends d'abord pas vraiment le petit coup à la porte et la voix de Jane qui m'appelle :

— Catherine ! Nous devons rentrer ! Il est tard.

Je reviens brusquement à moi et Ned me regarde, les yeux écarquillés.

— J'ai l'impression que nous n'avons eu que quelques minutes, dit-il.
Quelle heure est-il ?

Je regarde par la fenêtre. Je suis arrivée ici dans les premières lueurs glacées de l'aube, mais déjà l'horizon brûle sous les derniers rayons du soleil couchant.

— Ned ! Ned ! Il fait bientôt nuit ! m'affolé-je.

— Fous que nous sommes ! s'exclame-t-il. Lève-toi, ma comtesse, et je serai ta demoiselle d'honneur.

— Dépêche-toi, dis-je.

J'enfile mes vêtements dans des gestes précipités et il s'occupe de les lacer en riant de la complexité des attaches. J'ai les cheveux lâches et j'ai très envie de porter mon voile de mariée, mais Ned me fait remarquer que je ne le peux pas ; je dois le garder secrètement sur moi, tout comme mon alliance, jusqu'à ce que nous obtenions la bénédiction de la reine et puissions révéler notre secret au grand jour.

— Je porterai ma bague à une chaîne autour de mon cou, déclaré-je. Je la passerai à mon doigt le soir, lorsque je serai seule dans ma chambre, pour que tu me rejoignes en rêve.

— Nous pourrons bientôt être ensemble, affirme-t-il tout en remettant ses chausses. Je sais que Robert Dudley est de notre côté. Il interviendra en notre faveur.

— William Cecil aussi, renchéris-je. Il me l'a dit. Élisabeth nous pardonnera de nous être mariés en secret. Comment pourrait-elle faire autrement ? Qui pourrait voir ce mariage comme une mauvaise chose ? Nos mères elles-mêmes nous ont donné leur consentement.

— Ned ! appelle Jane de derrière la porte.

Je lui tends la clé et il s'empresse d'aller ouvrir. Jane a les yeux luisants et un large sourire.

— Je me suis endormie ! s'exclame-t-elle. Je ne vous demande pas ce que vous faisiez, vous. On dirait que vous êtes allés admirer les splendeurs du paradis.

— C'est le cas, rétorque Ned à voix basse.

Il m'aide à enfiler ma cape, puis nous traversons le jardin en direction du portail donnant sur le fleuve. La marée montante lèche déjà les marches du

petit escalier, qui était sec à notre arrivée, et Ned hèle un batelier, qui approche son bachot. Mon mari ouvre le portail et m'aide à embarquer.

— À demain, me dit-il avec un amour débordant. J'ai hâte de te revoir et je ne dormirai pas cette nuit, car je penserai à toi et à ce jour.

— À demain, réponds-je. Et tous les lendemains du reste de notre vie.

J'entre discrètement au palais par la petite porte-guichet ménagée dans la grande porte, en adressant un geste au gigantesque capitaine des portiers de la reine, Mr Thomas Keyes, pour m'excuser de ne pas avoir attendu qu'il m'ouvre comme il se doit.

— Je suis en retard ! lui lancé-je dans ma précipitation.

Je le vois m'adresser un sourire indulgent. Jane arrive après moi, la main plaquée sur la poitrine, à bout de souffle. Je remonte en vitesse les couloirs en direction de ma chambre afin de pouvoir me changer au plus vite et rejoindre les appartements de la reine avant l'heure du dîner, mais c'est alors que j'ai un étrange pressentiment. Je m'arrête et observe autour de moi.

Les gens n'ont pas l'air pressés le moins du monde ; personne ne semble se diriger vers la chambre d'apparat. Au contraire, tous paraissent murmurer dans leur coin, regroupés dans les alcôves ou les encofrlements.

L'espace d'un terrible instant, j'ai la sensation qu'ils parlent de moi, que j'ai été percée à jour. J'échange avec Jane un regard paniqué, et Mary se détache alors d'un groupe de demoiselles pour s'approcher de nous.

— Où étais-tu ? s'enquiert-elle.

— Que se passe-t-il ? demandé-je en retour.

— C'est le jeune roi de France, m'explique-t-elle. Il était malade, très malade, et maintenant il est mort.

— Non ! m'exclamé-je avec incrédulité.

Cette nouvelle est bien plus grave que mon retard au palais et contraste violemment avec la joie que j'ai éprouvée tout au long de cette journée. Je dévisage Mary, et je m'aperçois après un temps que je n'ai pas bien saisi ses paroles.

— Qu'as-tu dit ?

— Allons, ressaisis-toi ! me tance-t-elle en me secouant la manche. Le roi de France est mort. Notre cousine Marie est donc reine douairière de France. La Couronne ne lui appartient plus, désormais. Elle n'a plus le soutien de l'armée française. Elle n'a pas mis au monde le dauphin et elle n'est plus la

femme la plus puissante du monde chrétien. Tout est radicalement différent, à présent. Elle n'est plus reine de France, elle est seulement reine d'Écosse.

J'échange un nouveau regard avec Jane, qui est adossée à une colonne de pierre afin de reprendre son souffle.

— Je suis donc l'héritière incontestée d'Élisabeth, comprends-je lentement. Élisabeth n'a plus rien à craindre de Marie à présent qu'elle n'est plus que reine d'Écosse et que le traité obtenu par William Cecil l'exclut de la succession au trône d'Angleterre.

Je vois une lueur d'ambition briller dans le regard de mon amie, et je lui souris.

— Tu es l'héritière de la reine, confirme Mary. La seule et unique.

Décembre 1560, palais de Whitehall, Londres

Je vis comme dans un rêve. Le palais m'apparaît aujourd'hui comme un monde féerique, avec ses sapins installés pour les fêtes et ses bougies allumées de plus en plus tôt le soir. Le gui est accroché, la couronne de saule tressée est décorée de rubans verts, la statuette de l'enfant Jésus placée en son centre, puis elle est suspendue à la porte de la chambre d'apparat. Ned et moi nous croisons, comme par hasard, sous le gui au moins deux fois par jour, et il me prend par les mains avant de m'offrir un baiser sur la bouche en cette saison d'amour et de fraternité. Nous sommes les deux seuls à savoir que nous brûlons de désir l'un pour l'autre, que nos lèvres sont gonflées de ce même désir et que chaque discrète caresse contient la promesse de bien d'autres à venir.

Les rebords de fenêtre sont ornés de verdure, les carreaux illuminés par des bougies, et l'orange séchée diffuse un parfum entêtant qui se mêle à la sève des sapins ; je pourrais me croire au milieu de la forêt. Nous nous exerçons à danser tous les jours et le maître de danse me gronde en jurant que je dois être amoureuse, car mes pas sont gauches ; tout le monde rit, et je ris aussi, car je ne suis que bonheur. J'ai tant envie de dire à tous que je suis effectivement amoureuse et que je suis aimée en retour. Mieux encore, que je suis mariée ; je suis une épouse. J'ai apporté la lumière qui a chassé les ténèbres jetées sur notre famille par ma sœur Jane, et je suis enfin délivrée du chagrin et de la culpabilité. Je ne m'appelle plus Catherine Grey : je suis Catherine Seymour, la comtesse de Hertford. Je suis la femme d'un des

hommes les plus beaux et les plus riches que ce royaume ait comptés, et quand nous annoncerons officiellement notre mariage, nous deviendrons les personnes les plus importantes à la Cour, les successeurs légitimes au trône, admirés de tous.

Ned m'emmène secrètement dans la chambre de Jane afin de me faire l'amour. Je me moque que nous n'ayons que quelques instants, car je brûle tant d'être entre ses bras que je suis prête à me faire prendre comme une fille de Southwark, debout contre un mur ; je me contente aussi bien d'un baiser volé à l'abri des regards, dans un coin discret.

Un jour, il m'entraîne à l'écart de tous les bruits de la Cour, et alors que nous sommes cachés dans l'encorbellement d'une fenêtre, il m'annonce :

— J'ai quelque chose pour toi.

— Ici ? demandé-je d'un air aguicheur qui me vaut un sourire affectueux.

— Ici, répond-il tendrement en me remettant un morceau de parchemin. Tiens.

— Qu'est-ce donc ? m'étonné-je en dépliant le document pour le lire.

Il s'agit d'un acte de donation, que je parcours rapidement. Ned m'offre une véritable fortune en terres.

— Il s'agit de ton douaire, explique-t-il. Comme nous n'avions aucun parent pour écrire les clauses de notre contrat de mariage, je te fais don de ceci. J'ai inscrit ton nom, juste là.

Il atteste dans ce document céder des terres à son « épouse adorée ». Je serre le papier contre mon cœur.

— C'est ce que tu as écrit qui me fait le plus plaisir, dis-je. Les biens ne sont rien.

— Rien de tout cela n'a d'importance, confirme-t-il. Ni les terres, ni les richesses, ni les titres. Rien d'autre que nous.

La Cour reçoit de plus amples nouvelles du royaume de France. La jeune reine douairière, ma cousine Marie, profondément endeuillée par la mort de son mari, est néanmoins rejetée par la famille royale de France. Elle n'épousera pas le deuxième fils et n'est même pas autorisée à rester en France. Élisabeth ne fait montre d'aucune compassion à l'égard de Marie, malgré la perte de sa mère et à présent de son jeune époux. Tout ce qui importe à Élisabeth – tout ce dont je l'entends parler à voix basse, de ma place à ses côtés, à l'oreille de William Cecil – est de savoir l'effet que

produirait chez les Écossais le retour de leur reine. Se soulèveraient-ils contre elle comme ils l'ont fait contre sa mère, ou l'accueilleraient-ils à bras ouverts, aveuglés par leurs sentiments, en bons sauvages qu'ils sont ?

Quoi qu'il en soit, je suis devenue indispensable à la sécurité du royaume. Il n'a jamais été aussi évident qu'Élisabeth doit me faire nommer pour sa succession auprès du Parlement, afin d'éviter que sa cousine Marie ne tente de s'emparer du trône. Élisabeth porte à présent son attention sur moi avec un sourire chaleureux. Elle ne veut pas donner l'impression à qui que ce soit que Marie I^{re} d'Écosse pourrait devenir Marie II d'Angleterre. « Une très lointaine cousine », c'est ainsi qu'elle la désigne, comme si elle avait le pouvoir de récrire l'arbre généalogique qui nous présente toutes comme des cousines à parenté égale.

— L'Angleterre n'acceptera jamais d'être gouvernée par une papiste, affirme la reine.

William Cecil la regarde d'un air dubitatif.

— Il serait judicieux de vous choisir un mari, déclare-t-il. Il ne fait aucun doute que la reine Marie prendra un autre époux, et il serait dommage qu'elle vous souffle un bon parti.

— Insinueriez-vous qu'Éric de Suède préférerait Marie à moi ? s'indigne Élisabeth en écarquillant les yeux. Est-ce là ce que vous pensez ?

Il n'existe pas de question plus dangereuse que celle-là. Élisabeth présente toutes les craintes de l'enfant négligé ; elle a un besoin absolu qu'on lui montre à tout instant qu'elle est la favorite.

— Je pense seulement qu'il serait préjudiciable que Marie I^{re} d'Écosse épouse un puissant monarque et se présente à nos portes à la tête d'une grande armée, répond Cecil avec beaucoup de tact. Supposez qu'il s'agisse d'un allié potentiel. Il nous faut nous assurer que lorsqu'elle rentrera en Écosse, ce ne sera pas en tant que princesse de France, ni d'Espagne, ni de Suède. Si elle retourne effectivement dans son pays, il serait préférable que ce soit en tant que veuve sans partisans.

— Est-ce possible ?

— C'est peu probable, répond le conseiller en secouant la tête, mais nous pourrions déjà nous assurer que vous choisissiez en premier celui qui représente le meilleur parti de tout le monde chrétien. Il ne faut pas qu'elle jette son dévolu avant vous simplement parce qu'elle se montre plus rapide.

— Peut-être ne se remaria-t-elle pas, argumente Élisabeth.

— Elle se remariera, affirme Cecil sans hésiter. Elle sait parfaitement qu'il lui faut produire un héritier pour le trône d'Écosse. Ses obligations lui ont été inculquées depuis sa plus tendre enfance, et elle sait que son mariage est affaire d'État et non de cœur. Elle a dix-huit ans et on la dit aussi belle qu'en bonne santé, ce qui laisse penser qu'elle est féconde. N'importe quelle reine sait que son devoir, son devoir sacré, est de donner un héritier à sa Couronne.

— J'ai un héritier, se défend Élisabeth en m'adressant un sourire par-dessus son épaule. C'est une jeune et belle princesse, digne de succéder à une jeune et belle reine.

Je lui rends son sourire et effectue une révérence.

— Personne ne remet en doute la légitimité de lady Catherine, rétorque Cecil avec une infinie patience, mais le royaume se porterait mieux avec un héritier mâle.

Printemps 1561, palais de Whitehall, Londres

Lorsque le temps se fait plus clément, je peux enfin retrouver mon époux en dehors de ces murs, et nous allons chaque jour nous promener dans les jardins de fleurs disséminés tout autour du palais. Les oiseaux sont tant habitués à la présence humaine qu'ils restent dans les branches au-dessus de notre tête, à peine cachés derrière les bourgeons, et chantent comme s'ils partageaient notre bonheur. J'ai doté Ruban, mon chat, d'une petite clochette afin de ne pas mettre en péril les nichées qui s'installeront bientôt dans les arbres et les haies.

Ned se faufile parfois jusqu'à ma chambre et mes suivantes s'éclipsent pour nous laisser seuls. À d'autres moments, Jane m'accompagne jusqu'à la petite maison sur Cannon Row et somnole dans le salon lumineux tandis que Ned et moi passons tout l'après-midi au lit. Je n'accorde d'importance qu'à nos prochaines retrouvailles ; je ne rêve plus que de lui la nuit. Chaque jour, je m'aperçois en caressant des doigts la douceur de mes chemises, la finesse de mes dentelles et l'éclat des brocards de mes robes que le monde entier est plus intense grâce à la force de mon amour pour Ned.

— C'est pareil pour moi, me dit-il alors que nous nous promenons en bordure du fleuve et humons à pleins poumons l'odeur du sel que nous apporte le vent marin. J'ai une inspiration intarissable, et les mots me

viennent facilement, avec beaucoup de clarté. C'est comme si tout était plus saisissant. Le monde est plus coloré, la lumière plus vive.

— Comme je suis heureuse que nous soyons mariés et que nous ne soyons pas comme eux, dis-je avec un signe de la tête en direction de la reine et de Robert Dudley qui marchent lentement un peu plus loin devant nous. (Elle a la main posée sur son bras tandis qu'il lui murmure à l'oreille.) Je ne pourrais pas supporter de savoir que nous ne serons jamais ensemble.

— Excepté qu'ils sont toujours ensemble. Tout le pays parle d'elle, surtout à présent qu'elle a annoncé au comte d'Arran qu'elle ne l'épousera pas ; tout le monde sait qu'elle a refusé sa demande à cause de Robert Dudley. Je ne consentirais jamais à te voir à ce point humiliée. En Europe, il se raconte qu'elle est la putain de son maître de cavalerie.

Je secoue la tête, horrifiée par une telle chose, comme n'importe quelle épouse le serait.

— Quelle tragédie, cependant, de devoir accepter un mariage sans amour ! dis-je. Je n'aurais jamais consenti à me marier si cela n'avait pas pu être avec toi.

— Moi non plus, rétorque-t-il dans un souffle. (Il me serre discrètement la main.) Dois-tu être au service de la reine ce soir ? Puis-je venir te voir dans ta chambre avant le dîner ?

— Oui, acquiescé-je tout bas. Je l'ai assistée hier, et je suis donc libre ce soir. Je ne verrouillerais pas ma porte.

Le carême, cette année, n'est pas scrupuleusement respecté par la Cour d'Élisabeth, qui semble avoir remisé avec toutes les pratiques papistes le principe du jeûne et de l'abstinence. Nous observons tout de même la tradition en ne mangeant pas de viande, mais le personnel des cuisines prépare des mets succulents à base de toutes sortes de poissons, et il apparaît que selon la reine protestante, la volaille et le gibier n'entrent pas dans la catégorie des viandes. Je ne sais pas ce que ma sœur Jane aurait pensé de tout cela, mais je suppose qu'elle aurait jugé que les lois sacrées concernant l'alimentation doivent être rigoureusement suivies, et elle aurait évidemment pu toutes les citer, y compris les plus obscures. J'aimerais tant pouvoir lui demander son avis.

Même aujourd'hui, sept ans après sa mort, je ressens presque tous les jours le besoin de lui dire ou de lui demander quelque chose. Étrangement,

elle me manque beaucoup plus que mère, dont la disparition m'est plus supportable parce qu'elle était dans l'ordre des choses, que nous avons eu le temps de lui faire nos adieux, et – à la vérité – parce qu'elle n'était pas une femme aimante et affectueuse. La mort de Jane a été très subite et injuste, et ma sœur m'a été enlevée brutalement avant que j'aie pu lui demander tant de choses, ou que je sois devenue la femme que je suis aujourd'hui. Malgré son ton toujours moralisateur et son intransigeance en ce qui concernait la religion, elle a été une véritable sœur pour moi, et nous jouions ensemble avec la plus grande joie. Je pense que je serais devenue pour elle une meilleure sœur que la petite pimbêche qu'elle a toujours connue. Je suppose même qu'elle en serait venue à beaucoup m'apprécier si nous avions pu grandir ensemble. J'ai perdu une sœur, ce jour-là, à la Tour de Londres, mais j'ai aussi perdu notre avenir.

Je ne sais pas ce qu'elle aurait pensé d'un couple marié qui continue à partager sa couche pendant le carême, mais je glousse en m'imaginant lui poser cette question. Cela aurait été si choquant ! Si seulement elle pouvait voir ce que l'amour a fait de moi ; si seulement elle avait pu connaître l'amour elle-même. « Apprends à mourir ! » Cette phrase m'inspire de la pitié pour elle, car j'aurais envie de lui répondre : « Non ! Non ! J'ai appris à aimer, et c'est un don du paradis, tandis que la mort n'est qu'une étape de ce monde. »

Comme je ne peux lui demander conseil, et que je suis trop facilement convaincue par mon désir pressant de goûter la vie, je choisis de continuer de faire l'amour avec mon époux durant toute la période de jeûne, comme lors des jours saints, dimanches compris. *Je m'en moque ! Je continuerai de coucher avec Ned pendant les quarante jours du carême en me disant que ce péché a été abrogé au même titre que le purgatoire et la confession.*

— Mais n'auras-tu donc pas tes menstruations ? s'étonne Jane lorsque je lui fais part de ce débat théologique intérieur.

— Non, réponds-je. Je ne pense pas les avoir eues depuis décembre.

— Vraiment ? s'exclame-t-elle avec un soudain intérêt.

— Il me semble bien.

— Mais nous sommes bientôt en mars !

— Je sais, mais toi non plus, tu ne les as pas eues, rétorqué-je. Je le sais parce que nous les avons eues au même moment, juste avant Noël, tu te souviens ?

— Je suis malade ! repart-elle avec un geste brusque de la main. Tu sais que je suis malade et qu'il m'arrive donc souvent de ne pas les avoir. D'ailleurs, ce n'est pas important, si je les ai ou non, car il est évident que ça ne veut rien dire ! Toi, tu manges bien, tu es en parfaite santé et tu t'es mariée récemment ; et voilà que tu n'as plus tes pertes menstruelles, Catherine ! Tu ne comprends donc pas ce que cela signifie ? Il se pourrait que tu sois enceinte !

— « Enceinte » ? m'étonné-je en la dévisageant, abasourdie.

— C'est merveilleux ! s'extasie-t-elle. S'il s'agit d'un garçon, il deviendra roi d'Angleterre ! Imagine un peu cela.

— « Enceinte » ? répété-je avec incrédulité.

— J'ai tant prié pour que cela arrive, et je suis encore là pour le voir ! Plaise à Dieu que je vive suffisamment longtemps.

— Pourquoi en irait-il autrement ? demandé-je. (Tous ses propos ne font que m'embrouiller davantage.) Si enfant il y a, il verra le jour cette année, non ? Ou peut-être l'année prochaine. Comment le sait-on ?

— Oh ! Aucune importance. Il faut que tu l'annonces à Ned.

— Il le faut, acquiescé-je. Comment réagira-t-il ?

— Il sera enchanté, affirme Jane. Quel homme ne serait pas enchanté que son épouse porte le futur roi d'Angleterre ?

J'ai l'impression que tout va beaucoup trop vite pour moi.

— Je n'avais pas envisagé d'avoir un enfant si tôt ; pas tant que notre mariage était encore un secret, du moins.

— Et que croyais-tu qu'il se passerait en faisant la chose avec Ned dès que vous en avez l'occasion ? réplique-t-elle en me regardant d'un air interdit qui me donne l'impression d'être la dernière des idiots.

— Mais comment sait-on que c'est le cas ?

— Quand tu le fais, tu le sais ! s'exclame mon amie dans un rire grivois.

— Je savais ce que l'on faisait tous les deux, rétorqué-je en rougissant, mais j'ignorais que j'allais tomber enceinte comme cela. Ma mère n'a eu que trois enfants alors qu'elle était avec mon père tous les soirs pendant des années.

— Rendons grâce à Dieu pour ta fécondité, dans ce cas. Tu aurais pu être aussi infertile que tous les Tudors.

J'en suis ravie, mais j'aurais préféré que cela arrive plus tard.

— Il va falloir que nous révélions à tout le monde que nous sommes

mariés, dis-je avec une certaine angoisse. Il faut que tout le monde le sache. Il va falloir l'annoncer vite, avant que cela se voie. Quand le ventre commence-t-il à grossir ?

— On oubliera que tu t'es mariée en secret, si tu portes un garçon, prédit-elle. Si tu donnes à Élisabeth un héritier Tudor mâle pour lui succéder, alors elle te pardonnera tout. Grand Dieu ! William Cecil sera son parrain ! Quel soulagement ce sera pour le royaume. Un prince héritier pour Élisabeth ! Tu seras considérée comme celle qui aura sauvé l'Angleterre.

— Je dois aller l'apprendre à Ned, décidé-je.

— Ce soir, déclare Jane. Viens dans ma chambre après le souper, avant le bal. Je lui demanderai de venir. Je raconterai que je suis malade et je n'irai pas au dîner.

Jane a préparé son propre lit pour nous et a fait allumer un feu dans la cheminée, tandis qu'un léger repas pour deux est installé sur la table devant l'âtre. Une fois encore, elle est notre ange gardien. Ned entre à pas de loup, referme la porte, puis nous regarde Jane et moi tour à tour.

— Que se passe-t-il ? s'enquiert-il. Quelque chose ne va pas ?

— Catherine a quelque chose à t'annoncer, déclare Jane après un long silence.

— Il se pourrait que je sois enceinte, dis-je avec un pâle sourire. Oh, Ned ! J'espère que tu es heureux. Il se pourrait que nous ayons un enfant.

— Tu es sûre ? demande-t-il, manifestement paniqué.

— Non, pas du tout ! réponds-je avec un sentiment similaire. Je ne suis certaine de rien. C'est Jane qui le dit. Je pourrais bien me tromper.

— Évidemment qu'elle est sûre ! intervient Jane. Elle n'a pas eu ses menstruations en janvier.

— Il arrive que je ne les aie pas certains mois, dis-je. Et parfois, j'oublie de compter et je ne sais plus où j'en suis.

— Donc, tu n'es pas sûre ? insiste Ned.

— Cela ne te rend pas heureux, alors ? interrogé-je, les lèvres tremblantes.

J'ai tant besoin qu'il soit aussi enthousiaste que Jane, car j'ai peur de ce que cela va changer pour nous et j'ignore totalement ce que nous allons devoir faire.

Il traverse la pièce à grandes enjambées et me prend la main, puis pose un

genou à terre comme si j'allais l'adouber.

— Bien sûr que si, cela me rend heureux, s'exclame-t-il en baissant la tête, de sorte que je ne peux pas déchiffrer sa réaction. Je suis absolument ravi. Je ne désire rien autant qu'un enfant de toi. Quel bonheur que cela arrive si tôt !

— Il sera l'héritier du trône, précise Jane. Et le seul garçon de sa génération dans la famille Tudor. Je ne compte pas les rejetons de Margaret Douglas.

— S'il s'agit d'un garçon, dis-je. Et si je ne me trompe pas complètement.

— Qu'il s'agisse d'un garçon ou d'une fille, j'aimerai cet enfant aussi fort que j'aime sa mère, assure Ned en embrassant ma main avant de se relever pour me déposer un baiser sur la bouche.

Jane s'éloigne discrètement en direction de la porte, mais il lui fait signe de rester.

— Attends, Jane, nous avons à parler. De toute manière, nous ne pourrons plus profiter de ton lit, à présent.

Il m'offre un sourire radieux et je me rends compte que si je suis bien enceinte, alors nous ne pourrons plus faire l'amour ensemble jusqu'aux relevailles, après l'accouchement, dans de nombreux mois.

— Je ne suis pas sûre, répété-je.

Je ne supporte pas l'idée que nous ne pourrons plus faire l'amour alors que mon désir ardent pour lui est intact, et que je ne suis même pas certaine d'être enceinte. *Cette tradition ne fait-elle pas, elle aussi, partie de ces croyances dépassées de l'Église romaine ?*

— Évidemment que si, s'extasie Jane, et nous devons décider de comment procéder.

— Il nous faut l'annoncer à la reine, dit Ned.

— Et il faut le faire avant que cela commence à se voir, ajouté-je, mais pas trop tôt non plus. Nous n'avons pas à le lui apprendre dès à présent, si ?

— Nous devrions peut-être. Ainsi, nous n'annoncerions pas tout en même temps, et le choc sera peut-être moins important. D'abord, nous lui révélons que nous sommes mariés, puis nous attendons avant de lui dire que tu es enceinte.

Je demeure silencieuse, car je suis trop effrayée à la pensée de me confesser à Elisabeth.

— Elle devrait voir cela comme une bonne chose, assure Jane. Elle n'est plus obligée de se marier, si la Couronne a déjà un petit héritier.

— Elle « devrait » voir cela ainsi, dis-je. Mais que se passera-t-il si ce n'est pas le cas ?

— Que pourra-t-elle donc bien faire ? demande Jane d'un air de défi. T'empêcher de paraître à la Cour pendant quelque temps ? Quoi qu'il en soit, il te faudra rester cloîtrée en couches, et si elle t'envoie en exil, tu n'auras qu'à retourner à Hanworth pour mettre ton enfant au monde ; Ned et moi t'y accompagnerions.

— Si elle est vraiment furieuse...

— Pourquoi donc serait-elle furieuse ? m'interrompt Ned. Nous n'avons fait que nous marier sans son autorisation. Ce n'est plus illégal depuis que la reine Marie a aboli cette loi. De toute manière, il ne fait aucun doute qu'elle aurait été obligée de donner sa permission si nous la lui avions demandée, car elle n'a aucune raison valable de refuser ; elle n'a donc aucune raison valable d'être furieuse. Les gens diront que nous avons eu tort d'être aussi pressés, mais personne ne pourra nous blâmer pour notre amour. Nos parents ont donné leur bénédiction ! Personne ne peut objecter à notre mariage.

— Nous le lui annoncerons, accepté-je avec courage. (Un bref instant, nous sommes silencieux.) Quand allons-nous le lui apprendre ?

— Il faudra que nous choisissons judicieusement notre moment, répond Ned. Gardons-nous de dire quoi que ce soit pendant le carême. Peut-être à la pâque, lorsque la Cour sera de nouveau en joie. Il y aura de la musique et de la danse, et même un bal masqué – tu sais combien Sa Majesté aime cela. Nous le lui annoncerons lorsqu'elle sera d'humeur à la fête.

— Oui, c'est une bonne idée, approuve Jane en toussant légèrement. Pendant la période pascalle.

Si je n'avais pas été si concentrée sur le visage de Ned, à essayer de déchiffrer ce qu'il pense vraiment de cette nouvelle, afin de voir au-delà de son masque de joie pour savoir s'il est aussi terrifié que je le suis, j'aurais peut-être remarqué que Jane est encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Elle tousse dans sa manche et laisse sur le tissu de petites taches rouges.

— Jane ! m'exclamé-je avec affolement.

— Ce n'est rien, me rassure-t-elle. Simplement une cloque sur ma lèvre.

Le lendemain, j'apprends qu'elle doit demeurer alitée et nous nous retrouvons dans sa chambre, Ned et moi, sans avoir besoin de mentir. Nous

allons la voir tous les jours en revenant de la chapelle, et je m'aperçois pour la première fois de la gravité de son état. Son allégresse et son euphorie de ces derniers temps étaient en fait dues à la fièvre.

Les médecins disent qu'elle se remettra avec les beaux jours, mais je ne comprends pas la source de leur espoir, car le soleil se couche de plus en plus tard chaque soir et les oiseaux chantent déjà sur le rebord de sa fenêtre, tandis que son état reste le même. Un matin où je me rends à sa chambre juste après la prière, je trouve la porte close et la dame de compagnie de Jane est assise à l'extérieur, les yeux rouges d'avoir pleuré.

— Est-ce qu'elle dort ? demandé-je. Que se passe-t-il ?

— Oh, madame ! se lamente Mrs Thrift en secouant la tête, les yeux embués de larmes.

— Répondez-moi ! Est-ce qu'elle dort ?

— Non, madame, dit-elle en avalant sa salive. Elle s'en est allée. Durant la nuit. J'ai fait venir les médecins et son frère, qui devra en informer la reine.

Je ne comprends pas. Je ne veux pas comprendre.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Elle s'en est allée, madame. Elle est morte.

— Ce n'est pas possible, dis-je en prenant appui sur la pierre glacée qui habille la porte. Je l'ai vue hier soir, juste après le dîner, et je l'ai laissée pour qu'elle se repose. Elle se sentait fiévreuse ; elle est toujours fiévreuse – mais pas mourante !

— Hélas ! s'exclame Mrs Thrift en secouant tristement la tête. La pauvre demoiselle.

— Mais elle n'a que dix-neuf ans ! me récrié-je, comme si cela pouvait empêcher quiconque de mourir.

Je sais pourtant bien que l'âge importe peu : ma sœur a péri à seize ans et mon cousin le roi Édouard à quinze ans à peine – des suites d'une maladie comme celle de Jane Seymour.

Mrs Thrift et moi nous regardons dans le blanc des yeux, ahuries, comme si nous ne pouvions croire que mon amie est vraiment morte.

— Que vais-je faire sans elle ? demandé-je, ma voix se faisant aussi plaintive que celle d'une petite fille. Comment vais-je pouvoir affronter tout cela sans elle ?

— Affronter quoi, madame ? s'inquiète Mrs Thrift.

J'appuie mon front contre le panneau sculpté de la porte, comme si la

force de mon désespoir pouvait ramener Jane d'entre les morts. *J'ai perdu ma sœur, mon père, ma mère, et à présent ma plus proche compagne.*

— Rien, réponds-je dans un souffle. Rien du tout.

Ned est dévasté par la disparition de sa sœur. Elle était son plus fidèle conseiller et sa plus grande admiratrice. C'était elle qui avait l'honneur d'entendre ses poèmes en premier ; elle les lui lisait et suggérait parfois quelques modifications. Elle lui a appris que j'étais amoureuse de lui avant même que je me l'avoue à moi-même. Elle était autant son amie et sa confidente qu'elle l'était pour moi.

— Elle a trouvé le pasteur ! se souvient-il.

— Elle m'aidait à puiser le courage, dis-je à mon tour.

— Elle nous a montré que l'amour est hardi, ajoute-t-il. Intrépide.

— Je ne sais pas comment faire sans elle.

Je songe à cette Cour pleine d'ennemis, d'amis perfides et de traîtres souriants ; dont la plus grande représentante est Élisabeth, la tête du serpent à la langue fourchue.

— William Cecil pense que je devrais aller en France, m'apprend Ned, pour assister au couronnement du nouveau roi. Ce serait un grand honneur pour moi, mais je n'ai pas envie de partir maintenant.

— Ne me laisse pas ! le supplie-je. Mon amour, je t'en prie, ne me laisse pas ! Je ne m'en sortirai pas, ici, sans vous deux.

— Jane pensait aussi que je devais m'y rendre, repart-il. Elle disait que les faveurs de William Cecil étaient aussi précieuses qu'un titre de noblesse. Son amitié nous serait bénéfique, Catherine. Il parlerait à la reine de notre mariage.

— Oui, je suppose que tu as raison, concède-je avec hésitation, mais je ne peux pas réfléchir à cela maintenant. Je suis incapable de réfléchir comme un courtisan tant je suis accablée par le chagrin.

— Je vais devoir organiser ses funérailles, déclare Ned avec une grande tristesse. J'ai envoyé une lettre à ma mère et je verrai de nouveau mon frère, puis j'irai trouver William Cecil pour lui dire que j'irai en France si je le peux, mais que je ne saurais lui donner de réponse définitive au vu des circonstances.

— J'irai aux obsèques, décidé-je. Tout le monde sait combien je l'aimais ; comme une sœur.

— Tu étais sa sœur, affirme Ned. Par amour et par alliance. Cela la rendait si heureuse.

Ce sont de très belles funérailles. Élisabeth déclare le deuil pour toute la Cour afin de rendre hommage à Jane, reconnaissant une fois de plus dans la mort un lien de parenté qu'elle a en grande partie ignoré du vivant de mon amie. Je songe avec amertume que la reine ne veut pas avoir de cousines, ni d'héritier, et préfère que tous ceux qui lui sont apparentés soient aussi morts que sa propre mère. Elle aime les obsèques en grande pompe, cela étant, et offre à Jane les honneurs qu'elle lui a refusés toute sa vie.

La mère de Ned assiste à l'enterrement, mais sans son roturier de second époux. J'ai l'intuition complètement incongrue, l'espace d'un instant, que je pourrais aller la trouver et lui parler, car elle aussi s'est mariée par amour, sans en obtenir la permission. Elle est murée dans son deuil, toutefois, et reste de marbre, sans verser une seule larme, et sans m'accorder un seul regard malgré la tendresse qu'elle me sait vouer à son fils. Elle ne dit pas un mot non plus à ses garçons. Elle prend sa place dans le cortège, puis affecte avec raideur l'attitude de la mère endeuillée, comme en colère de cette injustice, avant de quitter la Cour dès qu'elle le peut.

Ned n'a plus une seconde à lui tant il a de choses à faire : organiser la cérémonie, louer le chariot, faire préparer le cercueil et assister à la répétition des chœurs à l'abbaye de Westminster. Près de trois cents personnes suivent le cercueil, dont moi, et je vois le visage pâle de Ned, frappé par le chagrin, dans la lumière terne du grand édifice. Il se tourne vers moi comme s'il avait senti l'amour dans mon regard, puis m'adresse un petit sourire triste. C'est alors que le chœur entame l'hymne magnifique qu'il a choisie pour l'occasion, et le corps de Jane est déposé dans le caveau familial, près du nôtre. Jane repose à côté de ma mère, ce qui m'est d'un grand réconfort, bien que je regrette avec une plus vive douleur à présent le fait que ma sœur Jane soit inhumée si loin, en deux morceaux, dans cette chapelle de la Tour de Londres.

Ned raccompagne sa mère à Hanworth et reste là-bas pendant quelques semaines après les funérailles. Je lui écris souvent, mais je ne reçois qu'une réponse. Il me dit prier pour sa sœur et aider sa mère à emballer tous les vêtements ainsi que les quelques affaires de Jane. Je lui envoie une lettre sans tarder pour me proposer de prendre soin des linottes qu'elle avait décidé de

laisser à Hanworth, mais il ne répond pas même à cela.

Printemps 1561, palais de Whitehall, Londres

J'attends qu'il revienne à la Cour et nul n'est surpris de me voir si triste, si éteinte. Tout le monde sait que Jane et moi étions de grandes amies, et personne ne se doute que Ned aussi me manque affreusement. Le seul événement marquant est l'annonce que ma cousine Margaret Douglas a envoyé son charmant fils en France afin de présenter les condoléances de sa famille pour la mort du roi – *comme si qui que ce soit avait quelque chose à faire de ce que pensent le comte de Lennox et sa famille !* La rumeur court cependant qu'elle a donné l'ordre à son fils, Henry Stuart, de demander la reine douairière en mariage. Ainsi, si Marie I^{re} d'Écosse souhaite un autre mignon petit fils à maman pour remplacer son défunt mari, elle n'aura qu'à se servir. Je suppose toutefois qu'elle préférera épouser un véritable homme, cette fois, plutôt qu'un enfant dupe. Toutes ses cousines, d'ailleurs, ont jeté leur dévolu sur des hommes qui leur inspiraient le respect : Margaret Douglas adore son époux, Matthew Stuart, le comte de Lennox ; Élisabeth a un goût prononcé et fort délétère pour les aventuriers ; je ne pourrais, quant à moi, jamais envisager d'être avec un homme que je ne respecte pas entièrement.

Quelques jours après les funérailles, je découvre un peu de sang sur ma chemise de nuit et je suppose qu'il s'agit de mes menstruations, retardées mais bien là. Il n'y en a pas beaucoup, mais je ne peux demander l'avis de personne. J'aimerais tant que mon amie Jane soit encore là ; elle m'aiderait à calculer les jours, et à confirmer que ce n'est qu'un retard et non un signe de grossesse. Je me sens si bête de ne pas savoir ce qu'il en est réellement, mais je n'ai pas de sage-femme à disposition, ni de matrone pour me conseiller. Je n'ai aucune amie qui ait déjà eu des enfants, et je n'ose parler de cela à personne qui pourrait avoir ce genre de connaissance, comme les dames de la garde-robe royale, car ce sont de véritables pies incapables de fermer leur bec à la Cour.

C'est la première chose que me demande Ned à son retour. Il me donne la cage contenant les linottes et je m'émerveille devant ces splendeurs de la nature, puis je les emmène dans ma chambre pour suspendre leur cage à un crochet près de la fenêtre afin qu'elles puissent profiter d'un peu de soleil.

— Catherine, mon amour, laisse-les donc, me prie-t-il. J'ai à te parler.

— Allons nous promener dans les jardins, proposé-je.

Il me suit, quelques pas en arrière, jusqu'à ce que nous ayons atteint notre jardin de nœuds préféré, où les chemins de gravier encerclent les parterres. Le jardin clos, toutefois, est occupé par les domestiques qui s'affairent à couper les haies et à ratisser les allées.

— Pas ici ! déclare Ned avec une pointe d'irritation. Allons dans le verger.

Les branches des arbres sont pleines de gros bourgeons rose et blanc qui les alourdissent autant que d'épaisses couches de neige. Les abeilles butinent d'un bouton à l'autre avec l'empressement d'une fille de laiterie. J'entends un coucou chanter et je scrute les frondaisons à la recherche de son plumage gris. J'aime beaucoup les coucous ; je les entends souvent, mais je les vois si rarement.

— Écoute, m'enjoint Ned avec insistance. J'ai reçu mon laissez-passer de la part d'Élisabeth pour me rendre en France. (Il me montre la signature de la reine, avec ce « E » alambiqué et ce florilège d'arabesques.) Mais je n'irai pas si tu attends notre enfant. S'il existe la moindre chance que tu sois enceinte, je demeurerai auprès de toi et nous dirons ensemble à la reine que nous sommes mariés.

Mon angoisse de devoir annoncer cette nouvelle à Élisabeth sans le soutien de Jane est presque pire que celle de voir Ned s'en aller.

— Je ne sais pas, réponds-je. (Ce coucou qui ne cesse de lancer son cri si proche, peut-être caché dans les branches juste au-dessus de notre tête, m'empêche de rester concentrée.) Je ne crois pas l'être. Je ne peux en être certaine. Je pense que mes menstruations sont arrivées juste après les...

Je ne parviens pas à dire « funérailles ».

— Je n'irai pas sans ton accord, insiste Ned en me pressant la main.

— Je suppose que tu souhaites t'y rendre, dis-je avec une pointe de colère. Voir Paris, Reims, et toutes ces merveilles.

— Évidemment que j'aimerais voir toutes ces villes, et assister au couronnement du nouveau roi de France. Je veux découvrir le monde, déclare-t-il avec franchise. Cela nous aiderait beaucoup que Cecil me considère comme un allié de confiance. C'est une occasion inouïe pour moi, mais je n'irai pas si tu es enceinte. Je ne t'abandonnerai pas – je t'en ai fait la promesse. Je suis à toi, Catherine, et ce jusqu'à la fin de mes jours.

Je secoue la tête, désespérée. J'ai si peur de révéler à la reine notre

secret, et j'ai le sentiment que Jane avait tort, que je ne suis pas enceinte. J'ai l'impression d'avoir tout perdu au cours de ce terrible printemps : ma meilleure amie, un bébé qui n'a jamais existé, et la chance de garder mon époux auprès de moi.

— Je ne porte plus d'enfant, déclaré-je. Je pense que je n'en ai jamais porté.

— Une femme ne ressent-elle pas ces choses-là ?

— J'ignore complètement ce que je suis censée ressentir ! rétorqué-je. Tout ce que je sais, c'est que j'ai affreusement peur, que je suis terriblement triste à cause de la mort de Jane et que je n'ose pas parler à Élisabeth. Je ne ressens rien d'autre. Je n'ai pas grossi, et je ne vois rien de différent.

Il me regarde d'un drôle d'air, comme si ces mystères devaient être évidents pour moi, comme si ces choses étaient innées, et comme si j'étais très bête de ne pas le savoir.

— Comment le saurais-je ? me défends-je. Si notre union était connue de tous, je pourrais demander à ta mère, ou à une accoucheuse. Je n'y suis pour rien.

— Bien sûr que non, confirme-t-il vivement. Moi non plus. Ce serait tellement plus simple si nous pouvions en être certains – si tu pouvais en être certaine.

Le coucou crie encore au-dessus de nous et je lève précipitamment les yeux ; j'ai alors la chance d'apercevoir le plumage à rayures foncées.

— Est-ce que tu m'écoutes, au moins ? interroge Ned, à bout de patience.

— Tu devrais peut-être y aller et revenir au plus tôt, me rembrunis-je. La situation ne va tout de même pas changer du tout au tout en un mois. Tout le monde se posera des questions, si tu déclines une telle offre.

— Tu n'auras qu'un mot à dire pour que je revienne immédiatement, promet-il. Quelle qu'en soit la raison. Je partirai sur-le-champ dès ta lettre reçue, et ce où que je me trouve. J'ai un nouveau serviteur, qui se chargera de m'apporter ton courrier sans en parler à quiconque. Il s'appelle Glynne ; tu t'en souviendras ? Tu devras lui faire confiance s'il cherche à t'approcher.

— Je m'en souviendrai, mais jure-moi de revenir immédiatement après le couronnement, l'imploré-je. Je t'en conjure, ne cours pas après les jupons de la reine douairière comme le fait ce petit morveux de Henry Stuart, le fils de Margaret Douglas.

— C'est promis. Je ne serai pas long. Quelques semaines, tout au plus.

— D'accord, alors, accepté-je à contrecœur. Tu peux y aller.

Il ramène les mains devant lui et me présente un petit rouleau de papier ainsi qu'une bourse de pièces d'or.

— Voilà pour toi, déclare-t-il avec tendresse. Mon épouse adorée. Pour toute dépense que tu pourrais avoir en mon absence. Et ceci est mon testament. Je te laisse des terres qui valent un millier de livres. Un millier !

— Oh, ne dis pas cela ! m'exclamé-je.

Je fonds instantanément en larmes en repensant à Jane, morte seule pendant son sommeil, sans même pouvoir me faire ses adieux.

— Ne dis pas cela, répété-je. Je ne veux rien hériter de toi. Je veux seulement vivre avec toi, je refuse d'entendre parler de mort. Tous ceux que j'aime meurent, et toi, tu t'en vas !

— Garde-le bien en sécurité, quoi qu'il en soit, insiste-t-il en me remettant le rouleau. Je reviens d'ici à un mois pour te le réclamer.

Été 1561, palais de Greenwich

Ned fait ses adieux à la reine et la Cour le remarque à peine tant elle est occupée à s'amuser. Nous sommes à la période de l'année qu'Élisabeth préfère ; des bals sont donnés tous les soirs tandis que les journées sont passées à la chasse ou aux repas en extérieur. Nous nous déplaçons au palais de Greenwich pour aller chasser dans les prairies humides qui bordent le fleuve. Nous nous promenons dans les jardins le soir, et observons les martinets et les hirondelles voler autour des hautes tourelles avant de piquer vers la rivière et de plonger sur leur propre reflet, puis de reprendre leur envol.

Élisabeth est toujours aussi éprise de Robert Dudley et est incapable de résister à la main qu'il lui tend pour l'inviter à danser ou à marcher à ses côtés, ni à ses caprices lorsqu'il menace de partir vivre en Espagne si elle ne le consulte pas comme elle le ferait avec son mari. Il est parvenu à reconquérir chez la souveraine tout ce qu'il avait perdu dans cette sombre affaire avec son épouse, mais il ne pourra jamais en faire autant avec la Cour. Le pays n'acceptera jamais qu'il épouse sa reine, et le tour de force d'Élisabeth consiste à lui promettre suffisamment pour le garder auprès d'elle tout en cachant à son peuple et à sa Cour la teneur de ces promesses. Je trouve ses mensonges bien pires et bien plus déloyaux que les miens. Moi, au

moins, je ne mens pas à Ned, même si je dois mentir à tous les autres.

William Cecil est plus aimable et plus attentif que jamais envers moi, comme s'il craignait que Robert Dudley ne réussisse à convaincre Élisabeth de l'épouser et que le pays ne se soulève contre elle, puis me proclame reine – le peuple me préférant largement à une femme mariée à un Dudley.

— Vous semblez bien pâle, me dit-il avec gentillesse. Est-ce l'absence d'un être cher qui vous affecte ainsi ?

Je dois retenir un petit cri de stupeur, car je suppose qu'il me parle de Ned, mais c'est en fait de Jane qu'il s'agit.

— Elle me manque beaucoup, parviens-je à répondre.

— Alors, vous devez prier pour elle, reprend-il. Je ne doute pas un seul instant qu'elle soit allée tout droit au paradis. Le purgatoire est une invention dont nulle prière ne peut extirper les âmes, mais il est toujours d'un grand réconfort de prier pour le bonheur de ceux qui nous sont chers et qui s'en sont allés rejoindre les cieux ; le Seigneur nous entend et nous exauce.

Je me garde de lui dire que je ne cesse de prier pour le retour de Ned. Je baisse simplement le regard en espérant qu'il me laissera partir rejoindre les appartements de la reine. Là-bas, tout le monde se moque de la pâleur de mon teint. Élisabeth, d'ailleurs, me préfère lorsque je suis blême et silencieuse.

— Son frère, le comte de Hertford, vous manque-t-il aussi ? enchaîne-t-il cependant d'un air malicieux.

De la part d'un homme si sérieux, ce ton est si inattendu que je lève subrepticement les yeux vers lui. Il me sourit, et cherche à déchiffrer ma réaction de son regard obscur et pénétrant. Je me sens rougir et je sais qu'il le verra, puis qu'il se fera son opinion.

— Bien entendu, réponds-je. Ils me manquent tous les deux.

— Auriez-vous quelque chose à dire à la reine – ou à moi ? suggère-t-il obligeamment.

Je lui adresse un bref regard. *Je ne me laisserai pas avoir par sa ruse.*

— Vous m'avez déclaré vous-même d'attendre le bon moment pour lui parler.

— En effet, confirme-t-il, et cet instant n'est pas encore arrivé.

— Dans ce cas, j'irai lui parler lorsque vous me direz que le moment est venu, conclus-je en pinçant les lèvres.

Je trouverai le courage d'aller parler à Élisabeth, et je demanderai à Ned

de rentrer afin que nous puissions faire front à deux, dès que William Cecil m'aura prévenue que le moment est propice. En attendant, je suis terrifiée à l'idée d'approcher la reine. Je n'ose pas même avouer à son conseiller ce que nous avons fait sans son aval, ni le soutien de Robert Dudley. Bien entendu, Ned était persuadé que les deux hommes savaient pertinemment ce que nous faisons, et n'importe qui aurait pu parier qu'un si beau jeune homme que lui et une si belle princesse que moi ne pourraient que tomber amoureux s'ils venaient à passer tout leur temps ensemble. Peut-être devrais-je alors avouer sans tarder, dans l'espoir que William Cecil prenne ma défense.

Se peut-il, cependant, que le conseiller ait cherché non pas à me pousser à la confiance mais plutôt à me prévenir qu'épouser Ned serait une grave erreur ? J'aurais aimé qu'il se montre plus clair avant que nous mettions notre plan à exécution, avant que notre mariage soit consommé et que Ned parte si loin.

Pis encore, je commence à me sentir quelque peu nauséuse le matin et la viande me rebute, surtout lorsqu'elle est grasse, et ce jusqu'au soir venu. J'ai l'estomac noué toute la journée alors que j'ai d'ordinaire faim au petit déjeuner, sortant affamée de la chapelle. Ma sœur Jane disait toujours que je péchais par gourmandise, et je riais en répondant que... Mais cela n'a plus aucune importance, car je ne pourrai plus jamais rien lui dire et je ne peux plus manger, dorénavant, qu'un peu de pain avec du lait, voire rien du tout. Ma chienne Jo vient sur mes genoux au petit déjeuner et engloutit presque tout ce qui se trouve dans mon assiette. J'ai l'impression que mes seins sont plus lourds et plus sensibles. Je n'en suis pas certaine, et là encore, je ne peux poser la question à personne, mais il me semble que ce sont des signes de grossesse. *Que ferai-je, alors ?*

Lady Clinton, qui n'est autre que ma tante Élisabeth Fitzgerald, une parente qui appréciait beaucoup ma sœur Jane, me rejoint dans un couloir et me fait remarquer que je parais bien moins joyeuse sans mes amis les Seymour. Elle attend ensuite comme si je lui devais une réponse, puis lady Northampton arrive sur ces entrefaites et me lance sans ambages que si j'éprouve quelque sentiment pour Ned Seymour, alors je ferais bien d'aller en informer Sa Majesté afin qu'elle puisse le rappeler auprès d'elle et lui ordonner de me passer la bague au doigt. Elles se campent face à moi, côte à côte, les deux grandes amies d'Élisabeth, ses confidentes, un couple de véritables harpies, comme si elles étaient au fait de tout et comme si mon

précieux secret avait quoi que ce soit de commun avec leurs habitudes licencieuses pratiquées lors des règnes précédents, dans un passé lointain, lorsqu'elles étaient encore jeunes et belles, et que leurs cœurs n'étaient pas encore desséchés.

Je suis rouge de honte de les entendre parler de Ned et moi comme d'un vulgaire couple d'étourneaux se tenant la main au vu de la Cour. *Elles ne comprennent rien, ne peuvent savoir que nous nous aimons aussi profondément, et que nous sommes d'ores et déjà mariés.*

— S'il vous a promis le mariage et s'est enfui, vous devriez vous en ouvrir à la reine, dit lady Clinton à voix basse. Tout le monde a bien vu que vous étiez inséparables, puis qu'il s'en est allé brusquement. Je veux bien intercéder en votre faveur.

Je suis effarée qu'elles me considèrent comme une dépravée, et je suis furieuse qu'elles me croient assez bête pour m'enticher d'un scélérat qui aurait eu tôt fait de me délaisser. *Je suis l'héritière du trône d'Angleterre, que diable ! Je suis la sœur de Jane Grey ! Suis-je femme à m'abaisser à coucher avec un homme qui n'est pas mon époux, puis à en appeler à mes tantes pour le forcer à accomplir son devoir envers moi ?* Je ne peux cependant pas leur dire que nous sommes mariés et qu'il est parti avec ma bénédiction. Je refuse aussi d'avouer à ces deux vieilles harpies – *qui doivent au moins avoir trente ans !* – que je suis une femme mariée qui attend un enfant. Je ravale donc ma rancœur et leur oppose un sourire affable, puis prétends souffrir de la mort de mon amie Jane. Elles prennent mes larmes de rage pour de la tristesse, et répondent toutes les deux qu'elle était une demoiselle parfaitement charmante et que sa mort est une tragédie, puis personne ne reparle de Ned.

J'ai l'impression que tout le monde profite joyeusement de l'été, sauf moi. Toutes les dames de la Cour se font conter fleurette, sauf moi. Élisabeth et Robert Dudley agissent au grand jour comme deux amants : ils sont ensemble où qu'ils aillent et vont même jusqu'à se tenir la main lorsque nul ne peut les voir. Elle le traite en époux et en égal, et chacun sait que la parole de Dudley vaut lettre patente puisque la reine suit l'avis de celui-ci comme si elle n'avait pas d'autre choix et que ses lèvres amoureuses n'obéissaient qu'à lui.

Il vit comme un grand prince. Elle lui a donné des fortunes et l'a autorisé à lever des impôts sur des marchés florissants. Elle renonce finalement à lui

offrir un duché, mais elle lui tapote la joue en lui disant qu'il verra le retour de sa famille à la gloire. Plus personne ne se souvient, désormais, des circonstances douteuses dans lesquelles son épouse a trouvé la mort, moins d'un an auparavant, et nul ne se rappelle que tout le monde le jugeait coupable à l'époque. Plus personne ne se souvient que son père fut exécuté pour trahison, tout comme le père de son père. Moi, je ne l'ai pas oublié – *c'est après tout son père qui a contraint ma sœur à usurper la Couronne et qui l'a donc envoyée à l'échafaud*. Tout le reste de la Cour se conduit comme si Robert Dudley était issu de la plus prestigieuse des familles, comme s'il était depuis toujours un homme aimé et fiable.

Ce n'est pas le cas ailleurs dans le royaume, bien évidemment. Je reçois des messages secrets qui m'assurent du soutien de certaines personnes au cas où le peuple viendrait à se rebeller contre la reine et son amant meurtrier. Je les lis à peine et m'empresse d'aller les remettre à William Cecil, qui déclare discrètement : « Sa Majesté a beaucoup de chance d'avoir pour héritière un sujet aussi fidèle que vous. Elle vous en est très reconnaissante. »

J'aimerais pouvoir lui rétorquer que la reconnaissance de la souveraine n'est pas manifeste, ou lui demander si elle m'est suffisamment reconnaissante pour m'accorder d'être heureuse, ou bien si elle m'est simplement reconnaissante d'accepter de demeurer fébrile dans cet état d'incertitude permanente. Car si tout le monde sait que je suis l'héritière, elle ne m'a toujours pas nommée en tant que telle devant le Parlement, et à présent que Marie I^{re} d'Écosse a annoncé son retour dans son pays, beaucoup pensent qu'Élisabeth devrait la choisir elle plutôt que moi afin d'assurer la paix avec l'Écosse autant qu'avec la France.

— Votre ami Ned est bien arrivé à Paris, et il m'informe que la reine Marie I^{re} d'Écosse ne signera pas l'accord de paix et insiste pour retourner dans son pays en brandissant ses droits au trône d'Angleterre, m'apprend William Cecil. Il m'est très utile en tant qu'espion à la Cour de France, où il a été accueilli comme un prince. Lui et mon fils Thomas ont rencontré tous les gens importants et Ned m'a beaucoup appris sur les secrets de la Cour.

— Quand doivent-ils rentrer ? m'enquiers-je en essayant de rester la plus indifférente possible.

— Bientôt, je l'espère. Je n'ai jamais rencontré deux jeunes gens aussi dépensiers, répond laconiquement le conseiller.

J'ai besoin de savoir que Ned reviendra bientôt, et je lui écris donc. Je

n'obtiens cependant aucune réponse et cela m'inquiète profondément, car je m'imagine qu'il a oublié ses promesses et qu'il est tombé amoureux d'une autre. Je donne l'ordre de faire venir à moi son serviteur, Glynne, dès son arrivée, mais il ne vient pas. J'envoie donc une seconde lettre à Ned pour lui dire que je ne sais toujours pas avec certitude, mais que mes nausées sont quelque peu passées et que je suppose donc avoir imaginé des choses qui n'ont pas lieu d'être. Cette missive aussi reste lettre morte. Je n'ai pas eu mes menstruations et je ne peux nier avoir pris du poids. Je serre mon corset de plus en plus difficilement et j'ai bien l'impression que mon ventre s'arrondit, mais je ne peux pas croire qu'un bébé puisse se trouver là-dedans. Il me semble qu'une éternité s'est écoulée depuis la dernière fois que Ned a posé ses mains ardentes sur ma peau nue. Cela doit bien faire six mois, trop longtemps pour qu'il soit possible que je porte son enfant, mais cela ne m'empêche pas de le craindre.

Ma dame de compagnie, Mrs Leigh, me fait remarquer que ma poitrine paraît plus imposante et que mes hanches sont plus voluptueuses, et je lui demande alors comment savoir si une femme est enceinte. Je l'interroge aussi sur la rapidité avec laquelle on peut tomber enceinte après une nuit de noces. Elle est si effarée que cela me terrifie. L'horreur lui fait écarquiller les yeux et s'exclamer : « Madame ! Une chose aussi honteuse ? Madame ! »

Je lui fais jurer de tenir le secret. Elle est ma dame de compagnie depuis des années, et elle devrait savoir que je ne ferais jamais rien de si déshonorant. Je lui explique que je suis mariée et je lui montre mon alliance ainsi que mon voile. Je lui dis que je garde soigneusement la lettre dans laquelle Ned me demande en mariage à l'intérieur de ma boîte à bijoux, et son testament dans lequel il me reconnaît comme son épouse. Je lui précise alors que l'enfant sera l'héritier du trône et elle m'apprend qu'il est possible de calculer le temps qu'il reste jusqu'à l'accouchement. Elle affirme qu'il faut compter dix mois à partir des dernières menstruations, et que je pourrai déterminer s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille à la façon dont le bébé est placé et à mon penchant soit pour le sucré, soit pour le salé. Si j'ai été malade les premiers mois, cela signifie que l'enfant ne mourra pas en mer. Si je consens à chasser mes animaux de ma chambre, alors il deviendra un homme bien. Je me dis qu'une bonne partie de ce qu'elle m'affirme est complètement absurde, mais je n'ai personne d'autre pour me conseiller.

Elle seule peut m'aider. Elle devra m'assister lors de la venue de l'enfant,

s'il apparaîût que je suis bien enceinte, et elle pourra m'aider à cacher ma condition. Elle m'affirme que ce ne sera pas un problème, mais qu'elle ne peut pas le faire dans l'immédiat car sa sœur est malade et que sa famille a besoin d'elle. Je l'autorise à prendre congé pendant une semaine afin d'aller aider les siens à la fenaison, après quoi elle disparaîût tout simplement.

Elle disparaîût à tout jamais. Après des années à mon service, elle a choisi de fuir. Cela me fait comprendre que je cours un grand péril, car une dame de compagnie n'abandonne pas sans une très bonne raison tous les avantages que l'on trouve à être établi à la Cour. Mon secret doit être bien trop dangereux pour elle. Je lui aurais bien donné une fortune pour qu'elle reste à mes côtés – je serais allée jusqu'à lui offrir tout ce que Ned m'a laissé avant son départ – mais elle a préféré se tenir loin de moi. Elle doit me considérer comme une femme sans plus aucun honneur ou bien en trop grand danger pour agir de la sorte, et elle ne veut pas en pâtir. Je me retrouve donc une nouvelle fois isolée.

Si seulement j'avais quelqu'un à mes côtés pour m'aider à décider quoi faire ! J'écris une nouvelle lettre à Ned que j'adresse officiellement à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, alors que je ne sais même pas s'il se trouve encore à Paris. Je lui raconte que les linottes se portent bien et que Jo se montre incroyablement affectueuse avec moi, comme si elle sentait que j'avais besoin de quelqu'un. Elle s'est mise à dormir sur mon lit et je ne peux même plus me retourner sans qu'elle vienne me renifler le visage. Je lui dis que la reine et Robert Dudley sont comme deux tourtereaux dans les premiers mois de leur mariage, que Mrs Leigh s'est enfuie et que je n'ai plus personne pour me conseiller, que ma condition est encore incertaine, mais que je serais beaucoup plus heureuse s'il pouvait me revenir. Je ne veux pas lui donner l'impression de m'apitoyer, même si je le supplie en réalité de rentrer, mais j'ai véritablement l'impression de me débattre seule face à mes craintes, sans l'aide de mon époux, dont j'ai le plus grand besoin.

Je n'obtiens aucune réponse.

Je sais qu'il existe de nombreuses raisons pour expliquer ce silence, mais je n'envisage que la pire : il m'a oubliée et est tombé amoureux d'une de ces papistes françaises. Je m'imagine que la très belle reine douairière s'est amourachée de lui et a décidé de l'emmener en Écosse pour en faire son roi consort, et qu'il ne reviendra plus jamais à Londres. J'écris encore une lettre, et malgré une très longue attente, je dois me résoudre à ne jamais recevoir de

réponse.

— Mon garçon et votre ami Ned Seymour sont en route pour l'Italie, m'annonce William Cecil comme s'il s'agissait d'une excellente nouvelle. Sauf si nous leur demandons de rentrer. Qu'en pensez-vous, lady Catherine ? Doit-on leur dire de renoncer à leurs aventures pour revenir au pays ?

J'ai plus que tout envie de lui intimer de les faire revenir sur-le-champ, mais je baisse les yeux sur les rubans de mes chaussures et sur la courbe lisse de mon corsage qui comprime mon ventre sensible.

— Oh, dites-leur d'en profiter ! m'exclamé-je avec générosité. Nous sommes tous heureux, ici, n'est-ce pas ?

William Cecil n'est pas heureux, lui, et je le vois à sa façon de froncer durement les sourcils, ainsi qu'à sa manière empruntée de participer aux conversations animées de la Cour. Il redoute le retour au pays de Marie I^{re} d'Écosse, et il a peur qu'Élisabeth n'ait dans l'idée de transmettre la Couronne à une autre reine après elle, comme s'il n'y avait jamais eu Adam au jardin d'Éden, comme si les femmes pouvaient décider de qui leur succédera, et choisir une de ses congénères, de surcroît. Il hait l'idée qu'une papiste puisse monter sur le trône d'Angleterre, car cela saperait tout ce qu'il a accompli pour imposer la religion protestante dans le royaume – mais Élisabeth est enchantée par le retour de sa magnifique cousine. Cecil soupçonne Marie I^{re} d'Écosse – et tous les papistes – d'être farouchement opposée à sa foi et de tout faire pour réduire ses efforts à néant. Il sait cependant qu'il est arrivé au bout de ce qu'il pouvait faire, car il ne parviendra jamais à convaincre la reine de considérer sa cousine comme une ennemie, ni de trouver un mari, ni la forcer à avoir un enfant. Elle ne donnera pas d'héritier mâle à l'Angleterre, et j'ai si peur de le faire à sa place. Je crains tant de porter le futur roi d'Angleterre dans le plus grand secret – mais je ne peux en avoir le cœur net.

L'espace d'un instant, j'envisage de tout lui avouer. Il me tient à l'écart des autres dames en posant délicatement la main sur mon bras.

— Faut-il faire revenir le comte de Hertford ? me demande-t-il avec douceur. Avez-vous besoin de sa présence à vos côtés, lady Catherine ?

Je pars d'un rire aussi enjoué que celui d'Élisabeth lorsqu'elle veut montrer sa désinvolture.

— Grand Dieu, non ! m'exclamé-je. Je n'ai besoin d'aucun homme, et certainement pas du comte !

Nous allons nous promener en barques sur le fleuve, Élisabeth fièrement installée sur son trône dans le canot royal, accompagnés par des musiciens tandis que des gens du peuple nous regardent des berges. Robert Dudley est à ses côtés, comme toujours, et je suis sur le pont parmi les autres dames, splendides et privilégiées. Personne ne remarque l'absence de mon amie Jane, qui ne manque à personne d'autre que moi. Ma sœur Mary est comme une petite poupée, assise sur un siège haut. Elle m'adresse un clin d'œil ; rien ne semble jamais l'inquiéter. Je songe à lui révéler combien je redoute d'être enceinte et d'être oubliée de mon époux, mais je me dis ensuite qu'elle est ma sœur cadette, et que notre aînée a toujours tout fait pour nous préserver du malheur : elle est montée sur l'échafaud sans jamais nous parler de ses peurs, se contentant de m'écrire une lettre d'adieu pleine de bons conseils, les meilleurs qu'il lui était possible de transmettre étant donné les circonstances. Je refuse d'être une sœur moins digne pour Mary en faisant peser sur elle mon tourment.

Ambassadeurs, comtes et nobles sont aussi installés dans le canot et conversent allégrement tout en buvant un excellent vin. Je vois Robert Dudley approcher son visage de celui d'Élisabeth pour lui souffler quelque chose à l'oreille, et cette dernière tourne la tête vers lui en souriant. Leur amour est si poignant, si puissant, que j'oublie l'espace d'un instant qu'il s'agit de ma pire cousine pour la considérer comme n'importe quelle jeune demoiselle enamourée.

Je vois bien qu'elle ne peut pas se passer de lui ; cela se ressent dans sa façon de le suivre du regard et de se cramponner aux accoudoirs de son trône comme pour s'empêcher de se jeter à son cou. Je pense qu'elle l'aime – je le sais, même. Je comprends ce qu'elle ressent, car j'ai été à sa place. Je détourne vivement le regard avant qu'elle s'aperçoive que je sais.

— Je vous comprends. Quel honteux spectacle ! me murmure quelqu'un à l'oreille.

Je me retourne et découvre que lord Pembroke, qui fut jadis mon beau-père, m'a vue épier la reine.

— Oh, je ne saurais dire, rétorqué-je conformément à ma réputation de fille innocente et ignorante – deux adjectifs qui semblent aller de pair pour tous.

— Eh bien, vous pouvez en remercier le ciel, dit cet homme qui m'a chassée de chez lui sans un remords, sans un adieu.

De son poste d'observation, Mary me sourit et m'adresse un petit signe de la tête, comme pour me souhaiter « bonne chance » avec ce fâcheux.

— Vous avez manqué à toute la famille Herbert, poursuit-il sur un ton grandiloquent. Je sais que mon fils regrette sincèrement d'avoir été séparé de sa chère et tendre épouse.

Je ne trouve rien à répondre à ces mensonges éhontés. J'écarquille les yeux et reste coite afin de voir où il veut en venir.

— Et je sais que vous aviez de l'affection pour lui, ajoute-t-il. L'amour de jeunesse, quelle belle chose ! Peut-être pourriez-vous songer à le considérer de nouveau comme un compagnon. Vous êtes une demoiselle importante, à présent, et votre avenir pourrait être brillant, mais le cœur n'oublie pas ses premiers émois.

J'ai posé la main sur mon ventre engoncé dans ce fichu corsage, mais ce geste passe inaperçu étant donné ce que je viens d'entendre. Je sens un mouvement dans mes entrailles, comme une sorte de gargouillement.

— Voici donc mon fils Henry, plus épris de vous que jamais, conclut lord Pembroke.

Il s'écarte ensuite pour laisser la place – comme le ferait un danseur pour son partenaire lors d'un bal masqué – à Henry Herbert, en bien meilleure santé que le garçon rachitique que j'ai rencontré le jour de notre mariage, et bien plus beau, souriant et manifestement amoureux.

— Voilà qui est inattendu, lui dis-je tandis que son père s'éloigne à grands pas pour aller ramper devant la reine.

— Pardonnez-moi, déclare Henry sans préambule. Sachez que je n'ai jamais eu l'intention de vous laisser. Rappelez-vous à quelle vitesse tout cela s'est passé ; il était impossible de savoir ce qu'il convenait de faire ; j'étais malade, et il me fallait obéir à mon père.

Je ferme brièvement les yeux. Je me souviens de la peur et du chaos, de la certitude que Jane était condamnée et qu'il ne restait plus rien à faire pour la sauver.

— Je m'en souviens, répliqué-je sèchement.

Je me souviens surtout avec quel empressement lui et les siens m'ont tourné le dos, comme si j'avais eu la peste. Cela étant, je n'ai pas oublié non plus que personne ne savait quoi faire, surtout pas ce garçon maladroit qu'était mon époux.

— J'ignorais totalement qu'on allait nous séparer, affirme-t-il avec

franchise. Je pensais que nos engagements, que notre mariage, étaient réels, et que nous serions mari et femme. Je ne savais pas du tout que nous pouvions être séparés.

Je me souviens aussi combien je désirais cet homme comme n'importe quelle jeune fille désire avoir un époux. Je me souviens du faste et des splendeurs de notre union, des superbes robes et des deux jours de festivités. Je me souviens de Henry, atrocement malade mais faisant tout son possible pour marcher fièrement à mes côtés jusqu'à l'autel, derrière Jane et Guilford Dudley. Je me souviens de ma sœur, tendue comme une corde de luth, ne sachant pas ce qu'elle devait faire, quelle était la volonté de Dieu, et aussi de son effroi face au trône, puis de son courage pour porter la Couronne, et je souris en repensant à la femme irréductible qu'elle était.

— Oui, je me souviens parfaitement de tout.

— Vous êtes l'héritière de la reine, à présent, indique-t-il en prenant manifestement pour lui mon sourire.

— Ce n'est pas le cas pour le Parlement, clarifié-je.

Je lance alors un rapide coup d'œil en direction du trône, où Robert Dudley semble avoir élu domicile et où il est collé à la reine, qui est pratiquement assise sur ses genoux.

— Vous êtes la seule héritière protestante, déclare-t-il, et celle qui est le plus largement approuvée par le peuple. La reine vous a désignée comme son héritière devant toute la Cour.

J'acquiesce poliment.

— Si nous venions à nous marier une seconde fois, poursuit-il à voix basse, et que nous mettions au monde un garçon, alors celui-ci deviendrait roi d'Angleterre.

J'ai une drôle de sensation au creux du ventre lorsqu'il me dit cela, comme si j'avais soudain l'estomac révolté ou qu'une bulle d'air s'était coincée dans mes entrailles. Je me demande s'il se peut que mon enfant se soit agité en entendant sa destinée, comme il est dit dans la Bible que l'enfant d'Élisabeth a tressailli d'allégresse. *Par tous les saints, il me semble bien !* S'il s'agit bien de mon enfant, alors il me faut me marier sans plus tarder, et Henry Herbert fera bien l'affaire. D'ailleurs, mieux vaut lui qu'un autre, puisqu'il est venu à moi, que son père tient tant à ce second mariage et qu'Élisabeth sera bien en peine de refuser étant donné que nous avons déjà été mariés par le passé. Notre union était parfaite à l'époque, et il n'y a pas de

raisons pour que cela ait changé. Il désire cette union, son père aussi et la reine ne peut s'y opposer. Quant à moi, je dois bien épouser quelqu'un. Dieu seul sait quand Ned reviendra, et seule Sa mère la sainte Vierge sait pour quelle raison il ne répond pas à mes lettres. Elle a cherché un homme pour être le père de son enfant, comme moi. Elle savait aussi qu'elle ne pouvait pas se permettre d'être trop exigeante, comme moi. Je dois me marier, puisque je sens à présent l'enfant que je porte.

Le mouvement dans mon ventre est si puissant que je m'étonne que Henry ne le remarque pas. Je tends la main vers lui et il ne se doute aucunement que je ne cherche qu'un peu de soutien.

— Nous avons effectivement vécu des jours heureux, dis-je sans bien réfléchir.

Je suis blanche comme un linge, j'ai très chaud et je crains qu'il ne voie la sueur qui perle à mon front.

— Je n'ai jamais considéré que nous n'étions plus mariés, affirme-t-il en me prenant la main. Je vous ai toujours vue comme ma femme.

— Moi aussi, moi aussi, réponds-je machinalement.

Je suis terrifiée à l'idée que je puisse être sur le point d'accoucher là, devant tout le monde. Je dois retourner à l'arrière du canot et trouver un endroit où m'asseoir, puis serrer les dents en attendant que cela passe et en priant pour que ce charmant tour en bateau se termine rapidement afin de pouvoir retourner au plus vite dans ma chambre. *Je ne peux tout de même pas mettre mon enfant au monde ici. Je ne peux pas accoucher devant la Cour ! À bord d'un canot ! Un canot royal ! Dans ma plus belle robe !*

Henry Herbert penche la tête et me montre quelque chose qu'il tient dans sa main. Il s'agit de mon ancienne alliance, celle qu'il m'a passée au doigt en ce jour lointain de notre mariage.

— Accepteriez-vous de la reprendre, pour nos fiançailles ? demande-t-il tout bas.

— Oui ! Oui ! réponds-je brusquement avant de saisir la bague dans l'espoir qu'il s'en aille au plus vite.

— Je vous ferai parvenir mon portrait, ajoute-t-il.

— C'est cela, dis-je.

— Me ferez-vous parvenir le vôtre ?

— Tout à fait. Veuillez m'excuser, à présent...

— Nous sommes fiancés de nouveau.

— Exactement.

Quelle idiote ! Je n'étais pas sur le point d'accoucher, ce n'était que mon bébé qui remuait. Comment aurais-je pu savoir, cependant, que cela pouvait donner l'impression de mourir ? Rien dans la Bible ne nous prépare à cela. Maintenant que cela est passé, je sais ce que c'est, et je n'ai plus aucun doute : je suis bien enceinte. Cette sensation d'avoir les boyaux écartelés se produit de plus en plus souvent. L'enfant bouge de lui-même et il arrive parfois qu'il remue, lorsque je suis allongée ; je vois alors mon ventre onduler, comme si un chaton se cachait sous ma chemise de nuit. Ce n'en est cependant pas un – je saurais quoi en faire, et personne n'aurait quoi que ce soit à redire –, mais il s'agit d'un enfant que je n'ai nullement le droit de porter, de mettre au monde ni d'élever. Que j'en aie le droit ou non, toutefois, il est bel et bien là et rien ne l'empêchera de naître – son arrivée est comme un nuage noir s'étendant au-dessus de la lande, prêt à inonder la terre et à souffler son inévitable tempête.

— Est-ce que tout va bien ? s'inquiète Mary avec la spontanéité d'une sœur. Tu as l'air aussi gonflée que la reine lorsqu'elle est malade, et tu es de si mauvaise humeur, ces temps-ci.

Je souhaiterais sincèrement lui avouer que j'aime Ned mais que je n'ai aucune nouvelle de lui ; qu'il était censé s'absenter pendant quelques semaines mais que cela fait déjà des mois ; que nous sommes mariés mais qu'il m'a abandonnée ; que j'attends un enfant de lui mais que je ne peux pas me plaindre de son abandon puisque notre mariage était secret ; que le bébé l'est encore davantage et que je ne supporte plus le poids de ces mensonges ; que de toute manière, l'enfant naîtra bientôt et que je ne pourrai plus le cacher ; que je serai plus déshonorée qu'une catin traînée derrière une charrette pour être fouettée en public.

— Je ne me sens pas bien, lui dis-je misérablement. Je ne me sens vraiment pas bien. Oh, Mary ! Comme j'aimerais que tu saches à quel point j'ai mal.

Elle se hisse dans l'encorbellement de la fenêtre pour s'asseoir à côté de moi, ses petites jambes se balançant dans le vide.

— Tu as de la fièvre ?

— Non, ce n'est pas une maladie, réponds-je. Je me sens malade.

— Ned te manque ?

— Pas du tout.

Elle me dévisage en fronçant les sourcils, affectant une mine interloquée.

— J'ai un ami, en catimini, et je ne te révélerai pas de qui il s'agit ; mais je ne le renierai jamais, m'apprend-elle dans l'espoir que je lui livre mon secret. Il m'assure qu'il m'aime, et je sais que je l'aime en retour. Je ne t'en dirai pas davantage. Je voulais juste te prouver que je suis capable de garder un secret, que je ne suis plus une enfant, malgré ma petite taille. Tu peux m'avouer que tu aimes Ned, je garderai aussi cela pour moi. Ton secret est en sécurité avec moi.

Je laisse échapper un petit gémissement de désespoir à l'idée que ma cadette traverse les mêmes épreuves que moi.

— Ne parle pas de lui, la mets-je en garde. Qui que soit ton mystérieux ami. Ne lui parle plus non plus. Ne vis pas dans le secret. Oublie-le. Cesse même de rêver de lui. S'il veut t'épouser, alors réponds-lui que tu ne pourras pas le faire sans la permission de la reine.

— Elle ne me laissera jamais me marier, rétorque Mary en haussant les épaules d'un air renfrogné. Elle aurait trop peur que je mette au monde un petit prince. Elle ne veut pas d'un héritier Tudor haut comme trois pommes.

Cette seule pensée me terrifie tellement que je suis saisie d'un hoquet de stupeur.

— Ton enfant n'aurait-il pas une taille normale ?

— Qui sait ? répond-elle dans un haussement de sourcils. Qui peut dire comment ces choses-là fonctionnent ? Quoi qu'il en soit, je ferais bien de choisir un homme plus grand que la moyenne afin de rétablir un certain équilibre.

— Mary, tu ne peux pas avoir d'amant ! Tu ne dois pas même plaisanter à ce sujet. Jure-moi que tu ne verras personne, que tu en finiras avec ton mystérieux soupirant.

— Est-ce à propos de Ned ? Vous êtes-vous mariés en secret ?

Je me plaque la main sur la bouche et la fustige du regard.

— Ne prononce pas un mot de plus, sifflé-je. Je suis sérieuse, Mary. Ne dis plus rien du tout. Je n'ai aucun secret, et tu ne dois jamais en avoir, toi non plus.

— Dis donc ! se récrie-t-elle en écartant ma main. Je ne suis pas un de tes animaux de compagnie qui aurait fait une bêtise, pas besoin de me remontrer ainsi. En revanche, je sais tenir un secret, et le tien, celui que tu prétends ne

pas avoir, ne craint rien avec moi. (Elle agite ses petites jambes pour se rapprocher du bord de la fenêtre, puis se laisse glisser au sol.) Cela étant dit, Henry Herbert n'est pas l'homme qu'il te faut. Je t'aurai prévenue ; ce godelureau est une véritable girouette tournant où que le vent souffle. Il fait ce que son père lui dicte, et son père ne pense à rien d'autre qu'à sa famille. Pour l'instant, ils sont persuadés que tu seras nommée héritière par le Parlement à la place de la reine Marie, et que tu succéderas à Élisabeth. C'est pour cela qu'ils te tournent autour comme s'ils t'admiraient plus que tout. Ne va pas croire que c'est le cas.

— Je pense que personne ne m'admire, dis-je tristement.

— Moi, si, affirme Mary en me prenant la main pour la poser sur sa joue. Et j'ai un grand cœur. Plus grand que celui de Henry Herbert, au moins.

— Il est mon seul espoir, observé-je avec pessimisme.

— Envisages-tu sérieusement de l'épouser ? s'enquiert-elle d'un air médusé. Parce que, écoute-moi bien, il fait le tour de la Cour en montrant un portrait de toi et en prétendant que vous êtes fiancés. On m'a posé la question et j'ai nié.

Mon enfant s'agite en mon sein, comme pour manifester son désaccord, et je laisse échapper un petit cri de surprise.

— Je n'ose pas le rejeter.

— T'a-t-il offert une bague ?

— Oui, mon alliance du premier mariage. Il l'avait gardée. Il m'a aussi offert un bracelet et une bourse remplie de pièces afin de me prouver sa sincérité. Son père m'a donné une des broches de sa mère.

— Demande à la reine de l'épouser pendant que la Cour est en villégiature, me conseille Mary. Elle est d'humeur plus magnanime lorsque nous sommes hors de Londres, et elle sera constamment au bras de Robert Dudley – de jour comme de nuit. Tu pourrais aussi prier Dudley de glisser un mot à Sa Majesté en ta faveur. Il est lui aussi un cœur épris, et prône l'amour envers et contre tous. Il ne peut pas te conseiller la prudence, lui qui fait tout ce qu'il peut pour qu'elle consente à l'épouser. Si, bien sûr, tu es déterminée. Cependant, j'avoue ne pas comprendre ce qui pourrait te pousser à faire pareille chose.

— Je n'ai pas encore préparé mes affaires, dis-je en changeant brusquement de sujet. Je n'arrive pas à remettre la main sur le panier de transport de Mr Nozzle.

— Je vais t'aider, déclare ma si petite sœur. Cesse donc de geindre. Ned sera bientôt de retour auprès de toi, ou alors tu épouseras Henry Herbert. Dans tous les cas, tu trouveras un foyer et un mari. Tu auras quelqu'un qui t'aimera pour qui tu es. Je t'aime déjà, moi. Que te faut-il de plus ?

Été 1561, la Cour en itinérance, sur la route de Wanstead

Nous quittons Londres et nous arrêtons le soir au palais de Wanstead, où lord Richard Rich, qui fut si prompt à abandonner Jane, nous accueille dans sa splendide propriété. Robert Dudley l'écarte de son chemin pour soulever la reine et l'aider à descendre de cheval, puis il franchit le seuil du palais en la portant toujours, comme s'il s'agissait de sa demeure et qu'ils étaient un couple fraîchement marié. Élisabeth rit allégrement de cette facétie et Richard Rich parvient à esquisser un sourire poli.

Les serviteurs ont sorti nos vêtements et nos bijoux, mais tout à Wanstead est si luxueux que nous n'avons besoin d'aucun artifice. Je surprends Élisabeth à examiner le domaine qui entoure le palais, et je devine que la Cour ira chasser demain. Il me faudra inventer une excuse, car les dix miles que nous avons parcourus aujourd'hui ont déclenché chez moi une douleur si terrible que je peux à peine marcher lorsque je descends de selle. Je ne serai jamais en mesure de galoper derrière la harde.

— Une lettre pour vous, déclare un des serviteurs en livrée de Rich en s'inclinant bien bas tout en me tendant un pli sur lequel est inscrit mon nom.

— Une lettre ? m'étonné-je.

Je suis si surprise que je reste un instant figée, les yeux rivés sur la missive tandis que l'espoir grandit en moi. Puis je tends la main d'un geste lent, presque craintif. J'ai l'impression qu'on me remet la clé qui me permettra d'échapper à une prison obscure.

Ned m'a répondu. Enfin ! Peut-être m'envoie-t-il ce pli de la côte ; peut-être est-il déjà rentré en Angleterre et fait-il déjà route vers le nord pour me rejoindre. Je suis si heureuse de recevoir de ses nouvelles que j'en oublie complètement la colère de n'en avoir pas eu plus tôt. Cela n'a plus d'importance. Plus rien d'autre n'a d'importance. S'il revient auprès de moi bientôt, nous pourrons tout avouer. Je pourrai rompre mes fiançailles avec Henry Herbert et déclarer à la reine que nous sommes mariés. Tout ira pour le mieux. Comme l'a dit la petite Mary, avec une sagesse qui dépasse le nombre de ses années : un foyer et un mari, que me faut-il de plus ?

Je m'aperçois cependant très vite qu'il ne s'agit pas de l'écriture de Ned, et que le sceau n'est pas le sien. Dès que je touche le courrier, mes espoirs partent en fumée. Je quitte la cour où les valets emmènent les chevaux pour les faire paître, puis je me réfugie dans les jardins, où les arbres jettent une ombre bienvenue sur un banc de pierre sur lequel je m'assois afin de reposer mon dos endolori et lire tranquillement ma lettre.

Elle me vient de Henry Herbert, et le contenu est absolument effarant.

J'ai mené jusqu'à présent une vie droite et vertueuse, et je refuse de sacrifier à jamais mon honneur pour une catin dont tous les hommes parlent...

Je suis si choquée que je manque de laisser tomber la feuille. J'ai l'impression que je vais défaillir ; l'effroi me coupe le souffle. Je relis cette phrase. *Comment ? Il me traite de « catin dont tous les hommes parlent » ?* Mon cœur tambourine dans ma poitrine et mon enfant a cessé de s'agiter, comme s'il était lui aussi sous le coup de cet affront.

— Ned, murmuré-je avec désespoir.

Je ne comprends pas qu'il reste loin de moi et me laisse affronter seule cette humiliation. Je n'arrive pas à croire que notre histoire d'amour se termine par ce désastre : moi enceinte, traitée de catin par Henry Herbert – *Henry Herbert !*

Vous avez tenté de me prendre au piège en me faisant miroiter votre affection, mais je remercie le ciel de n'avoir point cédé à ce poison et d'avoir su garder les idées suffisamment claires pour percer à jour votre stratagème avant de vous avoir donné plus que quelques babioles soutirées de façon malhonnête afin de dissimuler votre ignominie, ainsi que la sienne.

Il sait que je porte un enfant. Il n'accuse pas directement Ned, mais d'autres n'hésiteront pas à le traîner dans la boue avec moi. Je dois rendre à Herbert ses cadeaux et le prier de ne pas ébruiter cette affaire. Il est manifestement courroucé que j'aie essayé de le piéger par le mariage, et je ne peux sincèrement lui donner tort. Je l'aurais épousé afin de couvrir mon déshonneur. Au fond de moi, j'ai toujours su que cela serait impossible, car j'aurais sans doute accouché avant qu'il me passe la bague au doigt. Quand bien même, je n'aurais eu d'autre choix que de tout lui avouer dès nos vœux prononcés, et il aurait été tout aussi furieux qu'aujourd'hui.

J'aurais cependant été son épouse, mon enfant aurait porté son nom et j'aurais bénéficié d'un foyer, même temporaire. Qu'aurais-je pu faire d'autre, de toute manière ? Je pensais qu'être mariée avant de mettre au monde mon enfant me serait suffisant, car le bébé appartiendrait à une famille, et moi aussi. À présent, je vais me retrouver couverte de honte dès la naissance du petit, et traitée de catin par un jeune homme que j'ai tenté d'épouser et de tromper dans le même temps.

Je laisse retomber ma tête entre mes mains et je pleure directement sur cette cruelle lettre. Je ne sais absolument pas quoi faire. Je n'ai aucune idée de la manière dont il convient d'agir, et c'est à cet instant précis que mon enfant remue et pèse lourdement sur ma vessie, m'obligeant à prendre mes jambes à mon cou pour rejoindre le cabinet d'aisances. *Quelle misère !* Je n'aurais pu imaginer pire situation, et c'est moi qui en pâtis. J'étais si heureuse d'être l'épouse de Ned, l'amie de Jane, l'héritière de la reine et la sœur d'une sainte, mais je me retrouve aujourd'hui dans une position misérable. J'ai perdu mon honneur et je suis humiliée ; j'ai le sentiment que je ne parviendrai jamais à me relever de cette douloureuse épreuve.

Je n'ai aucun mal à convaincre les dames d'honneur d'Élisabeth que je suis au plus mal, car cela se voit à mes traits tirés, qui m'ôtent toute beauté, et

je n'arrive plus à dormir la nuit tant mon bébé s'agite dès lors que je m'allonge. J'ai de larges cernes sous les yeux et ma peau si lisse est à présent couverte de boutons. Personne ne peut me croire en bonne santé. Je suis boursouflée, comme si je souffrais d'hydropisie, et je ressens une douleur permanente dans mon dos et mon bas-ventre. Tous les jours, pourtant, il me faut me tenir debout des heures durant tandis que la reine reste sur son trône, qu'elle se promène, ou qu'elle danse. Je dois m'incliner avec le dos bien droit, et sourire. Tout cela est une torture insoutenable, pire que tout ce qui a pu être inventé à la Tour de Londres ; je me dis alors que je ferais mieux de tout avouer et d'affronter mon châtiment plutôt que de souffrir ces mensonges et cette souffrance perpétuels. L'écartèlement me paraît préférable.

La Cour continue son voyage estival, allant de fastueux palais en demeure somptueuse, et Élisabeth est comme un coq en pâte, Robert Dudley à ses côtés tout le jour durant, dansant avec elle le soir, et dans la chambre attenante la nuit. Ils sont comme deux jeunes amants qui coquettent gaiement, jouent à des jeux d'argent et partent chevaucher ensemble. Ils sont aussi heureux que nous l'étions, Ned et moi, avant qu'elle l'envoie en France, et me condamne à la solitude et au déshonneur.

J'écris à l'une de mes suivantes restées à Westminster. Je lui demande d'aller récupérer dans mon coffre se trouvant dans la salle du trésor ma boîte à bijoux afin de me faire parvenir tous les cadeaux offerts par Henry Herbert. Je dois lui rendre son portrait et le médaillon renfermant une mèche de ses cheveux au plus vite. Comme j'ai dépensé son argent, je serai bien en peine de le lui rendre.

Été 1561, palais de Pirgo, Essex

Je n'ai pas de réponse de ma suivante et je crains qu'elle n'ait pas reçu ma lettre, qu'elle ne parvienne pas à retrouver ma boîte à bijoux ou qu'il se soit passé quelque chose de fâcheux. Je décide de lui envoyer un second courrier dès notre arrivée à la demeure de mon oncle John Grey, à Pirgo, pour la rappeler à son devoir et lui ordonner de se hâter. Il est touchant de voir combien le vieil homme est fier de sa nouvelle propriété ; c'est un manoir royal qui lui a été offert par la reine, et il pense qu'une telle marque de faveur

envers lui ne pourra que me profiter aussi. Il me met en avant dans tous les divertissements prévus pour la souveraine, et il veut que je mène le bal. Il ne peut évidemment pas se douter de la raison pour laquelle je fais tout pour éviter qu'elle ne me remarque.

— Et que devient donc ta beauté ? se plaint-il auprès de moi. Que t'arrive-t-il, ma fille ? Tu as grossi. Il ne faut pas que tu te laisses aller à la gourmandise tant que le Parlement ne t'a pas officiellement nommée héritière du trône. La reine ne supporte pas les gloutons. Nous voulons tous une belle jeune héritière qui a l'air féconde, mais tu parais éreintée.

— Je sais. Je suis désolée, me contenté-je de répondre.

Je me demande l'espace d'un instant s'il serait judicieux de lui avouer que mon péché est bien pire que la simple gourmandise, mais en observant son visage buriné, je n'ose tout simplement pas lui expliquer qu'une autre de ses nièces se retrouve menacée par la Couronne.

— Que gardes-tu là caché sous ta cape ? s'enquiert-il soudain.

— Mon chat, Ruban, dis-je.

Il n'esquisse pas le moindre sourire devant la petite boule de poils blanche.

— Parfaitement ridicule, déclare-t-il. Prends garde à ce que mes chiens ne le repèrent pas, ils en feraient de la pâtée.

— Une lettre pour lady Catherine, annonce un serviteur qui approche en me tendant un pli portant le sceau de Pembroke. Le messenger attend une réponse.

— Ah, vraiment ? s'exclame mon oncle avec un brusque regain d'enthousiasme. C'est Henry Herbert qui t'écrit ? Son père et moi avons échangé un peu plus tôt, et il me disait qu'ils songeaient à la possibilité de renouveler votre mariage. Ouvre donc cette lettre, mon enfant.

— Je préférerais la lire plus tard, dis-je, la gorge sèche.

— Oh, je vois, s'esclaffe-t-il avant de se tourner vers son domestique pour discuter avec lui des préparatifs pour le dîner de la reine tandis que je brise le sceau et déplie la feuille.

J'exige, madame, que vous me rendiez sans délai, par retour de courrier, ces lettres et ces cadeaux que je vous ai donnés, ainsi que mon portrait ; faute de quoi, je vous le dis sans détour, je clamerai haut et fort votre perfidie, qui sera alors aussi manifeste

aux yeux du monde que l'est à présent aux miens, Dieu merci, votre bassesse morale.

J'ai soudain la nausée et ne peux m'empêcher de relire plusieurs fois cette lettre. *Il sait que je suis avec la Cour ; s'imagine-t-il que je garde son portrait où que j'aille ? Idiot qu'il est, je suppose que c'est le cas. Quel homme vaniteux. Quel écervelé ! Comme je suis heureuse que nous ne nous mariions pas ! Dans ce cas, pourtant, si je n'ai pas d'époux et que Henry Herbert me traite publiquement de catin, que va-t-il m'arriver ?*

— Tout va bien ? s'enquiert mon oncle. Tu ne sembles pas très réjouie ? Est-ce une querelle d'amoureux ?

— Non, tout va bien, réponds-je en mentant d'une voix tremblante.

Si Henry ne récupère pas ses lettres, et qu'il décide de révéler que Ned et moi sommes amants, alors je perdrai la faveur de la reine, et mon oncle sera mis au ban, comme toute ma famille. Mary devra quitter la Cour, et que fera-t-elle alors ? Nous ne recevrons plus les appointements des demoiselles au service de Sa Majesté, personne ne nous paiera pour l'approcher, et elle ne nous fera plus aucun cadeau. Tous les miens subiront les conséquences de mon erreur. Où irai-je mettre mon enfant au monde, alors ? Et comment l'élèverai-je ?

— Tout va très bien, affirmé-je dans un sourire forcé. Pour le mieux.

— Fort bien, se réjouit-il. Nous irons voir la reine pour lui demander sa bénédiction pour ton mariage avec Henry Herbert. Pourquoi pas tant qu'elle est mon hôte ? Si la soirée se passe bien, et si elle semble de bonne humeur, bien entendu. Tu devrais voir la taille du château en massepain que j'ai fait faire ! J'espère simplement que les domestiques arriveront à le remonter des cuisines sans le faire tomber ! Comme j'ai hâte de voir cela ! Il était temps que tu te maries, ma petite Catherine.

— Pas maintenant, me récrié-je en déglutissant péniblement. N'en parlez pas à la souveraine maintenant, je vous en supplie. Lord Hertford est mécontent de moi pour une affaire triviale. Je dois lui faire parvenir un gage de mon affection. Si je pouvais envoyer une suivante à Westminster, elle pourrait aller le chercher.

— Ah, les premières amours ! Ah, les premiers émois ! s'exclame mon oncle, hilare. Que de difficultés vous vous imposez ! Envoie-lui une rose prise dans les jardins, cela lui suffira amplement, tu verras. J'irai parler à la

reine de ta part quand elle sera de bonne humeur, dès que tu me feras signe.

— Je vous ferai signe, dis-je trop vivement. Ne lui parlez pas avant cela. Je vous ferai signe.

— Alors, va enfiler ta plus belle robe, déclare-t-il en m'offrant une petite tape sur l'épaule, nous allons offrir à Sa Majesté un dîner et des divertissements dont elle se souviendra durant tout son règne.

— D'accord, accepté-je sagement. Merci, mon oncle. Je vous suis très reconnaissante.

— Et n'oublie pas d'aller mettre tous tes animaux aux écuries, ajoute-t-il. Je ne veux pas qu'ils salissent ma nouvelle demeure.

Je décide de laisser Ruban dans sa cage de transport, car il n'est pas obéissant et irait vagabonder. Je cache toutefois ma chienne Jo et mon singe Mr Nozzle pour les emmener dans ma chambre, et les laisser profiter de cette maigre liberté. Ce sont les seuls êtres au monde à se soucier de moi, les petits anges, et je refuse de les abandonner aux écuries, quoi que dise mon oncle.

Je me comporte au cours de la soirée comme un vieux comédien harassé, jouant mon rôle de nièce chérie, de cousine préférée de la reine – après Marie I^{re} d'Écosse – et d'héritière du trône, le tout avec la raideur mécanique d'un somnambule. Je suis incapable de réfléchir à ce que je fais, et je ne vois pas qui pourrait m'aider dans ma situation. Je ne peux empêcher Henry Herbert de divulguer ma honte, ni de la répéter à toute la Cour. Quand bien même je parviendrais à remettre la main sur les cadeaux qui m'ont été offerts et que je les lui rendrais à temps, je doute que cela suffise à le convaincre de tenir sa langue ; sa fierté a été durement touchée et il a été froissé dans son orgueil. Il me faut donc réfléchir. S'il décide de parler et de dire tout le mal qu'il pense de moi, la reine l'apprendra tout de suite, tout comme William Cecil, Robert Dudley, lady Clinton et mon oncle, puis ma belle-grand-mère Catherine Brandon et ma tante Bess St Loe ; et tous ceux qui m'ont promis leur soutien par le passé en viendront à me haïr de les avoir trahis et de m'être comportée de manière aussi obscène.

Je réfléchis : Il me faut trouver quelqu'un qui restera mon allié et interviendra en ma faveur auprès de la souveraine. Je dois choisir quelqu'un à qui tout avouer, et ce parmi la multitude d'opportunistes, de fourbes et d'égocentriques qui composent la Cour. Je dois dénicher une personne à qui livrer mes secrets en espérant qu'elle décidera de me soutenir.

Je pourrais peut-être me confesser à William Cecil, puisqu'il est le plus

proche conseiller de la reine, donc le plus à même de la convaincre, et qu'il m'appuie déjà pour la succession étant donné notre foi commune. Il est opposé à n'importe quel papiste et il me préférera toujours à Marie I^{re} d'Écosse ou à Margaret Douglas. Je suis la seule princesse protestante. Il se rallie naturellement à ma cause. Je ne peux toutefois pas me confier à lui – c'est impossible. Je ne pourrai jamais poser mon regard dans ses yeux marron si tristes, si confiants, comme ceux d'un épagneul, et lui dire que je lui mens depuis des mois, que je me suis mariée en secret, que l'union a été consommée, que mon époux est depuis parti Dieu sait où – avec le propre fils de Cecil – et m'a abandonnée à mon triste sort pour me laisser affronter seule le courroux de la reine. C'est trop pour moi, je ne peux pas lui dire une telle chose ; je ne pourrai pas trouver la force d'avouer cela. J'ai trop honte pour me confesser à un homme comme William Cecil.

— Tout va bien ? s'inquiète ma sœur Mary en se campant à mes côtés, les yeux levés vers moi. Tu sembles souffrante.

— J'ai la nausée, réponds-je. Ne me regarde pas. Je ne veux pas que quiconque me regarde.

— Que t'arrive-t-il donc, ces temps-ci ? s'enquiert-elle. Tu as l'air aussi terrifié qu'un enfant abandonné.

Je bats rapidement des paupières pour faire refluer mes larmes.

— Et tu ne cesses pas de pleurer ! ajoute-t-elle. Ned t'a-t-il quittée ?

— Oui, confessé-je. (Cet aveu me fait soudain comprendre toute la gravité de cette vérité.) Il a dit qu'il m'écirait, mais il ne l'a pas fait. Il a dit qu'il partait seulement quelques semaines, mais cela fait déjà plusieurs mois. Il ne répond pas à mes lettres, et je ne sais même pas où il se trouve. Il est donc manifeste qu'il m'a quittée. Il m'a abandonnée depuis longtemps, et je ne sais pas quoi faire sans lui.

— Et Henry Herbert ? avance-t-elle.

— Il est furieux contre moi parce que je suis amoureuse de Ned. Il sait tout.

— Et tu ne pourrais pas te contenter d'être seule ? me demande-t-elle avec une moue.

— Nous sommes promis l'un à l'autre, réponds-je. (Encore maintenant, je n'ose pas dire la vérité à ma cadette.) J'ai l'impression d'avoir pris un engagement.

Mary part d'un rire franc.

— Pour l’amour de Dieu ! Notre propre sœur est morte sur l’échafaud pour l’Évangile. Voilà un engagement. Elle est morte parce qu’elle avait pris un engagement devant Dieu qu’elle n’a pas voulu rompre. Vas-tu accepter de gâcher ta vie pour une petite promesse ? Une promesse d’amour ? À un homme ? Oublie tout de suite cette promesse ! Renonces-y !

— C’est complètement différent de Jane, me défends-je.

— Évidemment ! Il faut que nous fassions tout notre possible pour être différentes. Nous devons vivre pour le plaisir et la joie. La seule chose qu’il nous faille retenir de la mort de Jane est que l’existence est précieuse, que chaque jour est un cadeau que nous devons chérir. Reviens sur ta promesse ! Change d’avis ! Fais table rase !

— Ce n’est pas la leçon qu’elle souhaitait que nous retenions, dis-je en repensant à son fameux « Apprends à mourir ».

— Et moi, je ne crois pas qu’elle était une bonne pédagogue, ni un exemple à suivre, rétorque Mary.

Je n’aurais pas été plus choquée de voir ma chienne Jo se dresser sur ses pattes arrière. Je n’avais aucune idée que Mary pensait cela de Jane. J’ai toujours cru qu’elle était trop jeune pour comprendre ce qui s’était réellement passé, et – honte à moi – que sa petite taille l’empêchait de saisir les débats et les discussions de gens tellement plus grands qu’elle.

Je lis dans son regard un certain agacement, puis elle me sourit tendrement.

— Je vivrai selon mes propres principes et serai seule maîtresse de ma vie, décrète-t-elle. Et je n’aurai peur de rien.

Elle s’éloigne alors et quelqu’un vient lui demander de danser. Je la vois aller rejoindre le rang des jeunes filles qui font deux fois sa taille mais sont deux fois moins jolies, et mille fois moins intelligentes. Je songe à ce petit bout de femme, si vaillant, et je me dis que je ne peux aller trouver la reine, car je n’ai pas le droit de gâcher l’existence de Mary.

Je songe à me confier à tante Bess – lady St Loe. Ce n’est pas la femme la plus affectueuse du monde, mais elle aimait notre mère et m’a assurée de son amitié. Elle m’a dit aux funérailles de ma mère que je ne devais pas hésiter à venir la trouver. Elle a une grande expérience de la vie, a connu trois mariages et a eu un nombre incalculable d’enfants. Elle saura reconnaître les signes de grossesse et pourra me dire quand le bébé arrivera. Elle comprendra forcément ce que l’amour peut nous pousser à faire, sans doute parfois au

détriment de la raison. Par ailleurs, elle est l'amie et la confidente d'Élisabeth. Si elle entend et comprend mon aveu, elle pourra probablement intercéder en ma faveur auprès de la reine et arranger ma situation.

Ma décision est prise, mais je ne trouve ni le bon moment, ni le courage d'aller lui parler. Je n'ose pas aller la voir tant que nous sommes sous le toit de mon oncle, car je ne veux pas prendre le risque de le mettre dans l'embarras. Si Élisabeth est furieuse, sa colère frappera aveuglément, tel un fouet, et je ne peux me résoudre à exposer tante Bess au vitriol que la reine déverse dès lors qu'elle s'estime victime d'une injustice. J'attends donc patiemment tandis que la Cour poursuit son lent voyage vers l'est, passant de la chaleur moite aux orages d'été. Le tonnerre gronde si fort un soir que les cheminées en sont ébranlées et que tout le monde croit venue la fin du monde. Puis nous arrivons à Ipswich, et c'est là que je ressens une douleur nouvelle qui se propage de mon intimité jusqu'à mes côtes, et me donne l'impression que le diable cherche à m'écarteler. Je dois donc révéler mon secret à tante Bess sans plus tarder, et lui demander de faire venir un médecin, sans quoi je mourrai sans avoir rien dit lorsque l'enfant viendra malgré moi.

Été 1561, résidence de Mr More, Grand-rue, Ipswich

J'attends que la nuit vienne, mais la Cour est plus fougueuse et plus insouciant que jamais, cet été, et Élisabeth ne va se coucher qu'aux environs de minuit. Lorsque tout est enfin calme et que les serviteurs sont endormis sur les tables à tréteaux dans la grand-salle de la maison de maître ou enroulés dans leur cape devant l'immense âtre. Je laisse Jo ronfler sur mon oreiller, Mr Nozzle allongé à côté d'elle, et Ruban dans son panier, puis je me faufile jusqu'à la chambre des St Loe. Je frappe doucement à la porte et j'entends Bess s'enquérir : « Qui est là ? » J'entre sur la pointe des pieds.

Elle est assise dans son lit, vêtue d'une robe de chambre, son bonnet de nuit attaché sous son menton, et lit la bible à la lueur d'une bougie. Fort heureusement, elle dort seule. Si elle avait été accompagnée, je n'aurais rien pu lui dire. Son mari est parti au-devant de la Cour, car il est le capitaine de la garde ainsi que grand maître des cérémonies, et il doit s'assurer que la prochaine étape de la Cour dépassera les nombreuses exigences de Sa

Majesté. C'est ainsi que Bess, mariée depuis seulement deux ans, doit se passer de son époux afin qu'Élisabeth puisse jouir entre les bras de son amant de toutes les plus belles choses que pourra organiser sir William St Loe. Nous rampons tous devant elle, cette insupportable reine, comme si elle n'avait pas été élevée dans une chaumière, se contentant de vêtements donnés par charité – une fille sans nom, sans titre et sans amis.

— Qui est-ce ? demande Bess avant de sourire lorsqu'elle me reconnaît. Oh, Catherine, très chère. Qu'y a-t-il ? Avez-vous un problème ?

Je referme la porte derrière moi et approche du lit.

— Tante Bess..., commencé-je avant de me rendre compte que je ne peux rien lui dire, que je n'en ai pas le courage.

— Que se passe-t-il, Catherine ? Qu'y a-t-il, ma petite ? interroge-t-elle avec une inquiétude manifeste.

Je songe que si j'avais eu une mère aussi compatissante, j'aurais été capable de tout lui avouer.

— Je... Je...

— Quoi ? insiste-t-elle en me dévisageant d'un air perplexe. Est-ce quelque chose de grave ?

Je décide de simplement écarter les pans de ma robe de nuit, sous laquelle ma chemise blanche épouse mes seins gonflés et mon ventre rond. Elle remarque sans mal ces courbes immanquables et la protubérance que forme mon nombril malgré tous mes efforts pour cacher cela.

Elle se plaque les deux mains sur la bouche, comme pour étouffer un hurlement, et écarquille les yeux.

— Doux Jésus, qu'avez-vous donc fait ? déplore-t-elle dans un souffle.

— Je suis mariée, me défends-je misérablement.

— Comment ? À Henry Herbert ?

— Non, non, je n'ai fait qu'accepter sa demande dans un moment de désespoir, mais il sait tout.

— Dieu Tout-Puissant !

— Je suis mariée à Ned Seymour.

— Vraiment ?

— Oui, mais il s'en est allé et ne m'a pas écrit depuis.

— Conteste-t-il votre mariage ?

— Je ne sais pas. J'espère que non.

— Est-il au fait de votre état ?

— Je l'ignore. Nous n'étions pas certains. Sa sœur Jane savait tout.

— Et que voulez-vous que ça nous fasse ? s'emporte lady Bess. Elle est morte et lui a disparu. Quelqu'un d'autre le sait-il ? William Cecil ?

— Non, non. Je n'ai pas pu me confier à lui. Je n'ai pas réussi à l'avouer à lady Clinton non plus, et je...

— Et pourquoi me le dire à moi, bon sang ? siffle-t-elle avec les mains toujours plaquées sur le visage. Pourquoi venir me voir et tout m'avouer, à moi ?

— J'ai pensé que vous pourriez m'aider.

— Jamais ! tranche-t-elle.

— Mais, lady St Loe... Ma mère... Votre grande amitié ? Vous m'avez promis que...

— J'aimais votre mère et elle s'est montrée aimable envers moi lors de mon deuxième mariage qui s'est déroulé chez vous, puis lors de ma troisième union. Remarquez bien que j'ai parlé de mariage – de mariage public. Votre mère vous étriperait plutôt que de vous trouver dans cet état sans un époux à l'horizon. Elle ne me demanderait pas de vous aider ; elle vous éloignerait sans plus attendre de la Cour et vous emmènerait loin, dans un endroit reculé, et prierait pour que l'enfant soit mort-né, afin que votre honneur soit sauf.

— Lady Bess...

— Je n'ai pas le crédit nécessaire, décrète-t-elle avec l'indifférence d'un banquier génois refusant de prêter de l'argent. Je ne suis pas suffisamment riche pour entreprendre une telle chose. Personne ne l'est ; personne n'est assez riche. Il vous faut partir loin.

— Je n'ai pas besoin d'argent...

— Si, contre-t-elle. Désespérément. Et vous avez besoin d'un toit, d'un mari et d'un soutien pour intervenir auprès de la reine. Je n'ai rien de tout cela pour vous ; quand bien même, je ne suis pas sûre que j'accepterais de tout risquer pour une demoiselle aussi écervelée que vous.

— Mais je n'ai nulle part où aller, gémis-je lamentablement. (*Je n'aurais jamais pensé qu'elle se mettrait en colère contre moi.*) Où pourrais-je aller ? Tante Bess, je vous en prie ! Ne pouvez-vous pas m'héberger ? Puis-je aller me réfugier chez vous ?

Elle se plaque une nouvelle fois la main sur la bouche pour étouffer un cri d'effroi.

— Quoi ? Voir naître un héritier Tudor sous mon toit ? Un enfant pour

moitié Tudor et pour moitié Seymour ? Ne voyez-vous pas que la reine considérera cela comme un complot ? Non ! Non ! Vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis ? Élisabeth me bannirait de la Cour séance tenante si elle apprenait que vous m'avez parlé de cela, si elle apprenait que je savais quelque chose à ce sujet. Allez-vous-en. Allez ! Et ne racontez à personne que vous êtes venue me voir, car je nierai farouchement.

— Mais que dois-je faire ? lui demandé-je.

Son visage disparaît dans l'ombre avant qu'elle saisisse la bougie qui se trouve sur sa table de chevet.

— Trouvez un endroit où vous cacher, mettez votre enfant au monde, puis laissez-le à quelqu'un – ou débarrassez-vous de lui, s'il le faut – puis revenez à la Cour et faites comme s'il ne s'était jamais rien passé, me conseille-t-elle. Et ne dites jamais à personne que nous avons parlé de cela. Je ne le confesserai jamais, soyez-en certaine.

— Ma chère tante Bess, je vous en conjure, ne soufflez pas cette bougie !

La flamme s'éteint brusquement dans un souffle d'air et les ténèbres s'emparent de la pièce.

Je reste dans l'obscurité, abattue, puis me tourne péniblement et avance à tâtons vers la porte.

Je rejoins mon lit, mais je ne m'endors pas. Le bébé s'est une fois de plus retourné et j'ai l'impression qu'il s'est étiré, car mon ventre n'est plus aussi gonflé, et je me dis l'espace d'un instant qu'il est peut-être mort et qu'il se recroqueville, ce qui serait une excellente nouvelle pour moi. C'est alors qu'il s'agite et donne de grands coups de pied, comme pour me prouver qu'il est toujours bien là.

Je ressens d'ailleurs à cet instant un élan de tendresse pour le pauvre petit être. *Je ne veux pas qu'il meure, et je ne peux pas souhaiter sa mort.* Quand lady St Loe m'a déclaré que je devrais espérer qu'il soit mort-né, je l'ai vue comme un monstre, un démon sanguinaire. Je n'abandonnerai jamais cet enfant ; je n'envisagerai jamais de l'étouffer avec un oreiller avant de le jeter dans une fosse. Je me souviendrai de cette bougie soufflée et de ces soudaines ténèbres jusqu'au jour de ma mort. *Comment a-t-elle pu ?* Rien ne sert, pourtant, de me morfondre, car il me faut réfléchir à quoi faire et où aller.

Je m'essuie les yeux et me redresse dans mon lit. Il faut que j'agisse sur-

le-champ : des douleurs atroces me déchirent le ventre, et quelque chose se prépare forcément. Même si tante Bess m'a bien fait comprendre qu'elle ne m'aiderait pas, elle m'a cependant donné une idée : je dois m'éloigner de la Cour et mettre ce bébé au monde dans le plus grand secret, puis éventuellement le laisser aux bons soins d'une famille aimante, avant de rentrer. Quand Ned sera de retour, s'il revient un jour, qu'il m'aime encore et que tout cela se révèle être un terrible malentendu, alors nous pourrions solliciter la permission de nous marier, annoncer que nous le sommes, puis présenter au monde notre enfant, le petit héritier du trône d'Angleterre.

Robert Dudley, lui au moins, serait ravi : cela donnerait à Élisabeth un héritier mâle qu'elle pourrait nommer pour la succession, et elle serait alors libre de l'épouser. William Cecil, lui, serait content d'avoir un héritier protestant. Il me faut toutefois trouver quelque part où m'isoler, mon secret à l'abri du danger.

J'aimerais plus que tout pouvoir retourner à notre ancienne demeure de Bradgate, mais tout le monde me connaît là-bas et la nouvelle atteindrait la Cour à la vitesse d'un espion voyageant au grand galop. J'aimerais aussi pouvoir me rendre à Hanworth et être auprès de Ned, mais sa mère n'a pas voulu nous donner sa bénédiction lorsqu'il la lui a demandée et je doute qu'elle m'accueille s'il n'est pas avec moi, surtout en l'absence de Jane, qui avait promis de m'aider lorsque le moment viendrait. Je n'ose m'y rendre sans invitation et encore moins annoncer à la mère de Ned la raison pour laquelle j'ai besoin de me réfugier chez elle. Je ne peux pas non plus aller rejoindre mon oncle, car je n'ai pas le courage de lui avouer la vérité, ni de me présenter en disgrâce sur le pas de sa porte. J'ai besoin de trouver quelqu'un qui a de vastes terres et de nombreuses propriétés, qui pourrait m'offrir un refuge jusqu'à l'arrivée de l'enfant. Ce doit être quelqu'un de riche, qui puisse me payer une nourrice et acheter le silence de beaucoup de gens. Il me faut quelqu'un qui n'ait pas peur de cacher des choses à la reine, qui accepterait le risque de déplaire à Élisabeth afin de lui procurer un héritier protestant.

Je me dis que cela ne peut être que William Cecil ou Robert Dudley ; personne d'autre n'a ce que tante Bess a appelé le « crédit », comme si nous étions tous des lads accumulant le prestige autant que le sou.

Je n'ose cependant pas parler d'affection et de promesses secrètes avec William Cecil. Il est si vieux et si parfaitement respectable, et il s'adresse à

moi comme un oncle affable. Je préférerais encore me confesser à mon véritable oncle, John Grey. Cecil a déjà tenté de me parler, par ailleurs, et je lui ai menti effrontément, tout au long de ma grossesse – chose qu’il n’oubliera jamais. Robert Dudley, quant à lui, s’est toujours montré aimable envers moi. Il s’est lié d’amitié avec Ned et me témoigne tout le respect dû à une héritière du trône. Il a, qui plus est, réussi à redorer son blason après le meurtre de son épouse ; le crédit dont il jouit à la Cour est le meilleur qui soit. Il possède des dizaines de demeures qui lui ont été données par la reine, et il peut bien me mettre à l’abri dans l’une d’elles. Je décide donc que j’irai tout lui avouer demain, puis je me rallonge et essaie de dormir.

Je ne cesse toutefois pas de me retourner. Mes efforts pour trouver le sommeil sont vains. Je roule sur le côté telle une baleine échouée, puis de l’autre, mais je ne parviens jamais à m’installer confortablement avec cet enfant qui presse si durement soit contre ma poitrine, m’empêchant alors de respirer, soit contre ma vessie, m’obligeant alors à me lever pour aller me soulager dans le pot de chambre. Mon cerveau fonctionne à toute allure et mon cœur bat brutalement devant le danger qui me guette. Je ne réussirai jamais à m’endormir tant que je ne me serai pas confessée à Robert Dudley et qu’il ne m’aura pas offert un refuge. Je suis certaine qu’il veille tard, et je songe à aller le voir sur-le-champ pour tout lui révéler, m’en remettre à lui et placer mon sort entre ses mains.

Ma détermination me pousse jusque devant la porte de sa chambre, à laquelle je frappe doucement. Elle s’ouvre presque immédiatement, comme si quelqu’un montait la garde à l’intérieur, et je vois le laquais de Robert Dudley, Tamworth, qui passe la tête dans le couloir.

— Lady Catherine ! s’exclame-t-il tout bas avant de sortir de la chambre de son maître pour me prendre la main et me faire entrer. Ne restez donc pas là-dehors, quelqu’un pourrait vous voir.

Je referme la porte derrière moi et j’entrevois alors quelqu’un remuer sous les draps du lit à baldaquin.

— Oh ! Soyez la bienvenue, m’accueille Dudley avec un certain amusement.

Il rejette alors les couvertures et se lève, entièrement nu, comme s’il attendait une amante. Quand il s’aperçoit qui je suis, il recule avec une pudeur recouverte devant mon regard effaré, et il tire sur le drap pour se l’enrouler autour de la taille. Je remarque qu’il a les épaules carrées et le torse

puissant, avec des muscles saillants. Je ne peux m'empêcher de me demander qui il attendait, ainsi nu dans son lit, dans toute sa sombre splendeur masculine, somnolent pendant cette galante attente. Je ne peux m'empêcher de voir combien il est joliment fait et je songe que n'importe quelle femme serait ravie d'être escortée dans cette chambre par Tamworth, ce que ce dernier semble avoir l'habitude de faire.

— Tu peux nous laisser, Tamworth, déclare Dudley. Patiente à l'extérieur, et garde la porte.

Le laquais jette sa cape par-dessus sa chemise de nuit et sort de la pièce. Je l'entends tirer une chaise dans le couloir et s'asseoir pour s'assurer que nous ne serons pas dérangés. Manifestement, il sait ce qu'il doit faire.

Robert lance un regard en direction de la seconde porte d'accès à sa chambre.

— Ne parlons pas trop fort, dit-il ensuite.

— Est-ce la porte qui donne sur la chambre à coucher de la reine ?

Je n'arrive pas à croire que même lors des déplacements estivaux, ces deux-là se voient encore attribuer des appartements communicants. Cela signifie que les rumeurs sont vraies.

— Peu importe. Veillez à ne pas parler trop fort, insiste-t-il en se dirigeant à pas de loup vers la porte en question pour refermer silencieusement le loquet. Que voulez-vous, lady Catherine ? Vous ne devriez pas être ici.

— Je fais face à un problème, dis-je. Un grave problème.

— Je vous écoute.

Je ne sais pas vraiment pas où commencer, mais je me lance.

— Ned Seymour et moi nous sommes fiancés en secret, déclaré-je.

— Mauvaise décision, commente-t-il sèchement en posant un regard noir sur moi.

— Puis nous nous sommes mariés en secret.

— De la pure folie, critique-t-il en plissant les paupières.

— Puis il est parti pour la France et maintenant l'Italie, avec Thomas Cecil.

Il ne dit rien et se contente de me dévisager.

— Et j'attends un enfant.

— Dieu du ciel, s'exclame-t-il d'un air ébahi.

— Oui, je sais, soufflé-je d'une voix tremblante mais sans pleurer, pour

une fois.

Je crois que j'en suis arrivée à un point où les larmes sont inutiles. Je suis tombée plus bas que tout, réduite à raconter mon honteux secret à l'amant de la reine, dans sa chambre, à une heure indécente. C'est pourtant à mes yeux le seul moyen de survivre à tous ces terribles événements.

— Est-ce que William Cecil le sait ?

Je ne suis guère plus que cela, songé-je, un jeton que les grands de ce royaume pourront jeter sur la table au moment voulu.

— Non, je suis venue directement vous voir – vous seul.

— Eh bien, vous n'auriez pas dû, rétorque-t-il brusquement. Pas pour une affaire de cette nature.

— Vers qui d'autre aurais-je pu me tourner ? demandé-je. Je n'ai aucun ami, et je suis orpheline.

Je soutiens brièvement son regard de reproche avant de poursuivre :

— Je n'ai pas de sœur aînée pour me conseiller. *(Il le sait, car il est directement responsable de la mort de Jane.)* Je n'ai plus de père.

Encore une fois à cause de lui.

Il traverse la pièce et va récupérer une chemise qu'il enfle, puis une paire de bottes d'équitation afin de préserver sa pudeur.

— Vous auriez dû aller trouver la reine il y a déjà bien longtemps.

— Certes, mais je ne le peux plus, à présent, contré-je. Je me suis dit que vous pourriez peut-être me laisser demeurer dans une de vos plus modestes propriétés, quelque part loin d'ici, le temps que je mette l'enfant au monde.

— Jamais, réplique-t-il sans hésiter. Le scandale qui en résulterait dépasse tout ce que vous pourriez imaginer. Tout le monde croirait que l'enfant est de moi, ou qu'il s'agit de Sa Majesté mettant secrètement au monde un bâtard. Vous feriez voler en éclats la Couronne d'Angleterre. Pensez-vous que... (Il s'arrête brutalement et lâche un juron.) Non. Vous ne pensez pas, apparemment.

Il a raison. Je n'avais pas songé à cela. Je ne réfléchis jamais comme il faut.

— Vous n'auriez pas pu choisir pire moment, reprend-il comme pour lui-même. La reine d'Écosse qui rentre à Édimbourg sans même avoir signé le traité de paix...

— Il arrive bientôt, dis-je simplement. Que la reine d'Écosse monte sur son trône ou non. L'enfant va bientôt arriver. Il faut que je trouve où aller.

— Quand ? interroge-t-il en passant une main dans ses cheveux châtain foncé et bouclés.

— Quand quoi, sir Robert ?

— Quand doit-il arriver, pardi. Quand devez-vous le mettre au monde ?

— Je n'en sais rien. Pas exactement. Bientôt, je crois.

— Pour l'amour de Dieu ! s'exclame-t-il en oubliant de rester discret. Vous devez bien savoir quand vous l'avez conçu. Vous devez bien avoir une vague idée.

— Nous nous sommes mariés en décembre, chez Ned, dis-je.

Je souris alors en nous revoyant, Jane et moi, glisser sur la boue dans notre précipitation pour rejoindre la maison de Ned.

— Il devrait arriver le mois prochain, donc.

— Ah, bon ?

— Dans ces eaux-là. Cela prend généralement neuf mois.

— Ah, oui ?

— Vous ne le saviez pas ? Dieu miséricordieux ! Vous n'êtes pas allée voir une sage-femme ?

Je ne peux tout de même pas lui avouer avoir couché avec Ned avant notre mariage.

— Comment aurais-je justifié d'aller voir une sage-femme ?

Sa colère le quitte instantanément lorsqu'il se rend compte à quel point je suis seule. Je n'ai pas de mère pour me prodiguer des conseils, ma sœur est morte et je n'ai pas trouvé d'amie pour prendre la place de Jane. Je suis si désespérée que je n'ai plus d'autre choix que de m'en remettre à lui.

— Oui, je comprends. Ma pauvre demoiselle.

— J'espérais que vous m'aideriez, dis-je humblement. Au nom de ma sœur Jane, qui fut l'épouse de votre frère, selon la volonté de votre père. Plus rien ne va pour nous, depuis lors.

— Plus un mot à son propos, ordonne-t-il avec un geste brusque de la main. Et de quel droit invoquez-vous son souvenir, étant donné votre situation ?

— Je suis une femme mariée, rétorqué-je avec fermeté. Elle ne m'aurait jamais blâmée d'avoir épousé l'homme que j'aime.

— Et où est donc cet homme que vous aimez ?

— Vous... Vous savez bien que je l'ignore, bégayé-je.

— Vous n'avez vraiment eu aucune nouvelle ?

Je secoue la tête et il se laisse tomber sur une chaise près de la cheminée, sans m'inviter à me joindre à lui. Je m'appuie sur le haut dossier de l'autre siège afin de me soutenir. Robert Dudley prend un couteau posé sur une table d'appoint et oriente la lame de haut en bas afin de capturer un reflet des flammes, l'air songeur.

— Il ne fait absolument aucun doute qu'il s'agit bien de l'enfant de Ned ? demande-t-il ensuite. Dites-moi la vérité, toute la vérité.

— Absolument aucun doute, réponds-je en essuyant cet affront.

— Et lorsqu'il rentrera, il le reconnaîtra ?

— Il ne peut pas le renier.

— Et vous avez une preuve de votre mariage ?

Je lui montre alors la chaîne à laquelle pendent ma bague de fiançailles et mon alliance.

— Vous avez au moins eu une alliance, lance-t-il avec sarcasme. Qui étaient vos témoins ?

— Jane, dis-je. Mais elle est morte.

— Il devait bien y avoir d'autres personnes.

— Seulement le pasteur.

— Un vrai pasteur, qui officiait ?

— Un pasteur que mon amie Jane connaissait.

Il hoche la tête.

— Et vous avez des lettres écrites de la main de Seymour ? Vous a-t-il donné quelque argent ? Vous a-t-il cédé des terres ?

— J'ai une lettre de fiançailles ainsi que son testament dans lequel il me désigne comme son épouse et son héritière, annoncé-je fièrement.

Il hoche une nouvelle fois la tête.

— Et j'ai un poème composé par lui.

Il porte la main à son front et se frotte les yeux tout en se retenant de pouffer de rire.

— Oublions le poème, dit-il. À présent, écoutez-moi, Catherine. Je ne peux pas vous offrir un refuge chez moi, car cela ne ferait qu'empirer votre situation et me mettrait dans une très mauvaise posture. Je rapporterai à la reine ce que vous m'avez raconté et vous aurez à vous expliquer devant elle. Elle sera très en colère. Vous n'auriez jamais dû vous marier sans sa permission ; en tant qu'héritière du trône, il est très important que votre mari soit choisi avec soin, il y va de la sécurité du royaume. Ce qui est fait est fait,

toutefois et Dieu sait que vous auriez pu plus mal tomber. Au moins n'est-il pas un espion espagnol ni un papiste, il ne peut prétendre au trône d'Écosse et vient d'une bonne famille, réformiste – Dieu merci – et appréciée de tous. Vous êtes enceinte, qui plus est, et s'il apparaissait que vous mettiez au monde un garçon, alors Sa Majesté se verrait soulagée d'un certain poids.

— Elle serait libre d'épouser qui bon lui semble, si elle avait un héritier mâle protestant, avancé-je.

Il braque un regard de remontrance sur moi.

— C'est exact, mais ce n'est pas à vous d'en juger. N'essayez pas de vous montrer perspicace, vous avez démontré que vous ne l'étiez pas pour un sou. Retournez donc dans votre chambre ; demain, vous ferez votre toilette matinale, vous vous habillerez et vous coifferez, puis vous attendrez que je vous fasse appeler. Je réveillerai la reine tôt et je lui rapporterai ce que vous m'avez révélé.

Je suis sur le point de lui faire remarquer qu'il ne peut pas réveiller la souveraine, que personne ne peut pénétrer dans sa chambre avant qu'elle en donne la permission, mais c'est alors que je repense à la porte qui relie les deux pièces, et je comprends que Robert Dudley peut aller et venir comme il l'entend.

— Lui direz-vous que je suis terriblement navrée ? demandé-je timidement. Ned et moi sommes tombés amoureux. Je l'aime encore de tout mon cœur. Je n'aimerai jamais personne d'autre que lui. Je n'ai pas fait cela contre elle. Je n'ai pensé à rien d'autre qu'à l'amour que je porte à Ned.

— Je ferai de mon mieux pour le lui faire comprendre, répond Dudley sans grande compassion. Mais je peux d'ores et déjà vous affirmer qu'elle n'entendra rien. Partez, à présent.

J'attends toute la matinée dans ma chambre qu'Élisabeth me fasse convoquer. Je tremble de peur. Tous les matins depuis des mois, je suis malade à cause de mon enfant ; aujourd'hui, c'est l'angoisse d'affronter la reine qui me rend malade. Je crains de ne plus jamais être en bonne santé, et de ne plus jamais être heureuse. Je songe à ma pauvre sœur qui a tant guetté la réponse de notre cousine, la reine Marie, pour savoir quel serait son sort, et je me dis qu'il est injuste et cruel que Jane soit morte à cause de sa foi, que je craigne de mourir à cause de mon amour, et que nous ne puissions jamais en parler ensemble. *Je vais mettre au monde son neveu, qui ne la connaîtra*

jamais.

Une des dames de compagnie de la reine, Peggy, arrive à midi et passe la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Elle vous demande. Nous allons rejoindre le fleuve. Vous avez choisi le mauvais jour pour disparaître !

— Elle veut que je vienne ? m'étonné-je en me levant d'un bond sans prêter attention à la sensation de vertige qui m'envahit.

— Elle veut seulement savoir où vous êtes. J'ai dit que vous ne vous étiez pas réveillée, mais il vaudrait mieux que vous ne tardiez pas.

Je me regarde rapidement dans le petit miroir en argent martelé, qui me renvoie une image flatteuse : un teint lisse, des cheveux blonds et des yeux bleus.

— Dépêchez-vous, me houspille Peggy sur un ton désagréable. La Cour embarque déjà.

— Elle veut que j'embarque aussi ?

— N'est-ce pas ce que je viens de dire ?

Je lui emboîte le pas et nous rejoignons le quai. Je n'arrive pas à croire qu'Élisabeth ait décidé de s'entretenir avec moi tandis que nous naviguons sur le fleuve. Je pensais qu'elle m'aurait convoquée dès que Robert Dudley lui aurait appris ce qu'il sait, et je ne comprends pas pourquoi elle ne l'a pas fait. Élisabeth est de très mauvaise humeur depuis notre arrivée à Ipswich. La ville soutient activement la religion réformée et la reine semble nostalgique des vieilles traditions religieuses. Les pasteurs de la région sont mariés, et Élisabeth a toujours cette vision d'un clergé respectant ses vœux d'abstinence et se pavanant dans des robes richement brodées. Elle incarne un mélange incongru de foi protestante et de croyances papistes ; elle est loin d'être aussi inébranlable dans sa foi que l'était Jane. Les notables lui ont promis une sorte de bal masqué naval afin de la divertir et d'apaiser son mécontentement. Nous devons donc aller rejoindre les bateaux marchands desquels nous assisterons aux réjouissances tout en prenant notre repas.

Robert Dudley est à ses côtés et nos regards se croisent, mais il m'oppose une complète indifférence. À l'évidence, je ne devrai pas compter sur son aide. Élisabeth m'adresse un signe de tête lorsque je m'incline devant elle, mais elle ne m'intime pas de venir me placer auprès d'elle. Elle ne semble ni en colère ni compatissante. Elle reste de glace, comme à son habitude. On pourrait penser qu'elle ne sait rien de la situation dans laquelle je me trouve.

Je songe, l'espace d'un instant, que Dudley n'a pas dû trouver le temps de lui en faire part, ou qu'il a changé d'avis au dernier moment, par peur. Je le vois esquisser un petit geste d'apaisement derrière le trône d'Élisabeth pour me faire comprendre de ne rien dire et de ne rien faire, et je m'incline donc une nouvelle fois avant de m'éloigner.

Le bateau est ancré, et la marée descendante tente de l'emporter, exerçant une pression sur les cordages et nous faisant bringuebaler dans tous les sens. Cela crée d'ailleurs un horrible roulis doublé d'un tangage qui est bien pire qu'à bord d'une barque. Je sens une montée de bile au fond de ma gorge, et ma bouche est emplie du goût des embruns.

— Mangeons un peu, décide Élisabeth comme si elle pouvait déchiffrer ma détresse et ma pâleur. (*Elle doit avoir compris que je ne pense pas pouvoir résister jusqu'au soir sans vomir.*) Ah ! Des huîtres !

On présente à la reine un plateau de ces fameuses huîtres de Colchester, et celle-ci adresse un regard en coin à Robert Dudley avant de demander :

— Est-il vrai qu'elles poussent à la luxure tous les imprudents ?

— Pas seulement les imprudents, répond-il avant de partir d'un rire partagé.

— Peut-être que des vierges comme lady Catherine ou moi-même ferions mieux de nous abstenir, qu'en dites-vous ?

Le serviteur comprend tout de suite ce qu'il doit faire et me présente soudain le plateau offert à Élisabeth, qui m'observe d'un regard noir. Je n'ai pas d'autre choix que d'accepter.

— Cela dépend de vos goûts, repart Robert. J'en raffole, pour ma part.

Elle laisse échapper un rire fluët et lui donne une tape sur la main pour l'empêcher de reprendre une huître, mais sans me lâcher des yeux. Je ne peux absolument pas refuser de manger ce qui m'est offert par la reine, et j'en prends donc une, puis la porte à ma bouche. Je suis sûre que l'odeur d'algue et la vue de cette substance gluante suffiront à me rendre malade, et je sais que je n'arriverai pas à l'avaler. Je sais que je vais m'humilier devant la Cour, car je sens déjà le goût de la bile et j'entends mon estomac se révolter.

— *Bon appétit**, me dit la reine en scrutant mon visage blême.

— À vous aussi, Votre Majesté, réponds-je avant d'avaler l'huître tout rond.

Je referme ensuite la bouche comme pour m'empêcher de recracher, et je serre les dents.

Élisabeth s'esclaffe si fort qu'elle doit se cramponner à la main de Robert Dudley.

— Prenez-en une autre ! me prie-t-elle. Encore une !

Je n'ai pas l'occasion de m'entretenir en privé avec Robert Dudley avant le soir, après la prière. Je parviens à me retrouver à côté de lui lorsque nous allons prendre nos places dans la grand-salle.

— Lui en avez-vous parlé ? lui demandé-je.

— Oui, mais elle refuse d'en discuter avant notre retour à Londres. (Il dirige son regard vers la table d'honneur, où la reine semble le chercher des yeux.) Veuillez m'excuser.

— Est-elle en colère ? Me pardonnera-t-elle ?

— Je n'en sais rien. Elle se contente de répéter qu'elle n'en discutera qu'à notre retour à Londres. À votre avis ?

Je n'ai pas d'avis, mais je sais que chaque jour me rapproche du moment fatidique où il me faudra m'aliter, et la seule personne à pouvoir m'aider – *Robert Dudley, la pire sage-femme que l'on puisse choisir !* – pense que ce sera autour de septembre. Heureusement, nous serons déjà de retour à Londres, d'ici là, et la reine me dira quoi faire. Rien ne pourrait être pire que ces interminables déplacements quotidiens, ces affreuses soirées de divertissements et cette angoisse permanente de voir la vérité exploser au grand jour.

Été 1561, palais de Whitehall, Londres

Je reçois la permission de rentrer à Londres avant le reste de la Cour. Personne ne sait pourquoi, mais je suppose qu'il s'agit là d'une faveur de la reine négociée par Robert Dudley, même s'il ne dit rien et qu'Élisabeth semble aussi joyeuse que si elle n'avait jamais eu vent de mon histoire. Je me rends immédiatement à la salle du trésor afin de récupérer les cadeaux de Henry Herbert pour nos fiançailles, mais je ne parviens pas à retrouver la boîte qui recélait mes précieux documents – la lettre de fiançailles de Ned, son testament si touchant, et même les lettres d'amour de Herbert.

— Vous les avez pris avec vous ! affirme ma suivante. Vous disiez qu'ils étaient trop précieux, et vous avez donc préféré les garder sur vous.

— J'ai écrit à Tabitha pour lui demander de les chercher ici, et elle m'a répondu qu'elle ne les trouvait nulle part. Je ne les avais pas sur moi. J'ai décidé de ne pas les emporter.

— Je suis pourtant certaine de les avoir rangés dans vos affaires, déclare-t-elle d'un air perplexe. Il vous manque des bijoux ?

— Mes bijoux n'ont rien à voir là-dedans ! m'emporté-je. Je me rappelle clairement vous avoir dit d'apporter la boîte qui contenait ces documents au valet de la garde-robe afin qu'il la range dans la salle du trésor.

— Ah, cette boîte-là ! s'exclame-t-elle en comprenant soudain. Oui, je l'ai bien apportée.

— Eh bien, allez me la chercher, alors. Pourquoi ne pas l'avoir fait tout de suite ?

Je me sens soudain épuisée et je me laisse tomber sur le lit. C'est alors que j'entends quelqu'un frapper à la porte et je me redresse vivement pour aller ouvrir moi-même. Je me retrouve nez à nez avec le commandant des hallebardiers de la garde royale, suivi de deux gardes.

— Lady Catherine Grey ? interroge-t-il.

— De toute évidence, rétorqué-je avec impatience. Qui me demande ?

— Vous êtes en état d'arrestation, m'annonce-t-il. Vous avez ordre de nous accompagner à la Tour de Londres.

— Comment ? me récrié-je sans vraiment comprendre.

— Vous êtes aux arrêts et vous devez venir avec moi à la Tour de Londres. Vous avez le droit d'être accompagnée de trois demoiselles, qui viendront après nous avec tout ce dont vous pourriez avoir besoin.

— Comment ?

Il entre dans la pièce sans répondre et s'incline, puis tend le bras pour me faire comprendre que je dois sortir. Mon enfant remue dans mon ventre durement comprimé par le corsage. J'avance avec réticence et le commandant pose la main dans le creux de mon dos, ce qui me fait faire un petit bond en avant. Je ne peux supporter d'être touchée, et je ne veux absolument pas qu'il pose sa grosse patte à proximité de mon ventre, dans lequel mon bébé se met à cogner, ce qui me tire un petit hoquet de douleur.

— Par ici. Et ne faites pas de difficultés, je vous prie, dit-il en pensant certainement que je suis sur le point de me mettre à crier.

Je suis très loin de faire des difficultés ; j'obéis aveuglément, telle une génisse frappée en plein front alors qu'elle est amenée au boucher. Mes

demoiselles sont amassées dans le couloir devant ma chambre et s'agitent en tous sens comme des dindons effarouchés, m'épiant comme si j'avais contracté la peste et qu'elles devaient raser les murs pour ne pas être infectées ; je les vois à peine, cependant, car je suis sous le coup de ma propre stupéfaction.

— La Tour ? répété-je pour moi-même sans parvenir à saisir le sens de ces mots.

Le commandant ouvre la marche et ses soldats la referment. Je pourrais presque me croire dans une scène de pièce de théâtre. Je continue d'avancer, car je ne vois pas quoi faire d'autre, mais je ne sais absolument pas ce qui m'arrive.

— Il me faut mes linottes, m'exclamé-je subitement. Et ma petite chienne. J'ai aussi un chat et un singe, un animal très précieux.

— Vos demoiselles vous les amèneront, rétorque le commandant avec gravité tout en me jetant un regard par-dessus son épaule afin de s'assurer que je suis bien la cadence.

Je reste juste derrière lui tandis qu'il me mène hors du palais et me fait traverser les jardins privés pour rejoindre le fleuve. Je regarde autour de moi pour voir si quelqu'un pourrait transmettre un message de ma part, mais qui accepterait de faire cela ? *Et, de toute manière, que pourrais-je bien dire ?*

— Est-ce à cause des Espagnols ? demandé-je. Je ne leur ai jamais rien révélé et j'ai toujours rapporté à William Cecil tout ce qu'ils m'ont dit.

Nous franchissons en silence le portail qui mène au quai et je m'aperçois que le capitaine des portiers de la reine, Thomas Keyes le géant, est de faction. C'est lui qui nous tient le portail ouvert, et il s'incline profondément devant moi.

— Milady, me salue-t-il avec respect.

— Mr Keyes, lui réponds-je avec désespoir.

Le commandant continue d'avancer sur le pont jusqu'à une série de marches où une barque sans pavillon est amarrée. Il me tend la main pour m'aider à descendre et je procède avec précaution, consciente de ce ventre qui pèse vers l'avant. Je pose le pied sur la passerelle et vais m'installer sur le siège à l'arrière de l'embarcation, où une tente me protège du soleil virulent et me dissimule aux yeux de quiconque pourrait regarder du palais. Je crains soudain que William Cecil ne soit tombé en disgrâce, comme les conseillers d'Henri VIII en leur temps, et me demande s'il n'est pas dangereux pour moi

de mentionner son nom.

— J’ai aussi parlé de tout cela à Robert Dudley, dis-je. Ma loyauté envers la reine, et envers sa religion, est infaillible.

— Mes ordres sont de vous mener à la Tour. Je n’en sais pas davantage, m’apprend le commandant.

L’équipage largue les amarres et se met en place. Puis, lorsque la barque est poussée du ponton, toutes les rames plongent au même moment sous l’eau. C’est alors que l’hortator frappe un coup de tambour et que les rameurs se mettent en action, poussant l’embarcation sur le fleuve, ce qui me fait vaciller vers l’arrière. Je suis ainsi secouée au rythme régulier du tambour. Le soleil réverbéré par la surface de l’onde est aveuglant et mon enfant pèse lourdement dans mon ventre. J’ai terriblement peur et je ne sais pas ce que je dois redouter. *Je souhaiterais tant que Ned soit là – je le souhaite de tout mon cœur.*

Pour la première fois de ma vie, je n’ai rien à dire, je n’élève aucune protestation et je ne verse pas une seule larme – je n’émets pas un son. Le choc m’a rendue muette. À cet endroit où Élisabeth a feint de s’écrouler en franchissant la grille et s’est mise à pleurer sur son sort en s’assurant que tout le monde pouvait entendre ce qu’elle avait à dire, je reste silencieuse. Je descends de la barque et accepte la main qu’on me tend pour gravir les marches. J’avance sans prononcer un mot, comme un enfant terrifié, sans savoir où l’on m’emmène. On me fait grimper un autre escalier de pierre, puis traverser le petit portail menant à la maison du lieutenant, un grand bâtiment au cœur de cette forteresse au sein même de la cité, abritant à la fois l’hôtel des monnaies et les armureries, ainsi que la salle du trésor, les appartements, la prison et le lieu d’exécution.

On m’aide à gravir un étroit escalier menant à une chambre à coucher spacieuse, située à l’avant du bâtiment, et je me laisse choir dans un fauteuil tandis que les gardes royaux sortent et ferment doucement la porte derrière eux. J’entends ensuite la clé tourner dans la serrure ; ce son n’a rien de lugubre et de strident – le mécanisme est bien huilé car il sert beaucoup : *Je ne suis qu’une prisonnière de plus.*

Été 1561, demeure du lieutenant de la Tour de Londres

À mon réveil le lendemain matin, je vais regarder par la fenêtre à armature de plomb, et je vois la pelouse sur laquelle on a construit l'échafaud et décapité ma sœur Jane. Si je me presse contre les carreaux pour observer sur la gauche, je peux apercevoir la chapelle où sa tête décollée et son corps raccourci ont été enterrés. Je dors dans le lit qui était le sien lorsqu'elle était reine, je pleure sur les oreillers qu'elle utilisait et je m'assois dans son vieux fauteuil. Les tapisseries accrochées aux murs sont celles qu'elle avait dans sa chambre à coucher.

De l'autre côté de la cour, cachées derrière la Tour blanche, se trouvent les écuries où elle a attrapé les rênes de notre père avant de le supplier de ne pas l'abandonner. Je peux presque entendre le claquement des grandes portes qui se sont ouvertes devant lui ce jour-là. Cet endroit est celui du couronnement de ma sœur, d'un crime de lèse-majesté et d'une exécution brutale. Mon père aussi est inhumé ici. C'est ici qu'Élisabeth, dans toute sa cruauté, a choisi de m'enfermer.

Elle a pris tout son temps, en bon automate sans cœur. Elle m'a souri devant la Cour lors des divertissements, elle a salué la foule se rassemblant sur notre passage, et elle m'a traitée en favorite face aux ambassadeurs de France et d'Espagne. Elle n'a pas dit un mot lorsque Robert Dudley lui a révélé ce secret qui a déclenché sa haine et sa jalousie. Elle a fait comprendre à tous – y compris à moi – que j'étais toujours son héritière, que rien n'avait changé, et que j'étais toujours sa cousine et sa demoiselle de compagnie, une favorite, une jeune femme qu'elle considérait comme sa fille. Elle s'est comportée, en réalité, comme si son amant ne lui avait jamais rien dit. C'est comme si mon aveu ne lui était jamais parvenu et que ni Robert Dudley ni Bess St Loe ne m'avaient jamais parlé non plus.

Elle m'a autorisée à rentrer à Londres avant tout le monde, et a attendu de pouvoir agir rapidement et en toute discrétion, sans risque d'opposition, afin de me mettre aux arrêts et de me faire enfermer dans ces appartements de trois pièces, donnant sur cette pelouse qui m'évoque l'exécution de ma sœur dès que je regarde par la fenêtre.

Elle n'ira bien sûr pas jusqu'à me faire décapiter – je ne suis pas si craintive pour m'imaginer en si terrible danger. Elle est furieuse contre moi, mais je n'ai commis aucun crime. Je resterai cloîtrée ici, dans un confort minime, avec mes compagnons animaux et humains, jusqu'à la naissance de mon enfant et le retour de Ned, après quoi nous irons tous deux supplier la

reine de nous accorder son pardon et serons relâchés ; puis il nous faudra aller vivre à Hanworth sans nous faire remarquer jusqu'à ce qu'elle oublie ou pardonne mon offense. Au pire des cas, elle me traitera comme elle traite notre cousine Margaret Douglas : avec suspicion et inimitié. Comme elle, j'élèverai mon enfant Tudor en ricanant sous cape.

Qu'elle le veuille ou non, mon fils, s'il s'agit bien d'un fils, deviendra roi d'Angleterre ; mon droit de succession lui sera directement transmis. Cela devrait raffermir le lien entre Élisabeth et moi, car elle pourrait élever mon enfant comme son héritier et cela la libérerait d'un mariage forcé ; mais étant donné qu'il s'agit d'Élisabeth – une Tudor stérile issue d'une lignée de tyrans –, cela pourrait avoir l'effet inverse, car elle risque de voir en moi une cousine plus belle qu'elle qui a pu faire ce qu'on lui refuse. Avec elle, il n'y a aucun moyen de savoir ; je ne pourrai jamais deviner ce qu'elle a en tête. Je n'aurais jamais cru qu'elle serait capable d'enfermer une femme sur le point d'accoucher pour le simple fait d'avoir épousé l'homme qu'elle aime.

En imposant sa loi, Élisabeth montre au royaume et à moi-même qu'elle est toute-puissante et impitoyable. Je la considère comme aussi tyrannique et méchante que son père, mais je sais qu'elle ne me fera rien de pire que ce honteux emprisonnement jusqu'à l'arrivée de mon fils. Elle cherche à m'humilier, et elle a réussi – elle est parvenue à me rouler dans la fange.

— Oh, non ! Elle a prévu bien pire que cela, affirme ma sœur Mary en se hissant sur une de mes chaises hautes avant de s'adosser confortablement, ses petits pieds se balançant dans le vide.

— Que pourrait-elle faire de pire ? m'étonné-je.

Mary est la seule à me rendre visite, malgré le retour de la Cour tout entière, et elle est toujours escortée par une femme qui est forcément une espionne chargée de rapporter à la souveraine ce que nous disons. Personne d'autre ne vient me parler. J'ai le droit d'être servie par mes demoiselles, et mes robes m'ont été apportées, ainsi que mon service aux armoiries de ma famille et mon argenterie ; les linottes de Jane sont dans leur cage, et les chiots de Jo sont dans leur panier, sous l'œil vigilant de leur mère, elle-même surveillée par Ruban ; Mr Nozzle tourne en rond sur son nouveau territoire, allant de tapisserie en cheminée, de table en tapis, puis grimpant de nouveau aux murs. Je le plains plus que je ne me plains moi-même, car Mr Nozzle adore aller jouer dans les jardins quand il fait beau, et ces appartements sont toujours plongés dans l'obscurité, étouffants la journée et glacés la nuit.

— La reine a décrété qu’il s’agissait d’un complot, me dit Mary à voix basse. Elle pense que ce sont les Espagnols qui ont arrangé ton mariage avec Ned afin de pouvoir la destituer et te couronner à sa place, avec Ned comme roi consort, et ton enfant pour vous succéder à la place de sa rivale française : la reine d’Écosse.

— C’est de la folie, rétorqué-je en regardant ma sœur d’un air hébété. Ned est un fervent protestant comme on ne peut en trouver qu’en Angleterre, et je suis la sœur de Jane Grey ! Personne ne peut penser que nous pourrions devenir papistes pour usurper la Couronne. Personne ne peut croire que nous serions prêts à nous rallier aux Espagnols !

Quelqu’un frappe à la porte, ce qui détourne l’attention de l’espionne un instant.

— Elle le croit, elle, murmure Mary tout bas, pour la simple raison qu’elle l’aurait fait si elle avait été à ta place. Elle n’aurait reculé devant rien pour devenir reine. Elle n’est pas capable de comprendre que d’autres pensent différemment. Elle ne se marierait jamais par amour et elle croit donc que toi non plus.

— Quelqu’un doit lui faire comprendre que ce n’est pas du tout ce que je voulais ! m’écrié-je. Robert Dudley doit le lui dire. William Cecil lui confirmera que je lui ai toujours confié ce que l’ambassadeur d’Espagne me disait !

— Oh, Seigneur, si tu savais comment les choses sont à la Cour ! se lamente Mary en secouant sa jolie petite tête bien pleine. Elle les soupçonne tous les deux aussi, maintenant. Robert Dudley parce qu’il savait pour ton union...

— Seulement parce que je lui ai tout avoué ! Il est allé la voir le lendemain !

— Et Ned est en France, en route pour Rome. Elle croit qu’il va parler au pape.

— Il est avec Thomas Cecil ! Est-ce que William Cecil pense sincèrement que son propre fils serait devenu papiste ?

— Précisément. Je te l’ai dit, tu devrais voir comment sont les choses à la Cour. Sa Majesté ne cesse pas de demander la raison pour laquelle ils auraient décidé d’aller à Rome tous les deux, sinon pour rencontrer le pape. Elle s’interroge sur l’implication de son conseiller. Le savait-il ? A-t-il tout manigancé ? La situation est désespérée.

— Seulement si l'on part du principe que tout est trahison.

L'espionne retourne à sa place et nous regarde toutes les deux suspicieusement, craignant que nous n'ayons échangé quelque secret, et nous lui adressons un sourire hypocrite, puis Mary croise les mains entre ses jambes et plonge ses yeux dans les miens.

— C'est exactement ce qu'elle pense sans cesse ; surtout quand il s'agit de ses cousines.

Je me lève et lisse ma robe afin que ma sœur puisse constater à quel point mon ventre est gros. J'ai décidé, depuis l'humiliation de mon arrestation, de ne plus porter que des robes sans corset afin que tous voient à quel point l'accouchement est imminent.

— Ai-je l'air d'être sur le point de m'enfuir pour l'Espagne ? Ai-je l'air de pouvoir mener une armée de coalition pour usurper le trône d'Angleterre ?

— Pas à mes yeux, non. Ne t'en fais pas, j'irai parler à William Cecil.

— Non, ne fais pas cela.

J'ai trop peur que Mary ne se fasse arrêter, elle aussi, pour avoir prétendument pris part au complot. Si Élisabeth et son Conseil sont assez fous pour me jeter en prison, ils le sont aussi pour accuser Mary.

— Ne fais rien du tout, ajouté-je. Reste à la Cour et fais-toi discrète ; sers la reine du mieux que tu le peux. Essaie de te comporter normalement, et ne reviens pas trop rapidement.

— Tu n'as plus envie de me voir ? demande-t-elle blessée.

— Je ne veux pas te mettre en danger. Je ne veux pas qu'une autre Grey finisse entre les murs de cette fichue Tour. Jane et moi, c'est déjà amplement suffisant. Je ne veux pas que l'on t'enferme ici, où on l'a assassinée et où on me fait tant souffrir.

Mary se décale au bord de la chaise et se laisse glisser au sol avec agilité. Elle approche de la fenêtre et se hisse sur la pointe des pieds afin de voir la pelouse où notre sœur a péri.

— Elle est au paradis, c'est certain, affirme-t-elle. Tu t'es mariée par amour et non par intérêt, cela non plus ne fait aucun doute ; et il ne fait aucun doute pour moi que notre destin est d'agir selon ce que nous estimons être juste, quoi que pensent les gens.

Je ferme les yeux pour m'empêcher d'imaginer l'échafaud sur la pelouse.

— Oui, je suis sûre qu'elle est au paradis, acquiescé-je. Et tu as raison, je me suis mariée par amour ; j'aime toujours Ned. Tu as aussi raison de dire

qu'il faut vivre et faire nos choix en notre âme et conscience, mais je te demande seulement de faire très attention à toi, aux apparences, à tes amis et à tes croyances.

— C'est ce que je fais, répond Mary, qui semble n'avoir peur de rien. C'est William Cecil qui m'a autorisée à venir te rendre visite et je dois retourner le voir pour lui rendre compte de ton état. Je suis son espionne autant que ta sœur. J'ai le sentiment que chacun de nous est l'espion de quelqu'un.

— Tu peux tout lui dire, déclaré-je. Je n'ai rien à cacher. (Je croise le regard intéressé de l'espionne venue avec ma sœur.) Non, je n'ai rien à cacher.

— Je le sais, assure Mary. Je dirai à William Cecil qu'il faut te permettre de te retirer à Hanworth. C'est là-bas que tu devrais mettre au monde ton bébé Seymour, dans la demeure familiale de Ned, et ton enfant devrait être baptisé dans sa chapelle.

Automne 1561, Tour de Londres

L'air, dans la modeste demeure du lieutenant, est moite et étouffant, et je n'ai pas la permission de quitter mes appartements, ni d'aller me promener dans le jardin, ni sur le toit de la Tour, où je pourrais au moins respirer un peu la brise du soir en regardant le soleil se coucher.

Chaque jour, je reçois la visite de mon hôte et gardien, sir Édouard Warner, qui me demande qui, à part Ned et moi, savait que nous étions amants et mariés, qui étaient les témoins de nos fiançailles et de notre mariage, et qui nous a convaincus du bien-fondé de cette union et de l'opportunité de la garder secrète.

Il pose les mêmes questions de façon inlassable tandis que Mr Nozzle frappe les murs et se démène pour déchirer les morceaux élimés de la tapisserie, puis se laisse misérablement balancer au bout d'un fil lâche comme s'il était une cloche sonnant le glas.

Je fournis chaque jour les mêmes réponses à sir Édouard et lui répète que nous n'étions que deux jeunes gens amoureux, que Jane Seymour était témoin des cérémonies, que personne d'autre ne savait à part sans doute les servantes et, bien entendu, le pasteur ; et chaque jour il note scrupuleusement mes paroles en me disant qu'ils retrouveront le pasteur en question et que je

ferais bien de prier pour que sa version concorde avec la mienne. Je lui rétorque que la boîte contenant les documents officiels prouvant ce que j'avance se trouve dans la salle du trésor et qu'ils la découvriront s'ils se donnent la peine de la chercher. Je lui affirme que j'ai déjà dit tout cela à Robert Dudley, et le lieutenant répond que c'est bien noté. Il m'interroge ensuite sur Bess St Loe et ce que je lui ai dit, et je repense alors avec effroi aux ténèbres qui m'ont enveloppée quand elle a soufflé la fatidique bougie.

— Bess St Loe ? répété-je d'une voix mal assurée.

— Elle a été arrêtée afin d'être interrogée, lâche-t-il brusquement. À vrai dire, je l'ai questionnée moi-même sur son rôle dans cette conspiration.

— Grand Dieu ! Elle est enfermée ici, elle aussi ?

— Tout à fait, et elle est soupçonnée d'être votre complice dans un complot visant Sa Majesté.

— Sir Édouard ! C'est une injustice ! Je n'ai rien fait d'autre que lui avouer être enceinte et implorer son aide, car elle était une bonne amie de ma mère ! Il n'existe aucun complot, je le jure devant Dieu ! Elle n'a fait que me reprocher de m'être confiée à elle et m'a ordonnée de m'en aller. Elle a refusé de m'écouter quand j'étais dans le besoin.

Il écrit cela aussi, minutieusement, sans rien omettre. Je me mords la lèvre dans mon impatience face à cette mascarade.

— Sir Édouard, je puis vous assurer qu'il ne s'agit que d'une banale histoire d'amour, sans doute aussi d'inconscience, mais lorsque Ned sera là...

— Le comte de Hertford est sur le chemin du retour, m'apprend-il.

Mes genoux flageolent soudain et je cherche à tâtons derrière moi le dossier de ma chaise, puis je m'assois lourdement.

— Je dois me reposer, dis-je dans un soupir.

J'ai la respiration coupée à l'idée de le revoir bientôt et j'en oublie la situation délicate dans laquelle nous nous trouvons. Je ne pense à rien d'autre qu'à son retour.

— Il rentre en Angleterre ? questionné-je avec surprise.

— Il a reçu l'ordre de rentrer pour être interrogé.

— Demandez-lui ce que vous voudrez, m'exclamé-je d'un air triomphant. Il vous dira la même chose que moi.

— Je n'y manquerai pas, rétorque le lieutenant, la mine toujours aussi fermée. Dès qu'il arrivera à la Tour. Lui aussi a été mis aux arrêts.

On amène Ned à la tombée de la nuit, pour plus de discrétion, et j'entends les sabots des chevaux claquer contre les pavés sous ma fenêtre. Plusieurs prisonniers sont regroupés autour de lui, entourés de gardes : une femme qui pleure, la tête baissée, accrochée au bras d'un autre homme ; un individu qui traîne des pieds et proteste à l'arrière du groupe ; un autre qui soutient son compagnon d'un bras autour des épaules. Ils sont plus d'une dizaine à avoir été arrêtés en même temps.

Je ne comprends d'abord pas de qui il peut s'agir, mais je m'aperçois peu à peu avec effroi qu'Élisabeth a ordonné l'arrestation de tous ces gens : Ned et ses serviteurs ; son frère et sa belle-sœur ; mon beau-père, Adrian Stokes ; mes suivantes ; des demoiselles de la chambre de la reine ; les serviteurs de Bess St Loe – tous ceux qui ont un jour eu affaire à moi ont été arrêtés pour être interrogés.

La reine nous persécute comme son père a persécuté la famille Pole, allant jusqu'à s'en prendre aux plus jeunes. La salle du trésor a été retournée pour retrouver la boîte contenant mes documents, mes appartements ont été inspectés de fond en comble. Les malles de Ned ont été confisquées à son retour de France et sa maison de Londres a été fouillée de la cave au grenier. Élisabeth a déclenché une vaste opération, mettant toutes ses ressources en œuvre afin de déjouer une énorme machination. Les espions de Cecil cherchent à établir un lien entre les soutiens de ma sœur Jane, les alliés espagnols, les opposants d'Élisabeth et tous ceux qui préféreraient voir une bâtarde reconnue détrônée par une héritière légitime. La reine est convaincue de l'existence d'un complot organisé par les protestants d'Angleterre et les Espagnols, visant à me faire monter sur le trône, et à empêcher Marie I^{re} d'Écosse de s'emparer de la Couronne et de léguer le royaume à sa famille de France.

Les gardes qui flanquent Ned marquent une pause devant la porte de la demeure du lieutenant, puis entrent, disparaissant de mon champ de vision. Je me dis qu'ils vont conduire mon époux jusqu'ici afin que nous vivions ensemble, et je me précipite donc à la porte comme si je pouvais aller l'ouvrir, avant de me rappeler qu'elle est verrouillée. Je recule alors de quelques pas et lisse ma robe, soudain anxieuse à l'idée qu'il découvre mon gros ventre et en éprouve un trop grand choc, lui qui aimait tant mes fines courbes. *Me trouvera-t-il repoussante dans ces derniers moments de ma grossesse ?* Je porte les mains à mes cheveux et redresse mon capuchon, puis

vais m'asseoir dans le fauteuil avant de changer d'avis et de me redresser pour me camper près de la cheminée. Je succombe presque à l'envie d'aller tambouriner à la porte tant je suis impatiente de le retrouver.

Après quelques instants, je les entends avec horreur dépasser mes appartements et poursuivre dans l'escalier qui mène à l'étage supérieur, sans s'arrêter. Je laisse échapper un petit cri de désespoir, cours plaquer l'oreille sur le mur et tente de discerner le pas de Ned, essayant de reconnaître sa respiration. J'entends s'ouvrir la porte à l'étage du dessus, le groupe entrer dans la pièce, et je distingue le bruit des sacs qu'on laisse tomber, des chaises qu'on tire sur le sol de pierre, puis le claquement d'une porte qu'on verrouille, après quoi certaines personnes redescendent par l'escalier.

Ned se trouve juste au-dessus de moi. Je pourrais l'entendre claquer les talons au sol, et il pourrait m'entendre si je criais de toutes mes forces. Je reste figée un long moment, les yeux levés en direction du plafond, tandis que les chiots gémissent comme si eux aussi souffraient de ne pas le voir, et j'attends dans l'espoir d'entendre un mot de mon époux après tant de temps passé loin de moi.

Je souffre tous les jours à présent de ces étranges crampes, et mon ventre est si tendu que je suis certaine de l'arrivée imminente du bébé.

— Je ne peux plus continuer ainsi, imploré-je sir Édouard. Voulez-vous que je meure en couches comme Jeanne Seymour ?

— Il vous suffirait d'avouer, répond le lieutenant avec une mine anxieuse. Il vous suffirait de dire la vérité ; ensuite, je pourrais vous faire conduire chez votre oncle, ou à Hanworth, et des sages-femmes viendraient s'occuper de vous.

— Je ne peux pas avouer ce que je n'ai pas fait.

Je verse des larmes de douleur et de désespoir. Je suis dans une situation absolument impossible, car qui pourrait parvenir à rassurer une reine Tudor en lui affirmant qu'elle ne craint rien ? Tous les monarques de la lignée des Tudors ont toujours pensé, et bien souvent sans fondement, que leur vie était menacée. Henri VIII voyait partout des ennemis imaginaires, et a fait exécuter de loyaux amis et conseillers, poussé par cette angoisse.

— J'ai épousé un gentilhomme par amour. J'insiste pour rendre visite à mon époux. Dites-lui au moins que je me trouve ici, juste en dessous de lui, et que je vais bientôt accoucher.

Quelqu'un frappe alors à la porte. Bien entendu, mon cœur fait un bond, comme s'il pouvait s'agir de Ned, soudain libre et venu me sauver. Sir Édouard me regarde d'un air suspicieux.

— Vous attendiez la venue d'un messenger ? m'interroge-t-il.

— Je n'attends plus rien. J'espère simplement de la clémence.

Il fait alors un signe de la tête à l'intention d'un des gardes postés près de la porte et celui-ci tire le verrou, puis ouvre. Un des serviteurs du lieutenant se tient dans le couloir.

— Que voulez-vous, Jeffrey ? s'enquiert sèchement son maître.

L'homme s'incline et tend un petit bouquet de roses rouges tardives.

— Je viens porter ceci à lady Catherine, dit-il. Un cadeau du comte de Hertford.

Elles sont rouge vif, le rouge de Lancaster. Personne à la Cour d'une reine Tudor n'oserait offrir une rose blanche. Je tends la main pour récupérer le bouquet, que sir Édouard secoue avec empressement pour s'assurer qu'aucun message secret n'est dissimulé entre les pétales. Il écarte chaque fleur pour s'assurer qu'aucun mot n'est coincé entre les tiges, puis me demande ce que signifie pour moi des roses rouges, s'il s'agit d'une sorte de signal. Je lui réponds qu'elles signifient que Ned pense à moi, enfermé dans la pièce juste au-dessus. Nous sommes à nouveau réunis sous le même toit après des mois de séparation. Il sait à présent que je portais déjà son enfant quand il est parti, et il comprend ce que j'ai dû endurer en son absence. Il veut me dire qu'il m'aime.

— Voilà tout, conclus-je. C'est un poète. Les fleurs sont comme des mots, pour lui. Les roses rouges signifient qu'il m'aime encore, car elles sont le symbole de l'amour véritable.

Sir Édouard ne peut cacher son émotion face à cela, quand bien même il se doit d'être impitoyable étant donné sa position d'espion et de geôlier au service d'Élisabeth.

— Bien. Vous pouvez les garder, déclare-t-il en me les tendant enfin.

— Merci. (Je porte les doux pétales à mes lèvres.) Ce sont les fleurs les plus précieuses que j'aie jamais reçues. Accepteriez-vous de lui dire combien je suis heureuse de les recevoir, et combien je me réjouis que nous soyons à nouveau réunis, même si nous sommes enfermés dans le lieu où nos pères à tous les deux furent autrefois tenus prisonniers ? Accepteriez-vous de lui dire que je l'aime, et que je ne regrette pas – et que je ne regretterai jamais – qu'il

m'ait accordé son amour et m'ait épousée ? Dites-lui que je prie tous les jours pour le retrouver et pour pouvoir vivre à ses côtés en tant qu'épouse, comme nous en rêvions.

— Je lui dirai que vous avez aimé les fleurs, répond sir Édouard en secouant la tête. Je ne retiendrai pas le reste.

— Vous pourriez prendre cela en note, rétorqué-je dans un petit éclat de rire. Vous écrivez tous mes faits et gestes, alors pourquoi pas cela ?

Les fleurs s'épanouissent, accrochées par un ruban à ma taille enflée. J'en mets dans mes cheveux, et je place un bouton sous mon oreiller, puis place la dernière entre les pages de ma bible, au passage du Chant de Salomon, le psaume à propos de l'amour. J'ai pardonné à Ned et c'est comme s'il n'était jamais parti. Je lui ai pardonné de nous avoir conduits à cette situation délicate. *Je l'aime. Ses décisions sont les bonnes. Il est mon époux et nous n'avons rien fait de mal.*

Mary revient me voir.

— Tu es sûre qu'il est prudent de me rendre visite ? m'enquiers-je en me pliant comme je le peux par-dessus mon gros ventre pour l'embrasser sur la joue.

— J'ai demandé la permission. Ils veulent que je parle avec toi dans l'espoir que tu me révéleras quelque chose de compromettant, déclare Mary avec indifférence tout en désignant une suivante qui effectue une révérence et reste près de la porte pour écouter notre conversation.

— Mais comment es-tu venue ?

— À pied. Mr Thomas Keyes, le capitaine des portiers de la reine, nous a accompagnées. Il nous attend en bas pour me ramener à la grande porte.

Je ne fais pas du tout attention à la femme présente pour nous espionner, car tout le monde à la Tour doit rapporter mes faits et gestes, de toute manière ; la moindre de mes paroles est consignée. On m'interroge chaque jour et on m'écoute même quand je prie. Ces espions peuvent bien écouter tant qu'ils veulent, ils n'entendront jamais que mon amour pour mon époux, ce qui est parfaitement honorable.

— Est-ce que Sa Majesté se porte bien ? demandé-je. Je prie pour que ce soit le cas.

— Je suis navrée de devoir t'annoncer que cela ne l'est point, répond Mary. Elle est très fatiguée et à bout de forces. Elle ne mange plus. J'ai bien

peur qu'elle ne souffre d'anxiété à cause de ses craintes d'un complot. Elle est persuadée d'être victime d'une machination. De plus, l'ambassadeur d'Écosse est arrivé à Londres pour l'inciter à nommer leur reine, Marie I^{re}, pour lui succéder à ta place. Ce serait bien évidemment une terrible erreur. La souveraine se sent assiégée.

— Elle doit prendre la décision qu'elle pense judicieuse, dis-je en baissant la tête d'un air modeste. Notre lignée, toutefois, par la sœur du roi, par le testament de ce dernier, par notre naissance sur le sol anglais et par notre foi réformée, est la plus légitime.

— Elle fera comme elle l'entend, confirme Mary, mais elle a répondu à l'ambassadeur d'Écosse que nommer leur reine pour devenir son héritière serait comme couvrir ses propres yeux de son linceul. Elle lui a affirmé qu'un prince ne peut en aucun cas aimer ses propres enfants.

Ma sœur me lance alors avec un regard éloquent, et j'articule silencieusement : « Elle est folle ! » Mary acquiesce.

— Comme j'aimerais pouvoir implorer son pardon et lui assurer qu'elle n'a rien à craindre de ma part, dis-je pour les oreilles de l'espionne. (Tout le monde sait parfaitement que rien ni personne ne pourra jamais guérir Élisabeth de la peur et de la suspicion.) J'ai commis une idiotie par amour. Elle devrait me voir comme une écervelée, sans doute, mais ne devrait pas me considérer comme son ennemie.

— Elle se méfie de tout le monde. Elle a fait mettre en prison tous les Seymour, et même notre pauvre beau-père, Adrian Stokes, qui n'est pas responsable de nous et n'a jamais eu aucune idée de ce que tu faisais à la Cour. Elle redoute même que William Cecil n'ait su pour ton mariage et qu'il ne t'ait donné lui-même son approbation.

Je suis absolument atterrée d'apprendre qu'elle doute de l'homme qui se tient à ses côtés depuis qu'elle est enfant.

— Elle devrait être certaine que William Cecil ne pense qu'à son intérêt à elle. Il ignorait que j'étais mariée, c'est évident. Aurait-il envoyé Ned à l'étranger, me plongeant dans un tel désarroi, s'il avait cautionné notre union et appelé de ses vœux l'enfant que je porte ?

— C'est ce que je n'ai pas cessé de dire, répond Mary en adressant un signe de tête à la suivante comme pour l'inciter à insister sur ce fait lors de son rapport. Mais elle sait que je ne connaissais rien de tout cela.

— Nous nous sommes mariés en secret, dis-je platement. Nous voulions

garder cela secret, donc personne d'autre que Jane Seymour ne savait. Je l'ai répété un millier de fois à mes geôliers.

— Ce doit être pénible, fait remarquer ma sœur. T'interrogent-ils tous les jours ?

— Sans exception. Ils entrent et je dois me tenir devant eux tandis qu'ils me demandent encore et toujours ce que nous avons fait, comment nous nous sommes rencontrés, et qui savait.

— Tu dois rester debout ?

— Ils ne peuvent pas pratiquer la torture sur une femme de mon rang, réponds-je avec un sourire en coin, mais cela ne les empêche pas de me faire souffrir. J'ai au moins une sage-femme qui vient me voir de temps à autre, à présent, et elle affirme que tout va bien.

— Est-ce qu'elle t'a dit quand l'enfant allait naître ?

— Elle ne peut pas le déterminer avec certitude. Personne ne le peut. Elle affirme que c'est pour bientôt.

La suivante devant la porte s'agite quelque peu et Mary me dit :

— Je n'ai pas le droit de demeurer trop longtemps. Je suis seulement autorisée à te rendre visite afin de m'assurer que tout va bien pour toi et que tu as tout ce dont tu as besoin.

— J'ai besoin de voir mon époux, rétorqué-je. Et j'aurais besoin de parler à la reine.

Mary esquisse une moue contrite et hausse les épaules. Nous savons toutes les deux que j'ai dit cela à l'intention de l'espionne. Mary peut m'apporter quelques pommes, mais ne saurait m'offrir ma liberté.

— Je reviendrai la semaine prochaine, dit-elle en sautant du tabouret avant de s'arrêter pour regarder mes animaux. Est-ce que quelqu'un s'occupe de faire sortir les chiots ? L'odeur ici est infecte.

— De quelle odeur parles-tu ? Cela doit provenir des douves. Mais j'espère que le lieutenant m'autorisera à aller dans le jardin pour que mes petits chéris puissent se promener. S'il me refuse ce luxe, alors il devra supporter l'odeur.

Les journées sont atrocement longues, et l'air est étouffant. Je joue avec les chiots et je siffle pour accompagner les linottes, puis je les laisse voler dans la pièce avant de les rappeler pour qu'elles se posent sur ma main. Mr Nozzle tente en vain de grimper aux murs de pierre lisse, mais abandonne

et escalade alors une chaise pour sauter de dossier en dossier, puis bondit sur une tapisserie et s'y accroche d'une main avant de se jeter dans mes bras.

— Toi alors ! Que feras-tu quand le bébé sera là ? le tancé-je tendrement. Tu devras être gentil et ne pas le pincer.

Je tends l'oreille pour entendre Ned, et je perçois parfois le bruit de ses pas. Il me fait parvenir de petits cadeaux et tape du talon sur le sol de pierre, matin et soir, afin de m'assurer de son amour. On ne l'autorise pas à m'écrire et continue de nous interroger tous les jours. J'entends les soldats monter au pas de charge dans sa chambre, puis redescendre une heure plus tard. Je pense qu'on espère pouvoir prouver que nous conspirions tous les deux contre la reine, mais ceux que William Cecil a chargés de procéder à ces interrogatoires sont, après un mois à ce régime, aussi fatigués que moi de cette comédie. Sans nous concerter, Ned et moi fournissons la même version des faits – qui est la plus stricte vérité ; ils doivent bien se rendre à l'évidence qu'il s'agissait effectivement d'un mariage d'amour, que nous n'avions absolument pas songé que la reine nous considérerait autrement que comme deux jeunes amants incapables de résister au bonheur d'être ensemble. Cela était d'ailleurs dès le départ manifeste aux yeux de tous. Seule l'anxieuse Élisabeth a pu croire à un complot. Seule la cruelle Élisabeth a pu chercher une explication là où tous ne voyaient qu'amour, désir naissant et inconséquence.

Automne 1561, Tour de Londres

Je remarque que les questions ont quelque peu changé. Il ne nous est plus demandé qui avait connaissance de notre union, qui étaient nos complices à la Cour, ni à quelle fréquence je m'entretenais avec l'ambassadeur d'Espagne. L'enquête avance dans une autre voie, et on se concentre à présent sur les témoins de nos fiançailles et de notre mariage. On pose des questions sur les serviteurs : qui avait préparé les plats de viandes froides que Ned a servis ? Qui a versé le vin ? Qui était le pasteur ? Et on m'interroge sur Jane Seymour.

— Vous ne connaissiez donc pas ce soi-disant pasteur ? me demande sir Édouard.

Mon jury composé de trois hommes m'autorise dorénavant à rester assise, car il vient me voir en fin de journée, et je me plains de douleur et de fatigue,

l'accouchement arrivant à grands pas.

— Comme je vous l'ai déjà dit la première fois que vous m'avez posé la question, réponds-je.

— Il n'était pas officiant dans une quelconque paroisse ?

— Je ne pense pas. Jane a fait au plus vite pour trouver quelqu'un.

— Le trouver où ?

Ils font paraître toute cette histoire tellement invraisemblable.

— Je ne sais pas. Je pense qu'elle a dû le trouver là où tous les prêcheurs vont, sans doute à la croix de Saint-Paul. Elle est revenue avec lui et il a procédé à la cérémonie, puis elle l'a payé 10 livres.

— Où a-t-elle eu ces 10 livres, s'enquiert l'homme à l'autre bout de la table en relevant la tête vers moi.

— Je ne sais pas ! réponds-je avec impatience. Il s'agissait peut-être de son argent, ou peut-être Ned le lui avait-il donné.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il s'agissait bien d'un pasteur ? questionne sir Édouard d'un air sinistre.

— Parce qu'il portait cette robe à col de fourrure des pasteurs en Suisse, rétorqué-je avec morgue. Parce qu'il a suivi Jane quand elle a demandé un pasteur. Parce qu'il avait avec lui une bible et qu'il a célébré le mariage. Parce qu'il a affirmé qu'il était pasteur. Comment, sinon ? Aurais-je dû lui réclamer une lettre de créance de l'Église anglicane ? Quelle raison aurais-je eue de me méfier de lui ? Quelle raison vous pousse à le faire aujourd'hui ?

Ils échangent des regards et je sens qu'ils sont mal à l'aise, ce qui me fait comprendre que quelqu'un leur a donné l'ordre de poursuivre dans cette voie malgré leurs réticences.

— Et la bague ?

Je tends fièrement ma main gauche afin de leur montrer la bague de fiançailles sertie d'un diamant et formant une pointe, précédée de l'alliance aux cinq petits anneaux dissimulés. Je les ai longtemps gardées à une chaîne autour du cou, mais je peux dorénavant les arborer fièrement à mon doigt.

— « Ses bagues », rectifié-je. Je ne m'en suis jamais séparée depuis notre union.

Je les porte alors à mes lèvres et je vois leurs visages austères se tordre d'un certain remords.

— Qu'en est-il de la demande en mariage écrite de la main du comte, ainsi que de ce testament qu'il vous aurait légué avant son départ pour la

France et dans lequel il vous désignerait comme son épouse ? interroge sir Édouard.

Il sait pertinemment que je ne les ai pas. Nous savons tous que mes documents ont disparu. Mon idiot de suivante pense avoir apporté la boîte contenant mes papiers à la salle du trésor en même temps que les autres affaires que je lui ai demandé de mettre en sécurité à Londres pendant que la Cour suivait la reine dans ses déplacements estivaux. Quand elle est allée la récupérer, cependant, elle n'était plus là ; j'ai depuis été enfermée et personne ne parvient à mettre la main sur ces documents.

— Je les conservais avec tous mes autres papiers, dis-je. Si vous me laissiez retourner à mes appartements au palais, je suis certaine que je pourrais les retrouver.

— Vos appartements ont été fouillés, déclare le lieutenant comme si j'étais une sorte de criminel, tout comme vos malles dans la salle du trésor. Nous n'avons trouvé aucun document prouvant votre mariage.

— Il me semble qu'il est on ne peut plus évident que je suis mariée, m'exclamé-je en désignant mon ventre.

— Le mariage pourrait être invalidé, annonce sir Édouard en s'éclaircissant la voix, quelque peu gêné. S'il n'a pas été prononcé par un véritable pasteur. Le comte et sa sœur auront pu se jouer de vous en simulant une union avec un faux pasteur, et vous ne seriez donc pas plus épouse que...

Il s'arrête avant d'avoir terminé sa phrase, comme si aucun exemple connu de femme célibataire déflorée ne lui venait en tête – même si je suis persuadée qu'il songe à la reine.

— Sir Édouard, dois-je vous rappeler à qui vous vous adressez ? observé-je sereinement. Je suis mariée et je vous défends d'en douter. Je suis lady Seymour, comtesse de Hertford, et vous feriez bien de garder à l'esprit que je suis de sang royal. Personne n'a le droit de remettre ma parole en doute.

Il baisse vivement la tête et je comprends combien ces interrogatoires sont délicats pour lui – presque autant que pour moi.

— Veuillez me pardonner, je précisais simplement que nous n'avions aucune preuve à disposition.

— Je n'ai besoin d'aucune preuve, car j'étais présente à ce mariage, insisté-je. Mon amie Jane ne m'aurait jamais dupée de la sorte. D'ailleurs, pourquoi aurait-elle fait cela puisqu'elle tenait tant à ce que nous soyons mariés ? Son frère est mon époux légitime. Il ne m'aurait jamais trahie.

Pourquoi aurait-il fait une telle chose ? Il voulait m'épouser devant Dieu, par amour. C'est ce qu'il a fait. Demandez-le-lui vous-mêmes.

— Nous le lui demandons, réplique le troisième homme face à moi en levant les yeux de ses notes. Mais nous n'avons aucun autre témoignage pour corroborer ses dires. Vous n'aviez aucun témoin hormis sa sœur, qui est morte, nous ne retrouvons pas le pasteur qui vous a mariés, ni les documents dont vous nous avez parlé.

— Alors, il vous faudra vous contenter de ma parole et de celle du comte de Hertford, rétorqué-je avec supériorité, et cela devrait suffire à n'importe qui dans ce royaume. Un mariage entre deux personnes devant l'Éternel est suffisant à Ses yeux comme à ceux de la loi, vous le savez aussi bien que moi. Nous n'avons pas même besoin de ce pasteur pour valider ce mariage, nous avons simplement choisi d'en faire venir un pour l'officier, mais notre union aurait été tout aussi officielle si nous avions simplement prononcé nos vœux devant Dieu. Nous n'avons pas besoin de témoins ; le Seigneur a été notre témoin et a validé notre mariage. Voilà ce que nous avons fait. Cela me suffit, et cela devrait aussi vous suffire, ainsi qu'à la personne qui insiste pour que vous m'interrogiez de la sorte.

Je suis si fatiguée après cette audition qu'une fois les trois hommes sortis en se plaignant que ces interrogatoires ne mènent à rien, je vais me coucher et dors à poings fermés jusqu'au petit matin. Ma demoiselle de compagnie me sert un petit déjeuner de pain, de viande et de petite bière, ainsi que quelques prunes, mais je n'ai aucun appétit. Je ne tiens pas en place et tourne en rond dans ma chambre, regardant parfois par la fenêtre donnant sur la Tamise ou sur la pelouse. Le bébé ne bouge absolument plus, et je suis certaine qu'il s'est enfoncé plus bas dans mon ventre, ce qui renforce encore mon impression de lourdeur et de raideur.

Je suis déstabilisée par ces nouvelles questions qui me sont posées, et je me demande si le but n'est pas à présent de discréditer mon mariage, puisqu'ils sont incapables de trouver la moindre preuve d'un complot. *Quel intérêt ont-ils, toutefois, à salir ainsi ma réputation ? Qui, d'ailleurs, irait croire de telles inepties sur un jeune homme aussi pointilleux sur l'honneur que Ned ? Qui irait croire qu'une demoiselle, sœur de la sainte Jane, accepterait d'être mariée autrement que devant un pasteur protestant ?*

Tout à coup, alors que mon regard se perd par-delà le fleuve au-dessus

duquel tournoient les mouettes, je sens quelque chose se produire dans mon ventre, comme si mes boyaux se retournaient. Je m'agrippe au dossier d'une chaise et laisse échapper un petit hoquet de douleur, car la souffrance est si terrible que je ne peux même pas crier. Ma suivante se précipite auprès de moi, puis fait un bond en arrière lorsqu'une cascade rouge coule sur le sol de pierre. Mr Nozzle va trouver refuge dans les hauteurs d'une tapisserie, qu'il escalade à toute vitesse, et les chiots s'empressent de rejoindre leur panier avant de se mettre à glapir. Ruban s'approche et renifle la flaque avant de s'éloigner en secouant une patte.

— Dieu du ciel, le bébé arrive ! s'exclame ma demoiselle de compagnie. Vous avez perdu les eaux et vous n'êtes même pas encore confinée !

La douleur passe aussi brutalement qu'elle est apparue et je pourrais presque m'esclaffer du fait qu'être enfermée à la Tour de Londres ne constitue pas un confinement suffisant. Certes, je devrais être alitée dans l'obscurité la plus complète, avec deux sages-femmes auprès de moi, deux dames d'honneur pour me servir, deux servantes, une nourrice et des berceuses attendant de récupérer l'enfant, et un mari partageant son temps entre la chapelle et la salle à manger. Tout va de travers, évidemment, mais rien n'empêchera le bébé de venir.

— Dites au lieutenant de la Tour de mander la sage-femme, et veillez à ce que quelqu'un informe le comte de Hertford, ordonné-je.

J'ai envie de hurler mon désarroi de n'avoir pas auprès de moi, pour traverser cette épreuve, ma mère et ma sœur, ni aucune amie.

— Dites-lui de prier pour moi et pour notre enfant, ajouté-je.

Elle tambourine à la porte et le temps passe trop lentement avant que nous entendions un garde monter dans l'escalier.

— Faites-moi sortir ! Je dois voir sir Édouard immédiatement ! crie ma suivante lorsque le gardien demande à travers la porte close ce que signifie ce tapage. Le bébé arrive !

Je parviens à me traîner jusqu'au coin de la pièce où un modeste crucifix est accroché au mur, une bible ouverte à son pied. Je m'agenouille tant bien que mal et commence à prier. Je subis une autre vague de douleur en silence et prie pour que l'enfant et moi-même vivions, puis je prie pour que la sage-femme arrive vite, car Dieu sait qu'il faut bien qu'une personne au moins sache ce qu'il convient de faire.

J'entends celle-ci frapper à la porte d'entrée de la maison du lieutenant,

puis se précipiter dans l'escalier, et Ned marteler la porte de sa chambre en s'époumonant : « Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? »

— Ned ! Ned ! Notre enfant va venir au monde ! crié-je en levant la tête vers les poutres du plafond.

Mr Nozzle saute sur mon lit défait et va plonger la tête sous l'oreiller. J'entends Ned traverser sa chambre, puis je distingue un appel étouffé, comme s'il avait plaqué la bouche contre la pierre du sol afin d'essayer par tous les moyens de communiquer avec moi.

Je ne parviens pas à discerner ses propos – une lourde dalle nous sépare, dressant un rempart dur et glacé entre nous. Mais je n'en ai pas besoin, car je sais qu'il m'aime, et qu'il patientera dans une angoisse déchirante d'apprendre que je vais bien et que le bébé est en bonne santé. Alors que la sage-femme entre en trombe dans la pièce et que la porte est refermée brutalement derrière elle, puis le verrou glissé, je trouve un peu de réconfort dans le fait de savoir Ned juste un étage plus haut, à genoux, le visage appuyé contre la pierre, guettant le premier cri de son enfant et priant pour moi, son épouse en proie à la souffrance.

C'est une épreuve longue et douloureuse, quand bien même l'accoucheuse affirme que cela est rapide pour un premier-né et qu'elle a déjà vu des cas où des femmes ont enduré cette souffrance pendant plusieurs jours. Je tente de ne pas écouter ses sinistres histoires de personnes mortes en couches et d'enfants mort-nés, interrompues par ma demoiselle de compagnie qui déclare :

— Mais elle se porte à merveille !

— Oui, lady Catherine ne pourrait mieux se porter, confirme la vieille sorcière.

Je serre les dents pour résister à un nouveau spasme de douleur, puis je la reprends :

— « Lady Hertford ». Je suis la comtesse de Hertford.

— Si vous le dites, milady, réplique la sage-femme en détournant le regard.

Je me demande alors une nouvelle fois si quelqu'un manigance pour faire annuler mon mariage avec Ned en prouvant qu'il n'a même jamais eu lieu, et si cette femme a reçu l'ordre de ne pas m'appeler par mon nom d'épouse.

Je suis cependant incapable de réfléchir clairement tant mon esprit est

embrumé par ces pics de douleur que je traverse en marchant dans la pièce avant de m'allonger pour me reposer. J'ai l'impression que mon corps est déchiré, comme si l'on m'écartelait sans même avoir la mansuétude de me pendre auparavant. Je songe à ma sœur Jane, montant sur l'échafaud dressé à seulement quelques pas de ma fenêtre, à la souffrance qui a dû être la sienne lorsque la hache s'est abattue sur son cou ; je redoute alors de mourir moi aussi à la Tour, comme elle, comme père, et de n'avoir plus qu'à prier pour aller les retrouver directement au paradis, lorsque l'agonie prendra fin.

La sage-femme, qui m'observe arpenter la pièce, puis m'arrêter pour m'appuyer contre le dossier d'une chaise en gémissant de douleur, écarte vivement son fuseau et déclare :

— Le bébé arrive. Mettons-nous en place.

— Que dois-je faire ? questionné-je d'un air affolé. Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Vous auriez dû songer à demander cela avant, lady Catherine, répond la matrone dans un petit éclat de rire.

— « Lady Hertford », la corrigé-je avec colère en revendiquant mon nom de mariée avec ce qui pourrait bien être mon dernier souffle. Je suis l'épouse du comte de Hertford.

Elle me bouscule sans aucun ménagement afin de me placer à quatre pattes, comme une vulgaire jument, et je laisse échapper des grognements de douleur tandis que je pousse comme elle me l'indique, dans la position qu'elle me fait prendre. Je sens alors une sensation des plus étranges, une sorte de glissement et de frottement à l'intérieur, avant que la sage-femme s'exclame :

— Dieu vous bénisse et vous vienne en aide, c'est un garçon.

Mon enfant, le vicomte de Beauchamp, sera prénommé Édouard, comme son père et ses aïeux. Sa lignée remonte jusqu'à Édouard III et au-delà. Il est de sang royal par ses deux parents et sa naissance devrait être célébrée, saluée par des salves de canon et annoncée dans tout le royaume ainsi que dans le monde chrétien, mais on m'ordonne de m'allonger dans mon lit et on place mon fils à côté de moi ; nous ne recevons pas la moindre visite. On l'emmène pour être baptisé dans la chapelle de la Tour, et mon enfant reçoit l'onction dans le baptistère qui se dresse au-dessus des tombeaux de sa famille. C'est

comme si la crypte mortuaire des traîtres de la Tour de Londres était notre chapelle familiale. Les dépouilles de sa tante et de son grand-père Grey y reposent. Son grand-père Seymour y est aussi enterré. Il n'est même pas baptisé par un pasteur, c'est sir Édouard, le lieutenant de la Tour, son geôlier, qui s'en charge, car le suppôt de Satan qu'est le gouverneur suprême de l'Église d'Angleterre, la reine Élisabeth, refuse de laisser un pasteur entrer dans la Tour afin de bénir l'âme de son petit-cousin. Cet acte vil me fait pleurer. *Elle est si cruelle. Interdire que l'âme d'un innocent enfant soit sauvée... Elle mérite l'enfer.*

Hiver 1561-1562, Tour de Londres

Je ne peux pas être malheureuse tant que j'ai mon enfant babillant dans son berceau auprès de moi, souriant dès qu'il m'aperçoit. Il est plus amusant que n'importe lequel de mes animaux ; il est parfaitement ravissant. Même Mr Nozzle se rend bien compte qu'un petit prince a fait son entrée dans ce monde, et il se comporte devant lui avec le même engouement curieux que mes demoiselles de compagnie lorsqu'elles accourent pour déposer un morceau de tissu sur mon épaule dès que mon fils fait son rot après sa tétée, ou qu'elles tiennent ses petites mains impatientes et ses minuscules pieds boudinés lorsque je lui change son linge.

Je le nourris moi-même, comme une fille de la campagne, et je ris en pensant qu'Élisabeth, croyant faire preuve d'une odieuse tyrannie envers moi, m'a offert de connaître la plus grande joie de mon existence. Si j'avais donné naissance au petit vicomte dans un palais royal, comme il en aurait dû être au vu de son rang, il m'aurait été enlevé dès qu'il aurait poussé son premier cri et je n'aurais pas eu le bonheur de vivre auprès de lui. Il aurait grandi avec sa nourrice royale tandis que j'aurais été obligée de retourner à la Cour – et de la suivre, même à des lieues de là où aurait été mon enfant, pendant des semaines entières. Il aurait été élevé comme si nous avions été des étrangers l'un pour l'autre, et son premier sourire aurait été pour une autre. Comme je suis prisonnière, toutefois, et qu'il est condamné au même sort malgré son innocence aussi flagrante que la mienne, nous sommes tels deux oiseaux en cage, chantant et pépiançant à l'unisson, aussi heureux que mes linottes.

Il se love contre moi la nuit et dort entre mes bras. J'ai pris l'habitude de me réveiller régulièrement afin d'écouter sa rapide mais profonde respiration.

Il reste parfois si immobile que je dois presser mon oreille contre son petit nombril afin de m'assurer qu'il est toujours vivant, qu'il ouvrira au matin ses yeux bleus comme la jacinthe et me sourira.

On s'émerveille de le voir si sage. En effet, il ne pleure jamais ; mais on me reproche de trop le gâter et de le prendre dans mes bras dès qu'il s'agite, de l'emmener dès que je change de pièce, de le tenir sur mes genoux quand je lis ou quand j'écris et de lui donner le sein dès lors qu'il enfouit son petit visage contre ma poitrine. Mon lait vient sans aucune difficulté, tout comme mon amour pour lui. Je goûte un bonheur que je ne soupçonnais même pas. Je ne pensais pas qu'il était possible d'aimer un enfant au point de considérer sa naissance comme une faveur et sa vie comme un miracle. Rien ne pourra jamais me faire regretter de l'avoir eu.

Nous l'appelons Teddy. J'accroche chaque matin un ruban bleu à ma fenêtre afin que son père sache, en regardant par la sienne, que son fils se porte bien. J'aimerais tant qu'il voie quel magnifique garçon il fera. J'aimerais qu'il voie que nous avons réussi à créer, comme l'avait prédit sa sœur Jane, un enfant d'une beauté époustouflante. Il a mes cheveux blonds et mes traits fins, mais a hérité du corps svelte de Ned : il est beau comme un prince – il est un prince. Il est l'héritier d'Élisabeth et le successeur au trône d'Angleterre, qu'elle le reconnaisse publiquement ou non.

Le petit prince ne reçoit aucun cadeau de Noël de la part de cette Cour qui sera un jour la sienne. Seule Mary vient nous voir et apporte une petite boîte à musique qui se trouvait dans la grande salle de réception de Hampton Court.

— Je l'ai volée, m'avoue-t-elle franchement en remontant le mécanisme avant de déposer l'objet devant Teddy, qui n'y prête aucune attention.

— Mary ! m'indigné-je.

— Je ne considère pas que le trésor royal lui appartienne, à elle, se défend-elle sans aucun tact. Il t'appartient plus à toi. Si l'on t'écarte de la succession pour avoir eu un enfant hors des liens du mariage, pourquoi devrais-je servir une reine qui n'est rien d'autre que la putain de Dudley et la fille de cette catin de Boleyn ?

Je lève précipitamment les yeux vers la porte, mais nulle espionne n'accompagne ma sœur aujourd'hui.

— Exactement. Je suis venue seule, escortée par Thomas Keyes, le capitaine des portiers, qui a eu la gentillesse de me le proposer. Il m'attend en

bas.

— Il n'épie pas notre conversation ? demandé-je anxieusement.

— Il ne m'espionne pas. C'est un ami loyal, affirme-t-elle en se hissant sur une des chaises usées avant de secouer la tête. Les choses ont encore changé du tout au tout. Plus personne ne me surveille. Tout le monde se moque de ce que tu peux dire. Tout le monde a accepté qu'il s'agissait d'un acte d'amour et nullement d'un complot. On a renoncé à t'interroger et on a relâché tous les prisonniers, à part toi et Ned.

— Notre mariage est enfin reconnu ? m'extasié-je en frappant dans mes mains. Nous allons être libérés ?

— Non. Je pense que le plan est de nier la légalité de votre union et de salir ton honneur.

Cette déception n'est en rien une surprise. Il me semble avoir toujours su ce qui m'attendait, depuis que le jury a changé l'angle de ses interrogatoires, l'année passée. Je n'ai que faire toutefois de ce que les gens peuvent penser, car j'ai mon fils dans mes bras et mon époux dans la pièce du dessus. Je connais la vérité ; je sais ce que Ned représente pour moi, et ce que je suis pour lui, et le Seigneur aussi le sait. *Qui écoute ce que dit Élisabeth ?* Dès que nous serons remis en liberté, nous nous remarierons et plus personne n'aura rien à dire.

— Va-t-elle déclarer notre mariage nul et nous relâcher ?

Je n'ai pas besoin de préciser de qui je parle. Élisabeth m'apparaît dorénavant comme un monstre. *Une reine Tudor nous a enlevé notre sœur, et une autre va maintenant m'ôter mon honneur.*

Mary écarte les mains comme pour signifier que personne ne peut le prédire.

— Elle ferait n'importe quoi pour te garder enfermée, mais elle est à court d'arguments. Les interrogatoires des Seymour et de tante Bess, ainsi que les tiens et ceux de Ned, ont été rapportés au Conseil privé, et il est apparu clairement que vous vous êtes mariés en secret par amour. On a essayé de retrouver le pasteur qui vous a unis, mais sans succès. Je ne pense pas qu'on ait beaucoup cherché. Quoi qu'il en soit, vous avez échangé vos vœux et tu as une alliance : ce fut donc un mariage privé. La mère d'Élisabeth n'a pas eu droit à beaucoup mieux. Le Conseil privé a attendu des jours entiers que la reine invente un crime, ou crée une loi que tu aurais enfreinte, mais elle n'agit pas.

— Pourquoi cela ?

Mary arbore alors un rictus malveillant.

— Parce qu'elle a peur, me souffle-t-elle. Elle est terrifiée. La moitié du royaume serait prête à soutenir Marie I^{re} d'Écosse pour lui succéder parce qu'elle est catholique ; et l'autre moitié te préfère, maintenant que tu es mariée à un membre de la pairie et que tu as un héritier mâle. Personne ne tient à ce qu'elle reste reine – une femme stérile, de surcroît amoureuse d'un homme qui a assassiné sa propre épouse.

Cette description cinglante d'Élisabeth et de son amant, Robert Dudley, de la part de Mary me tire un hoquet d'étonnement.

— Quoi ? Ils ont bien raison, déclare ma sœur avec son franc-parler. Le royaume n'est pas plus prospère que quand Marie était sur le trône ; la paix n'est pas plus assurée. Aujourd'hui, nous sommes menacés à la fois par la France et par l'Espagne, et notre reine refuse de se marier pour nous garantir une alliance. Tout le monde donne son avis quant à qui devrait être l'héritier, et tout ce que répond Élisabeth est que nous ne pouvons en aucun cas lui succéder parce que notre père a été exécuté pour trahison, et que notre cousine Margaret Douglas ne peut pas non plus monter sur le trône parce que ses parents n'étaient pas mariés. Cela ne laisse plus que Marie I^{re} d'Écosse, mais Élisabeth refuse aussi de la désigner ! Ce que le peuple veut, c'est savoir à quoi s'en tenir, et qui sera son prochain souverain ; si elle refuse de le lui dire, alors il le choisira lui-même.

— Teddy, dis-je en regardant mon enfant dans son berceau. Ça ne peut être que Teddy. Je suis censée succéder à Élisabeth, et Teddy est mon fils.

— Bien entendu, répond Mary. Tout le monde le sait. C'est pour cette raison que le Conseil privé ne veut pas prendre le parti d'Élisabeth et la laisser décider de te garder enfermée sans raison. Pour eux, tu es la mère du prochain roi d'Angleterre. Tu te souviens de ce moment où la reine Marie est entrée à Londres, et où toute la Cour de Jane s'est enfuie pour aller la rejoindre et l'assurer de son repentir ? (Elle part d'un rire sardonique.) Tu te souviens comme tout le monde était contrit ?

— Moi aussi, je me suis enfuie, lui rappelé-je. Même si, plus exactement, je n'ai fait que suivre mon beau-père et mon mari quand ils se sont sauvés.

— Mère aussi a fui, tout comme père. Tout le monde est allé ramper devant la reine Marie. On m'a traînée devant elle pour que je m'incline. C'est précisément cela que redoute Élisabeth. Tout le monde se doit de respecter

l'héritier du trône, ce n'est que bon sens. Personne n'ose donc agir contre toi tant qu'ils ne sont pas certains que tu n'hériteras pas, mais la reine ne le décrète pas non plus. (Elle penche la tête sur le côté.) Pour autant, nul n'ose prendre ta défense par peur de ses représailles.

— Elle ne peut pas m'écarter de la succession, me récrié-je.

— Elle n'ose même pas essayer de le faire. Elle dit du mal de nous en privé, mais elle n'aura jamais le courage de défendre ses idées devant le Parlement, ni même le Conseil privé. En revanche, Teddy...

— Le seul moyen qu'elle aurait de l'écarter de la succession serait d'affirmer qu'il est illégitime, dis-je avec horreur.

— Exactement, confirme Mary. Et c'est précisément ce que cette sorcière malfaisante compte faire à présent. (Elle se penche alors sur le berceau, comme une fée marraine protégeant l'enfant de la méchante reine.) Elle va s'efforcer de faire en sorte que ce pauvre enfant innocent soit reconnu illégitime, pour s'assurer qu'il n'hériter pas de la Couronne. C'est le seul moyen qu'elle ait de nier qu'il est son successeur : en faire un bâtard. Elle, qui est la pire des bâtardes du royaume !

Mary a vu juste. En février, alors que les carreaux sont recouverts de givre à l'intérieur tous les matins et que la nuit dure douze heures, sir Édouard frappe à ma porte et entre en s'inclinant devant moi.

— Milady, dit-il pour éviter d'employer mon titre ou mon nom d'épouse.

— Sir Édouard ?

— Je suis venu vous annoncer que l'on vous convoque au palais de Lambeth demain afin d'y être entendue par l'archevêque en personne.

— Que me veut-il ?

— C'est à propos du prétendu mariage, répond-il tout bas d'un air gêné.

— Je n'ai connaissance d'aucun prétendu mariage, rétorqué-je froidement.

Il me montre le pli qu'il a en main et je reconnais le sceau royal ainsi que la signature alambiquée d'Élisabeth.

— Ceci déclare que le vôtre l'est, dit-il.

Je lui souris pour l'amener à prendre conscience de toute l'ironie de la chose.

— Cet interrogatoire sera conduit de manière parfaitement objective, à ce que je vois.

— Votre époux aussi a été convoqué, m'apprend-il en s'inclinant une nouvelle fois. Cependant, vous y serez conduits séparément et ne pourrez pas vous voir.

— Dites-lui que je l'aime. Dites-lui aussi que je ne le renierai jamais, ni notre amour, ni notre fils.

— Votre « amour », dites-vous ? s'enquiert-il d'un ton soupçonneux.

— Ni notre amour, ni notre mariage, précisé-je d'un air las. Personne ne m'amènera à nier la vérité en jouant sur les mots.

Matthew Parker, qui s'est vu offrir le titre d'archevêque de Cantorbéry en récompense pour avoir été l'un des rares membres du clergé à oser soutenir publiquement Élisabeth, comptait parmi les personnalités ayant intronisé ma sœur Jane, mais je ne m'attends nullement à ce qu'il prenne aujourd'hui mon parti contre la reine. Il s'est marié à la seconde précise où le clergé a été libéré du célibat sacerdotal, mais je ne m'attends pas non plus à ce qu'il défende mon mariage. Il a été nommé par Élisabeth et il ne la défiera pour rien au monde. Je ne trouverai nulle justice entre les murs du palais de Lambeth, pas plus qu'auprès du Conseil privé.

Le peuple de Londres, toutefois, est de mon côté. Lorsque l'on me fait quitter la Tour par le fleuve, dans une barque menée à toute vitesse pour remonter à contre-courant, je peux apercevoir sur les berges des gens s'arrêter pour regarder, puis je les entends de loin crier dans le froid hivernal.

L'heure de mon interrogatoire a été choisie minutieusement afin d'éviter ce genre de choses. Nous sommes à marée montante et l'embarcation file à la surface de l'eau, poussée par un vent arrière mordant, mais la nouvelle voyage plus vite encore : lady Catherine, l'épouse du séduisant Ned Seymour, est enfin sortie de la Tour et fait route vers Lambeth. Lorsque l'équipage rentre ses rames à l'approche de l'appontement du palais, tous les passagers à bord du traversier à chevaux se penchent par-dessus le bastingage pour mieux me voir, tandis que tous ceux qui se trouvent à quai ou sur la berge m'acclament joyeusement.

Je me lève afin qu'ils puissent tous me voir et je leur fais signe de la main.

— Milady, par ici, je vous prie, me dit l'intendant de l'archevêque avec une certaine nervosité.

Il ne peut cependant pas m'empêcher de sourire au peuple et de lui rendre

un peu de son chaleureux accueil.

— N’ayez crainte ! me lance quelqu’un.

— Que Dieu vous bénisse, vous et votre beau garçon !

— Que Dieu protège la reine ! crie quelqu’un d’autre sans préciser de quelle reine il parle.

Je salue de la main, agissant comme si cette bénédiction m’était adressée personnellement, et j’avance aussi lentement que je l’ose pour franchir la voûte plongée dans l’obscurité qui mène au palais, afin que tous puissent constater que je suis une prisonnière venue là pour être interrogée, que je suis jeune – je n’ai encore que vingt et un ans – et belle. *Je suis, comme je l’ai toujours été et le resterai à jamais, la légitime héritière du trône d’Angleterre, je suis la sœur de la sainte reine Jane, et tout le monde commence à partager cet avis, à présent.*

Hiver 1562, palais de Lambeth, Londres

J’ai connu l’archevêque Parker quand il n’était encore que le chapelain de John Dudley, le beau-père de Jane. Lui et d’autres réformateurs se rassemblaient aussi souvent qu’ils le pouvaient afin de discuter de la théologie de la nouvelle Église d’Angleterre, et Jane correspondait avec leurs conseillers religieux. Il ne m’a sans doute jamais remarquée, car je n’étais que l’insignifiante sœur cadette, mais je me souviens qu’il était à la Cour de Jane quand elle a été couronnée, et je me rappelle qu’il s’est éclipsé avec tous les autres, troquant une souveraine protestante contre sa rivale catholique, et ce malgré toutes ses promesses. Je ne le considérais déjà pas comme un bon conseiller pour une reine sainte à l’époque, et je n’ai pas meilleure opinion de lui en tant qu’archevêque aujourd’hui.

Il a l’impertinence de me faire attendre dans sa chambre privée, et il arrive accompagné d’un secrétaire à l’allure austère, qui s’assoit sans m’en demander la permission au préalable et plonge sa plume dans l’encrier en attendant de pouvoir consigner l’entretien. Si j’avais été trop idiote pour remarquer qu’on a cherché à me faire venir le plus discrètement possible, en barque sans couleurs, ou pour saisir le but de cette attente dans cette froide antichambre et de cet accueil encore plus glacial par celui qui fut autrefois l’ami et coreligionnaire de ma sœur, j’aurais tout de même compris en voyant ce petit bonhomme avec sa plume que je ne suis pas ici pour une simple

conversation amicale entre un conseiller spirituel et une jeune femme ayant eu le malheur de déplaire à une reine colérique. Ceci est un interrogatoire, et l'archevêque a reçu des ordres précis. Son problème – *même s'il ne le sait pas encore* – est que je ne renierai jamais mon mariage, que je ne désavouerai jamais non plus l'homme que j'aime et que je ne ferai rien pour condamner mon enfant, un vicomte, à être considéré comme le bâtard de Ned Seymour.

— Vous feriez bien de tout m'avouer sur ce prétendu mariage, déclare l'archevêque Parker sur un ton mielleux tout en me regardant d'un air grave. Vous feriez bien de vous confesser, mon enfant.

J'ouvre la bouche pour répondre et je vois l'espoir illuminer son visage. S'il allait trouver Élisabeth en lui disant que je me suis confessée à lui, que j'ai avoué n'être pas mariée et ne jamais l'avoir été, alors la reine lui octroierait ses faveurs et fermerait les yeux sur le vœu de célibat qu'il a rompu, malgré la sainte horreur qu'elle a des hommes de Dieu mariés. S'il pouvait lui affirmer que mon fils enfermé à la Tour de Londres est un bâtard souffreteux, alors rien n'obligerait plus Élisabeth à se marier à son tour pour enfanter au plus vite. S'il pouvait lui assurer que la foi protestante n'a pas d'héritier, alors elle serait libre de promettre à Marie I^{re} d'Écosse que rien n'est encore décidé pour la succession au trône d'Angleterre, et agiter sous son nez un espoir de paix et celui d'une seconde couronne.

— Je vais me confesser, réponds-je sur un ton affable. (Le secrétaire approche alors sa plume de la page sous ses yeux et retient son souffle.) Mais il me semble, milord, que vous étiez d'accord avec ma sœur Jane qu'une âme en peine devait se confesser directement à Dieu.

Je laisse le temps au secrétaire de prendre cela en note avant de poursuivre :

— Quoi qu'il en soit, je confesse devant vous mon amour pour un jeune homme de noble naissance, et j'avoue que nos mères connaissaient les sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre et savaient aussi que nous projetions de nous marier. Elles avaient décidé d'en parler à la reine afin de lui demander sa permission, mais ma mère est morte. Je confesse que nos fiançailles ont été faites devant témoins, et qu'il en a été de même pour notre mariage, prononcé par un pasteur, sans toutefois la bénédiction de Sa Majesté. Je confesse que nous avons consommé le mariage dans notre lit conjugal. Je confesse que cela nous a apporté un magnifique garçon aux cheveux clairs, qui possède déjà la détermination des Tudors. Je confesse ne

pas comprendre pourquoi on me garde prisonnière, ni pourquoi vous m'invitez à me confesser à vous.

Cette première réponse me permet d'entamer du bon pied un interrogatoire qui se prolonge toute la journée. Le secrétaire n'en finit pas de remplir des pages, tandis que l'archevêque me fait répéter ce que j'ai dit tant de fois au lieutenant de la Tour de Londres. Il est évident que nous n'avons rien fait d'illégal et leur seul espoir est de m'amener à bout de forces pour que je mente afin de recouvrer la liberté. Après une journée de ce traitement, je constate que c'est l'archevêque qui semble pâle et las, tandis que j'ai le rouge aux joues et que je fulmine. Je le méprise d'essayer de me contraindre ainsi – *moi, une femme ayant si récemment procédé aux relevailles après l'enfantement* – à traiter mon enfant de bâtard et mon époux de canaille.

— Nous allons nous en tenir là pour aujourd'hui, déclare l'archevêque qui a l'air éreinté. Je dois aller prier. Quant à vous, madame, je vous conseille de méditer sur votre obstination.

Je lui fais un petit signe de tête comme pour lui donner la permission de prendre congé, puis je me tourne vers la porte.

— C'est cela, allez donc prier, lui recommandé-je.

— Je vous reverrai après-demain et j'espère que vous consentirez à m'avouer la vérité, cette fois.

Je m'arrête sur le pas de la porte tenue ouverte par un garde qui pourra m'entendre et donc rapporter mes paroles dans tout Londres s'il lui en prend l'envie.

— Je vous ai dit la vérité aujourd'hui, déclaré-je bien fort. Je vous répéterai la même chose la prochaine fois que vous me convoquerez. Je suis une épouse respectable, et mon fils est le vicomte de Beauchamp.

Hiver 1562, Tour de Londres

En pressant la joue contre le carreau gelé et l'armature en plomb plus froide encore de la fenêtre dans la maison du lieutenant, je peux apercevoir les marches qui mènent au quai de la Tour, et j'attends ainsi aux premières heures de l'aube, le visage engourdi, de voir Ned être escorté par ses gardes jusqu'à la barque.

Mon amour, le seul homme que j'aimerai jamais, est entouré de quatre hommes en armes, comme si on le soupçonnait de vouloir s'enfuir en me

laissant livrée à mon sort, enfermée à la Tour avec notre enfant. Je suppose qu'ils l'emmènent pour être interrogé par l'archevêque Parker, le lendemain de mon témoignage. Je me détourne de la fenêtre lorsque mon époux disparaît de mon champ de vision et je vais prendre ma bible, puis plaque mon front glacé contre la couverture et prie pour que Ned me reste fidèle.

Il se peut aussi qu'il me reste fidèle mais commette une erreur que l'archevêque pourrait utiliser contre nous. Si Ned oublie que le pasteur portait une robe à col de fourrure ou qu'il avait un accent étranger, alors nos témoignages seront jugés discordants. S'il cherche à épargner ma réputation en niant que nous avons été amants avant de nous marier, alors nos geôliers se serviront de ce pieux mensonge. Si nos versions sont différentes, ne serait-ce que sur un détail, ils tenteront de démontrer par là que notre mariage n'en était pas un et que nous avons inventé cette histoire pour sauver notre honneur.

Je ne peux m'empêcher d'avoir cette crainte. *Tant de temps s'est déjà écoulé depuis notre union ! Un an ; et nous étions si impatients, si empressés.* J'ai perdu les papiers, et Ned n'a jamais su comment notre pasteur s'appelait. Nous avons perdu Jane, notre unique témoin et notre seule amie. Il y a de fortes probabilités que Ned ait oublié certaines choses : il a voyagé en France, il a traversé la Bourgogne et rejoint l'Italie, puis a souffert le choc d'être sommé de rentrer en Angleterre. Je possède toutefois les deux bagues qu'il m'a offertes, et son poème est gravé dans mon cœur. Personne ne pourrait sincèrement croire que nous avons tout inventé ; mais personne ne se soucie de connaître la vérité. On cherche par tous les moyens à faire de notre enfant un bâtard afin de pouvoir jeter l'opprobre sur nous, nous bannir loin de la Cour et nous oublier en toute quiétude.

On garde Ned toute la journée. Il fait nuit noire quand il rentre enfin à la tour. On ne le ramène cependant pas à la demeure du lieutenant. J'attends à ma fenêtre de le voir apparaître au détour de l'escalier menant au quai, et j'ai pris une bougie avec moi pour qu'il me voie lorsque je lui ferai signe, mais je n'aperçois d'abord que les flammes vacillantes des torches tenues par les gardes. Ils ouvrent la marche en direction de la Tour blanche, qui s'élève haut dans le ciel, lugubre pilier terrestre touchant presque la voûte céleste. C'est alors que je vois Ned s'arrêter en franchissant l'angle du passage voûté, et il retire sa capuche avant de lever les yeux vers ma fenêtre ouverte ; je tends la bougie au-dehors pour qu'il puisse voir la flamme malmenée par les

bourrasques glacées et qu'il sache qu'elle brûle pour lui, que je lui reste fidèle et ne doute point qu'il ne me fera pas défaut.

Les gardes le somment d'avancer, mais il prend encore le temps de lever le bras pour me faire signe, puis dépasse l'entrée de la demeure du lieutenant, le toit sous lequel je me trouve, et traverse la pelouse en direction de la haute tour centrale. Il grimpe les marches jusqu'à la porte d'entrée, qui s'ouvre devant lui et se referme dans son dos. Je comprends alors qu'il a dit quelque chose, ou qu'on a inventé quelque chose pour pouvoir l'enfermer dans les geôles royales, dans une infâme cellule. Finis, les appartements dans la maison du lieutenant attribués à un membre éminent de la pairie assigné à résidence. Il a été jeté en prison, là où sont détenus les traîtres, là où ils sont torturés.

Nous nous succédons devant l'archevêque durant quatre jours encore, et chaque fois que celui-ci a vu Ned la veille, il me pose de nouvelles questions sur un détail précis : certains sont réels, d'autres sans aucun doute inventés, et d'autres encore dont je ne me souviens tout simplement plus ou que je n'ai jamais même remarqués. Ma confiance est de plus en plus ébranlée et mon attitude de défi se mue en crainte. J'implore l'archevêque d'entendre enfin que nous sommes bel et bien mariés, et que cette union a été célébrée en bonne foi et devant le Seigneur. Je l'implore de comprendre que si je cite Dieu comme témoin, il m'est impossible de mentir. Je suis la sœur de Jane Grey et je ne suis donc pas femme à invoquer en vain le nom de l'Éternel. Mon mépris se change en supplique. L'archevêque semble, lui, de plus en plus à l'aise, comme s'il se savait sur le point d'obtenir les réponses qu'il cherche, tandis que le secrétaire consigne nos échanges de plus en plus vite. *Je n'ose même pas imaginer ce qui va se passer.*

Été 1562, Tour de Londres

Rien ne se passe. Il ne se passe absolument rien, et cela m'est douloureux. Je ne peux rien faire d'autre qu'attendre. Je songe à ma sœur Jane, logée chez les Partridge, attendant de savoir si la reine Marie lui pardonnerait et la relâcherait, certaine que la souveraine finirait par le faire – puis le moine venant lui annoncer qu'elle serait décapitée le lendemain. Certaines nuits, je me réveille en pleurs après avoir rêvé que je suis Jane et que le temps de l'attente est révolu, qu'il me faudra traverser la cour à l'aube pour monter sur

l'échafaud. Ensuite, je me tourne sur le côté et prends mon enfant dans son berceau, les joues roses d'avoir trop pleuré pour être nourri, battant des pieds avec impatience. Je le porte à mon sein et je le sens téter ; je suis alors envahie par la certitude réconfortante qu'il est un être innocent qui ne peut être arraché à ce monde et qu'un jour, un matin, je le ferai sortir d'ici pour le rendre à la liberté.

Ma petite sœur Mary vient me rendre visite et apporte un panier d'asperges.

— Quelqu'un m'a donné ces asperges, qui viennent de son potager, déclare-t-elle simplement en déposant le panier sur la table. J'ai pensé que le cuisinier du lieutenant pourrait les cuire à l'étuvée et les servir avec un peu de beurre.

— Je le lui demanderai. Merci, dis-je en me penchant pour lui déposer un baiser sur la joue.

Elle grimpe s'installer dans l'encorbellement de la fenêtre.

— C'est la cellule de Ned ? s'enquiert-elle en observant la Tour blanche au centre de la cour, et le foulard bleu qui flotte au vent, suspendu à une fenêtre.

— Oui, acquiescé-je. Il l'accroche au matin pour me faire savoir qu'il va bien, et je fais de même. S'il était malade, il mettrait un foulard blanc, et s'il venait à être libéré, il n'accrocherait rien.

Elle hoche la tête sans me demander quelle couleur flotterait en cas de mauvaise nouvelle. Personne, à la Tour, ne veut songer aux mauvaises nouvelles. Seule ma sœur Jane a eu le courage de se préparer à cela en m'écrivant une lettre pour me dire d'apprendre à mourir.

— La Cour va quitter Londres, déclare ma sœur. Je dois l'accompagner. Élisabeth ne fait pas preuve de méchanceté envers moi, et c'est comme si je n'étais pas ta sœur, ni sa cousine. Elle me traite comme n'importe quelle dame de son entourage. Elle les préfère cependant toutes à moi, et elle prête plus d'attention à sa naine, Thomasina. Je suis constamment à la Cour et je mange à la table des demoiselles de compagnie, mais elle ne me parle que très rarement et semble la plupart du temps ne pas me remarquer. Elle se montre toutefois bien pire avec d'autres.

— Ah, bon ? Avec qui ? demandé-je, curieuse.

— Notre cousine Margaret Douglas, par exemple, me souffle Mary. Elle est assignée à résidence à la chartreuse de Sheen, soupçonnée de trahison.

Je plaque une main sur ma bouche pour retenir un cri de stupeur.

— Encore une de nos cousines, enfermée ? Dans notre ancienne demeure, qui plus est ?

— Il se dit qu'elle a essayé de marier son fils, Henry Stuart, à Marie I^{re} d'Écosse.

— Est-ce vrai ?

— C'est presque certain, mais en quoi cela relève-t-il de la trahison ? Ce serait un mariage parfait pour lui, et satisfaisant pour elle ; qui plus est, le roi consort d'Écosse serait anglais, et cela serait bien mieux qu'un Français.

— Toute la famille a-t-elle été arrêtée ?

— Son mari a été emprisonné ici, à la Tour, me semble-t-il, mais son fils a disparu.

— Comment ? Quelle folie ! m'exclamé-je en levant les mains à mon crâne comme si j'allais m'arracher les cheveux.

— Tu as raison, admet Mary d'un air sombre. Élisabeth est gangrenée par la peur, comme son père ; moi, je dois la servir et la suivre où qu'elle décide d'aller.

— Si seulement tu pouvais t'enfuir, dis-je dans un murmure.

— Non. On retournerait cela contre toi. Je n'ai pas d'autre choix que de suivre la Cour cet été et feindre de m'amuser.

— Où irez-vous, cette année, demandé-je en posant la main sur les

siennes.

— Dans le Nord. Nous allons à Nottingham et la reine a fait prévoir un bal masqué. Tout le monde participera, moi comprise. Je jouerai le rôle d'un ange de la paix sur une balançoire. Le divertissement aura pour titre *Le Roi et l'Angleterre*, et durera trois jours.

— Doux Jésus.

— Il débutera avec Pallas apparaissant sur une licorne, explique Mary. Je suppose que ce sera Élisabeth. Puis viendront deux femmes à cheval, « Prudence » et « Tempérance ». Le lendemain, ce sera la « Paix », et le dernier jour, la « Malice » sera vaincue et tout le monde chantera.

Je ne peux que rire face à la mine déconfite de ma sœur et sa description lapidaire de la représentation.

— Je suis certaine que ce sera merveilleux.

— Oh, certainement. Il y aura des lions et des éléphants, et d'autres animaux aussi, mais le thème central sera l'alliance et l'amitié entre deux femmes ; la seconde interprétation est que la Couronne d'Angleterre se transmet par le sang et qu'aucun héritier ne peut être nommé.

— Que veut-elle faire comprendre par là ? Est-ce un message à Marie I^{re} d'Écosse ?

— Tout à fait. Élisabeth cherche à lui faire comprendre qu'elles sont deux souveraines qui peuvent régner sur une seule île comme des sœurs – Marie dans le Nord et Élisabeth dans le Sud – et que la reine d'Écosse peut aussi être l'héritière du trône d'Angleterre. Elle lui promet quasiment la succession, puisqu'elle affirme que la Couronne doit passer au parent le plus proche et que l'héritier ne peut être choisi par préférence religieuse ni simple volonté.

Je traverse la pièce d'un pas rapide, poussée par la stupéfaction.

— Alors, voilà qu'elle se décide enfin à me renier publiquement.

— Ce n'est toujours pas public, et elle ne te renie pas, lance Mary avec une colère contenue. La mascarade ne sera pas donnée devant le peuple. Personne ne peut en faire une bonne interprétation sans avoir suivi un enseignement classique – j'ai moi-même dû clarifier le message pour la moitié des demoiselles à la Cour. Elle n'a pas le courage de te renier ouvertement. Elle se débarrasse de toi en se servant de ce bon chien d'archevêque Parker pour faire le travail à sa place, tandis qu'elle se contente d'organiser un divertissement. Elle veut faire comprendre à la Cour que tu n'es pas l'héritière, que tu es déshonorée, que ton fils est un bâtard ; mais elle

n'ose pas le proclamer devant le peuple.

— Oh, Seigneur, Mary, est-ce que l'archevêque a déclaré mon mariage nul ?

— Oui, et il a déclaré que ton pauvre enfant était un bâtard, répond-elle en posant un regard triste sur le berceau dans lequel mon fils dort tranquillement sans se douter qu'on lui enlève son nom et son honneur. Que Dieu lui pardonne. Elle espère que personne ne défendra la cause d'une femme peu vertueuse ni ne soutiendra un enfant illégitime. Ta réputation est détruite, et ton fils se retrouve sans plus aucun héritage. Ned, évidemment, est considéré comme un homme sans honneur.

Je saisis un des chiots et le blottis dans mon cou pour puiser dans sa douceur un peu de réconfort.

— L'archevêque est un menteur, me contenté-je de dire.

— Et tout le monde le sait, confirme Mary.

Nous restons un instant silencieuses.

— Et moi, je vais devoir prendre part à ce stupide divertissement, se lamente-t-elle avec amertume. Je serai dans le cortège de Pallas le premier jour. Le dernier, on me verra me balancer comme une pomme sur sa branche, puis je devrai danser pour la « Paix ». Oh, Élisabeth sait exactement ce qu'elle fait en m'obligeant à danser pour envoyer ainsi un message à cette papiste de Marie. Moi, la sœur de Jane Grey, faisant parvenir un message d'espoir à l'héritière catholique d'Angleterre !

— Oui, elle sait exactement ce qu'elle fait, dis-je. Elle a trouvé le moyen de se préserver de la peur que nous lui inspirons. Tu n'auras jamais d'enfant, elle en est certaine, et plus personne ne prendra le parti de mon fils, à présent qu'il a été désigné comme le bâtard d'une mère sujette à la luxure.

— Oh, elle a gagné, déclare Mary avec dédain. Nous ne cherchions même pas à conspirer contre elle, mais cela ne l'a pas empêchée de s'en prendre à nous comme si nous étions de viles ennemies. Le seul crime de Margaret Douglas a été d'avoir la langue trop bien pendue et d'avoir nourri de grandes ambitions pour son fils, mais elle aussi est accusée de trahison. On ne peut pas dire que notre reine porte sa famille dans son cœur. Être proche d'elle est plus une malédiction qu'une chance. Crois-tu qu'elle te libérera, maintenant qu'elle t'a détruite ?

Je me rends à la fenêtre et l'ouvre.

— Que fais-tu ? s'inquiète Mary.

— J’attache un ruban noir, réponds-je doucement. L’annonce d’une mauvaise nouvelle, car plus personne ne se battra pour me faire libérer, dorénavant.

La Cour quitte Londres et je pense à Mary, assise sur sa balançoire dans le rôle d’un ange de la paix, puis dansant pour Élisabeth dans cette mascarade conçue pour montrer à Marie I^{re} d’Écosse – papiste et française – qu’elle sera l’héritière et qu’il ne faut pas faire attention à nous. Je juge ma situation fort peu enviable – enfermée à la tour, mon mari si proche et pourtant si loin –, mais celle de Mary est peut-être pire encore, car elle doit constamment sourire à une femme qu’elle sait être mon ennemie jurée, et la sienne – la farouche adversaire de toute femme qu’elle considère comme une rivale.

Les grandes chaleurs arrivent et je laisse ma fenêtre ouverte la nuit. J’entends les merles chanter doucement dans le verger de plus en plus tard chaque jour en cette saison des amours et de nidification. J’attache une clochette autour du cou de Ruban afin qu’il n’aille pas détruire les nichées, et je dépose des miettes de pain sur l’appui de fenêtre chaque matin après le petit déjeuner pour voir les rouges-gorges se poser et sautiller fièrement derrière les carreaux.

Le soir, je lis les livres laissés par Jane dans la bibliothèque du lieutenant de la Tour et j’étudie la bible qu’elle m’a léguée, relisant ce courrier qu’elle m’a envoyé mais qu’elle destinait à ses amis et précepteurs, et je la considère à la fois comme une sœur et une héroïne. J’essaie d’avoir son courage, son sens du destin. Elle a toujours su qu’elle foulait le chemin du divin, que ses pas la mènent au trône ou à l’échafaud ; elle a toujours su qu’elle marchait dans Sa lumière. Je crains qu’elle ne me voie de là-haut, et me trouve bien vaine et bien idiote. J’ai compris la leçon, à présent, et j’aimerais pouvoir le lui dire.

Teddy est en pleine forme et ne se réveille plus qu’une fois par nuit pour réclamer le sein. Je demande au lieutenant la permission de sortir dans l’air estival, pour que mon enfant puisse profiter du soleil, et il accepte que ma dame de compagnie l’emmène tous les jours se promener dans le jardin ou au bord du fleuve.

— Personne ne m’a dit que ce pauvre petit innocent était prisonnier, déclare-t-il.

Il me semble entendre de la rancœur dans sa voix douce, et je songe qu’il

ne fait pas bon être au service d'Élisabeth : vous vous engagez dans une voie, puis vous vous apercevez rapidement qu'elle va bien au-delà de la raison, et bien plus loin que vous ne pouvez le supporter.

Je me couche tôt et je contemple le plafond dans la lumière déclinante du soir tout en me demandant ce qu'il se passera quand Marie I^{re} d'Écosse répondra au message de la mascarade d'Élisabeth. *Ces deux rivales obstinées peuvent-elles vraiment faire la paix ? Peuvent-elles devenir alliées et régner sur une seule île comme des sœurs, ainsi que l'a formulé Mary ? Vont-elles véritablement se réunir et devenir amies ? Se peut-il qu'Élisabeth trouve en sa consœur d'Écosse l'unique personne, en tant qu'égale, à qui elle pourra faire confiance ?*

Si cette rencontre a bien lieu, qu'elles tombent sous le charme altier l'une de l'autre et deviennent les meilleures amies du monde, se peut-il que l'on m'oublie suffisamment pour qu'Élisabeth nous relâche, Ned, Teddy et moi ? Est-ce que j'ai pour seule et unique ambition, désormais, d'être oubliée de tous ceux qui affirmaient jadis que je devais être reine un jour ?

Quelqu'un frappe à la porte des appartements et j'entends la clé tourner dans la serrure. Je me lève précipitamment et enfille une robe de chambre, puis vais tirer le verrou. Ma servante dort avec Teddy et ma dame de compagnie quitte la Tour chaque soir ; il n'y a donc personne pour aller ouvrir à ma place. Ce n'est pas vraiment un problème, car nul ne vient jamais me rendre visite après l'heure du repas. Il doit donc s'agir d'un garde m'apportant un message ; je n'ose espérer qu'il s'agisse du pardon de la reine.

— Qui est là ? m'enquiers-je avec une certaine nervosité.

Je ne reçois aucune réponse tandis que je tire le verrou, et je découvre derrière la porte un garde accompagné d'une personne plus grande à la figure dissimulée sous une large capuche. Je cherche à refermer brusquement la porte, mais l'inconnu la bloque avec le bras.

— Ne me reconnais-tu donc pas ? demande-t-il tout bas. Allons, mon épouse !

C'est Ned, mon cher et tendre époux, qui rabat sa capuche pour découvrir son si beau visage et son magnifique sourire. Il adresse un petit signe de remerciement au gardien et pousse ma porte pour pénétrer dans mes appartements. Puis il me soulève dans ses bras, et me dépose des baisers sur la bouche, les joues, les cheveux et mes paupières mouillées de larmes.

— Ned, soufflé-je dans un sanglot étranglé.

— Mon amour. Ma douce femme.

— As-tu été libéré ?

— Seigneur, non ! J'ai seulement payé le garde pour qu'il me laisse seul avec toi pendant une heure. Oh, Catherine, je t'aime tant ! Je n'ai jamais cessé de t'aimer. Que Dieu me pardonne de t'avoir abandonnée. Je n'aurais jamais dû te quitter.

— Oh, Ned ! Ce n'est pas ta faute. J'aurais dû être plus claire. Je savais que tu reviendrais. N'as-tu donc pas reçu mes lettres ?

— Non ! Je n'ai rien reçu ! Je ne comprenais pas pourquoi ! Je n'ai reçu qu'une missive m'ordonnant de revenir en Angleterre, et on m'a appris que tu étais enceinte et enfermée à la Tour. Je ne savais pas quoi faire. Les Français me disaient qu'il valait mieux que je reste avec eux plutôt que de rentrer et d'affronter le jugement d'Élisabeth. Ils m'ont adjuré de ne pas partir, mais je ne pouvais t'abandonner.

— Tu n'as pas reçu mes lettres ? Je t'ai écrit ! Je t'ai écrit souvent pour te supplier de rentrer. Impossible qu'elles se soient toutes perdues.

Nous nous dévisageons un instant et comprenons tous deux que nos ennemis se sont joués de nous.

— Ned. Je t'ai écrit tant de lettres. Il ne peut s'agir d'une coïncidence. Elles ont dû être interceptées.

— Nous sommes entourés d'espions depuis le début, devine-t-il en m'emmenant jusqu'à la chambre à coucher.

Là, il retire précipitamment sa capuche et son manteau, puis sa veste, et enfin sa chemise. La prison l'a amaigri et sa peau semble presque diaphane dans la lumière de la lune. J'ai alors le souffle coupé par le soudain élan d'un désir aussi pressant que le sien.

— Attends, il faut que tu voies Teddy !

— Je le verrai après. D'abord, c'est toi que j'ai envie de voir. J'ai tant rêvé de toi.

Nous avançons l'un contre l'autre et rejoignons rapidement le lit. Je tire sans aucune hésitation la couverture et m'allonge, puis Ned se penche sur moi, torse nu, et m'enlève ma chemise de nuit. Je lève les bras au-dessus de la tête et sens le tissu caresser ma peau.

— Tu as donné ta parole à l'archevêque que nous étions bien mariés ?

— Évidemment ! Je ne l'ai pas laissé prétendre le contraire.

— Moi non plus, dit-il dans un petit rire. Je savais que tu ne me trahirais jamais.

— Jamais. Je ne renierai jamais ce que nous sommes.

Je l'attire à moi en même temps qu'il se débarrasse de ses chausses. Nous sommes pressés, passionnés. Nous avons été séparés pendant plus d'un an ; nous étions amants à l'époque et ne pouvions nous passer l'un de l'autre. J'ai rêvé de cet instant et ai tant espéré ressentir encore ses caresses. Je le vois perché au-dessus de moi dans un moment d'hésitation, épiant mon regard plein de tendresse.

— Mon amour, soufflé-je.

Alors, il fond sur moi comme un faucon sur sa proie.

Nous n'avons qu'une heure ensemble, et lorsqu'il se relève pour remettre sa chemise avec mon aide, cela me rappelle le jour de notre mariage, lorsque nous nous sommes habillés mutuellement et qu'il a eu tant de mal à lacer mes vêtements, puis que Jane et moi avons dû courir pour rentrer au palais à l'heure.

— À présent, il faut que je voie mon fils ! déclare-t-il.

Je l'amène jusqu'à la chambre de la servante, où Teddy dort dans son berceau, à côté du lit. La jeune femme a encore le bras tendu en dehors du matelas afin de pouvoir bercer notre enfant quand il s'agite. Il dort paisiblement sur le dos, ses petits poings serrés et levés au-dessus de sa tête, les joues roses et la lèvre supérieure légèrement boursouflée après sa dernière tétée.

— Seigneur Dieu, comme il est beau ! s'extasie doucement mon époux. Je n'aurais jamais imaginé. Je pensais que les bébés étaient tous laids. Lui, il a hérité de toute ta beauté. C'est un parfait chérubin.

— Et il est aussi entêté que toi, dis-je. Il n'a plus rien d'un chérubin quand quelqu'un ne fait pas ce qu'il veut. Il hurle quand il a faim, comme un petit seigneur vorace, et il ne tolère pas qu'on le fasse attendre.

Nous sortons de la chambre à pas feutrés, puis il me demande :

— Tu le nourris toi-même ?

— Il n'y avait personne d'autre pour le faire ! réponds-je dans un petit rire face à sa mine horrifiée. Je me suis occupée de lui comme l'aurait fait une paysanne, en lui donnant le sein. Je l'ai nourri moi-même, de lait et d'amour, et c'est un très beau bébé.

Il m'embrasse sur les mains, les lèvres et les joues comme un homme qui n'en a jamais assez et ne peut se retenir.

— Tu es un ange. Tu as été un ange pour lui comme pour moi. Je reviendrai te voir demain soir.

— Tu pourras revenir ? m'extasié-je en entendant cette nouvelle inespérée. Comment se fait-il ?

Il émet ce ricanement splendide qui m'avait tant manqué.

— Puisque nous sommes aujourd'hui des amants illégitimes avérés, il me semble que nous avons bien le droit de faire ce que nous voulons ensemble, quand bien même nous avons été séparés en tant qu'époux. Sir Édouard ferme les yeux, pensant apparemment qu'au vu de la cruauté de notre châtement, autant profiter de ce que nous pouvons. Je glisse une pièce au garde pour qu'il me conduise à toi.

— Nous allons pouvoir être réunis à nouveau ?

Je me moque de passer le restant de mes jours à la Tour si nous pouvons nous retrouver tous les soirs et s'il peut voir son fils.

— Ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé notre vie, mais c'est le mieux que nous puissions avoir pour l'instant, dit-il. Je ne perds cependant pas espoir. Élisabeth ne peut pas s'opposer à tous ses conseillers, et William Cecil et Robert Dudley savent que nous sommes innocents de tout ce dont on nous accuse, hormis de nous aimer. Ils sont de notre côté. Ils veulent que le royaume reste protestant, et nous avons Teddy. Ils feront tout pour que la Couronne ne revienne pas à Marie I^{re} d'Écosse ; ils n'accepteront jamais qu'elle monte sur le trône. Je ne désespère pas, mon amour.

— Moi non plus, affirmé-je avec un courage renouvelé par ses propos. Je ne perds pas espoir. Je ne perdrai jamais espoir tant que je serai avec toi.

Été 1562, Tour de Londres

Malgré tout, et surtout malgré la royale cruauté de Sa Majesté, nous vivons heureux. La mère de Ned lui fait parvenir les rentes provenant de ses terres et de ses intérêts, ce qui fait de lui un riche prisonnier. Il paie les gardes afin qu'ils nous apportent tout ce que nous voulons. Il me rejoint dans mes appartements tous les soirs et nous dînons ensemble, nous jouons avec notre enfant, puis nous faisons l'amour. Les journées deviennent un simple moment d'attente au cours duquel j'étudie, prends soin de notre fils et écris

des lettres pour mes amis à la Cour. Sir Édouard, le lieutenant de la Tour, m'autorise à me promener dans ses jardins et je prends Teddy avec moi, je l'allonge sur un châle dans l'herbe afin qu'il puisse battre frénétiquement des pieds tout en observant les mouettes voler au-dessus de lui.

C'est la nuit que la vie commence, lorsque les gardes permettent à Ned de venir secrètement me rejoindre et que nous pouvons parler ensemble, et lire. Il me regarde nourrir notre enfant, le langer et le remettre à la servante pour qu'elle l'emmène dormir, à la suite de quoi nous profitons d'un dîner succulent préparé avec de bons produits envoyés de Hanworth par sa mère, ainsi que des mets apportés en cadeaux à la Tour par les bonnes gens de Londres.

Chaque jour, Ned ou moi recevons un message ou une lettre de quelqu'un nous promettant son soutien si nous essayions de faire révoquer notre sentence. Certains nous assurent même un refuge au cas où nous parviendrions à nous échapper de notre prison. Un ou deux sont même allés jusqu'à nous proposer de lever une armée pour nous libérer. Nous brûlons sans tarder chacun de ces plis et ne les mentionnons jamais. Élisabeth a décrété que nous étions des pécheurs : nous ne devons pas lui offrir l'occasion de nous accuser de crimes plus graves encore. Nous ne lui donnerons jamais le prétexte de nous juger pour trahison.

Quoi qu'il en soit, elle ne nous prête aucune attention de tout l'été. Elle doit se dire qu'elle a fait tout son possible pour nous gâcher la vie et qu'elle peut donc se tourner vers d'autres querelles. Elle a fait enfermer sa plus vieille amie et sa dame de compagnie, Kat Ashley, pour avoir eu l'audace de lui conseiller de consentir à épouser le prince Éric de Suède. Élisabeth en veut plus à Kat Ashley de lui avoir suggéré de se marier que la fois où elle l'a avertie qu'on la considérerait comme une putain. *Qui peut savoir à l'avance ce qui éveillera la terreur chez Élisabeth ? Personne ne sait ce qu'elle fera ensuite. Elle est tant rongée par la peur, et est devenue si cruelle, qu'elle en est venue à emprisonner sa bien-aimée gouvernante, la femme qu'elle disait adorer comme une mère.*

— Quel crime lui reproche-t-elle ? demandé-je à Ned.

— Absolument aucun, répond-il. Élisabeth ne respecte pas les lois qu'elle représente. Elle a fait arrêter Kat Ashley par caprice. Dieu sait ce qu'elle va lui faire subir. Peut-être Élisabeth inventera-t-elle une offense, ou peut-être gardera-t-elle son amie enfermée quelques jours avant de la relâcher et de

l'accueillir de nouveau à bras ouverts. Peut-être même ordonnera-t-elle notre libération en même temps que celle de Kat Ashley.

Nous sommes plusieurs à avoir été emprisonnés arbitrairement, sans avoir enfreint la loi, victimes innocentes de la jalousie et des angoisses d'Élisabeth. Ma cousine Margaret Douglas doit subir des interrogatoires, dans la résidence où elle est surveillée de près, accusée par une dizaine d'espions dans leurs rapports confus. Son époux, Matthew Stuart, le comte de Lennox, est retenu quelque part à la Tour de Londres. Nous ne l'avons jamais vu marcher sur les remparts, ni même aperçu à une fenêtre. Je crains qu'il n'ait été isolé et je sais qu'il ne tardera pas à céder face à un tel traitement. Il n'a jamais fait partie des favoris de la reine, et son épouse est à la fois une rivale et une possible héritière. Il ne possède pas la force mentale nécessaire pour survivre à un conflit avec Élisabeth. Leur fils Henry Stuart est aussi trop fragile pour affronter la souveraine, et il vaut tout aussi bien pour lui qu'il ait fui pour la France. La Cour est en ébullition, car il se murmure que Margaret a fait appel à des nécromanciens et des devins pour prédire la mort d'Élisabeth, puis qu'elle est allée trouver Marie I^{re} d'Écosse afin de la presser d'épouser son fils et pouvoir ainsi unir l'Écosse et l'Angleterre sous le règne d'un seul roi.

— Que dis-tu ? interviens-je. Comment Élisabeth peut-elle tolérer cela ? Si Margaret a effectivement fait tout cela, pourquoi la garder à la chartreuse de Sheen, comme si elle était coupable d'une erreur minime, alors que nous sommes enfermés à la Tour pour un crime bien moindre ?

— Si elle est jugée coupable d'avoir eu recours à un nécromancien, on pourrait l'envoyer au bûcher pour sorcellerie, répond Ned sur un ton neutre. Ce n'est pas parce qu'elle est à Sheen qu'il faut l'envier, étant donné le châtiment qu'on veut lui infliger. On pourrait même l'emmener directement à Smithfield pour la brûler s'il est avéré qu'elle a fait appel à une sorcière pour prédire la mort de la reine.

Notre fils est dans mes bras, suçotant tout en dormant, et je resserre mon étreinte lorsqu'il s'agite.

— Est-ce qu'Élisabeth irait jusqu'à tuer sa propre cousine ? demandé-je en chuchotant. Est-ce qu'elle pourrait vraiment faire une telle chose ?

Il secoue la tête pour signifier qu'il n'a pas de réponse, car personne ne sait ce dont elle est capable.

— J'ai quelque chose à t'annoncer, déclaré-je après un instant de silence. Il faut que je te le dise ce soir. J'espère que cela te comblera.

Il me sert une portion des fraises, cadeau d'un ami anonyme, qui ont été cultivées dans le Kent.

— Je t'écoute.

— J'ai du retard dans mes menstruations et je pense être enceinte, annoncé-je en essayant de sourire malgré le tremblotement de mes lèvres.

J'ai peur qu'il ne soit fâché, que cela ne fasse empirer notre situation. Il lâche sa cuillère, fait le tour de la table, s'agenouille auprès de moi et me prend dans ses bras. Cette fois, sa joie est sans fard. Il me tient, et nous serre tous les deux, Teddy et moi, dans une étreinte de bonheur.

— C'est la plus belle nouvelle que tu pouvais m'apprendre, dit-il. Oh ! Te voir si bien portante, si féconde, et me savoir suffisamment fort pour que nous puissions concevoir un enfant même entre ces murs sinistres abritant tant de fantômes ! Je remercie le Seigneur d'apporter la lumière dans les ténèbres de ces lieux ! C'est un véritable miracle. Faire un enfant ici est comme bouter la mort elle-même.

— Tu es sincèrement heureux ?

— Dieu m'en est témoin ! Oui ! Quelle fabuleuse nouvelle !

— Allons-nous en faire part à sir Édouard ?

— Non, décide Ned. Il ne faut le dire à personne. Nous garderons le secret comme tu l'as fait pour Teddy. Pourras-tu le cacher aux yeux de ta servante ? Et de tes dames de compagnie ?

— Si je reste aussi mince qu'avec Teddy, alors personne ne le saura avant les derniers mois, affirmé-je. Mon ventre n'avait presque pas grossi avant cela.

— Alors, nous choisirons quand l'annoncer, décrète-t-il. C'est un puissant secret que tu détiens là, et il faut nous en servir à bon escient. Oh, mon amour, je suis si content ! Est-ce que tu te sens bien ? Crois-tu qu'il s'agisse d'un autre fils ?

— Un autre héritier pour Élisabeth ? demandé-je en riant. Penses-tu qu'elle serait ravie d'accueillir un autre petit prince ?

— Je pense qu'il lui est impossible de renier nos fils, dit-il avec un sourire encore plus radieux. Et si nous en avons deux, cela lui rendra la tâche deux fois plus impossible.

— Et s'il s'agit d'une fille ?

Il me prend la main et pose ses lèvres dessus.

— Alors, nous l'appellerons Catherine-Jane, en l'honneur de sa splendide

mère et de sa sainte tante, et que Dieu vous bénisse toutes les trois : ma fille, sa mère et sa tante, toutes emprisonnées injustement en ce lieu.

Été 1562, Tour de Londres

L'air est de plus en plus chaud dans la cité et je redoute une épidémie de peste. La maladie frappe tous les étés, et c'est aussi pour cela que la Cour voyage : afin que le palais puisse être assaini et qu'Élisabeth puisse préserver son corps stérile du mal qui rôde partout en ville. C'est la première année que je resterai à Londres pendant l'été, et la puanteur de la Tamise ainsi que des douves encerclant la Tour me remplit de terreur. Il n'est point besoin d'être un grand médecin pour reconnaître l'odeur de la maladie. Il flotte dans Londres un parfum de mort, et j'ai même peur de respirer.

L'amie d'enfance et dame de compagnie d'Élisabeth, Kat Ashley, enfermée à la Tour, est déplacée pour sa propre sécurité. Elle est toujours en disgrâce, mais la reine refuse de lui faire courir un quelconque danger. Nous sommes, quant à nous, abandonnés à notre sort dans les vapeurs pestilentielles du fleuve et des rues. La souveraine choisit de laisser mon enfant croupir ici alors qu'elle sait que la maladie règne sur la ville.

— Dois-je écrire à William Cecil pour le prier de nous faire transférer ? demandé-je à Ned un soir.

Il porte notre enfant dans ses bras et lui chante un des poèmes de son cru tandis que Teddy gazouille de plaisir, comme s'il comprenait le sens des vers, ses yeux bleu foncé rivés sur le visage resplendissant d'amour de son père.

— Pas tant que nous n'aurons pas reçu de nouvelles de la Cour, dit-il en levant le regard vers moi. De grands changements se préparent et ils nous affecteront aussi. Sa Majesté a voulu conclure une alliance avec Marie I^{re} d'Écosse, mais de terribles attaques ont été perpétrées en France contre les réformateurs. Les protestants sont en guerre ouverte contre la famille régnante de Guise et ils font appel au soutien d'Élisabeth. Elle avait prévu de rencontrer la reine d'Écosse, mais elle ne le peut plus, à présent. Même elle n'a pas l'audace de se lier d'amitié avec une femme dont la famille persécute les protestants dans leur royaume. Quand Élisabeth rentrera à Londres à l'automne, les pasteurs et le Parlement la pousseront à admettre qu'elle ne peut pas conclure d'alliance avec la France, dont les terres sont gorgées du sang de nos saints. C'est la famille de Guise, dont fait partie Marie I^{re}

d'Écosse, qui passe impitoyablement au fil de l'épée hommes, femmes et enfants de notre religion. Élisabeth ne peut en aucun cas pactiser avec une fille de Guise. Personne ne l'accepterait.

— Si elle abandonne l'idée d'une alliance avec la reine d'Écosse, alors il ne reste plus comme héritière potentielle que Margaret ou moi, déduis-je.

— Et notre petit lord, précise Ned, si tu consens, bien évidemment, à lui transmettre tes droits. Lord Beauchamp est le prochain successeur mâle. Regarde avec quel sérieux il m'observe ! Oh, il fera un grand roi !

— Elle a décrété qu'il était illégitime, rétorqué-je avec une colère encore vive.

— Tout le monde sait que ce n'est pas vrai, contre Ned. Cela n'a aucune importance.

Été 1562, Tour de Londres

La Cour revient au palais de Hampton Court à la fin de l'été et décide à contrecœur que l'Angleterre se doit de venir en aide aux protestants de France. Élisabeth se résigne à abandonner l'idée d'une alliance avec Marie I^{re} d'Écosse et prend son courage à deux mains pour ordonner l'envoi de troupes au Havre afin de protéger les huguenots de l'armée de Guise. Tous s'attendent à voir Robert Dudley prendre la tête de nos hommes, et parlent à voix basse de favoritisme lorsque la reine insiste pour qu'il reste et résout de dépêcher son frère Ambrose à sa place. Robert Dudley est trop précieux aux yeux de la souveraine pour qu'elle se risque à l'envoyer combattre, même pour une cause aussi sacrée que la foi de son royaume et de son peuple.

Cette guerre pourrait bien nous sauver la vie, car Élisabeth relâchera sans doute Ned pour lui donner le commandement d'un bataillon.

— Le comte de Lennox serait lui aussi très heureux de pouvoir être libéré, m'apprend sir Édouard, mon geôlier. Le pauvre homme n'a pas la force de caractère nécessaire pour supporter d'être ainsi enfermé.

— L'enfermement n'est agréable pour personne, répliqué-je avec irritation.

— Il se plaint constamment du traitement de faveur de votre époux et du fait qu'il est autorisé à vous rendre visite. Son épouse, lady Margaret, lui manque beaucoup. Il pleure sa solitude toutes les nuits, dans sa chambre.

— Alors, il n'aurait pas dû conspirer contre la reine, déclaré-je sur un ton

pincé.

— S'il apparaîût que conspiration il y a eu.

— Oui, cela va de soi. Mais qu'a-t-il, au juste ?

Le lieutenant se penche vers moi comme si quelqu'un d'autre que Mr Nozzle sur mon épaule ou que Teddy dans mes bras pouvait l'entendre.

— Il est fort troublé, le pauvre homme. Il gratte à la porte en réclamant sa femme. Il affirme que les murs se referment sur lui et il me supplie de lui ouvrir les fenêtres.

— Est-ce qu'il perd la raison ? m'inquiété-je.

— Il souffre beaucoup, confirme sir Édouard. Certaines personnes ne supportent tout simplement pas l'enfermement, vous comprenez. Et tous les prisonniers ne jouissent pas des mêmes libertés que vous et Sa Seigneurie.

— Nous vous en sommes très reconnaissants, dis-je.

C'est la stricte vérité. Nous vivons aussi heureux que les linottes dans leur cage, mon époux, mon fils et moi. Aujourd'hui, j'ai qui plus est le bonheur de savoir qu'un autre enfant est en route.

Automne 1562, Tour de Londres

J'attends de recevoir la visite de ma sœur Mary avec la certitude grandissante qu'elle m'annoncera notre libération prochaine, mais elle ne vient pas. Elle me fait parvenir un mot pour m'apprendre que la Cour est toujours à Hampton Court et que la reine a contracté une maladie ; les médecins ont été appelés, mais personne ne sait ce qu'elle a.

— Non, c'est pire que cela encore, me glisse Ned tout bas en pénétrant dans ma chambre plus tôt que d'ordinaire. On dit qu'elle ne s'en remettra pas.

Il embrasse alors son fils, puis le laisse aux bons soins de la servante, avant de m'emmener jusqu'à la fenêtre pour nous y asseoir en tête à tête. Mr Nozzle bondit dans l'encorbellement et s'installe entre nous deux, résolu.

— Elle ne s'en remettra pas ? répété-je. Je pensais que c'étaient des œdèmes, encore une fois.

— J'ai des amis à la Cour qui me font parvenir des informations. C'est grave, très grave. Cathy, la reine a la petite vérole. Je ne te mens pas, elle a bien la petite vérole et elle est inconsciente. Elle n'est plus, pour l'instant, en mesure ni de parler ni de bouger. Elle pourrait même être déjà morte, à l'heure qu'il est. Il se pourrait qu'elle ne soit plus. Le Conseil privé s'est

réuni dans l'urgence et je reçois des lettres de toutes parts. Ses membres tentent de se mettre d'accord pour désigner un successeur au cas où Élisabeth mourrait.

— Elle pourrait mourir ? soufflé-je d'une voix étranglée.

Elle m'a tant persécutée, tant fait souffrir au cours de ma vie que je n'envisage pas qu'elle puisse un jour partir et me laisser en paix.

— Mourir ? répété-je. Élisabeth pourrait mourir ?

— Oui ! Tu as bien entendu. Elle pourrait ne pas en réchapper. C'est presque impensable, mais aussi plus que probable. Elle a contracté la petite vérole et elle n'est pas très résistante. Elle est alitée et sa température ne fait qu'augmenter. Le Conseil privé a été réuni pour lui désigner un héritier, puisqu'elle a refusé de le faire. La fièvre lui fait perdre la tête et elle ne cesse de divaguer. On évoque Henry Hastings, Marie I^{re} d'Écosse et Margaret Douglas, dit-il avant de marquer une pause avec un grand sourire. Mais la plupart, bien sûr, parlent de toi.

J'inspire longuement tout en songeant à ce jour où ma sœur Jane s'est vu offrir la Couronne et a compris qu'elle se devait de l'accepter.

— Moi ? soufflé-je.

Je pense encore à Jane, et aux dangers d'une trop grande ambition, puis à la tentation que représente le trône et à ce que cela signifierait pour mon fils.

— Henri VIII, dans son testament, a désigné la branche cadette, par ta mère, pour succéder à Élisabeth, répond Ned avec assurance. Pas la mère de Margaret Douglas, pas la branche écossaise. Par ta mère, c'est toi qui dois hériter. Élisabeth a affirmé que la succession devait se faire par le sang, mais le Conseil privé ne fera jamais monter sur le trône Marie I^{re} d'Écosse, liée à la famille de Guise, alors que nous sommes en guerre contre la France. C'est ta lignée que le roi Henri a choisie. Le roi Édouard, ensuite, a nommé Jane, puis toi. Il ne reste qu'une héritière Tudor protestante, et c'est toi. Tout te désigne.

Je réfléchis longuement à cela, à mon fils, ainsi qu'à l'enfant dans mon ventre, qui devrait naître prince. Mon emprisonnement n'a fait qu'accroître mon ambition et je refuse désormais d'abandonner le combat pour ce trône qui est le mien.

— Je suis prête, déclaré-je d'une voix pourtant mal assurée. Oui, je suis prête à porter la couronne de ma sœur.

Il laisse échapper un long soupir, comme s'il était soulagé de me voir disposée à accepter le devoir que j'ai envers le peuple et à monter sur le

trône.

— Élisabeth pourrait déjà être morte et il se pourrait que les conseillers soient déjà en chemin avec la couronne. Peut-être sont-ils déjà sur la Tamise, profitant de la marée descendante pour rallier la Tour de Londres à partir de Hampton Court.

— Ils viendraient ici, à la Tour ?

— C'est cela.

Je me dis que ce n'est probablement pas bon signe d'entamer mon règne là où Jane a commencé et terminé le sien, mais je me rends ensuite compte que c'est absolument absurde de ma part. Je devrais déjà me plonger dans la rédaction du discours à délivrer quand ils arriveront pour annoncer le décès d'Élisabeth.

— Se pourrait-il que cela déclenche une guerre ? demandé-je. Si je montais sur le trône, est-ce que les catholiques se soulèveraient contre moi ?

— Les risques sont pratiquement nuls, affirme Ned en y réfléchissant. Ils n'auraient aucun soutien. Marie I^{re} d'Écosse ne peut tenter une invasion tant que les conflits font rage en France, et sa famille ne pourra pas lui envoyer de troupes françaises. Margaret Douglas mène une guerre sur le papier, mais elle n'a aucune armée derrière elle. Elle est assignée à résidence pendant que son époux sanglote derrière les barreaux de sa fenêtre – il ne lui est d'aucune aide. Henry Hastings est un membre de l'ancienne famille royale et il n'a aucun allié. Il n'y a personne d'autre. Le temps est venu pour toi, il ne peut en être autrement. (Il fait un geste du menton en direction de la porte fermée de la chambre de la servante.) Son temps à lui est venu, notre petit héritier présomptif.

Quelqu'un frappe doucement à la porte et je me lève d'un bond, bousculant la petite table et renversant un peu de vin.

— Déjà ? m'écrié-je.

J'ai le cœur qui bat la chamade. Je pense à cet enfant dans mon ventre, paisible et silencieux, ainsi qu'à son frère endormi dans la pièce voisine. Je me rends compte que nous formons à nous quatre la nouvelle famille royale et que je suis sur le point de recevoir la couronne.

Ned traverse la pièce à grands pas et ouvre la porte à la volée. Un garde se trouve derrière, accompagné d'un autre homme.

— Un messenger, milord, annonce le gardien avec respect. Il dit qu'il doit vous parler.

— Vous avez bien fait de le conduire ici, le félicite Ned.

Le garde s'écarte alors pour laisser entrer le messager. Je n'arrive pas à détacher les yeux du parchemin dans sa main. Peut-être porte-t-il le sceau royal, peut-être vient-il du Conseil privé pour m'informer de la mort d'Élisabeth et me faire savoir que ses membres sont en chemin.

Ned tend la main avec autorité, et l'homme lui remet le document. Il s'agit d'un bref billet.

— Il est écrit ici que je dois vous faire confiance, déclare mon époux. Je vous écoute.

— La reine a nommé Robert Dudley.

— Que dites-vous ? tonne Ned avec stupéfaction.

J'entends Teddy se mettre à pleurer dans la chambre de la servante, qui ouvre la porte pour voir ce qui se passe.

— Non, non, retournez auprès du bébé ! lui ordonné-je en la chassant avec de grands gestes avant de me tourner de nouveau vers le messager. Vous devez faire erreur. C'est impossible.

— Elle l'a nommé protecteur du royaume et le Conseil privé a juré de le soutenir.

Ned et moi nous dévisageons, médusés.

— Ce n'est pas possible, soufflé-je.

— Que dit votre maître ? demande Ned.

— Il dit qu'ils ne vont pas contredire une femme mourante, déclare le messager en esquissant un rictus, mais que votre épouse doit se préparer. (Il se tourne alors vers moi et s'incline avec toute la déférence due à une reine.) Il dit que le moment viendra bientôt. Personne ne se rangera derrière Robert Dudley, et nul ne veut d'un nouveau protecteur. La reine a l'esprit affaibli par la fièvre. En nommant Robert Dudley, elle a donné au Conseil privé le pouvoir de désigner qui bon lui semblera. Elle ne peut plus être raisonnée ; les conseillers ont tout tenté. Personne n'acceptera jamais de remettre la Couronne à Robert Dudley. La reine a renié sa propre lignée, elle a trahi son propre royaume. Tout le monde sait que c'est à lady Hertford de lui succéder.

Il s'incline une nouvelle fois devant moi et Ned acquiesce, songeur.

— Il n'y a rien que nous puissions faire tant que la reine respire encore, que Dieu la bénisse, dit-il. Si nous agissons, cela ne doit être qu'après sa mort. Nous restons ses loyaux sujets aussi longtemps qu'elle sera encore sur cette terre. Nous prierons pour sa guérison.

— Tout à fait, confirme le messenger. Je m'en retourne à Hampton Court avertir mon maître que l'affaire est entendue. Nous vous préviendrons dès que la situation aura changé.

— Nous vivons des temps mémorables, murmure Ned comme pour lui-même. Une période fabuleuse.

Nous n'arrivons bien sûr pas à trouver le sommeil. Nous ne nous allongeons même pas dans le lit pour nous embrasser. Nous ne parvenons pas à manger et sommes tous les deux incapables de faire quoi que ce soit d'autre qu'errer dans les deux pièces et épier par la fenêtre au cas où nous verrions la lueur d'une torche dans l'obscurité de la cour. Je change de robe afin de paraître sous mon meilleur jour devant les lords qui viendront me couronner. Je recouvre d'un drap la cage des linottes afin qu'elles cessent de chanter et dorment. Les chiens sont tranquillement installés et je vais mettre Mr Nozzle dans sa cage. Nous avons l'air aussi digne que nous le pouvons en l'absence de chambre d'apparat et de Cour. Je m'installe dans le seul fauteuil haut et Ned se tient à côté de moi. Nous ne pouvons plus nous empêcher de prendre ainsi la pose, tels les acteurs d'une mascarade jouant le rôle du couple souverain pendant que le messenger chevauche peut-être à bride abattue pour nous dire que le texte de la pièce est prêt, que la comédie est devenue réalité.

— Il me faudra remercier le lieutenant de la Tour, fais-je remarquer.

— Pas un mot, me met en garde Ned. Nous prions pour la guérison de Sa Majesté, que Dieu la bénisse.

— Tout à fait, acquiescé-je.

Je me demande si c'est un péché que de prier en apparence pour le rétablissement d'une personne dont nous espérons secrètement la mort. J'aimerais pouvoir poser la question à ma sœur Jane, car c'est typiquement le genre de choses qu'elle aurait su. *Comment pourrais-je vouloir qu'Élisabeth continue à vivre, toutefois, alors qu'elle s'est montrée si cruelle envers moi, et envers mon enfant parfaitement innocent ?*

— Je prie pour elle, dis-je à mon époux.

Je pense demander à Dieu de l'accueillir au royaume des cieux, et je prie pour qu'il n'y ait pas de purgatoire, sans quoi elle y errerait éternellement.

Nous entendons le premier oiseau accueillir le jour, son chant résonnant dans le silence de la pièce, puis il est rejoint par ses congénères. Nous percevons le ramage mélodieux d'une grive, comme un air de flûte, et je me

tourne dans mon fauteuil pour voir Ned regarder par la fenêtre.

— L'aube est là, déclare-t-il. Je dois partir.

— Mais nous n'avons pas encore reçu de message !

— Le messenger saura où me trouver, dit-il avec un sourire sarcastique. Ce n'est pas comme si je pouvais aller bien loin. Je serai enfermé dans ma cellule dans la Tour blanche, et si le message te parvient en premier, alors on viendra ensuite me chercher. (Il marque un instant d'hésitation.) Souviens-toi : si quelqu'un te pose la question, tu as prié toute la nuit pour la reine ; et tu étais seule.

— C'est ce que je déclarerai. D'ailleurs, ce n'est que la vérité, ajouté-je en croisant les doigts dans mon dos. Est-ce que tu reviendras ce soir ?

— Sans faute, promet-il en me prenant dans ses bras. Sans faute, mon aimée. Et je te ferai savoir toute information qui m'arriverait. Envoie ta dame de compagnie me trouver à l'heure du déjeuner et je lui glisserai à l'oreille tout ce qu'on m'a rapporté de Hampton Court. (Il ouvre la porte et hésite soudain.) Ne te laisse pas duper par les rumeurs. Ne quitte pas ces appartements sauf si le Conseil privé vient lui-même te chercher. Il serait extrêmement préjudiciable que tu acceptes publiquement la Couronne et qu'Élisabeth se rétablisse.

J'ai si peur d'elle que je frémis brusquement à l'idée de faire une si grave erreur, puis de devoir me présenter devant elle accusée de trahison, à raison.

— Je serai prudente ! Très prudente, promets-je.

Je me jure aussi à moi-même de ne jamais devenir une reine de neuf jours comme ma sœur Jane. *Je serai reine pour le restant de ma vie, ou je ne le serai pas du tout.* Je n'ai cependant aucune influence en la matière, car tout dépend de l'issue de cette lutte contre une des plus dangereuses maladies au monde, menée par une faible femme de près de trente ans.

— Et prie pour sa santé, ajoute Ned. Fais en sorte que l'on te voie prier pour elle.

Nous entendons la porte s'ouvrir en bas, et un garde appelle à voix basse dans l'escalier :

— Milord ?

— J'arrive, répond Ned avant de me donner un dernier baiser fougueux. À ce soir. Sauf si les choses changent dans la journée.

J'attends tout le jour. Quand le lieutenant de la Tour, sir Édouard, vient

me voir, il me trouve agenouillée devant ma bible.

— Vous avez dû apprendre que la reine était malade, devine-t-il.

— Oui. J’ai prié pour elle toute la journée, dis-je en me relevant. Que Dieu la bénisse et lui donne la force.

— Que Dieu la bénisse, répète-t-il.

Il m’adresse cependant un regard furtif, et je comprends que nous savons tous les deux parfaitement que si Élisabeth venait à pousser son dernier soupir, alors l’Angleterre aurait une autre souveraine, et mon petit chérubin dans son berceau deviendrait le prince de Galles.

— Voudriez-vous vous promener dans le jardin ? me propose sir Édouard.

— Oui, dès maintenant, acquiescé-je d’un bref hochement de la tête.

J’ai bien du mal à tenir en place, mais je n’ai nulle part où aller. Je n’arrive pas à me concentrer suffisamment pour lire et n’ose pas me laisser aller à rêvasser.

— Lucie, apportez la balle de Teddy.

J’attends et j’attends encore, sursautant chaque fois que j’entends le « Qui va là ? » du portier, puis le grincement des grandes portes qui s’ouvrent, mais nulle nouvelle de Hampton Court ne nous parvient. Élisabeth est figée dans ce long combat silencieux pour sa vie et le Conseil privé joue le jeu de la politique pour désigner un successeur. Personne n’acceptera la décision de la reine de nommer Robert Dudley à la tête du royaume. Sir Robert lui-même – avec un père enterré dans la chapelle de la Tour et décapité pour trahison – sait que cela est impossible, même si je suis certaine que son ambition sans bornes, partagée par tous les Dudley, a dû être chatouillée quand il a entendu cette annonce de Sa Majesté.

Il soutiendra certainement le candidat de sa famille, Henry Hastings, le mari donné à sa sœur dans la même fournée de mariages que Jane et moi – ces unions visant à renforcer la mainmise des Dudley sur le pouvoir. Encore aujourd’hui, huit ans après la mort de Jane, cette manœuvre roublarde continue de porter ses fruits, comme un vieux pommier résistant, semant ses graines aux quatre vents. Les racines sont profondes, les fruits sont prêts à être récoltés, mais ils vont pourrir sur la branche, car personne ne soutiendra Dudley.

Personne, non plus, n’osera appuyer publiquement Marie I^{re} d’Écosse, qui

est catholique et membre de la famille en guerre contre les huguenots – nos amis protestants de France – et nos troupes au Havre. La reine d'Écosse est devenue, en l'espace d'une nuit, l'ennemie de l'Angleterre et elle ne représentera plus jamais aux yeux du peuple cette souveraine prête à faire preuve de tolérance envers notre religion. Très peu de gens sont du côté de Margaret Douglas, car malgré ses liens avec la famille royale, elle demeure une papiste notoire et est accusée d'un crime odieux. Personne n'accepterait qu'une telle femme monte sur le trône. Il ne reste personne d'autre que moi à être à la fois de sang royal et protestante. Personne d'autre n'a vu sa branche de la famille royale désignée pour la succession par le roi en personne. *La couronne de ma sœur me reviendra.*

Cette pensée me revient sans cesse au cours de la journée, comme un plain-chant, tandis que je joue avec Teddy dans le jardin, l'aide à se tenir debout et le laisse sauter sur mes genoux. Tout au long de la journée, je pense : *Je porterai la couronne de ma sœur, j'accomplirai son rêve. Je terminerai la mission que Jane a commencée, et elle s'en réjouira au paradis.*

À l'heure du déjeuner, j'envoie ma dame de compagnie rendre visite à mon époux. Je lui fais parvenir un panier de pêches en guise de cadeau, qu'elle lui apporte pour le repas. Elle revient ensuite avec les lèvres pincées, comme si elle avait de la peine à contenir un secret.

— Milady, j'ai un message pour vous, annonce-t-elle.

— Je vous écoute.

Dans ma tête résonne cette litanie : *Je porterai la couronne de ma sœur, j'accomplirai son rêve.*

— Sa Seigneurie me demande de vous dire que la reine – béni soit Dieu – est guérie. Elle est revenue à elle et les pustules se dessèchent. Le comte de Hertford remercie le Seigneur pour cette guérison miraculeuse.

— Dieu soit loué ! m'exclamé-je tout haut. Nos prières ont été exaucées. Que Dieu bénisse la reine.

Je tourne les talons et rejoins ma chambre, laissant Teddy à ma servante malgré les appels implorants de mon fils qui tend les bras vers moi pour que je le prenne. Je ne peux laisser personne voir le ressentiment manifeste sur mon visage. Élisabeth s'est rétablie – *cette mauvaise cousine, cette reine diabolique !* Elle est guérie, alors que je suis toujours emprisonnée, et personne ne viendra me libérer. Personne ne viendra me couronner

aujourd'hui.

Hiver 1562, Tour de Londres

Élisabeth se remet de sa maladie comme si le Malin lui-même était venu lui administrer un remède, tel un ange gardien déchu veillant sur ses fidèles. La belle-sœur de Jane, Mary Dudley, survit de peu à la variole contractée à cause d'Élisabeth, et la maladie emporte à jamais sa beauté légendaire. Je n'ai aucune compassion pour elle, car c'est elle qui a escorté Jane en barque jusqu'à Syon, la nuit où elle a été faite reine. C'était une aventure malavisée qui a conduit à l'exécution de ma sœur ; Mary Dudley devra désormais cacher sa figure au monde entier, comme si elle reflétait son âme corrompue par l'ambition de sa famille.

La reine s'est rétablie, mais le royaume est agité. Tout le monde sait qu'elle a frôlé la mort sans avoir désigné son successeur, et la rumeur se répand comme une traînée de poudre, des riches demeures de Londres jusque dans les bas-fonds, qu'elle a essayé de nommer protecteur du royaume un fils et petit-fils de traître. Notre souveraine a tenté de placer sur le trône son amant, qui serait devenu un nouveau tyran sanguinaire comme Richard III. Le peuple est mortifié de savoir sa reine irresponsable au point de refuser de désigner un héritier sur son lit de mort et de trahir le royaume au bénéfice de son amant. Les gens parlent d'autres favoris de la reine et du danger de voir monter sur le trône un roi peu fiable. Ned reçoit un flot de messages de ses amis et de mes soutiens qui participent à des dîners secrets organisés par les nobles protestants, qui jurent de faire désigner un successeur, qui ne sera autre que moi.

— William Cecil est déterminé à te faire désigner comme héritière, affirme Ned. Il dit que personne n'est plus légitime, que ce soit par ton sang ou par ta religion, et qu'Élisabeth le sait, comme tout le royaume. Il maintient que tu dois être libérée, et tout le monde est de son avis.

— Pourquoi sommes-nous toujours ici, dans ce cas ? interrogé-je.

Nous sommes assis dans la chambre, installés l'un contre l'autre dans le fauteuil miteux qui servit autrefois de trône à ma sœur. Nous sommes à moitié nus, encore bouillants de la chaleur des draps, et sommes enveloppés dans une couverture devant la cheminée, repus de nos baisers et de nos caresses.

— Je dois avouer que j’ai connu bien pires logements, dit-il en se serrant fort.

— Je veux bien passer toutes mes soirées dans tes bras jusqu’à la fin de mes jours, déclaré-je, mais je ne veux pas être enfermée à double tour. Élisabeth a fait relâcher Margaret Douglas et son époux, le comte de Lennox. Pourquoi pas nous ?

— Ils n’ont pas été relâchés, rectifie Ned. Il a été autorisé à quitter la Tour pour aller rejoindre sa femme, mais ils sont toujours assignés à résidence. Élisabeth a dû le faire sortir de prison parce qu’il ne supporte pas l’enfermement.

— Moi non plus, je ne le supporte pas ! m’exclamé-je. Pourquoi ne nous autorise-t-elle pas à aller vivre ensemble, même sous bonne garde ? Nous pourrions demander cela, au moins, si l’on ne veut pas nous rendre notre liberté. Je pourrais accoucher chez toi, à Hanworth.

— Je jure de ne plus jamais revenir entre ces murs une fois que nous aurons été libérés, à part une fois par an pour déposer une fleur sur la tombe de nos proches.

— Pas même pour mon couronnement ? C’est la tradition.

— Nous en instaurerons une nouvelle, repart-il. Je refuse que mon fils pose encore un seul pied ici. (Il pose alors délicatement la main sur mon ventre.) Ni notre deuxième enfant.

— Je préfère le château de Windsor, dis-je d’une voix ensommeillée.

— Hampton Court, décide Ned. Ou alors nous ferons construire un nouveau château.

— Non, un nouveau palais, décrété-je. Nous n’aurons pas besoin de forteresse, car la paix régnera sur le royaume. Nous pourrions faire construire de somptueux palais et des demeures splendides où nous installerions notre famille royale, entourés du peuple.

— Une paix divine, enfin.

— Amen, prononcé-je tout en songeant à un nouveau palais grandiose que nous baptiserions Seymour Court. Nous aurons la chance de vivre cela, n’est-ce pas ? Nous avons nourri tant d’espoirs, et vécu tant de souffrances.

Il réfléchit un instant avant de répondre :

— Je pense sincèrement que rien ne nous empêchera plus de vivre tout cela. Élisabeth n’a plus aucun autre héritier potentiel et elle est allée trop loin, même pour ses amis et ses conseillers.

Ned et moi passons les fêtes de Noël enfermés. Des cadeaux nous sont envoyés par les gens de la ville et des branches de houx provenant du jardin du lieutenant sont accrochées dans les appartements. Nous mangeons comme des princes. Des habitants de Londres se présentent tous les jours aux portes avec des présents pour nous : quelque victuailles ou breloque. Cela me touche beaucoup qu'ils pensent à offrir des cadeaux à Teddy. Un orfèvre de la ville lui a confectionné une cuillère en argent avec notre blason représentant des ailes d'ange gravées sur le manche ; un fabricant de jouets lui envoie un cheval de bois qui éveille son intérêt au plus haut point, même s'il n'est pas encore suffisamment à l'aise sur ses pieds pour pouvoir marcher avec le bâton entre ses jambes, au lieu de quoi il se contente de le pousser au sol où qu'il aille en m'obligeant à dire « dada ! » ; lui ne parvient à prononcer que « aha ! », ce qui contrarie son père, qui affirme que ses premiers mots devraient être « *À Seymour** ! »

Nous dînons séparément, mais Ned me rejoint dès la table desservie et les serviteurs partis pour la nuit. Le garde posté devant ma porte le laisse entrer et nous nous glissons sous les draps pour un cadeau de Noël bien particulier. Nous ne faisons plus l'amour depuis que mon ventre a grossi, mais je frotte ma joue contre son torse nu et il m'ôte mes vêtements pour pouvoir caresser tendrement mon ventre rebondi.

— Cela ne fait rien au bébé, d'enserrer ainsi ton ventre ? s'inquiète-t-il.

— Je ne crois pas, réponds-je. C'est ainsi que j'ai caché ma première grossesse à la Cour jusqu'aux derniers mois.

— Je suis tellement heureux de pouvoir être avec toi, cette fois, dit-il en pressant son visage contre ma poitrine brûlante. Je suis certainement l'homme le plus heureux qui ait vécu entre ces murs.

— Tu ne veux pas graver ton nom dans la pierre ? suggéré-je en riant. Ou bien marquer les jours qui passent ?

— Je prie pour qu'on nous relâche, déclare-t-il avec le plus grand sérieux, et je pense que le moment est tout proche. La reine doit aller devant le Parlement pour faire voter un budget pour nos troupes en France, et celui-ci n'accédera à sa requête que si elle désigne son successeur. Elle n'a plus le choix. Tous les membres du Conseil privé se réunissent en cachette depuis

l'Épiphanie et les membres les plus influents appellent à te faire nommer, toi, en tant qu'héritière.

— Ils admettent donc que nous sommes mariés ? demandé-je dans un soupir de soulagement.

— Ils ne l'ont jamais nié, m'assure-t-il. Seulement, ils n'ont pas osé s'opposer à Sa Majesté jusqu'à aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ils nous ont envoyés tous les deux promettre que nous sommes bien mariés devant l'archevêque de Cantorbéry, qui l'a pris en note pour le compte de la reine d'Angleterre. L'archevêque a entendu nos vœux de mariage et nous ne pourrions donc que difficilement être mieux mariés. Plus personne ne peut nier que nous sommes époux, dorénavant.

— Je n'avais pas songé à cela ! m'exclamé-je dans un éclat de rire. Comme ils se sont montrés sots ! Ils se sont fait prendre à leur propre piège.

— Des sots, en effet, confirme-t-il avec le ton joyeux d'un amant dans les bras de son aimée.

Plus personne ne compte pour nous, plus personne n'existe, car nous sommes entrelacés dans notre lit, le feu crépitant dans l'âtre et chauffant nos corps nus.

— Des sots dans un monde de sots, et nous bannis, bénis.

Printemps 1563, Tour de Londres

Mary nous rend visite et apporte à Teddy des petits pains tout juste sortis des fours du palais, en forme d'hommes avec deux raisins secs en guise d'yeux. Elle a aussi les bras chargés de présents.

— Ciel, que nous rapportes-tu donc ? m'exclamé-je tandis qu'elle étale sa cargaison sur la table en riant.

— Tandis que je traversais la ville pour venir, les gens m'ont reconnue et m'ont confié des cadeaux pour toi. J'ai été assaillie de toutes parts. Le garde qui m'accompagnait passe en revue avec le lieutenant tout ce qu'il transportait pour vérifier qu'aucun message secret n'a été caché dans un paquet.

— Des cadeaux ? m'étonné-je.

— Toutes sortes de petits présents et jouets. Le peuple t'adore. Tous ont crié sur mon passage que tu devrais être libérée et autorisée à vivre en paix avec ton époux. Toute l'Angleterre pense que tu n'as rien fait de mal et que tu

devrais être relâchée. Quand je dis « tous », je pèse mes mots : des dames de la Cour aux putains de Smithfield.

— Ils me soutiennent ?

— Je crois qu'ils seraient prêts à prendre les armes pour toi.

Nous n'ajoutons rien à cela et nous dévisageons longuement.

— Ils ne doivent pas prendre les armes, dis-je doucement. Mais passons. Je suis soulagée que tu n'aies pas contracté la petite vérole.

Je me penche alors pour l'embrasser, mais mon ventre gonflé et ceinturé entrave quelque peu mes mouvements, ce que Mary remarque instantanément.

— Ce serait la grosse vérole, sur une aussi petite femme que moi, plaisante-t-elle. Mais qu'as-tu ? Tu es bien raide. T'es-tu fait mal au dos ?

J'attends qu'elle se soit installée sur la chaise, puis je lui pose un doigt sur les lèvres afin de la prévenir de ne pas crier.

— Je suis enceinte, lui murmuré-je à l'oreille.

Elle écarquille des yeux affolés.

— Grand Dieu ! Comment se fait-il ? s'étonne-t-elle.

Je ris de la voir toujours si pragmatique.

— Puisque nous avons été jugés coupables de concupiscence, le lieutenant a accepté de laisser Ned me rejoindre presque tous les soirs, lui expliqué-je. Nous payons les gardes pour pouvoir passer nos nuits ensemble.

— Et quand dois-tu accoucher ?

— Je n'en suis pas sûre. Bientôt, je crois ; d'ici à un mois, environ.

— Catherine, il ne faut pas que cela se sache, me prévient-elle d'un air apeuré, car tout le monde parle de toi à la Cour. Ceux qui cherchent ta libération perdraient la raison s'ils apprenaient que tu portes un second enfant ici, à la Tour, et ils prendraient la forteresse d'assaut pour abattre les portes et te faire relâcher. Je pense qu'Élisabeth sera forcée de te désigner comme héritière et de reconnaître la légitimité de votre mariage, ainsi que de votre fils, et de le considérer comme l'héritier présomptif.

— Vraiment ? Je sais que presque toute la pairie l'enjoint de me désigner, mais...

— Elle s'est présentée devant le Parlement, et durant la prière précédant l'ouverture, le doyen lui-même – dans son sermon ! – a dit à la reine qu'il lui fallait prendre mari. Ensuite, les deux Chambres lui ont rappelé, l'une après l'autre, qu'elle devait nommer son successeur. Tous refusent d'accepter la

nomination de Robert Dudley comme dernière volonté d'une reine mourante. Elle est allée trop loin, cette fois. Elle a perdu la loyauté des lords et de tout le Parlement, à cause de cette erreur. Elle s'est exprimée devant la Chambre et a déclaré que le choix lui appartenait, mais les lords lui ont rétorqué vertement qu'elle devait se marier et produire un héritier, ou alors en désigner un, et qu'ils ne se laisseraient pas commander par les passions d'une souveraine trop impétueuse.

Je suis saisie d'un hoquet de stupeur.

— Ils ne lui ont tout de même pas répondu cela ?

— Tu n'imagines même pas comme la Cour a jase. Elle a fait venir Henry FitzAlan, le comte d'Arundel, qui lui a annoncé franchement, devant toutes les dames de la Cour, que si elle se laissait gouverner par ses passions, alors lui et tous les lords l'empêcheraient de gouverner le royaume.

— Il n'a pas osé lui dire cela ?

— Si ! Et il n'était pas le seul. Tout a changé depuis qu'elle a guéri. Tu ne peux mesurer pas à quel point les choses sont différentes. Je crois qu'elle craint de s'être trahie. Tout le monde a bien vu tout l'amour qu'elle porte à Robert Dudley. Elle l'a fait passer avant l'intérêt du royaume, et les lords, ainsi que les conseillers, estiment qu'elle a trahi l'Angleterre. Plus personne ne lui fait confiance ; personne ne l'aurait crue capable de nommer Dudley protecteur du royaume. Tout le monde estime qu'elle s'est comportée de façon honteuse et qu'elle a abandonné tout son peuple.

— Qu'a-t-elle répondu à Henry FitzAlan ?

— Elle était furieuse et s'est emportée, puis elle s'est effondrée en larmes. Pareille chose ne s'était jamais produite. Aucune de nous à la Cour ne savait quoi faire. Elle sanglotait, incapable de trouver quoi dire à FitzAlan, qui l'a regardée, de marbre, et s'est contenté de s'incliner avant de quitter la pièce tandis qu'elle courait s'enfermer dans sa chambre à coucher comme un enfant colérique. Elle n'en est pas ressortie de la journée, mais elle n'a pas non plus essayé de convoquer FitzAlan de nouveau.

Je dévisage Mary, abasourdie par cette description d'une fillette capricieuse qui devrait être une reine forte.

— Seigneur Dieu, elle a perdu son pouvoir, déclaré-je pensivement. Elle a perdu son emprise sur sa Cour.

— Et Robert Dudley n'en a jamais eu aucune. T'ai-je dit que sur son lit de mort, Élisabeth a légué une fortune au laquais de son amant ?

— À Tamworth ? m'étonné-je en me rappelant l'homme qui m'a ouvert la porte de la chambre de Dudley, puis qui est sorti dans le couloir pour garder l'entrée sans poser aucune question, ni trahir la moindre surprise.

— Oui, sur son lit de mort, répète Mary. Depuis, tout le monde dit qu'il s'agit de la preuve qu'il a bien gardé la porte de la chambre de Dudley pendant qu'elle était avec lui. C'est une terrible humiliation, pour elle comme pour lui.

— Nul ne souhaite donc le voir devenir protecteur du royaume ?

— Pas une seule personne, répond Mary avec une mine de dédain. Il se garde bien lui-même d'évoquer cette possibilité. Il dit que Henry Hastings devrait succéder à la reine, mais ce n'est que parce qu'ils sont beaux-frères. Dudley n'ose pas endosser sa nomination en tant que protecteur du royaume. Il s'agissait d'une décision prise sous le coup de la fièvre, et cela montre que tout ce que la reine a en tête au moment de sa mort est de transmettre ses pouvoirs à son amant et d'acheter son laquais afin qu'il taise leur honteux secret.

— Et le Parlement va véritablement la contraindre à désigner son successeur ?

— Les lords refusent de voter un budget pour les troupes en France tant qu'elle ne l'aura pas fait. Ils la tiennent à la gorge. Elle doit envoyer de l'argent pour payer la solde de l'armée, mais ils ne le lui permettront que lorsqu'elle aura nommé son héritier – toi, en l'occurrence.

— Elle ne pourrait pas décider de désigner quelqu'un d'autre ?

— Il n'y a personne d'autre, déclare Mary avec une étincelle dans les yeux. Tu ne me croirais pas si je te disais combien j'ai d'amis en ce moment à la Cour. J'ai l'impression de faire partie des grands de ce monde. Chacun veut se rapprocher de moi, et tous sont tellement navrés pour ce qui t'arrive. J'ai des dizaines de messages à te faire passer. Tout le monde sait que c'est à toi que doit revenir la Couronne – même Élisabeth. Elle devrait en faire incessamment l'annonce officielle.

Je prends un instant pour savourer cette victoire.

— C'est absolument certain, Mary ? Je ne pourrais pas supporter une nouvelle désillusion.

— Oui, confirme ma sœur. Elle ne peut pas faire autrement que te désigner. Elle sera obligée de choisir un successeur, et il n'y a personne d'autre que toi.

— Et elle me libérera ?

— Bien évidemment !

— Et Ned aussi ? Et elle reconnaîtra notre mariage ?

— Elle n'a pas d'autre choix. Elle ne peut pas faire passer ses caprices enfantins avant la volonté du Parlement. Elle a promis publiquement qu'elle écouterait sa recommandation et qu'elle nommerait un successeur, et personne ne lui a conseillé de désigner qui que ce soit d'autre que toi.

— Est-elle fortement défigurée par la variole ? m'enquiers-je en songeant à sa vanité sans commune mesure.

— Elle fait tout ce qu'elle peut pour surmonter cela. Elle n'a que quelques cicatrices sur le visage et elle les peint afin de les masquer. On lui a coupé les cheveux quand elle a commencé à avoir de la fièvre, alors elle doit porter une perruque faite de crin de cheval roux, mais son apparence était irréprochable quand elle s'est présentée devant le Parlement. Elle arborait une robe écarlate liserée d'hermine. D'aucuns ont observé qu'elle paraissait si jeune et en bonne santé qu'elle pourrait avoir un héritier dans l'année qui arrive, pourvu qu'elle accepte enfin de se marier.

— Excepté qu'elle ne le fera jamais parce qu'on le lui demande, dis-je.

— Moi, je suis persuadée que si elle ne peut pas avoir Robert Dudley, alors elle ne prendra jamais d'époux, renchérit Mary. La plupart des gens estiment qu'elle en a fait la démonstration en essayant de le nommer à la succession.

— Dans ce cas, pourquoi ne comprend-elle pas que j'ai voulu me marier par amour ? me lamenté-je. Si elle est si amoureuse qu'elle serait prête à mettre en péril son royaume, pourquoi est-elle incapable d'entendre ma situation ?

Mary secoue la tête, visiblement désolée pour moi.

— Parce qu'elle n'est pas comme toi, répond-elle. Tu ne la comprends pas. Tout le monde la prend pour une femme aveuglée par sa passion et qui laisse son cœur parler pour sa raison, mais ce n'est pas le cas. C'est une femme qui ressent la passion, mais qui ne s'en émeut pas. Elle est déterminée et terriblement égoïste. Elle ne renoncera jamais à Robert Dudley, mais elle ne l'épousera jamais non plus, car elle aime le pouvoir plus qu'elle ne l'aime lui. Lui croit encore qu'elle ne peut pas lui résister, mais je pense qu'il se trompe. Viendra le jour où il s'apercevra que cette situation est loin de lui profiter : il restera toujours aux pieds d'Élisabeth, mais il ne montera jamais

sur le trône.

— Tu la décris comme un tyran, dis-je dans un souffle.

— C'est une Tudor, rétorque Mary en haussant les sourcils. Ce sont tous des tyrans.

Je pousse un petit cri lorsque dans mes entrailles une sensation terrible éclate. Je me plie en deux et m'agrippe le ventre de souffrance.

Mary réagit tout de suite, et saute de sa chaise pour se précipiter vers moi et poser la main sur mon dos courbé.

— Que se passe-t-il ? Qu'as-tu ?

— Quelque chose bouge, m'exclamé-je en serrant les dents au cas où la douleur reviendrait. (Puis je me redresse.) Seigneur, j'ai ressenti un affreux spasme.

— Est-ce le bébé qui arrive ? Est-ce que tu dois bientôt accoucher ?

— Comment le saurais-je ? me récrié-je. Je ne peux pas faire venir de sage-femme ni de médecin.

Je sens l'horrible sensation revenir et je me cramponne cette fois aux accoudoirs du vieux trône en soufflant comme un chien afin de résister à cette vague de douleur.

— Si, je me souviens de cela, déclaré-je lorsque j'ai recouvré mon souffle. Il arrive.

— Que puis-je faire ? demande Mary en relevant ses manches tout en cherchant autour d'elle.

— Rien ! Tu ne dois rien faire !

J'ai l'esprit encore suffisamment clair pour savoir que Mary ne doit pas être vue ici pendant que je mets au monde un deuxième prince héritier de la Couronne d'Angleterre.

— Tu dois t'en aller, ajouté-je. Et ne parle à personne de tout cela.

— Je ne peux pas te laisser là toute seule !

— Si, et tout de suite ! Et ne dis rien à personne.

Je m'agrippe fermement le ventre des deux mains comme pour tenter de retarder l'inévitable et impitoyable processus, ou ralentir le rythme des déchirements.

— Pars, Mary ! insisté-je. Dès que tu seras suffisamment loin, j'enverrai ma servante trouver le lieutenant, et il fera venir une sage-femme. Personne ne doit découvrir que tu savais. Tu dois attendre que la nouvelle soit annoncée à la Cour, puis feindre la surprise.

Elle gigote sur place, frustrée.

— Je ne peux tout de même pas t'abandonner ? Tu es ma sœur ! Je ne peux pas te laisser seule, ici ! Là où Jane... Où Jane a...

— C'est pour ta propre sécurité, m'exclamé-je dans un hoquet de douleur lorsqu'un autre spasme survient. (Je sens déjà la sueur perler à mon front et sur mon ventre.) Je ne songe qu'à ta sécurité, je te le promets. Va, Mary, et prie pour moi en secret.

Je suis penchée en avant dans le fauteuil, cramponnée aux accoudoirs, et Mary se hisse sur la pointe des pieds pour me déposer un baiser sur la joue.

— Que Dieu te garde et te bénisse, me dit-elle tout bas avec une grande ferveur. Je suis partie. Préviens tout de suite ta servante, et n'oublie pas de m'envoyer des nouvelles.

Elle sort de la pièce et le garde referme le verrou derrière elle. J'attends quelques instants et endure une autre douleur déchirante, puis je crie :

— Lucie ! Venez m'aider !

Toute la maisonnée s'agite. Mes appartements sont arrangés pour préparer l'arrivée de l'enfant tandis que les gardes font le tour de la ville pour trouver au plus vite une sage-femme disponible immédiatement, ainsi qu'une nourrice pour nourrir le bébé. Les domestiques installent une banquette dans la chambre à coucher et attachent des cordes aux poteaux du lit afin que je puisse tirer dessus lorsqu'il me faudra pousser pendant l'accouchement. Quant à moi, je tourne en rond dans la pièce et m'arrête pour prendre appui sur le dossier d'une chaise lorsque les spasmes reviennent. Ils sont très rapprochés, maintenant, et je n'ai presque pas le temps de souffler. Les chiens sont dans les pattes de tout le monde et Mr Nozzle est juché sur le dessus d'un volet en bois, ses yeux marron posés sur moi avec inquiétude. J'ai fait parvenir un message à Ned, et lorsque je me tourne vers la fenêtre en arpentant la pièce pour essayer de soulager quelque peu cette atroce douleur dans mon dos, je vois qu'il a remplacé l'écharpe à sa fenêtre par l'étendard des Seymour et je ris de bon cœur, puis m'adosse contre le mur pour ne pas perdre l'équilibre.

Ma dame de compagnie, Mrs Rother, entre dans la chambre, blanche comme un linge, suivie d'une femme rougeaude.

— Milady, commence Mrs Rother. Je ne savais pas ! Si vous m'en aviez parlé, nous aurions pu nous préparer. Voici la meilleure sage-femme qu'il

nous a été possible de trouver en si peu de temps.

— Faites comme si je n'étais pas là ! objecte la femme avec l'accent prononcé d'une Londonienne pure souche.

— Au contraire, rétorqué-je. J'espère que vous saurez prendre soin de moi et de l'enfant. Il s'agit de mon deuxième.

Elle m'agrippe les mains dans une poignée vigoureuse tandis que les serviteurs derrière moi parent la banquette de draps propres, et apportent des cruches d'eau chaude, des serviettes et du linge, ainsi que des morceaux d'étoffe afin de fabriquer un linge.

— Dois-je l'emmener ? demande nerveusement Lucie en portant Teddy dans ses bras. Ne devriez-vous pas aussi faire sortir les chiens ?

Je me sens soudain extrêmement lasse.

— Oui, occupez-vous de tout cela, dis-je à Lucie et Mrs Rother. J'ai besoin de m'allonger.

On m'aide à m'installer sur la banquette afin que je puisse me reposer entre les vagues de douleur.

— Dites à mon mari que je vais bien, murmuré-je à ma servante. Dites-lui que je suis en joie.

L'enfant vient au monde le soir même, et il s'agit d'un splendide garçon, comme je l'avais demandé en prières. On place de la mousse sur mon entre-cuisse et on me bande la poitrine, puis on me laisse m'allonger dans le grand lit miteux. Une nourrice a été trouvée et elle reste assise près de moi en donnant le sein à mon deuxième fils. Nous présentons à Teddy son petit frère, et celui-ci s'exclame : « Aha ! » comme pour ordonner au nouveau-né de monter sur le cheval de bois. Ned, quant à lui, n'est pas autorisé à venir me voir.

Le lieutenant de la Tour, sir Édouard, me hèle à voix basse de la porte de la chambre.

— J'ai fait parvenir la nouvelle à la Cour, lady Hertford. Je crains que la surprise ne soit de taille.

— Merci, dis-je en m'enfonçant dans les oreillers.

J'ai le vertige, à cause de la boisson fortifiante à base de vin épicé que j'ai bue. Je sais que la Cour sera prise au dépourvu. Ceux qui souhaitent la pérennité de l'Église anglicane seront ravis – et cela représente une grande majorité –, tandis que ceux qui tentent de minorer ma légitimité au trône

verront leurs problèmes redoubler. Seule Élisabeth m'en voudra pour cette naissance et jalousera mon bonheur. Il nous faudra attendre de voir ce qu'elle trouvera comme vengeance.

Sa réaction ne tarde pas et n'a rien de modéré. Le lieutenant de la Tour, sir Édouard, est fait prisonnier dans ses propres geôles et Ned est appelé à comparaître à la Chambre étoilée, accusé d'avoir dépucelé une vierge de sang royal au sein même d'un palais de la reine, de s'être échappé de prison et d'avoir une fois de plus contraint au péché de chair un membre de la famille royale.

J'accroche les couleurs de Seymour à ma fenêtre lorsqu'il doit aller affronter ses accusateurs, pour qu'il sache que sa femme et ses enfants vont bien, que nous portons fièrement son nom et que nous ne le renierons jamais.

Bien évidemment, lui non plus ne nous renie pas, mais je n'ai aucune idée de ce qu'il dit, ni de ce qu'il doit subir comme interrogatoire, jusqu'à ce que je reçoive un message non signé de la part de Mary, dont l'écriture est méconnaissable.

Le Conseil privé a annoncé que tu étais l'héritière dès qu'il a reçu la nouvelle de la naissance de ton deuxième fils. Cela ne s'est pas fait sans bruit, mais cet autre enfant prouve ton mariage et renforce ta légitimité. Ned a fait bonne figure à la Chambre étoilée et il a juré que vous étiez mari et femme. Il va devoir payer à la Couronne une somme bien supérieure à la fortune de quiconque, et il sera emprisonné indéfiniment. Le peuple de Londres réclame ta libération, chante des ballades qui te comparent à notre sœur Jane. Il demande que tes enfants soient libérés et les appelle « les princes bénis de la Tour ». Fais-moi savoir comment tu te portes, et comment vont tes fils. Brûle cette lettre.

Été 1563, Tour de Londres

Je donne à mon deuxième fils le nom de Thomas Seymour, mais personne n'a le droit de venir assister au baptême. Ses parrains sont deux gardes de la Tour qui ont la gentillesse de l'oindre dans la chapelle tandis que ma dame de

compagnie tient l'enfant au-dessus du baptistère. Ils me le ramènent après avoir sauvé sa petite âme, mais je n'ai personne pour procéder à mes relevailles. Je songe alors que je fais une bonne protestante, car je sacrifie encore un des rites de l'ancienne religion. Je quitte mon lit, je me lave et je me change, puis je prie seule, et tout est bien.

Je n'ai le droit de recevoir aucune nouvelle en dehors des rumeurs de la Cour que m'apporte Mrs Rother. Elle me raconte que ma cousine lady Margaret Douglas et son fragile époux, Matthew Stuart, vivent retirés chez eux et se font discrets le temps que le courroux d'Élisabeth s'estompe. À présent qu'ils sont libres – eux qui étaient accusés de choses si terribles –, le peuple de Londres est encore plus outré par mon emprisonnement et commence même à avancer que ma sœur Jane était elle aussi enceinte quand elle a été enfermée à la Tour, et que l'enfant a été exécuté en même temps que la mère. Cela m'attriste que les gens se servent d'elle ainsi, mais je suis touchée qu'ils s'en souviennent comme d'une martyre et qu'ils affirment qu'elle leur aurait donné un prince héritier pour monter sur le trône. Ils disent que je suis, moi aussi, enfermée à tort. Ceux-là mêmes qui en appelaient à « notre Élisabeth » pour secourir la religion réformée en Angleterre jurent à présent qu'elle est devenue aussi vile que ceux qui les persécutaient par le passé. Ils clament que la reine torture la sœur de leur martyre protestante. Son armée a été vaincue en France, et n'a pas pu défendre les protestants, et nos troupes en déroute s'en reviennent au pays, meurtries et sans solde, avec des envies de mutinerie, leurs rangs décimés par une terrible épidémie de peste.

La nouvelle la plus extraordinaire ne vient cependant pas de Mrs Rother, mais m'est rapportée par ma petite servante Lucie, qui la tient du cuisinier de notre pauvre sir Édouard, qui lui-même la tient d'un confrère des cuisines royales, qui a entendu ce qui se disait à la table de la reine lors du service. Dans l'espoir de faire basculer l'opinion publique, et de faire d'elle une héritière toute désignée, Élisabeth va ordonner à Robert Dudley d'épouser Marie I^{re} d'Écosse.

Cela me rend malade de ne pas pouvoir en parler avec Ned, qui est enfermé à la Tour blanche sans possibilité de venir me retrouver. Nous ririons à gorge déployée d'une si ridicule manœuvre. Élisabeth doit avoir perdu la raison pour envisager de marier son amant déshonoré à une autre reine, surtout une reine toujours si majestueuse et si digne. *Marie Ire d'Écosse a*

reçu une demande en mariage de Don Carlos, l'héritier du trône d'Espagne, alors pourquoi accepterait-elle d'épouser un sujet d'Élisabeth – qui plus est un sujet si entaché par le scandale ? Élisabeth, toutefois, est si déterminée à éviter mon droit de monter sur le trône qu'elle a échafaudé ce plan saugrenu afin de pouvoir me remplacer comme héritière par une favorite d'autrefois, naguère en disgrâce, papiste et française de surcroît, dont la famille vient de bouter notre armée hors de son royaume.

Élisabeth va plus loin encore : elle propose en quelque sorte que Marie et elle vivent ensemble, qu'elles élisent résidence dans un grand palais quelque part, avec Robert Dudley. Elles seraient comme deux souveraines pour une seule Cour, régnant sur une seule île comme des sœurs, et partageant sans doute un seul homme en la personne de Robert Dudley. C'est une idée complètement farfelue, scandaleuse et insensée, et je vois déjà le Conseil privé, William Cecil et Robert Dudley lui-même, s'arracher les cheveux.

Apparemment, Élisabeth a envoyé des lettres à Marie – c'est ce qui se raconte partout en ville – dans lesquelles elle se montre débordante de charme et d'affection, comme un amant écrivant à sa maîtresse. Elle prévoit de lui offrir une bague en diamant, comme une bague de fiançailles. Elle promet à Marie l'amour et l'amitié éternels, et lui assure que si elle en a besoin ou qu'elle est en danger, elle n'aura qu'à demander l'aide de sa puissante consœur d'Angleterre pour qu'Élisabeth accoure sans faute. La reine fait ce qu'elle sait faire de mieux : éveiller les désirs à des fins politiques.

Puis, à la manière de son père – qui avait l'habitude de papillonner d'une favorite à l'autre, montant les femmes les unes contre les autres –, Élisabeth va trouver Margaret Douglas, notre cousine en disgrâce, pour prouver au monde qu'elle la préfère à moi en tant qu'héritière née sur le sol anglais. Lady Margaret n'aura jamais eu à se défendre comme moi des accusations contre elle. Les témoignages de ceux qui affirmaient l'avoir vue recourir aux services de devins et de nécromanciens dans le dessein de prédire la mort de la reine ont tous été écartés. Margaret a été relâchée sans un accroc à sa réputation, et la voilà de retour à la Cour avec les honneurs, son garçon, Henry Stuart, récemment rentré de France, constamment dans son imposant sillage, tel un frêle esquif suivant une barque royale. Margaret Douglas répète à l'envi que son petit Henry Stuart ferait un parfait mari pour la reine Marie I^{re} d'Écosse, alors que c'est cela même qui a déclenché l'ire royale dans un premier temps ! Cela ne semble toutefois plus poser de problèmes, et

cette possibilité est même envisagée. Robert Dudley ne peut que valider cette autre solution, car cela lui permettrait de sauver sa peau.

Il est pure folie de chercher à savoir ce que pense une femme complètement folle. Qui serait assez téméraire pour demander ce qu'elle pense à une femme qui a perdu la raison ? Mais, enfin, qu'a-t-elle dans la tête ? Pardonner à une traîtresse, jouer le sort de sa Couronne, perdre son amant et nommer son ennemie pour lui succéder, tout cela simplement pour me barrer le chemin du trône à sa mort ? Je l'ai toujours trouvée inexplicablement vindicative, mais je dois à présent avouer qu'elle est tout simplement démente. Pourquoi risquerait-elle tout pour empêcher que j'accède au pouvoir ? Pourquoi est-ce si important pour elle de m'humilier et de me punir ?

Je suppose qu'elle s'est tout simplement perdue dans la jalousie de son enfance, quand elle vivait dans l'angoisse permanente de voir une autre prendre la place de sa mère au bras du roi. Elle l'a d'abord fait subir à sa demi-sœur, Marie Tudor, qui a été contrainte d'être aux petits soins avec elle quand elle n'était qu'une jeune enfant, mais Élisabeth a alors vu avec la plus grande horreur la chance tourner, quand Marie est de nouveau devenue une favorite. Elle a vu sa demi-sœur détestée s'emparer du trône sous les acclamations du peuple durant les premiers mois de son règne. Élisabeth a toujours considéré les autres femmes comme des rivales, et je suppose qu'elle devait haïr ses belles-mères, puis sa demi-sœur, puis la pauvre Amy Dudley, et maintenant moi. Son cœur doit être rempli de haine pour moi si elle est prête à sacrifier Robert Dudley en lui faisant épouser une autre femme afin de me tenir éloignée du trône. Je commence à la croire aussi diabolique que son père.

Cela, pourtant, ne fait qu'accroître la peur qu'elle m'inspire, et je regrette de ne pas pouvoir parler à Ned de mes inquiétudes. Il ne s'agit plus de politique ni de stratégie, désormais ; ce n'est plus une affaire de reine refusant de désigner son héritière de peur qu'elle ne détourne d'elle l'attention de la Cour : il s'agit d'une femme prête à tout pour écraser sa rivale. Elle est prête à perdre l'amour de sa vie et à remettre la Couronne à l'ennemie de son royaume afin de s'assurer que je ne serai jamais proclamée reine, et que je ne connaîtrai jamais le bonheur auprès de mon époux et de mes enfants. *Comme elle doit me détester pour faire tout cela ! Comme elle doit exécrer l'idée d'un mariage heureux, du bonheur d'avoir des enfants, pour sacrifier tout ce*

qu'elle a afin de gâcher mon existence. D'ailleurs, où s'arrêtera-t-elle dans cette croisade contre moi simplement parce que je suis plus jeune, plus belle, plus heureuse et plus apte à gouverner qu'elle ne l'a jamais été ?

Je n'oublie pas la cruauté dont elle a fait preuve envers sa demi-sœur Marie. Elle l'a regardée mourir, et elle a continué de la tourmenter sur son lit de mort en badinant avec son époux et en lui refusant tout réconfort. Je n'oublie pas non plus qu'Amy Dudley est morte seule chez elle, et que son meurtre n'a jamais été reconnu, mais qu'Élisabeth était au fait de son décès avant qu'il soit annoncé. L'hostilité d'Élisabeth doit être la hantise de toutes les femmes. Je songe à ma cousine, Marie I^{re} d'Écosse, et je prie pour qu'elle ne tombe jamais entre les griffes d'Élisabeth comme cela a été mon cas. Je songe à Margaret Douglas et je me dis que sa libération tient du miracle. Je commence à craindre qu'Élisabeth soit aussi dangereuse pour ses proches que l'était son père.

Milieu de l'été 1563, Tour de Londres

La chaleur devient insupportable, et le soleil cuit les pierres de la Tour au point qu'elles deviennent aveuglantes et brûlantes au toucher. Les douves ne sont qu'un trou poisseux rempli de crottin et d'abats que la marée haute ne parvient pas à évacuer, et se contente de remuer avant de se retirer, ajoutant à cela des algues et des poissons morts. Le soir, la puanteur de la décomposition flotte au-dessus de la Tamise et se mélange aux miasmes de la ville.

Les lords demandent que Ned, les enfants et moi soyons libérés de la Tour pour pouvoir nous retirer à la campagne. La maladie frappe chaque été à Londres, mais c'est une épidémie de peste qui menace cette année. Les troupes revenues de France, vaincues et sans le sou, ont rapporté la maladie et les soldats sont livrés à eux-mêmes. Ils en sont réduits à dormir dans la rue et à mendier, toussant et crachant dans le ruisseau aménagé au centre de chaque rue mais engorgé par des tas de détrit. L'air est sec, les journées se révèlent étouffantes ; pas une goutte de pluie ne vient rincer la saleté de la ville, pas un brin d'air n'emporte le mal au loin.

Lucie vient me voir, le visage blême, et m'annonce que sa mère, qui vit à l'extérieur de la Tour et s'occupe de laver mon linge, est tombée malade. Elle a ces redoutables grosseurs aux aisselles et ces bubons au bas-ventre

caractéristiques de la peste. La pauvre servante tremble de peur.

— Elle a lavé votre linge pas plus tard qu’hier, me dit-elle affolée. Je l’ai apporté moi-même. J’ai habillé le petit avec. (La terreur la fait frissonner.) Dieu nous épargne, Madame. Je n’aurais jamais fait cela si j’avais su ! Et si votre fils attrapait la peste ?

La porte de sa maison est barricadée et marquée d’une croix rouge. L’entrée est condamnée et pas même Lucie n’est autorisée à rendre visite à sa mère. La pauvre malade se retourne dans ses draps, luttant seule. Elle mourra ou survivra peut-être, mais sans l’aide de personne ; elle sait pourtant qu’elle n’a pas beaucoup de chances d’en réchapper, et sa fille ne peut même pas l’aider en lui apportant un peu d’eau fraîche. Ceux qui souffrent de la peste prient pour que la mort les emporte dès que la fièvre vient et que les bubons les font souffrir le martyre, mais personne ne peut veiller sur eux.

— Je n’ai pas pu voir mon frère, s’inquiète ma servante. Il est au service du duc de Norfolk.

— Alors peut-être est-il loin de la ville avec la Cour, dis-je pour tenter de la rassurer en vain. Peut-être est-il en sécurité au château de Windsor, avec la reine.

— Voulez-vous que je retire le linge du petit et que je le lave une nouvelle fois ?

Mon enfant, un nouveau-né, a porté pendant une demi-journée un linge lavé par une femme atteinte de la peste.

— Faites donc, réponds-je désespérée. Et faites brûler des herbes, Lucie, aux portes et aux fenêtres.

Élisabeth, la reine au cœur de pierre, ne mettra jamais sa propre santé en péril, mais cela ne lui fait rien de laisser mes pauvres enfants au cœur de cette cité rongée par la maladie. Elle s’enferme à Windsor et personne n’est autorisé à pénétrer dans le château. Elle fait même construire un gibet aux abords de la ville afin de faire pendre quiconque aurait l’impertinence de s’approcher. La souveraine estime qu’un capitaine des portiers de la taille d’un géant et de grandes portes infranchissables ne suffisent pas : elle doit aussi se protéger derrière un bourreau. En revanche, elle n’a aucun scrupule à m’abandonner avec mes jeunes garçons ici, dans l’endroit le plus infecté par la maladie de toute l’Angleterre.

Le pire est de ne pas savoir ce qui différencie celui qui contractera la maladie de celui qui sera épargné. Lors d’une année clémente, toute une rue

peut être épargnée, et une seule personne, dans une petite maison peut-être même au beau milieu des autres, mourra de la peste. Les années les plus dévastatrices, toutefois, il n'est pas rare que la même rue soit décimée par la maladie, et il arrive qu'une seule petite maison n'ait pas sa porte marquée d'une croix rouge, son occupant ayant placé une bougie à la fenêtre et acheté tous les remèdes préventifs qu'il aura pu se permettre. Au fil des jours d'août, il apparaît clairement que cette année sera impitoyable, et l'une des pires que nous ayons connues. Chaque paroisse se voit dans l'obligation d'envoyer des fossoyeurs récupérer chaque soir les cadavres dans les rues avec une charrette pour les enterrer, et il se raconte que la peste ferait un millier de morts chaque semaine.

Je crains un peu plus chaque jour pour mes garçons, pour Ned et pour moi, ainsi enfermés à la Tour.

— Ne vous approchez pas de mes enfants, ordonné-je nerveusement à Mrs Rother et à Lucie. (Je le dis d'ailleurs à tous ceux qui entrent dans la Tour.) Je m'occuperai d'eux aujourd'hui. Voulez-vous bien aussi jeter le linge qui vient des laveuses de la Tamise. Ensuite, faites le ménage, récuriez le sol et débarrassez-nous de toute la saleté.

Lucie me jette un regard maussade et plein de rancune. Il me semble que le décès de sa mère l'a rendue amère.

— Votre fils Thomas a dormi avec sa nourrice, me rétorque-t-elle. Son habit a été cousu par ma défunte mère. Si vous croyez que la peste se transmet par le contact, alors votre fils l'a peut-être déjà contractée.

Je laisse échapper un petit glapissement d'effroi en songeant que je ne survivrais jamais à la perte d'un de mes fils. Puis je songe que c'est sans doute ce que cherche Élisabeth. *Elle doit prier pour que je meure, que mes enfants meurent, dans l'espoir que cela règle tous ses problèmes. Je serais alors comme Amy Dudley, une des victimes de la reine qu'on finit par oublier.*

Je noue une écharpe bleue à ma fenêtre afin que Ned sache que nous allons bien, puis j'attends de voir sa réponse flotter au vent. Lui aussi a accroché du bleu. Je le devine tournant furieusement en rond, écrivant à tous ses amis à la Cour. Demeurer dans la Tour de Londres un été marqué par une forte épidémie de peste est une condamnation à mort. Nous sommes en plein cœur d'une cité pestiférée jusqu'à la moelle, encerclés par des douves

putrides, et chaque tissu que nous portons, ainsi que tout ce que nous avalons, vient de la ville ravagée par la contagion et passe par des dizaines de mains avant d'arriver jusqu'à nous.

J'écris à William Cecil moi-même pour l'implorer de nous laisser partir vivre à la campagne, Ned, les garçons et moi. De toute ma vie je n'ai jamais intentionnellement séjourné à Londres pendant l'été, et j'ose affirmer que lui non plus. Tous ceux qui possèdent une demeure à la campagne, ou même une minuscule maison quelque part, fuient la cité quand viennent les mois propices à la peste.

J'attends une réponse toute la journée, mais je n'en reçois aucune. Je me dis qu'il doit déjà avoir quitté Londres pour rejoindre sa magnifique nouvelle demeure de Burghley, ou qu'il est peut-être au château de Windsor avec le reste de la joyeuse Cour retranchée derrière des gardes bloquant tous les accès à la ville, la potence dressée en une sinistre promesse de mort à quiconque tenterait de venir trouver refuge parmi les nantis. *Comment vais-je pouvoir survivre à cet été si tout le monde s'en va et me tourne le dos ? Comme Élisabeth serait ravie de revenir à Londres à l'automne, et de découvrir que je suis morte et enterrée dans un charnier, jetée là avec les petits cadavres de mes fils encore dans leurs langes !*

Je ne sais pas s'il est préférable de fermer les fenêtres afin d'empêcher les miasmes montant de la Tamise d'entrer, ou de les ouvrir en grand afin d'avoir un peu d'air. Le soir, quand les enfants sont endormis, j'enroule un châle autour de mon visage et de mes épaules pour aller me promener dans le jardin du lieutenant. L'homme qui a remplacé le pauvre sir Édouard, sir Richard Blount, me regarde par sa fenêtre tandis qu'un garde est posté aux grandes portes. Je me sens exténuée et me demande s'il s'agit d'un symptôme de la peste. Si la fatigue et l'appréhension sont les avant-coureurs des bubons, alors il se pourrait que je ne passe pas la nuit.

Je suis sur le point de tourner les talons pour rejoindre mes appartements lorsque retentit un terrible son de cloche. Ce n'est pas le tocsin, il s'agit d'un bruit plus grave, comme sonné par une main empressée sur une cloche fendue. J'entends aussi le grincement des roues d'une charrette qui se rapproche ; c'est comme si un chariot bringuebalant, avec une cloche secouée par les cahots, pénétrait dans la Tour et allait bientôt apparaître au détour de la caserne après avoir franchi les quartiers des serviteurs. La cloche sonne à intervalles réguliers, sans s'arrêter, puis je perçois l'appel lancé entre chaque

vibration métallique.

— Apportez vos morts ! Apportez vos morts !

Que Dieu nous vienne en aide : les ramasseurs de cadavres viennent jusqu'à la Tour ! La peste a dû contaminer les serviteurs chez eux, ou bien les palefreniers aux écuries. Je rabats mon châle sur ma bouche et rentre en vitesse, puis ferme la porte à double tour comme pour empêcher la mort elle-même d'entrer.

Je reçois une lettre de Mary, encore imbibée d'un liquide à l'odeur âcre. Quelqu'un l'a aspergée de vinaigre de vin pour tenter d'empêcher la peste de contaminer le papier.

Nous sommes à Windsor, mais personne ne t'a oubliée. Beaucoup insistent pour qu'on ne t'abandonne pas à la Tour en ces temps de peste. Ils font remarquer à Élisabeth qu'il s'agit ni plus ni moins d'une exécution déguisée. Ne laisse personne approcher ni poser un doigt sur les garçons. J'ai la conviction que tu seras libérée dans quelques jours.

Je lave moi-même le linge de mes fils. C'est moi aussi qui emmène Teddy jouer au-dehors, tôt le matin – le soleil au zénith est trop dangereux pour un Tudor comme lui, à la peau aussi pâle et aux cheveux si blonds, et l'air du soir charrie la maladie. Je nettoie moi-même notre vaisselle, avec de l'eau provenant du puits de la tour, qui est parfois fort trouble. Je ne peux rien changer aux repas qui nous sont apportés des cuisines du lieutenant, et mon enfant tète un lait qui est peut-être contaminé. Je n'ai aucun moyen de savoir si la nourrice est malade, mais je n'ose pas la renvoyer, car Thomas mourrait de faim. Lucie se porte toujours bien, mais je l'observe attentivement, à l'affût de signes de fatigue ou de fièvre, et je l'encourage à ne point sortir de la tour. Mrs Rother me fait porter un message pour m'annoncer que sa sœur est malade et qu'elle doit quitter Londres avec elle. Elle me fait savoir qu'elle est navrée de devoir m'abandonner, mais qu'elle n'ose pas retarder son départ davantage. Les villages autour de Londres ferment leurs portes à quiconque vient de la cité et si elle ne s'en va pas immédiatement, elle devra séjourner dans les remises avec les autres personnes fuyant la maladie.

Chaque matin, je regarde le tissu qui flotte à la fenêtre de Ned, et il est

toujours de ce même bleu rassurant. Je donne un penny d'argent au garde pour qu'il aille dire à mon époux qu'aucun de nous n'est malade et que nous espérons être libérés bientôt. Il me fait parvenir un poème en retour :

*Mon amour, par la peste épargné
Et par le soleil au firmament.
Mon amour, jusqu'à nos libertés,
Consumera mon cœur ardent.*

Je verse de la poudre dessus avant de le récupérer des mains du garde, puis je le lis à bout de bras. Je grave les mots dans mon cœur et brûle le papier.

Été 1563, Tour de Londres

Aux premières heures du jour, lorsqu'il fait encore frais, j'entends des pas battre la pierre dans l'escalier qui mène à mes appartements, ce qui signifie que sir Richard, le nouveau lieutenant de la Tour, a décidé de me rendre visite. Je vais me poster près de mon trône usé, Mr Nozzle campé sur mon épaule, Thomas dans mes bras et Teddy à côté de moi, me donnant la main. Lucie se tient dans mon dos et je suppose que nous ressemblons plus à une famille de miséreux pestiférés qu'aux héritiers de la Couronne qui hantent les cauchemars d'Élisabeth.

La porte s'ouvre sur sir Richard, qui entre et s'incline devant moi.

— Pardonnez-moi, dis-je, mais les gardes devront rester dans le couloir. Je redoute la peste.

— Bien entendu, consent-il en ordonnant d'un signe de la main à ses soldats de quitter la pièce. Je suis heureux de vous apprendre que vous n'avez plus rien à craindre, car vous allez être libérée.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous avez bien entendu, milady. Vous allez quitter la Tour. Vous pouvez partir aujourd'hui, à l'instant.

— Libérée ?

— Oui, confirme-t-il. Loué soit Dieu – ainsi que la grande bonté de Sa Majesté la reine.

- Que Dieu la bénisse, soufflé-je. Je peux partir dès que je l’entends ?
- J’ai déjà fait préparer des chevaux pour vous, et un chariot pour transporter vos biens.
- Je n’ai rien de valeur, déclaré-je en désignant la table abîmée et les chaises usées. Lucie préparera nos bagages dans un instant.
- J’attendrai que vous soyez prête, dit-il en s’inclinant de nouveau. Vous devriez partir au plus vite, avant qu’il fasse trop chaud.
- Le comte de Hertford peut-il m’accompagner ? demandé-je lorsque sir Richard sort de la chambre.
- Sa Seigneurie aussi a été libérée, m’apprend-il en s’inclinant derechef.
- Gloire au Seigneur ! m’exclamé-je. Je remercie Dieu Tout-Puissant d’avoir exaucé mes prières.

Nous sommes prêts à partir en moins d’une demi-heure. Je refuse de laisser quoi que ce soit nous retarder. Les meubles fatigués peuvent nous être apportés en chariot par la suite, avec les malles de vêtements. Les linottes feront le trajet dans leur cage recouverte d’un châle, et la chienne Jo, avec ses petits héritiers, restera dans son panier, un filet noué dessus afin de les empêcher de tomber du véhicule. Mr Nozzle sera dans sa cage, à l’ombre. Je chevaucherai avec Teddy devant moi, tandis que la nourrice portera Thomas emmaillotté contre son sein. Lucie montera en croupe derrière un garde et pourra prendre Teddy dans ses bras s’il commence à fatiguer.

Je nous imagine arriver à Hanworth, retrouver la propreté de cette demeure, l’éclat du soleil, la pureté de l’air, la mère de Ned, lady Anne, guettant sur les marches de voir enfin son petit-fils, un petit prince Tudor et Seymour, l’héritier de la Couronne d’Angleterre.

Sir Richard attend dans la cour avec l’un de ses soldats, à côté du chariot prêt à partir. Ils grimpent en selle dès qu’ils m’aperçoivent, et c’est à cet instant que je vois mon époux sortir de l’ombre des écuries, entouré de ses gardes. Il traverse la cour à grandes enjambées et me prend les mains pour les couvrir de baisers sans laisser le temps à personne de dire quoi que ce soit. Il me dévisage alors pour déceler la passion qui me dévore, puis il me prend dans ses bras et m’embrasse sur les lèvres. Submergée par tout l’amour que j’ai pour lui, je passe les bras autour de son cou pour le serrer contre moi. *Grâce à Dieu, nous voilà enfin réunis, et nous dormirons ce soir dans le même lit !* Je suis si soulagée que je peine à contenir mes larmes. *Grâce à*

Dieu, nos soucis sont terminés !

— Mon amour, murmure-t-il, son visage aussi radieux que le mien. Nous avons été épargnés par la peste et nous voilà aujourd'hui réunis. Dieu merci.

— Nous ne serons plus jamais séparés. Promets-le-moi.

— Plus jamais, jure-t-il.

— À présent, il faut que tu voies tes fils avant que nous partions.

Malgré cette longue période de séparation, Teddy se souvient de son père et lui saute dans les bras. Ned le soulève et je mesure alors combien notre enfant est petit, ainsi porté par son père, tout contre son large torse. Teddy lui noue les bras autour du cou et se presse contre sa joue, tandis que son petit frère sourit de toutes ses gencives, comme il le fait avec n'importe qui, et agite une petite main en l'air.

— Comme ils sont beaux, et comme ils ont l'air forts ! Qui aurait cru possible de créer une telle beauté dans un endroit aussi sinistre ? s'extasie Ned. Voilà bien un miracle de Dieu.

— En effet. À présent, allons commencer chez toi notre nouvelle vie en tant qu'époux et parents de deux beaux garçons, deux robustes héritiers. Nous allons bien à Hanworth, dis-moi ?

— Oui. Nous devons remercier ma mère pour notre liberté. Je sais qu'elle a inlassablement écrit à William Cecil à ce propos. Il faut que nous allions la retrouver.

Le lieutenant s'approche alors de nous.

— Milady, il nous faut prendre la route dès maintenant, sans quoi le trajet sera trop pénible pour les petits, avec les fortes chaleurs qui vont arriver.

— Certainement, dis-je en tirant Teddy par son petit derrière potelé alors que celui-ci s'agrippe désespérément à son père.

— Teddy... Papa ! Papa ! s'écrie-t-il.

— Veux-tu que je le prenne avec moi ? propose Ned. Je ne pense pas que nous réussissions à le détacher de moi sans l'aide d'une barre d'acier.

— Mon chéri, veux-tu aller avec papa sur son grand cheval ? demandé-je à mon fils.

Il écarte son visage lumineux du cou de son père et hoche la tête.

— Teddy... Papa... Dada !

— Il n'a qu'à monter en selle devant son père, et quand il voudra se reposer, Lucie le reprendra, suggéré-je.

— Malheureusement, le cheval de Sa Seigneurie a perdu un fer, annonce

le lieutenant. Farrier s'affaire à lui en remettre un. Il lui faut encore quelques minutes. Il vaudrait mieux laisser votre épouse partir devant afin qu'elle puisse s'arrêter à sa convenance sur le trajet. Vous n'aurez aucun mal à la rattraper, étant donné la lenteur du chariot.

— Fort bien, acquiesce Ned. Teddy attendra ici avec moi et je vous rattraperai. Je le tiendrai bien fermement, c'est promis.

Il m'offre un autre baiser par-dessus la tête de notre garçon, et je ressens une joie indicible d'avoir contre moi mon époux et mon fils en même temps, une main sur l'épaule de Ned et l'autre sur la petite tête de Teddy.

— On se retrouve tout à l'heure, sur la route, dis-je à mon enfant en lui posant la main sur la joue. Sois gentil avec papa, et garde bien ton chapeau.

— « Vi », répond sagement Teddy en se cramponnant fermement au cou de son père.

— Il m'étrangle, s'exclame Ned avec un grand sourire. Ne t'en fais pas, il ne risque pas de tomber. Il s'agrippe plus fort que Mr Nozzle.

Je l'embrasse de nouveau, puis prends appui sur le montoir pour grimper sur mon cheval. Tout le monde est déjà en selle et attend que je donne le signal. J'adresse un signe de la main à mon époux et à mon fils aîné, puis je suis les gardes pour sortir de la cour des écuries.

— On se retrouve plus tard ! lancé-je. Ne tarde pas.

Les sabots des chevaux claquent contre les pavés de la porte principale. Nous la franchissons, et entrons dans l'ombre de l'arche sous une soudaine et assourdissante acclamation. À l'extérieur de la Tour, tous les serviteurs sont massés sur le pont au-dessus des douves, contenus par deux rangées de soldats, qui lèvent leur lance et forment une allée d'honneur sur mon passage, comme si j'étais une reine se rendant à son couronnement, et j'émerge dans la lumière du soleil sous l'ovation des serviteurs qui jettent leur chapeau en l'air et des femmes qui me font la révérence et m'envoient des baisers d'amitié. Enfin, je suis libre : je le sens dans la brise qui souffle paisiblement, et dans la joie émanant des cris des mouettes.

Je souris et salue les domestiques de la Tour, puis je vois au loin, au-delà de la dernière porte, les habitants de Londres, sans doute avertis de ma libération, qui s'amassent et sont repoussés de la chaussée par les gardes ; ils poussent des cris de joie et me tendent même des roses.

Je passe au milieu de cette foule comme une souveraine avec son cortège,

mais je crains encore la peste et je ne m'arrête donc pas pour accepter les fleurs qui me sont offertes ; d'ailleurs, la foule s'écarte devant la mine renfrognée des gardes qui me précèdent. Les poissonnières, les marchandes ambulantes, les apprenties, les fileuses et les brasseuses, toutes vêtues de leur épais tablier de travail, défient les soldats en lançant fleurs et feuilles sur mon chemin, formant un tapis que foule mon cheval ; je comprends alors que toutes les femmes de la cité sont de mon côté.

Nous franchissons Tower Hill et l'échafaud construit là, celui sur lequel mon père a été exécuté, et je baisse la tête en son hommage tout en repensant à ses tentatives désespérées contre la reine Marie. Je songe qu'il aurait été si heureux de voir l'une de ses filles, au moins, sortir de la Tour de Londres en liberté, son bébé tout près, suivie à quelque distance par son époux et leur héritier. C'est avec une certaine amertume que je me souviens de lui, car il a aussi emporté dans sa chute ma sœur Jane, et je détourne le regard en direction de la nourrice, qui monte en croupe derrière un garde avec mon nouveau-né dans les bras ; je lui fais signe d'approcher afin que je puisse poser les yeux sur ce qui représente mon plus bel espoir d'un avenir radieux.

Soudain, je me rends compte que nous faisons route vers le nord et non vers l'ouest. J'en fais part à l'officier qui chevauche devant moi.

— Ce n'est pas le chemin qui mène à Hanworth.

— Non, milady, dit-il avec déférence tout en faisant ralentir son cheval pour se retrouver à ma hauteur. Je suis navré. Je pensais que vous aviez été tenue informée. J'ai reçu l'ordre de vous emmener à Pirgo.

— Chez mon oncle ?

— Oui, Votre Seigneurie.

J'en suis parfaitement ravie, car nous jouirons là-bas d'un confort sans aucune mesure avec celui que nous aurions trouvé au vieux manoir de Hanworth. La mère de Ned a peut-être écrit de nombreuses lettres à William Cecil pour faire élargir son fils, et il se peut qu'elle ait réussi à convaincre la reine de nous libérer tous, mais elle ne m'a jamais voué la moindre amitié, pas même après avoir reçu de moi deux petits-fils. Je préférerais donc amplement vivre chez mon oncle dans sa nouvelle demeure qu'avec elle – si, bien sûr, il m'a pardonné pour ce que je lui ai caché.

— Est-ce lui qui m'a invitée ? questionné-je. A-t-il demandé à m'accueillir ?

Le jeune homme baisse la tête d'un air gêné.

— Je l’ignore, milady. Mes ordres sont de vous conduire à Pirgo et de veiller sur vous. Je ne sais rien de plus.

— Mais Ned sait où il doit se rendre ? Il pensait que nous allions à Hanworth.

— Il le sait, madame.

Nous chevauchons pendant deux heures, traversant des villages où toutes les portes sont obstinément closes, et où les auberges ont toutes leurs fenêtres barricadées. Personne ne souhaite entrer en contact avec quelque voyageur venu de Londres. Tous ceux qui habitent sur cette route fuient la maladie, et lorsque nous croisons des gens à pied, ils se pressent contre les haies afin de ne pas être frôlés ne serait-ce que par nos montures. Ils ont tout autant peur de nous que nous d’eux. Je les dévisage en essayant de repérer sur eux quelque signe de la maladie, et la nourrice serre Thomas contre elle en ramenant le châle par-dessus sa petite tête.

Lorsque le soleil est au zénith et nous frappe de toutes ses forces, la chaleur devient trop insupportable pour continuer d’avancer. Le commandant de la garde propose de faire une halte afin de nous reposer à l’orée d’un bois foisonnant. La nourrice fait téter Thomas tandis que nous prenons un léger repas de viande froide avec un morceau de pain et de la petite bière. Nous avons récupéré toutes nos provisions aux cuisines de la Tour de Londres et je prie pour que la nourriture ne soit pas contaminée.

— J’ai besoin de me reposer, déclaré-je ensuite.

Je me dis que si Ned est parti quelque temps après nous, il ne tardera pas à nous rejoindre et je pourrai ainsi faire une sieste au creux de ses bras, à l’ombre des arbres, et nous pourrons être ensemble publiquement pour la première fois de notre vie, sans avoir à nous cacher. Je m’endormirai tout contre lui et me réveillerai accueillie par son charmant sourire.

— Veillez à ce que quelqu’un guette l’arrivée du comte mon époux, dis-je au commandant.

— J’ai posté des sentinelles, me répond-il. Il verra de loin votre bannière.

On étend des tapis et des châles sur l’herbe, et je roule ma cape en boule pour en faire un oreiller. Je m’allonge et ferme les yeux dans l’intention de somnoler quelques instants avant d’entendre le tonnerre de bruits de sabot annonçant l’arrivée de Ned. Je souris rêveusement en imaginant la joie de Teddy de pouvoir monter sur le destrier de son père pour la première fois de

son existence, hors des murs de la Tour. Je le revois s'agripper au cou de Ned, et avec quelle affection il a été étreint par son père.

Je sombre alors dans le sommeil. Je suis si soulagée d'avoir échappé à la peste sévissant à Londres que j'oublie tous mes tracas. C'est la première fois que je dors libre depuis deux longues années et je trouve l'air plus agréable lorsqu'il ne souffle pas à travers des barreaux. Je rêve que Ned et les enfants sont avec moi, dans une demeure qui n'est ni Hanworth ni Pirgo, et je suis certaine qu'il s'agit d'un pressentiment, car nous irons bientôt vivre heureux dans notre propre foyer, dans ce palais que nous nous sommes promis de faire construire lorsque je serai reine. Je dors jusqu'à ce que Mrs Farelow, la nourrice, me réveille doucement en me posant une main sur l'épaule ; je me rends alors compte que ce n'était pas un songe, que je suis bel et bien libre.

— Nous devrions reprendre la route, dit-elle.

— Ned est-il enfin arrivé ? demandé-je en souriant gaiement tout en me redressant.

— Non, répond-elle. Pas encore. Il fait un peu moins chaud, cependant.

J'aperçois quelques nuages dans le ciel, voilant le soleil brûlant, et une brise fraîche souffle des collines.

— Dieu merci, m'exclamé-je. Est-ce que Thomas a bien mangé ?
Pouvons-nous repartir ?

— Oh, oui, Madame, affirme-t-elle en se levant. Voulez-vous le porter ?

Je prends mon enfant chéri dans mes bras et il m'offre un large sourire.

— Je pourrais presque sentir qu'il est plus lourd que ce matin, dis-je. Il a effectivement bien mangé.

— Un vrai petit Londonien affamé, confirme-t-elle avec humour.

Les gardes amènent les chevaux et le commandant m'aide à monter en selle. *À notre arrivée à Pirgo, ce sera Ned qui m'aidera à mettre pied à terre. Il nous aura certainement rattrapés, d'ici là.* Je saisis alors les rênes et nous reprenons la route.

Nous atteignons le domaine dans la lumière nacrée du crépuscule qui baigne les murs du splendide palais de Pirgo. Mon oncle en sort et nous salue de loin, tous ses domestiques formant une allée dans les marches. C'est un accueil en grande pompe, mais aucunement chaleureux, car mon oncle ne sourit pas ; il semble anxieux.

— Mon cher oncle ! m'écrié-je en priant pour qu'il m'ait pardonné de lui

avoir effrontément menti.

Il doit bien avoir compris que je n'avais pas d'autre choix.

Il m'aide à descendre de cheval et m'embrasse avec tendresse, comme toujours. Je fais signe à la nourrice d'amener Thomas.

— Je vous présente le cadet de vos petits-filleuls. Son frère aîné, le vicomte de Beauchamp, est en chemin avec son père. Je suis surprise qu'ils ne nous aient pas encore rejoints, mais leur monture a perdu un fer au moment du départ et il a fallu arranger cela.

Il pose un bref instant les yeux sur Thomas avant de les reporter sur moi.

— Ne restons pas ici. Allons, rentrons, dit-il simplement.

Il me prend la main et la place dans le creux de son bras avant de me faire franchir les doubles portes donnant sur une immense grand-salle. Je ne vois son épouse nulle part, ce qui m'intrigue, car elle aurait dû se joindre à mon comité d'accueil. Je demeure, après tout, une comtesse et l'héritière, à présent officielle, du trône d'Angleterre.

— Où est lady Grey ? m'enquiers-je avec raideur.

— Elle te fait parvenir ses amitiés, répond-il d'un air contrarié. Elle viendra te voir plus tard. Viens donc, comtesse.

Il me mène dans un escalier et me fait traverser une impressionnante chambre d'apparat, puis une pièce plus petite menant enfin à une pièce privée de bonne taille reliée à une chambre à coucher. Je connais ces appartements, qui sont parmi les plus agréables du palais. Élisabeth, lors de son séjour, a eu droit à la suite la plus prestigieuse. J'ai la ferme intention de la réclamer à mon tour, mais mon oncle ferme les portes et m'incite à prendre place sur une chaise.

— Que se passe-t-il ? demandé-je avec un mauvais pressentiment.

Je ne peux toutefois pas mettre le doigt sur ce qui ne va pas. Mon oncle est d'ordinaire si assuré, mais il semble à présent incapable de trouver les mots justes. Il est généralement grandiloquent, mais il paraît pour l'heure désarmé.

— Mon oncle, quelque chose vous taraude ?

— T'a-t-on dit que lord Hertford allait venir ici ? m'interroge-t-il.

— Oui, bien entendu. Il est en chemin et doit arriver bientôt, acquiescé-je.

— Ce n'est pas le cas. Il m'a été stipulé que je devrais t'accueillir seule.

— Point du tout, le contredis-je. Nous devons quitter la Tour de Londres ensemble ce matin, mais il a été retardé parce qu'il a fallu ferrer son cheval. Il

nous aura bientôt rejoints avec Teddy, notre fils lord Beauchamp, qui a insisté pour chevaucher avec son père. Je suppose que leur retard est dû à l'irréductible volonté de Teddy de tenir les rênes.

Il hésite encore un instant, puis me prend les deux mains dans une poigne glacée et me dit :

— Ma chère Catherine, je suis terriblement désolé de t'apprendre que tu n'es pas au bout de tes peines. Tu n'as pas été libérée, et lord Hertford non plus. Vous ne serez pas réunis. Il a été conduit à Hanworth, où sa mère sera responsable de sa garde, tandis que tu as été amenée ici, où je dois être ton geôlier.

Je suis si éberluée que je ne trouve rien à répondre. Je me contente de dévisager mon oncle en sentant ma mâchoire se décrocher.

— Non, me contenté-je de dire.

— J'ai bien peur que si, déclare-t-il sans ciller.

— Elle m'a rendu la liberté, à la demande de tous ses sujets, afin que je puisse quitter la ville et fuir la peste !

Aucun de nous n'a besoin de préciser de qui je parle.

— Non, ce n'est pas ce qu'elle a fait. Elle a écouté toute sa Cour lui répéter que vous ne pouviez pas être abandonnés à la Tour de Londres avec la terrible menace de la maladie, mais elle ne t'a pas graciée, ni ne t'a pardonné, et t'a encore moins rendu la liberté. Tu resteras enfermée ici et gardée prisonnière comme tu l'étais à la Tour sous la vigilance du lieutenant. On m'a donné l'ordre de veiller à ce que tu ne communicates avec personne d'autre que mes serviteurs, qui devront t'empêcher de t'échapper. (Il marque un instant de silence.) Ou même de sortir dans les jardins.

— Mon oncle, vous n'avez pas pu accepter une telle chose ? Comment pouvez-vous être mon geôlier ?

Il me lance un regard affligé.

— Aurais-tu préféré que je refuse et que je te laisse succomber à la peste dans cette maudite Tour ?

— Pour me sauver, vous m'emprisonnez ? Moi, votre propre nièce ?

— Que puis-je faire d'autre, puisqu'elle m'en a donné l'ordre ? Aurais-je dû m'y opposer et te rejoindre là-bas en tant que prisonnier ?

— Qu'en est-il de Ned ? Mon époux ?

— Sa mère a promis de le confiner dans deux pièces de sa demeure. Lui non plus n'a pas été gracié, ni absous. Il est gardé captif par sa propre mère.

— Mon fils ! m'exclamé-je avec panique. Oh, mon Dieu ! Mon oncle ! Teddy, notre fils. Je l'ai laissé monter avec son père en pensant qu'ils nous rejoindraient. Où est Teddy ? Est-ce qu'il sera conduit ici ? Va-t-on me le ramener ?

Mon oncle, blême et penaud, secoue la tête.

— Il restera avec son père et sa grand-mère à Hanworth, annonce-t-il.

— On me l'arrache ? soufflé-je.

— Oui.

— Non ! hurlé-je en me précipitant vers la porte pour tirer sur la poignée.

Je m'aperçois que je suis enfermée et que les serviteurs de mon oncle ont déjà endossé leur rôle de geôlier. Je tambourine des deux mains sur le cadre de bois.

— Laissez-moi sortir ! Je dois aller retrouver mon fils ! Je dois le récupérer !

Je fais volte-face et me jette sur mon oncle en lui agrippant le bras, mais il se dégage rapidement, le visage livide.

— Mon oncle, vous devez leur dire de me ramener Teddy, l'imploré-je d'une voix paniquée. Il n'a même pas deux ans ! Il n'a jamais été séparé de moi. Il n'est pas comme un petit prince qui aurait vécu toute sa vie entouré de serviteurs : nous n'avons jamais été séparés ! Je suis la seule personne qui se soit occupée de lui, j'ai pris soin de lui jour et nuit. Il périra, sans moi ! On ne peut pas me l'enlever.

— Tu as ton bébé, tente-t-il mollement de me rassurer.

— J'ai deux enfants ! me récrié-je. J'ai mis au monde deux garçons, et je dois les avoir tous les deux auprès de moi ! Vous ne pouvez pas m'en enlever un. Vous ne pouvez pas la laisser m'enlever un fils ! J'en mourrai ; non, c'est pire que la mort. Il faut que j'aie mes deux garçons !

Il me fait de nouveau prendre place sur le fauteuil en bois.

— Allons, du calme. J'écirai à William Cecil. Il est encore ton ami. Le Conseil privé œuvre pour ta libération, qui pourrait survenir dans les prochains jours. Tout le monde sait que tu es l'héritière légitime par ton droit, par ton sang et par décret du Conseil privé. Tout le monde sait que tu ne peux pas être maintenue enfermée indéfiniment.

Je reste silencieuse sous son regard torturé et je pivote sur l'assise du siège afin d'enfouir mon visage contre le bois du dossier.

— Elle m'a pris mon époux, et elle me prend à présent mon fils ? me

lamenté-je dans un souffle. Pourquoi m'épargner une mort certaine pour me faire subir un sort pire encore ? Il faut que j'aie mes garçons avec moi. Teddy est encore tout jeune ; il n'a même pas deux ans. Il doit être auprès de moi. Je dois l'avoir auprès de moi. Comment fera-t-il, sans moi ? Qui ira le mettre au lit ? (Je tourne la tête pour scruter les traits tourmentés de mon oncle.) Oh, mon Dieu ! Il pensera que je l'ai abandonné. Il croira que je l'ai sciemment laissé, et cela brisera son petit cœur. Il faut qu'il soit auprès de moi. Je ne peux pas vivre sans lui. Je vous jure que je mourrai si on me l'enlève.

— Je sais, dit tristement mon oncle. Elle reviendra peut-être sur sa décision. C'est certain. Il ne peut en être autrement.

— C'est au-delà de la cruauté, répliqué-je en levant les yeux sur lui. J'aurais préféré périr de la peste à la Tour de Londres plutôt que de perdre mon enfant.

— Je sais.

Automne 1563, palais de Pirgo, Essex

Mon oncle et moi écrivons une lettre de doléance à la reine. Il vient me voir chaque jour pour que nous la composions ensemble par petites touches. Élisabeth est érudite et aime les beaux mots. Elle n'est pas aussi instruite que ma sœur Jane, mais une phrase bien tournée ne manquera jamais de lui plaire.

Nous faisons parvenir une première ébauche à William Cecil pour qu'il nous donne son avis, et il nous la renvoie annotée en marge. Nous la récrivons, car elle doit être parfaite. Il faut que cette lettre convainque la souveraine que je suis sincèrement désolée de m'être mariée sans son approbation, mais que je ne renie pas cette union pour autant – sans paraître pour le moins vindicative – et que nos enfants sont légitimes. Je dois parvenir à la persuader que je ne tenterai jamais de lui faire de l'ombre – même si je reste l'héritière de ma mère et l'arrière-petite-fille d'Henri VII –, ni de prétendre au trône après sa mort si tel n'est pas son désir. S'il avait été possible de lui promettre qu'elle ne perdrait jamais sa beauté, qu'elle ne vieillirait jamais et qu'elle ne mourrait jamais, nous aurions ajouté un paragraphe pour le lui jurer solennellement.

Je dois trouver le moyen de la convaincre que je suis le parfait opposé d'elle. Elle est si vaniteuse qu'elle n'envisage pas que quelqu'un puisse être différent. Elle n'est capable de concevoir le monde qu'à son image. Je suis

entièrement différente, cependant. Je me laisse guider par mon cœur et non par la raison, tandis qu'elle calcule tout froidement. Je me suis mariée par amour, tandis qu'elle donne l'homme qu'elle aime en mariage à Marie I^{re} d'Écosse. J'ai deux magnifiques enfants, tandis qu'elle est stérile. La plus grande différence entre nous est que je ne désire nullement le trône d'Angleterre, et que je ne souhaite même pas être désignée comme l'héritière à ce prix, tandis qu'elle n'a jamais rêvé d'autre chose depuis qu'elle est enfant, depuis qu'elle a été décrétée illégitime, et écartée de notre lignée et de la succession ; c'est tout ce à quoi elle pense aujourd'hui.

Je n'ose me considérer comme digne, Votre Très Gracieuse Majesté, d'implorer votre pardon pour avoir eu l'insubordination et la présomption d'accepter un mariage qui ne fut par Votre Altesse Royale approuvé ; je m'en remets humblement à la clémence de Votre Grandeur. Je me sais indigne et vile de n'avoir point été reconnaissante des faveurs que vous m'octroyâtes. Mon malheur mérité et mon chagrin incessant me rappellent chaque jour avec plus de douleur la gravité de mon offense, et votre immense compassion ne fait qu'accroître ma peine d'avoir tant manqué à mon devoir envers Votre Majesté. Ce tourment ne me laisse aucun répit. Plaise à Votre Inestimable Majesté de permettre à une aussi indigne suivante que moi d'en appeler à la mansuétude sans égale d'une si grande souveraine que vous, et de faire bénéficier une fois de plus à un si bas sujet votre miséricordieuse grâce, que je sollicite à genoux, en toute humilité, comme je prie chaque jour notre Dieu qu'il protège Votre Majesté et fasse que votre règne dure longtemps encore.

À Pirgo, le 6 novembre 1563.

Votre sujet le plus dévoué, le plus humble et le plus loyal.

Mon oncle et moi faisons alors parvenir cette doléance à Robert Dudley, qui est notre ami ainsi que le principal conseiller de la souveraine. Étrangement, son sort se joue en ce moment même, tout comme le mien. Il pourrait bientôt se retrouver dans l'incroyable situation d'être à la fois l'amant de la reine d'Angleterre et l'époux de la reine d'Écosse ; il pourrait devenir un roi consort, comme son frère l'a presque été. Seul un Dudley

pourrait espérer une telle issue à ses ambitions et ses désirs ; seule Élisabeth pourrait l'envisager.

Ce que nous ne savons pas, c'est ce qu'en pense la reine Marie. Il nous faut attendre de voir si l'humiliation d'accepter en mariage l'amant délaissé de sa cousine représente pour elle un prix raisonnable pour être nommée héritière du trône d'Angleterre. Nous attendons tous de voir si Élisabeth pourra se résigner à faire de Robert Dudley le comte de Leicester afin qu'il soit un suffisamment bon parti pour un membre de la famille royale. Nous attendons tous de savoir si le Conseil privé exigera d'Élisabeth qu'elle me désigne pour lui succéder, puisqu'elle lui a promis de suivre son avis. Robert Dudley nous donne sa parole qu'il remettra notre lettre à la reine dès que le moment sera opportun, dès qu'elle sera prête à entendre ma doléance. Nous n'ignorons pas qu'il est le seul à pouvoir égayer son humeur et la mettre en joie par quelque tour de séduction ; mais a-t-il assez de pouvoir sur elle pour l'amener à faire preuve de pitié. Peut-il faire en sorte qu'Élisabeth – le gouverneur suprême de l'Église d'Angleterre – agisse avec charité chrétienne ?

La réponse est « non ». Il s'agit sans doute de la toute première chose que la reine lui refuse. Nous pensions tous qu'elle était incapable de lui résister, qu'elle accédait à toutes ses demandes. Cet acte évident, toutefois, ce geste raisonnable, généreux et issu du simple bon sens que représente mon pardon, est au-dessus de ses forces. Elle sait que j'ai le cœur brisé d'être séparée de mon époux et de mon fils, d'être maintenue cloîtrée dans la demeure de mon oncle, contrainte de vivre à ses dépens, car il doit payer pour me nourrir et me vêtir. Mon petit garçon vit enfermé auprès de moi alors qu'il n'a commis aucun crime, mon fils m'a été arraché et mon époux est le prisonnier de sa propre mère. Élisabeth sait qu'elle fait ainsi preuve d'une grande cruauté envers deux nobles familles, et qu'il s'agit d'un affront à la loi et à la justice. Elle devrait nous rendre notre liberté, car nous ne sommes pas une menace pour elle, et nous ne voulons rien d'autre que vivre en famille et nous aimer, mais elle ne le fera pas.

J'ai l'impression que je resterai emprisonnée jusqu'à la fin de mes jours pour le seul crime d'avoir épousé l'homme que j'aime tandis qu'Élisabeth ne peut pas épouser son amant. Il s'agit de jalousie poussée à l'extrême, d'une malice funeste. Avec sa lettre de refus, je crains que seule la mort ne puisse me délivrer. Comme tous les Tudors, la reine invoque la fatalité. Sa sœur a

tué la mienne. Elle va me tuer. L'unique issue possible est le trépas : le mien, ou le sien.

LIVRE III

Mary

Automne 1563, château de Windsor

Élisabeth, joyeuse comme un merle dans une haie d'églantiers, se promène à cheval tous les matins de bonne heure, et toutes ses dames de compagnie doivent l'accompagner, sans exception, que cela leur plaise ou non. Je me tiens bien droite sur ma fière monture et chevauche sans aucune peur, comme je le faisais déjà lorsque j'étais enfant à Bradgate. Mon père m'a toujours fait monter de grands chevaux en affirmant que si je tenais fermement les rênes et m'assurais que ma monture comprenne qui était aux commandes, alors cela n'aurait plus aucune importance que je sois installée légèrement de guingois sur la selle à cause de cette torsion de l'échine dont je souffre ; tant que je m'exprime bien et avec assurance, mon gabarit n'est pas un obstacle. Père m'a appris que je pouvais avoir une forte présence même avec une si petite taille.

Ma sœur Jane, elle, préférerait rester enfermée dans la bibliothèque avec ses livres, et Catherine ne songeait qu'à jouer dans les jardins ou dans sa chambre avec toute sa ménagerie, mais j'étais, pour ma part, toujours aux écuries, debout sur un seau renversé afin de pouvoir bouchonner les immenses chevaux, ou sur le montoir afin de pouvoir me hisser sur leur dos et me tenir à cru.

— Tu ne dois pas laisser le simple fait d'être née petite et légèrement déformée t'arrêter, me disait père. Personne n'est parfait, et tu n'es pas plus à plaindre que le roi Richard III, qui a livré de nombreuses batailles et a été tué lors d'une charge de cavalerie. Lui, personne ne lui a jamais déclaré qu'il ne pourrait pas monter à cheval.

— Mais c'était un homme cruel, rétorquais-je avec toute la sévérité d'une enfant de sept ans.

— Très cruel, confirmait père, mais il s'agissait là de son âme, non de son

corps. Il est tout à fait possible d'être une bonne personne, même avec un corps trop petit et l'échine tordue. Tu peux apprendre à te tenir aussi droite qu'un hallebardier de la garde royale, et tu peux devenir une superbe petite femme. Si tu ne trouves pas d'époux, alors tu pourras toujours être une sœur aimante pour Jane et Catherine, et une tante affectueuse pour leurs enfants. Je ne vois cependant pas ce qui t'empêcherait d'avoir un bon mari quand le temps sera venu. Tu es d'aussi haute naissance que n'importe quelle demoiselle du royaume, et même au-dessus de n'importe laquelle excepté les filles du roi. En vérité, peu importe que tu ne sois pas droite dans ton corps, tant que tu l'es dans ton cœur.

Je serai toujours reconnaissante de sa foi en moi, et de sa volonté de m'apprendre à monter comme toute jeune fille. Il est le premier à avoir insisté pour que je me tienne droite afin de redresser ma malformation, et j'ai toujours veillé à le faire. Je reste en selle pendant de longues journées à chevaucher derrière Élisabeth et son ridicule maître de cavalerie, mais personne ne songe jamais à vérifier si je garde le rythme ni si je suis trop fatiguée. Je galope aussi loin et aussi longtemps que n'importe quelle demoiselle de la Cour et je me montre plus courageuse que la plupart d'entre elles. Je ne m'avachis jamais en selle ni ne grimace de douleur à la fin d'une journée éprouvante. Je ne me tourne jamais vers Robert Dudley pour lui faire discrètement comprendre que je souhaiterais qu'il suggère à Sa Majesté de rentrer. Je n'attends jamais aucune aide de personne, ce qui m'épargne d'être déçue.

Ce n'est pas le temps passé à chevaucher qui m'épuise, mais celui passé auprès d'Élisabeth. Alors, quand nous rentrons au palais, que les fers de nos montures claquent sur le pavé des grandes portes de Windsor et que le capitaine des portiers, Thomas Keyes, lève sur moi un regard inquiet, je lui adresse un petit signe de tête et un discret sourire pour lui faire comprendre que ce ne sont pas les chevaux qui m'éreintent, mais que c'est la reine.

En ces jours de liesse générale, alors que le feu de l'été s'épuise peu à peu au tournant de l'automne, tandis qu'Élisabeth passe ses matinées à la chasse, ses déjeuners en extérieur, ses après-midi en barque sur le fleuve et ses soirées à assister à des pièces et des bals, masqués ou non, je n'oublie pas que ma sœur est emprisonnée chez notre oncle, enfermée dans trois pièces avec son enfant, séparée de son premier fils adoré et de son époux aimant.

Rien ne vient perturber le bonheur de Sa Majesté notre cousine ! Tout lui

est agréable. Elle profite des douces chaleurs tandis que Londres suffoque et que tout le royaume est gagné par la peste. Tous les villages, sur toutes les routes de Londres, ont au moins une maison marquée d'une croix rouge, dont les propriétaires agonisent. Tous ceux qui habitent le long de la Tamise ont fait condamner l'appontement de leur demeure afin qu'aucune barque venant de la cité ne puisse accoster chez eux. Chaque ville du pays se dote d'un charnier pour se débarrasser des trop nombreux corps, et chaque paroisse prie pour que la peste ne frappe pas l'une de ses ouailles. Les foyers qui n'ont pas été contaminés se barricadent pour éviter tout contact avec les étrangers, et la peur rend tout le monde indifférent à la souffrance d'autrui. Pourtant, rien de tout cela ne perturbe la joie d'Élisabeth, qui continue de badiner avec Robert Dudley tout le jour et s'en va le rejoindre dans sa chambre toute la nuit quand elle en a l'envie, tandis que ma sœur ne s'endort qu'après avoir trop pleuré, et rêve de liberté.

Thomas Keyes doit rester à son poste aux grandes portes du château et n'est donc pas en mesure de m'apporter son aide pour descendre de cheval, mais l'un des jeunes hommes de la Cour est toujours prêt à m'assister. Ils savent bien que ma sœur et ses deux fils succéderont à Élisabeth ; ils savent aussi que la reine a reconnu mon rang. Aucun d'eux ne comprend toute l'influence que j'ai, ni tout ce que je pourrais faire pour eux s'ils se montraient aimables avec moi. Je ne leur prête aucune attention. L'unique personne à qui je souris est Thomas Keyes, le capitaine des portiers ; il est le seul homme en qui j'aie confiance dans ce panier de crabes hypocrites qu'est la Cour. Thomas m'adresse un discret hochement de tête alors que je passe près de lui et je sais que je le reverrai plus tard dans la journée, quand Élisabeth aura quelqu'un d'autre pour la divertir et m'oubliera tout simplement.

— Où est lady Mary ? demande-t-elle à la seconde où elle pose le pied à terre.

Elle agit comme si elle me portait une quelconque affection et que je lui avais terriblement manqué au cours de la journée. Je sors du rang et récupère sa magnifique paire de gants d'équitation en cuir brodé. Quelqu'un d'autre se charge de sa cravache, puis elle tend sa main lisse et blanche à Robert Dudley, qui l'emmène dans l'ombre fraîche des pierres du château de Windsor, où le petit déjeuner sera servi dans la grand-salle, dans laquelle l'ambassadeur d'Espagne attend de pouvoir la saluer.

J'apporte les gants à la garde-robe royale, où je les recouvre de poudre parfumée avant de les emballer dans une étoffe de soie. Puis je retourne dans la grand-salle pour prendre place auprès des demoiselles de compagnie. Élisabeth est installée à la table d'honneur, l'ambassadeur d'Espagne d'un côté et Robert Dudley de l'autre. Je siège à l'extrémité de la table des demoiselles, car je suis la cousine de la reine et la fille d'une princesse du sang. Nous baissons tous la tête pour le bénédicité, qu'Élisabeth fait dire en latin afin de montrer son érudition plutôt que sa piété, puis les serviteurs nous présentent bols et aiguières afin que nous puissions nous laver les mains. Des plats tous plus raffinés les uns que les autres sont ensuite servis. La chevauchée du matin a ouvert l'appétit de tous et les pièces de viande ainsi que les miches de pain disparaissent rapidement des assiettes.

— Avez-vous des nouvelles de votre sœur ? s'enquiert Bess St Loe dans un murmure.

— Je lui écris, mais je n'obtiens aucune réponse, dis-je. Elle a le droit de recevoir du courrier, même s'il doit être lu au préalable par mon oncle, mais elle n'écrit pas en retour.

— Elle ne va pas bien ? Oh ! Seigneur, ne me dites pas qu'elle a contracté la peste !

— Non. Dieu merci, la maladie n'est pas arrivée jusqu'à Pirgo. Mon oncle me fait savoir qu'elle refuse de manger et qu'elle ne cesse de pleurer.

— Oh, la pauvre enfant, se lamente tante Bess avec un sincère accablement.

— En effet, rétorqué-je sèchement. Je crois qu'en lui arrachant son enfant, la reine a arraché le cœur de Catherine.

— Elle finira bien par lui accorder son pardon, par réunir mère et fils. Sa Majesté est bonne, et Catherine est la seule héritière qui partage notre foi. Élisabeth va devoir arrêter son choix sur elle.

— Je le sais. Je sais qu'elle le fera, le moment venu, mais les temps sont durs pour ma sœur, dans cette attente. C'est aussi d'une telle cruauté envers ses garçons qui n'ont jamais connu que l'enfermement. Accepteriez-vous de parler à la reine ?

— Eux, au moins, pourraient sans doute être libérés, commence Bess avant de se taire brusquement lorsque la souveraine se redresse et annonce qu'elle va se promener dans le jardin clos en compagnie de l'ambassadeur d'Espagne et de Robert Dudley.

Trois dames de compagnie vont avec eux, tandis que les autres seront libres une heure ou deux. Nous nous levons et la suivons hors de la grand-salle, puis lui faisons la révérence lorsqu'elle sort du palais par la porte des jardins, une main délicatement posée sur celle de Robert Dudley et l'autre sur celle d'Álvaro de la Quadra. Élisabeth est là où elle préfère par-dessus tout être : au centre de l'attention, un homme à chaque bras. Je me dis que si elle n'avait pas été reine, elle serait sans doute devenue une putain. Dès que la porte est refermée par un garde derrière eux, je file dans la direction opposée pour rejoindre les grandes grilles. Elles sont fermées pour empêcher la peste d'entrer, mais un charmant soldat est de faction. Je le vois s'incliner devant moi tandis que j'approche, puis il me tend la main pour m'aider à franchir la porte-guichet.

Thomas monte la garde à l'extérieur des portes verrouillées, les bras croisés, son puissant torse bombé. Le capitaine des portiers de la reine est un homme d'une taille impressionnante, vêtu de la livrée des Tudors. Mon sourire, le premier de la journée, est instantané quand je l'aperçois.

— Lady Mary ! s'exclame-t-il lorsque j'arrive à sa hauteur – *ou plutôt à hauteur de son coude.*

Il pose alors le genou sur le sol pavé afin d'être au même niveau que moi, et il plonge ses yeux marron débordants d'affection dans les miens.

— Avons-nous du temps ? Pouvons-nous aller nous installer dans la caserne ?

— J'ai une heure, réponds-je. Elle se promène dans les jardins.

Thomas ordonne à un des gardes de le remplacer, puis il me guide jusqu'à la caserne. Là, il me regarde me hisser sur son grand fauteuil à côté de la table et va récupérer un pichet dans le cellier pour me servir un gobelet de petite bière. Il prend ensuite place près de moi sur un tabouret bas afin de se mettre à mon niveau.

— Des nouvelles de lady Catherine ? s'enquiert-il alors.

— Rien de nouveau. J'ai demandé à Robert Dudley s'il acceptait de parler encore une fois à la reine, mais il m'a répondu que cela n'en valait pas la peine, que cela ne ferait qu'attiser sa colère.

— Il faut encore attendre.

— Attendre, encore et toujours, confirmé-je.

— Alors je suppose que nous allons devoir patienter aussi, dit-il avec délicatesse.

Je pose ma petite main sur sa large épaule et fais jouer un doigt sur la rose des Tudors accrochée à son col.

— Tu sais bien que je t'épouserai demain, si je le pouvais, mais je ne peux rien demander à Élisabeth pour l'instant – pas tant qu'elle n'aura pas pardonné à Catherine. Je dois penser à la liberté de ma sœur avant tout.

— Pourquoi cela déplaît-il à la reine ? interroge-t-il avec perplexité. Pourquoi fait-elle tout cela à ta sœur ? N'est-ce pas une simple histoire de cœur ? Le comte de Hertford vient d'une famille honorable, alors pour quelle raison ta sœur n'aurait-elle pas le droit d'être son épouse ?

Je réfléchis à ma réponse. Thomas possède la simplicité d'esprit des honnêtes gens. Il veille sur les portes tous les jours et est responsable de la sécurité d'une reine des plus contradictoires. Certains aiment notre souveraine au point de donner leur vie pour elle, se présentant aux grilles du château dans l'espoir de pouvoir la rencontrer, comme si elle était une sainte, et rentrant ensuite chez eux tout fiers de raconter à leurs enfants qu'ils ont eu la chance de voir de près la femme la plus importante de tout le monde chrétien, à sa table, dans le faste le plus complet, parée des bijoux les plus étincelants. D'autres lui vouent une haine sans nom pour avoir laissé dériver le royaume toujours plus loin de Rome, ils la traitent d'hérétique et n'hésiteraient pas un seul instant à l'empoisonner, ni à la poignarder, ni à lui tendre un piège sournois. Certains visiteurs l'abhorrent pour ses mœurs légères, d'autres la soupçonnent d'adultère, et quelques-uns l'accusent même d'avoir recours à la magie noire, d'être malformée, de cacher l'existence d'un bâtard, voire d'être un homme. Des hommes et des femmes aux opinions les plus diverses et variées sur notre monarque franchissent ces portes sous l'œil attentif de Thomas Keyes, qui persiste pourtant à garder une bonne opinion d'eux ; il leur fait confiance dans les limites du raisonnable, il les renvoie chez eux s'il les juge potentiellement dangereux, et il pense que tout le monde est aussi bon et gentil que lui.

— Je ne sais pas pourquoi elle ne veut pas tolérer le mariage de Catherine, réponds-je en choisissant mes mots. Je sais qu'elle a peur que tout le monde ne lui tourne le dos si Catherine est désignée pour lui succéder, et que ma sœur complotte contre elle, comme le fait Margaret Douglas, une autre de nos cousines. Au-delà de cela, Élisabeth ne souffre l'idée d'aucun mariage ; elle ne supporte pas que l'attention soit sur quelqu'un d'autre qu'elle. Aucune des demoiselles de compagnie n'espère obtenir la permission

de se marier. La reine ne veut même pas que nous en parlions entre nous. Tous à la Cour ne doivent avoir d'yeux que pour elle.

Thomas émet un petit ricanement plein de tolérance.

— Ah, c'est qu'elle est la reine, l'excuse-t-il. Je suppose qu'elle a le droit d'avoir la Cour qu'elle décide. Puis-je venir te retrouver ce soir, lorsque les portes seront fermées pour la nuit ?

— Je te rejoindrai dans les jardins, lui promets-je.

Il prend ma minuscule main dans la sienne, bien plus imposante, et dépose un léger baiser sur mes doigts.

— Quel honneur tu me fais, dit-il dans un souffle. Je pense à toi tout le jour, sais-tu ? J'attends avec hâte de te voir passer mes portes. J'aime tant te voir arriver à cheval, fièrement dressée en selle, si belle dans tes superbes robes.

Je presse ma joue contre son crâne lorsqu'il se penche pour me déposer un nouveau baiser sur la main. Ses cheveux sont épais et bouclés, et ils sentent le grand air. J'ai la certitude que malgré toutes les menaces et toute l'incertitude de ce monde, j'ai réussi à trouver le seul homme digne de confiance. Je suppose qu'il n'a pas idée à quel point cela est important à mes yeux.

— Te rappelles-tu la première fois que tu m'as vue arriver ? demandé-je tout bas.

Il relève la tête et sourit chaleureusement de mes enfantillages, car je connais très bien cette histoire et je ne cherche qu'à l'entendre me la raconter encore.

— Je t'ai remarquée pour la première fois à ton arrivée à la Cour, alors que tu n'avais pas encore dix ans et que tu étais une toute petite demoiselle. Je me rappelle t'avoir vue sur le dos de ton grand cheval ; comme j'ai eu peur pour toi ! Puis j'ai remarqué comment tu menais ta monture, et j'ai tout de suite su que tu étais une petite grande dame à ne pas sous-estimer.

— Et toi, tu étais l'homme le plus gigantesque qu'il m'ait été donné de voir, dis-je. Le capitaine des portiers de la reine, superbe en livrée, aussi haut qu'un arbre et aussi large qu'un tronc ; bâti comme un chêne !

— Ensuite, quand tu es devenue dame d'honneur, j'ai pu te regarder aller et venir, et je me disais qu'entre toutes ces femmes, tu étais la plus joyeuse et la plus douce, poursuit-il. Quand ta sœur s'est mise à se faufiler par mes portes avec une capuche sur la tête pour cacher ses cheveux blonds, j'ai tout

de suite compris qu'elle voyait un homme ; et ma foi, j'ai bien failli venir t'en parler, mais tu étais si jeune encore, et si belle – je ne voulais pas être celui qui t'accablerait de soucis. Je n'osais même pas t'adresser la parole avant que tu commences à me saluer tous les matins. J'en suis arrivé à attendre avec impatience ton fameux : « Bien le bonjour, capitaine Keyes ! » Et moi, je bafouillais comme une andouille sans pouvoir rien répondre.

— C'est comme ça que j'ai deviné que tu m'aimais, dis-je. Tu n'avais aucun mal à t'adresser aux autres, mais tu étais incapable d'échanger le moindre mot avec moi. Oh, et comme tu rougissais ! Seigneur ! Comment un homme aussi grand peut-il s'empourprer comme un jeune garçon ?

— Qui étais-je pour oser parler à une aussi belle femme ? se défend-il.

— Le meilleur homme à la Cour, affirmé-je. J'étais si heureuse quand tu m'as proposé de m'escorter lorsque je rendais visite à ma sœur à la Tour de Londres. J'étais si soulagée de t'avoir à mes côtés quand tu me disais que tu allais m'accompagner car les rues n'étaient pas sûres. C'était comme marcher à côté d'un gigantesque cheval de trait rassurant ; tu es si imposant que tout le monde s'écarte de ton chemin. Je voyais ensuite ma sœur et tout son malheur, et il en aurait fallu si peu pour que je me mette à pleurer dans ses bras ; mais lorsque je la quittais, je te retrouvais en bas, où tu m'attendais si gentiment, et ta seule présence m'était d'un grand réconfort, comme une montagne protégeant du vent trop puissant. J'ai senti que je pouvais te considérer comme un allié, aussi robuste qu'un château fort – un ami fort.

— Un grand ami, tout du moins, plaisante-t-il. Je ferais tout pour toi, ma petite demoiselle.

— Alors, aime-moi toujours comme tu m'aimes aujourd'hui.

— Je te le promets.

Il demeure silencieux un moment avant de reprendre avec douceur :

— Cela ne te fait rien que j'aie déjà été marié ? Tu ne vois pas d'un mauvais œil que j'aie déjà des enfants ? Ils vivent chez ma tante, à Sandgate, mais je serais heureux qu'ils aient une belle-mère pour les chérir.

— Ne seraient-ils pas déçus en me voyant ? m'inquiété-je.

Il secoue la tête avec véhémence.

— Ils sauraient tout de suite la grande dame que tu es, même s'il leur faut se baisser pour te baiser la main.

— J'aimerais que nous ayons des enfants, dis-je timidement. D'abord, je prendrai soin des tiens, puis peut-être viendra le temps d'en avoir quelques-

uns à nous deux.

Il me prend la main et la presse contre sa joue brûlante.

— Ah ! Mary, comme nous serons heureux.

Nous restons ainsi quelques instants sans prononcer un mot.

— Je vais devoir rentrer au château, observé-je à regret.

Il se lève de son tabouret et se dresse de toute sa hauteur, ses cheveux brossant les poutres. Il mesure près de sept pieds, de son imposante tête brune à ses immenses pieds. Lorsque je me tiens auprès de lui, le haut de mon crâne atteint à peine sa ceinture de cuir poli. Il m'ouvre la porte de la caserne et nous nous dirigeons vers le grand portail du château de Windsor, puis il déverrouille la porte-guichet.

— À ce soir, me murmure-t-il avant de refermer doucement derrière moi.

Noël 1563, château de Windsor

Mon bien-aimé m'offre une bague en or sertie d'un minuscule rubis de la couleur de l'amour véritable. Je lui donne quant à moi une épaisse ceinture de cuir suffisamment longue pour faire le tour de sa taille. Je la travaille moi-même avec un poinçon de bottier, frappant mon nom et l'emblème de ma famille. Il peut la porter avec la face décorée à l'intérieur afin que personne d'autre que nous deux ne le sache. Lorsque je la lui tends et qu'il la tire du petit sac en soie que j'ai cousu pour l'occasion, il rougit comme un enfant timide.

Sa bague est parfaite. Elle me va aussi bien qu'une alliance, et il insiste pour que je la porte à l'annulaire de la main gauche lorsque je suis seule, car il s'agit d'une promesse d'amour qui symbolise notre engagement l'un envers l'autre.

— Comme j'aimerais que nous puissions nous marier et vivre ensemble dès à présent, murmuré-je alors que je suis assise sur ses genoux et qu'il me serre dans ses grands bras.

Il me tient avec la même tendresse qu'il porterait un enfant, mais lorsque je pose la main sur son poignet puissant, je ressens le désir qu'il a pour moi, celui d'un homme pour une femme.

— Moi aussi, renchérit-il. Dès que tu me le diras, j'irai trouver un pasteur et des témoins pour que nous puissions nous unir au plus vite. Nous pourrions aussi aller à l'église. Je refuse que tu endures un jour les interrogatoires qu'a

dû subir ta sœur. Nous aurons des témoins et ferons écrire notre engagement.

— Tout le monde se fiche de moi, rétorqué-je avec amertume. Je suis si insignifiante aux yeux d'Élisabeth qu'elle n'a même pas peur de moi. Je suis loin d'être comme ma sœur, courtisée par la moitié des Cours d'Europe complotant contre la Couronne d'Angleterre. Mon mariage est une affaire privée, et cela ne devrait faire aucune différence pour la reine que je sois mariée ou non, que j'aie une tripotée d'enfants ou seulement toi dans mon cœur.

— Nous marierons-nous en secret, dans ce cas ? demande-t-il avec espoir. Oserais-tu ?

— L'année prochaine, peut-être, dis-je avec précaution. Je ne tiens pas à raviver la colère de la reine contre Catherine. J'espère que le Conseil parviendra à la convaincre de libérer ma sœur ce mois-ci. Certains érudits font des recherches dans l'intention de prouver que tout est légitime : ses droits à la succession, son mariage et ses enfants. Je ne peux penser à rien d'autre tant que ces travaux ne sont pas terminés et publiés.

Thomas acquiesce. Il a toujours eu un immense respect pour ma famille, dont il apprend l'histoire avec curiosité, surtout maintenant que Jane est reconnue comme une théologienne dont les ouvrages sont étudiés par tous.

— Participes-tu à l'écriture du livre ? s'enquiert-il.

— Oh, non, réponds-je. C'est un secrétaire de la chancellerie, John Hales, qui s'en charge. Il a de ses yeux vu l'Acte de Succession du roi, et il affirme que celui-ci désignait sans équivoque ma mère et sa descendance pour succéder au prince Édouard et aux princesses. Hales a réussi à prouver que l'union de notre grand-mère était parfaitement valable et que notre lignée est donc légitime, de sang anglais et de confession protestante. Le mari de Catherine, Ned Seymour, a payé pour obtenir l'opinion du clergé hors des frontières de notre royaume afin de faire établir que leur mariage aussi était valable, même s'ils ont échangé leurs vœux en privé, ce qui légitimerait aussi leurs enfants. Quand toutes les preuves auront été réunies, John Hales publiera les résultats et le pays tout entier saura que Catherine est l'héritière toute désignée au trône, et que plus rien ne pourra remettre en cause sa légitimité : ni sa naissance, ni son mariage.

Thomas est perplexe. C'est un homme qui n'a pas reçu une grande éducation, mais il possède une vaste connaissance du monde et il est en charge de la sécurité de tout le palais depuis l'accession au trône d'Élisabeth.

— Ah, ma petite princesse ! Je ne suis ni un lord ni un clerc, mais je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. La reine n'est pas femme à se laisser contraindre à quoi que ce soit, par qui que ce soit. Même si tout le royaume est d'accord sur un point, elle fera toujours comme bon lui semble. Tu te souviens quand elle était la seule princesse protestante à se battre pour sa foi, quand sa sœur était sur le trône ? Elle n'a pas changé d'avis à l'époque, même quand tout le royaume semblait contre elle, de la reine jusqu'au dernier Espagnol. Il faudra plus qu'un livre pour la convaincre, à mon avis.

— Elle ne s'est opposée à rien, rétorqué-je avec entêtement. Je me souviens qu'elle aussi allait à la messe en se lamentant.

— Et elle partait avant la fin, me rappelle-t-il. Elle en sortait souffrante et montrait à tous que cela lui était insupportable.

— Oui, mais William Cecil approuve ce livre, insisté-je. Tout comme Robert Dudley. Ce que Cecil pense aujourd'hui, la reine l'annonce demain. Elle finira par écouter son conseil. D'ailleurs, lui et son beau-frère, ainsi que tous les conseillers, appuient la publication de cet ouvrage et veulent le voir imprimé. La souveraine n'aura pas d'autre choix que de nommer Catherine pour lui succéder quand tout le monde chrétien dira qu'elle est bien mariée et que tout le Conseil privé affirmera qu'elle est l'héritière.

L'horloge sonne à cet instant.

— Je dois partir, dis-je sans beaucoup chercher à me défaire de son étreinte.

Il me soulève et me pose à terre, puis se penche en avant, et lisse mes jupes et mes manches. Il est aussi délicat qu'une servante quand il ajuste la fraise à mon cou.

— Voilà, dit-il enfin. Tu es la plus jolie demoiselle de la Cour.

Je le laisse ouvrir la porte de la salle de garde et vérifier que la voie est libre.

— Personne en vue, déclare-t-il avant de se reculer pour me laisser passer.

Je traverse la cour qui sépare les grandes portes de l'escalier des jardins, ma cape serrée autour de moi pour me préserver d'une averse de neige, mais j'ai la malchance de rencontrer la reine en personne, qui revient d'un jeu de quilles sur la pelouse glacée. Elle a la tête couverte d'une capuche de velours rouge bordée d'hermine et est au bras de Robert Dudley. Elle a les joues

rosies par le froid et les yeux brillants. Je m'écarte de son chemin et m'incline devant elle tout en ôtant discrètement la bague que j'ai au doigt pour la glisser dans ma poche avant que son regard malveillant se pose dessus.

— Votre Majesté.

Derrière eux vient Thomasina, la naine de la Cour d'Élisabeth, qui m'adresse une sorte de grimace comme pour me demander ce que je fais là. Je l'ignore superbement. Elle n'a aucun droit de faire de moi l'objet de sa curiosité. Je n'ai pas à lui parler, et si elle formule un quelconque doute à la souveraine, j'irai la trouver pour lui faire comprendre de se mêler de ses toutes petites affaires.

— Lady Mary, me salue la reine sur un ton peu amène. (*Je ne sais pas ce que j'ai pu faire pour lui déplaire, mais elle m'en veut manifestement.*) Vais-je avoir l'honneur d'être servie par vous ce soir, avant le dîner ?

Je sens le sourire rassurant de Robert Dudley plus que je ne le vois, car je n'ose pas détourner le regard des yeux noirs et assassins d'Élisabeth.

— Bien entendu, Votre Majesté, réponds-je docilement. Mais tout l'honneur sera pour moi.

— Souvenez-vous-en, dans ce cas, lance-t-elle sur un ton antipathique avant de me dépasser d'un air hautain.

J'aperçois en relevant la tête le sourire compatissant de Robert Dudley, ainsi que le clin d'œil impertinent de Thomasina. Le premier emboîte le pas à Élisabeth, mais la seconde reste en retrait.

— Quelqu'un écrit un livre sur votre sœur, m'informe-t-elle. C'est pour cela qu'elle est aussi en colère contre vous. Elle vient de l'apprendre. Apparemment, l'ouvrage a pour but d'affirmer que votre sœur sera la prochaine reine d'Angleterre. Vous seriez donc la sœur de la reine, ainsi que la tante du prochain roi. Imaginez une personne de petite taille comme moi si proche du trône.

— Je ne suis pas du tout comme vous, rétorqué-je froidement.

— Ah ? Pensez-vous que vous serez plus grande lorsqu'une immense couronne sera placée sur la tête de votre sœur ? demande-t-elle en souriant. Est-ce que sa grandeur vous rendra une taille normale ? Grandirez-vous davantage si elle vous faisait duchesse ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, tranché-je avant de tourner les talons.

Elle saisit cependant un pan de mes jupes dans sa petite main potelée, si semblable à la mienne.

— Que voulez-vous ? lancé-je avec humeur. Lâchez-moi. Souhaitez-vous que nous en venions aux mains ici même, comme deux palefreniers mal dégrossis ?

— Certains seraient prêts à déboursier des fortunes pour voir cela, s'exclame-t-elle gaiement, mais j'ai toujours gagné ma vie en étant une demoiselle miniature à la Cour, je ne l'ai jamais fait en jouant les nains de foire.

— Et moi, je n'ai jamais dû chercher à gagner ma vie, répliqué-je sur un ton altier. Et ma taille n'a strictement aucun rapport avec cela. Je vous remercie donc de bien vouloir lâcher ma robe.

Elle obtempère, mais sans perdre son sourire impertinent.

— Ce livre existe, lady Mary. Des érudits travaillent dessus et en rassemblent les éléments. Une page volée à la chancellerie pour prouver que votre famille a bien été nommée à la succession par Henri VIII, des preuves de mariages pour confirmer que votre lignée est légitime, des arguments pour démontrer que vous trois – lady Jane, lady Catherine et vous-même – êtes nées en Angleterre, êtes de confession protestante et de sang royal.

— Je vous interdis de parler de Jane, la mets-je en garde.

— Enterrée dans un cercueil guère plus grand que celui d'un enfant ! raille-t-elle.

Je tourne les talons et m'éloigne à grands pas, mais je l'entends trotter derrière moi, puis elle me dépasse et me barre la route.

— Croyez-moi, vous voulez entendre ce que j'ai encore à vous dire, affirme-t-elle. Écoutez-moi, c'est dans votre intérêt. Les rapports des érudits de France et d'Espagne concluent tous que votre sœur Catherine est l'héritière légitime. La reine est furieuse. Si vous êtes à l'origine de cet ouvrage, vous feriez bien de prévenir ceux qui l'écrivent pour vous de se faire tout petits. Vous pourriez suggérer à votre oncle d'aller faire un voyage en France pour sa santé. Vous feriez bien de vous faire discrète et de cesser de filer en douce pour vous faire conter fleurette par le capitaine des portiers.

Je retiens de peu un hoquet de stupeur.

— Je remarque beaucoup de choses, ajoute-t-elle prestement. Vous savez bien ce que c'est : personne ne nous prête attention.

— Et pour quelle raison cherchiez-vous à me prévenir ? demandé-je.

Après tout, vous vivez dans son ombre.

— Parce que nous sommes toutes les deux naines, déclare-t-elle franchement. Nous sommes deux petites demoiselles dans un monde de géants sans pitié. Nous sommes liées par notre taille, même si vous le niez avec tant d'énergie. Je vous préviens donc : ne l'offensez pas – elle a déjà suffisamment de griefs contre votre famille.

Thomasina m'adresse ensuite un hochement de tête insolent, comme pour ponctuer son argument, puis me tourne le dos et traverse la cour de son pas d'enfant, telle une fillette courant après son précepteur. Je vois alors la porte de l'escalier privé d'Élisabeth se refermer brusquement derrière elle.

Printemps 1564, château de Windsor

Je reste au service d'Élisabeth durant ces longs mois glacés du printemps, sans jamais manquer à mon devoir, ni faire preuve d'aucun écart de conduite. Elle claque des doigts lorsqu'elle veut que je lui donne son éventail, et elle se plaint que je lui griffe le cou lorsque j'attache son collier de saphir, mais elle ne trouve rien d'autre à dire contre moi.

Pas une seule fois je ne regarde en direction de Thomasina pour la remercier de m'avoir avertie, et lorsque nous nous retrouvons côte à côte lors d'une danse, j'échange de place avec une autre demoiselle dès que je le peux. Je refuse de reconnaître notre lien de petitesse. Je n'appartiens à aucune « sororité des petits doigts potelés ». C'est un fait, nous avons une morphologie similaire, la même démarche chaloupée à cause de nos courtes jambes, et nous devons toutes les deux maintenir le visage levé au ciel pour suivre les conversations qui se déroulent au-dessus de notre tête. Je suppose qu'elle a aussi mal au dos que moi après une longue journée à cheval, et nous détestons tout autant l'une que l'autre cette manière qu'ont certaines personnes de nous parler comme à des enfants, comme si la taille était le reflet de l'âge et de la sagesse. Je n'admettrai jamais, toutefois, que nous sommes sorties du même moule. Il se trouve que nous nous ressemblons, mais c'est tout. *Est-ce qu'Élisabeth devrait se revendiquer la sœur de toutes les rousses ? Et lady Margaret Douglas se réclamer de la race des équidés ? L'apparence n'est rien en comparaison de la naissance. Je suis une princesse, non une naine ; je suis une Grey, non un joli petit trésor de Cour. Je suis une héritière du trône d'Angleterre alors que Thomasina n'aura*

hérité que d'une ossature réduite.

Un soir, néanmoins, au début du printemps, alors que nous nous installons pour le dîner, je constate que William Cecil est absent – ce qui est très inhabituel –, et que les flatteries et la bonne humeur de Robert Dudley sont quelque peu empruntées. Élisabeth paraît aussi crispée qu'un chat qui aurait reçu sur le dos le contenu d'un pot de chambre lors d'une promenade dans les rues ; son irascibilité est flagrante aux yeux de tous. Personne d'autre que Thomasina ne semble savoir qui a eu la folie de mettre la reine dans cet état, mais je me refuse à l'interroger.

Une fois les tables débarrassées, Robert Dudley approche sa tête de la main d'Élisabeth et celle-ci fait un signe à son secrétaire, qui lui remet une liasse de documents. Dudley s'incline et la récupère, puis s'en va en direction des portes de la salle. Je me fonds dans l'ombre et longe les murs, passant inaperçue étant donné que ma tête ne dépasse pas des chaises à haut dossier. Je le rattrape à l'instant où il arrive à hauteur des larges portes et je me glisse à l'extérieur avec lui lorsqu'elles lui sont ouvertes.

— Lady Mary, me salue-t-il en s'inclinant devant moi.

Les portes sont alors refermées, nous cachant à la vue de la Cour.

— Quelque chose s'est passé ? lui demandé-je à brûle-pourpoint.

Il se penche bien bas pour pouvoir me répondre dans un murmure :

— Oui. Quelqu'un – je soupçonne l'ambassadeur de France – a remis à Sa Majesté un ouvrage censé prouver la légitimité au trône de votre sœur, lady Catherine.

— « Lady Hertford », corrigé-je par son nom d'épouse.

— Lady Catherine, insiste-t-il en me fustigeant du regard. Ce n'est pas le moment d'essayer de faire valoir une union que la reine a elle-même invalidée.

Je dévisage cet homme dont le mariage aurait aussi été invalidé si son épouse n'avait pas été assassinée à un moment aussi opportun.

— Nous savons bien ce qu'il en est vraiment, rétorqué-je hardiment.

— Et les auteurs de cet ouvrage ont publié ce qu'il en est selon eux, dit-il sur un ton égal.

— N'avez-vous pas vous-même appuyé cette publication ? demandé-je en sachant fort bien ce que j'avance.

— Non, ment-il. Et ceux qui ont collaboré de près ou de loin à ce texte vont le regretter amèrement. La reine a délivré des mandats d'arrêt au nom de

nombreuses personnes : votre oncle, John Grey ; John Hales, l'auteur du livre ; Robert Beale, son secrétaire ; le beau-père d'Édouard Seymour, Francis Newdigate ; et même Nicholas Bacon, le gardien du Grand Sceau, qui s'est exprimé en faveur de votre sœur.

Je suis comme assommée par cette nouvelle.

— Mon oncle va être arrêté ? Le gardien du Grand Sceau aussi ? Mais qu'advient-il de Catherine ? m'inquiète-je en lui agrippant la manche. Oh, sir Robert ! Elle ne sera pas renvoyée à la Tour de Londres, n'est-ce pas ?

— Non.

— Mais où ira-t-elle, dans ce cas, si mon oncle est mis en prison ? Restera-t-elle à Pirgo avec lady Grey ? Ou bien peut-être sera-t-elle libérée ? Oh, sir Robert, va-t-elle être relâchée ?

— Non, dit-il en se redressant. Lady Mary, j'ai une affaire à régler de la part de Sa Majesté. Je dois aller donner l'ordre aux gardes de mettre ces personnes aux arrêts afin de les interroger.

Je lève les yeux sur son si charmant visage.

— Vous allez les arrêter ? Vous, qui n'avez strictement rien à voir avec la parution de cet ouvrage, allez maintenant les arrêter ?

— Oui, répond-il simplement. Comme la reine me l'a ordonné.

Il ne sert à rien de lui reprocher de toujours faire ce qu'Élisabeth lui dicte, de ne jamais tenter de lui faire changer d'avis. Personne ne peut devenir favori à la Cour d'un tyran sans renoncer chaque jour un peu plus à ses principes. Je ne peux rien faire d'autre qu'essayer de préserver son amitié pour Catherine.

— Sir Robert, cette situation est d'une grave cruauté envers ma sœur et ses petits garçons. Ils n'ont rien fait. Elle n'a rien fait. Si quelqu'un a commandé l'écriture de ce livre, ce n'est pas elle. Il pourrait s'agir de gens de votre entourage – pas elle. Ce n'est pas elle qui l'a écrit ; ce n'est pas elle qui l'a publié. Pourriez-vous demander à la reine de la faire libérer ? Même s'il vous faut faire arrêter les responsables cités ?

— La reine refusera de m'écouter à ce propos, dit-il en secouant la tête. Elle refuse d'entendre un seul mot à ce sujet, de la part de qui que ce soit. C'est son droit d'accorder le pardon, ou de ne pas le faire.

— Notre cousine Margaret Douglas a été absoute alors qu'elle avait commis une grave offense !

— Sur décision de Sa Majesté, qui en a le pouvoir.

— Je le sais bien ! m'écrié-je. Elle est si...

Il lève brusquement la main pour m'avertir qu'il ne veut rien entendre d'injurieux à l'encontre de celle qui nous gouverne si durement.

— ... déterminée, finis-je.

Quand il s'en va, j'ajoute tout bas pour moi-même :

— Déterminée à opprimer ses sujets.

Je me trouve dans la salle de garde avec Thomas Keyes, qui surveille par la petite fenêtre les grandes portes et le garde de faction, lorsque j'entends des bruits de sabot.

— C'est le défenseur de ta sœur, mis aux fers, le pauvre, annonce Thomas.

Il me soulève de mon tabouret afin que je puisse moi aussi regarder par la fenêtre sans être vue. Hales entre dans la cour sur le dos d'un mauvais cheval, suivi d'un autre homme qui avance la tête baissée, tous deux entourés de soldats armés.

— Grand Dieu ! C'est mon oncle John qui est avec lui. John Grey, le geôlier de ma sœur !

Thomas s'empare de son bâton de commandement noir et quitte la pièce. Je l'entends crier « Qui va là ? » avant d'ouvrir les portes et d'accueillir les cavaliers. Il revient ensuite dans la salle de garde et range son bâton dans un coin, puis défait sa ceinture d'un cran.

— Qu'ont-ils fait, au juste ? me demande-t-il avec une expression perplexe sur son visage d'ange. Est-ce simplement à cause de ce livre ?

— Oui, réponds-je amèrement. Tu sais bien que mon oncle ne ferait jamais rien contre Élisabeth. Il lui est loyal depuis toujours. Quant à John Hales, il dit lui-même qu'il ne cherchait qu'à partager l'idée qu'il fallait un protestant pour succéder à la reine. Il ne défendait pas l'accession au trône de Catherine à la place d'Élisabeth, mais plaidait simplement pour qu'elle soit désignée pour lui succéder si la souveraine venait à mourir sans enfant.

— Le Conseil privé le comprendra, affirme Thomas avec espoir.

— Sauf si les lords ferment les yeux et se bouchent les oreilles, rétorqué-je sur un ton caustique.

Été 1564, palais de Greenwich

Élisabeth me convoque dans sa chambre à coucher alors qu'elle se fait habiller pour le dîner. Elle est assise à sa coiffeuse, devant son miroir de verre de Venise, sa perruque rousse posée sur son support, des bougies allumées tout autour d'elle afin que les demoiselles puissent lui peindre méticuleusement, délicatement, la figure avec de la céruse. Elle demeure parfaitement immobile, telle une statue de marbre, tandis que le mélange de plomb et de vinaigre est impeccablement étalé sur toute la surface de son visage, dans son cou et sur sa poitrine. Personne n'ose même respirer trop fort. Je reste figée, comme les autres demoiselles, pétrifiées dans la pièce, jusqu'à ce qu'elle ouvre les paupières et me voie dans le miroir. Elle s'adresse alors à moi sans bouger les lèvres, où la céruse n'est pas encore sèche :

— Lady Mary, regardez ceci.

Je m'avance d'un pas et, lorsqu'elle m'en donne la permission d'un discret clignement des yeux, je prends l'ouvrage ouvert devant elle sur la coiffeuse.

Il a pour titre *Monas Hieroglyphica* et a été écrit par Jean Dee. La longue préface est adressée à l'empereur du Saint Empire, et invite le lecteur à accepter que les symboles des planètes ont un sens propre et qu'ils peuvent être déchiffrés, à la manière d'un texte ou d'un code.

Je lève les yeux sur le miroir, dans lequel je croise le regard obscur d'Élisabeth.

— Parcourez-le, m'ordonne-t-elle en maintenant ses lèvres immobiles. Qu'en pensez-vous ?

Je feuillette le petit ouvrage, et remarque qu'il contient des figures et des symboles astronomiques, ainsi que des explications sur leur sens et sur la façon dont ils s'associent les uns aux autres. Certaines pages expliquent par les mathématiques le lien entre les symboles, tandis que d'autres traitent plutôt de philosophie, ou d'alchimie.

— Je serais bien incapable de déchiffrer tout cela à première vue, avoué-je sans détour. Il me faudrait l'étudier des jours durant avant d'en saisir tout le contenu. Je suis navrée, Votre Majesté.

— Je ne parviens pas à bien l'appréhender, moi non plus, dit-elle en poussant un long soupir qui projette de la poudre blanche sur le miroir. Je trouve cependant qu'il s'agit d'un travail remarquable. Jean Dee a croisé les connaissances anciennes avec les découvertes des musulmans. Il parle d'un

monde universel qui existe en parallèle du nôtre, derrière le nôtre, et que nous pouvons sentir, mais rarement observer. Il pense toutefois que ces symboles le décrivent et que nous pouvons comprendre son langage grâce à eux.

— Je pourrais le lire avec attention, si vous le désirez, proposé-je en affichant une mine perplexe. Je pourrais ensuite vous rédiger un résumé.

— Je le lirai avec l’auteur en personne, déclare-t-elle en souriant très légèrement pour ne pas craqueler la céruse. Il se trouve qu’il est à mon service. Vous êtes cependant la bienvenue si vous souhaitez vous joindre à nous pour écouter nos conversations éclairées. Je voulais simplement voir ce que vous pouviez comprendre de l’ouvrage au premier regard.

— Je n’ai pas eu le privilège d’étudier autant que vous, repars-je avec tact. Je serais cependant heureuse d’en apprendre davantage. Si vous me permettez d’assister à vos séances, je suis sûre que je pourrais comprendre de quoi il retourne.

— C’est que j’entends dire de toutes parts combien votre sœur Jane était érudite, reprend-elle. J’entends dire que Roger Ascham raconte à qui veut l’entendre qu’elle était la plus grande savante de son temps. Il écrit un ouvrage en son hommage. Qu’ont-ils tous à vouloir publier des livres, ces temps-ci ? N’ont-ils donc pas mieux à faire ?

— Il ne l’a rencontrée qu’une fois ou deux, affirmé-je en ravalant mon désir de voler au secours de ma sœur Jane contre la jalousie perfide de la reine. Il ne la connaissait pas bien.

— J’ai moi aussi étudié auprès de la reine Catherine Parr, souvenez-vous, s’indigne Élisabeth en voulant réaffirmer une prétendue supériorité.

— Tout comme moi, intervient lady Margaret Douglas du fond de la pièce.

Elle ferait n’importe quoi pour prendre part aux conversations et pour rappeler à la souveraine leur lien de parenté. Élisabeth ne lui prête aucune attention.

— Je suis certaine qu’elle n’a jamais rien lu de comparable à cet ouvrage du professeur Dee, dis-je pour essayer de la ramener au présent.

— Certes. Elle aurait d’ailleurs été incapable d’en saisir la grandeur.

Les demoiselles lui peignent les lèvres, puis foncent ses cils et ses sourcils. Elles versent une goutte de belladone dans ses yeux pour les assombrir et les rendre brillants. Je reste debout, le livre en main, et attends de voir si elle va me donner congé. Je ne dois pas l’assister pour l’habillage

ce soir ; ce n'est pas à moi de peindre ce vieux gisant de marbre qui se fait appeler reine. Ce soir, je devrais être libre de toute contrainte royale, mais elle me garde auprès d'elle car elle s'inquiète de me voir saisir des notions qui lui échappent, et craint de paraître moins érudite que ma sœur Jane.

— Selon vous, est-ce que ce sujet relève de l'hérésie ? me demande-t-elle en se levant de sa chaise pendant que les demoiselles tiennent ses jupes pour ensuite pouvoir les lui enfiler et les nouer à sa taille.

— Je ne pourrais pas l'affirmer, réponds-je prudemment. Votre Majesté est meilleure juge en la matière que moi, mais je ne vous ai jamais entendue dire que du bien à propos de Jean Dee.

— Vous avez raison, dit-elle. Et je suis heureuse qu'il soit revenu en Angleterre avec de telles connaissances ! Je commencerai la lecture de son livre demain. Vous pourrez vous joindre à nous.

Je fais une grande révérence, comme si je lui étais immensément reconnaissante.

— Merci, Votre Majesté. Je suis impatiente d'apprendre de vous deux.

Jean Dee a le regard aussi sombre que sa tenue, comme tous les savants, et vit entouré de montagnes de papiers. Chaque feuille contient un symbole, ils sont placés les uns par rapport aux autres, chacun complété par des dizaines d'annotations. Je le vois agiter ses mains, un doigt catégorique pointé vers tel ou tel paragraphe sur lequel il souhaite particulièrement attirer notre attention. Élisabeth, son livre ouvert sur ses genoux, est assise au centre de ce déferlement d'érudition. Thomasina, tel un petit chien docile et parfaitement dressé, est agenouillée à ses pieds, tandis que je suis installée sur un tabouret un peu en retrait. *Je ne ramperai jamais au sol devant Élisabeth confortablement assise.*

Jean Dee nous parle des symboles des étoiles : les secrets du paradis se reflètent dans ce qui est sur terre.

— Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, explique-t-il.

— Dites-moi, est-ce possible de prédire le mariage des monarques ? demande Élisabeth.

— Avec une grande précision, affirme Dee, pourvu que vous ayez les dates, heures et lieux de naissance, afin de procéder à la domification.

— Cela n'est-il pas de l'astrologie ? m'inquiète-je.

Il hoche la tête d'un air rassurant.

— Non point, car le but n'est pas de prédire le mal, répond-il. Il est contre la loi de prédire la mort d'un prince, mais il est absolument inoffensif de prédire son bonheur. (Il pose ensuite un regard pétillant sur Élisabeth.) Voulez-vous que je détermine le moment le plus propice pour votre union, comme je l'ai fait pour votre couronnement ?

Élisabeth part d'un rire bon enfant.

— Ce n'est pas pour moi, mon cher philosophe. Vous savez bien que je ne suis point à cela encline. Je viens tout juste de me voir contrainte de décevoir les attentes de l'archiduc Ferdinand. Je lui ai dit que je préférerais être une fille de laiterie vierge qu'une reine mariée.

— Le célibat est un sacerdoce, rétorque Jean Dee.

Je dois alors me concentrer pour conserver une mine sérieuse à la pensée d'Élisabeth en nonne. Je n'ose pas regarder en direction de Thomasina, qui garde les yeux rivés au sol.

Un peu à l'écart de notre sphère d'apprentissage, les demoiselles de compagnie soufflent leur lassitude et trépignent d'impatience. Les courtisans sont regroupés sur les côtés de la pièce et discutent en petits comités, certains allant même jusqu'à s'adosser au mur, fatigués d'attendre. Personne n'est autorisé à s'asseoir, alors que Jean Dee procède à la lecture expliquée de son livre depuis déjà deux heures.

Au moment où le savant prend un nouveau papier et le montre à la reine, William Cecil entre dans la pièce et s'incline devant Élisabeth.

— Pardonnez-moi d'interrompre ainsi votre étude, dit-il d'une voix discrète. Vous m'avez demandé de vous avertir dès que la reine d'Écosse donnerait la permission au mari de lady Margaret Douglas de rentrer.

Ce beau jeune garçon qu'est mon petit-cousin Henry Stuart, qui bâillait dans un coin, lève brusquement les yeux en entendant le nom de sa mère chuchoté par le conseiller et la souveraine.

— La reine Marie n'a pas donné sa permission ? se récrie Élisabeth en dissimulant un sourire radieux derrière un éventail peint.

— Si, la contredit Cecil en s'inclinant une nouvelle fois.

Elle l'attrape par la manche et l'attire vers elle pour continuer cette conversation à voix basse, de sorte que seules Thomasina et moi pouvons entendre ce qu'ils se disent.

— J'ai simplement sollicité cela car j'étais certaine qu'elle refuserait catégoriquement qu'il remette les pieds en Écosse, peste-t-elle. Mon unique

dessein était de la déconcentrer pendant ses négociations avec Don Carlos d'Espagne.

— Alors, vous avez tiré plus de profits de cette situation que vous ne l'espériez, réplique habilement Cecil. Vous vous êtes montrée plus intelligente qu'elle, car elle a donné la permission de rentrer au pays non seulement au comte de Lennox, mais aussi à son fils, et comme ils sont catholiques, cela sèmera la zizanie autour d'elle, puisqu'elle est entourée de conseillers protestants. Voulez-vous les autoriser à rejoindre sa Cour, ou pensez-vous plus prudent de garder le garçon auprès de vous ?

Élisabeth fait signe d'approcher à Henry Stuart, lord Darnley, cette petite tête blonde aussi ravissante qu'une fille. Il est mon petit-cousin, puisqu'il est le fils de lady Margaret Douglas, mais je ne peux pas dire que nous nous portions une quelconque affection. Je n'ai jamais beaucoup apprécié sa mère, qui se réjouit de l'injustice répandue par Élisabeth – elle a l'audace de profiter allégrement de la liberté alors que ma sœur est retenue prisonnière, et elle accumule des richesses tandis que celles de Catherine fondent comme neige au soleil. Je suis persuadée qu'elle se considère comme l'héritière présomptive alors que tout le monde sait bien que ce devrait être ma sœur.

Henry Stuart est rentré de France pour vivre tel un petit oiseau en cage à la Cour d'Angleterre : il gazouille joliment devant la reine pour lui plaire, mais la cage ne s'ouvre jamais. Sa mère fait en sorte qu'il soit toujours là où il pourra être vu, car elle le pense tout simplement irrésistible. L'espoir de lady Margaret de voir son fils épouser Marie I^{re} d'Écosse est le secret de la comédie, mais celle-ci n'a pas cédé aux belles promesses du jeune garçon dans les premiers jours de son veuvage. Aujourd'hui, il s'incline bien bas devant Élisabeth et il m'adresse des signes de tête, mais nous ne gâchons pas notre temps en vaines palabres. Il n'est qu'un jeune vaniteux qui ne s'intéresse à aucune sorte de femme. Il maîtrise cependant à la perfection l'art de plaire aux dames âgées désireuses de profiter de la compagnie d'un joli garçon, telles sa mère et la reine. Tout ce qui semble le combler est de s'enivrer, d'aller chercher querelle en ville et de se bagarrer avec d'autres jolis garçons. Quoi qu'il en soit, je ne l'intéresse nullement et je ne lui porte en retour aucune attention.

— Vous pouvez annoncer à votre père qu'il a reçu à ma demande son passeport de la reine d'Écosse, dit Élisabeth à Henry Stuart. (Il rougit comme une donzelle et pose un genou à terre, devant le sourire bienveillant de la

reine.) Souhaiteriez-vous l'accompagner en Écosse ?

— Et vous quitter ? s'indigne le damoiseau en feignant le déchirement à la perfection. Pardonnez-moi, j'ai répondu trop vivement. Je ferai bien entendu comme vous me l'ordonnez, et comme me l'ordonne mon père, mais je n'ai aucune envie de prendre congé de cette Cour pour une autre. Qui pourrait vouloir renoncer au soleil pour rejoindre la lune ?

— Il vous faudra pourtant bien le faire, si votre père requiert votre présence, décrète Élisabeth.

— Ne puis-je donc pas rester ? implore-t-il en balayant d'un geste vif de la tête une longue mèche qui tombe devant ses yeux brillants, aussi beaux que ceux d'un chiot épagneul.

Élisabeth tend la main vers son visage et écarte quelques boucles blondes qui cachent ses jolies joues roses.

— Si, accepte-t-elle de bon cœur. Je ne peux pas me passer de vous. Lord Lennox, votre père, devra aller s'occuper des affaires de ses domaines, mais vous demeurerez tel un oisillon dans mon nid.

William Cecil hausse les sourcils en entendant le ton trop indulgent de la reine, mais il se garde de tout commentaire. Henry Stuart a l'outrecuidance de vouloir prendre la main de Sa Majesté pour la porter à ses lèvres, et celle-ci sourit avant de lui accorder cette liberté.

— Je ne vous quitterai jamais, jure-t-il. Je ne pourrais pas le supporter.

Je sais de source sûre qu'il ne le fera pas, car Thomas Keyes a pour ordre de ne pas le laisser franchir les grandes portes, mais il s'agit là d'une mascarade de Cour, ce qui vaut plus qu'aucune vérité concrète.

— Je suis persuadée que vous ne le ferez pas, ronronne Élisabeth tel un gros chat sous sa caresse dévouée.

— Je ne suis pas comme Robert Dudley, moi ! poursuit lord Darnley avec perfidie. N'est-ce pas lui qui s'en va en Écosse pour épouser la reine ?

Sous la céruse, la crispation d'Élisabeth est manifeste.

— Il s'en va par amour et dévotion pour moi, rétorque-t-elle.

Automne 1564, palais de Whitehall, Londres

James Melville, un charmant Écossais à la voix de velours, envoyé par sa reine Marie pour persuader Élisabeth de la nommer elle comme héritière, arrive à notre Cour à la fin de l'été. Les journées se montrent encore douces,

mais les nuits sont plus fraîches ; les feuilles commencent déjà à se teinter d'or, de bronze et d'ocre. Élisabeth, qui ne vit que pour la chaleur de l'été, tient à profiter jusqu'au bout des plaisirs des beaux jours et insiste pour que nous allions tous en canot admirer le coucher de soleil sur le fleuve, malgré le vent mordant qui souffle sur la vallée au crépuscule.

La reine ordonne au diplomate écossais de venir s'installer près d'elle sur la barge d'apparat. Je me tiens d'un côté du trône et Kat Ashley, redevenue favorite, occupe l'autre. La naine Thomasina est debout sur une caisse à la proue afin de pouvoir contempler l'onde argentée à la surface de l'eau. Je détourne mon regard, car je n'aime pas la voir agir comme une enfant qui ferait signe aux pêcheurs et aux rameurs sur les bachots.

Élisabeth converse avec le conseiller écossais en toute discrétion. Quoiqu'elle lui raconte, elle veille à ce que cela reste secret, mais je peux lire son demi-sourire aussi bien que ma sœur Jane pouvait lire le grec. Je sais exactement ce qu'elle lui dit : qu'il doit convaincre Marie I^{re} d'Écosse d'épouser Robert Dudley, et qu'elle recevra en récompense ce qui revient de droit à ma sœur Catherine – la Couronne d'Angleterre en héritage. Elle lui promet que Catherine demeurera enfermée jusqu'au jour de cette succession et que toute tentative de soulèvement pour sa cause sera écrasée, que chaque publication sera sévèrement punie. Marie I^{re} d'Écosse sera donc désignée comme héritière par la reine, et ma sœur continuera d'être ignorée jusqu'au jour où la chose sera actée.

Je n'ose me tourner en direction de Kat Ashley, qui doit désapprouver cette folie autant que Melville, autant que William Cecil et que le prétendant malgré lui, Robert Dudley en personne. Je n'ose croiser le regard d'aucune dame de la Cour, de peur que l'une d'elles ne m'adresse un clin d'œil. Aucun de nous ne croit sincèrement qu'Élisabeth parviendra à se séparer de son amant quand le moment sera venu pour lui de rejoindre l'Écosse. Aucun de nous n'est dupe au point de penser que la reine Marie pourrait être reconnaissante de se voir mariée à un homme dont on ne veut plus. Personne ne pense non plus que Robert Dudley, malgré son ambition démesurée, aille jusqu'à espérer une union avec une reine dont il n'a encore pas entaché la réputation par la turpitude de ses mœurs. Élisabeth, toutefois, montre tous les signes d'une détermination sans faille, et elle murmure sans cesse à l'oreille de l'ambassadeur d'Écosse jusqu'à ce qu'il finisse par hocher la tête, s'incliner devant elle et s'éloigner lentement du trône.

La reine se redresse alors et adresse un grand sourire à sa bien-aimée Kat.

— Il va le faire, lui dit-elle alors. Il va la convaincre, et elle prendra la main de Dudley.

— Je comprends bien pour quelle raison il le ferait : quel plus grand honneur pour lui que de voir sa reine accéder au trône d'Angleterre ? Mais est-ce que Dudley acceptera ? Accepterez-vous ?

— Je ne fais confiance à personne d'autre que lui à son bras, répond tout bas Élisabeth en détournant le regard. Et il est le seul grâce à qui je pourrais avoir confiance en Marie. Si elle devait épouser Don Carlos d'Espagne ou bien ce duc français, alors nous nous retrouverions avec un ennemi à nos portes et des armées de prêtres papistes franchissant la Tweed. Robert sera mon salut, comme il l'a toujours été. Il l'épousera et la gouvernera.

— Mais il vous faudra pour cela vous séparer de lui, précise Kat avec douceur. Il vous faudra le pousser dans les bras d'une autre.

— Ce ne sera sans doute pas avant longtemps, dit Élisabeth d'un air vague. Tout cela sera probablement long à mettre en place. Nous devons sans doute séjourner tous ensemble pendant quelque temps. Nous pourrions peut-être nous installer dans le Nord, à York, à Newcastle ou à Carlisle, tous les étés. Nous pourrions reformer le Conseil du Nord, avec Robert Dudley à sa tête. Puis, dès qu'elle serait enceinte, il pourrait revenir en Angleterre.

— « Enceinte », répète Kat Ashley en dévisageant la souveraine. La reine Marie est jeune et féconde. Il se dit qu'elle pleure seule dans ses draps et se languit d'un mari. Que se passera-t-il si elle en vient à aimer sir Robert et qu'ils font un enfant par amour ? Avez-vous songé à ce que vous éprouveriez en apprenant qu'elle porte son bébé ? Et à votre avis, que ressentira-t-il en comprenant que son épouse porte un héritier Dudley qui deviendra roi d'Écosse et d'Angleterre ? Ne craignez-vous donc pas qu'il n'en vienne à aimer sa femme, alors ? Quel homme n'aimerait pas son épouse, dans ces conditions ?

Je vois Élisabeth pâlir sous la céruse qui lui recouvre le visage, et je devine qu'elle doit bouillir intérieurement de jalousie. Elle défend son idée.

— Son fils devrait être prince. C'est un homme parfaitement apte à régner sur un royaume. Il se peut cependant que la chose s'éternise et que Marie ne soit plus en âge d'avoir des enfants lorsqu'ils seront tous les deux mariés.

— Elle n'a que vingt et un ans, repart Kat. Combien de temps pensez-vous pouvoir repousser l'échéance ?

Élisabeth s'enveloppe les épaules dans une peau de bête et braque un regard furieux sur moi, tandis que je détourne mon attention afin d'échapper à sa colère.

— Tout vaut mieux que sa sœur, lâche-t-elle avec haine en me désignant de la tête. Je refuse d'avoir sous les yeux une rivale. Je refuse que mon héritière s'unisse à un Seymour et fasse paraître sur sa bannière des armoiries royales tandis que tous se rallient à elle. Je refuse d'avoir à ma Cour une demoiselle comme Catherine Grey, pour que tous la comparent à moi.

Automne 1564, palais de Whitehall, Londres

Personne ne pense sincèrement que la reine ira jusqu'à se séparer de Robert Dudley, mais elle persuade James Melville du contraire, et William Cecil organise une rencontre entre Anglais et Écossais à Berwick afin de signer un accord de mariage et d'alliance. Thomasina me regarde avec un rictus discret comme pour me montrer que nous, qui voyons Élisabeth quand elle n'est pas occupée à exhiber ses talents pour la danse et la musique, ou son érudition devant les ambassadeurs d'Écosse, en savons bien plus que ces pauvres messieurs bien forcés de l'admirer. Puisqu'elle doit faire de son favori un bon parti, elle décide de le faire comte de Leicester et baron de Denbigh. Toute la Cour se réunit alors dans la grand-salle afin de voir Robert Dudley, fils et petit-fils de traître, s'agenouiller devant Sa Majesté afin d'être adoubé. Il faut démontrer à la reine Marie qu'Élisabeth aime Robert Dudley comme un frère et qu'elle le respecte comme un membre de la pairie, mais la reine d'Angleterre ne parvient même pas à maintenir ces apparences sans faire d'écart. Alors qu'il s'agenouille, elle lui caresse la nuque devant tous les ambassadeurs d'Écosse, qui ne peuvent passer à côté – personne ne manque ce geste déplacé. Elle aurait tout aussi bien pu annoncer publiquement son amour et sa dévotion sans bornes pour lui. Impossible : Marie I^{re} d'Écosse ne pourra jamais accepter de récupérer les miettes d'Élisabeth quand son assiette n'est pas encore débarrassée – quand sa salive est encore sur les lèvres du futur époux.

Hiver 1564, palais de Whitehall, Londres

Je m'empresse de rentrer à la Cour un soir de novembre, dans le vent

cinglant qui souffle sur la Tamise et ces giboulées mordantes qui semblent vouloir éteindre les flammes des torches illuminant la cour, lorsque j'aperçois Thomas se découper de l'obscurité des grandes portes, comme s'il m'attendait de pied ferme.

— Thomas ! m'étonné-je avec joie. Que fais-tu ici ? Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je dois rejoindre la grand-salle.

Il a le visage soucieux et chiffonne son bonnet entre ses immenses mains.

— Il fallait que je te voie.

— Que se passe-t-il ?

— Une mauvaise nouvelle pour toi, répond-il avec tristesse. Oh, Mary, Dieu sait que j'aimerais pouvoir t'épargner !

— Qu'y a-t-il ? demandé-je en ravalant mon angoisse. Ce n'est pas Catherine ? Ni un de ses garçons ?

Il pose un genou à terre afin de se mettre à mon niveau.

— Non, Dieu merci. Elle est aussi en sécurité qu'un oiseau dans sa cage. Il s'agit de ton oncle. Il est mort.

— Elle l'a décapité ? murmuré-je.

C'est là ma plus grande crainte.

— Non, non. Ce n'est pas cela. On raconte qu'il a péri de chagrin.

Je demeure silencieuse et sens mon corps se figer. Mon oncle n'a jamais été un parent très aimant, mais il a sacrifié sa liberté pour tenter de venir en aide à Catherine, et il a toujours été un gardien respectueux envers ma sœur prisonnière. À présent qu'il est mort, elle n'a plus de geôlier ; et un autre membre de notre famille vient de trépasser par la fatale disgrâce d'un Tudor. Ils font de bien impitoyables maîtres : difficiles à satisfaire et impossibles à aimer.

— Dieu ait pitié de son âme, dis-je machinalement.

— Amen, ajoute Thomas avec une grande piété.

— Qu'en est-il de Catherine ? m'inquiété-je. Oh, Thomas ! Crois-tu que la reine la libérera ? Elle ne peut pas rester à Pirgo sans mon oncle.

— Non, ma toute belle, dit-il en serrant ma main au creux de ses larges paumes. C'est la pire des mauvaises nouvelles. On va l'emmener chez William Petre. J'ai vu de mes propres yeux le garde partir à cheval pour aller l'escorter, comme si elle était une dangereuse prisonnière qu'il convient de tenir à l'œil. On ne lui rend pas sa liberté, on se contente de la changer de prison pour la surveiller de plus près encore.

— Sir William Petre ? m'étonné-je. Je pensais qu'il était malade. Il doit avoir cent deux ans, au moins.

— Il n'a pas encore soixante ans, me contredit Thomas, mais les lords font peser une lourde charge sur ses épaules. Peut-être est-ce le seul à n'avoir pas su se sortir de ce borbier grâce à une pirouette. (Il me regarde avec inquiétude.) Peut-être que tout ira bien. Sa demeure est fort belle, et elle pourrait se plaire, là-bas. Son fils aura peut-être le droit de jouer dans les jardins.

— Où est-ce ? Où vit-il ?

— À Ingatestone Hall, dans l'Essex. Tu t'es déjà rendue là-bas, t'en souviens-tu ? C'est à mi-chemin entre ici et New Hall.

— Je dois la voir, déclaré-je avec une soudaine détermination. Je dois aller la voir. Je ne peux plus supporter cette situation.

J'attends qu'Élisabeth termine son repas et qu'elle ait dansé avec le nouveau comte, Robert Dudley. Il s'échine à lui plaire, à la faire rire, et tout le monde continue à les féliciter pour sa superbe ascension à la Cour et le discernement de la reine, à qui la valeur de ce grand homme n'a pas échappé. Aura-t-elle toutefois réussi à convaincre Marie I^{re} d'Écosse de le prendre comme époux ? Qu'il soit comte, baron, ou que sais-je encore, la reine d'Écosse n'acceptera pas le rebut d'Élisabeth en mariage sans l'assurance qu'elle se verra octroyer les droits de succession de ma sœur, et la commission réunie à Berwick entre conseillers anglais et écossais peine à trouver un accord. Élisabeth est déterminée à voir déclarer le mariage entre Robert Dudley et la reine Marie, puis à désigner celle-ci pour lui succéder. La reine d'Écosse, quant à elle, insiste pour être nommée à la succession avant la cérémonie. Personne ne songe à demander comment deux souveraines qui ont si peu confiance l'une en l'autre pourront former une alliance durable.

Malgré cela, Élisabeth est de bonne humeur, ce soir. Je lui tiens sa robe de nuit en satin, réchauffée devant la cheminée, tandis que quelqu'un lui apporte un plateau de confiseries et qu'une autre dame de compagnie lui verse une coupe de vin doux ; les valets de chambre, pendant ce temps, poignent le matelas et vérifient qu'aucun ennemi de la reine ne se cache dessous, comme si qui que ce soit pouvait encore penser qu'elle passera dans ce lit plus de dix minutes une fois la porte fermée. J'attends qu'elle soit confortablement assise dans son fauteuil près de l'âtre et qu'elle ait tout ce

dont elle pourrait avoir besoin, puis je m'avance et m'agenouille devant elle.

— Ne vous abaissez pas davantage, lady Mary, sans quoi vous disparaîtrez dans l'ombre du panier à bois, raille-t-elle pour déclencher l'hilarité générale.

Je sens alors le poids du regard de Thomasina sur moi pendant que je souffre cette humiliation. Je me redresse autant que je le peux, mais je n'arrive guère plus haut que la ligne du regard antipathique d'Élisabeth.

— Votre Majesté, je souhaiterais solliciter une immense faveur, dis-je d'une voix douce.

— Avez-vous bien réfléchi, avant de me demander une telle chose ? interroge-t-elle

— Oui, Votre Majesté.

Je vois dans ses yeux briller une lueur de malice.

— « Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ? »

Je rougis de honte tandis que toute l'assemblée réagit à ce trait d'esprit de la reine en partant d'un rire obséquieux.

— Je ne cherche nullement à me grandir, mais ne souhaite que dorer votre réputation de monarque d'une grande clémence, rétorqué-je avec calme.

Je sens le regard de Thomasina me brûler la peau tout aussi brusquement que la bonne humeur de la souveraine s'évanouit, son visage s'assombrissant comme si la céruse lui avait été lavée d'un seul coup.

— Personne, à ma connaissance, ne mérite en ce moment ma clémence, fait-elle remarquer.

— Ma sœur Catherine, avancé-je précautionneusement. Nous venons de perdre notre oncle, son geôlier. Je viens d'apprendre qu'il est mort de chagrin des suites du mécontentement de Votre Majesté. Vous déplaire lui a été fatal. Je sais que ma sœur Catherine ne mange plus et pleure toute la journée. Elle souffre, elle aussi, d'avoir perdu votre faveur. Je crains qu'elle n'ait pas la force de vivre sans votre magnanimité. Aussi, je vous en conjure, laissez-moi, si ce n'est davantage, lui rendre visite.

Elle ne prend qu'un bref instant pour considérer ma demande. Je vois Thomasina retenir son souffle, et les dames de compagnie suspendues aux lèvres royales – tout comme moi.

— Non, dit-elle.

Je ne peux qu'écrire à Catherine.

*Ma chère sœur,
J'espère que le confort d'Ingatestone est satisfaisant et que ton
fils t'apporte de la joie. Je sais que tu auras reçu de bonnes
nouvelles de Hanworth. Ton fils aîné et le comte, son père, se
portent bien, et prient chaque jour pour que vous soyez enfin
réunis.*

*Je suis contente de ma vie à la Cour, et Sa Majesté est si bonne et
si pleine de grâce, si sage dans l'usage de ses grands pouvoirs,
qu'elle t'accordera sans aucun doute son pardon dans peu de
temps. J'en fais l'humble demande chaque fois que je le peux.*

Oh, Catherine, comme tu me manques.

Affectueusement,

*Ta sœur,
Mary*

Hiver 1564, palais de Whitehall, Londres

Alors que j'attends et espère une réponse à ma lettre, sir William Cecil m'approche un jour dans la galerie et marche à mes côtés, ralentissant pour calquer son allure sur la mienne, puis se penche légèrement pour pouvoir me regarder dans les yeux.

— Il m'a été rapporté que vous avez écrit à votre sœur ?

Je suppose qu'il a lu ma missive à la seconde où je l'ai remise à mon page en demandant qu'elle soit immédiatement apportée à ma sœur Catherine, à Ingatestone. Mon dernier paragraphe était d'ailleurs destiné à la reine.

— Effectivement, réponds-je avec prudence. Personne ne m'a dit que je ne pouvais pas correspondre avec elle. Je lui ai écrit pour m'assurer qu'elle va bien, et lui faire part de tout mon amour et de mon soutien.

— Cette lettre n'est rien de répréhensible, m'assure-t-il.

Il s'arrête alors et me propose d'un petit signe de la tête de m'asseoir avec lui dans l'encorbellement d'une fenêtre pour pouvoir voir mon visage sans avoir à se voûter. Je tire un tabouret bas et m'en sers comme marchepied. Sir William sait que je ne souhaite pas être assistée et me laisse donc le temps de m'installer, puis prend place à côté de moi.

— J'ai de bien tristes nouvelles pour vous au sujet de lord Hertford,

reprend-il.

Ma première crainte est que mon beau-frère soit mort. J'ai peur que cela ne soit le coup de grâce pour ma sœur. Je serre la mâchoire et me contente de lever les yeux sur William Cecil en attendant qu'il m'en dise davantage.

— Il a été enlevé aux bons soins de sa mère pour aller vivre chez sir John Mason, dans sa maison de Londres, déclare-t-il.

— Pour quelle raison ?

Le vieux conseiller hausse les épaules comme pour dire qu'il l'ignore ; je sais de toute manière aussi bien que lui qu'il n'y aura pas de bonne raison. Élisabeth n'a aucune justification de s'en prendre à Ned et à son petit garçon, le fils de ma sœur ; son seul tort a été de faire partie de sa Cour et d'être tombé amoureux d'une autre femme qu'elle.

— J'en suis sincèrement navré, dit-il avec gravité.

— Est-ce que le petit Teddy ira avec son père ?

— Non, répond sir William en baissant la tête.

Je reste un instant sous le choc de cette nouvelle.

— Où a-t-elle emmené le fils de Catherine ?

— Il restera avec sa grand-mère à Hanworth. Il sera plus libre avec elle, dans la demeure familiale.

— Il grandira donc sans parents ?

— Dans la demeure familiale, avec sa grand-mère. Il sera en sécurité sous sa tutelle.

— Seigneur, Catherine en aura le cœur brisé !

Le conseiller d'Élisabeth connaît tout des peines de cœur, et il se contente de hocher la tête.

— Pouvons-nous encore faire quelque chose ? m'enquiers-je en recouvrant mon calme. Quoi que ce soit ? Avons-nous encore une chance de les réunir ?

— Pas pour le moment, répond-il avec douceur, mais j'ai encore de l'espoir.

— Lequel ?

— Si le mariage entre Marie I^{re} d'Écosse et Robert Dudley n'est jamais prononcé, alors la reine d'Écosse ne sera jamais nommée à la succession du trône d'Angleterre. Notre souveraine s'assurera alors d'avoir pour seule et unique héritière lady Catherine.

— Et le mariage a-t-il une chance de n'être jamais prononcé ? demandé-

je.

— Les Écossais ont des doutes, explique sir William en choisissant ses mots. Ils ont annoncé qu'ils accepteraient Robert Dudley pour roi consort à condition que leur reine devienne l'héritière légitime de la Couronne d'Angleterre. Ils ont invité Robert Dudley à Édimbourg, mais à présent qu'il faut agir, je pense que Sa Majesté s'abstiendra de lui donner l'ordre de s'y rendre. Nous ne pouvons pas nous permettre de livrer Robert Dudley aux Écossais – il restera en Angleterre.

C'est un secret d'État que William Cecil me livre avec tant de légèreté. Le royaume se retrouve une fois de plus sans autre héritière protestante que ma sœur. Je prends une inspiration tremblante et vois que le conseiller de la reine épie ma réaction.

— Qu'il en soit fait selon la volonté de Sa Majesté, dis-je humblement.

Il m'adresse un hochement de tête approuvateur.

— Et je suis sûr qu'elle prendra la bonne décision.

Il tire alors une lettre de sa veste en velours noir.

— Elle m'a été remise en premier lieu, comme il se doit, mais elle vous est destinée. Je suis navré de vous apprendre que ce ne sont pas de bonnes nouvelles.

Je pose les yeux sur le sceau brisé et vois que le courrier vient de Catherine. Je souris de cette bravade : elle a utilisé, pour fermer son pli, le sceau des Seymour représentant des ailes d'ange. La missive a été interceptée et lue, car les espions de William Cecil voient tout. Ce dernier se lève, s'incline devant moi, puis me laisse à ma lecture.

Ma très chère Mary,

Je te remercie pour ta lettre et tes gentils mots. Je crains cependant qu'ils n'arrivent trop tard, car j'ai trop souffert d'avoir été séparée de mon époux et de mon fils chéri, et je ne trouve plus le sommeil ni l'appétit. Mon mariage, qui a commencé avec un banquet et tant d'amour, se termine dans la disette et la solitude de mes nuits.

Je sais que toi et nos amis avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour expliquer à Son Altesse Royale que je ne cherchais nullement à lui causer du tort, que je ne lui ai fait offense que par amour, et non par intérêt politique.

J'espère sortir de cette prison, et voir mes enfants libres. Si je devais mourir ici, Mary, je prie pour que tu acceptes de t'occuper d'eux et que tu leur dises combien je les ai aimés, eux et leur père. J'espère que tu trouveras le bonheur, et pourquoi pas l'amour. Si tu rencontres l'un ou l'autre, ne le laisse pas filer.
Adieu, ma chère sœur,

Catherine

Printemps 1565, palais de Whitehall, Londres

Le joli jeune homme, Henry Stuart, dit lord Darnley, se voit accorder un passeport pour rejoindre son père en Écosse, avec la grâce d'Élisabeth. Cela fait suite à la proposition avancée avec enthousiasme par deux conseillers, Robert Dudley et William Cecil, chacun avec ses propres motivations : Dudley enverrait le diable en personne en Écosse pour épouser la reine, car cela lui permettrait de sauver sa peau et de rester en Angleterre ; William Cecil, lui, pense que le jeune Henry – qui parle français, a reçu une éducation française, possède des manières policées et est présenté par lady Margaret Douglas comme le parfait mari pour Marie I^{re} d'Écosse depuis que celle-ci est veuve – saura faire oublier à la jeune souveraine ses envies d'unité pour son peuple et de règne serein. Il prédit que Henry Stuart mettra une belle pagaille dans le royaume d'Écosse.

Seule la mère du jeune coq croit sincèrement que la reine Marie prendra son fils au sérieux ; Élisabeth ne le ferait jamais. William Cecil, toutefois, prévoit que laisser Henry Stuart et son père, le comte de Lennox, se lier d'amitié avec les lords écossais – au grand regret du puissant réformateur John Knox –, réveiller de vieilles disputes et réclamer les terres de la famille Douglas qui sont l'héritage de sa femme, revient à plonger Édimbourg dans un chaos bien trop grand pour les petites épaules de la reine d'Écosse. Les lords les plus farouchement protestants haïront le jeune éphèbe décadent, trop papiste et trop français, et conspireront contre lui, brisant ainsi le fragile soutien que la reine a réussi à se forger.

Robert Dudley, pour sa part, est prêt à tout pour ne pas être exilé en Écosse, et contraint d'épouser une femme qui doit le mépriser, et ne doit voir en lui qu'un homme adultère et un tueur d'épouse. Il sait qu'Élisabeth, quoi qu'elle affirme aujourd'hui, ne lui pardonnera jamais d'avoir épousé une

autre femme. Il mise tout sur l'incapacité de celle-ci à se passer de lui. Il la pousse à envoyer Henry Stuart à sa place, dans l'unique dessein parfaitement innocent de déstabiliser la Cour d'Écosse – il le jure.

Personne n'ose prétendre que le beau Henry Stuart, lord Darnley, pourrait faire un époux acceptable pour la reine Marie, qu'il pourrait garantir la loyauté de l'Écosse pour le trône d'Angleterre et faire un parfait ambassadeur ainsi qu'un sage conseiller. Il n'a pas encore vingt ans et a passé toute sa vie sous le joug d'une mère catholique qui n'a usé auprès de lui que de remontrances ou de cajoleries. Il a été élevé pour devenir un courtisan : il est charmant, affable, amusant et enjoué. Personne, toutefois, n'irait jusqu'à dire qu'il ferait un bon diplomate à la ferme allégeance envers l'Angleterre. Tout le monde pense qu'il n'est qu'un vain caprice.

Je crois pour ma part qu'on le sous-estime ; je suis certaine que derrière ce visage d'ange se cache un cœur cupide, et que sa beauté juvénile pourrait combler les attentes d'une reine esseulée venue de France, entourée d'hommes bilieux et batailleurs défendant avec hargne leurs droits. Nous ne sommes pas toutes comme Élisabeth : une femme plus attirée par les gredins que par les gentilshommes. Pourtant, ni William Cecil – qui a eu l'occasion d'analyser les penchants et les aversions de la reine depuis qu'elle est enfant – ni le ténébreux Robert – qui a connu son vif intérêt depuis autant de temps – ne peuvent concevoir qu'une autre femme puisse considérer un autre type d'homme comme bien supérieur. À mon sens, le jeune Henry a beaucoup de charme, pourvu que l'on aime les jolies poupées – mais étant donné que beaucoup ne voient en moi qu'une jolie poupée aussi, cela n'est guère surprenant.

Je suis moi-même incapable de vouer une quelconque admiration à lord Darnley, et c'est sans aucun regret que je le vois quitter la Cour. Sa soudaine liberté le met tant en joie qu'il en oublie la rivalité entre sa mère et la mienne, et va jusqu'à me sourire pour la toute première fois.

— Quand ma bonne étoile me sourira, soyez certaine que je me souviendrai de votre sœur, me dit-il avec une certaine gentillesse. Personne ne pourra remettre en doute l'importance que la reine donne à notre branche de la famille. Vous et votre sœur perdrez donc de l'intérêt, et j'intercéderai pour vous auprès de la souveraine.

— Ma sœur a grand besoin d'alliés, réponds-je sans ciller, mais nous avons foi en Sa Majesté.

Il fait signe à la Cour qu'il a réunie pour assister à son départ, s'inclinant avec la grâce d'un danseur avant de tourner les talons et de sauter lestement sur le dos de son cheval, qui effectue une ruade ; mais le cavalier tient fermement les rênes et n'a aucun mal à rester en selle. Enfin, lord Darnley lève son chapeau et souffle un baiser du bout des doigts à Élisabeth, qui lui adresse un sourire amusé. Il ressemble à s'y méprendre à un ange monté à cheval et je me demande combien de temps il faudra après son départ pour que la reine en vienne à regretter de l'avoir laissé partir.

Moins d'un mois, voilà combien de temps ! Je pourrais presque en rire, si je n'avais pas dû me tenir droite comme un piquet, de toute ma hauteur et davantage, tandis qu'elle fait les cent pas dans sa chambre pour évacuer sa colère. Sir William Maitland, le conseiller de la reine d'Écosse, arrive d'Édimbourg pour faire l'extraordinaire demande de la part de la reine Marie d'épouser le noble sujet d'Élisabeth I^{re} : Henry Stuart, lord Darnley. Élisabeth blanchit, exsangue de rage, et se réfugie dans sa chambre privée. Cecil et Dudley y entrent et en sortent tels de beaux diables de leur boîte. Ils rejoignent la souveraine pour l'entendre hurler que Henry Stuart est aussi séditieux que sa mère, Margaret Douglas, et que son père, Matthew Stuart, comte de Lennox ; elle traite la reine Marie d'idiote, prédit qu'il lui brisera le cœur et qu'il réduira à néant ses chances d'accéder un jour au trône d'Angleterre. Ils la quittent pour réunir le Conseil privé afin de trouver une faille, une loi ou une raison valable de refuser ce mariage ou de le faire annuler, si d'aventure il avait déjà été prononcé.

Je suis comme au théâtre, assistant à une satire piquante dans laquelle les grands hommes de ce royaume œuvrent à la destruction du désir parfaitement innocent d'une femme. Ils ne pensent à rien d'autre qu'à l'avancement de leurs ambitions, la réalisation de leur politique. Ils se moquent bien de cette femme amoureuse, cette jeune femme sans personne pour la conseiller, isolée au beau milieu d'une Cour gangrenée par la colère, sans nulle part où aller, qui voit un beau garçon être jeté à ses pieds.

— Ce n'est même pas comme s'il s'agissait d'un jeune homme des plus admirables, commente Thomas Keyes.

Nous sommes assis devant la cheminée de sa chambre à coucher, qui donne sur le quai, lors d'un après-midi particulièrement froid. Un de ses officiers est de faction aux grandes portes. Le treuil servant à soulever la

herse se trouve à l'intérieur des murs et personne ne peut l'ouvrir sans la permission de Thomas. Celui-ci retire le tisonnier des braises ardentes pour le plonger dans un gobelet de vin, qu'il me tend avant de répéter l'opération pour lui-même.

— Un jeune noble tout frêle, ajoute-t-il, mais qui ne suit pas la voie du Seigneur, je le crains.

C'est une très sérieuse accusation, venant de Thomas, qui ne parle jamais en mal de quiconque. Je lève les yeux sur lui par-dessus mon verre.

— Comment cela ? Que sais-tu sur lui ?

— Je suis le capitaine des portiers, répond-il avec un sourire entendu. Personne n'entre ni ne sort sans que je le voie. Je sais qui vient lui rendre visite, et je peux t'assurer que ce ne sont pas les meilleures personnes qui soient. Je le vois aussi souvent, car il vient rendre visite à mes soldats. Il boit en leur compagnie, quand ils ne sont pas en service. Je n'en dirai pas davantage, car ce ne serait pas convenable.

— Tu ne m'as jamais fait part de cela, dis-je abasourdie par le scandale qu'il évoque.

— Il n'est pas convenable d'en parler, rétorque-t-il, ni que tu entendes de telles choses. Ma promise n'écoute pas les rumeurs.

— Tu as une très haute opinion de moi, Thomas, répliqué-je avec un grand sourire. La principale monnaie d'échange à la Cour est la rumeur, et tu viens de m'offrir une véritable fortune en scandale, si je décidais de l'utiliser.

— Oh, j'ai des coffres pleins de scandales. Toutes sortes de gens passent mes portes à toute heure du jour ou de la nuit. J'entends tout, mais je ne répète rien.

— Et j'en suis heureuse, car je ne pourrais pas venir ici sans cela.

— Je ne dirai jamais rien à propos de nous ! assure-t-il.

— As-tu reçu un message de sir William Petre ? demandé-je. Ou de ma sœur ?

— Je n'en sais pas plus que toi, hormis qu'elle est abattue et qu'il fait un piètre hôte, fatigué et malade comme il est. Il a reçu l'ordre de la surveiller de près et de ne rien dépenser pour son bien-être. Elle est dans un foyer bien austère.

Songer à ma sœur Catherine, cette femme toujours si enjouée et rieuse, plongée dans un si profond désespoir, hébergée de si mauvaise manière, m'attriste tant que je plonge mon regard dans les braises comme si je pouvais

y voir un avenir meilleur pour elle. Le poids de sa tristesse pèse sur mes épaules, et la faim qui doit la tennailler me contracte les entrailles.

— Elle connaîtra des jours meilleurs, m’assure Thomas. Quant à nous, ne pourrions-nous pas nous marier, même en secret, et vivre ensemble ? Nous ne pourrions guère faire empirer la situation pour ta pauvre sœur ou ses enfants, ne crois-tu pas ? La reine, pour sa part, est tout entière accaparée par l’autre reine ; elle ne nous prêterait aucune attention.

Je lève les yeux sur son large visage débonnaire éclairé par la chaude lumière de l’âtre. *Je suis si lasse de lui refuser ma main, si fatiguée de devoir vivre dans la crainte et le malheur. J’en ai plus qu’assez d’être la sœur cadette méprisée de la sainte de la Tour de Londres, et de la martyre d’Ingatestone.*

— D’accord, dis-je en lui tendant la main. Accordons-nous au moins d’être heureux tous les deux.

Été 1565, palais de Whitehall, Londres

Ma témérité croît à mesure que mon statut à la Cour grandit grâce à la rancune de plus en plus forte d’Élisabeth pour son autre cousine – la papiste, hérétique, fourbe, vieille, agaçante, ambitieuse et hypocrite cousine Margaret Douglas –, qui a gagné ces épithètes en envoyant son époux en Écosse avec la permission d’Élisabeth, avant de pousser son fils à aller le rejoindre et s’allier à lui pour monter à la Cour de la reine Marie et s’emparer de sa Couronne.

Après plusieurs jours de ressentiment et de remarques acerbes, Élisabeth annonce à Margaret Douglas qu’elle ne doit plus quitter ses appartements, ni voir personne ; après une semaine de cet isolement, elle fait dresser un mandat d’arrêt à son nom. Lady Margaret ne sera, cette fois, pas détenue dans une belle demeure confortable, mais est menée en barque jusqu’à la Tour de Londres. Elle n’est coupable de rien d’autre que d’avoir un beau garçon ayant choisi d’aller en Écosse et refusant à présent de rentrer en Angleterre. Aucune charge n’est retenue contre elle, puisqu’elle n’a commis aucun crime, ni aucune trahison. Elle est enfermée à la Tour de Londres dans le seul dessein d’effrayer son fils afin que celui-ci accoure dans les jupons de sa mère. On fait d’elle un appât pour lord Darnley.

Le piège ne prend pas, toutefois, car la famille royale est plus coriace que

ce qu'Élisabeth s'imagine. Ma sœur, séparée de son époux et de son fils, ne consent toujours pas à traiter l'un de canaille et l'autre de bâtard. Margaret Douglas, confinée à la Tour de Londres, refuse d'intimer à son fils l'ordre de revenir pour la rejoindre dans sa prison. Elle installe son petit foyer là-bas et attend de recevoir des nouvelles d'Écosse. La reine Marie n'acceptera certainement pas que sa future belle-mère soit gardée prisonnière ; les ambassadeurs de France et d'Espagne ne toléreront certainement pas qu'Élisabeth persécute une authentique catholique. C'est ainsi que Margaret Douglas, vétéran autrement plus aguerri que son fragile mari et son pâle garçon, prend ses aises avec l'intention de laisser passer la tempête déchaînée par Élisabeth.

La reine et toute la Cour sont invitées à l'un des plus importants mariages de l'année : celui de Henry Knollys, fils de Catherine Carey, cousine et première dame de chambre d'Élisabeth. Elle et ma belle-grand-mère, Catherine Brandon, étaient très bonnes amies étant donné qu'elles sont toutes deux de ferventes protestantes ayant préféré fuir l'Angleterre plutôt que de vivre sous le règne de Marie I^{re}. Elles sont revenues à la Cour d'Élisabeth en même temps et ont été accueillies à bras ouverts. Évidemment, par leur foi, elles vénèrent ma sœur Jane, et j'ai toujours le sentiment d'être une version miniature et inférieure de la grande martyre protestante, mais malgré cette préférence, je les considère comme des amies, surtout ma belle-grand-mère Catherine Brandon, duchesse de Suffolk.

Aujourd'hui, le fils de Catherine Carey, Henry, doit épouser l'immensément riche Margaret Cave à Durham House, et Élisabeth a insisté pendant des semaines pour que nous défilions devant elle dans ses plus belles robes afin qu'elle puisse choisir la plus resplendissante, et éclipser ainsi la mariée et toutes les autres dames.

Le grand amour d'Élisabeth pour Marie I^{re} d'Écosse s'est mué en une haine discrètement attisée par William Cecil, qui avance à présent que la souveraine jadis alliée ne pourra désormais plus être nommée à la succession, car elle a montré qu'elle ne respectait pas l'autorité de la reine, qu'elle n'était pas digne de confiance, en plus d'avoir malproprement rejeté Robert Dudley.

Le beau jouvenceau Henry Stuart, lord Darnley, qui a reçu l'ordre de rentrer en Angleterre, nie dorénavant toute allégeance à Élisabeth et la défie en refusant de lui obéir. Sa Majesté est dans une colère noire à cause de ce

refus, de ce manque de loyauté et – plus encore, à mon avis – de cette préférence marquée du jeune homme pour une autre. Lord Darnley préfère l'amour sincère d'une belle reine de vingt-deux ans à l'exigeante vanité d'une vieille souveraine de trente et un ans. Seule Élisabeth en est surprise. Dans sa rage, celle-ci jure que le titre d'héritière ne reviendra jamais à la reine papiste, que sa cousine catholique Margaret Douglas est à présent son ennemie, et que l'époux et le fils de celle-ci sont pires que des traîtres.

Je tends une première paire de manches magnifiquement brodées, puis une deuxième. Comme elle n'en aime aucune, je les repose et en propose une autre. Cela pourrait durer toute la journée, car la garde-robe royale est remplie de somptueuses robes, de riches manches et de cottes. Élisabeth en commande de nouvelles chaque saison et rien n'est jamais jeté. Chaque vêtement est soigneusement saupoudré, puis emballé avec de la lavande afin de le préserver des dégâts causés par les mites. La reine pourrait donc en faire sortir des centaines dans la simple intention de gâcher le bonheur d'une mariée le jour de ses noces. Le choix de la tenue est bien plus simple pour ses demoiselles : nous ne pouvons porter que du blanc ou du noir ; seule la reine rayonnera de couleurs chatoyantes parmi nous, et elle seule sera admirée.

Je me moque cependant bien de savoir quelle robe elle choisira, ou celle que nous devons mettre, car je ne serai pas présente à la cérémonie. Le jour du mariage de Henry Knollys et de Margaret Cave sera aussi le mien, et je suis bien plus certaine de notre bonheur que je ne le suis du leur. J'épouse un homme que je connais, que j'aime et en qui j'ai confiance ; leur union a été arrangée par leurs parents et autorisée par la reine, qui n'aurait jamais fait une telle chose si elle avait pensé ne serait-ce qu'un instant qu'ils se vouaient une quelconque affection ou passion. Aucune autre femme ne doit jamais être le centre de l'admiration.

La souveraine parvient enfin à faire son choix, et c'est à une autre dame de présenter les boîtes à bijoux afin qu'Élisabeth procède à une sélection de colliers, de bracelets, de boucles d'oreilles et de broches. Ce n'est qu'une fois toutes ses tenues et tous ses accessoires comparés les uns avec les autres, quand nous sommes toutes d'accord pour dire qu'elle sera effectivement bien plus richement et plus superbement vêtue que n'importe qui, et qu'elle dépassera en beauté même la mariée, que nous pouvons procéder à l'habillage.

Sa chevelure clairsemée est soigneusement brossée et attachée en un

maigre chignon. Mary Ratcliffe, la dame d'honneur ayant la main la plus sûre, s'avance avec un pot de céruse fraîchement préparé et Élisabeth reste parfaitement immobile, les yeux fermés, pour se faire peindre la peau du front à la poitrine en de lents et longs coups de pinceau. Cela prend beaucoup de temps, car il faut aussi peindre la nuque et le haut du dos de la reine – la robe qu'elle a choisie est très échancrée, et il ne faudrait pas que de vilaines cicatrices laissées par la variole se voient sous la couche de blanc.

Quand la céruse est sèche, Thomasina se met debout sur un tabouret et farde les joues creusées d'Élisabeth, puis colore ses fines lèvres en carmin. Ma tante Bess s'avance avec un crayon marron pour dessiner l'arrondi des sourcils de la reine.

— Seigneur ! Quelle souffrance au nom de la beauté ! s'exclame notre souveraine.

Nous rions toutes, comme si cela était amusant, et non une absurde et pénible tâche quotidienne. Puis, avec une délicatesse extrême, Bess St Loe pose la haute perruque rousse sur le crâne grisonnant d'Élisabeth tandis que celle-ci la retient au niveau de son front, avant de s'admirer dans le miroir pour juger de la qualité du travail.

Elle jette alors sa robe d'habillage et prend place sur une chaise, uniquement vêtue de sa chemise aux broderies foisonnantes, avant de tendre une jambe pour que l'on puisse lui enfiler ses bas de soie.

Dorothy Stafford se penche et les roule avec délicatesse le long de sa jambe, jusqu'au genou, avant de nouer la jarretière.

— Savez-vous ce qu'apportera Margaret Cave à la famille ? demande Élisabeth.

— Lady Catherine m'a dit qu'elle allait hériter de toutes les terres de son père à Kingsbury, dans le comté de Warwick, répond Dorothy.

La reine esquisse une grimace, comme si elle songeait à ce qu'elle aurait fait dans la vie si elle avait hérité d'autant, au lieu d'être une bâtarde écartée de la succession au profit d'une autre. Sous son sourire cérusé, elle affecte une mine hargneuse.

Elle se lève ensuite pour que ses dames puissent lui enfiler son corset, puis tirer de toutes leurs forces sur les lacets dans son dos. Elle s'agrippe à un poteau du lit pour ne pas basculer en arrière.

— Plus serré, ordonne-t-elle. Aucune de vous ne sait serrer aussi bien que Kat.

Kat Ashley, son ancienne gouvernante, a pour une fois dû s'excuser. Elle est alitée car elle s'est plainte de fatigue et d'une difficulté à respirer. Élisabeth va la voir chaque matin, mais elle ne lui manque réellement que quand vient le moment de serrer son corset, car elle est la seule à oser tirer assez fort pour aplatir complètement ce ventre stérile.

Dorothy Stafford tient le vertugadin pour que la reine puisse se placer au centre, puis le soulève au niveau de ses fines hanches, l'accroche à sa taille et place le bourrelet de soie par-dessus.

— Êtes-vous à l'aise, Votre Majesté ? demande-t-elle ensuite.

Élisabeth esquisse une moue comme pour montrer qu'elle souffre pour le bien de l'Angleterre.

Je m'avance vers elle et présente la paire de manches qu'elle a sélectionnée, tandis qu'elle enfle sa cote, nouée à l'arrière par une autre dame. Je soulève la première manche et la reine glisse son bras à l'intérieur, puis nous en faisons autant pour l'autre. C'est alors qu'elle part d'un petit rire amusé, comme elle le fait toujours.

— Lady Bess, veuillez attacher mes manches, voulez-vous ? Lady Mary n'est pas à la hauteur.

Je souris comme s'il s'agissait de la première fois qu'elle me faisait cette remarque, et tante Bess noue les manches au corsage tandis que Dorothy aide la souveraine à mettre la robe.

Nous œuvrons telle une colonie de fourmis cherchant à déplacer une carcasse de lapin. Nous nous affairons autour d'elle, tirant le revers de ses manches par les ouvertures joliment brodées, passant les lacets dans les œillets et les crochets, ajustant la robe sur le vertugadin et le bourrelet pour la faire bouffer autour de sa taille. Quand nous nous reculons enfin, la reine lâche sur un ton sec : « Chaussures. » La jeune Jennie s'agenouille alors et noue les plus beaux escarpins de Sa Majesté à ses pieds.

Élisabeth reste debout pour que nous la parions de ses bijoux. Elle décide qu'elle portera une cape par-dessus sa tenue lors du trajet sur la Tamise jusqu'à Durham House, et nous ajustons donc sa capuche sur sa haute perruque rousse. Elle est tellement plus grande que moi que je me la représente comme une sorte de monstre que nous avons créé de toutes pièces, faite en partie de crin de cheval et de satin, de perles sauvages et de blanc de céruse. Je lui jure secrètement qu'il s'agit du dernier jour où je la craindrai, car je vais à présent suivre ce que me dicte mon cœur, comme l'a fait ma

sœur – et peut-être même mes deux sœurs – et comme elle n’a jamais osé le faire. Je prie aussi pour être effectivement trop petite pour qu’elle me remarque ; je prie Dieu pour que, n’étant sa rivale ni en beauté ni en statut, je puisse épouser un homme du peuple, comme l’a fait ma mère, ainsi que ma belle-grand-mère, afin de cacher ma naissance derrière son nom. Ma belle-grand-mère, qui n’était autre que Catherine Brandon, s’appelle désormais Catherine Bertie ; comme elle, je perdrai mon illustre nom en devenant Mary Keyes.

Élisabeth avance en direction de la chambre privée. Nous autres, dames de compagnie, sommes tenues de la suivre sans attendre et sans même prendre le temps de vérifier notre aspect dans le miroir ni de lisser nos jupes. Je me place juste derrière elle, étant donné mon rang. En l’absence de Margaret Douglas, tombée en disgrâce, je suis la première dame de la Cour. Je filerai en douce dès que tout le monde embarquera pour Durham House.

Nous traversons le jardin privé jusqu’à l’appointement, où le père de la mariée a des mots avec l’ambassadeur espagnol, Don Diego Guzmán de Silva. Ils s’écartent l’un de l’autre en apercevant la reine, puis sir Ambrose Cave explique qu’il a reçu l’ambassadeur de France à déjeuner et que celui-ci refuse à présent de partir, car il ne veut pas laisser la place à son homologue espagnol. D’évidence, la souveraine ne doit pas s’immiscer dans une querelle diplomatique – surtout pas alors que la France et l’Espagne se disputent le soutien à la reine d’Écosse, opposée à sa charmante cousine d’Angleterre.

L’espace d’un instant, j’ai le pressentiment qu’Élisabeth va encore faire un caprice et interdire à tout le monde d’assister au mariage, ce qui m’obligerait à prévenir Thomas que le nôtre aussi est compromis, mais c’est alors que je vois celui-ci apparaître, dominant toute la foule de courtisans, à la porte du jardin, attendant de pouvoir s’assurer que rien n’arrive à Sa Majesté jusqu’à ce qu’elle soit installée dans la barge d’apparat. Il pose son doux regard sur moi et s’attarde un instant avant de poursuivre son inspection des lieux, sans trahir aucune émotion. Je suis si soulagée qu’il sache, qu’il comprenne, et qu’il ne fasse pas de scène ni de scandale comme ces idiots d’ambassadeurs en ce moment même.

William Cecil est chargé de régler le différend. Lui et sir Nicholas Throckmorton, l’ambassadeur d’Angleterre en Écosse, se rendent ensemble à Durham House pour préparer l’arrivée en toute sérénité de la reine. Mon Thomas doit les accompagner et je les vois s’éloigner tous les trois vers le

portail, que mon promis ouvre pour laisser passer les deux illustres personnages, avant de leur emboîter le pas avec une discrète déférence.

Élisabeth se montre inhabituellement patiente, et je devine à cela qu'elle a la ferme intention d'assister aux noces de Henry Knollys. Il s'agit de son souhait, et elle est prête à faire beaucoup de compromis afin de garantir sa présence à la cérémonie. Elle s'installe et quelqu'un fait venir les musiciens, qui accourent du palais alors qu'ils pensaient en avoir fini pour la journée. Ils se mettent à jouer pour elle tandis que la Cour s'éparpille autour en petits comités, conversant allégrement sans relâcher son attention sur elle, piaffant tels des chevaux avant la chasse. Moins d'une demi-heure plus tard, le portail du jardin s'ouvre de nouveau, et mon Thomas fait entrer sir William et sir Nicholas, tous deux souriants.

— Votre Altesse, dit William Cecil, vous pouvez prendre place à bord du canot. L'ambassadeur de France a daigné quitter son hôte pour ne point retarder notre venue, et votre présence est fort attendue.

Cela n'aurait pu mieux tomber pour moi. Tout le monde est si pressé de partir après une telle attente que personne ne fait plus attention à moi. J'effleure le bras de Mary Ratcliffe.

— Je ne peux pas venir. J'ai une terrible douleur à l'estomac et j'ai peur de ce qui pourrait arriver pendant la cérémonie, dans la chapelle.

— Ne devriez-vous pas lui demander la permission à Sa Majesté ?

— Oh, cela lui importe peu, rétorqué-je avec conviction. Je ne vais pas lui courir après et la mettre plus en retard encore. Si elle me réclame, dites-lui que je suis malade et que je la prie de m'excuser.

La Cour se dirige vers l'appontement et nous pouvons entendre l'ordre crié aux rameurs de se préparer au départ.

— Allez, dis-je. Ne la faites pas attendre !

Mary s'empresse de rejoindre le canot et je me retrouve alors seule dans le jardin. Je tourne les talons pour rentrer au palais, puis, sur un coup de tête, je traverse la chambre privée pour rejoindre la chambre à coucher de la reine.

Je dois lutter contre l'envie de toucher à tout. Il y a tant de belles choses ici : pots et peintures sur la coiffeuse, bijoux dans les boîtes, rubans et lacets, tels des jouets dans la nourricerie d'un enfant gâté. Les serviteurs ne vont pas tarder à entrer pour tout ranger, mais je suis pour l'instant seule et tranquille. Je prends le pot de céruse et en dépose un peu sous mes yeux. Je l'essuie immédiatement, car le pigment est si blanc que j'ai l'air d'aller à un bal

masqué. Je n'ai aucun besoin de me peindre le visage, puisque je n'ai pas de cicatrices ni de rides à dissimuler.

J'enlève ma capuche et laisse mes cheveux tomber, puis je les peigne doucement à l'aide de la brosse incrustée d'or de la reine. Ensuite, je me fais une tresse en utilisant mes propres épingles pour plaquer mes cheveux contre mon crâne et pouvoir ainsi les recouvrir de ma capuche. Je songe au fait que Thomas Keyes m'enlèvera, ce soir, cette capuche et libérera ma chevelure, que j'asperge sciemment d'un peu d'huile de rose qu'Élisabeth conserve sur sa coiffeuse. L'odeur est exquise.

Je prends bien soin d'enlever tous les cheveux blonds de la brosse, car ils se remarquent trop facilement parmi ceux, fins et gris, de la reine, et je la replace exactement là où la dame de compagnie l'a laissée. Je tamponne un peu de carmin sur mes lèvres et admire le résultat ; je me farde légèrement les joues avant de prendre le crayon d'Élisabeth pour dessiner mes sourcils comme elle le fait. Comme l'effet est trop prononcé, je l'efface avec la paume de ma main. Je me sens merveilleusement vilaine, comme une petite fille jouant avec les luxueux produits de sa riche mère.

Je devine au grand silence qui règne dans ces appartements que toute la Cour est allée à Durham House, et j'ose donc me lever devant la coiffeuse pour m'admirer dans le miroir d'argent. Partout dans la pièce sont éparpillées, ouvertes, les boîtes à bijoux de la reine, mais il ne me vient pas à l'idée d'en voler un seul. *Je suis la sœur de Jane Grey, et de Catherine Grey, qui est l'héritière légitime de cette chambre. Tout ce qui se trouve ici nous appartient, et je ne doute pas un instant qu'un jour, je pourrai profiter de ce luxe sans devoir me cacher.*

J'ai invité trois parentes à dîner avec moi : Margaret Willoughby, ma cousine favorite, et les deux demoiselles Stafford. Je sais que je peux leur confier mon secret, mais je ne veux pas risquer de leur faire porter le blâme de mon mariage en les prenant comme témoins. Je fais plutôt appel à ma servante, qui avait prévu de profiter de l'absence de la Cour pour prendre sa journée, et qui s'empresse de revenir au palais, l'air agitée, se demandant ce que je peux bien lui vouloir. Je lui dis d'attendre, qu'elle verra bien en temps voulu. Nous entendons alors quelqu'un frapper à la porte, et elle se dépêche d'aller ouvrir. Là, dans l'encadrement de la porte, la tête baissée pour passer le linteau sans encombre, se trouve mon amour, mon grand amour.

— Il est 9 heures, déclare-t-il tandis que l'horloge retentit comme pour prouver sa ponctualité. Est-ce que tu es prête, ma douce ?

Je me lève et lui tends la main.

— Oui, je le suis.

— Tu es sûre de toi ? demande-t-il avec douceur. Tu n'as aucun doute ?

Je lui souris et songe au fait que je n'ai nul besoin de fard, car j'ai les joues roses de désir pour lui.

— Oui, je suis certaine, réponds-je. Je t'aime depuis si longtemps, Thomas. Je suis fière de devenir ta femme.

Il incline la tête et prend ma main pour m'emmener dans les couloirs déserts du palais, en compagnie de trois de ses amis et de ma suivante, Frances, jusqu'à sa chambre située au-dessus du quai.

Ses appartements sont remplis de monde : son frère est là, ainsi que plusieurs de ses compagnons. Thomas a loué les services d'un pasteur, qui patiente avec son livre de prières ouvert. Je me tourne vers mes demoiselles d'honneur et leur dis :

— Vous ne pouvez pas rester ici, allez m'attendre ailleurs. Si quelqu'un vous interroge un jour, vous pourrez affirmer que vous n'avez été témoins de rien, puisque vous n'étiez pas dans la même pièce.

Nous sommes tous fort nerveux, mais elles s'éloignent en gloussant, et cela me fait rire aussi. Puis je me tourne vers Thomas et prends la mesure de ce que nous sommes sur le point de faire.

— Et toi, est-ce que tu es sûr ? le questionné-je à mon tour. Souviens-toi que la reine s'est querellée avec toutes ses autres héritières. Je suis la seule encore autorisée à paraître à la Cour. Il est possible qu'elle accepte la famille que nous formerons, mais il l'est tout autant qu'elle nous haïsse. Elle pourrait être soulagée que j'aie abandonné mon illustre patronyme, mais elle pourrait aussi me reprocher mon bonheur. Je ne peux pas prédire sa réaction.

— Je suis sûr, confirme-t-il. Quoi qu'il arrive. Je suis sûr de vouloir t'épouser.

— Alors, commençons, déclare le pasteur.

Il entame la cérémonie et lit ces mots que je pensais ne jamais entendre dit pour moi. Il tend le livre de prières à Thomas, qui dépose sur la page une alliance en or suffisamment petite pour mon doigt, puis nous promettons chacun à notre tour de nous aimer l'un l'autre et de nous être fidèles jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Je pense bien entendu à ma sœur Catherine. Elle ne m'a pas demandé d'être le témoin de son union, et ce pour me protéger comme je protège aujourd'hui mes parentes en leur disant de m'attendre hors de cette pièce. J'ai toutefois lu tous les rapports du procès de son mariage, ainsi que de l'enquête menée sur son époux, et j'ai tout lu sur la demeure de Ned, la façon dont il l'avait préparée, servant vin et nourriture ; je sais aussi qu'ils avaient pris Jane Seymour comme seul témoin ; je sais qu'ils ont ensuite consommé leur mariage et qu'ils se sont assoupis, puis ont dû s'aider l'un l'autre à s'habiller, et Catherine a dû rentrer au palais en courant. Je sais combien elle l'aime, et qu'elle n'aurait reculé devant rien pour l'épouser. Je n'ignore pas tout ce que cela lui a coûté, et je sais aussi que je prends la même décision qu'elle : épouser un homme par amour, saisir la vie à pleines mains et prendre tout ce que je peux malgré la malice d'Élisabeth ; car je refuse d'apprendre à mourir, ou de subir mon existence en me laissant malmener. *Je veux être une épouse, et peut-être même une mère. Je veux épouser Thomas plus que je n'ai envie de vivoter au milieu de cette Cour aride et sépulcrale. J'ai vingt ans, et je suis prête à vivre. Je veux aimer, je veux goûter la vraie vie, et je veux un mari.*

Nous prenons le repas ensemble, avec la famille de Thomas et la mienne. Il me présente avec une grande fierté le fils qu'il a eu de son premier mariage et je l'accueille comme sa seconde mère. Thomas me fait ensuite faire la connaissance de son frère et de son meilleur ami, qui a insisté pour être témoin de notre mariage, ainsi que d'un vieil ami de celui-ci qui est au service de l'évêque de Gloucester. Ils restent quelque peu pantois devant moi et mes cousines de haut rang, mais la proximité dans cette pièce trop petite, la nature secrète de ces noces et les effets du vin dissipent leur timidité. De plus, Thomas est si droit, si amical et si respectueux que personne ne peut être mal à l'aise en sa présence. La conversation s'anime rapidement et nous rions tous de bon cœur, en nous mettant régulièrement en garde de ne pas faire trop de bruit, alors que la Cour est loin, occupée à célébrer un mariage de plus grande importance – mais dépourvu d'autant d'amour que le nôtre.

— Je ne l'ai jamais vu aussi heureux, m'affirme le meilleur ami de Thomas. Je ne pensais pas qu'il pourrait recouvrer la joie de vivre après la mort de sa première femme. Je suis si content. Vraiment, vous êtes un cadeau du ciel pour lui.

— Je me réjouis que père ait retrouvé le bonheur, me dit le fils de mon nouvel époux.

— Nous ne faisons plus qu'un, déclare Thomas.

Conscients de l'heure et du retour possible de la Cour, les convives ne s'attardent pas après avoir mangé et bu à notre santé. Thomas va leur ouvrir les portes et ses hommes sont surpris de le voir laisser son poste malgré l'arrivée imminente de la reine.

— Pas ce soir, décrète-t-il simplement.

Personne ne lui pose de questions. Pendant qu'il raccompagne nos invités aux grilles du palais ou à leurs appartements, je verrouille la porte et me déshabille. Je ne sais pas si je dois garder ma chemise ou non. J'ai apporté une robe de nuit, plutôt fine, pour l'occasion, mais je ne sais pas s'il est préférable de la revêtir et d'attendre auprès du feu, ou de me mettre complètement nue et de me glisser sous les draps. Je ris de cette incertitude, de cette angoisse pour de telles broutilles alors que je viens d'épouser l'homme que j'aime sans la permission d'une reine à la jalousie malade et que j'ai donc bien d'autres sujets d'inquiétude. Je reste cependant une jeune épouse lors de sa nuit de noces et il est tout à fait naturel que je me préoccupe de ce genre de détails. *Je veux plaire à mon mari, je veux qu'il retienne son souffle en me voyant vêtue de ma chemise joliment brodée, assise près de la cheminée, ou bien nue dans sa couche. Je veux que nous nous apprécions mutuellement.*

Je suis déjà à moitié dans le lit lorsqu'il tente d'ouvrir la porte, et je dois donc enfiler ma superbe robe de nuit en soie rouge cerise afin d'aller lui ouvrir ; je ne suis donc ni allongée sous les draps de manière suggestive, ni assise près du feu avec superbe ; je suis ébouriffée, rouge de honte et prise au dépourvu.

Il a dans les mains un plateau avec du vin et des petits gâteaux.

— Encore de la nourriture ? m'exclamé-je.

— Je ne suis pas maigrichon, répond-il en souriant. J'ai besoin de manger pour rester fort.

— Je t'aime comme tu es, déclaré-je. Par Dieu, tu es déjà bien assez imposant comme cela pour moi. Cela ne me dérange pas que tu perdes un peu de forces à cause de la faim.

— Goûte ceci, me prie-t-il en désignant une exquise pâtisserie aux amandes provenant des cuisines royales.

Elles nous ont été offertes par un des propres pâtissiers de la reine.

— C'est délicieux, commenté-je à la première bouchée, mais le pâtissier sait-il quelle occasion nous fêtons ?

— Je lui ai dit que je dînais avec la plus belle femme que j'aie jamais vue, répond Thomas. Il m'a lui-même proposé de préparer pour cette dame une pâtisserie. (Il me regarde prendre une petite gorgée de vin.) Veux-tu que j'aille au lit pour que tu me rejoignes ensuite ? Nous ferons comme tu le voudras.

Je me rends alors compte à quel point je suis nerveuse. J'ai rassemblé tout mon courage pour affronter cet instant, m'angoissant d'un rien alors que je suis avec un homme qui m'aime véritablement, et que j'aime de tout mon cœur. *Quoi qu'il se passe au cours de ce mariage qui sera consommé, nous l'affronterons à deux, unis par notre amour.*

— Je viens, déclaré-je en retirant la ceinture qui retient ma robe de nuit à ma taille avant de laisser sans ciller celle-ci tomber au sol.

Je le vois porter son regard sur ma poitrine généreuse, sur ma fine taille, sur cette légère déformation de mon échine qui me contraint à me tenir une épaule plus avancée que l'autre. En dehors de cette malformation minime, je suis parfaite, comme une superbe fée. Je secoue la tête pour faire cascader mes cheveux parfumés à la rose devant mon visage et cacher mes joues rouges.

— Viens donc, m'enjoint-il tout en enlevant ses hauts-de-chausses et sa chemise avant de me tendre la main.

Il me soulève, alors que je suis nue comme un ver, pour m'allonger sur son grand lit. Il s'étend ensuite et roule vers moi comme un tronc abattu, puis me prend entre ses bras et me serre contre son puissant torse.

— Mon adorée, dit-il avec tendresse. Mon amour.

Je ne reste pas toute la nuit auprès de mon époux. Je suis de retour dans mes appartements au moment où la Cour rentre, et mes dames de compagnie me déshabillent sans même s'apercevoir que je n'étais pas avec la reine. Ma suivante, Frances, me retire mes chaussures sans trahir la moindre émotion. Je suis si ivre de bonheur que je doute de trouver le sommeil de toute la nuit, mais je m'endors comme un bébé dès que ma tête touche l'oreiller et je ne me réveille que lorsque la jeune femme apporte du bois pour nourrir le feu.

Ce matin, je dois me présenter au service d'Élisabeth ; je fais donc ma

toilette et je m'habille, puis m'empresse de rejoindre la chambre de la reine. Ce n'est qu'en chemin qu'une pensée me frappe : *Il m'aime. Il m'a tenue hier comme un homme consumé par l'amour. Il m'a épousée. Il m'aime. Je suis sa femme.*

C'est comme un air qui me trotte dans la tête tout le jour. Élisabeth rencontre des ambassadeurs, se promène à cheval avec Robert Dudley, revient affamée au palais pour prendre le petit déjeuner, badine quelque temps avec l'ambassadeur d'Espagne dans l'espoir de lui faire croire qu'elle songe sérieusement à se marier, puis gagne un peu d'argent aux cartes avant d'emmener sa Cour à table ; toute la journée, je me répète : *Il m'aime. Il m'a tenue hier comme un homme consumé par l'amour. Il m'a épousée. Il m'aime. Je suis sa femme.*

Lorsque la Cour a terminé de manger, et que la grand-salle est préparée pour la danse et la représentation d'une troupe de saltimbanques, je file vers les grandes portes pour retrouver Thomas, grand comme un arbre, triant sur le volet les habitants de Londres venus assister au bal.

— Bien le bonjour, lady Mary, me lance-t-il tout fort. Bonjour, madame Keyes, ajoute-t-il tout bas.

— Bien le bonjour, cher époux, répliqué-je en lui souriant. Je suis venue te demander si je peux secrètement venir te rejoindre cette nuit, quand la Cour sera endormie.

— J'y compte bien, s'exclame-t-il faussement indigné. Plus encore, tu as l'obligation de venir me retrouver. J'attends de mon épouse qu'elle se montre très obéissante.

— Je le serai, lui promets-je avant de voir l'un des hommes de William Cecil approcher des portes. (Je souris à mon mari avant de m'en aller.) J'en ai fait le serment.

La première nuit, nous dormons tous deux à poings fermés jusqu'à l'aube, dans les bras l'un de l'autre. Quand sa tête repose sur l'oreiller tout contre la mienne, nous sommes égaux, son grand front touchant le mien, bien plus étroit, et ses lèvres délicates se posant sur les miennes. Ses jambes, quand il les étire, font toute la longueur du lit, et ses pieds dépassent, tandis que je n'occupe que la moitié du matelas ; côte à côte, pourtant, les rideaux du baldaquin fermés autour de nous, nous sommes égaux, et nous ne formons plus qu'un.

La deuxième nuit, je me réveille à minuit, lorsque résonnent les cloches de l'abbaye de Westminster qui sonnent le long et sinistre glas annonçant un décès.

— Élisabeth, soufflé-je encore endormie.

C'est mon espoir qui parle, avant même toute pensée cohérente. Je me réveille donc dans la joie, entre le rêve et le soulagement d'entendre annoncer la mort d'Élisabeth, conduisant au couronnement de ma sœur.

Thomas aussi se réveille au son des cloches et il se lève précipitamment, baissant la tête pour ne pas se cogner aux poutres.

— Je dois aller prendre mon poste, déclare-t-il en enfilant tant bien que mal sa livrée.

Je me redresse aussi et me couvre de ma chemise.

— Veux-tu que je t'aide à l'attacher ? me demande-t-il alors qu'il est déjà proche de la porte.

— Non, je vais me débrouiller. Vas-y, réponds-je sans hésiter.

Je sais qu'il aura à cœur de faire son travail, de garder les portes pour protéger le palais de la nouvelle qui arrive.

Il quitte la pièce au pas de course, et je jette un châle sur ma tête comme une mendicante avant de dévaler l'escalier et de traverser la cour. J'ai bon espoir de rejoindre mes appartements sans être vue, mais je croise Thomasina en arrivant à hauteur des appartements des dames. Il lui suffit d'un regard pour remarquer mon aspect dépenaillé, mais elle n'a visiblement pas le temps de faire de commentaires.

— Elles sonnent pour Kat Ashley, dit-elle alors que les volées continuent. Que Dieu la bénisse. Nous l'avons perdue.

— « Perdue » ? répété-je bêtement.

— Elle est morte. Sa santé s'est dégradée rapidement. La reine est inconsolable, explique Thomasina. Elle a quitté le bal et a ordonné qu'on fasse sonner le glas, puis que la Cour se mette en deuil. Elle dit que Kat était comme une mère pour elle.

— C'était le cas, confirmé-je solennellement.

Au fond de moi, je songe que cet amour n'a pas empêché Élisabeth de faire arrêter Kat Ashley et de la faire enfermer à la Tour de Londres.

Je rejoins en trombe ma chambre à coucher pour récupérer mon capuchon, puis je me précipite vers les appartements royaux, où je trouve la chambre d'apparat plongée dans la pénombre, les fenêtres occultées, et

chacun parlant à voix basse de la triste nouvelle. Dans les appartements privés, les courtisans de plus haut rang murmurent entre eux. Kat Ashley manquera à beaucoup, mais tout le monde sait aussi que sa disparition offre l'occasion à une autre de prendre sa place à l'oreille de la reine.

Je m'approche de la porte de la chambre à coucher et je vois tante Bess en sortir, l'air éreintée.

— Voulez-vous bien me remplacer pendant une heure ? me demande-t-elle. Sa Majesté veut qu'il y ait toujours au moins deux dames de compagnie avec elle pour l'aider dans son deuil.

Je hoche la tête et entre dans la pièce, qui n'est éclairée que par le feu qui brûle dans la cheminée. L'ambiance est sombre et oppressante. Élisabeth est allongée dans son lit, les draps relevés jusqu'au menton, entièrement vêtue, à l'exception de ses chaussures qui sont posées au pied du lit. La fraise à son cou est écrasée contre le matelas, et la peinture sous ses yeux est diluée par ses larmes ; son oreiller est taché de céruse et sa perruque est de travers. Dans le deuil, pourtant, Élisabeth a presque un air enfantin. Sa souffrance est aussi brute que celle de tous les orphelins qui courent les rues de la cité. La reine est toujours seule, même au milieu d'une Cour de flatteurs et d'opportunistes ; aujourd'hui, avec la mort de la femme qui s'est tenue à ses côtés depuis l'enfance, elle se rend une fois de plus compte de son isolement. Kat Ashley l'a aidée quand elle a perdu son nom. Elle qui fut une princesse chérie, la fille d'une épouse adorée, a ensuite été mise de côté, oubliée, déchue de son titre et de son nom. Kat Ashley a pris sous son aile une petite fille anéantie, et elle l'a aidé à se reconstruire ; elle lui a donné le goût de l'étude et de la religion ; elle lui a appris à survivre et à être rusée, à ne faire confiance à personne. Kat était l'unique personne au monde à l'aimer à l'époque, et elle n'est plus. Élisabeth enfouit son visage dans l'oreiller pour étouffer ses sanglots déchirants, et je comprends qu'elle est effectivement seule, désormais, et qu'elle comprendra enfin ce que cela fait d'être arraché à quelqu'un que l'on aime ; peut-être aura-t-elle enfin pitié de Catherine, une orpheline arrachée à son époux et à son fils.

William Cecil pénètre dans les appartements royaux et attend de me voir sortir de la chambre privée pour me demander de transmettre un message à la reine alitée.

— Elle ne reçoit personne, dis-je sur un ton hésitant. C'est Blanche Parry

qui est la première dame de la chambre.

Il se penche afin de pouvoir me parler à voix basse.

— Il serait bon qu'elle entende cela de votre bouche, insiste-t-il, étant donné que je ne peux pas lui apprendre la nouvelle moi-même.

— Je ne suis guère la mieux placée pour annoncer une mauvaise nouvelle à Sa Majesté, me défends-je.

J'ai un très mauvais pressentiment, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de ma sœur, car William Cecil ne me torturerait pas ainsi s'il était arrivé quelque chose à Catherine.

— Que se passe-t-il ? demandé-je.

— Henry Stuart, lord Darnley, a épousé Marie I^{re} d'Écosse, m'apprend-il calmement. Soyez discrète.

Il n'a pas besoin de me mettre en garde, car je comprends bien à quel point cela est terrible pour l'Angleterre. Je conserve donc une expression neutre et répète :

— Henry Stuart ?

— Oui, et elle l'a fait roi.

Mon expression se fige, comme celle d'une statue. *Marie I^{re} d'Écosse doit être éperdument amoureuse, ou simplement folle, pour avoir légué sa Couronne et son trône à un jouvenceau qui pourrait vendre l'Écosse pour un souverain d'or.* Je suppose qu'elle souhaitait tant redevenir l'épouse d'un roi qu'elle a décidé d'en introniser un elle-même, préférant oublier le fait que Henry est un courtisan sans aucune grâce régaliennne.

William Cecil, satisfait de mon flegme face à cette annonce, poursuit :

— Elle s'est mise dans une situation où elle ne pourra plus jamais espérer accéder au trône d'Angleterre – étant catholique et, aujourd'hui, mariée à un dameret sans autorité. Elle n'est plus une menace, désormais. Nous n'aurions jamais accepté Robert Dudley comme roi d'Angleterre au bras de la reine Marie, et nous n'accepterons pas non plus le jeune Darnley. Nous ne laisserons jamais des papistes monter sur le trône, et même les Français n'apporteront pas leur soutien à Marie, avec le mari qu'elle s'est trouvée.

— Elle a commis une grave erreur, soufflé-je. Elle a renoncé à tous ses espoirs pour un garçon.

— Effectivement. D'évidence, elle s'est laissé convaincre par son époux et son beau-père, qui lui assurent avoir les moyens de défaire ses ennemis. Ils l'ont déjà persuadée de lever une armée pour combattre son propre peuple et

les lords protestants : ses sujets qui partagent notre foi. Elle s'est placée en ennemie de l'Angleterre, ce qui ne laisse plus qu'une héritière possible. Marie I^{re} d'Écosse étant l'ennemie de notre religion, Margaret Douglas étant à présent sa belle-mère, votre sœur est dorénavant seule en lice. Sa Majesté le comprendra, et vous devez donc lui apporter cette nouvelle vous-même, puis rester avec elle afin qu'elle constate votre loyauté envers elle.

La fureur d'Élisabeth contre la reine rivale remplace instantanément son chagrin. Elle quitte son lit et donne l'ordre de préparer des funérailles privées pour Kat Ashley, puis interrompt une séance du Conseil privé pour exiger que le royaume déclare la guerre à nos ennemis du Nord.

Une rébellion éclate en Écosse : le demi-frère de la reine, le comte de Moray, se soulève contre elle. Il l'a lui-même accueillie en Écosse et a fait partie de son Conseil, mais il est un fervent protestant et ne supporte pas de voir sur le trône une papiste ayant fait roi un parvenu papiste. Élisabeth n'a aucune envie de se battre pour la religion, mais elle apporte son soutien au comte de Moray, le bâtard James Stuart, contre son hérétique de reine et demi-sœur. Elle lui fait parvenir une importante somme d'argent pour l'aider à payer ses alliés, et chaque message que nous recevons nous parle de l'évolution de son complot et nous demande un appui toujours plus grand. Le Conseil privé s'interroge, et va même jusqu'à nous interroger nous, les dames d'honneur : à quoi pense la reine en soutenant ainsi un renégat dans sa lutte contre sa souveraine proclamée, en lui envoyant des fortunes sans dépêcher de troupes, en faisant suffisamment pour encourager la révolte, mais pas assez pour garantir sa victoire ? L'ambassadeur de France arrive à la Cour, bouillant de rage, et déclare que si Élisabeth soutient les rebelles protestants contre la légitime reine catholique et à moitié française, son pays aussi interviendra. C'est alors que, subitement, Élisabeth perd tout intérêt pour la cause protestante et pour celle du bâtard insurgé ; subitement, elle se souvient de sa loyauté envers une reine alliée. Renverser un monarque revient à menacer tous les monarques. Soudain, Élisabeth se radoucit.

Nous ne recevons d'ailleurs plus d'Écosse que les nouvelles du triomphe de la jeune souveraine, et Élisabeth déteste faire partie des perdants. Marie I^{re} d'Écosse lève une armée qu'elle mène elle-même ; elle donne la chasse à son demi-frère dans une série d'escarmouches et finit par le bouter hors de ses frontières. Il se présente à notre garnison de Newcastle-upon-Tyne et implore

qu'on lui envoie des renforts, puis il chevauche vers le sud, tel un petit animal chétif, et arrive à Londres, où il tombe des nues en se découvrant l'objet de vives critiques de la part de celle qui a soutenu sa rébellion, qui lui reproche aujourd'hui son manque de loyauté envers sa souveraine et demi-sœur. Thomasina et moi échangeons un regard désabusé lorsque Élisabeth laisse Moray et la cause protestante moribonds, et la Cour désarmée, incapable de dire ce que sa reine cherche véritablement.

Son comportement ne me surprend guère, car elle n'est ni constante ni cohérente dans ses réactions vis-à-vis de moi, de Catherine ou de ses enfants. Élisabeth est guidée par la peur et prend ses décisions sur le vif, se laissant guider par ses angoisses, avant de changer d'avis sans sourciller. Marie I^{re} d'Écosse ne deviendra jamais l'héritière du trône d'Angleterre, désormais, mais Élisabeth refuse de reconnaître la légitimité de ma sœur, car elle est tout autant effrayée par une femme impuissante et réduite à l'état de prisonnière qu'elle l'est d'une armée ennemie franchissant ses frontières. Elle ne libérera pas Catherine, qui pourrait mourir dans les appartements où elle est confinée, si elle n'obtient pas la permission de retrouver son époux et son fils. La Cour, le Conseil privé, les alliés de la reine et même ses ennemis cherchent à déceler chez elle une logique et une stratégie, sans voir que ses décisions concernant ses cousines – qu'il s'agisse de Catherine ou de la reine Marie – ne sont aucunement motivées par le bon sens mais qu'elles sont mues par la malveillance. C'est pour elle un jeu de rivalités, et non de politique. Je le sais, car toutes ses cousines souffrent de sa malignité, y compris moi.

Été 1565, palais de Whitehall, Londres

Je suis allongée entre les bras de Thomas, écoutant sa lente respiration tout en regardant, par la fenêtre en face de son lit, le ciel qui pâlit progressivement avant de se teinter de l'éclat rose et or de l'astre levant. Je ne bouge pas d'un cheveu, car je ne veux pas réveiller mon homme ; je veux que cet instant dure éternellement. Étendue tout contre ce géant qui me serre, son souffle chaud me caressant la nuque, je savoure un intense sentiment de sérénité et de joie.

C'est alors que quelqu'un frappe tout doucement à la porte, et je suis instantanément aux aguets, craintive. *Personne ne sait que je suis ici ; je ne dois pas être trouvée ici !* Je me redresse dans le lit ; Thomas se réveille et se

redresse d'un bond. Il a le sommeil d'une sentinelle : il ne dort que d'un œil. Il avance tel un grand félin, silencieusement, vers la porte tandis que je tire la couverture jusqu'à mon menton par souci de pudeur et me lève ainsi drapée. Je bats en retraite dans la pièce afin de ne pas être visible de la porte. Thomas enfle ses chausses, vérifie d'un coup d'œil que je suis bien dissimulée, m'adresse un hochement de tête pour m'indiquer de ne pas faire de bruit, puis demande à travers la porte fermée :

— Qui va là ?

— Thomasina, la naine de la Cour ! s'annonce-t-elle discrètement mais avec urgence. Ouvrez donc, Thomas Keyes, grand benêt.

Il réprime un sourire et ouvre la porte, barrant d'un bras l'accès à sa chambre. Thomasina n'a cependant pas besoin de baisser la tête pour passer dessous. Elle entre sans tarder, puis m'aperçoit.

— Je savais que je vous trouverais ici, lance-t-elle à bout de souffle. Alors, c'est vrai. Vous êtes mariée. Vous feriez bien de vous habiller et de venir immédiatement. Elle sait.

— Comment se peut-il ? m'enquiers-je d'un air médusé.

— Je l'ignore. Elle a demandé à vous voir dès son réveil, ce matin, Dieu seul sait pour quelle raison, et il est apparu que vous n'étiez pas dans votre chambre.

— Je pourrais inventer une histoire, dis-je en enfilant ma robe avec des gestes paniqués tandis que Thomas m'aide à la nouer dans mon dos. Je pourrais raconter que je rendais visite à une amie malade.

— Attendez, laissez-moi faire, se propose Thomasina en poussant Thomas. Grand bêta. Je dois partir. Il ne faut pas que l'on vous trouve dans votre chambre en compagnie de deux dames comme nous, Thomas Keyes ! Imaginez un peu le scandale !

Pour la première fois, je ne la reprends pas lorsqu'elle nous met à égalité. Rien ne servirait de préciser que je suis une princesse et qu'elle est une simple naine, et qu'elle ne peut donc pas dire « deux dames comme nous ». Elle est venue me prévenir parce qu'elle croit dur comme fer que nous sommes liées, deux petites personnes unies face au reste de ce monde dangereux. Je ne nierai plus jamais cette affinité qui nous rapproche. Elle s'est conduite en amie, et en véritable sœur avec moi.

Je ne prends pas le temps de mettre mes bas, que je fourre dans la poche de ma cape, et chausse mes souliers en vitesse.

— Qui lui a appris la vérité ? demandé-je en attachant mes longs cheveux, Thomasina m'aidant à mettre avec douceur et rapidité quelques épingles, afin de pouvoir rabattre la capuche sur ma tête.

— Une des suivantes. Elle n'a pas osé lui mentir. Elle a simplement dit que vous n'étiez pas dans votre chambre. Elle n'a pas précisé où vous vous trouviez. Toute la Cour sait depuis plusieurs mois ce que vous faites tous les deux. Vous êtes-vous mariés ?

— Oui.

— Sans la permission de la reine ?

— Aucune loi ne l'interdit, me défends-je sur un ton pédant. C'était autrefois la loi, mais elle a été abrogée.

Thomasina rit de ma bêtise.

— La reine n'a nullement besoin d'une loi pour exprimer son mécontentement, dit-elle. Demandez à Margaret Douglas. Demandez à votre sœur. Que Dieu vous vienne en aide !

Elle fait alors volte-face et sort de la pièce en courant. J'entends ses petits pieds battre les marches en pierre, puis elle me hèle :

— Dépêchez-vous !

Thomas enfle sa large chemise et saisit sa veste de livrée.

— Qu'allons-nous faire ? s'inquiète-t-il. Veux-tu que je me présente devant Sa Majesté avec toi ?

— Non. Tu ne pourras de toute façon pas entrer, si elle est toujours dans sa chambre à coucher.

— Je l'ai servie loyalement depuis son accession au trône, fait-il remarquer. Elle sait que je suis son fidèle serviteur.

Je pince les lèvres pour ne pas lui faire part de mon opinion sur la façon dont Élisabeth récompense la loyauté de ses sujets. *Que dirait Robert Dudley de la reconnaissance de la reine pour sa loyauté ? Que dirait William Cecil ?*

— Je le lui rappellerai, si elle trouve à redire à notre mariage, lui promets-je.

Je me hisse sur la pointe des pieds et il se penche vers moi pour m'embrasser. Ce n'est pas un baiser rapide, ni de bonne chance. Il m'enlace et me serre contre lui. Il m'embrasse avec ferveur, comme s'il n'allait plus jamais me revoir.

— Je t'aime, me glisse-t-il à l'oreille. Retrouve-moi aux portes dès que tu le peux afin de m'assurer que tu vas bien, ou bien fais-moi parvenir un

message pour que je ne m'inquiète pas.

— Oui, je reviens le plus tôt possible, dis-je en lui offrant un sourire plein de bravoure. Attends-moi. Attends mon retour.

Je rejoins au pas de course la chambre d'apparat de la reine, qui se remplit déjà de courtisans venus obtenir audience avec elle, et de visiteurs espérant capter sa volatile attention lorsqu'elle se rendra à la chapelle. La moitié d'entre eux est ici afin d'implorer sa clémence et son pardon au nom d'hommes et de femmes arrêtés pour hérésie, trahison ou sur de simples présomptions. Les prisons sont peuplées de suspects, et la Cour grouille de leurs proches. Le Conseil privé craint de voir les catholiques se soulever de nouveau contre Élisabeth en soutien à Marie I^{re} d'Écosse. Ses membres croient que ma cousine Margaret Douglas a comploté avec la France et l'Espagne afin de placer son fils papiste au bras d'une reine papiste sur le trône d'Angleterre. Le royaume a sombré dans la peur et la méfiance ; aujourd'hui, je suis moi-même gagnée par cette peur et suis devenue l'objet de cette méfiance.

Je traverse la foule jusqu'aux portes de la chambre privée. On s'écarte de mon chemin, car tout le monde sait que je suis l'une des descendantes de la famille Grey. Je sens sur moi les regards chargés de pitié de gens si menacés par la Couronne qu'ils ont décidé de se rendre à la Cour afin de se trouver des alliés. Ceux au-dessus de qui plane l'ombre de la hache du bourreau en viennent à me plaindre. Je vois deux gardes devant l'appartement privé d'Élisabeth, et ils ouvrent les portes pour me laisser entrer.

La plupart des dames d'honneur de la reine et quelques-unes des demoiselles de compagnie sont déjà présentes, et toutes parlent manifestement de mon cas. Un silence pesant s'abat sur la pièce à mon entrée et je regarde tout autour de moi, dévisageant ces femmes qui sont mes amies depuis onze ans. Pas une ne m'adresse le moindre mot.

— Où est Blanche Parry ? m'enquiers-je.

Elle est la nouvelle première dame de la chambre de la reine et pourra me dire précisément la gravité de ma situation. Lady Clinton fait un signe du menton en direction des portes closes.

— Avec Sa Majesté. Elle est fort mécontente.

Les murmures enflent soudain, mais personne ne s'adresse directement à moi. On dirait qu'elles ont toutes peur de se rendre coupables de trahison en

me parlant. Aucune ne veut donner l'impression d'être mon amie, même les dames qui, naguère, étaient fières de le clamer haut et fort.

— Est-ce vrai ? Êtes-vous mariée, lady Mary ? me demande brusquement une des plus jeunes demoiselles avant de rougir et de s'incliner devant moi. Oh, pardonnez-moi.

Je n'ai pas à lui répondre, mais je ne vais pas renier mon mariage ici et maintenant. *Je ne le renierai jamais, pas plus que l'homme que j'aime.* Au fond de moi, je me dis que tout cela est parfaitement absurde : une de mes sœurs a été exécutée pour s'être emparée du trône, et l'autre a été enfermée pour être tombée amoureuse. Voilà aujourd'hui que je dois me justifier alors que je n'ai jamais prétendu à la Couronne et que cette alliance dans ma poche, quand bien même notre amour est grand, me vient d'un roturier.

— Est-elle très en colère ? interrogé-je.

Quelqu'un siffle pour me faire comprendre l'ampleur de la tempête qui s'annonce.

— Dois-je entrer ?

— Non. Vous devez attendre ici, répond lady Clinton. Elle enverra quelqu'un vous chercher.

— Alors, je vais retourner à ma chambre pour changer de capuchon, déclaré-je.

Personne ne me fait comprendre que cela m'est interdit et je ressors donc de l'appartement de la reine, traverse de nouveau la chambre d'apparat sous les regards furtifs des courtisans, puis monte l'escalier qui mène à mes quartiers. Ma suivante, blanche comme un linge, me brosse les cheveux et attache mon capuchon sans me dire un mot. Je ne lui adresse pas non plus la parole.

En revenant dans le cabinet, je constate que quelqu'un a fait venir William Cecil, qui se tient près de la grande fenêtre, et s'entretient avec Blanche Parry et ma belle-grand-mère, Catherine Brandon. Tous les autres attendent respectueusement en retrait, tendant l'oreille dans l'espoir d'entendre ce qui se dit, mais sans oser approcher. Lorsque j'entre dans la pièce, sir William lève les yeux vers moi, puis m'offre un sourire désolé. Je m'avance vers lui et le regarde droit dans les yeux, tandis que ma belle-grand-mère se place derrière moi, comme si elle avait l'intention de me défendre.

— Ah, quelle histoire ! s'exclame doucement sir William.

Je remercie le ciel que lui, au moins, comprenne que je me suis mariée par amour et que cette affaire n'a aucune importance pour d'autres que mon époux et moi. La reine n'en est pas moins contrariée, puisque tout autre amour que celui qu'elle feint la contrarie, mais j'ai devant moi un homme sensé, qui sait que cette union est insignifiante pour le monde des grands.

— Je suis navrée de ne pas avoir demandé la permission, dis-je simplement.

— Êtes-vous vraiment mariée ? interroge-t-il.

— Oui. À Mr Thomas Keyes.

L'ombre d'un sourire se dessine sur le visage de l'homme d'État.

— Ce doit être l'homme le plus grand de toute la Cour, et vous êtes la dame la plus petite.

— Jean Dee répondrait que nous sommes comme deux opposés qui forment un tout, rétorqué-je.

— Vous avez commis une grande offense, enchaîne sir William avec un geste de la tête en direction des portes closes du cabinet de la reine.

— Une si petite offense, en vérité, contré-je. Sa Majesté s'en sentira peut-être grandement offensée, mais à tort.

Il hoche la tête pour concéder ce point.

— Dois-je aller la voir maintenant ? Je souhaiterais lui expliquer que mon mariage n'est rien d'autre qu'une affaire privée.

— Je veux bien l'escorter..., se propose ma belle-grand-mère.

— Elle ne vous recevra pas, interrompt sèchement Blanche. Elle est très en colère, lady Mary. Faire une telle chose, après tout le reste...

— Ce n'est rien du tout, tranché-je. Quant à tout le reste, si vous entendez par là l'union de ma sœur avec un jeune noble, cela n'était pas non plus une bien grande offense. Le mariage de Marie I^{re} d'Écosse est affaire d'État, mais cela n'a aucun rapport avec nous. Ma sœur et moi avons fait un choix personnel. (Je regarde toutes les demoiselles de la chambre de la reine tour à tour.) Aucune de nous n'a donc le droit de prendre mari ?

William Cecil s'éclaircit la voix pour récupérer mon attention.

— Vous devrez vous rendre au château de Windsor, dit-il, et rester là-bas le temps que Sa Majesté procède à une enquête.

— Je parlerai en votre faveur, déclare ma belle-grand-mère.

— Une enquête à quel propos ? demandé-je. Nous avons procédé à une

cérémonie en privé. Nous avons des témoins. La famille de mon époux était présente, et une suivante me tenait lieu de témoin. Nous avons un pasteur qui pourra attester que le mariage a été déclaré en bonne et due forme. Aucune enquête n'est nécessaire pour connaître les détails de ce qui s'est passé : je veux bien tout vous dire. Mr Keyes aussi acceptera de répondre à toutes vos questions.

— Sans doute, réplique William Cecil d'un air las, mais Sa Majesté veut que vous vous rendiez au château de Windsor pendant le déroulement de l'enquête.

— Sir William, l'imploré-je en lui prenant la main. Vous nous dites que les Espagnols complotent pour soutenir financièrement la reine d'Écosse, qui a épousé l'héritier du trône d'Écosse et a vaincu les insurgés protestants. Le moment est-il bien choisi pour faire perdre du temps au Conseil privé avec une si petite affaire ?

— Ou l'affaire d'une si petite personne ? plaisante-t-il avec affection.

— Oui, je suis petite, et je ne pourrais pas être plus insignifiante aux yeux de cette Cour. Mes affaires de cœur n'ont pas la moindre importance.

— Elle insiste, dit-il avec douceur. Veuillez préparer vos affaires.

J'aimerais pouvoir rejoindre Thomas sans tarder, mais deux dames m'escortent jusqu'à mes appartements afin de m'aider à réunir mes livres, mes documents, mes vêtements et mes bijoux. Puis, dès que je suis prête à partir, ce sont deux gardes qui se présentent à ma porte afin de me guider dans l'escalier privé qui mène au quai. Je cherche Thomas du regard lorsque j'arrive près des grandes portes, mais il n'est pas en vue et l'officier qui le remplace ne regarde pas dans ma direction – je ne peux donc pas lui faire signe. La chambre de Thomas, située au-dessus du portail menant à la Tamise, celle où nous avons vécu tous les deux en tant que mari et femme, est plongée dans l'obscurité et les fenêtres sont occultées. *Soit il est à l'intérieur, enfermé dans le noir, soit on l'a déjà emmené.*

— Je veux voir mon époux, Thomas Keyes, dis-je au garde qui marche à ma hauteur. Je l'exige.

— Mes ordres sont de vous escorter jusqu'au canot qui vous mènera au château de Windsor, rétorque-t-il.

— Il s'agit du capitaine des portiers, précisé-je, un soldat gradé à l'honneur irréprochable. J'insiste pour que vous me laissiez le voir.

Il penche la tête pour me regarder dans les yeux.
— On l’a emmené hors du palais, déclare-t-il avec calme. Il est déjà parti, milady.

Été 1565, château de Windsor

Je suis retenue dans trois pièces confortables qui dominent la partie haute du château. Mes portes sont verrouillées la nuit, mais ne le sont pas la journée, et je suis autorisée à sortir de mes appartements pour me promener dans les jardins royaux, toujours accompagnée par le garde en faction. J’ai le droit d’aller et venir comme bon me semble à l’intérieur du château, mais ne peux en franchir les portes. Mes quartiers sont spacieux et j’ai deux demoiselles de compagnie à mon service, ainsi que trois servantes. Mon logement est plus confortable que celui de Catherine du temps où elle était retenue dans la demeure du lieutenant de la Tour de Londres, et j’ai plus de liberté que n’en a jamais eue Jane là-bas. Je suis si heureuse de ne pas avoir été enfermée à la Tour ; je ne l’aurais pas supporté. Je ne pourrais pas survivre au même sort que Catherine, et je n’aurais pas pu endurer longtemps de voir, à mon réveil, la pelouse où ma martyre de sœur fut décapitée. Ma situation, au moins, est plus enviable.

Je mène une vie sans éclat ; je me rends à la chapelle deux fois par jour, escortée par un garde devant, et un autre derrière. Je lis, j’étudie, je couds et je joue de la musique. Je n’ai rien d’autre à faire, mais au moins ne suis-je pas à genoux devant un tyran qui me hait.

J’écris à ma sœur Catherine pour lui apprendre que je me suis, moi aussi, mariée par amour et que je n’aspirais, moi aussi, à rien d’autre qu’au bonheur avec un homme bon. Je lui dis que j’ai, moi aussi, offensé la reine par cet acte mais que j’espère son pardon, pour nous deux. Je remets la missive à l’administrateur du château, mais je ne sais pas si la lettre trouvera d’autres mains que celles des espions de William Cecil.

J’écris à Thomas Keyes, et l’exercice m’est plus ardu. Mon époux n’est pas un poète comme ce pauvre Ned Seymour. Il ne m’a pas courtisée avec des mots et de belles phrases. Je lui rédige donc une courte et simple lettre, que je ne m’attends pas à ce qu’on lui délivre. Cela importe peu que mes seuls lecteurs soient des espions. Thomas n’a pas besoin que je lui rappelle mon amour pour lui, et je n’ai pas besoin qu’il me dise le sien. Nous nous

aimons, nous sommes mariés, et nous savons ce que nous ressentons l'un pour l'autre. Quelle que soit la concision de mon message, il sait que je l'aime aussi fort et aussi profondément que le plus talentueux des poètes pourrait le dire.

*Mon très cher époux,
C'est la volonté de Sa Majesté de me garder au château de Windsor. Je prie pour recevoir son pardon, et qu'il te soit accordé aussi, dès qu'elle verra que nous n'avons pas agi par malice et que nous ne cherchions que notre bonheur.
Tu me manques terriblement. Je t'aime du plus profond de mon cœur. Je ne regrette pas notre mariage – même si j'aurais souhaité qu'il plaise à la reine. Tu es le cœur qui manque à ce monde.*

Ta femme, Mary

Les couleurs des feuillages sont aussi étincelantes que celles des bijoux de bronze, de cuivre et d'or de la reine, et les fleurs dans les jardins perdent de leur éclat, puis fanent et ne sont plus que des tiges sèches. L'été s'en va dans quelques dernières longues et chaudes journées au cours desquelles je ne manque jamais de gravir l'escalier qui mène au toit de la tour, d'où je peux admirer la rivière et les bateaux qui vont et viennent. Je l'attends tous les soirs, mais le canot royal ne vient jamais pour me ramener à Londres.

L'administrateur du château me croise un soir alors que je retourne à mes appartements, et il m'annonce que je dois faire mes bagages, car je dois partir le lendemain matin.

— Vais-je être libérée ? m'enquiers-je.

Il baisse la tête pour dissimuler son embarras, et je devine quelle sera sa réponse.

— Vous serez conduite chez William Hawtrey, m'apprend-il. Cela ne sera pas long, d'après ce que l'on m'a dit.

— Pour quelle raison ? demandé-je abruptement.

— Je suis navré, milady, mais on ne m'a rien dit de plus, répond-il en baissant de nouveau la tête.

— Mais pourquoi chez sir William Hawtrey ?

— Je ne sais rien de plus, déclare-t-il dans un haussement d'épaules. On

m'a simplement ordonné de vous y escorter.

— Apparemment, on ne m'expliquera rien non plus.

Automne 1565, Chequers, comté de Buckingham

Le trajet au départ de Windsor, la traversée du fleuve, puis des collines de Chiltern, nous prend la journée entière ; je redeviens joyeuse dès que je grimpe en selle et que je peux de nouveau admirer l'horizon verdoyant, les meulons de foin dans les champs et les jolis villages dont les habitants sortent pour observer avec de grands yeux passer les gardes, moi-même, mon valet qui chevauche à côté de moi et ma servante derrière l'un des soldats.

Nous ne voyageons sous aucune bannière, personne ne sait donc que je suis une prisonnière de la reine. C'est là une autre preuve de la crainte d'Élisabeth : elle ne veut pas que le royaume apprenne qu'elle a encore fait arrêter une de ses cousines sans aucune raison valable. Depuis le jour où elle a fait enfermer Catherine, ses sujets ont demandé que ma sœur soit relâchée, et ils ont avancé que Margaret Douglas ne pouvait être mise en prison simplement parce que son fils avait épousé une rivale de la reine. Je ne m'attends cependant pas à ce que le peuple défende ma cause comme il a défendu celle de Catherine ou de Jane. Personne ne viendra jamais tenter de me libérer : mes amis sont tous à la Cour d'Élisabeth, sous son joug ; je n'ai plus aucune famille ; mon plus cher et plus fidèle allié est mon époux, et je ne sais pas où il se trouve, ni même comment lui faire parvenir une lettre.

Sir William Hawtrey, un vieil homme respectable qui doit avoir près de quarante-cinq ans, m'accueille sur le perron de sa splendide demeure de Chequers, sa riche et jeune femme se tenant juste derrière lui, et il me prend par la main pour me guider à l'intérieur. Il fait preuve envers moi d'un étrange mélange de déférence – car je reste la sœur de la seule héritière au trône – et d'anxiété – car c'est sous la contrainte qu'il a dû accepter de me garder prisonnière.

— Par ici, m'invite-t-il à le suivre avec amabilité.

Il s'engage dans un escalier menant à l'aile nord-est, puis ouvre la porte d'une pièce minuscule contenant simplement un lit, une table et une chaise. Je tressaille violemment.

— Où sont mes appartements ? m'inquiète-je. Je ne peux pas vivre ici.

— Il s'agit d'un ordre de Sa Majesté, explique-t-il avec embarras. Selon

mes informations, ce n'est que pour une nuit ou deux. Aucune autre pièce n'était suffisamment sûre pour...

Il ne parvient pas à terminer sa phrase tant il est gêné de ce traitement.

— Sir William, déclaré-je avec gravité. Je n'ai rien fait de mal.

— Je n'en doute pas, dit-il poliment, et il est donc certain que vous serez absoute et rappelée à la Cour. Ceci n'est que temporaire – pour une nuit ou deux.

Je regarde tout autour de moi. Ma servante demeure plantée dans l'encadrement de la porte, visiblement mal à l'aise. Cette chambre est presque trop petite pour lui permettre de me servir.

— Votre servante sera logée dans une pièce voisine. Elle viendra s'asseoir avec vous la journée et vous servira les repas, annonce sir William. Vous aurez le loisir de vous promener dans les jardins à votre convenance, pour votre santé.

— Je ne peux pas vivre ainsi, me lamenté-je.

— Ce ne sera pas nécessaire ! me rassure-t-il. Vous ne resterez pas longtemps. Je ne doute pas un instant que Sa Majesté vous pardonnera et vous appellera à la Cour.

Il fait un geste du bras pour m'inciter à entrer dans la chambre, et j'obtempère. Je ne supporte pas qu'il me touche. Je déteste être bousculée, ou soulevée. Je refuse que quiconque se croie permis de me porter et de me placer où il veut sans ma permission. Je vais jusqu'à la petite fenêtre et tire un tabouret afin de pouvoir regarder au-dehors le domaine qui s'étend à perte de vue. Le paysage est splendide, comme à Bradgate, comme chez moi. *Seigneur, j'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée depuis le temps où Jane, Catherine et moi jouions ensemble, enfants !*

J'observe par les petits carreaux de la haute fenêtre le soleil se coucher. C'est un crépuscule magnifique, le soleil disparaissant alors qu'apparaît déjà la lune dans la voûte céleste. Je fais un vœu en la contemplant, comme je le fais depuis que je suis toute petite, et je repense à Jane, qui me remontrait sans cesse en me disant qu'il s'agissait d'une superstition païenne et que je devrais plutôt prier pour ce que je désire au lieu de gâcher mon énergie en vains souhaits. L'étoile du soir se détache de l'horizon tel un petit diamant et je lui adresse aussi un vœu ; j'en formule un pour Thomas auprès de toutes les étoiles du ciel.

Quelqu'un frappe doucement à la porte, puis entre, et je me détourne de la fenêtre. Il s'agit du pauvre sir William, qui semble las et préoccupé.

— Je venais simplement m'assurer que vous aviez tout ce dont vous avez besoin.

Je hoche la tête sans répondre. Le souper fut pour le moins frugal, et il le sait fort bien. Un membre de la famille royale ne devrait pas se voir servir moins de vingt plats. Ce soir, j'ai eu droit à la pitance d'une paysanne.

— Je vais écrire à la reine pour lui demander de me libérer, dis-je. Voudriez-vous porter ma lettre et vous assurer qu'elle lui soit bien remise ?

— Avec joie, accepte-t-il. Je ferai moi-même une requête. Elle doit se montrer clémentine envers vous, votre sœur et votre cousine lady Margaret – ainsi qu'envers le cadet de lady Margaret.

Je reste hébétée.

— Parlez-vous de Charles Stuart ? Il n'a pas pu être arrêté ! Il n'est qu'un enfant.

Il hoche tristement la tête.

— Il est retenu dans une demeure dans le Nord.

— Il n'a que dix ans ! me récrié-je. Sa mère est détenue à la Tour de Londres, son père et son frère sont en Écosse ; pourquoi la reine ne le laisse-t-elle pas vivre en paix chez lui, entouré de ses amis et de ses domestiques ? Ce n'est pas un homme fort, et il est seul au monde. Il n'est une menace pour personne. Il doit déjà se sentir suffisamment seul et terrifié ainsi, sans sa famille, alors pourquoi l'enfermer dans une demeure qu'il ne connaît pas et faire de lui un prisonnier ?

Le silence s'installe, car nous savons tous les deux pertinemment pourquoi Élisabeth fait cela. Elle nous envoie un message pour nous faire comprendre qu'elle s'en prendra à notre famille, même s'il ne s'agit que de pauvres jeunes enfants innocents. Elle nous montre qu'elle est comme Hérode, et qu'elle n'aime ses parents que lorsqu'ils sont morts ; ensuite, elle leur offre de grandes funérailles. Elle n'aime ses cousines qu'enfermées – ou dans la tombe.

Sir William secoue la tête d'un air dépit.

— Assurément, je prie pour qu'elle accepte de relâcher toutes ses cousines dans les plus brefs délais.

J'écris à William Cecil pour lui demander de bien vouloir réaffirmer à Sa

Majesté que Catherine et moi n'avons jamais conspiré de la moindre manière contre elle, et que, contrairement à Marie I^{re} d'Écosse ou Margaret Douglas, nous ne nous sommes jamais targuées d'être de possibles héritières au trône. Nous sommes toutes deux tombées amoureuses, mais cela n'est pas un crime. Nous nous sommes mariées sans son consentement, mais cela n'est pas illégal.

Je reçois un bref message anonyme en réponse pour me faire savoir que ma sœur et son fils sont toujours à Ingatestone et se portent bien, et que son fils aîné est à Hanworth avec sa grand-mère, tandis que son époux est toujours enfermé à la Tour de Londres. Mon mari, Thomas Keyes, est retenu à la prison de la Fleet. L'auteur anonyme de ce billet m'annonce qu'il sera demandé à la reine de soulager les difficultés de notre enfermement – surtout celles de Thomas Keyes, qui est détenu dans les plus atroces conditions. Le sujet sera présenté à la reine « dès que le moment sera opportun. »

Je reste assise longtemps dans ma chambre, la missive entre les mains, avant de reprendre mes esprits et de la jeter au feu. Je comprends que la souveraine est encore de très mauvaise humeur et que personne n'ose lui soumettre la moindre requête, pas même William Cecil. J'ai la confirmation de ce que je savais déjà : Élisabeth n'a pas la moindre compassion ni pitié pour ma sœur et moi. J'ai aussi appris que Thomas souffre à cause de moi. Je me demande ce que l'auteur de la note entend par ces « atroces conditions » dans lesquelles mon époux est retenu prisonnier. Je crains qu'on ne l'ait emprisonné dans une cellule étriquée. Je sais qu'il s'en trouve à la prison de la Fleet qui sont basses de plafond, très humides, et infestées de rats. *A-t-on enfermé mon beau et colossal mari dans une petite cage ?*

Cela doit être humiliant pour lui, je le sais, d'être détenu à la prison de la Fleet, qui est le lieu de détention de tous les criminels, faussaires et ivrognes. Lors de la venue de sir William, le lendemain juste avant mon maigre repas, je lui demande s'il a des nouvelles de Thomas Keyes.

J'ai appris à déchiffrer son regard anxieux, sa façon de regarder ses pieds et de plisser le front, avant de porter la main à ses cheveux gris.

— Non, je n'ai aucune nouvelle, dit-il. Je n'ai entendu que des rumeurs.

— Rapportez-les-moi, je vous prie.

J'éprouve une étrange sensation de déchirement dans mes entrailles et jusque dans ma poitrine, et je comprends qu'il s'agit du chagrin et du manque que mon bien-aimé laisse dans mon cœur. J'aime Thomas et il souffre à

cause de moi. Je n'aurais jamais cru pouvoir regretter de l'avoir épousé, mais cela viendra, s'il continue de subir ce sort affreux par ma faute.

— Je vous en conjure, sir William, dites-moi tout ce que vous savez.

— Il est retenu à la prison de la Fleet, m'annonce-t-il. Au moins, l'hiver arrive et la peste ne l'a pas frappé.

La lettre disait donc vrai, ce dont je ne doutais aucunement. La prison de Thomas se trouve sur la Fleet, la rivière la plus sale de Londres. Sa cellule sera humide et glacée durant l'hiver. Les prisonniers doivent payer eux-mêmes leur bois de chauffage, leurs couvertures et leur matelas. Si la famille de Thomas ne lui envoie pas d'argent et de nourriture, il périra. Il n'est plus tout jeune ; il ne survivra pas d'être si durement confiné.

— On lui a attribué une très petite cellule, déclare sir William d'une voix désolée. (Il lève alors les yeux sur cette pièce exiguë, presque entièrement remplie par le lit et la table poussée dans un coin, ainsi que la petite fenêtre.) Lui, bien sûr, est un homme qui a besoin de place.

Je pense à la première fois que j'ai vu Thomas, debout devant les grandes portes du palais de Whitehall, les pouces enfoncés dans sa lourde ceinture de cuir, ses larges épaules bien hautes, sa présence imposante et gracieuse à la fois. Pour un homme de son envergure, il est remarquablement lesté et vif d'esprit. Je me souviens de son sourire lorsqu'il me voit, et de sa façon de poser le genou à terre pour me parler.

— Quelles dimensions fait sa cellule ? (J'ai du mal à me faire une image avec ce que me dit sir William.) Quelles dimensions fait-elle, exactement ?

Il s'éclaircit la voix avant de répondre avec réticence :

— Il ne peut pas se tenir debout. Il doit se pencher. Comme il ne peut pas non plus s'allonger de tout son long dans le lit, il doit dormir recroquevillé.

Je revois Thomas, ses pieds dépassant du lit à cause de sa trop grande taille – près de sept pieds. *On ne l'enferme pas : on le broie.*

— Il doit beaucoup souffrir, dis-je avec gravité.

— Et on ne lui donne rien à manger, ajoute sir William d'un air honteux. Il doit chasser ce qu'il peut, vermine ou petits oiseaux, à l'aide d'une fronde afin de se nourrir.

Je me plaque une main sur la bouche, effarée.

— C'est un véritable supplice, m'indigné-je dans un souffle.

Sir William acquiesce.

— Je suis vraiment navré, milady.

Elle a donc gagné. Je renierai notre mariage et implorerai son pardon à genoux, comme une esclave. Je veux bien devenir la naine de sa Cour, sa bête de foire. Si elle consent à libérer Thomas avant qu'il soit tout tordu, je veux bien accepter de ne plus jamais le revoir, de ne plus jamais parler de lui. J'écris une nouvelle lettre à William Cecil dans laquelle je m'abaisse à tout cela ; je suis décidée à ramper devant la reine et à implorer sa clémence comme le pire des pécheurs à l'heure de sa mort. Je dis aimer mieux mourir qu'offenser Sa Majesté, et je signe tout cela de mon nom de jeune fille, mon ancien nom : Mary Grey. Je ne mentionne pas Thomas. Je montre qu'il n'est rien pour moi, que je l'ai oublié, que notre mariage ne vaut rien. Puis il ne me reste plus qu'à attendre de voir si Élisabeth sait se montrer magnanime en cas de victoire totale, elle qui ne l'a jamais été dans aucun autre cas.

Hiver 1565, Chequers, comté de Buckingham

Agnes Hawtrey ne me voue guère d'affection, étant donné que l'argent déboursé pour me loger est directement déduit du budget de sa maisonnée, et ses voisins qui viennent lui rendre visite en cette période de Noël ne sont pas autorisés à me rencontrer. Ma présence chez elle ne lui apporte aucun bénéfice ; elle n'a même pas le droit de me faire parader en public. Mais puisque je suis la seule personne, à l'exception de sa vieille tante et de sa cousine, à bien vouloir prêter l'oreille aux rumeurs qui lui parviennent de Londres, c'est moi qu'elle vient voir lorsqu'elle ne peut plus se retenir de partager un croustilleux secret.

— Il faut que je vous raconte quelque chose, commence-t-elle. Je dois le répéter à quelqu'un. Mais vous devez me promettre de ne pas dire à mon mari, ni à personne d'autre, que je suis venue vous parler de la reine.

— Je refuse d'entendre parler de complot, m'empressé-je de répondre. Je ne veux pas entendre ce que vous savez.

— Cela n'a rien d'un complot, et d'ailleurs tout le monde le sait déjà, précise-t-elle vivement. Lord Robert Dudley a demandé sa main à la reine et elle a accepté de l'épouser à la Chandeleur !

— C'est impossible ! m'exclamé-je. Vous devez vous tromper. J'aurais juré qu'elle ne l'épouserait jamais, ni personne d'autre.

— Et pourtant ! Elle va l'épouser ! Le mariage aura lieu à la Chandeleur.

— D'où tenez-vous cela ? demandé-je sur un ton dubitatif.

— Tout le monde le sait, répond-elle. Sir William me l’a rapporté lui-même, mais je tiens cette nouvelle d’une amie dont le cousin travaille pour le duc de Norfolk, qui dit que cette union ne devrait jamais avoir lieu, mais qu’il ne peut pas l’empêcher. Oh ! (Elle sursaute lorsqu’une idée lui vient.) Mais qu’en sera-t-il de vous ? Si elle se marie, acceptera-t-elle de vous relâcher ?

— Elle n’a déjà aucune raison de ne pas me libérer maintenant, rétorqué-je. Je ne suis aucunement sa rivale lorsqu’il est question de l’affection de Robert Dudley. Si elle se marie, toutefois, et si par chance elle met au monde un fils, elle aurait encore moins de raisons de nous garder enfermées, ma sœur et moi. Si elle se marie, peut-être consentira-t-elle au mariage de ses demoiselles de compagnie.

— Quelles noces ce seront ! s’émerveille-t-elle. Elle accordera certainement son pardon à certains prisonniers le jour de la cérémonie.

— La Chandeleur. Il faudra donc attendre février, dis-je en pensant à Thomas croupissant dans sa petite cellule glaciale, couché sur un sol détrempé, affamé.

Printemps 1566, Chequers, comté de Buckingham

Je ne célèbre Noël d’aucune manière dans ma prison de Chequers. Je crains que la joie ne soit pas non plus du côté de ma sœur à Ingatestone, ni de son époux à Londres, dans la demeure de sir John Mason. Peut-être le jeune Teddy aura-t-il droit à un cadeau de sa grand-mère à Hanworth, peut-être un bonhomme en pain d’épice, mais il doit bien se douter, depuis le temps, qu’il ne recevra pas de vœux de la part de ses parents. Je sais que mon époux, Thomas, doit avoir atrocement froid et faim. Je pense à lui en sentant l’air de plus en plus mordant, et en voyant la neige arriver au cours du mois de janvier. Je l’imagine se tordre le cou pour regarder par sa petite fenêtre dans l’espoir de voir un moineau qu’il pourrait attraper pour se mettre un maigre morceau de viande sous la dent. Je suppose qu’il doit avoir fabriqué des pièges pour attraper les rats. Je l’imagine accroupi devant un feu chétif de petit bois pour tenter de se réchauffer, ou bien ratatiné dans son lit la nuit avec l’insoutenable impossibilité d’étendre ses jambes, de se dresser de toute sa hauteur et de dormir autrement qu’en boule.

On me rapporte que l’ambiance à la Cour n’est pas non plus à la joie. Élisabeth a sombré dans une jalousie dévastatrice en apprenant que sa

cousine et souveraine rivale attendait un enfant. Marie I^{re} d'Écosse et son jeune époux, lord Henry Darnley, sont sur le point de donner à l'Écosse un héritier, un enfant de plus qui pourra revendiquer le trône d'Angleterre à la mort d'Élisabeth. Quand sir William me l'annonce, je ressens un de ces rares instants de soulagement d'être si loin de la Cour. Je n'ose songer au supplice que devront subir les demoiselles de compagnie entre les mains d'Élisabeth dans le cas où la reine Marie mettrait au monde un garçon. J'aimerais tant être avec Catherine pour l'entendre glousser en imaginant cela. Dès qu'Élisabeth tente de faire disparaître l'une de ses héritières, nous mettons au monde d'autres prétendants à la Couronne. Comme cela serait drôle, si ce n'était si tragique.

Robert Dudley est toujours persuadé qu'Élisabeth l'épousera à la Chandeleur, comme elle lui en a fait la promesse, mais le mois de janvier se termine et la Chandeleur passe sans que le mariage soit organisé. Je ne parviens pas à comprendre comment elle réussit à le faire attendre – sans doute en lui faisant d'autres promesses ou en lui affirmant que ce n'est qu'une question de temps –, mais l'aumônier de la reine annonce lors d'un sermon que la Chandeleur n'existe plus, que c'est désormais une hérésie, ce qui revient sans doute à annuler aussi les fiançailles avec sir Robert.

La combativité d'Élisabeth se mue en angoisse lorsque la reine Marie déclare être la souveraine légitime d'Angleterre. La question de savoir qui succédera à Élisabeth n'a plus lieu d'être, puisque Marie I^{re} d'Écosse la proclame usurpatrice. Elle brandit le soutien du nouveau pape, Pie V, pour valider sa prétention au trône, et c'est toute l'Europe qui se retourne contre Élisabeth. L'Espagne se range derrière Marie en vertu de sa foi ; la France parce qu'elle est liée à sa famille royale ; et la moitié de l'Angleterre serait prête à la soutenir si elle franchissait la frontière à la tête d'une armée catholique. Elle pourrait livrer une guerre sainte contre l'Église anglicane et s'octroyer de bon droit la Couronne, avec l'aval de l'Église de Rome. Tout ce à quoi je pense, bien sûr, durant la seule demi-heure où je suis autorisée à marcher dans les jardins figés par la glace, est que mon affront et celui de Catherine sont autrement plus insignifiants que cette déclaration de guerre de la part de Marie I^{re} d'Écosse. Je sais cependant que cela aura plongé Élisabeth dans un accès de terreur jalouse qui l'empêchera de penser à autre chose. Elle refusera de parler de qui que ce soit d'autre et n'aura de pitié pour personne.

J'écris une autre lettre à William Cecil pour lui rappeler que Catherine et

moi n'avons rien fait pour chercher à contraindre la reine à nous nommer à sa succession et que nous n'avons aucunement l'intention de briguer le trône. Je lui dis aussi que nous sommes protestantes, comme lui et Sa Majesté, et que si les papistes la menacent, elle peut compter sur notre amitié ; elle a l'occasion de montrer à tous sa dévotion pour notre foi commune. Nous pouvons nous tenir à ses côtés, face à la Cour. Nous pouvons renforcer sa légitimité au trône. Enfin, j'ajoute un paragraphe pour l'implorer, au moins, d'allouer à Thomas Keyes une cellule plus grande et de lui accorder la permission de sortir marcher.

« Je le renie, écris-je. Que notre mariage soit annulé, comme s'il n'avait jamais eu lieu. J'accepte de ne plus jamais le revoir, si vous consentez à le relâcher. »

Je signe une fois de plus « Mary Grey », désavouant mon amour, désavouant notre union, et me désavouant moi-même. Puis, j'attends encore une réponse.

Je me sens bien bête de ne pas avoir anticipé ce qui allait se passer. Les espions de William Cecil jouent avec lord Darnley comme s'il s'agissait d'un petit chiot. Ils le dressent et lui apprennent des tours, comme à Jo, le dogue de ma sœur. D'abord, ils aiguillonnent sa fragile virilité en lui disant qu'il n'est pas un véritable roi puisqu'il se contente d'obéir à sa femme, qui lui dénigre à présent le titre de roi consort. Ils lui affirment qu'elle ne se repose aucunement sur lui, alors que Dieu place l'époux avant la femme, mais qu'elle écoute son conseiller et secrétaire particulier, David Rizzio. Ils sous-entendent qu'elle obéit aux Italiens, qu'elle préfère cet étranger à son propre mari, et même qu'elle couche avec lui. Il se pourrait même, selon eux, que l'enfant qu'elle porte ne soit même pas légitime. Ils alimentent son jeune esprit ivre et corrompu avec des contes d'amour défendu et de trahison, jusqu'à ce qu'il fasse un jour irruption dans la chambre à coucher de la reine en brandissant un pistolet chargé, qu'il pointe droit sur le ventre de son épouse enceinte en exigeant d'elle qu'elle lui livre Rizzio. Bien entendu, Cecil et Élisabeth n'auraient rien trouvé à redire si au cours de ce malencontreux incident le coup était parti et avait tué l'enfant avec sa mère. Darnley, le joli garçon, aidé d'une poignée d'amis, tire de force le secrétaire particulier de la reine de sa chambre privée tandis que celui-ci supplie qu'on lui laisse la vie sauve et s'accroche à la robe de Sa Majesté ; puis ils le

poignardent à mort dans l'escalier privé de la reine. Une fin atroce, un terrible complot. C'est ainsi qu'Élisabeth et son conseiller résolvent une grave crise politique. *Je devrais remercier le ciel que Catherine et moi ne soyons que prisonnières.*

J'ai espoir que mon beau-frère, Ned Seymour, sera libéré. Son geôlier, sir John Mason, qui le haïssait tant, est mort et le Conseil ne parvient pas à lui trouver de remplaçant. Personne ne veut être le geôlier d'un noble enfermé sans bonne raison ni charges contre lui. Je demande à lady Hawtrey si son amie à la Cour pense que la reine pourrait songer à réunir Ned et Catherine. Cela changerait drastiquement la façon dont ma sœur envisage sa condition de prisonnière. Chaque mois qui s'écoule, j'entends dire qu'elle se laisse de plus en plus aller à la solitude et au chagrin. Agnes me dit que non : Élisabeth ne veut pas prendre le risque de voir venir au monde un autre petit Seymour, un autre héritier au trône. Je pense toutefois qu'elle a tort. À n'en pas douter, la souveraine doit, avec tout ce qui se passe en Écosse, libérer Ned, ainsi que nous tous. Elle doit montrer au royaume qu'elle soutient la cause protestante contre la conspiration catholique.

Marie I^{re} d'Écosse a très habilement réussi à retourner la situation en sa faveur en manipulant son époux, le faible lord Darnley. Elle nie avoir peur de lui, et être horrifiée qu'il ait pu perpétrer ce crime de lèse-majesté et le meurtre de son loyal conseiller ; elle a tiré son jeune mari des griffes de ses traîtres d'amis avinés. Il s'est retourné contre eux et dément avoir pris part à cette attaque contre sa femme, comme à l'assassinat de son conseiller. La reine Marie prend elle-même la tête d'une armée pour débusquer ces traîtres, et gagne ainsi le soutien des lords protestants d'Écosse. Elle se montre prompte et hardie, et vainc ses adversaires tout en gagnant certains opposants à sa cause. Élisabeth, qui fait au mieux pour ne pas perdre pied dans cette valse politique, clame à présent sa stupeur face aux terribles événements qui se déroulent en Écosse, et se dit soucieuse pour la sécurité de sa chère cousine. Elle exhorte publiquement Marie à faire attention à elle, surtout dans l'attente de son enfant.

Bien entendu, cela ne trompe personne, mais tout le monde se demande à présent si Marie I^{re} d'Écosse osera mener ses troupes victorieuses plus au sud et franchir notre frontière. Elle a affirmé qu'Élisabeth était illégitime, en tant qu'enfant autant que souveraine. Elle a pu s'apercevoir que cette dernière est

une dangereuse ennemie n'hésitant pas à manipuler et assassiner pour parvenir à ses fins. *La reine Marie a découvert toute l'ampleur de sa propre puissance. Que fera-t-elle ensuite ?*

Je ne peux m'empêcher de me demander si elle envahira l'Angleterre et si les catholiques l'accueilleront comme leur sauveuse. *Dans ce cas, et si elle venait à remporter la victoire, déciderait-elle de relâcher ses autres cousines ? Elle commencerait par libérer sa belle-mère, Margaret Douglas, mais pourquoi ensuite ne pas nous rendre, à Catherine et moi, notre liberté ? Se montrerait-elle plus clémente envers mes neveux, elle qui attend un enfant ?* J'ai le souffle coupé de me dire que ce sera peut-être une papiste qui délivrera les sœurs de Jane Grey. Elle ne pourrait aucunement être une cousine plus tyrannique qu'Élisabeth.

Été 1566, Chequers, comté de Buckingham

Chaque jour débute un peu plus tôt et je regarde de ma fenêtre les arbres verdir lentement jusqu'à revêtir un feuillage verdoyant. Je me couvre désormais, pour aller me promener dans les jardins, d'un châle et non plus d'une épaisse cape. Le ramage des oiseaux résonne partout. Un matin, j'entends le chant d'un coucou si proche que je peux l'espace d'un instant me croire de retour à Bradgate, Catherine me prenant par la main pour traverser en courant un champ fraîchement labouré tout en s'extasiant : « Viens ! Allez, viens ! Nous pourrions peut-être le voir. Apercevoir un coucou porte chance. »

J'ai tant besoin de liberté en cette saison. Je vois les lapins sous les haies et les lièvres franchir en bondissant le terrain du jeu de quilles au petit matin. J'entends le glapissement du renard la nuit et les ululements que les chouettes se lancent amoureusement d'une cheminée à l'autre. L'arrivée du printemps, et la renaissance de la nature, me rappelle avec plus d'éclat que je suis jeune et dans la fleur de l'âge. Je ne trouve pas le sommeil la nuit tant je suis transie de désir pour Thomas. Nous avons eu si peu de temps ensemble, mais chacune de ses caresses est gravée sur ma peau. Je veux pouvoir aimer mon époux, me serrer contre son corps puissant. Je n'ai cure de l'endroit où nous vivrons, je me moque que nous soyons pauvres ou tombés en disgrâce. Je serais heureuse d'être simplement libre auprès de lui.

C'est alors que je reçois une bonne nouvelle, qui pourrait bien annoncer

l'arrivée de jours meilleurs, un espoir aussi beau que les bourgeons sur les branches. Le geôlier de Catherine à Ingatestone, sir William Petre, est trop malade pour la garder plus longtemps chez lui. Peut-être Dieu veille-t-Il toujours sur nous, les héritières. Ned est toujours sans geôlier, et Catherine n'en a plus non plus. Je pense tout à fait probable que ma sœur vienne ici, ou que nous soyons tous déplacés dans une autre demeure pour vivre ensemble. Cela serait certainement moins coûteux et plus aisé de nous réunir sous le même toit. J'écris à William Cecil pour lui dire combien cela serait un soulagement que nous soyons tous détenus dans la même propriété, combien cela serait pratique pour Sa Majesté de nous avoir tous au même endroit, que ma sœur aurait alors besoin de moins de personnes pour la servir, car je serais là pour m'occuper de ses fils, veiller à ce que Catherine mange bien et lui tenir compagnie.

« Cela serait aussi économique, ajouté-je pour assurer ma victoire. Nous pourrions ainsi partager notre feu et nos suivantes. » Je lui demande de bien vouloir transmettre cette requête à Sa Majesté, et de plaider pour que Thomas Keyes soit libéré et autorisé à retourner auprès de ses enfants dans le Kent. « Je m'engagerai à ne plus le revoir, et il promettra de ne plus chercher à me revoir non plus. Le garder ainsi dans une si petite cellule, lui qui est un si grand homme, est pire supplice que celui réservé aux ours dans la fosse, enchaînés et battus à mort. Cela va à l'encontre de toute charité chrétienne. Personne n'accepterait de laisser un puissant bœuf dans un si petit enclos. Il n'a rien fait d'autre que m'aimer, et il ne m'aurait jamais adressé la parole si je ne l'avais incité à le faire. »

Je reçois une des rares réponses de William Cecil, qui m'apprend que ma sœur Catherine sera remise aux bons soins d'un autre loyal courtisan venu d'on ne sait où, ayant, qui plus est, déjà un pied dans la tombe. Il s'agit de sir John Wentworth, qui vit à Gosfield Hall. Catherine occupera l'aile ouest et son service sera assuré par ses demoiselles d'honneur. Son fils Thomas, qui n'a jamais connu la liberté et n'a jamais pu contempler l'horizon qu'à travers une fenêtre en trois ans de vie, restera auprès d'elle.

« En ce qui concerne Mr Keyes, il sera autorisé à se promener dans la cour afin de dégourdir ses grandes jambes, écrit William Cecil dans un trait d'humour qui lui est si particulier. La reine est disposée à faire preuve de mansuétude envers lui, et beaucoup se prononcent pour un pardon en votre

faveur et celle de lady Catherine en ces temps difficiles. Je suis de ceux-là. »

Je ne suis pas certaine de ce que William Cecil entend par « ces temps difficiles », car nous n'avons connu que cela depuis le jour où sa protégée est montée sur le trône, mais j'entends dire dans le courant du mois de juin que le pire cauchemar d'Élisabeth s'est réalisé : Marie I^{re} d'Écosse a accouché. Pis pour celle qui a encouragé le mari de sa rivale à la menacer d'une arme sur le ventre, la jeune femme a survécu à l'accouchement. Pis encore, l'enfant est en bonne santé. Pis que tout, enfin, il s'agit d'un garçon. La cousine catholique, après la cousine protestante, a donné naissance à un robuste fils, héritier présomptif au trône d'Angleterre. Élisabeth, trente-deux ans, sans mari, sans amour, doit à présent faire face à deux cousines ayant apporté à son royaume un prince héritier. Elle ne peut nier leur existence.

Elle fait cependant comme elle en a l'habitude : elle fuit et prétend qu'il ne se passe rien. Le cuisinier de Chequers est ami avec un valet de la chambre de la reine et nous savons tout des festivités qui ont lieu à Kenilworth, lors desquelles Robert Dudley dépense des fortunes pour impressionner sa reine et insaisissable amante. Il semblerait qu'il ait fait construire une toute nouvelle aile simplement pour sa venue ; il a organisé des bals masqués, des chasses à courre, et il a même commandé une pièce spéciale ainsi qu'un feu d'artifice. Après sa déception de la Chandeleur, il fait une nouvelle tentative pour séduire Élisabeth. Cette année, il a déjà quitté par deux fois la Cour dans un accès de colère et de désespoir, et la reine a, chaque fois, fait preuve d'humilité en le priant de revenir. Tout le monde voit bien qu'elle ne peut pas vivre sans lui. Il doit se demander si elle aussi s'en aperçoit.

Assise dans ma minuscule chambre, je pense à ma cousine Élisabeth contemplant ce feu d'artifice dont les lumières se reflètent à la surface du splendide lac de Kenilworth, et je dois alors me faire violence pour tempérer ma fureur. Je ne suis pas une prisonnière qui s'abandonne au chagrin, comme ma sœur Catherine. Je ne peux pas pardonner à Élisabeth l'odieux traitement qu'elle nous fait subir. Je la considère comme une folle, une femme vile et cruelle, et tandis que je lui écris une autre de mes lettres pour implorer son pardon, lui promettant une loyauté indéfectible, je lui mens aussi effrontément que toute la Cour. Elle s'est entourée de menteurs, et je suis la pire d'entre eux.

Automne 1566, Chequers, comté de Buckingham

J'entends dire qu'Élisabeth laisse une fois de plus Robert Dudley dans l'incertitude. Je ne m'attendais à rien d'autre. Je suis persuadée qu'il sera toujours sur le point de l'épouser mais qu'il ne la verra jamais avec sa bague au doigt. J'ai aussi la certitude qu'elle n'épousera jamais personne. J'en étais déjà certaine il y a des années, et ma conviction est restée entière. Elle continuera de le garder suffisamment près pour l'empêcher de vivre, mais ne le laissera jamais s'approcher assez pour s'empêcher de vivre, elle. Elle retourne à Londres, car elle doit se présenter devant le Parlement pour réclamer de l'argent. Elle dépense des sommes colossales afin de semer la zizanie en Écosse : espionner et stimuler la révolte est onéreux. Le Parlement, toutefois, refuse de débloquer un budget tant qu'il n'obtiendra pas une promesse en ce qui concerne la succession. Ces gentlemen comprennent qu'ils tiennent là une occasion de la contraindre à l'action. Le Parlement, constitué de protestants, n'acceptera qu'un successeur : ma sœur Catherine, avec son fils Seymour comme héritier.

Un jour, alors que je me promène dans le jardin, et admire les couleurs chatoyantes de la végétation du domaine et les feuilles mortes qui tournoient dans le vent, j'aperçois un carré blanc au sol devant moi. Je récupère ce qui se révèle être un pli, et je l'ouvre.

*Vos amis parleront en votre faveur, et en celle de votre sœur.
Aucune de vous n'est oubliée. L'Angleterre sait qui sont les
héritières.*

Je range la lettre dans ma poche et retourne dans ma chambre pour aller la jeter dans la cheminée et disperser les cendres à l'aide du tisonnier. Je me surprends à sourire. *Peut-être vais-je bientôt pouvoir avoir une chambre de plus de douze pieds de long ; peut-être pourrai-je bientôt me promener dans un jardin et en franchir les portes. Peut-être, au printemps prochain, aurai-je la chance d'apercevoir un coucou dans les arbres à Bradgate.*

Mon hôte réticent vient me voir dans ma petite chambre. Il porte des hauts-de-chausses et des bottes d'équitation, tient une cape dans le creux de

son bras et un chapeau dans la main ; il n'a pas l'air honteux, pour une fois, mais affiche une expression radieuse. Il s'incline profondément devant moi alors que je suis assise sur la seule chaise, face à la fenêtre ouverte. Je suis immédiatement aux aguets, comme une biche sentant l'odeur du prédateur quand le vent tourne. *Que va-t-il encore m'arriver ?*

— Comme vous me voyez, je pars pour Londres, déclare-t-il.

Je hoche la tête et conserve une expression calme mais intriguée, alors que mes pensées défilent à toute allure.

— Je vous prierai de bien vouloir demeurer sagement chez moi pendant mon absence, reprend-il. Si vous cherchiez à vous enfuir, sachez que je souffrirais de lourdes représailles de la part de la reine, et que ma femme en pâtirait aussi. Je ne veux pas faire l'objet du mécontentement de Sa Majesté. Je suis sûr que vous comprenez.

— Je n'ai nulle part où aller, et personne à aller retrouver, réponds-je. De plus, je refuse de vous mettre, vous ou ma sœur, dans une situation aussi périlleuse. Je ne doute pas un instant que la reine s'en prendrait à elle et à mes neveux si je tentais de m'échapper.

Il s'incline derechef.

— Du reste, je compte bien vous rapporter une bonne nouvelle, à vous et à la princesse lady Hertford, votre sœur, ajoute-t-il.

— Ah, vraiment ? m'étonné-je sans omettre de constater qu'il a mentionné le titre royal et le nom de mariée de Catherine.

Il regarde par-dessus son épaule afin de s'assurer que personne n'écie notre conversation du couloir. Je ferme la fenêtre avant de me tourner vers lui. Nous sommes comme deux conspirateurs prenant toutes les précautions pour ne pas être surpris par des espions.

— J'ai été convoqué au Parlement, déclare-t-il. Nous allons exiger de Sa Majesté qu'elle désigne son successeur. Seul le Parlement peut l'autoriser à lever un impôt, et nous pouvons dicter nos conditions. Nous sommes tous d'accord, pour une fois. Nous n'avons pas été divisés par les conseillers de la Cour, et la chambre des Lords partage notre opinion. Nous allons lui ordonner de nommer son héritier, et imposer que ce soit lady Hertford et son fils.

J'ai la soudaine envie de bondir en tapant dans les mains, mais je reste assise dignement, comme la princesse que je suis, et me contente d'un léger hochement de tête.

— Je suis heureuse de l'apprendre, dis-je.

— Quand vous serez libre, (*il a bien dit « quand » et non « si »*) j'espère que vous rapporterez à votre sœur, lady Hertford, que j'ai été un aussi bon hôte que je l'ai pu.

— Je n'oublierai pas de le lui dire, lui assuré-je avec sincérité. Je lui expliquerai aussi que vous vous êtes rendu à Londres le moment venu et que vous avez tout fait pour travailler avec le Parlement afin de pousser la reine à nommer ma sœur pour lui succéder.

Il s'incline bien bas, comme l'étiquette le veut lorsque l'on a affaire à un membre de la famille royale.

— Par ailleurs, enchaîné-je, je vous serais infiniment reconnaissante de bien vouloir rendre visite à Mr Thomas Keyes à la prison de la Fleet et de demander sa remise en liberté.

— Je soulèverai ce point avec les autres membres du Parlement, me promet-il. Il est évident que nul homme ne devrait être fait prisonnier sans raison. (Il attend un instant de voir si j'ai une autre requête à lui soumettre.) Souhaitez-vous que je fasse passer un message de votre part à quelqu'un à la Cour ?

Je lui souris, car je n'ai aucune intention de donner les noms de mes amies et de mes alliés – *je refuse de les mettre en danger*.

— Faites les choses publiquement, réponds-je. Parlez de mon cas et de celui de ma sœur devant tout le monde.

En l'absence de mon gardien, j'ai le droit d'aller me promener et de m'asseoir dans les jardins. J'étudie et j'écris, je lis la Bible et dessine. J'entreprends même de peindre une fresque sur les murs de ma chambre, ce qui me rappelle les gravures faites par les fils Dudley dans la pierre du manteau de cheminée à la Tour de Londres, il y a si longtemps. Je songe que si Catherine et moi sommes libérées, qu'elle est nommée à la succession et qu'on nous rend notre demeure, alors cela mettra un terme à cette trop longue et douloureuse histoire de trahison familiale et de séparation amoureuse, et ses enfants innocents seront enfin libres. Je pense à mes pauvres neveux et je prie pour qu'ils puissent tous les deux grandir dans la magnifique maison de leur père, sous la garde de leurs deux parents, en sachant qu'ils sont les héritiers légitimes de la Couronne d'Angleterre, sans plus aucun doute possible. Je suis persuadée que Catherine fera une bonne reine ; elle n'utilisera

pas de son pouvoir injustement, et n'aura pas recours à des espions et à la torture pour obtenir ce qu'elle veut. Son fils aîné, lorsqu'il prendra sa place, deviendra un honorable monarque protestant, à la fois Seymour et Tudor, comme mon pauvre cousin, le roi Édouard.

Une semaine plus tard, lady Hawtrey reçoit un courrier de son mari qu'elle m'apporte dans mon austère chambre. Elle frappe à ma porte et je la prie d'entrer.

— Mon époux m'a envoyé une lettre de Londres pour me tenir informée de l'avancée des choses, m'annonce-t-elle après s'être inclinée révérencieusement. J'ai pensé que vous aimeriez connaître les nouvelles.

— Vous avez bien pensé, confirmé-je. Asseyez-vous, je vous prie.

Elle tire un tabouret devant l'âtre tandis que je reste sur ma chaise, si bien que nous sommes au même niveau. Elle déplie la missive et la parcourt du regard.

— Il me dit que la Chambre des communes s'est jointe à la Chambre des lords pour faire part de son mécontentement à la reine et que cela a donné lieu à de vifs échanges, déclare-t-elle. Les deux Chambres veulent impérativement que ce soit lady Catherine qui soit nommée à la succession. Le Conseil privé rejoint le Parlement. La reine s'est querellée avec le duc de Norfolk, Robert Dudley et le comte de Pembroke.

J'écoute avec une grande attention. Lady Hawtrey vient de citer trois des principaux et plus proches conseillers de la souveraine ; le comte de Pembroke est par ailleurs l'ancien beau-père de Catherine, et je n'aurais jamais cru qu'il aurait pris le risque de s'attirer les foudres de la reine pour elle. Aucun des trois hommes ne profiterait personnellement de faire désigner ma sœur à la succession. Élisabeth doit bien avoir compris qu'ils agissent uniquement dans l'intérêt du royaume. Je peux aussi affirmer qu'aucun de ces trois hommes n'aurait osé s'opposer ainsi à Sa Majesté sans avoir l'absolue certitude de remporter la manche.

— Elle leur a ensuite interdit l'accès à son cabinet, continue de lire lady Hawtrey avant de lever les yeux sur moi. C'est extraordinaire, ne trouvez-vous pas ?

— Si, réponds-je laconiquement.

— Elle a convoqué trente des membres de la Chambre des communes et a refusé que le président soit présent, poursuit-elle. Mon époux écrit qu'elle les a vertement réprimandés.

Je détourne la tête pour dissimuler mon sourire en imaginant les membres du Parlement, sortis de leur comté, terrifiés devant la reine en fureur, sachant qu'elle est capable de les mettre aux arrêts sans raison aucune, et de les laisser croupir en cellule sans procès. Ils n'ont cependant pas rendu les armes. Ils ont fait valoir leur droit de lui apporter leur conseil, qui est de prendre époux afin de produire un héritier, et d'en nommer un sans tarder.

Lady Hawtrey passe à la lecture de la dernière page.

— Il revient, annonce-t-elle. Il dit que leur travail est terminé, et qu'ils sont victorieux.

— Elle a nommé Catherine à sa succession ? demandé-je dans un murmure incrédule. (*C'est la seule issue possible pour Élisabeth, puisque le Parlement lui a présenté un front uni.*) Elle l'a nommée ?

— Voyez par vous-même, me répond-elle en me tendant la lettre. Elle a donné sa parole. Ils lui ont accordé le budget qu'elle réclamait sous la promesse de leur laisser le choix de son héritier. (Elle me regarde droit dans les yeux.) Ils ont obtenu ce qu'ils voulaient. L'auriez-vous cru ?

— Je n'osais espérer cela, dis-je dans un petit rire tremblant. Je ne pouvais que prier pour ce miracle. Ils se sont montrés courageux et elle s'est enfin laissé persuader de faire ce qu'il faut.

Lady Hawtrey secoue la tête, émerveillée.

— C'est une femme incroyable ; elle n'a de comptes à rendre à personne.

— Si, à Dieu en personne, contré-je. Il lui demandera de s'expliquer pour ce qu'elle a fait à Catherine, à ses deux fils et à son époux, ainsi qu'à Margaret Douglas et à son petit Charles, à moi et à Thomas Keyes. Le Seigneur, qui nous promet que pas un moineau ne tombe sans sa volonté, demandera à la reine d'Angleterre où se trouvent ses cousines ce soir.

Hiver 1566, Chequers, comté de Buckingham

Marie I^{re} d'Écosse s'est effondrée et se meurt dans son royaume en crise, victime de mélancolie hypocondriaque. Elle a perdu connaissance depuis plusieurs heures, et on doit réchauffer son corps glacé. Dieu seul sait ce qui se passera. Son fils et héritier n'est encore qu'un jeune enfant – si elle venait à mourir, il n'aurait personne pour le défendre. On raconte que les dernières paroles de la reine ont été pour implorer Élisabeth de recueillir son garçon.

Autant demander à un coucou de protéger les œufs d'une nichée, ou à une

chouette de protéger une souris ; mais je comprends le but de la manœuvre : même sur son lit de mort, Marie se montre plus subtile qu'Élisabeth en essayant de l'appâter avec un petit prince. Si Élisabeth accepte de protéger le jeune héritier d'Écosse, alors elle reconnaît par la même occasion le lien qui les unit. La reine d'Angleterre, si avide d'asseoir son pouvoir en Écosse, toujours partagée entre l'amour et la haine pour cette jeune souveraine rivale plus belle qu'elle, ne peut pas résister à cette tentation. Je reçois une courte lettre anonyme ; je ne reconnais pas l'écriture mais juge qu'il doit s'agir de William Cecil.

La reine deviendra la marraine du prince Jacques d'Écosse.

Ce n'est pas grand-chose, mais cela suffit à éteindre mon espoir. Élisabeth a rompu la promesse faite au Parlement et au royaume. Elle a choisi Marie plutôt que Catherine, la catholique plutôt que la protestante. Elle pense avoir saisi une occasion inespérée, cet hameçon agité devant elle par Marie qui, bien qu'allongée sur son lit de mort, à moitié inconsciente, demeure plus intelligente qu'Élisabeth dans toute sa fourberie. La reine Marie s'est servie de son enfant comme appât, et Élisabeth a foncé dans le piège. Elle reconnaîtra le pauvre petit orphelin, dans l'espoir que sa mère meure, et l'adoptera pour faire de lui le prochain roi d'Angleterre.

J'envoie une lettre à Catherine pour Noël, mais je n'ai rien à lui offrir. Elle me fait parvenir sa réponse, en même temps qu'une chaîne en or.

J'ai reçu ceci, comme beaucoup d'autres petits cadeaux, de la part de mon mari, qui me dit tout son amour par voie épistolaire. Notre petit garçon, Thomas, se porte bien et grandit. Notre fils aîné, Teddy, est avec sa grand-mère à Hanworth, et celle-ci affirme à Ned qu'il va bien, qu'il est fort, heureux et insouciant. Nous prions tous pour notre liberté, comme pour la tienne. Je loge chez de bonnes gens, qui font tout ce qu'ils peuvent pour atténuer mon chagrin dans cette nouvelle année de captivité, la sixième. Je suis lasse de cette condition, et si triste ; mais je pense que dans le courant de l'année prochaine, et peut-être même à l'aube de celle-ci, nous serons graciées et libérées. J'ai ouï dire que la reine

*d'Écosse et notre bonne souveraine ont trouvé un arrangement
qui ferait de nous leurs simples sujets et leurs loyales cousines.
J'aimerais tant te revoir, ma chère sœur. Adieu.*

Je lis et relis cette missive jusqu'à l'avoir complètement mémorisée, puis je la brûle dans l'âtre. Je porte la chaîne autour de mon cou en songeant que ce menu présent me vient de la légitime propriétaire de tous les bijoux de la Couronne d'Angleterre.

Ce n'est pas là mon seul cadeau de Noël, car mes hôtes m'offrent des rubans et ma servante brode de jolies dentelles sur l'une de mes chemises. Je donne, pour ma part, à lady Hawtrey un croquis que j'ai fait du jardin installée à ma fenêtre. Si j'en voyais davantage, j'en aurais dessiné davantage, mais même ma vue est étriquée.

Printemps 1567, Chequers, comté de Buckingham

Lord Darnley, le mauvais fils de ma cousine Margaret Douglas, est mort. Ce garçon qui, de l'avis de tous, ne ferait jamais rien de bon connaît une fin affreuse. On le retrouve étranglé, nu dans le jardin derrière sa maison en ruine. Quelqu'un – tout le monde accuse les lords protestants – a fait sauter sa maison, Kirk o' Field, avec de la poudre à canon, puis s'est jeté sur lui alors qu'il tentait de fuir. Personne n'a jamais pensé qu'il finirait par mourir paisiblement dans son lit – il est après tout un assassin qui a pointé un pistolet sur le ventre de sa femme enceinte, un enfant à l'esprit dérangé, corrompu par les ambitions de sa mère – mais tout le monde est choqué par sa mort si tragique, et terrifié à l'idée du coup que cela porte à la reine d'Écosse, qui vient tout juste de réchapper à la maladie et est à présent largement soupçonnée du meurtre de son mari.

Élisabeth, qui a bien du mal à dissimuler sa jubilation face à cet événement bouleversant qui rend caduc l'arrangement conclu avec sa rivale d'Écosse, se montre soudain d'une compassion débordante pour la pauvre mère du garçon, qui est anéantie. Elle fait libérer notre cousine lady Margaret Douglas de la Tour de Londres et la laisse s'installer dans le manoir de Thomas Sackville. Son cadet, Charles, est aussi envoyé là-bas afin de procurer quelque réconfort à sa mère à la suite de cette terrible tragédie. Il faut croire que la mort de son assassin et vérolé de fils suffit à racheter sa

propre trahison. Lady Margaret est élargie ; Catherine et moi, qui n'avons rien fait de mal, sommes toujours retenues prisonnières. Élisabeth est incapable de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à sa réponse à notre cousine Marie d'Écosse.

Quand les pasteurs écossais déclarent qu'aucune femme ne peut détenir le pouvoir d'un royaume, Élisabeth se sent obligée de voler au secours de notre cousine, mais elle ne parvient à le faire qu'à moitié. Elle publie ses conseils à la reine d'Écosse en soulignant le contraste entre elle-même – une reine vierge – et sa rivale deux fois mariée et à présent veuve dans des circonstances douteuses. Une copie de cette lettre me parvient même à Chequers. Je la lis, et suis abasourdie de constater qu'Élisabeth se définit comme une loyale cousine et une amie, qu'elle affirme être plus inquiète par le danger qui guette Marie que par la mort de Darnley, et elle lui conseille de préserver son honneur plutôt que de lancer des œillades à ceux qui lui ont rendu le grand service de la débarrasser de son époux, « comme beaucoup le disent ».

Je ne sais pas si « beaucoup » disaient, avant cette accablante accusation, que Marie avait ordonné le meurtre de son époux, mais il est certain que tout le monde le pensera désormais. Je vois la patte de William Cecil dans cette histoire : l'assassinat sordide au beau milieu de la nuit, les retombées désastreuses sur la réputation de la souveraine papiste, et le soudain élan de confiance et de fausse pitié d'Élisabeth. La mort de Darnley est aussi désastreuse pour Marie que l'a été son mariage avec lui. Cela met fin à l'arrangement que les deux reines avaient, comme l'avait prévu William Cecil.

Ce n'était point un petit meurtre, une simple chute dans l'escalier suivie d'une enquête biaisée concluant à une mort accidentelle. Il s'agissait là d'une explosion tonitruante en plein cœur d'Édimbourg, au beau milieu de la nuit, alors que la reine avait refusé de partager la couche de son époux, dans cette fameuse demeure, ce fameux soir. Tous disent que c'était comme si elle savait, comme si la poudre à canon avait été placée là par une de ses connaissances.

Même confinée dans ma chambre, sans pouvoir aller plus loin que le jardin, j'entends les rumeurs. Toutes sortes de bruits courent dans les cuisines de Chequers ; les valets d'écuries soutiennent avec ferveur le lord écossais James Hepburn, le comte de Bothwell, qui s'est toujours battu pour la cause

protestante, et dont les manières sont franches, directes et brutales. Les lingères ont le cœur fendu par ce qui est arrivé au pauvre lord Darnley, qu'on a fait sauter alors qu'il dormait paisiblement, ou qui a été étranglé sauvagement par ces barbares de lords écossais pour le compte de sa vile femme. Tout au long du printemps, le scandale prend de l'ampleur et devient de plus en plus complexe, jusqu'en avril, quand nous apprenons que Marie I^{re} d'Écosse a fui la capitale, puis en mai, quand nous découvrons qu'elle a épousé l'homme qui a tué son précédent mari : James Hepburn, le comte de Bothwell.

Été 1567, Chequers, comté de Buckingham

En comparaison de cette autre désastreuse union de Marie I^{re} d'Écosse, mon mariage d'amour avec Thomas Keyes et même celui de Catherine avec Ned Seymour font pâle figure. Nous sommes tombées amoureuses d'honnêtes hommes, libres de nous épouser. Personne ne sait même si Bothwell est marié. La reine d'Écosse s'unit tout de même à lui sans le moindre signe de remords, dans une robe de deuil superbement travaillée, de velours noir rehaussé de fils d'or et d'argent. Je demande à lady Hawtrey d'en apprendre plus sur cette robe, et il apparaît qu'il s'agit bien de velours et de véritables fils d'or, un vêtement au prix exorbitant, avec des jupons rouge écarlate ! Elle se montre à la fois veuve et jeune épouse. Il se peut qu'elle soit aussi une meurtrière, et elle épouse certainement un meurtrier. Elle s'est aliéné tous ses anciens alliés : Français, Espagnols et Anglais ; catholiques comme protestants. Elle s'est discréditée et ne pourra plus jamais devenir l'héritière du trône d'Angleterre.

J'attends que sir William vienne me voir pour m'annoncer que je suis libre. La longue campagne secrète de William Cecil contre la reine d'Écosse et son projet pour la succession au trône d'Angleterre ont enfin été menés à terme. Il ne sert à rien de nous garder prisonnières plus longtemps, Catherine et moi. Sir William Hawtrey m'apprend que le frère de Robert Dudley, Ambrose, a rendu visite à Ned Seymour – au mépris du souhait de la souveraine que le comte de Hertford ne voie personne – pour lui assurer que son épouse Catherine allait bel et bien être désignée comme l'héritière légitime et que la famille Dudley était derrière elle.

J'ai bien du mal à rester en place dans cette pièce étouffante. J'ouvre grandes les fenêtres et regarde au-dehors. Quand je suis à l'extérieur, je tourne nerveusement en rond dans le jardin baigné par le soleil du milieu de l'été, en parcourant le chemin extérieur comme un furet en cage. Dès que j'entends des bruits de sabot, je m'imagine qu'il s'agit d'un messenger royal venu me rendre ma liberté. Cela ne devrait plus tarder.

Lady Hawtrey me fait part des ragots qu'elle reçoit de Londres. L'époux de lady Margaret Douglas, le couard père de lord Darnley, a fui l'Écosse et a été autorisé à rentrer en Angleterre. Il a été invité à gagner la Cour et son épouse peut l'y rejoindre. Il décrit un royaume gangrené par la révolte. Les lords écossais se soulèvent contre Bothwell et leur reine. Marie I^{re} d'Écosse – à la fois victime et épouse de Bothwell – n'a plus l'autorité nécessaire pour régner. Comme pour confirmer les craintes d'Élisabeth, il semblerait qu'une reine mariée soit réduite au statut de son époux. Marie est arrivée en Écosse en tant que membre de la famille royale française, dans une robe d'un blanc étincelant. Il lui est impossible de tenir le pays au bras de Bothwell, en tant qu'épouse vêtue de noir provocant, avec des jupons écarlates. On la traite toujours avec déférence, mais elle est tenue prisonnière dans le château de Lochleven, isolé sur une île. La rivale de ma sœur, jusque-là si libre et si puissante, se retrouve à présent captive comme nous.

Tout comme nous, notre cousine prisonnière est soumise au bon vouloir d'Élisabeth. Personne d'autre ne peut imposer aux lords écossais de respecter leur souverain. Personne d'autre n'a d'armée à leur frontière, d'espions à leur Cour et d'alliés parmi les lords, le tout financé par le trésor de la Couronne. Plutôt que d'ordonner la libération de celle à qui appartient le trône d'Écosse, Élisabeth écoute les doléances de notre autre cousine, Margaret Douglas, qui demande justice pour la mort de son fils et demande l'exécution de sa belle-fille ainsi que l'obtention de la garde de son petit-fils, le prince héritier. Toutes ces requêtes propres à exacerber l'humiliation de la reine d'Écosse sont fort alléchantes pour Élisabeth, mais elle ne peut y accéder.

Plus que toute autre chose, Élisabeth croit que les lois ne s'appliquent pas aux monarques. Elle veut démontrer à tous qu'une reine peut commettre des erreurs – même de lourdes erreurs dans sa vie personnelle – et n'en être pas moins apte à régner. Si le peuple affirme qu'une reine ne peut pas être amoureuse d'un homme marié, alors qu'en est-il d'elle et de Robert Dudley ?

Si quelqu'un clame qu'un mari, ou une femme, devenu encombrant ne peut pas être éliminé sans pitié, alors quels changements doivent être apportés au verdict du *coroner* concluant à la mort accidentelle d'Amy Dudley ? Élisabeth voudrait que l'enfant Stuart soit placé sous sa garde, et aimerait voir la mort du père de celui-ci vengée, mais l'immunité de Marie, en tant que reine, est sacro-sainte. Rien n'a plus d'importance aux yeux d'Élisabeth – la fille d'une reine décapitée – que de faire comprendre au monde que les reines ne doivent pas être décapitées. Aucune reine ne doit plus jamais être exécutée en Angleterre.

Été 1567, Chequers, comté de Buckingham

Ce sont les lords écossais qui mettent fin à ce borbier ; ils ne comprennent pas le message de la reine d'Angleterre et font échouer leurs propres plans par inadvertance. Ils annoncent que leur reine, Marie, qui s'est effondrée en perdant en fausse couche des jumeaux à l'intérieur de sa prison insulaire, a accepté d'abdiquer. Ils l'ont poussée à remettre sa couronne à son fils et elle a consenti à n'être plus rien – une simple prisonnière sans titre. Ils voient cela comme une éclatante victoire, mais cela leur vaut immédiatement l'inimitié d'Élisabeth, qui refuse à présent de reconnaître la légitimité au trône d'Écosse du roi Jacques VI. Elle déclare qu'il ne peut pas être utilisé pour supplanter sa mère, que l'enfant ne doit pas usurper la Couronne d'une reine de droit divin, et qu'un souverain ne peut pas être déposé par les lords du royaume. Jamais, au grand jamais, un héritier ne peut accéder au trône tant que celui-ci est occupé – c'est là sa plus grande terreur. Elle s'indigne bruyamment auprès de William Cecil ; elle affirme que l'abdication de Marie I^{re} d'Écosse est parfaitement inacceptable. Les reines doivent être traitées avec le plus grand respect et ne peuvent en aucun cas être jugées inaptes. Elle est prête à déclarer la guerre à l'Écosse pour défendre sa cousine et amie, la reine Marie.

Élisabeth s'en prend alors à son autre cousine, celle à qui elle a si récemment rendu ses faveurs et qui n'a eu de cesse que de lui demander justice : Margaret Douglas. Cette dernière insiste pour que sa belle-fille, Marie I^{re} d'Écosse, soit enfermée à tout jamais, ou qu'elle soit jugée et exécutée pour avoir si abominablement assassiné lord Darnley. Elle se moque de l'option qui sera choisie, tant que son petit-fils est ramené en Angleterre et

remis à ses bons soins – ce qui ferait d'elle la grand-mère du futur roi, héritier des Couronnes d'Écosse et d'Angleterre.

William Cecil reste concentré sur son combat diplomatique de longue haleine et s'abstient d'intervenir. Il se contente d'acquiescer quand Élisabeth dit qu'il est intolérable de s'en prendre à un monarque, mais il souligne qu'une invasion de l'Écosse ne ferait que conduire les lords à assassiner leur reine sans tarder. Ils paniqueraient, met-il en garde avec beaucoup de tact, en soutenant le regard effrayé d'Élisabeth. Il serait bien plus profitable à l'Angleterre d'émettre une protestation modérée, de négocier avec le régent autoproclamé, lord Moray, ce scélérat de demi-frère de la souveraine, et de faire en sorte que le prince soit amené en Angleterre au moment opportun.

Évidemment, les lords protestants d'Écosse ne céderont jamais le prince héritier à une papiste invétérée comme Margaret Douglas. De plus, ayant causé la perte de son premier enfant, elle ne devrait pas se voir confier un futur roi. Élisabeth est si contrariée par tous ces événements qu'elle refuse de s'entretenir avec son conseiller ou avec sa cousine bien-aimée ; je suis alors plus que jamais certaine qu'elle finira par se tourner vers nous. Il ne peut en être autrement, car elle n'a pas d'autre famille.

Été 1567, Chequers, comté de Buckingham

D'un côté, il y a Catherine, enfermée à Gosfield Hall, n'ayant jamais commis aucun crime, adulée par la moitié du peuple d'Angleterre, son fils aîné élevé comme un petit prince dans la famille Seymour. De l'autre se trouve Marie, prisonnière à Lochleven, meurtrière présumée, adultère avérée, haïe par la moitié du peuple d'Angleterre et conspuée par tous ceux qui partagent sa foi, son fils capturé par son demi-frère, son époux en fuite. Laquelle des deux ferait la meilleure héritière ? Laquelle serait un meilleur choix pour l'Angleterre ? Bien entendu, Élisabeth, dans toute son affreuse perversité, penche pour Marie et exige sa libération.

Les Écossais acceptent son or mais ne font pas avancer les choses, William Cecil contrecarre avec habileté tout espoir d'invasion anglaise en Écosse. La détermination d'Élisabeth s'envole, puis son conseiller lui suggère de partir avec la Cour, et Robert Dudley lui fait miroiter un été idyllique – car pour quelle raison ne pourrait-elle pas être heureuse ? Élisabeth oublie alors l'épineuse situation avec sa cousine d'Écosse et s'en va chevauchant aux

côtés de son amant, fuyant une fois de plus ses responsabilités.

Été 1567, Chequers, comté de Buckingham

Les hirondelles arrivent dans les jardins de Chequers et volent bas le soir. À la tombée de la nuit, j'entends le ramage des rossignols. L'été est la pire saison pour vivre enfermée, car j'ai l'impression poignante que tout est libre, joyeux et regorge de vie, excepté moi. J'ai la sensation que tous les êtres vivants cherchent leur compagnon et leur bonheur – tous, et tout, sauf ma sœur et moi.

Je suis d'une humeur vraiment maussade ce soir. J'essaie d'ordinaire de lire, de décorer ma petite chambre avec des dessins sur les murs, d'étudier la Bible ou les écrits de ma sœur Jane, mais je n'ai envie de rien pour l'heure et reste donc assise sur ma chaise devant la fenêtre ouverte, le menton calé sur ma main, tout en observant l'horizon plonger dans l'obscurité, et cette étoile solitaire se détachant lentement telle une tête d'épingle en argent sur une robe de soie bleu marine. Je me sens loin de ma famille et de mes amis, torturée par l'idée que je ne reverrai jamais l'homme que j'aime – pas dans cette vie.

Je sens des larmes me couler sur les joues et je comprends que je ne peux pas passer la soirée ainsi. Me complaire dans mon malheur n'arrangera rien, et je n'apprendrai rien de nouveau en explorant les profondeurs de mon chagrin. Je ne suis pas de celles qui se disent soulagées après avoir pleuré. À dire vrai, je n'ai que mépris pour ces femmes-là. Je préfère me tenir occupée et éviter de m'apitoyer sur ma privation de liberté, l'interdiction de voir ma sœur et la terrible malédiction jetée sur notre famille simplement parce que nous sommes nées Tudor. Je me tamponne les joues avec les manches de ma robe et fouille en moi-même pour trouver la pieuse assurance de Jane, ou même l'inflexible détermination de ma mère. *Je ne peux pas me permettre d'être sensible et vulnérable comme Catherine, sinon je risque de sombrer dans le désespoir comme elle.*

Je suis sur le point de refermer précipitamment la fenêtre afin de me mettre au lit pour en finir avec cette journée et échapper aux longues heures nocturnes, lorsque j'entends des cavaliers approcher sur la route de Londres ; ils sont plusieurs, peut-être six. Ce sont les bruits de sabot que je guette depuis si longtemps. Je tends avidement l'oreille. *Oui, ils n'ont assurément pas dépassé la demeure. Ils se sont engagés dans l'allée et approchent*

rapidement. Je passe la tête par la fenêtre et plisse les yeux dans la pénombre pour déterminer si les cavaliers brandissent un étendard, ou si leur livrée peut me permettre de savoir qui les envoie à une telle allure si tard le soir.

S'il s'agit de quelqu'un venu pour moi, en cette soirée d'été, déterminé à me délivrer, profitant de ce que la reine est en déplacement avec la Cour et que William Cecil s'octroie une semaine de repos dans sa nouvelle demeure, alors je le suivrai, qui qu'il soit. S'il me propose de vivre sans richesses en France ou en Espagne, ou s'il m'entraîne dans une dangereuse rébellion, je le suivrai. Je ne passerai pas un été de plus ici, en cage, comme les linottes de Catherine. Je ne resterai pas. Peu m'importe si nous mourons lors de notre fuite vers la côte, ou si notre navire est rattrapé et coulé par le fond. Je préfère périr au large que de passer une autre nuit dans ce minuscule lit à regarder ce plafond blanc et mes dessins aux murs. Je préfère mourir ce soir que de me réveiller une fois de plus en prison.

Les cavaliers franchissent le dernier tournant du chemin et je peux alors les apercevoir. L'étendard des Tudors flotte au-dessus de leurs têtes. Ce ne sont pas des hors-la-loi, il s'agit des messagers d'Élisabeth. La troupe dépêchée par la reine est composée d'un officier entouré de gardes. *Enfin, après tout ce temps, on vient me libérer. Ce ne peut être que l'annonce de mon élargissement. Si cela avait été autre chose, il n'y aurait eu qu'un messenger, voyageant au trot. Enfin – Dieu soit loué, loué soit-Il pour l'éternité – la reine me rend ma liberté ; je vais pouvoir quitter cette satanée demeure, et je ne reviendrai plus jamais !*

Je referme la fenêtre et saute de mon tabouret. Je secoue ma servante, qui somnole sur une chaise.

— Brossez-moi les cheveux, lui ordonné-je. Donnez-moi mon plus beau capuchon. Sir William viendra frapper à ma porte d'un instant à l'autre. Ouvrez-lui. Il vient m'annoncer que nous sommes libres.

Elle ouvre prestement une malle et en sort mon capuchon, puis je reste immobile, le cœur battant à tout rompre, tandis qu'elle met des épingles dans mes cheveux blonds pour pouvoir rabattre le vêtement sur ma tête. Je retire l'alliance que j'ai au doigt et la porte amoureusement à mes lèvres avant de la passer à une chaîne que je demande à ma domestique de m'attacher autour du cou. Elle fait ensuite les lacets de mes manches et de ma cotte alors que j'écarte grands les bras comme une poupée afin de lui permettre de placer mon corset.

— Voilà, milady, c'est parfait, déclare-t-elle lorsqu'elle a terminé.

Juste à cet instant, on frappe à la porte et nous nous regardons toutes les deux.

— Enfin. Dieu soit loué. Enfin !

Je prends place sur ma chaise tandis qu'elle va ouvrir, qu'elle fait la révérence à sir William, puis s'éloigne pour le laisser entrer. Il avance et s'incline profondément devant moi. Je vois derrière lui le capitaine qui était à la tête du groupe de cavaliers. Il tient son bonnet en main et s'incline aussi lorsqu'il me voit ; je le salue d'un léger hochement de tête.

— Lady Mary, commence sir William. Il y a eu un soudain changement.

— J'ai entendu les chevaux, dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

— Ces cavaliers sont venus pour vous emmener, déclare sir William d'un air bouleversé. Je n'ai reçu aucun avertissement, bien évidemment. Sachez, milady, que nous sommes désolés de vous voir partir.

Je me décale sur la chaise, puis saute à terre et tends la main à mon hôte, qui s'agenouille et pose les lèvres sur mes phalanges.

— Que Dieu vous bénisse, reprend-il d'une voix éraillée. Je remercie le ciel que vous soyez enfin libre.

— Vous avez été un hôte agréable, dis-je. Ne m'en veuillez pas, cependant, si je suis heureuse de vous quitter.

— Votre départ est prévu pour demain matin, précise-t-il. J'espère que cela vous sied.

Je partirais dès à présent en laissant tout derrière moi, si je le pouvais ; je laisserais même tous mes vêtements et partirais pieds nus, en chemise de nuit, si je pouvais retourner immédiatement à Bradgate.

— Ce sera parfait.

Le capitaine de la garde, derrière sir William, s'incline de nouveau et annonce :

— Nous partirons après le petit déjeuner, milady. À 7 heures, si cela vous convient.

— Ce sera parfait, répété-je en hochant la tête.

Sir William hésite un instant avant de me demander :

— Ne souhaitez-vous pas connaître votre destination ?

Je pars d'un petit rire. Je n'ai songé qu'à ma liberté. J'ai tant rêvé de pouvoir quitter cet endroit que je me moque de savoir où j'irai. Ma seule pensée est de remonter cette allée sur un cheval, de franchir le portail du

domaine et de pouvoir aller où bon me semble. Il me faudra d'abord gagner Londres afin de rendre visite à mon époux, Thomas, s'il est toujours en prison. S'il a été libéré, j'irai le retrouver où qu'il soit – dans le Kent, probablement. Cela m'importe peu. Tout ce que je désire, c'est être libre. Je veux prendre la route, où qu'elle me conduise.

— Bien sûr, j'aurais dû vous le demander, dis-je. Où nous rendons-nous ?

— Chez votre belle-grand-mère, la duchesse de Suffolk, explique le capitaine. À sa demeure de Londres. Je vous y escorterai moi-même.

Cela ne fait aucune différence pour moi, car je veux simplement me rendre à Londres pour faire libérer Thomas, et Catherine Brandon est l'un des derniers membres de ma famille encore en vie. Je l'ai toujours appréciée, et c'est une femme d'une grande expérience – elle fut favorite d'un roi dont la faveur était mortelle. Il est tout à fait approprié que j'aille chez elle, et ma sœur, lorsqu'elle aussi sera libérée, devrait nous rejoindre.

— Et ma sœur ? m'enquiers-je.

— Je ne sais pas ce qui a été décidé pour Sa Seigneurie, répond sir William. Mais l'espoir est permis.

Je remarque que nous pouvons désormais publiquement espérer. Je remarque que mon hôte espère également. Je vais rejoindre ma belle-grand-mère, puis faire libérer mon époux. Il est certain que je croiserai Robert Dudley ou son frère Ambrose, étant donné qu'ils se montrent dorénavant si impliqués dans notre libération. Élisabeth a enfin écouté la voix de la raison et compris qu'elle ne peut pas privilégier Marie I^{re} d'Écosse en tant qu'héritière à la place de ma sœur et moi. Il ne peut y avoir qu'une héritière légitime pour succéder à Élisabeth, et il s'agit de Catherine. *Nous allons enfin recouvrer la place qui est la nôtre dans ce monde. Nous allons enfin être libres, et nous serons réunies. Peut-être même allons-nous avoir droit au bonheur. Pourquoi pas ?* Catherine et moi avons toujours été de nature enjouée, et nous allons à présent être libres de goûter à notre bonheur.

Été 1567, Chequers, comté de Buckingham

Nous partons dans la lumière opaline d'une aube d'été en Angleterre, la plus belle heure du jour à la plus belle des saisons. Le soleil est déjà levé et sort d'un amoncellement de nuages clairs qui s'étend tel un ruban de satin sur les collines de Chiltern. Nous faisons route vers l'est dans les rayons dorés du

matin, parcourant Akeman Street, la vieille voie romaine qui s'étire aussi droite qu'une épée.

Nous formons un petit groupe : l'avant-garde à quelque distance devant afin que je ne respire par la poussière qu'elle soulève, sir William et le capitaine de la garde à ma hauteur, et le reste des hommes derrière nous. Nous faisons une halte après quelques heures afin de laisser les chevaux s'abreuver, et de nous sustenter. Sir William me demande alors si je ne suis pas trop lasse.

— Non, réponds-je. Je vais très bien.

C'est un mensonge, car j'ai déjà mal au dos et aux jambes à force de rester en selle comme mon père m'a appris à le faire. Je refuse de monter derrière quelqu'un, comme une simple paysanne derrière un quelconque idiot. J'ai ma propre monture, et je garde le dos bien droit afin de me dresser fièrement. J'ai cependant vécu longtemps confinée dans une chambre minuscule, et j'ai perdu toute ma force et mon endurance. Je n'ai néanmoins pas perdu mon envie de vivre ni mon désir ardent de liberté. Je préférerais mourir de ces souffrances, malmenée sur cette selle, que d'avouer ma lassitude, par peur que le capitaine ne décrète qu'il nous faut retourner à Chequers et attendre là-bas de pouvoir trouver une chaise à porteurs. Rien ne me fera retourner en prison. Je continuerai de chevaucher, même les mains sanguinolentes et les jambes meurtries, plutôt que de retourner dans cette minuscule chambre avec cette toute petite vue sur un étroit carré de ciel.

C'est comme revenir à la vie, avec un ciel grand ouvert au-dessus de ma tête et le vent soufflant doucement contre ma peau, le soleil droit devant. J'endure la douleur dans mon dos et dans chaque muscle de mon corps. Je peux déjà sentir le parfum du chèvrefeuille et des fleurs de haricots sauvages dans les haies. Quand nous arrivons au sommet d'une colline où les moutons paissent, j'entends loin au-dessus de ma tête voler une alouette qui lance de grands cris à chaque battement de ses petites ailes. Les hirondelles tournoient au-dessus des étangs autour d'un village, tandis que les paysans dans les champs interrompent leur labeur pour nous regarder et nous faire de grands signes, et que des chiens nous poursuivent en essayant d'attraper nos chevaux aux jarrets. Quand nous parvenons à hauteur d'un colporteur sur la route, celui-ci jette son ballot à terre, et me supplie de m'arrêter et de lui accorder un instant. Je suis étourdie par tout ce que je vois et tout ce que j'entends de ce monde libre que je ne pensais plus jamais revoir.

Nous faisons une halte à midi pour manger, puis le capitaine approche sa monture de la mienne à 16 heures et m'annonce :

— Nous allons nous arrêter pour la nuit au manoir Headstone, dans le village de Pinner. Nous sommes attendus.

— Je refuse d'être encore enfermée, me récrié-je avec une subite appréhension.

— Vous ne le serez pas, me rassure-t-il. Vous êtes libre. Vous aurez vos propres appartements et vous dînez avec vos hôtes, si vous le souhaitez. Vous ne serez pas prisonnière.

— Je ne me laisserai pas avoir, dis-je en repensant à la manière dont Catherine a été dupée lorsqu'elle est sortie de la Tour de Londres pour aller vivre chez son oncle en pensant que son époux allait l'y retrouver.

— Je jure que mes ordres sont de vous conduire auprès de la duchesse de Suffolk, déclare le capitaine. Cependant, nous ne pouvons pas faire le trajet en une seule journée. Il nous faudra encore toute la matinée de demain pour arriver à destination.

— Fort bien, dans ce cas.

Mon hôte, lord Roger North, me salue avec tout le respect qui m'est dû. Il est évident qu'il accueille dans sa demeure la sœur de l'héritière au trône d'Angleterre. Son épouse, Winifred, m'adresse une révérence ampoulée, s'inclinant avec gaucherie le plus bas possible pour essayer de respecter les convenances en présence d'un membre de la famille royale, qui lui demandent de s'abaisser plus bas que moi. Je ris et la dispense d'un tel effort, puis elle me guide jusqu'à mes appartements. Deux de ses domestiques ont apporté de l'eau chaude pour que je puisse faire ma toilette, et ma propre servante sort une robe propre de mon sac de voyage.

Je mange seule, dans la chambre qui m'a été attribuée, plutôt qu'à la grande table de la salle à manger. J'ai développé une certaine timidité après avoir passé autant de temps isolée – *presque deux ans* ! Je suppose aussi que les convives de mes hôtes seront composés autant de gens bien intentionnés que d'espions. Je ne suis pas encore prête à affronter l'agitation et le vacarme d'un grand dîner. Je vis retirée depuis si longtemps que je ne supporterais plus d'entendre autant de gens parler en même temps.

Tôt le matin suivant, nous nous rendons à la chapelle, prenons le petit déjeuner, et nous sommes prêts à reprendre la route à 9 heures, d'après

l'horloge au-dessus des écuries. Mon cheval est bien reposé et, malgré la douleur et la raideur de mes jambes, je savoure ma nouvelle liberté avec un plaisir sans pareil, si bien que je vais jusqu'à offrir un sourire radieux au capitaine de la garde et, une fois que nous arrivons sur une portion de route droite et lisse, je dis à sir William que nous pouvons accélérer l'allure.

J'ai l'impression de voler, tant nous galopons rapidement. Je me penche en avant et talonne ma monture ; le martèlement des sabots, la terre qui tourbillonne dans l'air et le vent qui me souffle au visage me donnent envie de chanter ma joie. *Enfin, je goûte à la liberté.*

Les habitants des petits villages à proximité de Londres sont habitués à voir passer des voyageurs sur Watling Street, et ils cherchent notre étendard ; dès qu'ils aperçoivent les couleurs de la reine, ils me reconnaissent et me hèlent avec vigueur. Le capitaine ramène sa monture tout près de la mienne.

— Nous avons reçu l'ordre de ne pas attirer l'attention, dit-il d'un air contrit. Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir vous couvrir de votre capuchon, milady ? Inutile de créer un attroupement.

J'obtempère sans rechigner, tout en songeant que la popularité de la reine doit être au plus bas si une aussi insignifiante cousine que moi peut la mettre en danger rien qu'en parcourant la campagne.

— Où est votre sœur ? Où sont lady Catherine et ses chérubins ? me crie quelqu'un alors que nous approchons des portes de Londres par l'est.

— Où sont les petits princes ? demande quelqu'un d'autre. (Je vois le capitaine esquisser une grimace.) Où sont les petits Seymour ?

J'enfonce davantage mon capuchon sur ma tête et approche mon cheval de celui du capitaine.

— C'est aussi une question que je me pose, dis-je sèchement à sir William.

— C'est une question que je n'ai pas la liberté de poser, rétorque-t-il.

Été 1567, Minorities, Londres

Nous pénétrons dans le district de Minorities et parcourons les rues, les sabots des chevaux claquant sur les pavés, jusqu'à la maison de ma belle-grand-mère, qui fut jadis la nôtre. Je me rappelle mon père me racontant qu'il lui en avait été fait cadeau par le jeune roi Édouard, et je me souviens combien m'impressionnaient ces énormes portes en bois foncé et les vastes

galeries de pierre de l'ancien monastère, dans lesquelles chaque son se répercute durement. Cette demeure nous a bien entendu été reprise quand Jane a été exécutée – comme tout le reste.

Ma belle-grand-mère, Catherine, une très gracieuse et calme femme de près de cinquante ans, sort de chez elle habillée d'une cape. Elle nous aperçoit sur nos montures écumantes, tandis que nous approchons de sa demeure.

— Mary ! Très chère ! Je pensais que vous deviez arriver le mois prochain ! C'est ce que l'on m'a dit !

Elle fait signe à un valet en livrée d'approcher et lui ordonne :

— Thomas, aidez lady Mary à descendre de cheval.

Le serviteur s'exécute, puis lady Catherine Brandon s'agenouille devant moi pour m'embrasser chaleureusement.

— Je suis si heureuse que l'on vous ait amenée à moi, commence-t-elle. Bienvenue, mon enfant. Vous êtes si pâle. Ce n'est guère surprenant. (Puis elle se tourne vers sir William.) Que signifie ceci ? Il m'a été dit que vous l'escorteriez jusque chez moi sous un mois. Je suis sur le départ pour Greenwich.

Sir William met pied à terre et s'incline devant ma belle-grand-mère.

— L'escorte est arrivée chez moi avant-hier sans prévenir, se défend-il. Ce sont les ordres. Lady Mary, toutefois, attend depuis bien trop longtemps déjà de recouvrer la liberté, et il aurait été cruel de ma part de la retenir une seule journée de plus. Pour être franc, je ne pense pas que je l'aurais supporté moi-même. Elle a amplement mérité sa liberté, Dieu lui en est témoin.

Ma belle-grand-mère affecte une mine sombre et peignée, puis se tourne vers moi :

— Vous savez bien que vous n'avez pas été élargie, n'est-ce pas ?

— Que dites-vous ?

Elle s'adresse de nouveau à sir William.

— Elle n'a pas été libérée, répète-t-elle. Sa garde m'a été confiée. C'est moi qui ai désormais la charge de veiller sur elle.

Sir William tourne la tête pour lâcher un juron tout en épargnant nos oreilles, puis il ramène son regard sur moi, le visage cramoisi de colère et les larmes aux yeux.

— Elle n'est pas libre ? s'insurge-t-il. Qui a donné cet ordre si... (Il ne termine pas sa phrase, de peur d'être accusé de haute trahison.) Je pensais que

nous vous l'amenions dans un premier temps, avant qu'elle choisisse où aller. Je croyais que vous alliez l'accueillir en vue de son retour à la Cour.

— Entrez, nous invite-t-elle tous en prenant conscience de la présence des serviteurs et des curieux qui s'arrêtent pour observer la scène.

Elle nous fait pénétrer dans la grand-salle, puis bifurque vers la loge pour que nous puissions tirer la situation au clair en privé. La pièce est meublée d'une table et d'une chaise, ainsi que d'un pupitre pour la rédaction de messages et de comptes-rendus. Je prends appui contre la table, soudain à bout de forces.

— Ah ! Ma chère Mary, installez-vous, me propose-t-elle aimablement. Sir William, voulez-vous un verre de bière ? Ou de vin ?

Je n'ai pas le cœur de m'asseoir, car j'ai l'impression qu'on n'attend que cela avant de refermer les portes et de m'enfermer de nouveau pour ne plus jamais me laisser ressortir. Je reste donc debout, mal à l'aise, le dos endolori par deux journées de voyage, en proie à un très mauvais pressentiment.

— Je ne suis pas libre ? soufflé-je, tout aussi hébétée que si quelqu'un venait de me gifler. Je pensais que j'étais libre.

— Non, répond tristement ma belle-grand-mère. On vous a remis à mes bons soins, tout comme votre pauvre neveu l'a été à ceux de sa grand-mère à Hanworth. La reine n'a pas consenti à vous libérer. Il m'a fallu promettre de vous retenir prisonnière.

— Je ne peux plus, laissé-je échapper. (Je sens mes larmes monter et je suis saisie d'un hoquet de douleur.) Je vous en conjure, madame. Je ne peux plus vivre enfermée. J'ai besoin de pouvoir aller au-dehors. Je ne peux plus supporter d'être cloîtrée dans une petite chambre comme une poupée dans une caisse. Je ne le supporte plus, madame. J'en mourrais. Je n'y survivrais pas, si l'on me retirait de nouveau la liberté de sortir, de marcher ou de chevaucher au grand air.

Elle hoche la tête, le teint blême, puis lance un regard en coin à sir William et lui dit :

— Vous l'avez ainsi confinée ?

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ? se défend-il avec agacement. J'ai reçu l'ordre de ne la laisser marcher dans le jardin que lorsque sa santé le demandait, mais je l'autorisais à sortir tous les jours, toute la journée, tant que je le pouvais. Mes consignes étaient qu'elle devait être gardée enfermée dans une seule pièce, de petite taille, avec une unique servante pour l'aider, et

qu'elle ne devait recevoir aucun courrier ni aucune visite. Elle n'était même pas censée pouvoir parler avec mes domestiques. Je n'avais moi-même pas le droit d'échanger avec elle.

Ma belle-grand-mère se tourne vers moi.

— Séchez vos larmes, Mary, déclare-t-elle avec fermeté. Nous ferons tout ce que nous pourrons. Au moins êtes-vous désormais sous ma garde, et pourrez-vous vivre avec moi et mes enfants : Susan et Peregrine. Nous aurons tout le loisir de parler, d'apprendre, d'écrire et de réfléchir.

— J'ai besoin d'être libre, me lamenté-je dans un murmure. J'ai besoin d'être libre.

Ma belle-grand-mère se tourne de nouveau vers sir William.

— Je partais à l'instant pour Greenwich, dit-elle. Lady Mary m'accompagnera. Est-ce que les chariots contenant ses affaires vont bientôt arriver, ou enverrez-vous tout directement là-bas ?

— Elle ne possède pas grand-chose, répond timidement sir William. Elle n'avait pratiquement rien lorsqu'elle a été amenée chez moi. Quelques tapisseries, un oreiller ou deux.

Ma belle-grand-mère accueille la nouvelle avec froideur, faisant passer son regard de mon geôlier à moi.

— Dans ce cas, où sont ses affaires ? Où est son héritage ? Sa mère était une princesse du sang, qui possédait une vaste demeure remplie de trésors. Elle vient d'une famille riche, qui détenait des terres et des manoirs, des licences et des patentes. Où sont les robes et les bijoux qu'elle avait à la Cour ?

Sir William secoue la tête, impuissant.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle est arrivée chez moi aussi démunie qu'une paysanne et qu'aucune malle à son nom ne m'a été apportée par la suite. Je vous ferai porter tout ce qu'elle avait, et je suis navré que ce ne soit pas davantage, milady. (Il m'adresse un hochement de tête compatissant.) Je vous ferai parvenir tout ce dont vous pourriez avoir besoin de Chequers. Vous n'aurez qu'à demander.

— Je ne veux rien, dis-je en secouant la tête. Je ne veux rien d'autre que ma liberté. Je pensais qu'elle m'avait été rendue.

— Venez manger quelque chose, ensuite nous nous rendrons sur la Tamise pour voyager jusqu'à Greenwich, décrète ma belle-grand-mère. Après cela, nous verrons pour vos appartements, vos meubles et vos habits. Sa

Majesté vous fournira ce qui vous manque, et j'irai moi-même parler à William Cecil pour que vous soient procurées les choses essentielles, pour que vous soit aussi rendue votre liberté. N'ayez crainte, vous serez libre, ma chère, je vous le promets. Vous serez libre, et votre sœur aussi, ainsi que ses fils.

Je lève les yeux vers elle, cette femme qui fut exilée et persécutée à cause de sa foi, cette femme qui a accepté un mariage désavantageux pour pouvoir aimer et vivre libre.

— Aidez-nous, je vous en prie, l'imploré-je pitoyablement. Je veux bien promettre à la reine tout ce qu'elle voudra, tant qu'elle consent à nous rendre notre liberté, à ma pauvre sœur Catherine et moi.

Je monte à bord du canot de la famille Suffolk, et j'ai l'impression de revenir dans le passé, à l'époque où je descendais la rivière avec la Cour pour rallier Greenwich, ou bien lorsque nous remontions vers Richmond, passant toutes les prairies verdoyantes. C'est une journée étouffante, la chaleur s'agrippant fermement à cette ville puante, mais il est agréable d'être sur la rivière, la tente de soie agitée par la brise qui souffle de la mer. Les mouettes dans le ciel poussent leurs cris aigus, tandis que toutes les cloches de Londres sonnent l'heure comme si elles célébraient ma liberté recouvrée. Je suis déjà moins abattue lorsque nous approchons de la Tour de Londres et de la herse qui barre l'accès au quai, car je me dis que j'aurais pu être amenée là-bas pour vivre comme une véritable prisonnière. J'ai été confiée à ma belle-grand-mère, mais je suis dans sa barge, en chemin pour une demeure royale, et je profite de la caresse du soleil sur ma peau, les embruns soufflant dans mes cheveux, et je peux admirer plus qu'un petit carré de ciel.

Le lit du fleuve s'élargit à mesure que nous approchons de Greenwich, et j'aperçois le palais favori des Tudors – *notre palais favori* – se dresser telle la rive d'un pays merveilleux, comme s'il flottait sur l'eau, le quai baigné d'une lumière d'or, ses grandes portes ouvertes. C'est un endroit si somptueux, si accueillant et si paisible que j'ai du mal à m'imaginer captive – c'est impossible dans un si vaste palais dont les portes restent béantes sur les jardins, les pelouses et les vergers.

Élisabeth n'est pas présente. Elle est avec la Cour au château de Farnham, à Guilford, et seuls quelques serviteurs sont demeurés sur place, avec la lourde tâche de préparer les appartements, d'ôter la poussière et de disposer

plantes et fleurs dans toutes les pièces publiques. Les gens de ma belle-grand-mère attendaient son arrivée et sont tous alignés devant ses appartements ; ils s'inclinent devant moi lorsqu'ils me voient marcher à ses côtés. J'avais presque oublié combien de serviteurs étaient nécessaires pour s'occuper d'une personne de haut rang. Je suis si habituée à ma petite cellule étriquée et à ma seule et unique servante, à cette simple fenêtre donnant sur un coin de ciel limité, le tout plongé dans un silence religieux. Lady Catherine Brandon entre en premier dans sa grande salle à manger personnelle, puis va prendre place sur l'estrade avant de me faire signe de m'installer à ses côtés. Ses serviteurs nous lavent les mains dans une aiguière en argent, puis nous apportent de la petite bière bien fraîche ainsi qu'un plateau de fruits et de viande. Le majordome de Greenwich vient ensuite faire le compte-rendu à ma belle-grand-mère de ce qui a été fait en son absence, l'avise du départ sans permission d'un des valets et de la hausse du prix du vin.

Je n'ai pas faim, et je sens sur moi le regard affûté de ma nouvelle gardienne tandis qu'elle écoute le rapport du majordome. Quand celui-ci a terminé, qu'il s'est incliné et s'est retiré, elle me dit :

— Tu dois manger, mon enfant.

— Je n'ai pas faim, réponds-je.

— Tu dois bien avoir un peu d'appétit, après cette longue route à cheval et le trajet en canot, insiste-t-elle. Tu sais bien que ta seule arme est de survivre et de ne pas dépérir. Se laisser aller à la famine et au désespoir revient à faire le travail de l'ennemi.

— Je n'ai pas d'ennemi, affirmé-je sur un ton péremptoire. Je ne m'en suis fait aucun lorsque j'étais au service de la reine, et j'ai épousé par amour un homme qui était libre de m'aimer. Je n'ai aucun rival, aucun ennemi, j'ai pourtant été détenue deux ans durant. Personne ne m'a accusée de quoi que ce soit, et personne ne m'a vue faire du tort à quiconque. Personne n'a de raisons de me haïr.

— Je sais, dit-elle dans un hochement de tête. Mais nous ne pouvons pas parler de cela ici. Quoi qu'il en soit, il faut que tu manges. Ton but doit être de survivre...

Elle ne précise pas que c'est à Élisabeth que je dois survivre, mais nous savons bien toutes les deux ce qu'il en est.

— D'accord, dis-je en lui adressant un pâle sourire.

Je vois dans sa détermination, dans la volonté de cette survivante, un

exemple qu'il me faut suivre.

— Comme vous, ajouté-je.

Elle fait un geste étrange, une sorte de haussement d'épaules hérité de sa mère, une Espagnole à la beauté légendaire.

— Tout le monde, à la Cour, doit apprendre à survivre. Je suis née et j'ai été élevée dans ce monde, et je compte bien mourir dans des draps de soie, des faveurs plein mes coffres.

— Je sais, pour ma part, que j'aurai droit à des funérailles époustouflantes, dis-je amèrement. Quoi qu'il se passe d'ici là. La reine met un point d'honneur à rendre hommage à ceux de sa famille qui lui font la grâce de mourir.

Ma belle-grand-mère laisse échapper un bref éclat de rire.

— Chut, me tance-t-elle aimablement. Si tu peux faire de l'humour, alors tu peux aussi manger. On m'a rapporté que ta sœur est consumée par le chagrin et qu'elle se laisse mourir de faim. Ce n'est pas ainsi que l'on gagne. Je vais lui écrire pour la ramener à la raison. C'est une chose que savait parfaitement mon amie la reine Catherine ; et ta mère le savait très bien aussi. Une femme avisée vit longtemps en espérant que les temps changent.

Automne 1567, palais de Greenwich

Mes appartements à Greenwich sont satisfaisants et la souveraine en personne me fait parvenir des carafes en argent pour la bière et le vin dès que ma belle-grand-mère transmet à William Cecil une liste de ce qui m'est nécessaire. Je pense qu'elle n'a pas dû mâcher ses mots en décrivant ma pauvreté. Je ne pense pas non plus qu'elle fasse preuve de modestie pour ce qui est de l'assurance de nos qualités de maîtresses de maison. Ma belle-grand-mère a perdu tout ce qu'elle possédait de valeur durant ses années d'exil, pendant qu'elle était réfugiée en Europe, gardant toujours un coup d'avance sur les espions papistes qui auraient voulu la traîner jusqu'en Angleterre afin de la faire brûler sur le bûcher. Aujourd'hui, elle a bien l'intention de faire en sorte que ni elle, ni sa famille, ne souffre plus jamais. Elle jouit d'une position très enviable à la Cour d'Élisabeth et attend le retour de celle-ci à Greenwich pour défendre mon droit à la liberté. Elle est persuadée que je serai élargie, que Ned sera autorisé à retourner à Hanworth, que ma sœur Catherine et son fils Thomas pourront le rejoindre là-bas pour

retrouver aussi Teddy, et que leur famille sera de nouveau libre et réunie. Elle croit que la sincère dévotion d'Élisabeth pour la foi protestante sera plus forte que son amour immuable et malsain pour sa cousine catholique, que ce sentiment persistant de loyauté familiale envers Marie I^{re} d'Écosse, et que sa défense anxieuse des droits des reines, même de celles qui ont si peu fait pour leur royaume.

— Courage ! me lance la duchesse avec entrain lorsqu'elle me voit marcher d'un air maussade dans les jardins.

Je regarde sur le fleuve les bateaux hisser leurs voiles et jeter leur corde de halage comme des oiseaux sur le point de prendre leur essor, pareils à ceux qui tournoient au-dessus d'eux.

— Courage ! répète-t-elle. Au printemps prochain, tu pourras aller où bon te semble, je te le promets. Je parlerai en faveur de ton mari, de ta sœur, de ton beau-frère et de ces pauvres enfants innocents. Tu ne finiras pas ta vie en prison, comme ta malheureuse sœur Jane. Tu seras libérée. Garde espoir !

Je la crois. Son époux, Richard Bertie, se baisse pour me faire un baisemain, puis m'assure que les jours heureux reviendront, que tout le monde souffre dans ce monde malade, mais que Dieu récompense ceux qui ont foi en Lui. Il me rappelle que ma belle-grand-mère a été rappelée au pays quand sa religion est devenue celle de tout le royaume, et qu'elle est passée en une nuit de félonne à élue.

— Du reste, enchaîne la duchesse, Élisabeth ne peut pas courir au secours de Marie I^{re} d'Écosse. Elle a donné aux membres du clan Hamilton une importante somme pour les inciter à lever une armée, mais ils refusent de la soutenir. Elle a demandé aux pays d'Europe de déclarer le blocus de l'Écosse, mais même la France, gouvernée par l'ancienne famille de Marie, ne veut pas entendre parler d'un arrêt des échanges commerciaux. Sans le soutien de l'Espagne et de la France, Élisabeth ne peut rien faire pour sa cousine. Elle ne peut pas agir seule.

— Elle pourrait, mais elle n'ose pas, corrige Richard Bertie dans un murmure.

Son épouse part d'un éclat de rire et lui donne une tape de fausse remontrance sur la main.

— Il n'est pas dans l'intérêt de l'Angleterre de faire revenir un souverain catholique au pouvoir, dit-elle. La reine, notre reine, ne fera jamais rien qui aille à l'encontre des intérêts de son royaume réformé. Quoi qu'elle veuille

dans son cœur, elle gardera toujours un esprit clair, vous pouvez en être sûrs.

— Je suis sûr de William Cecil, rétorque Richard Bertie. Lui ne veut pas, dans son cœur, voler à l'aide d'une papiste menacée.

— Et pendant ce temps, intervient-je, que se passe-t-il pour Marie, anciennement reine d'Écosse ?

Ma belle-grand-mère hausse les épaules comme pour dire que cela n'a aucune importance.

— Elle est retenue prisonnière, explique-t-elle. Le fils qu'elle a cédé doit lui manquer, et elle doit encore porter le deuil pour les enfants qu'elle a perdus. Elle doit bien se rendre compte qu'elle a commis une erreur. Seigneur, comme elle doit regretter, à présent, d'avoir épousé ce garçon dépravé et d'avoir ensuite permis son assassinat, avant d'épouser l'assassin en personne.

— Je ne pense pas que l'on puisse prouver qu'elle ait bien fait tuer lord Darnley, contré-je.

— Qui aurait fait une telle chose, sinon elle ? s'étonne la duchesse dans un haussement de sourcils. À qui aurait profité la mort de ce futile jeune homme, si ce n'est l'épouse encombrée et son amant ?

Je m'apprête à répondre, mais je ne trouve rien à dire. Je ne connais pas le fond de l'histoire, et j'ignore aussi ce que ma magnifique et dangereuse cousine aurait éventuellement pu faire, mais je sais au moins qu'elle, comme Catherine et moi, détestera sa prison et se jettera contre les barreaux tel un oiseau en cage au comble du désespoir. Je sais qu'elle sera, elle aussi, déterminée à sortir de là. Je sais qu'elle fera, elle aussi, tout pour recouvrer la liberté. *C'est là notre seul pouvoir ; c'est aussi ce qui nous perd.*

Je pense que Catherine et moi avons une chance de nous en sortir. La malédiction qui s'est abattue sur nous le jour où Jane est montée dans le canot des Dudley pour se rendre à Syon, puis n'a pas refusé la couronne qu'on lui a mise de force sur la tête, va enfin être levée. Catherine est soudain délivrée par la mort de son vieux gardien et geôlier. Cela n'est une surprise que pour ceux qui espéraient faire disparaître Catherine et la reléguer au passé. Le pauvre vieux Wentworth avait plus de soixante-dix ans ; lui qui a tant protesté contre les dépenses engendrées par cette royale invitée à entretenir, lui qui s'est tant récrié qu'il ne pouvait pas être tenu de faire une telle chose, voilà qu'il a réussi à échapper à son devoir en se réfugiant dans le

repos éternel.

Je suis tant habituée à recevoir de mauvaises nouvelles que je n'éprouve que de l'angoisse en voyant, au début du mois de septembre, ma belle-grand-mère me rejoindre à la hâte dans l'allée de gravier parfaitement ratissée, une lettre à la main. Je crains instantanément qu'il ne soit arrivé un malheur. Je songe en premier à mon, époux, Thomas Keyes, qui est retenu à la prison de la Fleet, puis à ma sœur Catherine et son fils. Je cours dans sa direction, mes petites bottes faisant crisser le gravier.

— Votre Grâce ! Est-ce une mauvaise nouvelle ?

— Oh, Mary, répond-elle en essayant de sourire. Peux-tu lire dans les pensées, comme les nains de foire ?

— Dites-moi !

— Ma chère enfant, tu devrais t'asseoir.

Sa réponse m'effraie davantage encore. Nous allons prendre place sur un petit banc de pierre placé sous la charmille formée par une haie au feuillage doré.

— Dites-moi ! répété-je lorsque j'ai accédé à sa demande.

— C'est à propos de ta sœur, annonce-t-elle en me tendant le pli. Ta pauvre chère sœur.

La lettre vient de l'exécuteur testamentaire du vieux gardien, un homme de peu d'importance, pris dans un trop grand engrenage. Il a écrit à William Cecil pour dire que la veuve Wentworth n'a pas les moyens d'entretenir Catherine et son enfant, malgré tout l'amour qu'elle leur porte. Avec les plus grandes précautions, Mr Roke Green explique qu'il n'a reçu aucune instruction quant à ce qu'il convient de faire pour Catherine et qu'il ne sait pas quels sont les ordres de la reine. Il est trop pauvre et ses conditions de vie sont trop modestes pour accueillir une si grande dame. Il est lui-même veuf et assure que s'il avait eu une femme, ils auraient accepté d'héberger Catherine avec leurs maigres moyens. Pourtant, il est impensable de la loger sans l'aide d'une suivante pour la servir, mais sa demeure est bien trop petite pour accueillir beaucoup de monde, et il est trop pauvre. Toutefois, hélas, il s'agit de sa troisième missive restée sans réponse ! Dans ces conditions, dans l'attente d'une décision prise par les éminences de la Cour de la reine sur le sort de Catherine, et sans autre endroit où la loger, doit-il lui ouvrir sa maison ? Ce n'est, assurément, pas par amitié, par sympathie pour sa cause ni par intérêt politique ; elle est simplement jeune et fragile, délicate et

épouvantablement maigre, car elle se prive de manger tant elle est accablée par le désespoir de ne plus jamais revoir son époux et son fils aîné. Elle ne sort pratiquement plus de son lit et ne cesse presque jamais de pleurer. Mr Roke Green demande humblement la permission de l'accueillir chez lui le temps que Sa Majesté, dans toute sa sagesse, décide de ce qu'il convient de faire de cette pauvre créature. Elle ne peut cependant pas demeurer où elle est, et elle mourra si l'on continue à la négliger de la sorte.

Je rends la lettre à ma belle-grand-mère, l'air consternée.

— Elle n'a nulle part où aller, dis-je.

— D'après lui, précise-t-elle avec enthousiasme.

— Cela semble pourtant vous ravir.

— Oui, car c'est, je pense, l'occasion rêvée de la faire libérer.

Mon cœur part au triple galop.

— Vous pensez qu'on accepterait ? Allez-vous lui proposer de l'accueillir ?

— Pourquoi pas ? répond-elle en souriant. Comme on nous le fait clairement savoir, elle n'a nulle part où aller.

Ma belle-grand-mère écrit à la reine, à William Cecil et à Robert Dudley. La Cour est au château de Windsor et son retour à Londres a été repoussé tant le temps est agréable. Personne ne veut rentrer et affronter l'impossible question du soutien à Marie I^{re} d'Écosse – une cousine ! Un monarque ! – sans s'opposer aux lords écossais, qui partagent notre foi. Élisabeth ne sait plus quoi faire. Elle préférerait de loin éviter d'avoir à s'occuper de cela et demeurer au château de Windsor pour continuer à badiner avec Robert Dudley. La duchesse de Suffolk doit donc s'adresser par écrit à une Cour qui fuit toute difficulté. Elle offre alors une solution simple : laisser Catherine venir vivre avec son fils chez sa belle-grand-mère, tandis que Ned irait rejoindre sa mère à Hanworth et que Thomas Keyes serait renvoyé auprès de ses enfants, dans le Kent. Nous consentirions tous à nous faire discrets, à ne pas écrire de lettres, à n'échanger avec aucune faction et à ne fomenter aucun complot. Nous continuerions simplement de vivre comme de loyaux et insignifiants sujets de Sa Majesté qui, étant donné que nous n'avons commis aucun crime, pourrait accepter de nous rendre notre liberté.

Elle envoie les missives : celle pour William Cecil à sa nouvelle demeure favorite, Burghley House ; celle pour Robert Dudley et pour la reine en

villégiature directement à Windsor, puisque le premier s'occupe d'y distraire la seconde. Nous attendons ensuite, pleines d'espoir, de recevoir une réponse.

Elle ne se fait pas tarder et vient de William Cecil. Les deux amants secrets, Dudley et Élisabeth, ont dû choisir de lui laisser le soin de nous répondre. Leur bonheur et leur liberté au milieu des champs moissonnés de la campagne flamboyante d'Angleterre ne doivent être troublés par rien. Le soleil brille, le gibier est foisonnant, et le couple illégitime ne veut pas souffrir d'avoir à traiter des affaires de l'État. Élisabeth souhaite profiter de cette année de plus à pouvoir garder Dudley à ses pieds. Je sais que ce dernier interviendra en faveur de ma sœur, mais seulement lorsqu'il pourra le faire en étant certain de ne pas mettre la reine de mauvaise humeur, car il ne fera jamais rien pour gâcher le plaisir de celle-ci lorsque c'est avec lui qu'elle en prend.

William Cecil écrit lui-même pour nous annoncer que Catherine ne pourra pas nous rejoindre. Il précise « pour l'instant » et souligne cela. Cette année, elle sera confiée aux bons soins d'un homme loyal, sir Owen Hopton, à Cockfield Hall, dans le comté de Suffolk.

— Grand Dieu, d'où vient-il, celui-là ? s'offusque ma belle-grand-mère. Comment font-ils pour débusquer ces vieux bonshommes inconnus de tous ?

— De Cockfield Hall, dans le Suffolk, réponds-je en relisant la lettre par-dessus son épaule. Regardez ceci...

Je désigne une courte phrase : « Sa Majesté insiste pour que lady Catherine et son fils demeurent parfaitement isolés. Ils ne peuvent recevoir ni lettres, ni cadeaux, ni invités, ni visiteurs, ni émissaires de puissances étrangères. »

— Que pensent-ils qu'elle pourrait faire ? s'indigne la duchesse. Ne savent-ils donc pas qu'elle est si triste qu'elle ne parle plus, mange si peu qu'elle est exténuée, reste alitée toute la journée et pleure tout le temps ?

J'ai la gorge serrée de penser à la détresse de ma sœur, encore seule et sur le point d'être emmenée, toujours plus loin de moi.

— Le leur avez-vous dit ?

— Bien entendu. De toute manière, Cecil sait tout.

— Qu'attend la reine de nous ? m'écrié-je. Son projet est-il de nous voir mourir enfermées, en silence, loin de sa vue, là où personne ne se plaindra si nous périssons de chagrin ?

Ma belle-grand-mère ne répond pas et se contente de me dévisager d'un air impuissant, comme si elle était à court de mots. Je me rends alors compte que, dans un élan de colère, j'ai proféré la stricte vérité, et ma gardienne n'a pas le cœur d'essayer de me convaincre qu'il en est autrement.

La Cour rentre à Hampton Court, mais ma belle-grand-mère n'est pas invitée à la rejoindre.

— Je ne veux pas que vous souffriez des mauvaises grâces de la reine par ma faute, lui dis-je. Je n'ignore pas qu'il vous faut songer à vos propres enfants, Peregrine et Susan ; que vous devez les protéger. Vous ne pouvez pas exposer votre foyer à la malédiction de la rancœur d'Élisabeth qui pèse sur ses cousines.

— J'ai connu pire, sais-tu, repart-elle en esquissant un sourire en coin tout en penchant la tête sur le côté. J'ai été au service de la souveraine qui a transmis à Élisabeth tout le savoir qu'elle étale aujourd'hui avec tant de fierté. J'ai servi la reine qui a enseigné à Élisabeth l'art de régner. J'ai servi la reine qui a publié le livre de prières et en a appris la théologie à Élisabeth – ainsi qu'à ta sœur Jane. Je l'ai servie quand elle a dû faire face aux accusations d'hérésie et de trahison. Je n'oublie jamais Catherine Parr, et je ne vais pas aujourd'hui me laisser effrayer par Élisabeth.

— Elle me fait peur, avoué-je.

Je me sens soulagée du poids induit par la constante bravade qu'a été mon existence depuis le jour où l'on s'est servi de moi afin de renforcer des alliances, quand je n'étais encore qu'une petite fille trop jeune pour prendre mari, mais que l'on m'a promise à Arthur Grey comme monnaie d'échange.

— Je ne ferai pas semblant d'être courageuse, ajouté-je. Elle me fait peur. Je crois qu'elle causera ma perte, et qu'elle l'a déjà causée. Je pense qu'elle souhaite ma mort et celle de Catherine, et ce depuis toujours.

Ma redoutable belle-grand-mère m'offre un sourire resplendissant.

— Il faut survivre, me dit-elle. Survivre et espérer des jours meilleurs.

Ce ne sont pas des jours meilleurs pour les protestants de France. Le roi, sous l'influence de sa famille – les Guise –, persécute ceux qui pratiquent notre religion jusqu'à ce qu'éclate une révolte évoluant en véritable guerre sainte. Il est évident que l'Angleterre, premier royaume protestant, devrait soutenir les huguenots en leur faisant parvenir des armes et de l'argent, et

devrait envoyer une armée pour renverser le pouvoir papiste ; mais Élisabeth ne va jamais jusqu'au bout des choses, quoi qu'elle entreprenne. Elle sait qu'il lui faut empêcher les catholiques de France de massacrer nos coreligionnaires, mais les protestants d'Écosse ont renversé sa cousine, la reine française, membre de la famille de Guise, et elle ne peut tolérer une telle menace brandie contre le pouvoir d'une reine. Elle sait qu'elle devrait être l'ennemie du pape, qui – se raconte-t-il – voudrait prononcer l'anathème contre elle : l'excommunier et faire d'elle une hérétique qu'il serait acceptable d'éliminer. C'est toutefois un chef protestant d'Écosse, John Knox, qui les traitent, elle et Marie I^{re} d'Écosse, de « bande d'ignobles femmes » inaptes à régner, et qui exhorte tous les hommes bien-pensants à se soulever contre elles. Élisabeth est si outrée par ce manque de respect, si aveuglée par sa fureur, qu'elle voue à John Knox une haine bien pire qu'au pape, et qu'elle juge primordial de faire preuve de solidarité envers la reine Marie pour s'opposer à lui.

J'écris un message à ma sœur et le confie au plus loyal des hommes de Richard Bertie, qui le transporte au fond de ses chausses. Il est fort à parier que le papier sera imbibé de l'odeur âcre de sa transpiration lorsqu'il le lui remettra. J'ignore si elle pourra me répondre, ou si elle sera encore en vie lorsqu'il lui parviendra. Je ne sais pas du tout comment elle se porte.

Chère sœur,

Je prie pour toi, ma chère Catherine, en ces temps difficiles. Je suis bien logée et bien traitée par notre belle-grand-mère, la duchesse de Suffolk, à Greenwich. Elle me garde dans ses appartements et j'ai le droit de me promener dans les jardins, au bord de la Tamise. Je ne peux pas recevoir de visites, mais j'apprécie la compagnie de Peregrine et de Susan.

J'écris régulièrement à la reine Élisabeth et aux gentilshommes de la Cour afin de plaider notre cause, ainsi que celle de Ned Seymour et de mon pauvre mari, Thomas Keyes. Je t'en prie, ne m'en veux pas, même en ton for intérieur, de l'avoir épousé. Notre mariage lui a causé beaucoup de tort. Je le ferais annuler dès à présent, si cela pouvait le sauver de la prison, mais je ne le ferais pour aucune autre raison.

On m'a rapporté que tu étais maigre et faible. Je t'en conjure, lutte pour ta survie. Mange, promène-toi, joue avec ton fils. Il nous faut continuer à vivre, Catherine. C'est Jane qui nous disait d'apprendre à mourir, et seulement lorsque son exécution était inéluctable. Elle avait tort. Nous n'avons pas à apprendre à mourir. Je veux vivre. Je veux que tu vives. Je vais vivre. Je prie Dieu, qui entend toutes nos prières, et pour qui nous sommes plus importantes que le moineau qui tombe, pour que nous vivions toutes les deux et que nous soyons réunies un jour. En voyant les passereaux dans les haies qui bordent les prairies humides en contrebas du palais de Greenwich, je pense aux linottes de ton amie Jane, ainsi qu'à ton amour des animaux, et je prie pour que nous soyons un jour aussi libres que ces petits oiseaux. Je n'écrirai plus – alors adieu, ma sœur chérie – car je prie pour te revoir bientôt, et pour que nous soyons libres et heureuses.

M.

L'homme de Bertie me dit qu'il a fait entrer le message pour ma sœur dans un tas de bois de chauffage qu'il a monté dans sa chambre, mais il n'a aucun moyen de savoir si elle l'a lu ; je ne reçois pas de réponse.

Hiver 1567, palais de Greenwich

Nous ne recevons pas d'invitation à rejoindre la Cour à Westminster – ni ma belle-grand-mère, ni ses enfants, ni moi – mais la rumeur se répand le long du fleuve, murmurée par les serviteurs, propagée par les colporteurs, relayée par les marchands de bougies et répétée par les laitières. Tout le monde à Londres, nous y comprises, sait qu'Élisabeth se prépare enfin à prendre époux et qu'elle a jeté son dévolu sur Charles II, l'archiduc d'Autriche et fils du défunt empereur des Romains, Ferdinand.

Ce serait une puissante alliance qui lierait l'Angleterre à la plus grande famille d'Europe : les Habsbourg. Cela nous préserverait de toute invasion de la part des nations du continent et nous placerait hors d'atteinte du pape. Cela signifierait notre retour en force dans la chrétienté, et nous ne serions plus les hérétiques de l'Europe. Nous aurions la liberté de secourir Marie I^{re} d'Écosse ou de nous en abstenir, à notre convenance. Sa chute ou son retour en grâce

ne nous mettrait plus en danger, puisque nous aurions pour alliés les Habsbourg.

Nous accomplirions cet exploit à un prix négligeable. Élisabeth ne serait pas tenue de se convertir, et le royaume non plus. La reine n'aurait pas à laisser à son époux tous les pouvoirs, et il ne serait pas roi consort. Il est un fils cadet, donc habitué à être relégué au second plan. Mieux encore, sans doute, l'archiduc ne renierait pas sa foi, mais la pratiquerait en privé ; tous les palais royaux abriteraient une chapelle, et un prêtre suivrait Charles II où qu'il aille pour célébrer la messe, sans que personne ne soit obligé d'y assister. Nous montrerions ainsi, comme il se doit dans un pays qui n'a cessé d'osciller entre catholicisme et protestantisme au gré des monarques, que nous pouvons vivre en harmonie, qu'il n'y a qu'un Dieu, mais qu'il existe plusieurs manières d'aller vers Lui. Nous montrerions que Sa volonté est que nous nous aimions les uns les autres. *Jésus n'a jamais dit que nous devons nous persécuter et nous massacrer. Il ne se trouve aucun passage dans la Bible justifiant que Jane ait été décapitée. Aucune loi, qu'elle soit terrestre ou divine, ne légitime notre emprisonnement.*

Je ne me laisse pourtant pas duper par cette promesse grandiose de ma cousine Élisabeth. Si j'avais été libre, je n'aurais pas perdu un seul instant à essayer d'entrevoir cet avenir radieux. La reine parvient peut-être à convaincre son Conseil qu'elle a bien l'intention d'épouser l'archiduc, mais elle ne me fera jamais croire qu'elle est capable de remplacer Robert Dudley par qui que ce soit. Les membres du Conseil privé, toutefois, sont grandement soulagés par cette solution apportée à l'épineuse question de la succession ; puis, pour les tromper davantage, elle leur demande leur avis et leur conseil.

Elle fait principalement cela pour contenter les lords et les élus du Parlement qui, l'an dernier, l'ont sommée de désigner un héritier en insistant sur le fait qu'il devait être légitime et protestant, ce qui revenait à lui imposer ma sœur Catherine. Aujourd'hui, un peu à la manière d'un charlatan sur la place du marché, qui parvient à extorquer quelques piécettes aux plus crédules, Élisabeth annonce qu'elle les a entendus, qu'elle va accomplir son devoir et prendre mari, qu'elle est résolue à épouser un catholique de la famille Habsbourg, que le jeune couple ne tardera certainement pas à concevoir un enfant à naître à l'automne, et qu'elle n'a donc aucun besoin de nommer ni Marie I^{re} d'Écosse – prisonnière sur son île –, ni Catherine – cloîtrée chez sir Owen. Elle leur promet cependant qu'elle aura un héritier, un

magnifique fils, qui sera le neveu de l'empereur des Romains et le petit-fils d'Henri VIII ; le monde entier se réjouira de voir l'amour triompher là où la haine a échoué, en unissant catholicisme et protestantisme dans la paix et l'harmonie, pour le plus grand bonheur de tous – excepté, bien entendu, de celui de Catherine, de Marie I^{re} d'Écosse et de moi-même, puisque nous resterons enfermées et – avec un peu de chance – seront oubliées à jamais.

La rumeur se répand par bribes de Londres et poursuit sa route dans tout le pays. Bien qu'Élisabeth soit en apparence tout à fait prête et disposée à se marier dans l'intérêt du royaume, et bien qu'elle ait réussi à convaincre l'empereur des Romains qu'elle accepterait d'épouser son frère, le Conseil est partagé et la reine se cache derrière l'incertitude des conseillers pour dissimuler sa détermination à demeurer célibataire jusqu'à la mort. Son cousin, Thomas Howard, le duc de Norfolk, assure que l'union est sans danger pour le royaume, qu'un tel mariage ne peut être que grandement bénéfique et que la religion n'est pas un obstacle. L'archiduc a maintes fois réitéré sa promesse que sa foi ne sera pas imposée aux sujets de son épouse, et qu'il se contentera fort bien d'assister à la messe en privé. Que nenni, se récrie le reste du Conseil : Francis Knollys, partisan de l'Église anglicane, et Robert Dudley, partisan de lui-même. Les lords protestants, sir William Herbert, comte de Pembroke, et sir William Parr, marquis de Northampton, parlent d'une seule voix pour prévenir la reine que le pays n'acceptera pas qu'elle épouse un catholique et qu'il ne célébrera pas la venue au monde d'un prince héritier seulement à moitié protestant. Robert Dudley avance qu'un prétendant étranger n'est guère fort reluisant. Quelqu'un va même jusqu'à dire à Élisabeth que son soupirant est laid et que tous les Habsbourg ont le menton affreusement fuyant ; la reine veut-elle vraiment prendre pour mari un homme qui ressemble à un écureuil ?

Juste avant Noël, Élisabeth fait parvenir une lettre à l'empereur des Romains pour lui annoncer que, tout compte fait, elle ne pourra pas épouser son frère, l'archiduc Charles. Toute la famille de Habsbourg est, évidemment, gravement offensée, et toute la chrétienté catholique considère l'Angleterre comme un royaume profondément et résolument hérétique. Il aurait été largement préférable pour nous qu'elle n'ait jamais prétendu être intéressée par cette union, car tous nous voient désormais comme un peuple perfide. Les Français, qui persécutent jusqu'au dernier protestant sur leurs terres, se

montrent particulièrement agacés, et Élisabeth se retrouve une fois de plus sans héritier désigné, en dehors de la reine déchuée dans sa prison en Écosse et de ma pauvre sœur, exilée dans le Suffolk. Nous sommes de retour au point duquel nous ne semblons jamais devoir nous éloigner : la grande dispute pour la succession au trône, laissant Élisabeth libre d'aimer Robert Dudley.

Printemps 1568, palais de Greenwich

Sir Owen Hopton, le nouveau geôlier de Catherine, envoie un message à William Cecil pour le prier de bien vouloir envoyer un médecin de Londres chez lui, dans le Suffolk. Ma sœur, qui perd chaque jour un peu plus de forces puisqu'elle ne se nourrit plus, est à présent gravement malade.

« Le docteur Symondes a été dépêché au chevet de lady Catherine, m'écrit William Cecil avec toute la diplomatie qui le caractérise – sans pour autant préciser qui a pris la décision d'envoyer le meilleur praticien de Londres veiller sur ma sœur. Ce n'est toutefois pas sa première visite, et il ne se montre guère confiant. Il nous faut prier pour elle. »

— Je dois aller la voir, dis-je à ma belle-grand-mère. Vous devez adresser une requête à William Cecil pour lui demander la permission de me laisser aller à son chevet. Il ne refusera pas. Il comprendra qu'elle ne doit pas mourir seule. Il faut que j'aille la voir.

— Je comprends bien, répond-elle avec une mine anxieuse. Je vais lui écrire, et tu peux aussi lui faire parvenir une lettre, que nous enverrons dans les plus brefs délais.

— Puis-je partir dès à présent, sans attendre la permission ?

— Vraiment, il ne faut pas, s'exclame-t-elle en plaquant les mains sur son cœur. Si la reine venait à apprendre que tu as quitté ma demeure sans permission, alors on t'arracherait à moi, et qui sait où on t'emmènerait ensuite ?

— Mais elle est mourante ! me récrié-je. N'ai-je donc pas le droit de faire mes adieux à ma sœur mourante ? Elle est toute la famille qu'il me reste.

— Rédige une lettre, déclare-t-elle laconiquement en me fourrant un morceau de papier entre les mains. Nous partirons dès que nous en recevrons l'autorisation.

Nous ne la recevons jamais. Le cabinet de William Cecil nous fait

parvenir une liasse de documents, et il a ajouté un court billet, rédigé d'une main assurée.

Je suis navré de vous apprendre que, eussiez-vous pris la route sans attendre, vous ne seriez pas arrivée à temps. Lady Catherine est morte.

Je dévisage ma belle-grand-mère, incapable de croire qu'une telle nouvelle puisse être délivrée par un message aussi bref. *Pas un mot de condoléances, ni d'hommage pour cette jeune femme de seulement vingt-sept ans, une perte tragique. Ma sœur. Cette princesse magnifique, drôle et aimante qu'était ma sœur.*

Ma belle-grand-mère détache le ruban qui retient les documents, puis me dit :

— Il s'agit d'un compte-rendu de ses dernières heures. Que Dieu la bénisse, la pauvre enfant. Veux-tu que je t'en fasse la lecture ?

— Oui, s'il vous plaît, réponds-je tristement tout en me hissant dans l'encorbellement de la fenêtre de sa chambre privée.

Je ne comprends pas pourquoi mes larmes ne viennent pas, mais je me rends bien vite compte que j'ai passé toute mon existence avec le spectre de l'échafaud planant au-dessus de ma tête. Je n'ai jamais pensé qu'aucune de nous survivrait au règne des Tudors. Ma belle-grand-mère lisse la feuille sur ses genoux, puis s'éclaircit la voix.

— Il est écrit ici qu'elle s'est préparée à partir alors que tous ceux à son chevet la suppliaient de se battre pour rester en vie. Elle n'était pas seule, Mary : lady Hopton était avec elle et lui a dit que, par la grâce de Dieu, elle vivrait. Elle a répondu que ce n'était pas la volonté du Seigneur qu'elle vive plus longtemps, et que seule Sa volonté devait être respectée.

Elle lève rapidement les yeux pour juger si ce récit m'est trop dur à entendre. Je sais que j'ai l'air calme ; je ne ressens rien d'autre qu'un désespoir qui me glace le cœur.

— Tôt dans la matinée, au point du jour, elle a fait appeler sir Owen Hopton pour le prier de délivrer des messages de sa part. Elle a écrit à la reine pour lui demander de lui pardonner de s'être mariée sans son consentement, avant de l'implorer comme suit : « Puissiez-vous vous montrer clémentes envers mes enfants et ne point les tenir responsables de mes erreurs. »

Ma belle-grand-mère me regarde de nouveau et je lui fais signe de poursuivre.

— Elle a conjuré la reine de se montrer aussi magnanime avec lord Hertford, son époux, et a dit : « Je sais que l'annonce de ma mort l'anéantira. » Elle a demandé qu'on le libère et qu'on lui fasse parvenir sa bague de fiançailles, un diamant sur un anneau formant une pointe, et son alliance, composée de cinq maillons.

— Je m'en souviens, intervient-je. Elle me les a montrées. Elle les gardait toujours sur elle.

— Elle les lui a rendues, en ajoutant une bague de deuil, reprend ma belle-grand-mère d'une voix étranglée. La pauvre petite ! La pauvre tendre enfant ! Quelle tragédie ! Il est dit ici qu'elle le prie d'être, comme elle a été pour lui une épouse aimante et fidèle, un bon et juste père pour ses garçons. Il est écrit qu'elle a commandé la bague de deuil avec son portrait il y a plusieurs mois. Elle devait savoir qu'elle était mourante. Elle l'a fait graver pour lui.

Je me suis recroquevillée, le visage pressé contre mes genoux, tel un enfant en souffrance, me couvrant les yeux de mes mains. J'aurais envie de me plaquer aussi les mains sur les oreilles pour ne pas entendre les derniers mots d'amour de ma défunte sœur. J'ai l'impression de chuter dans les abîmes d'une affliction sans pareille.

— Qu'a-t-elle fait graver ? interrogé-je. Qu'est-il inscrit sur la bague ?

— « Je vécus, tienne. »

— Est-ce tout ?

Je me débats avec la sensation d'être submergée par un océan de chagrin dont les insondables profondeurs m'attirent à elles.

— On a fait sonner les cloches pour elle et les villageois ont prié pour son salut.

— A-t-elle eu quelques mots pour moi ?

— Elle a dit : « Adieu, ma chère sœur. »

Ce sont les paroles de Jane à Catherine, qu'elle me répète à son tour, mais je suis la dernière. À présent que Catherine n'est plus, je n'ai plus de famille ; je ne suis qu'une orpheline.

— Après cela, elle a déclaré : « Seigneur Jésus, accueille mon âme » ; puis elle s'est passé les mains sur le visage pour fermer ses paupières, et elle s'en est allée.

— Je ne sais pas comment endurer cela, dis-je dans un murmure tout en me plaçant sur le rebord de l'encorbellement pour sauter au sol. Je ne sais vraiment pas comment l'endurer.

Ma belle-grand-mère me prend la main mais ne m'étreint pas. Elle sait que mon chagrin est bien trop grand pour être soulagé par quelque geste de réconfort.

— « L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni », récite-t-elle.

Bien évidemment, notre cousine la reine offre à Catherine de somptueuses funérailles. *Comme elle aime ces occasions, surtout lorsqu'il s'agit de sa famille !* Catherine est enterrée dans l'église du village de Yoxford, loin de chez elle, loin de l'endroit où repose sa mère, et bien loin de la chapelle familiale de son époux ; mais Élisabeth fait porter le deuil à la Cour et parvient je ne sais comment à affecter un air de tristesse sur son visage faux. Elle constitue un convoi funèbre de soixante-dix-sept courtisans, en plus d'un héraut d'armes et de serviteurs royaux, et fait exposer les armes de Catherine dans la chapelle sous forme de bannières, d'oriflammes et d'étendards. Il lui est rendu tous les honneurs réservés aux princesses Tudor. Catherine est reconnue et saluée dans la mort comme elle a été ignorée et persécutée dans la vie.

Élisabeth ne me permet pas d'assister à l'enterrement – *évidemment*. Elle n'aime ses héritiers que dans le cas où ils périssent avant elle. Elle ne veut surtout pas qu'il vienne à l'esprit de quiconque que si Catherine était une princesse Tudor, alors sa sœur cadette l'est aussi. Je suis, qui plus est, la dernière de la lignée. Elle ne veut surtout pas que l'on s'aperçoive qu'il reste une cousine en vie, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'en pleurer une autre qui lui a fait le plaisir de mourir. Ma belle-grand-mère est autorisée à rendre un dernier hommage à Catherine alors qu'elle n'avait pas le droit de la voir de son vivant ; elle revient de la cérémonie avec un air abattu et déclare que la grande tragédie de son existence est de devoir enterrer autant d'enfants.

Je m'enferme dans ma chambre dans un accès de chagrin. La douleur d'avoir perdu ma sœur et la haine que je voue à la reine m'empêchent de respirer. Je n'avale presque plus rien et ce sont les domestiques qui doivent insister pour que je mange au moins une fois par jour. Je me dis que ma mort n'aurait guère d'importance, car je n'ai pas pu faire mes adieux à ma sœur et

je ne peux même pas m'occuper de ses fils. Je ne peux pas non plus être avec mon époux, ni veiller sur ses enfants à lui. Élisabeth a tout fait pour que je sois aussi seule qu'elle, elle m'a enlevé toute famille et m'a rendue orpheline comme elle. Je pense qu'elle doit avoir un cœur aussi petit que le mien, et un esprit figé, incapable d'oublier ce jour où sa mère est morte et que tout le monde lui a tourné le dos. *Je suis sans doute petite, mais je ne suis pas aussi basse qu'elle.*

Je décide de rester au lit toute la journée, mais ma belle-grand-mère vient frapper à ma porte.

— Nous avons de la visite. Veux-tu nous rejoindre dans mon cabinet pour voir qui est là pour toi ?

— Qui ? demandé-je maussade sans lever la tête de l'oreiller.

Elle passe la tête par la porte entrebâillée avec un petit sourire, le premier que je lui vois esquisser depuis un mois.

— Sir Owen Hopton, le gardien de Catherine, est venu te faire ses hommages. Il a emmené ton neveu, Thomas Seymour, rejoindre son frère chez sa grand-mère, à Hanworth. Il est ensuite allé trouver Ned Seymour pour lui remettre les bagues et la lettre de son épouse, et il vient à présent te voir.

Je rejette vivement les couvertures et me lève précipitamment. Ma servante arrive derrière la duchesse avec ma petite robe, mes manches et mon capuchon.

— Demandez-lui d'attendre un instant, je ne serai pas longue, dis-je.

Ma belle-grand-mère me laisse m'habiller en vitesse et je m'empresse de la rejoindre dans son cabinet. Un homme grand se tient devant elle, son couvre-chef à la main, tenant de l'autre un verre de vin. Près de la porte se trouve une boîte posée au sol, ainsi qu'une cage recouverte d'un tissu. L'homme pose son verre et son chapeau lorsque j'entre, puis se plaque la main sur le cœur et s'incline devant moi.

— Lady Mary, me salue-t-il. C'est un honneur.

J'ai un petit mouvement de recul lorsqu'il met un genou à terre comme devant une reine.

— Je vous en prie, relevez-vous.

— Je suis navré d'être porteur de si cruelles nouvelles, dit-il en se redressant juste ce qu'il faut pour pouvoir encore me regarder dans les yeux. J'ai appris à aimer et à révéler votre sœur dans le peu de temps où j'ai eu la

chance de l'avoir chez moi. Ma femme et moi avons été très peints par sa mort. Nous aurions tout fait pour elle – sans exception.

Je comprends alors qu'il va me falloir faire fi de mon propre chagrin pour lui répondre. La disparition d'une princesse et la perte d'un être cher sont deux choses différentes.

— Je vois, dis-je. Je sais que vous n'auriez rien pu faire de plus pour la sauver.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions, confirme-t-il. Nous avons toujours veillé à ce qu'elle ait à manger. Elle avait perdu tout appétit, mais nous faisons toujours en sorte qu'on lui serve de la nourriture de nos propres cuisines, malgré l'absence de financement pour pourvoir à ses besoins.

Je crispe la mâchoire en songeant à l'avarice forcenée d'Élisabeth, mais je souris à sir Owen.

— Je suis certaine qu'elle a trouvé dans votre foyer une dernière demeure des plus accueillantes, déclaré-je. Si, par chance, la vie venait à me sourire de nouveau, sachez que je n'oublierai pas tout ce que vous avez fait pour elle.

— Je ne cherche nulle compensation, réfute-t-il énergiquement. Je ne suis point venu pour recevoir d'éloges. J'ai eu l'honneur de côtoyer une grande dame, et ce fut pour moi un privilège.

Quelle amère ironie que cela. Je ne peux m'empêcher de songer à ce que Catherine aurait pensé de cet hommage posthume. *Nulle autre qu'elle ne pourrait rire avec moi de si tragique humour.* Je me contente donc de hocher la tête.

— Je vous ai apporté quelques-unes de ses affaires, poursuit-il. Son mari, le comte de Hertford, m'a dit que c'était à vous d'hériter de la grammaire italienne dédicacée par son auteur à votre sœur aînée, lady Jane Grey.

— Merci, dis-je.

— Et je vous ai aussi apporté ceci, ajoute-t-il d'un air quelque peu gêné.

— Pas le singe ! s'exclame ma belle-grand-mère en jetant un coup d'œil en direction de la cage au fond de la pièce.

J'ai l'impression, pour la première fois depuis de longues semaines, d'être sur le point d'éclater de rire, quand bien même l'occasion ne s'y prête pas. Alors que tout le monde ne se souviendra plus de ma sœur que par la tragédie qui l'a frappée, je me la rappellerai aussi pour ses facéties et son charme. Faire voyager l'exécuteur d'un si triste testament à travers toute l'Angleterre avec une boîte de livres et un animal en cage est typique de cette

jeune femme qu'était ma sœur : un mélange d'élans passionnels et de drôles de fantaisies.

— Que m'apportez-vous ? demandé-je.

— C'est bien le singe, répond sir Owen en jetant un regard à la duchesse.

— Certainement pas ! se récrie-t-elle.

— Nous ne pouvons absolument pas le garder chez nous, et la duchesse de Somerset a refusé de le prendre chez elle, à Hanworth.

— Et je refuse de le prendre chez moi ! insiste ma belle-grand-mère.

Sir Owen tire sur le tissu, qui glisse de la cage pour laisser apparaître Mr Nozzle, la mine aussi triste qu'à son habitude, assis dans un coin tel un dieu païen, tremblant face à cet accueil glacial. Je jurerais qu'il me reconnaît instantanément, car il s'approche avec espoir de la porte de sa cage et fait un geste du bout de son petit doigt noir, comme pour m'indiquer de tourner la clé dans la serrure.

— Voyez, il vous reconnaît. Il n'a pas voulu sortir de là depuis la mort de sa maîtresse, affirme sir Owen. Il porte le deuil pour elle comme un véritable chrétien.

— Balivernes, lance ma belle-grand-mère de son fauteuil à haut dossier.

Elle ne m'interdit toutefois pas d'ouvrir la cage de Mr Nozzle. Le pauvre animal me semble plus vieux et plus triste que dans mes souvenirs, mais il n'hésite pas un seul instant avant de me bondir dans les bras.

— Je voudrais le garder, si vous me le permettez, dis-je en me tournant vers ma gardienne.

— Quand grandirez-vous donc ? se lamente-t-elle comme si Jane, Catherine et moi étions encore ces jeunes filles suppliant pour avoir les animaux les plus incongrus.

— Je vous en prie ! l'imploré-je d'une façon qui me fait étrangement penser à Catherine. S'il vous plaît. Il se tiendra sage, je vous le promets.

Je me souviens alors d'un jour radieux dans la chambre de Jane, et de Catherine refusant d'en faire sortir son singe, puis mentant à notre sœur au sujet des poux de l'animal.

— Oh ! Très bien, vous pouvez le garder, cède la duchesse. Mais il ne doit rien arracher, ni mettre de désordre dans mes appartements.

— Il sera toujours propre et sage, promets-je. (Je sens à cet instant Mr Nozzle serrer mon pouce comme pour sceller cet accord.) Elle l'aimait tant.

— Elle avait un grand cœur, dit sir Owen. Un très grand cœur.

Quelqu'un a cousu un ruban noir sur la veste du petit singe afin que lui aussi puisse porter le deuil de cette jeune femme qui l'aimait tant. Il plonge ses yeux larmoyants dans les miens et je l'installe délicatement dans le creux de mon bras.

— Qu'en est-il de son chat et de son chien ? m'enquiers-je.

Sir Owen baisse la tête d'un air contrit.

— Le chat est vieux, à présent, et il vit aux écuries. Ce ne sont pas des animaux très fidèles, vous savez. Je n'ai pas pensé nécessaire de l'attraper pour vous l'amener.

— Vous avez bien fait, intervient précipitamment lady Brandon. Nous n'avons pas besoin d'un chat supplémentaire.

— Quant à la petite chienne, Jo..., reprend sir Owen sur un ton hésitant.

— Vous ne l'avez pas amenée non plus ? interrogé-je.

— Hélas, cela n'a pas été possible, répond-il.

— Pourquoi cela ?

J'en ai cependant une petite idée.

— Elle est restée au pied du lit de lady Catherine durant ses derniers jours. Elle ne s'est pas éloignée un seul instant, et elle ne mangeait plus non plus. On aurait pu croire à une sorte de miracle. Votre sœur a demandé que l'on pose ses plats sur le sol de sa chambre, car elle avait remarqué sa petite chienne, et ne l'avait pas oubliée, même alors qu'elle se préparait à rejoindre l'Éternel.

— Poursuivez, le prié-je.

— Le pauvre animal dormait au pied du lit, et quand lady Catherine a fermé les paupières pour la dernière fois, il a émis un petit geignement plaintif, puis a posé la tête sur les pieds de sa défunte maîtresse.

Ma belle-grand-mère s'éclaircit la voix, comme si la description de cette scène touchante lui était trop dure à supporter.

— Vraiment ? m'étonné-je.

— Oui, confirme sir Owen. Il nous a fallu enlever le corps, vous comprenez, afin de l'embaumer et de le serrer dans du plomb, comme pour n'importe quelle princesse, vous savez.

Je le sais. Qui mieux que moi le saurait ?

— La petite chienne a suivi le corps telle une première pleureuse et aucun de nous n'a eu le cœur de l'écarter du chemin, en toute honnêteté, poursuit

sir Owen. Nous ne voulions pas manquer de respect à lady Catherine, Grand Dieu, mais elle laissait toujours le chien lui courir après où qu'elle aille, et nous avons donc choisi de laisser l'animal suivre sa maîtresse pour son dernier voyage.

» Le jour des funérailles, le cercueil était transporté par un chariot magnifiquement orné de noir et d'or, avec beaucoup de dignité, comme il se doit, et le héraut a ouvert la marche, suivi d'un cortège funèbre de soixante-dix-sept courtisans, rejoints par toute ma maisonnée et de nombreuses personnes des environs, ainsi que des nobles venus de très loin. Votre Grâce était présente aussi. (Il s'incline devant ma belle-grand-mère.) Tout était grandiose. Le cortège a accompagné le cercueil jusqu'à la chapelle, et la petite chienne a suivi aussi, même si personne ne l'a remarquée à ce moment-là, avec toutes ces bannières, le héraut sur son cheval, les hommages de la Cour et tout ce qui s'ensuit. Je ne l'aurais pas laissée faire, si je l'avais vue. À dire vrai, j'étais aussi peiné que si j'avais assisté aux funérailles de ma propre fille – sans vouloir vous offenser, car je n'oublie jamais l'importance de son rang. Elle était cependant la plus magnifique dame qu'il m'ait été donné de servir. Je pense que je ne reverrai plus jamais une personne comme elle.

— Oui, oui, le presse ma belle-grand-mère.

— Le cercueil a été placé dans la chapelle, sa tombe fermée par une très belle pierre, et les étendards et les oriflammes ont été accrochés partout, puis chacun est rentré chez soi après un dernier hommage. (Il lance un regard en coin à la très protestante lady Brandon.) Mais personne n'a prié pour le salut de son âme, car nous savons tous que le purgatoire n'existe plus. Les gens priaient pour qu'elle soit bien accueillie au paradis, délivrée de sa souffrance.

» Quand tout le monde est parti, la chienne ne nous a pas suivis. Elle est restée seule dans la chapelle, cette drôle de petite bête. Personne, pas même le valet d'écurie qui s'était tant pris d'affection pour elle, n'a réussi à la faire sortir. Nous avons bien essayé de l'appâter avec un morceau de pain, et même avec de la viande. Elle n'a rien voulu manger. Nous avons tenté de lui nouer un bout de ficelle autour du cou pour la déloger, mais elle a réussi à se dépêtrer et est retournée se réfugier dans la chapelle pour dormir sur la tombe de lady Catherine, alors nous l'avons laissée faire. Elle a fermé les paupières et a placé sa truffe sous sa patte, comme si elle pleurait. Le lendemain, la pauvre petite chose était glacée et immobile, comme si elle avait choisi de ne pas vivre sans sa maîtresse.

Je me tourne vers ma belle-grand-mère et je la vois retenir ses larmes dans le même tremblement de lèvres que moi. Je me fais violence pour ne pas pleurer la mort de la petite chienne, ni celle de ma sœur, ni même de toute ma famille, tout cela sans raison – *sans raison aucune*.

Nous demeurons silencieux quelques instants.

— En revanche, les linottes sont dans un chariot qui ne tardera pas à arriver, déclare sir Owen sur un ton enjoué.

— Pas les linottes de Jane Seymour !

— Non, leurs petits, ou peut-être les petits de leurs petits, réplique-t-il. Elle les a fait nicher et nous avons dû en donner certains et en garder d'autres selon sa volonté. J'ai pour vous une belle cage de linottes, qui arrivera sous peu.

Printemps 1568, Minorities, Londres

Bess St Loe, l'amie de la famille et notre alliée épisodique, a réussi un exploit l'an passé qui me donne le sourire chaque fois que je pense à elle. Elle a enterré son troisième mari et s'est présentée devant l'autel une quatrième fois en tant que riche héritière. Cette fois, cependant, elle s'est surpassée : c'est George Talbot, le comte de Shrewsbury, qu'elle a attrapé dans ses filets, et elle est à présent la femme la plus riche de toute l'Angleterre après la reine ; elle possède presque l'intégralité des Midlands.

Comme il faudrait être une triste personne pour ne pas rire de bon cœur de ce fabuleux essor de tante Bess. Elle était autrefois une amie et une invitée permanente à Bradgate, mais la voici aujourd'hui comtesse. Tante Bess, née roturière et veuve jeune, heureuse d'avoir pour elle la grâce de ma mère, est aujourd'hui devenue une grande dame grâce à son sens des affaires, et du mariage. Bien évidemment, je suppose que sa bonne fortune pourrait m'être utile. Une propriétaire de l'importance de Bess St Loe, qui possède des centaines d'habitations, des villages entiers et des domaines agricoles à n'en plus finir, pourrait aisément m'héberger dans l'une de ses demeures. Elle a la confiance de la reine et pourrait garantir que je ne tenterai ni de m'enfuir, ni de comploter avec les Espagnols, ni de faire quoi que ce soit qui hante les nuits d'Élisabeth, afin de pouvoir être ma gardienne. Si tante Bess acceptait de parler en ma faveur – même si je n'oublierai jamais qu'elle s'est bien gardée de dire quoi que ce soit en faveur de ma sœur Catherine –, alors il se

pourrait encore que je vive en liberté au manoir de Wingfield, au château de Tutbury, à Chatsworth House, ou bien dans n'importe laquelle des habitations qu'elle possède. Si je devenais son hôte dans l'un de ses biens, je n'aurais alors plus besoin de gardien, et ma belle-grand-mère serait libérée de son devoir ainsi que de la menace de la susceptibilité d'Élisabeth. Je serais, du reste, loin de Londres ; on pourrait m'oublier et je serais libre.

J'annonce à lady Brandon que je songe à demander à Bess St Loe d'intercéder pour moi auprès de la reine et de proposer de m'héberger, et ma belle-grand-mère m'encourage à écrire à la nouvelle comtesse pour la prier de me faire bénéficier de son influence auprès de Sa Majesté, pour qui elle est toujours dame de compagnie – bien qu'elle ait prodigieusement gagné en importance. Une petite maison, une toute petite maison dans un minuscule village reculé, serait déjà une grande source de joie pour moi. Je pourrais sans doute proposer que les enfants de Thomas Keyes viennent vivre avec moi, même si lui n'est pas autorisé à nous rejoindre. Mr Nozzle apprécierait beaucoup un petit verger, j'en suis certaine.

Été 1568, château de Grimsthorpe, Lincolnshire

Ma cousine Élisabeth se remet si bien de la mort de ma sœur Catherine que la Cour sort du deuil après un mois à peine, et les réjouissances autour de l'arbre de mai sont les plus joyeuses jamais organisées. Elle se remet si bien de sa détresse pour notre cousine Marie I^{re} d'Écosse, toujours retenue prisonnière, qu'elle correspond avec le geôlier de celle-ci, et gardien de son enfant, lord Moray – le perfide demi-frère de la reine Marie. Quand elle entend dire qu'il a ouvert les portes de la salle des trésors et vend les célèbres bijoux de Marie aux plus offrants, Élisabeth surmonte cette terrible angoisse qu'elle dit avoir pour sa cousine afin de faire une offre. L'affreuse trahison de lord Moray, et le vol des bijoux de sa demi-sœur et reine légitime cessent de la tourmenter, et elle fait monter les enchères pour un collier de perles à six rangs qu'elle remporte à un prix exorbitant. Je songe à Marie, enfermée au château de Lochleven comme je le suis chez ma belle-grand-mère, à Grimsthorpe, et je me dis qu'elle doit être fort contrariée d'apprendre que sa cousine, qu'elle pensait voir venir à son secours, a passé un marché avec celui qui l'a emprisonnée, et qu'elle porte à présent ses bijoux.

Ma cousine Marie ne perd cependant pas une seule seconde à s'apitoyer,

que ce soit pour ses perles ou pour les jumeaux qu'elle n'a pas pu mettre au monde. Plus tard au mois de mai, nous apprenons qu'elle s'est enfuie, qu'elle s'est évadée, avec le courage du désespoir. Je regrette, pour ma part, de ne pas avoir la bravoure, les soutiens et la fortune nécessaires pour en faire autant. Marie traverse le lac à la rame, qu'elle manie elle-même, déguisée en page, puis lève une armée et met son fourbe demi-frère au défi de l'affronter sur le champ de bataille. Élisabeth devrait lui envoyer des renforts, puisqu'elle a clamé haut et fort qu'elle la soutenait, mais elle se contente de lui souhaiter « bonne chance », ce qui ne se révèle guère utile. Marie I^{re} d'Écosse est vaincue dans ce qui est son ultime combat, et prend la fuite ; personne ne sait où elle se trouve.

Elle doit être quelque part dans les terres sauvages d'Écosse. La bataille s'est déroulée à l'extérieur de Glasgow, à l'ouest. La souveraine déchue se cache dans un pays qu'elle ne connaît pas et dans lequel elle n'est pas populaire. Son mari et plus grand soutien, Bothwell, est lui aussi introuvable. Élisabeth ne lève pas le petit doigt pour aider sa cousine. Marie est parfaitement seule. Nous n'apprenons rien de nouveau pendant plusieurs jours, à l'issue desquels nous entendons dire qu'elle a chevauché pendant trente miles après sa défaite, de nuit et sur terrain accidenté. Elle a trouvé refuge dans une abbaye où elle est une reine adulée pour sa foi. Si les Anglais décidaient de lui venir en aide immédiatement, la situation pourrait encore basculer en un instant : Marie pourrait regagner sa Couronne ; Élisabeth pourrait retrouver pour voisine sa superbe et bien-aimée cousine.

Ces nouvelles nous parviennent à tous, même à ma belle-grand-mère, sa famille et moi, exilés de la Cour, isolés à Grimsthorpe, dans le Lincolnshire. Tout le royaume sait que Marie a demandé de l'aide à Élisabeth et lui a fait parvenir un cadeau. C'est un objet de si grande valeur que la reine d'Angleterre ne peut qu'accéder à la requête de sa cousine. C'est la bague sertie d'un diamant qu'Élisabeth lui a offerte cinq ans plus tôt pour symboliser leur amour et leur amitié éternels, en lui assurant qu'elle n'aurait qu'à la lui envoyer si elle se trouvait un jour dans le besoin, et qu'elle pourrait compter sur elle.

Je suis cette histoire – en même temps que le monde entier – comme si c'était un conte palpitant publié en feuillets vendus par des chansonniers. Tous retiennent leur souffle en attendant de voir ce que fera cette reine rappelée à sa promesse. Je suis impatiente de savoir où se trouve Marie, et ce

qu'elle fera ensuite.

Il me semble qu'Élisabeth n'a pas d'autre choix que de lui apporter son aide. Elle aurait déjà dû lui envoyer des renforts lorsqu'elle s'est évadée de prison. Aujourd'hui, toutefois, notre cousine est libre, mais sans défense, et elle a envoyé la bague qui doit lui garantir le soutien inconditionnel d'Élisabeth. La reine d'Angleterre doit honorer cette promesse faite publiquement, et elle doit aller secourir sa cousine.

Nous n'entendons parler d'aucune sorte d'aide dépêchée en Écosse, mais il se peut fort bien qu'Élisabeth ait agi en secret, sans rien dire à personne. Il est certain qu'aucune armée n'est levée, car cela n'échapperait à personne, même à nous qui sommes si recluses. Je me dis qu'Élisabeth doit avoir réuni le Conseil privé afin de le convaincre de l'importance d'aider la souveraine d'Écosse, pour préserver la dignité royale. Je suppose qu'elle va sans doute se présenter devant le Parlement et désigner Marie pour lui succéder – enfin, après tout ce temps à tergiverser – afin que les Écossais comprennent qu'ils ne peuvent pas s'en prendre à la cousine et héritière d'Élisabeth, qu'il est dans leur intérêt de remettre Marie sur le trône et qu'elle transmette les pouvoirs à son fils. L'Écosse et l'Angleterre seraient enfin réunies sous une même Couronne.

Le bruit court que les Français vont tenter de la récupérer sur la côte écossaise. Elle a fait partie de leur famille et se trouve dans une situation désespérée. S'ils la sauvent avant nous et que la reine d'Écosse est aux mains des Français, alors l'Angleterre ne sera pas à l'abri d'une invasion. Marie pourrait fort bien épouser un autre prince et regagner son royaume, en gardant en tête que sa vile cousine Élisabeth a manqué à sa promesse sacrée, qu'elle n'est pas fiable en tant qu'alliée, ni en tant que parente. Elle verra sûrement les Anglais comme un peuple de peu de foi. Elle risque de vouloir prendre par la force la Couronne qui aurait dû lui revenir légitimement.

Tout montre qu'Élisabeth doit aller secourir notre cousine et la replacer sur le trône. Les raisons de le faire sont plus que convaincantes. Aucune autre option n'est envisageable. En tant que cousine, qu'homologue, et en vertu de la promesse qu'elle a faite, Élisabeth se doit de voler au secours de Marie. Elle ne peut le refuser.

Nous n'entendons toujours aucune nouvelle. J'écris personnellement à ma tante Bess pour lui demander si, lorsque le moment sera opportun, elle pourrait prier la reine de me libérer afin que je puisse vivre dans l'une de ses

demeures. Je la sollicite en vertu de l'amour qu'elle portait à ma mère, et de la promesse qu'elle a faite à ma sœur. Je lui demande par ailleurs des nouvelles du royaume. Sait-elle ce qu'il advient de ma cousine Marie I^{re} d'Écosse, si elle sera secourue ? Sait-elle autre chose, n'importe quoi ?

Avant que j'aie reçu une réponse, ma belle-grand-mère vient me trouver dans ma chambre privée, où je lis du latin avec ma demoiselle de compagnie.

— Tu ne devineras jamais ce qu'il s'est passé, annonce-t-elle.

Je me laisse glisser de ma chaise, saisie par une soudaine crainte. La vie ne m'a pas appris à anticiper les bonnes nouvelles.

— Dites-moi.

— Marie I^{re} d'Écosse a traversé le golfe de Solway, quitté l'Écosse pour accoster en Angleterre, puis a écrit une lettre à Sa Majesté qu'elle a fait publier et dans laquelle elle dit attendre qu'Élisabeth l'aide à reconquérir son royaume sans tarder.

Je sais que je devrais être exaltée par ce nouveau coup de maître de la part de Marie, qui contraint Élisabeth à l'action. Face à une reine si courageuse et décidée, notre souveraine ne peut tergiverser, comme elle en a l'habitude. Je ne ressens pourtant aucune exaltation, je n'éprouve qu'effroi.

— La reine a-t-elle répondu à cette demande ?

— Mon époux Richard est à Greenwich, à la Cour, déclare ma belle-grand-mère avec un sourire resplendissant. Il dit qu'Élisabeth et William Cecil écrivent déjà les termes de l'accord. La reine affirme que Marie doit être replacée sur le trône d'Écosse, à la tête d'une grande armée. Les Écossais, et tout le monde, doivent comprendre qu'une souveraine ne peut pas être déposée. William Cecil est d'accord avec elle, et le Conseil privé le sera donc. Il ne sera pas dit qu'une reine peut être défaite par un homme tel que John Knox, aux portes de notre royaume. Le Parlement devra voter un budget et une armée devra être constituée. La reine Marie sera escortée jusqu'à Édimbourg et Élisabeth enverra l'armée se battre à ses côtés.

— Elle va accepter cela ?

— Elle l'a déjà fait par le passé. Elle a envoyé une armée en Écosse pour vaincre le régent catholique. Elle a remporté la victoire. Elle sait que cela n'a rien d'impossible, avance lady Brandon. De plus, les choses n'iront pas jusque-là. Les lords écossais ne veulent pas entrer en guerre avec l'Angleterre. La moitié d'entre eux accepte déjà de l'argent de notre part. Si Élisabeth et William Cecil lèvent une armée, les Écossais comprendront qu'il

leur faut rendre le trône à leur reine et être en bons termes avec elle. C'était Bothwell qu'ils ne toléraient pas ; beaucoup d'entre eux aiment sincèrement Marie.

— Je suis contente qu'elle soit libre, dis-je. Je sais qu'elle est papiste et qu'elle a sans doute commis de nombreux péchés, mais je suis heureuse qu'elle ne soit plus enfermée au château de Lochleven, quoi qu'il se passe ensuite. Je pense souvent à elle. Elle est aussi belle que Catherine et a presque le même âge qu'elle ; j'aime à penser qu'une de nous, au moins, a recouvré la liberté.

Il se trouve qu'une seule des cousines Tudor ne fête pas la libération de la reine Marie. Margaret Douglas, aussi féroce qu'une harpie, s'empresse de rejoindre la Cour avec son mari, le comte de Lennox – tous deux vêtus de leurs éternels habits noirs en signe de deuil pour leur bon à rien de fils, Henry Stuart, lord Darnley – afin de se jeter aux pieds d'Élisabeth, en larmes. Ils demandent justice pour leur enfant. La reine Marie est une meurtrière et doit être renvoyée en Écosse, les fers aux pieds, pour y être jugée. La reine d'Angleterre doit la mettre aux arrêts, et la condamner au bûcher pour avoir assassiné son époux.

La souveraine ne fait preuve d'aucune patience envers sa cousine. Darnley s'est rendu en Écosse sur ordre de sa mère et a refusé de rentrer en Angleterre, désobéissant ainsi à une injonction d'Élisabeth, qui n'oubliera jamais cet affront. Il a brandi une arme contre son épouse – tout le monde se souvient qu'il a pointé un pistolet chargé sur le ventre de Marie alors qu'elle était enceinte. Il est effectivement une victime des lords écossais, qui le haïssaient, mais il n'y a aucune preuve accablante que la reine ait été impliquée dans cette histoire. *Cousine Margaret, de plus, devrait savoir que la conscience d'Élisabeth s'accommode de beaucoup de choses : comment croit-elle qu'Amy Dudley soit morte ?*

La reine d'Angleterre explique, non sans douceur, que les Écossais ne peuvent pas juger leur reine, car aucun peuple ne peut faire un procès à son monarque. Par ailleurs, Élisabeth n'a pas autorité sur Marie, car elles sont toutes les deux reines ; elle ne peut donc ni la mettre aux arrêts ni l'enfermer. Les reines érigent les lois et sont donc au-dessus des lois. Elle se dit certaine que Marie I^{re} d'Écosse aura une explication rationnelle à apporter à sa belle-mère, mais c'est là un conflit personnel. Bref, elle lui fait comprendre que

tout le monde se moque de ce qu'elle pense ; à la vérité, cela a toujours été le cas.

Je suis cependant inquiète, tandis que les journées sont de plus en plus chaudes et que je ne reçois aucune réponse de tante Bess, aujourd'hui comtesse de Shrewsbury, ni aucune instruction de la reine quant à mon départ. Cela me rend mal à l'aise de vivre encore aux dépens de ma belle-grand-mère, quand dans le même temps ma cousine Marie I^{re} d'Écosse est gardée en lieu sûr par sir Francis Knollys au château de Carlisle. Élisabeth ne nous accuse de rien, ni l'une ni l'autre, mais nous sommes toujours retenues prisonnières. *Croit-elle qu'elle pourra nous garder toutes les deux enfermées jusqu'à ce que nous mourions de désespoir, comme ma sœur Catherine ?*

La reine fait parvenir à Marie quelques vêtements, car celle-ci n'a rien d'autre que les habits de voyage avec lesquels elle s'est enfuie. Quand est déballé le contenu de la malle, cependant, il apparaît que ce ne sont guère plus que des guenilles : deux chemises trouées, deux pièces en velours noir, deux paires de chaussures, et rien de plus.

— Pourquoi choisit-elle d'insulter sa cousine la reine d'Écosse ? s'interroge ma belle-grand-mère. Pourquoi la traiter avec autant de mépris ?

Nous regardons toutes les deux le repose-pieds usé et les deux tapisseries en lambeaux qui constituent mes seuls biens depuis si longtemps, puis les gobelets cabossés qu'Élisabeth m'a si généreusement offerts.

— Pour la mettre en garde, réponds-je d'une voix mesurée. Comme elle a mis Catherine en garde, et moi aussi. Elle veut nous rappeler que sans sa faveur, nous sommes pauvres, que nous sommes prisonnières. Elle a beau affirmer qu'elle ne peut pas mettre une autre reine aux arrêts, si Marie I^{re} d'Écosse est l'hôte de Francis Knollys sans pouvoir partir de chez lui, alors qu'est-elle sinon la captive d'Élisabeth ? Pensez-vous que cousine Marie comprenne le message ? Sait-elle qu'elle n'est pas plus libre que moi ?

Été 1568, château de Grimsthorpe, Lincolnshire

Le Conseil privé se réunit au palais de Greenwich et annonce que Marie I^{re} d'Écosse sera jugée. Elle ne peut pas prendre la tête d'une armée anglaise pour reconquérir son royaume sans avoir au préalable prouvé son innocence. Elle doit être accusée d'avoir tué son mari – une véritable trahison, dans la mesure où cela enfreint la loi de la nature autant que celle

des hommes –, et la peine pour un tel crime est le bûcher. Étonnamment, Élisabeth ne réprimande pas le Conseil pour n'avoir pas pris la décision qu'elle préconisait ; cela prouve que le Conseil ne fait que répéter ce qu'elle lui a soufflé mais qu'elle n'ose pas clamer haut et fort. Elle refuse toutefois à Marie le droit de se présenter à la Cour pour se justifier, de reine à reine. Elle déclare qu'elles ne peuvent pas se rencontrer, que la réputation de la reine d'Écosse est ternie par la rumeur. L'idée que l'on empêche une femme coupable d'adultère de se présenter à la Cour d'Élisabeth pourrait être drôle si elle n'était pas si terrifiante dans le cas de notre cousine Marie. Comment pourra-t-elle faire valoir son point de vue si elle n'est pas autorisée à l'exprimer ? Si le Conseil privé, cet orchestre mené par Élisabeth et William Cecil, déclare que la reine Marie doit être jugée pour meurtre sans avoir le droit de se défendre, cela signifie que les deux chefs de chœur ont déjà décidé qu'elle serait reconnue coupable et condamnée à mort.

Marie, cependant, est trop rusée pour eux. Elle refuse les loques de velours et les chaussures râpées, et crie au scandale ; sir Francis, embarrassé, les bras pleins de guenilles, affirme qu'il doit s'agir d'une grossière erreur de la part du valet de la garde-robe. Marie rappelle qu'elle est reine, qu'elle porte l'hermine et que personne n'a le droit de lui offrir des vêtements qui ne sont pas dignes de son rang. Par la même occasion, elle déclare que personne ne peut la juger puisqu'elle est un monarque : seul Dieu a ce pouvoir.

Élisabeth cède comme elle seule en a le secret : promptement et brusquement. Elle écrit à sa cousine pour lui assurer qu'il n'y aura pas de procès, puisque – bien évidemment – nulle souveraine ne peut être jugée par le tribunal des hommes. Il ne s'agit tout au plus que d'une enquête sur les agissements du demi-frère de la reine d'Écosse, lord Moray. Elle n'est accusée de rien, c'est lui qui l'est. Le but est de déterminer s'il s'est rendu coupable de trahison, afin de pouvoir la remettre sur le trône. On ne cherche qu'à laver son honneur et à lui rendre sa Couronne. Le scandale qui pèse sur elle sera oublié et elle pourra rentrer en Écosse avec son fils.

— Elle va être libérée, m'exclamé-je. Dieu merci, l'une de nous au moins sera libre !

Je reçois enfin, en juillet, une réponse à ma demande de la part de ma tante Bess. Sa lettre porte son nouveau sceau, un lion rampant ; je souris, car cela lui correspond parfaitement.

Très chère Mary,

Je suis navrée de ne pas pouvoir vous apporter de réponse satisfaisante, car j'aimerais beaucoup vous accueillir chez moi – dans quelque demeure parmi les nombreuses que je possède –, pour l'amour que je portais à votre mère, comme pour celui que je vous porte, ma chère Mary. Je n'ai cependant pas eu le temps de parler à la reine de cela, car elle m'a confié une tâche de la plus haute importance. Le comte, mon époux, et moi-même allons devoir accueillir une invitée ; vous devinerez sans doute de qui il s'agit. Nous sommes chargés de veiller à sa sécurité, de la protéger de ses ennemis, de vérifier son courrier, et de rapporter tous ses faits et gestes. Elle sera notre hôte, mais elle ne pourra pas nous quitter jusqu'au jour où elle sera escortée en Écosse. Elle sera notre hôte, mais nous lirons toutes ses correspondances afin d'en apprendre le plus possible, puis nous jugerons de ce qu'il est bon de faire.

Vous aurez compris qui est cette personne que nous devons accueillir, et la raison pour laquelle je ne peux vous héberger. La reine nous confie, à mon époux et moi, la garde de Marie Ire d'Écosse, jusqu'à ce que son retour en Écosse soit acté. Nous nous acquitterons sans faute de notre tâche ; imaginez tout l'honneur et l'intérêt qu'il y a à recevoir chez nous la reine d'Écosse, puis de la conduire jusqu'à son palais pour qu'elle recouvre son trône. Dès que cela sera fait, je demanderai avec plaisir à la reine de vous autoriser à vous installer dans l'une de nos modestes demeures.

Je laisse tomber la lettre au sol avec le même sentiment d'amertume que lorsque Élisabeth m'a ordonné de lui tendre ses gants, le jour où elle a fait enfermer Catherine à la Tour de Londres.

— Elle ne s'en sortira pas, prédis-je. Marie I^{re} d'Écosse ne recouvrera jamais son trône. Élisabeth la tient dans ses filets, tout comme moi. Nous allons toutes les deux mourir en prison.

Noël 1568, château de Grimsthorpe, Lincolnshire

Ce Noël à Grimsthorpe est particulièrement ensoleillé et froid. En l'absence de ma belle-grand-mère, partie rejoindre la Cour, ses gens de maison et moi célébrons les fêtes dans le calme. Je suis autorisée à me promener dans les jardins, jusqu'aux écuries, et dans la grande cour du somptueux château, mais je ne peux plus aller très loin lorsqu'il se met à neiger et que des congères se forment dans toutes les allées. Cela ne me dérange pas d'être isolée par la neige, car je sais que la fonte viendra.

Ma belle-grand-mère m'envoie une lettre avec un cadeau pour Noël – une coupe en or – et me fait part des nouvelles. Elle prend garde à ce qu'elle écrit, afin qu'aucun espion ne puisse prétendre que nous conspirons.

« J'ai reçu de bonnes nouvelles de la part de Ned Seymour, le comte de Hertford, m'annonce-t-elle en laissant sciemment de côté le fait qu'il est mon beau-frère. Il a été relâché et peut enfin vivre librement dans sa demeure de Wulf Hall, dans le Wiltshire. Ses fils, Teddy et Thomas, demeurent chez leur grand-mère à Hanworth, mais ils peuvent correspondre avec leur père, et sont autorisés à vous écrire et à recevoir du courrier de votre part. Je sais que cela vous apportera une grande joie. »

Je cesse un instant de lire et songe à mes neveux, les enfants de Catherine, ainsi qu'à leur père toujours séparé d'eux, mais enfin libre d'au moins pouvoir leur écrire. Élisabeth est devenue un véritable monstre abusant de son pouvoir. Nous ne pouvons rien faire qu'elle n'ait décidé elle-même.

Ma belle-grand-mère m'explique clairement que l'enquête visant à juger de la trahison du vil demi-frère de Marie I^{re} d'Écosse a connu un tragique revirement. Lord Moray a fourni une cassette entière de lettres censées prouver que la reine a bien assassiné son mari, et qu'elle était bien l'amante de Bothwell. Ce n'est pas le traître de demi-frère que l'on juge, c'est la reine elle-même – chose qu'Élisabeth avait juré de ne pas faire.

« Les missives ne semblent pas avoir toutes été écrites par la reine en personne, précise subtilement lady Brandon. Certains pensent qu'elles ne sont pas d'elle. »

Je n'en doute pas un seul instant. Je vois déjà les espions de William Cecil penchés sur leurs pages, affairés à fabriquer et à inventer des lettres tels de sages enfants recopiant une leçon. Quoi qu'il en soit, Élisabeth manque de courage pour trancher et nous entamons la nouvelle année toujours prisonnières, moi à Grimsthorpe et Marie au château de Bolton, vêtue de ses

beaux atours, qu'elle a tant insisté pour se faire apporter de Lochleven, et nous chérissons l'espoir d'être enfin libérées au printemps.

Elle fait plus qu'espérer : elle écrit à Philippe II d'Espagne pour lui dire qu'elle est retenue prisonnière, sans raison légitime, par Élisabeth I^{re} d'Angleterre. Cela pourrait sans doute la faire élargir, mais elle s'attire aussi les foudres éternelles de William Cecil et de tous les protestants. Contrairement à elle, je n'ai personne à qui écrire, car mon seul proche de sang royal est mon unique ennemie : Élisabeth.

Printemps 1569, château de Grimsthorpe, Lincolnshire

Je peine à croire que ce jour soit arrivé, mais le printemps est bien là et la nature se délivre de son manteau de froid. Des ruisseaux se forment en bordure des allées, et Marie I^{re} d'Écosse et moi allons toutes les deux être relâchées. La saison qui voit le chant des oiseaux me mettre du baume au cœur est celle qui me verra recouvrer la liberté. La reine Marie sera ramenée en Écosse et retrouvera son trône. L'enquête menée contre elle s'est effondrée et Élisabeth sait qu'elle ne peut pas garder sa royale cousine enfermée sans motif valable. Elle ne va même pas oser me garder captive, alors que je n'ai pas Philippe II ni les rois catholiques pour défendre ma cause. C'est comme si Élisabeth avait soudain regardé les atrocités qu'elle a commises et contemplé la voie qu'elle a si longtemps empruntée. *Si elle avait réussi à faire accuser notre cousine Marie, alors il lui aurait fallu la faire exécuter. En s'obstinant à me garder enfermée, que fait-elle d'autre que me condamner à mort ?* La versatile et craintive Élisabeth cesse donc brusquement de nous persécuter et nous rend notre liberté dans l'espoir que Marie, à Édimbourg, et moi, quelque part loin de la Cour, serons pour elle un moindre problème que lorsqu'elle nous maintenait prisonnières.

— Tu iras te présenter à sir Thomas Gresham, m'annonce ma belle-grand-mère. Tu me manqueras, ma chère, mais je suis heureuse de savoir que tu seras à Londres. La prochaine fois qu'une place se libère à la Cour, tu seras prise comme demoiselle de compagnie. Tu recouvreras la place qui était la tienne.

— Elle pense que je vais accepter de retourner à son service ? m'indigné-je.

Lady Brandon part d'un petit rire fluët.

— Et tu y retourneras, répond-elle. C'est la meilleure façon de prouver que tu n'es pas un danger pour elle, que tu ne te placeras pas en rivale. Souviens-toi que sa propre sœur l'a fait enfermer avant de la rappeler à la Cour. Elle pense pouvoir faire la même chose avec toi.

— Mais je serai bien libre ?

— Tout à fait.

— Je n'oublierai jamais que vous m'avez accueillie, lui dis-je en lui prenant les mains.

— Ce n'était rien, s'exclame-t-elle avant d'esquisser un sourire en coin. N'oublie pas non plus que j'ai accepté d'accueillir ce fichu singe.

Été 1569, Gresham House, Bishopsgate, Londres

Je traverse les plus beaux paysages d'Angleterre pour rejoindre Londres. De chaque côté de la route s'étendent les prairies récemment fauchées, et le foin frais dégage une odeur entêtante. Les moutons se rassemblent sur la colline, avec leurs agneaux charnus, sous l'œil distrait de jeunes bergers. Dans les prairies humides en bord de rivière, les vaches broutent l'herbe grasse, et nous croisons le soir les jeunes filles qui vont à la traite, portant leurs seaux au bout d'une palanche, ainsi qu'un petit tabouret.

Je suis si heureuse de chevaucher librement que je voudrais que le voyage se poursuive éternellement, mais nous arrivons bien vite à Bishopsgate, où s'élève la belle et vaste demeure de sir Thomas, construite grâce à la fortune qu'il s'est faite en prodiguant à ma famille, les Tudors, de judicieux conseils sur la façon de mener des affaires. C'est lui qui a prévenu la reine qu'il était impératif de refondre la monnaie pour en frapper une de meilleur aloi ; c'est lui qui est allé s'installer à Anvers et a su préserver les intérêts des marchands anglais contre notre plus grand partenaire de négoce ; c'est encore lui qui a conseillé la construction d'une bourse à Londres où les marchands pourraient se rencontrer et échanger les nouvelles, confirmer les licences et les monopoles, ainsi qu'investir financièrement dans les activités les uns des autres.

Nous arrêtons les chevaux devant sa somptueuse maison, presque aussi vaste qu'un palais, et des serviteurs en livrée ouvrent les doubles portes pour me laisser entrer. Personne d'autre que le majordome n'est là pour m'accueillir, et celui-ci s'incline avant de me proposer de me conduire à mes

appartements.

— Où est sir Thomas ? demandé-je en enlevant mes gants d'équitation pour les remettre à ma demoiselle de compagnie. Et lady Gresham ?

— Sir Thomas est malade et a dû s'aliter. Quant à lady Gresham, elle s'est absentée, répond le majordome visiblement gêné par ce manque de respect envers moi et par la négligence de ses maîtres.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de me montrer mes appartements, puis de dire à lady Gresham qu'elle peut rejoindre mon service dès son retour, rétorqué-je âprement.

Je le suis dans un grand escalier et il me fait passer devant plusieurs doubles portes avant de s'arrêter devant une porte simple, tout au fond du couloir. Il l'ouvre pour me laisser entrer. Ce n'est pas véritablement un réduit comme à Chequers, mais ce ne sont en rien les luxueux appartements que laisse entrevoir une si riche demeure. C'est une simple chambre privée, sans même un cabinet, et il est évident que je ne vivrai pas ici en qualité de princesse, avec ma propre petite Cour.

De l'autre côté de la pièce se trouve une porte menant à une chambre à coucher de taille acceptable, avec un grand lit et une fenêtre arquée donnant sur la rue bruyante, d'où je peux épier, telle l'épouse curieuse d'un négociant, les commerçants employés par sir Thomas aller et venir, et les clercs rejoindre leur étude.

— Il nous a été annoncé que cet accommodement serait temporaire, et que vous ne tarderiez pas à retourner à la Cour, affirme le majordome d'un air navré.

— Ce devrait être le cas, et cela conviendra en attendant, si vous n'avez rien de mieux, rétorqué-je froidement. Veuillez faire monter ma demoiselle de compagnie et ma servante, je vous prie. Veuillez aussi m'apporter du vin et de l'eau, ainsi qu'une collation, que vous servirez dans ma chambre privée.

Il s'incline et sort de la pièce, tandis que je regarde autour de moi. Ces appartements sont plutôt agréables – ils le sont mille fois plus que la Tour de Londres – et cela me suffira en attendant de recouvrer ma place à la Cour.

La meilleure chose, et la plus heureuse, qui pourrait m'arriver s'est enfin produite : c'est un bonheur en soi et la promesse de belles choses à venir. Je ne peux même pas y songer sans avoir l'irrépressible envie de me jeter à genoux pour rendre grâce à Dieu. Mon époux, mon bien-aimé Thomas

Keyes, a survécu aux gelées et à la famine dans sa trop petite cellule de la pire prison de Londres, et il a enfin été libéré. J'apprends la nouvelle de sa main, dans un court message qui est le premier que je reçois depuis que nous avons été arrachés l'un à l'autre dans un dernier baiser d'adieu. Il s'agit du premier billet qu'il m'écrit. Je sais qu'il n'est pas un érudit et qu'il n'est point aisé pour lui de s'exprimer à l'écrit, et c'est pourquoi je chéris cette lettre composée avec tant de soin. Elle est pour moi bien plus précieuse qu'un poème, ou même qu'une ballade, car ce sont les mots vrais d'un honnête homme – *mon honnête homme*.

Je dois me rendre dans mon comté de naissance, le Kent, au château de Sandgate, dont je fus capitaine. Je sais donc qu'il s'agit d'un cantonnement très agréable, et je suis fort heureux d'être libre. Je prie chaque jour pour toi, pour que tu sois aussi libérée, et pour que tu viennes me rejoindre, car je t'aime autant que ce premier jour où je t'ai vue, quand tu n'avais pas dix ans et que ton regard est passé sur moi du haut de ta monture trop grande. Viens dès que tu le pourras, je t'attendrai. Je suis, et je reste à jamais ton tendre et dévoué mari.

T.K.

Je ne trouve pas la force de brûler ce billet comme je l'ai fait avec toutes les autres lettres que j'ai reçues. Je le cache entre les pages de la bible en français que j'ai héritée de Catherine et dans laquelle Ned Seymour a inscrit les dates de naissance de ses fils, mes neveux, sur la page de garde. Je le relis chaque jour.

Ma première décision est d'écrire à ma belle-grand-mère pour lui demander de questionner la reine sur le temps qu'il me faudra attendre avant de revenir à son service.

Je ne me plains nullement de mon logement, mais j'étais plus heureuse auprès de vous. Par ailleurs, sir Thomas est à moitié aveugle à force de scruter ses livres de comptes, et il boite à cause d'une vieille blessure. Quant à sa femme, elle se montre fort méprisante envers moi. Ce n'est point un lieu propice à la joie. Je

ne souhaite pas demeurer ici plus que nécessaire. D'évidence, ma présence n'est nullement souhaitée. Les époux n'ont pas d'enfants et ce foyer est aussi jovial que l'hôtel des monnaies où le maître des lieux passe le plus clair de son temps.

Certes, je n'aime pas cet endroit, mais je suis soulagée de changer d'air, et c'est aussi le signe que je progresse vers une liberté recouvrée. Je suis, en cela, plus chanceuse que Marie I^{re} d'Écosse, qui ne retourne finalement pas en Écosse, puisque son demi-frère a rompu sa promesse d'accepter son retour, et que les lords protestants ne lui font pas non plus confiance. Elle restera donc auprès de ma tante Bess au manoir de Wingfield jusqu'à ce que son retour soit négocié. Elle se trouve dans l'une des plus somptueuses demeures du pays et sera reçue dans l'opulence, mais je n'envie pas sa situation. Elle est, comme moi, à mi-chemin de la liberté, qu'elle peut presque toucher du doigt, sans pouvoir jamais y goûter. Nous devons toutes deux attendre qu'Élisabeth fasse preuve de mansuétude, ce qui est extrêmement rare.

Été 1569, Gresham House, Bishopsgate, Londres

La Cour est en déplacement quand l'extraordinaire nouvelle atteint Londres. Il semblerait que notre cousine Marie I^{re} d'Écosse ait déjoué la vigilance de son hôtesse, ma tante Bess, et qu'elle ait offensé la reine de la même manière que Catherine et moi. Bien que mariée au comte de Bothwell, mystérieusement disparu, elle a pris la décision parfaitement incongrue de prendre époux ; et comme si cela n'était pas suffisamment choquant aux yeux de la célèbre reine vierge, son choix se porte sur un éminent noble anglais. Tout le monde dit qu'elle va épouser Thomas Howard, duc de Norfolk et parent d'Élisabeth du côté Boleyn. Ce dernier s'est éclipsé de la Cour et personne ne sait où il se trouve.

Mon hôte sort promptement de chez lui au petit matin et ne revient qu'après minuit. Un marchand ne déteste rien plus que l'incertitude, et si Élisabeth doit déployer une armée contre la famille de sa propre mère, les Howard, alors il lui faudra affronter la moitié du Norfolk, et personne ne peut prédire comment cela se terminera. Nous vivrons une nouvelle guerre des Deux-Roses, un conflit aussi impitoyable que celui livré en France, une

guerre de religion, au cours de laquelle les deux reines s'entre-déchireront pour l'avenir de l'Angleterre. Ce sera un désastre pour mon pays et le royaume de mes sœurs.

Élisabeth met un terme à ses voyages estivaux et ramène sans tarder toute la Cour au château de Windsor pour se préparer au siège. Elle a passé toute sa vie dans la peur d'un tel événement, et elle a finalement réussi à le déclencher elle-même. Elle a toujours craint que son héritier présomptif n'épouse un puissant sujet de la Couronne, et de les voir se retourner ensuite contre elle ; aujourd'hui elle est persuadée que Thomas Howard va soulever tout l'est du royaume et que les lords du Nord rassembleront leurs redoutables forces pour se porter au secours de la reine d'Écosse. Les deux régions sont aux mains de catholiques viscéralement opposés aux Tudors.

J'entends de mes appartements les milices de citoyens et d'apprentis s'entraîner pour la défense de Londres et j'ouvre les fenêtres pour les voir parader avec des manches de balai à l'épaule en guise de lances.

On dit que le duc de Norfolk va tenter de s'emparer du palais de Windsor, que les lords du Nord vont lancer une attaque sur la demeure de ma tante Bess pour récupérer par la force son illustre invitée. Tante Bess et son mari, le comte de Shrewsbury, qui étaient si fiers d'accueillir une reine, doivent aujourd'hui lui faire quitter le manoir de Wingfield en toute hâte pour l'emmener au château de Tutbury et se préparer à un siège. L'Angleterre se retrouve soudain divisée de nouveau en deux clans, et le stratagème surnois d'Élisabeth de toujours monter une religion, un allié ou une cousine contre l'autre se délite dans une véritable débandade.

Les lords du Nord se rassemblent sous une bannière représentant les cinq stigmates du Christ. Ils font de ce conflit une guerre sainte et tous les catholiques d'Angleterre les soutiendront. C'est un second pèlerinage de Grâce, comme celui qui a bien failli renverser Henri VIII en son temps, et les perfides districts du Nord font sonner les cloches en une volée inversée dans toutes les églises afin de montrer qu'ils se battent pour le retour à l'ancienne religion et pour la jeune reine d'Écosse.

Ma pauvre tante Bess ! Je reçois des nouvelles d'elle par mon hôte, sir Thomas, qui échange avec moi quelques mots dans la grand-salle lorsque je me rends aux jardins. Il m'apprend qu'elle fuit vers le sud, à bride abattue,

escortée par un petit contingent de soldats, pour essayer d'échapper aux troupes du Nord qui poursuivent leur conquête de l'Angleterre. Tante Bess reçoit l'ordre d'emmener la reine Marie derrière les murs du château de Coventry avant que les lords du Nord les capturent et les massacrent tous autant qu'ils sont. Élisabeth a levé une armée en recrutant les marchands de Londres et les apprentis. Sir Thomas a envoyé ses propres hommes, qui font route vers le nord, mais ils ne pourront rien faire si tous les villages sont contre eux, si la messe est célébrée dans toutes les églises et si toutes les paroisses se prononcent en faveur de la libération de Marie I^{re} d'Écosse. Il est presque certain qu'ils n'arriveront pas à temps. Le Conseil du Nord d'Élisabeth est bloqué à York, encerclé par les forces des lords du Nord, et nous n'avons encore aucune nouvelle de l'armée du Norfolk, menée par Thomas Howard, avançant probablement vers Coventry afin de délivrer sa promesse, mais aussi vers Londres pour s'emparer du trône.

Hiver 1569, Gresham House, Bishopsgate, Londres

Sir Thomas m'apprend qu'une armada espagnole est prête à faire voile vers nous en partance des Pays-Bas espagnols, pour venir en soutien de l'armée du Nord et faire libérer Marie I^{re} d'Écosse. Il dit qu'il sera sans doute possible de négocier la paix avec les Espagnols, qu'ils n'exigeront rien de plus que le retour de la reine Marie sur le trône d'Écosse et l'officialisation de son statut d'héritière légitime d'Élisabeth, mais que les lords du Nord ne se montreront sans doute pas aussi accommodants.

— Pensez-vous possible d'amener le duc de Norfolk, les Espagnols et les lords du Nord à se trahir les uns les autres ? demandé-je.

Il esquisse une moue contemplative, celle d'un usurier ou d'un marchand estimant les risques d'une transaction.

— La trahison est toujours une possibilité, se contente-t-il de répondre. Nous n'avons pas d'autre arme.

Élisabeth a de la chance. Elle a toujours eu de la chance, et cette fois-ci ne fait pas exception. Thomas Howard, le duc de Norfolk, est le premier à tomber : il se soumet à l'autorité de la reine d'Angleterre. Il capitule avant même d'avoir levé une armée, et est fait prisonnier à la Tour de Londres. Les Espagnols n'envoient pas leur flotte, car ils ne sont pas certains que l'armée

du Nord acceptera de s'allier à eux ; cette dernière se replie donc et s'en va rejoindre ses collines glacées, car elle n'ose pas défier Élisabeth sans l'appui de l'armada espagnole. La reine d'Angleterre, qui n'a rien fait de plus qu'aller se terrer derrière les murs épais du château de Windsor, fait une entrée triomphale à Londres et se proclame victorieuse par la volonté de Dieu.

Printemps 1570, Gresham House, Bishopsgate, Londres

Ma pauvre tante Bess a perdu son quatrième époux, se dit-il. Cette fois, pourtant, ce n'est pas la mort qui le lui a enlevé – la laissant avec un bel héritage –, c'est l'amour. Le comte a fauté de façon parfaitement scandaleuse. Tout le monde dit qu'il voue une tendre affection à Marie I^{re} d'Écosse, que c'est pour cette raison qu'il a manqué à son devoir de la surveiller et qu'il n'a pas donné l'alerte sur sa tentative de révolte.

Cela suffit à Élisabeth pour haïr le comte, qui admire une autre reine, mais aussi ma pauvre tante Bess, qu'elle estime fautive pour l'irrésistible beauté de la jeune souveraine. Bess tombe en disgrâce et perd cette faveur qui est le fruit de toute une vie de labeur. Pis encore pour tante Bess, elle et son époux insatisfait ne peuvent désormais plus regagner leur charmante demeure – elle qui se vantait par écrit d'en avoir un si grand nombre –, car ils doivent garder la reine d'Écosse à l'œil, et garantir qu'elle ne pourra pas s'enfuir du lugubre et humide château de Tutbury. Marie est misérablement emprisonnée, et ma tante Bess l'est avec elle ; tout comme je suis enfermée dans la belle résidence de Bishopsgate, et mes hôtes sont tout aussi privés de liberté que moi.

Il est pourtant impossible de prédire ce qu'il adviendra. Mon hôte, sir Thomas, m'explique combien les temps incertains sont mauvais pour les cours de la monnaie et il ne sait désormais plus ce que vaut un shilling par rapport à un sou. Quand je lui demande ce qu'il s'est donc passé, il m'apprend que lord Moray, l'infâme demi-frère de Marie et régent d'Écosse, a été tué d'un coup de pistolet et que les lords écossais appellent désormais au retour de Marie I^{re} d'Écosse. L'été dernier encore, ils refusaient de la replacer sur le trône quand Élisabeth était prête à la délivrer ; à présent qu'ils ont changé d'avis, il apparaît qu'Élisabeth a appris à se méfier de sa rivale.

Plutôt que la reine légitime, Élisabeth envoie le mari de notre cousine Margaret Douglas, le comte de Lennox, afin d'assurer la régence.

Tout le monde, même moi, peut deviner que cette décision ne sera pas bien perçue. *Le comte fera-t-il en sorte d'unifier un pays divisé ? Accueillera-t-il cette belle-fille tant haïe lorsqu'elle retrouvera son royaume ? Fera-t-il seulement quoi que ce soit d'autre que traquer les lords écossais qu'il estime coupables du meurtre de son fils, attisant ainsi les conflits latents ?*

Été 1570, Gresham House, Bishopsgate, Londres

Je tiens en main un cadeau si rare et si précieux : une lettre de mon époux, Thomas. Je l'ai trouvée au milieu de ma pile de linge propre, ce qui signifie que quelqu'un a payé la lingère afin de me faire passer cette unique page manuscrite. Le papier est de bonne qualité – il a dû se rendre à l'étude du château de Sandgate pour se le procurer – et son écriture se révèle droite, appliquée. Ce n'est pas l'œuvre d'un savant, mais elle est suffisamment lisible pour être déchiffrée par tous, et d'une maîtrise suffisante pour faire parvenir un ordre à un portier hors de portée de voix.

Mon amour, je suis bien hors de portée de ta voix, mais je t'entends. Dieu m'est témoin j'écouterai toujours ton appel.

Ma tendre épouse,

J'ai parlé avec l'archevêque Parker – je le sais honnête – à propos de nous, et je lui ai demandé s'il n'est pas vrai que personne ne doit séparer deux époux. Il a consenti à solliciter la clémence de la reine afin qu'il me soit permis de vivre avec ma femme. J'irais n'importe où pour être avec toi, et j'accepterais n'importe quelle prison dans l'espoir de rendre ta captivité plus douce, comme penser à toi a rendu mon enfermement tolérable. Je reste ton fidèle et dévoué mari, en actes comme en pensées.

T.K.

Le fait que Thomas Howard, parent de la souveraine, soit libéré de la Tour de Londres en l'absence de charges contre lui, pour être assigné à résidence dans la cité, ne peut être qu'une bonne nouvelle pour moi. Si lui, un petit-cousin, coupable d'avoir cherché à s'unir à une reine ennemie, est

élargie, et si la reine en question obtient la permission de retourner dans son royaume, alors il serait tout à fait incongru de me garder prisonnière.

— J'ai demandé votre libération, déclare sir Thomas avec raideur en apparaissant dans l'encadrement de la porte de ma chambre privée lorsqu'il vient me rendre une visite de courtoisie. On m'a assuré que vous alliez être libérée dans le courant de l'année prochaine.

J'écris à Thomas sans plus attendre.

Cher époux,

J'ai reçu tant de promesses de liberté que j'ai appris à m'en méfier, mais si j'obtiens la permission de te rejoindre, je le ferai sans délai. Je prie chaque jour pour toi et je pense à toi avec un amour infini. Je suis si heureuse que tu sois libre. Mon seul souhait serait d'être avec toi, et de pouvoir être une bonne mère pour tes enfants.

Ta dévouée et tendre épouse,

M.K.

Je signe « M.K. » pour « Mary Keyes », car je ne renie pas notre amour, ni notre mariage. Je dépose un baiser sur le papier avant de le plier, puis je fais fondre de la cire, que je fais ensuite couler au centre du pli avant de presser le sceau de ma famille. Thomas saura que sous le sceau se cache un baiser.

Printemps 1571, Gresham House, Bishopsgate, Londres

L'enthousiasme semble avoir donné des ailes à mon hôte, et son acariâtre épouse se déride enfin. Élisabeth va aller visiter la bourse et les boutiques que mon hôte a construites, puis elle déjeunera chez lui. Il est tout bonnement saugrenu qu'ils s'apprêtent à servir un banquet à ma cousine la reine dans la salle qui se trouve juste en dessous de ma chambre et que je ne serai pas conviée. C'est elle qui me fait retenir ici, mais elle ne m'honorera pas de sa visite.

— Je ne la verrai pas ? m'offusqué-je.

L'espace d'un instant, je m'étais imaginé que je rejoindrais son cortège à son arrivée, et qu'elle profiterait de l'occasion pour me reprendre à son

service, sans un mot d'excuse pour m'avoir fait enfermer, et sans même aborder le sujet. Élisabeth agit de si étrange manière, et a un cœur si froid, que je la pensais tout à fait capable de me réintégrer à sa Cour en taisant entièrement ce qu'elle m'a fait subir.

— Non, dit lady Gresham avec colère. J'ai demandé à mon époux d'expliquer à lord Burghley qu'il serait préférable que vous ne soyez pas chez nous à ce moment-là, pour éviter tout risque d'esclandre, mais il m'a répondu que vous resteriez dans vos quartiers et n'en créeriez aucun.

— Lord Burghley ? m'étonné-je.

— William Cecil a été fait baron par la reine.

Je hoche la tête en constatant que mon vieil ami a enfin été récompensé pour sa constante hostilité envers la reine d'Écosse.

— Vous devrez demeurer dans vos appartements, insiste-t-elle.

— Comme vous venez de me le dire.

— Et vous ne devrez faire aucun bruit.

J'ouvre de grands yeux face à cette impudence.

— Je n'avais nullement l'intention de danser, rétorqué-je, ni de chanter.

— Vous ne devrez d'aucune façon tenter d'attirer son attention, précise-t-elle.

— Ma chère lady Gresham, répliqué-je en la prenant de haut malgré ma petite taille. J'ai passé toute ma vie à essayer de ne point attirer l'attention de ma cousine la reine, et croyez-moi, je n'ai aucune intention de pousser la voix pour me faire entendre d'elle aujourd'hui, alors qu'elle vient déjeuner chez vous. J'espère simplement que vous saurez satisfaire à toutes ses exigences. Vous ne vous êtes pas souvent rendue à la Cour, je présume, vous qui êtes une si grande citadine, sans titre de noblesse ?

Elle émet un petit cri de colère étouffé, puis quitte précipitamment la pièce, tandis que je ris. Tourmenter ainsi lady Gresham est mon activité favorite, et une visite royale va me donner de nombreuses occasions de m'y adonner.

Tout se déroule parfaitement. Élisabeth dîne dans la salle des banquets des Gresham, puis assiste à la représentation d'une pièce encensant Sa Majesté et toute sa splendeur. Elle va ensuite faire le tour de l'ambitieux projet de bourse de sir Thomas. Les marchands ne se rassemblent pas ici comme ils le font à la bourse de Bruges. Les joailliers, les orfèvres et les

marchands de biens ne se sont pas encore installés, préférant leur échoppe ou la devanture de leur maison dans les rues animées pour écouler leurs stocks. Sir Thomas a prié tous ses négociants de bien vouloir apporter leurs marchandises afin que la reine puisse les voir, et il lui offre des cadeaux de chaque étal. Élisabeth accepte les présents et les flatteries comme un trop gras chat roux, et elle charge un héraut d'annoncer que cette bourse sera désormais appelée le Royal Exchange ; sir Thomas va enfin pouvoir faire de grands profits grâce à cette bourse de commerce, et la sauterelle qui figure sur son emblème pourra bondir sur Londres.

— Quant à vous, vous serez libérée, m'annonce lady Gresham en passant son agaçant visage par la porte entrebaillée de ma chambre privée à la fin de la journée. (Le triomphe et le vin lui ont fait monter le rouge aux joues.) Sir Thomas a posé la question à la reine, qui a déclaré que vous pouviez nous quitter.

— Je le ferai avec plaisir, rétorqué-je en conservant mon calme devant cette répugnante porteuse de bonnes nouvelles, ce sauveur inattendu. Irai-je retrouver mon époux ?

— Je n'en sais rien, dit-elle incapable de me tourmenter en me vouant à la déconvenue. Quoi qu'il en soit, vous nous quittez pour de bon.

Automne 1571, Gresham House, Bishopsgate, Londres

J'attends l'ordre de préparer mes bagages pour ranger mes livres et mettre Mr Nozzle dans sa cage, mais je ne le reçois pas. J'apprends alors que William Cecil a eu beaucoup d'autres préoccupations. Il a déjoué un grand complot visant à capturer Élisabeth I^{re} d'Angleterre. Thomas Howard est accusé d'avoir conspiré avec l'Espagne afin de lever une armée pour ramener Marie I^{re} d'Écosse sur le trône. La Cour est prise d'effroi, et personne ne va accepter de libérer une autre cousine, même si elle est aussi petite et insignifiante que moi, et même si tout le monde sait que je suis innocente. Thomas Howard a été ramené à la Tour de Londres et la garde a été renforcée chez ma tante Bess. Élisabeth a de nouveau trois parents en prison.

J'écris à Thomas.

Je pensais obtenir la permission de venir te retrouver, mais la décision est retardée. Je prie pour que ce ne soit qu'un report. Je

*suis avec toi chaque jour, dans mon cœur et dans mes prières.
Ta dévouée et tendre épouse,
M.K.*

Je ne reçois pas de réponse, mais cela ne m'inquiète guère, car il n'a peut-être pas encore eu ma lettre, ou n'a pas la possibilité de me faire parvenir un message secret. Je suis assise dans l'encorbellement de la fenêtre qui surplombe la rue londonienne lorsque je vois le médecin se présenter à la porte de mes hôtes et être invité à entrer. Je ne me suis plainte d'aucun symptôme et je me demande donc qui a fait appel à lui. *Lady Gresham souffre-t-elle d'un excès de bile ?*

Sir Thomas lui-même ouvre la porte de mes appartements pour laisser pénétrer le docteur Smith, qui est donc bien venu pour moi. Je me lève, pleine d'appréhension. *Si le temps de ma libération est venu, pourquoi donc faire appel à un médecin ? Et pourquoi diable ont-ils si triste mine ?*

Je prends les devants, sans attendre que soient faites les présentations ni que le praticien s'incline.

— Dites-moi sans tarder, je vous prie, commencé-je vivement. Quoi que vous soyez venu m'annoncer, je vous prie de me le dire sans ambages.

Les deux hommes échangent un long regard peiné, et je comprends alors que j'ai perdu l'amour de ma vie.

— C'est Thomas ? interrogé-je.

— Oui, milady, répond le médecin dans un murmure. Je suis navré de vous apprendre qu'il est mort.

— Mon époux ? Mon Thomas ? Thomas Keyes ? Le capitaine des portiers de la reine, l'homme le plus grand de toute la Cour ? Celui qui m'a épousée ? me lamenté-je.

Je continue de croire qu'il doit s'agir d'un malentendu. *Mon Thomas, qui a survécu aux hivers à la prison de la Fleet, qui a pu rentrer dans le Kent, qui m'a écrit qu'il viendrait me rejoindre s'il le pouvait, a finalement péri avant que nous ayons pu être réunis ? Comment est-il possible que notre histoire d'amour, si improbable, puisse se terminer si tragiquement ?* Je persiste à croire qu'il doit s'agir d'un autre Thomas que le mien et que mon amour, aussi grand et robuste qu'un arbre, scrutant la foule approchant des portes d'un œil perçant, ne peut pas avoir succombé.

— Oui, milady, confirme le médecin. Je suis navré, mais il est mort.

Printemps 1572, Osterley Park, Middlesex

Bien plus tard, j'apprends que je me suis évanouie lorsqu'on me l'a annoncé, que je suis devenue blanche et que les deux hommes ont cru que je ne reprendrais jamais connaissance. J'étais tellement rigide qu'ils m'ont crue morte. Lorsque je suis revenue à moi, dans mon lit, j'ai demandé s'il était vrai que mon époux nous avait quittés. « Oui, Thomas Keyes est bien mort », m'a-t-on répondu. J'ai ensuite refermé les paupières, et j'ai tourné le dos à mes hôtes, au monde, en attendant que la mort vienne me cueillir. J'avais l'impression d'avoir perdu tous ceux que j'avais jamais aimés, tous ceux qui faisaient partie de ma vie, que mon existence n'avait plus aucun sens, qu'elle n'était plus qu'une perte de temps, tout juste bonne à irriter davantage la reine, cette virago aussi cruelle que son père, ce dragon qui vit dans les entrailles de Londres et dévore tous ceux qui brillent.

Le fait que la vilenie d'Élisabeth soit parvenue à briser l'homme le plus grand d'Angleterre, ce géant au si grand cœur, ne prouve aucunement sa puissance, mais cela démontre tout le mal que peut faire une femme qui ne pense qu'à elle-même. Élisabeth est guidée par sa vanité. Tous ceux qui oseront avancer qu'il existe une femme meilleure qu'elle trouveront la mort. Tout homme qui préférera une autre qu'elle souffrira l'exil. Même quelqu'un comme Thomas, qui l'a servie loyalement et qui a manifesté sa préférence pour une petite femme qui lui arrivait à peine à la ceinture. Même Thomas a perdu le droit de vivre heureux dès l'instant où il a détourné son regard d'Élisabeth pour le poser sur moi.

On m'amène à Osterley Park, la demeure de campagne de sir Thomas Gresham, comme on déplace une sépulture. On pense que je vais dépérir sagement loin de la ville et que le désagrément prendra bientôt fin. C'est aussi ce que j'espère secrètement. Cela doit être la volonté du Seigneur, et je ne Lui ferai pas le blasphème de mettre fin à mes jours, mais je ne mange plus, et je ne parle plus. Je reste allongée, les yeux fermés, et mon oreiller continue d'absorber ces larmes que je verse sans cesse pour mon époux, Thomas, que je sois éveillée ou non.

Les jours raccourcissent et ma chambre à coucher est plongée dans l'obscurité la plus totale à partir de 15 heures mais peu à peu celle-ci cède du

terrain aux rayons du soleil qui, chaque jour, s'attardent davantage. L'hiver passe doucement, le soleil recommence à baigner la pièce de sa lumière vive, et le chant des oiseaux se fait de nouveau entendre le matin ; je continue de songer à mon époux, mon amour, et je me dis qu'il n'aurait jamais voulu que je baisse les bras. Il m'aimait déjà lorsque je n'étais qu'une enfant sur son cheval trop grand. Il admirait mon courage, et mon esprit indomptable. Peut-être me sera-t-il possible de recouvrer ce courage et cet esprit indomptable, par amour pour lui.

Je pense aussi qu'il m'est possible, au moins, de refuser à Élisabeth la victoire de mon trépas, et la disparition de tous ses cousins. J'ai une pensée pour Marie I^{re} d'Écosse, qui attend toujours de retrouver son trône, déterminée à revoir son pays et son fils. J'en ai une aussi pour Thomas Howard, duc de Norfolk, qui prépare son procès à la Tour de Londres ; pour ma cousine Margaret Douglas, veuve, son époux tué lors d'une échauffourée en Écosse, qui ne cesse de demander justice, ni de réclamer la Couronne pour son petit-fils écossais. Je me dis alors que je veux bien être damnée si j'accepte de souffrir sagement mon exil, en silence, pour le plus grand bonheur d'Élisabeth. *Je suis la sœur de Jane Grey, que tous reconnaissent comme la première martyre protestante, et je refuse de disparaître sans bruit. Elle ne l'a pas fait, elle. « Apprends à mourir » ne signifie pas s'allonger comme Jo, le dogue de Catherine, une patte sur le museau, et s'abandonner à la mort. Non, cela signifie faire que la mort ait un sens, comme la vie en a eu.*

C'est pourquoi, après une longue période d'un deuil silencieux, je me relève par amour pour mon époux – pour prouver cet amour chaque jour du reste de ma vie ; et par haine pour Élisabeth – pour faire que chaque jour que je vis la hérisse un peu plus. À l'arrivée du printemps, je quitte mon lit. C'est aussi simple que cela. Je me lève et me brosse les cheveux, dont le blond commence à tirer sur le gris par endroits, comme il sied à une veuve, puis je prie mon hôte de m'apporter du tissu noir de ses échoppes à Londres, avant de négocier avec lady Gresham la quantité adéquate dont j'aurai besoin pour coudre des habits de deuil. Je veux qu'ils soient splendidement bouffants, et excellemment travaillés. C'est alors que j'apprends que son stupide mari – qui malgré toute son habileté en affaires reste un véritable benêt – est allé trouver William Cecil pour lui demander s'il m'est permis de porter le deuil. *Comme si cela lui importait, ou importait à qui que ce soit ! Comme si une*

reine devait s'inquiéter d'une veuve qui revêt le noir afin de pleurer l'amour de sa vie. Comme si une reine allait s'abaisser à donner son avis sur la couleur des robes de la plus petite de ses sujettes, ou comme si qui que ce soit pouvait m'empêcher de porter le deuil alors que le plus grand des amours me remplit le cœur.

Je gagne le droit d'arborer le noir en même temps que je gagne un peu de liberté. J'obtiens la permission de marcher dans les jardins d'Osterley, et même de me promener à cheval sur le domaine. Mr Nozzle aime les vergers de sir Thomas Gresham et on le voit souvent, lorsque poussent les premiers fruits, chaparder des framboises et des cerises. Il s'octroie la meilleure part et je le soupçonne de prendre un malin plaisir à contrarier ainsi notre hôte. Quand une demande spéciale de sir Thomas arrive pour qu'on lui fasse parvenir à Londres des pêches qu'il fait pousser en jardin couvert, car il reçoit d'éminentes personnes pour un somptueux dîner, il n'est pas rare que les domestiques découvrent que Mr Nozzle a été plus rapide. Il sait comment ouvrir la porte du jardin couvert, et se faufile à l'intérieur pour profiter des meilleurs fruits. Il se contente parfois de ne prendre qu'une bouchée de chacun. Il me semble que sir Thomas pourrait admirer la méthode de Mr Nozzle de faire du profit, mais ce n'est pas le cas.

J'écris à William Cecil pour lui faire part de mon souhait, à présent que mon union est reconnue par tous, d'aller vivre là où mon époux a vécu, à Sandgate dans le Kent, afin d'élever les enfants qu'il a eus de son premier mariage comme s'ils étaient les miens. Ils sont désormais orphelins et je suis veuve ; cela serait un soulagement pour la paroisse civile, et une véritable joie pour moi, s'il m'était accordé de veiller sur eux.

La réponse tarde à m'arriver, mais je sais que lord Burghley a beaucoup d'autres problèmes à régler. Thomas Howard, le duc de Norfolk, a été jugé pour de nombreuses accusations, dont une seulement semble fondée. Il s'agit de la pire de toutes : il a préféré Marie I^{re} d'Écosse à Élisabeth, a voulu épouser une femme plus jeune et plus jolie, et la souveraine exige sa mort pour cela. Il était au fait du complot visant à délivrer la reine d'Écosse et a peut-être en partie financé cette conspiration, mais son rôle s'arrêtait là. Il n'a participé d'aucune autre manière et s'est rendu de son plein gré à Sa Majesté en implorant son pardon. Elle n'a pas entendu la légitimité de ses justifications, selon lesquelles il était promis à la reine d'Écosse et se devait donc, en tant que futur époux, de lui apporter son soutien. C'est la pire des

défenses possibles face à une femme comme Élisabeth, qui ne tolère pas que l'on s'intéresse à une autre qu'elle. Thomas Howard a donc été jugé coupable, et la reine a le choix de lui accorder ou non son pardon. En attendant sa décision, il est enfermé à la Tour de Londres, dans la même insupportable expectative qu'ont connue mes sœurs Jane et Catherine, et que je connais moi-même à Osterley.

C'est à cet instant-là, lorsque Thomas Howard est déclaré coupable, et lorsque le mari de tante Bess tombe en disgrâce pour avoir aimé une reine rivale, que soudain s'effondre la réputation de Marie I^{re} d'Écosse. Le Conseil privé accepte que soient rendues publiques ses correspondances, toutes les lettres contenues dans la fameuse cassette en argent – les plis inventés de toutes pièces. William Cecil a bien travaillé, et ces documents, autrefois si secrets qu'ils ne pouvaient même pas être montrés aux conseillers de la reine, sont aujourd'hui publiés et vendus à si bas prix que le moindre tournebroche, la moindre fille de cuisine peut s'en procurer une copie et voir que Marie n'est pas une reine légitime, car elle fut la putain de Bothwell et fit sauter son mari à l'aide d'une bombarde.

Sous le choc de ces révélations, et effrayé par les nombreuses autres mises en garde de William Cecil, le Parlement appelle à faire accuser Marie et à la faire exécuter. Hôte toujours indésirable et coûteuse de ma tante Bess, la reine d'Écosse doit attendre la décision d'Élisabeth. Mon hypothèse est qu'elle gardera tous ses cousins prisonniers à jamais, jusqu'à ce que la beauté de Marie se fane, que la loyale armée de Thomas délaisse son général, et jusqu'à ce qu'ils meurent d'avoir le cœur brisé. Elle ne peut cependant plus rien contre moi, car j'ai déjà tout perdu. *Elle ne peut plus me briser le cœur, car celui-ci est enterré avec mon époux, Thomas Keyes.*

Je reçois enfin une réponse de William Cecil, qui rejette ma requête. La souveraine ne souhaite pas que je recouvre une vie normale pour l'instant. Je ne suis pas autorisée à élever les enfants de Thomas comme il m'a demandé de le faire. *Il ne faut cependant pas qu'elle s'attende à me voir lui faire le plaisir de mourir, oubliée de tous. Je ne lui ferai jamais cet honneur, pour rien au monde.*

Printemps 1573, St Botolph-Without-Aldgate, Londres

Un beau jour, j'apprends que j'ai gagné. C'est aussi simple et aussi beau

que cela. *J'ai survécu à la malice d'Élisabeth, à sa jalousie.*

Je l'ai vue laisser ma chère sœur en proie à la peste, puis au désespoir. Je l'ai vue abandonner mes neveux face à la maladie. Je l'ai vue exécuter son cousin Thomas Howard et enfermer sa cousine, une reine – qui aurait pu croire possible de faire emprisonner une reine d'Écosse, membre de la famille royale de France ? Je l'ai pourtant vue faire tout cela. Puis, en fin de compte, j'ai vu faiblir son acharnement à mon encontre. Ce n'est pas moi qui me lasse de ce petit jeu, c'est elle. Enfin, Élisabeth me relâche.

Elle m'autorise dans un premier temps à aller chez mon beau-père, Adrian Stokes, à Beaumanor. Je retrouve alors mon ancien foyer. Puis, comme fatiguée par ces longues années de persécution, elle me rend ma liberté et me promet une pension. Me libérer aujourd'hui n'est pas plus logique que de m'avoir enfermée en premier lieu. Je ne représente maintenant aucun danger pour elle, et je ne représentais aucun danger avant. Tout cela relève du simple caprice d'une reine.

Cela m'est bien égal, toutefois. Je ne demande pas justice, et je ne me plains pas du fait qu'elle aurait aussi bien pu me relâcher sept ans plus tôt, qu'elle n'aurait jamais dû faire enfermer mon tendre époux, qu'elle aurait pu rendre sa liberté à Catherine, qui n'avait pas à mourir. Non, je ne me plains pas. Élisabeth me verse une pension et me rend ma liberté. Je peux aller vivre seule. J'embrasse mon beau-père, sa nouvelle femme et ses fabuleux enfants, puis je m'achète une maison et m'installe en tant que propriétaire à Londres, aussi fière et libre que lady Gresham, mais bien plus heureuse.

Londres est magnifique au printemps, qui est la plus belle saison à la ville. Les villages accolés aux murs de la cité sont encore couverts de quelques parcelles neigeuses, mais l'on voit des jonquilles sauvages égayer le paysage de leurs pétales jaunes dansant dans le vent. Mr Nozzle, qui se fait vieux, sait que nous sommes enfin arrivés chez nous, et il passe ses journées sur le coussin de velours rouge d'un fauteuil à haut dossier dans la salle à manger, d'où il peut surveiller les allées et venues de mes quelques gens de maison, tel un petit capitaine des portiers. Je lui offre une épaisse ceinture de cuir brodé et une veste vert Tudor en hommage à ce capitaine des portiers que je n'oublierai jamais.

Je vois régulièrement les enfants de mon époux, comme je le lui ai promis. Sa fille, Jane Merrick, me rend fréquemment visite, et elle me demande même d'être la marraine de sa fille, qu'elle a prénommée Mary en

mon honneur. Je reçois d'autres visiteurs, des amis de mon ancienne vie à la Cour, ainsi que les témoins de mon mariage ; Blanche Parry, la première dame de la chambre de la reine, vient parfois bavarder du bon vieux temps. Dans l'éventualité où je voudrais retourner au service d'Élisabeth, je sais qu'elle pourrait parler en ma faveur, et je pourrais presque sauter de joie à l'idée de lui demander ce service. Ma place est à la Cour, mais ma haine pour Élisabeth est si vive que l'exil est sans doute préférable. La décision reste encore à prendre. Je suis libre de ce choix.

D'autres personnes viennent me rendre visite : ma belle-grand-mère et ses enfants passent dès qu'ils sont à Londres, et je dîne souvent chez eux, puis passe la nuit là-bas. Mon beau-frère, Ned Seymour, m'écrit pour me donner des nouvelles de mes neveux et j'irai les voir à Hanworth au cours de l'été. Le plus jeune, Thomas, fera un aussi brillant savant que ma sœur Jane, et sera un poète aussi talentueux que son père. Je lui envoie des ouvrages recommandés par les pasteurs qui viennent chez moi pour étudier et discuter de la nouvelle théologie exhortant Élisabeth et son Église à moitié papiste d'aller plus loin en matière de réforme et de pureté. J'achète les nouvelles parutions et j'assiste aux sermons pour me tenir au fait de la progression du débat.

Tante Bess, l'amie des beaux jours de ma famille, vient aussi me voir lorsqu'elle est de passage à Londres. Elle n'ose aborder la question de la fragilité de son foyer, mais il est de notoriété publique que « le comte, son mari » a dépensé des fortunes pour divertir leur illustre hôte et garantir sa sécurité, et que celle-ci continue de vider leurs coffres tant qu'Élisabeth ne décide pas de la renvoyer en Écosse avec les honneurs, ou de la bannir en France en disgrâce. Bess évite autant que possible son époux, mais elle ne peut rien faire pour sauver les richesses qu'il dilapide, et c'est sans doute là son plus grand désespoir.

Elle parle avec tendresse de ses enfants et de son grand projet de construction. Elle espère préserver sa propre fortune de la faillite du comte et garder suffisamment pour bâtir une superbe demeure à côté de l'ancienne Hardwick Hall, puis fonder une dynastie. Elle a peut-être fait une croix sur son comte, mais n'a pas renoncé à son ambition. *Dieu seul sait qui elle choisira comme mari pour sa pauvre fille.*

— Que pensez-vous de Charles Stuart pour ma petite Elizabeth ? me demande-t-elle. C'est un parent de la reine et il est le frère du défunt roi

d'Écosse.

— Croyez-vous pouvoir obtenir la permission de Sa Majesté pour une telle union ? m'exclamé-je d'un air stupéfait.

Elle émet une sorte de soupir, comme si elle soufflait une bougie, et cela me glace de l'intérieur.

— Non, vous avez raison, oublions cela, répond-elle. Mais dites-moi, combien payez-vous votre majordome ? Les domestiques ne sont-ils pas affreusement chers à Londres ?

Je la laisse dévier la conversation et j'oublie tout de ce qu'elle vient de me dire. Le lion rampant qui faisait les armoiries de ma tante Bess autrefois la représentait parfaitement. Personne ne peut prédire jusqu'où elle portera sa famille.

Avant qu'elle parte, je lui fais faire la visite de ma petite demeure, des quartiers des domestiques jusqu'au grenier, en passant par ma chambre à coucher et ma chambre privée située à l'étage du dessous. Elle admire ma collection de livres et tâte du plat de la main le matelas de mon lit à baldaquin.

— Tout cela est vraiment très bien, déclare-t-elle avec l'admiration d'une femme qui est partie de rien pour une autre à qui l'on a tout pris et qui a dû se battre pour s'en sortir.

Je lui montre la salle à manger et l'argenterie dans le tiroir. J'en ai suffisamment pour accueillir vingt convives en même temps, et plus de cent personnes peuvent prendre place autour de la table dans la grand-salle. J'organise parfois de grands dîners, et j'invite qui bon me semble. Mr Nozzle nous épie discrètement tandis que nous admirons mes trésors.

J'emmène ma tante visiter les cuisines et je lui montre le tournebroche dans l'âtre, ainsi que la plaque à charbon pour la confection des sauces, le four à pain et le garde-manger derrière celui-ci, puis la partie du maître-queux et du pâtissier, la laiterie, la dépense, la brasserie et la cave.

— Une véritable demeure, me félicite-t-elle comme si elle s'attendait à ce qu'une personne d'aussi petite taille que moi vive dans une maison miniature.

— En effet, dis-je. C'est ma maison, et je l'ai attendue longtemps.

J'ai une écurie à l'arrière de ma demeure et je monte à cheval quand l'envie me vient. Je pars aussi loin et aussi longtemps que je le souhaite. Personne ne me dira plus jamais que je n'ai le droit de marcher que jusqu'au portail, ou que je ne peux contempler qu'un petit carré de ciel par une étroite

fenêtre. Je pense à ma sœur Catherine, à sa gentillesse et à sa fantaisie, à son amour si pur et si profond pour son époux, au courage qu'elle a eu de les défendre, lui et ses enfants, envers et contre tout. Je songe à mon mari, Thomas Keyes, et aux conditions dans lesquelles il a été retenu prisonnier, comme l'ours en cage que nous avions à Bradgate, imposante et merveilleuse créature confinée, victime de la cruauté des hommes. Je pense aussi à Jane et à sa détermination de se faire la voix de Dieu alors qu'elle aurait pu se taire et rester en vie, et je me dis qu'elle a choisi son destin, comme j'ai choisi le mien.

Je suis heureuse de ne pas avoir choisi la voie du martyr, comme elle, et de ne pas avoir laissé mon cœur périr, comme ma sœur Catherine. Je suis heureuse d'avoir aimé Thomas, et de l'aimer encore. Je suis heureuse qu'Élisabeth n'ait pas réussi à me détruire, de l'avoir défiée sans le regretter, et d'avoir vécu une grande vie, moi qui suis née si petite.

Je lisse ma robe noire. Je ne porte que cette couleur, car je suis une honorable et riche veuve. Je me rappelle ces gens qui me disaient que Marie I^{re} d'Écosse était habillée d'une robe noire brodée de fils d'argent et d'or pour son mariage et je sais à présent ce que cela fait d'être une veuve distinguée, d'être une reine ! Sous mon brocart noir, j'arbore des jupons écarlates, comme ma cousine à l'époque, et on peut les entrevoir clairement lorsque je traverse ma belle demeure, ou lorsque je décide d'en sortir. Le rouge est la couleur du défi, de la vie, de l'amour – *c'est ma couleur*. Je continuerai de porter ma robe noire joliment brodée et mes jupons rouges jusqu'à ma mort. Le moment venu, si cette pauvre statue froide et sans cœur est toujours sur le trône, alors je me consolerais en me disant que j'aurai au moins droit à de magnifiques funérailles, dignes de la dernière princesse Tudor.

NOTE DE L'AUTRICE

Ce roman s'intitule *Reines de sang*, et il se pourrait bien que ce soit le dernier sur les femmes de la lignée Tudor. J'ai entamé une nouvelle série et je ne sais pas quand j'aurai de nouveau l'occasion de revenir sur cette magnifique période, qui m'a passionnée pendant tant d'années.

Mon travail sur la dynastie Tudor a commencé par l'histoire d'une femme presque totalement oubliée, Mary Boleyn, sœur de l'autrement plus connue Anne, et le titre du roman (*Deux sœurs pour un roi*) posait la question de savoir laquelle des deux femmes était la plus importante. Cela m'a amenée à m'interroger sur leur histoire, et sur l'histoire des femmes en général, des personnages éclipsés au profit d'autres, plus célèbres et plus controversés.

Reines de sang met également en scène une sœur bien connue, l'une des plus célèbres Tudor : lady Jane Grey – condamnée pour le complot acharné et avorté de son père contre Marie I^{re} –, qui a préféré mourir plutôt que de renier sa foi. Ses cadettes ne sont que brièvement mentionnées dans les principaux livres d'histoire consacrés à cette période. Elles ont cependant manqué de chance, leur aînée ayant défié leur cousine et reine catholique, sans pour autant que cela leur attire la sympathie de l'héritière protestante. L'histoire de Catherine Grey est celle d'une femme, membre de la famille Tudor, qui n'aura jamais bénéficié de la faveur de cette dynastie. Sa benjamine, Mary Grey, est quasiment tombée dans l'oubli, mais je la trouve d'un grand intérêt : c'était une personne de petite taille, de moins d'un mètre vingt selon les témoignages, qui n'est même pas mentionnée dans les ouvrages spécialisés sur les personnages historiques de petite taille. C'était une femme d'un courage exceptionnel, qui a fait preuve d'un instinct de survie hors du commun et bien plus développé que celui de ses sœurs. Bien que sa vie soit ici relatée sous forme de fiction, son mariage ainsi que les dates et les lieux de son enfermement sont historiquement avérés, tout comme sa libération tant attendue et son dernier acte de défi de porter des jupons rouges !

Les réformateurs ont eu beaucoup de noms différents tout au long de cette période, et certains revêtent des significations bien différentes aujourd'hui. C'est pourquoi j'ai choisi, dans un souci de clarté pour le lecteur, de ne citer que les termes généraux que la postérité a conservés : « protestants » et « réformateurs ». J'espère que les théologiens me pardonneront. La plupart des extraits en italique ou entre guillemets, lettres et poèmes, sont des traductions des sources primaires.

Un second élément dans ce roman me rappelle *Deux sœurs pour un roi* : les protagonistes des deux récits sont des sœurs. J'ai l'impression d'avoir souvent traité ce lien de sang dans mes écrits. Celui-ci est très significatif pour les femmes qui doivent se débrouiller par elles-mêmes dans un monde impitoyable, et c'est un concept très fort pour une féministe. Nous devrions toutes nous considérer comme des sœurs. C'est pour cela que je dédie avec amour ce livre à ma propre sœur.

Philippa Gregory est l'autrice de nombreux succès de librairie, et plusieurs de ses romans historiques ont été adaptés à la télévision. Historienne reconnue de la condition des femmes, elle est diplômée de l'université du Sussex et a soutenu sa thèse de doctorat à l'université d'Édimbourg. Elle est docteur *honoris causa* de l'université de Teeside, et chargée de recherches auprès des universités du Sussex et de Cardiff.

De la même autrice, chez Milady, en grand format :

La Dernière Reine
Reines de sang

Chez Milady, en poche :

La Dernière Reine

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Last Tudor*

Copyright © 2017 by Levon Publishing Ltd.

Tous droits réservés, incluant le droit de reproduction en totalité ou en partie, et sous toute forme.

Publié avec l'accord de Touchstone,
un département de Simon & Schuster, Inc., New York.

© Bragelonne 2019, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Lee Avison / Arcangel Images ©
Shutterstock

Illustration de couverture : Anne-Claire Payet

ISBN : 978-2-8112-3553-6

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris